HAL
open science

De la préposition à la particule verbale : l'exemple de "AUF"

Stéphanie Benoist

To cite this version:

Stéphanie Benoist. De la préposition à la particule verbale : l'exemple de "AUF". Linguistique. Université Paul Valéry - Montpellier 3, 2003. Français. NNT : 2003MON30036 . tel-02118982

HAL Id: tel-02118982

https://u-bourgogne.hal.science/tel-02118982

Submitted on 3 May 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITÉ MONTPELLIER III – PAUL VALÉRY

UFR II – Etudes anglo-américaines, germaniques, slaves, néo-helléniques et orientales

Doctorat Etudes germaniques et scandinaves

Stéphanie BENOIST

DE LA PRÉPOSITION À LA PARTICULE VERBALE : L'EXEMPLE DE *AUF*

VOLUME I / II

Thèse dirigée par M. le Professeur Roger SAUTER

et soutenue le 11 octobre 2003

Composition du Jury :

Mme le Professeur Irmtraud BEHR – présidente (Université Paris III-Sorbonne Nouvelle)

Mme le Professeur Barbara KALTZ (Université de Provence-Aix Marseille I)

M. le Professeur Thierry GRASS (Université de Tours)

REMERCIEMENTS

Mes remerciements sincères vont tout d'abord à M. le professeur Roger Sauter, qui m'a initiée à la linguistique et a encadré l'évolution de ce travail avec vigilance et pédagogie. Je lui sais également gré de m'avoir aidée à obtenir une allocation de recherche de l'université de Saint-Etienne, transférée ensuite à Montpellier III, qui a créé les conditions matérielles favorables à la bonne progression de ce travail pendant trois ans.

Merci aussi à mes amies Anne Larrory et Delphine Pasques pour les discussions sympathiques et fructueuses que nous avons eues autour de nos travaux respectifs jusqu'à l'année dernière, ainsi qu'aux informatrices germanophones, Svenja Bednarz et Sabine Laliberté, qui ont lu certains passages de ce travail et répondu à mes questions. J'exprime enfin ma gratitude à ma famille et mes amis, qui ont su me supporter (dans tous les sens du terme) pendant les années parfois ardues qu'a duré cette recherche.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS **3**

TABLE DES MATIÈRES **5**

TABLE DES FIGURES **11**

TABLE DES TABLEAUX **13**

INTRODUCTION GÉNÉRALE **15**

PREMIÈRE PARTIE : LE SIGNIFIÉ ET LES PRÉPOSITIONS **17**

Introduction 19

CHAPITRE PREMIER : LA SÉMANTIQUE DANS LES THÉORIES STRUCTURALISTES : LES TRAVAUX DE J. FOURQUET ET PH. MARCQ **21**

I. LA GRAMMAIRE DU SIGNIFIÉ DE J. FOURQUET 21
A. Résumé de la théorie de J. Fourquet *21*
1. Sémantique de la syntaxe 21
2. La sémantique des éléments de relation 27
B. Analyse *29*
II. L'APPLICATION DU MODÈLE FOURQUETIEN À L'ÉTUDE DES PRÉPOSITIONS : LES TRAVAUX DE PH. MARCQ 31
A. Les grands principes théoriques *32*
1. La langue comme système de représentation autonome constitué d'unités contrastives 32
2. La sémantique héritée du structuralisme 33
3. Le postulat localiste 35
B. La systématique des prépositions allemandes *37*
1. Les systèmes des prépositions spatiales 37
2. Les systèmes des prépositions temporelles 40
III. LES CRITIQUES QUE L'ON PEUT ADRESSER AUX ÉTUDES DE PH. MARCQ 45
A. La présentation *45*
1. La démarche d'ensemble 45
2. Les lacunes de la présentation 45
B. Les systèmes de prépositions *46*
1. Les systèmes des prépositions spatiales 46
2. Les systèmes des prépositions temporelles 49
C. Localisme, prépositions vides : une démonstration peu convaincante *50*
1. Prépositions vides et localisme 50
2. Prépositions spatiales et sens concret 51
D. Les limites du structuralisme en sémantique lexicale *53*

CHAPITRE II : L'ASSOUPLISSEMENT DU MODÈLE STRUCTURALISTE PAR L'ABANDON DES OPPOSITIONS BINAIRES : LE SIGNIFIÉ DES PRÉPOSITIONS DANS LES THÉORIES GUILLAUMIENNES **57**

Introduction : mise au point terminologique sur le « signifié » 57
I. PRÉSENTATION GÉNÉRALE DE LA THÉORIE DE G. GUILLAUME 59
A. Les grands principes de la psychomécanique du langage *59*
1. Le mentalisme 60
2. La linguistique de position 61
3. Le signifié de puissance 62
B. La préposition *67*
1. Prépositions et cas 67
2. Le fonctionnement syntaxique de la préposition 69
3. Commentaire 71

II. LES CONSIDÉRATIONS DE G. MOIGNET SUR LA PRÉPOSITION 73
A. Présentation *73*
1. La préposition a un signifié, et un signifié unique 73
2. Préposition et transitivité 75
3. Préposition et intransitivité 77
4. Peut-on parler de système des prépositions ? 79
B. Commentaire *80*
1. Les groupements de prépositions 80
2. Les relations de la préposition avec son entourage syntaxique 81
III. LES RÉFLEXIONS D'INSPIRATION GUILLAUMIENNE DE B. POTTIER 84
A. Quelques points de la théorie *84*
1. La sémantique lexicale 84
2. La sémantique des éléments de relation 88
B. Critique *94*
1. L'analyse sémique du lexique 94
2. Le sémantisme des prépositions 94

CHAPITRE III: LES THÉORIES DU PROTOTYPE 97

I. PRÉSENTATION GÉNÉRALE DES THÉORIES COGNITIVISTES 97
A. Historique *97*
B. Les grands principes *99*
1. Détachement du modèle des conditions nécessaires et suffisantes 99
2. Les théories du prototype 100
II. LES CONSÉQUENCES DU COGNITIVISME POUR LA SÉMANTIQUE 104
A. Une autre approche du sens *104*
1. Le signifié vu par les cognitivistes 104
2. Place de la polysémie 105
3. Les apports de la sémantique du prototype 106
B. Les limites de la sémantique cognitive *107*
III. UN EXEMPLE DE TRAITEMENT COGNITIVISTE DES PRÉPOSITIONS : LES TRAVAUX DE C. VANDELOISE 109
A. La description de l'espace *109*
1. Abandon des critères géométriques et logiques 109
2. Les paramètres extra-linguistiques 110
B. La sémantique vue par C. Vandeloise *112*
1. Espace et signifié 112
2. Méthode d'analyse du signifié 114
C. Conclusions sur les travaux de C. Vandeloise *121*
1. Comparaison entre les différentes théories du signifié 121
2. Intérêt et points discutables de la présentation de C. Vandeloise 122

CHAPITRE IV : VOLONTÉS D'OUVERTURE DE LA LINGUISTIQUE ARÉFÉRENTIELLE AUX PARAMÈTRES COGNITIFS 125

I. LA MÉTHODE D'ANALYSE DES PRÉPOSITIONS FRANÇAISES DE P. CADIOT 125
A. Les présupposés théoriques *125*
1. Le cognitivisme 125
2. La tradition structuraliste 126
B. L'étude sémantique des prépositions *128*
1. Les particularités sémantiques des prépositions 128
2. La classification des prépositions 133
3. Le signifié selon P. Cadiot 136
C. Avantages et inconvénients de cette approche des prépositions *137*
II. LA TENTATIVE DE CONCILIATION DU SIGNIFIÉ DE PUISSANCE AVEC LA SÉMANTIQUE COGNITIVE DANS LES TRAVAUX DE M.-L. HONESTE ET R. SAUTER 139
A. Présentation *139*
1. M.-L. Honeste 139
2. R. Sauter 143
B. Commentaire *144*
III. L'ÉVOLUTION DE LA GRAMMAIRE DU SIGNIFIÉ 145
A. Le signifié des catégories de modalité et de relation selon F. Schanen *145*
B. Le modèle du signifié construit élaboré par M. Pérennec *146*
Conclusion sur l'état de la recherche et annonce de la démarche adoptée 151

DEUXIÈME PARTIE : *AUF* PRÉPOSITION NON RÉGIE **153**

Introduction 155

CHAPITRE V : LE SITE COMME SUPPORT OU VECTEUR MATÉRIEL **161**

I. LE SITE COMME SUPPORT MATÉRIEL 163
A. Comparaison de auf avec les prépositions ayant un représenté proche dans les emplois spatiaux *163*
1. auf vs. in 163
2. auf vs. an 165
3. auf vs . gegen 174
4. auf vs. über 176
5. auf vs. unter 178
Conclusion sur les emplois spatiaux concrets de auf 179
B. Contrainte exercée sur la préposition par la conceptualisation du régime *182*
1. Socle accueillant la pesanteur d'un objet 183
2. Ouverture 185
3. Platitude 189
4. 'Plus haut que' 190
C. Préposition, support d'avant, support d'après *192*
1. Le diastème : définition 192
2. Chronologie de l'incidence de la préposition dans le discours 194
3. La préposition comme réducteur de la polysémie nominale 195
II. LE SITE COMME SUPPORT OU VECTEUR D'INFORMATION 197
A. Supports tangibles, pourvus de dimensions spatiales *198*
1. Supports écrits 198
2. Supports audiovisuels 202
B. Supports d'information dépourvus de dimensions spatiales : le site comme vecteur *206*

CHAPITRE VI : LE SITE COMME SUPPORT OU VECTEUR IMMATÉRIEL **211**

I. LE SITE COMME SUPPORT IMMATÉRIEL 211
A. Type : auf sein Zimmer gehen *211*
B. Institutions *216*
C. Rassemblements officiels *222*
II. LE SITE COMME VECTEUR IMMATÉRIEL 227
A. Moyens de locomotion *227*
B. Du déplacement au statut *233*
C. Vecteur linguistique *239*
1. Caractéristiques morphosyntaxiques et opposition avec d'autres indications de langue 239
2. Collocations avec le verbe 241
3. Représenté des différents Gprep 242
III. INDICATIONS DE MANIÈRE 244
A. Le comportement du sujet est calqué sur un stéréotype *244*
B. Gprep et lexies désignant la manière *246*
1. Lexies 247
2. Gprep relativement figés 254

CHAPITRE VII : LE SITE COMME BORNE **273**

I. LE RÉGIME DE AUF DÉSIGNE LA BORNE INITIALE D'UN PROCÈS 274
A. Le support d'après désigne un signal *274*
B. Le régime constitue la base d'une estimation *284*
II. LE RÉGIME DE AUF DÉSIGNE LA BORNE TERMINALE D'UNE TENSION 286
A. En contexte quantitatif *287*
1. Le Gprep désigne la limite externe d'un procès quantifiable 287
2. Le Gprep désigne le terme d'une distance 288
3. Le Gprep désigne le résultat d'une comparaison 291
B. En contexte temporel *292*
1. Simultanéité 292
2. Prospectivité 294
C. Expressions diverses désignant la coïncidence – effective ou virtuelle – du procès avec sa limite extérieure *308*
1. Locutions 308
2. Auf + adjectif au degré II 310
Conclusion sur les représentés de auf non régie 313

TROISIÈME PARTIE : *AUF* PRÉPOSITION RÉGIE **317**

Introduction 319

CHAPITRE VIII : *AUF* EN OBJET PRÉPOSITIONNEL **327**

I. SUPPORT 332
A. Fondement logique et contrainte : coïncidence sans tension (datif) *332*
B. Consécution (accusatif) *335*
II. COÏNCIDENCE ISSUE D'UNE TENSION DYNAMIQUE 337
A. Verbes de sens concret *337*
B. Verbes de sens abstrait *340*
1. Verbes divalents non pronominaux 340
2. Verbes divalents pronominaux 347
3. Verbes trivalents 348
C. Adaptation du sujet à l'objet *351*
1. Verbes divalents non pronominaux 351
2. Verbes divalents pronominaux 357
3. Verbes trivalents 360
III. TENSION DIRIGÉE VERS LA COÏNCIDENCE PROBABLE AVEC UN POINT RÉEL ET PRÉSENT 362
A. Le sujet se dirige dans l'espace vers un point précis, réel et présent : verbes divalents *362*
B. Le sujet concentre son attention ou son action – ou celles d'autrui – sur un objet réel et présent *364*
1. Verbes divalents non pronominaux 365
2. Verbes divalents pronominaux 371
3. Verbes trivalents 374
IV. TENSION VERS UN POINT VIRTUEL, FUTUR 375
A. Revendication d'un objet dont la présence est probable *376*
B. Préparation et concentration intellectuelles du sujet à / sur un but futur et virtuel *377*
C. Disposition affective positive du sujet à l'égard d'un objet ou événement futur et virtuel *381*
Conclusion sur les représentés de auf introductrice de l'objet prépositionnel 389

CHAPITRE IX : *AUF* EXPANSION À DROITE DE GN **393**

Introduction 393
I. FONCTIONNEMENT SYNTACTICO-SÉMANTIQUE DE L'EXPANSION DU NOM PAR GPREP 395
A. Présence de auf avec des noms dérivés de verbes ayant une autre rection *395*
B. Rôle sémantique de l'expansion par Gprep comparée à l'expansion par génitif *399*
1. L'expansion au génitif des noms déverbaux 399
2. L'expansion au génitif des noms simples 401
II. LES REPRÉSENTÉS DE AUF RÉGIE PAR DES NOMS 405
A. Tension aboutissant à une coïncidence *405*
1. Relation spatiale : champ lexical de l'attaque 405
2. Relation abstraite : champ lexical de l'influence 407
B. Tension vers une coïncidence avec un objet réel *410*
1. Mouvement spatial visant la coïncidence avec un point 410
2. Le support d'après est la cible réelle d'une tension abstraite 412
3. Le support d'après désigne la cause et l'objectif du support d'avant 415
C. Recherche d'une coïncidence avec un objet virtuel *423*
1. Sensation ou sentiment d'envie portant sur un objet absent 423
2. Revendication d'un objet virtuel 425
3. Projections intellectuelles dans un avenir probable 426

CHAPITRE X : *AUF* RÉGIE PAR DES ADJECTIFS **433**

Introduction 433
I. L'EXPANSION LOCALISE UNE INFIRMITÉ 435
II. ATTITUDE DU SUJET À L'ENCONTRE D'UN OBJET RÉEL ET PRÉSENT 436
A. Attitude intellectuelle *436*
B. Attitude affective *437*
III. ATTITUDE DU SUJET PAR RAPPORT À UN OBJET VIRTUEL 439
A. Attitude intellectuelle *439*
B. Attitude affective *441*
Conclusion sur les emplois de auf en rection adjectivale 447
Conclusion de la troisième partie 449

QUATRIÈME PARTIE : *AUF*- PARTICULE VERBALE **451**

Introduction....453

CHAPITRE XI : MOUVEMENT DYNAMIQUE ABOUTISSANT À UN CONTACT 463

I. TOURNURES SIMPLES, COMMUTABLES AVEC UN GPREP 463
A. Verbes transitifs 463
B. L'objet ou l'un des objets figure au datif : verbes transitifs et intransitifs 467
II. EMPLOIS REDONDANTS DE LA PARTICULE 469
A. Le Gprep figure au datif 469
B. Le Gprep figure à l'accusatif 470

CHAPITRE XII : LES EFFETS DE SENS SPATIAUX DE LA TENSION DYNAMIQUE 471

I. MOUVEMENT ASCENDANT 471
A. Représentés spatiaux 471
1. Mouvement ascendant seul 471
2. Mouvement ascendant et construction 478
3. Mouvement ascendant et préhension 479
B. Autres représentés liés à la verticalité 480
1. Ascension sociale 480
2. Contrainte 481
3. Sursaut et entrée dans l'action 483
II. OUVERTURE 501
A. Ouverture d'objets concrets 501
B. Ouverture des bras, de l'esprit 508
III. APPARITION 510
A. Apparition seule 511
1. Apparition ou présentation publiques 511
2. Prise de conscience 513
B. Apparition et mouvement ascendant 514
1. Une unité expériencielle 514
2. La prise de conscience comme mouvement ascendant 516

CHAPITRE XIII : TENSION DU PROCÈS VERS UNE BORNE IMPRÉCISE 519

I. AUGMENTATION 519
A. Accroissement quantitatif d'objets concrets 520
1. Constructions intransitives ou absolues 520
2. Verbes transitifs 520
B. Intensification 522
II. PROSPECTIVITÉ 522
III. ATTENTION DIRIGÉE VERS UN POINT VIRTUEL 525

CHAPITRE XIV : ATTEINTE EFFECTIVE D'UNE LIMITE AU TERME D'UNE TENSION DYNAMIQUE 527

I. CHANGEMENT D'ÉTAT 527
A. Verbes intransitifs 527
1. La transformation est conçue comme une amélioration 527
2. Le changement d'état est envisagé sans autre connotation 529
B. Verbes transitifs 531
1. Le changement d'état est envisagé sans autre connotation 531
2. Le changement d'état est envisagé comme une amélioration de l'objet 532
II. MANIFESTATION PONCTUELLE DE SIGNAUX SONORES ET LUMINEUX 542
A. Signaux lumineux 542
B. Signaux sonores 545
III. MANIFESTATION S'EFFECTUANT DE MANIÈRE TOTALE 547
A. Apparition et résultat positif 547
1. Découverte 547
2. Présentation publique 554
B. Apparition et accroissement menant à la limite externe du procès 557
1. Énumération 557
2. Déploiement de forces 559

IV. ATTEINTE DE LA LIMITE EXTERNE DU PROCÈS ENTRAÎNANT UNE DISPARITION 561

A. Transformation entraînant une disparition *561*
1. L'appropriation / ingestion 561
2. Le nettoyage 565
B. Séparation conduisant à la disparition de l'objet *567*
C. Verbes plus difficilement classables exprimant une idée d'achèvement *568*
Conclusion sur la particule verbale 571

CONCLUSION GÉNÉRALE 577

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES 585

SOURCES DES EXEMPLES 593

TABLE DES FIGURES

Figure 1 : la représentation du signe selon F. de Saussure 63
Figure 2 : la représentation du signe selon G. Guillaume 63
Figure 3 : la relation langue / discours selon G. Moignet 65
Figure 4 : le système de l'article en français selon G. Guillaume 66
Figure 5 : illustration de l'incidence de la préposition selon G. Moignet 76
Figure 6 : l'opérativité du verbe transitif et transitif indirect selon G. Moignet 77
Figure 7 : le cinétisme des paires d'opposition selon G. Moignet 80
Figure 8 : le découpage du signifié en domaines d'expérience selon B. Pottier 90
Figure 9 : mouvement d'afférence et d'efférence selon B. Pottier 91
Figure 10 : la répartition des cas logiques selon B. Pottier 92
Figure 11 : la répartition des prépositions et des cas logiques selon B. Pottier 93
Figure 12 : résumé des représentés de *auf* non régie 313
Figure 13 : résumé des représentés de *auf* régie par un verbe 391
Figure 14 : le signifié de *auf* préposition 450
Figure 15 : le signifié de *auf*- particule verbale 574
Figure 16 : le signifié de puissance de *auf* préposition-particule 583

TABLE DES TABLEAUX

Tableau 1 : le système I des prépositions spatiales selon Ph. Marcq 38
Tableau 2 : le système de la cooccurrence selon Ph. Marcq 39
Tableau 3 : les traits distinctifs des phonèmes p, b, m selon B. Pottier 85
Tableau 4 : analyse sémique des bruits d'animaux selon B. Pottier 87
Tableau 5 : analyse sémique des moyens de transport urbains selon B. Pottier 87

INTRODUCTION GÉNÉRALE

La sémantique des prépositions est un domaine d'étude passionnant, parce qu'il amène à s'interroger sur plusieurs sujets : le signifié des unités lexicales d'abord, sa nature, sa structure, mais aussi le signifié des connexions syntaxiques. En effet, de par leur nature particulière, les prépositions conduisent au cœur des questions de syntaxe et sémantique : en emploi circonstanciel, elles révèlent des mécanismes particuliers de constitution du sens et permettent de formuler des hypothèses sur la généalogie de l'énoncé ; régies par des verbes, elles conduisent à réfléchir à la sémantique de ces derniers et aux types de procès ; lorsqu'elles sont aussi particules verbales, elles permettent de creuser la question de la sémantique du verbe, d'examiner la théorie de l'Aktionsart, et surtout de poser la question d'une unité de signifié entre la préposition et la particule.

Parmi les prépositions allemandes, notre choix s'est porté sur *auf*, car nous avions l'intuition, avant même de bâtir un corpus, d'une très grande richesse d'emplois, intuition qui n'a cessé d'être confirmée tout au long du travail. Ce choix a été conforté par le constat que *auf* a fait jusqu'à présent l'objet de peu d'études de grande envergure. Nous n'avons notamment rencontré aucun ouvrage qui examine de près la relation entre la préposition et la particule dans la perspective d'une réflexion sur le signifié.

Le corpus sur lequel se fonde notre travail est constitué de témoignages linguistiques de l'allemand standard du vingtième siècle. Il comprend une majorité d'œuvres littéraires (prose, poésie, théâtre) que nous avons scannées et transformées en document Word. Trois œuvres proviennent de CD-ROM (*Irrungen, Wirrungen* de Th. Fontane, les *Gedichte* de E. Kästner, et *Der goldene Topf* de E.T.A. Hoffmann[1]). Des occurrences manquantes ou particulièrement intéressantes croisées au cours de lectures sont venues compléter cette base de données. Pour le corpus journalistique, de nombreux exemples résultent de relevés manuels dans la presse. Nous avons également exploité des articles pris sur Internet (*Die Zeit, Der Spiegel, Uni-Spiegel, FAZ*), et complété ponctuellement l'ensemble par des occurrences du corpus électronique de l'IDS. Lorsque les exemples dont nous disposions n'étaient pas assez nombreux pour faire ressortir certains phénomènes, notamment lorsqu'il s'est agi de rechercher les collocations des verbes à particule, de mettre en valeur des parasynonymes ou de faire apparaître des nuances de sens subtiles, nous avons eu recours aux dictionnaires.

[1] Ce texte plus ancien n'a été employé que pour de rares occurrences.

Notre corpus s'élève à environ 600 occurrences de *auf*[2]. Nous avons essentiellement travaillé sur celles qui sont le plus courantes en allemand contemporain. Plutôt que de toutes les citer dans le travail, nous avons sélectionné pour chaque type d'emploi les occurrences les plus significatives – c'est-à-dire d'une part les plus courantes, et d'autre part les plus originales –, tout en sachant que ces groupes d'emplois pouvaient être complétés par une multitude d'autres exemples, qui auraient rendu la présentation exagérément lourde. Nous avons également pris en compte quelques créations d'auteur (I. Bachmann, E. Lasker-Schüler, E. Jelinek), parce qu'elles ont la particularité de déstabiliser une réflexion qui paraissait aller de soi, et qu'elles repoussent les limites d'emploi de *auf* : elles font d'autant mieux apparaître les représentations rendues possibles par ce signifiant.

Pour ne pas surcharger le texte, nous y avons cité les occurrences seules, souvent uniquement dans l'énoncé où elles apparaissent. On retrouvera en annexe ces mêmes occurrences replacées dans leur contexte élargi, ainsi que de nouveaux exemples.

Nous avons conservé dans les exemples et les citations l'orthographe en vigueur au moment de la publication des œuvres dont ils proviennent.

[2] Nous entendons par là les occurrences non répétitives qui servent véritablement de support à l'analyse (les textes que nous avons examinés en comportent évidemment bien plus). Préposition non régie : env. 280 occurrences, préposition régie : env. 180 (110 pour les verbes, 50 pour les noms non déverbaux, 19 pour les adjectifs), particule verbale: env. 250. L'annexe présente aussi les occurrences de prépositions ou de préverbes qui nous ont servi de points de comparaison.

PREMIÈRE PARTIE

LE SIGNIFIÉ ET LES PRÉPOSITIONS

Introduction

Bien qu'étant un sujet « classique », très « grammatical », les prépositions continuent d'attirer linguistes et grammairiens, car elles se prêtent à des réflexions et discussions concernant la sémantique, la syntaxe, la cognition, et qui peuvent être reprises lors de l'élaboration de parties de grammaires. En ouverture de ce travail, nous souhaitons présenter quelques exemples d'approches sémantiques des prépositions, et analyser chemin faisant l'intérêt que chacun d'eux comporte. L'éventail des études considérées ne se veut pas exhaustif, mais plutôt représentatif de positions « saillantes » sur ce sujet et qui reflètent, plus généralement, l'évolution de la linguistique en matière de sémantique. Nos lectures nous ont en effet conduite à constater que les discussions dont la sémantique des prépositions fait l'objet sont la face apparente d'un débat plus vaste, qui concerne en fait la question du signifié. C'est pourquoi, avant d'entreprendre nous-même l'analyse d'une préposition allemande, nous dressons un bilan sur un vaste sujet qui pourrait s'appeler « le signifié et les prépositions ».

Nous commencerons par présenter une attitude « authentiquement structuraliste » en ce qu'elle subordonne le sens à la présence de valeurs oppositives en système : c'est le modèle de la grammaire du signifié de J. Fourquet, qui trouve une application fidèle dans les travaux sur les prépositions de Ph. Marcq et M. Krause. Dans un deuxième temps, nous exposerons les travaux d'une lignée de linguistiques, qui constituent un assouplissement par rapport aux préceptes structuralistes en ce qu'ils libèrent la sémantique de la présence d'oppositions, et proposent un modèle de signifié innovant : ce sont les travaux de G. Guillaume, approfondis sur certains points par G. Moignet, et dont B. Pottier s'est également inspiré. Une tout autre optique est celle du courant cognitiviste, qui, critiquant la conception de la langue comme système autonome, s'intéresse au rapport entre langue et référence, et propose un modèle sémantique intégrant notre catégorisation du monde. Nous en trouverons une excellente illustration dans l'étude des prépositions françaises menée par C. Vandeloise. Dans le dernier chapitre, nous exposerons diverses attitudes qui ont pour point commun de chercher à concilier plusieurs positions théoriques. La première est celle de P. Cadiot, qui ouvre le structuralisme à la démarche cognitiviste ; puis nous présenterons deux linguistes qui démontrent la complémentarité du signifié guillaumien avec la sémantique du prototype : M.-L. Honeste et R. Sauter. Enfin, nous reviendrons aux linguistes germanistes, pour montrer

comment les héritiers de J. Fourquet ont su à leur tour assouplir la grammaire du signifié, d'une part en proposant des outils d'analyse pour le signifié des faits de langue dépourvus de représenté (F. Schanen), et d'autre part en l'ouvrant au cognitivisme (M. Pérennec).

CHAPITRE PREMIER

LA SÉMANTIQUE DANS LES THÉORIES STRUCTURALISTES : LES TRAVAUX DE J. FOURQUET ET PH. MARCQ

I. LA GRAMMAIRE DU SIGNIFIÉ DE J. FOURQUET

A. Résumé de la théorie de J. Fourquet

1. Sémantique de la syntaxe

a. L'intérêt de J. Fourquet pour la syntaxe

Stimulé d'un côté par les travaux du distributionnalisme américain et de l'autre par ceux de Lucien Tesnière sur la structure de l'énoncé, Jean Fourquet a lui aussi cherché à fragmenter l'énoncé en constituants primaires, mais il a dépassé le niveau des constituants immédiats pour élaborer une théorie du signifié des connexions syntaxiques appliquée à l'allemand.

Tandis que le structuralisme américain analyse la syntaxe sans se soucier du sens, L. Tesnière considère qu'il existe une sémantique de la syntaxe. Refusant la partition systématique de tous les énoncés en syntagme nominal et syntagme verbal proposée par N. Chomsky, les stemmas que L. Tesnière élabore confèrent au verbe une place centrale, dont tous les autres éléments dépendent à part égale. Contrairement à L. Tesnière, J. Fourquet remet en question la structure « en étoile » de la proposition, qui implique que tous les éléments d'une phrase entretiennent une relation identique avec le verbe et ne sont pas reliés de façon autonome entre eux. La phrase a pour lui une structure horizontale et non pas verticale, et ses éléments peuvent entrer en relation les uns avec les autres sans être nécessairement reliés de façon directe au verbe, même s'il continue d'exister une connexion des différents membres avec celui-ci. L'objectif de J. Fourquet est d'attirer l'attention des linguistes germanistes sur l'intérêt des questions syntaxiques. Il souligne que la sémantique ne se cantonne pas au lexique, mais concerne aussi la morphologie et la syntaxe :

> Bekannterweise läßt sich eine Grenze zwischen „Semantemen" und „Morphemen", „lexikalischen" und „grammatischen" Inhalten nicht ziehen. Befriedigend wäre erst eine Aufzählung, die nicht

> Wörter, sondern a l l e S p r a c h z e i c h e n einer Sprache enthielte – auch die Verbstellung oder die fragende Intonation – und die den Inhalt jedes dieser Zeichen angäbe.[1]

Il démontre que l'ordre syntaxique résulte de phénomènes sémantiques, qui doivent donc être pris en compte dans les analyses grammaticales. Sa recherche du signifié des relations syntaxiques l'amène à fonder une théorie connue sous le nom de « grammaire du signifié ». Hormis quelques allusions fugitives, la sémantique lexicale reste en revanche totalement en dehors de son champ d'investigation.

b. La sémantique syntaxique

Structuraliste, J. Fourquet reprend la définition du signe linguistique de F. de Saussure, selon laquelle le signe est l'alliance d'une image acoustique ou graphique et d'un concept. Il adopte les notions de signifiant et de signifié, et étend leur champ d'application des lexèmes aux syntagmes :

> D'un côté, il y aurait donc des unités élémentaires du niveau sémantique, les signifiés, dont la combinaison constitue le message (reçu ou émis), de l'autre des unités élémentaires phoniques, les signifiants, dont l'assemblage constitue la « chaîne parlée »[2].

J. Fourquet ambitionne de déceler le signifié abstrait des connexions, qui résulte de la mise en rapport des signifiés véhiculés par les signifiants composant l'énoncé. Son objet d'étude est le syntagme, qui ne résulte pas tant de l'association des signifiants, que de celle des signifiés :

> Notre thèse est que le *syntagme*, l'unité linguistique complexe, n'est pas une union de *signes*, comme le laisseraient entendre les exemples très sommaires donnés par F. de Saussure, mais une union de *signifiés*, régie par des facteurs d'ordre sémantique, les *connexions* entre signifiés faisant partie du message [...].[3]

Le signifié des connexions devient l'objet d'étude d'une nouvelle discipline, la sémantique syntaxique :

> Contenu et signifié ne sont que deux expressions de la même réalité, comme expression et signifiant ne font qu'un ; la différence est seulement dans le segment de la communication auquel on donne la priorité : du « sens » au signal, ou du signal au « sens », codage ou décodage. […]
> Il manque un terme neutre pour désigner le niveau commun à ce qu'il y a au départ et à l'arrivée, le signal physique n'étant qu'un intermédiaire. Faute de mieux, nous emploierons *signifié* dans une acception élargie, qui couvre ce qui est information envoyée par signaux et ce qui est information reçue par ces mêmes signaux. [...] Nous appellerons niveau *sémantique* le niveau du signifié ainsi compris, l'étude des signifiés du domaine de la syntaxe sera appelée la sémantique syntaxique.[4]

---

[1] J. Fourquet, *Prolegomena zu einer deutschen Grammatik*, Düsseldorf, Pädagogischer Verlag Schwann, 1970, 5. Aufl., 1977, p. 98, désormais *Prolegomena*.
[2] J. Fourquet, « Syntaxe et sémantique », p. 56, *Recueil d'études* réunies par Danielle Buschinger et Jean-Paul Vernon, Université de Picardie, vol. II, 1979, p. 118, désormais *Recueil d'Etudes.*
[3] *Ibid.*, p. 118-119 du recueil.
[4] *Ibid.*, p. 118 du recueil.

La sémantique syntaxique ne se préoccupe pas du signifié des lexèmes isolés, ni d'ailleurs de l'addition dans un même syntagme des signifiés de ces lexèmes isolés. Elle porte sur les signifiés en tant qu'ils résultent de la connexion de signifiants entre eux. Elle ne situe pas son travail au niveau de la langue, ni de l'énoncé, mais du groupe verbal. Par groupe verbal, on entendra non pas seulement les formes verbales d'un énoncé, ni l'énoncé lui-même, ni la proposition au sens de relation sujet-prédicat, mais une « unité d'information dépouillée de ses caractéristiques communicatives et pragmatiques »[5].

Si J. Fourquet reprend la définition du signe de F. de Saussure, il n'adopte toutefois pas sa vision d'une relation équilibrée entre signifié et signifiant. Il démontre que le signifiant (au niveau du syntagme, et non du lexème, c'est-à-dire la connexion entre signifiants) est subordonné au signifié, et que la structure syntaxique est fonction du signifié exprimé. Puisque le plan du signifié détermine celui du signifiant, on ne peut pas à proprement parler considérer le groupe syntaxique comme un signe.

c. Le signifié des connexions syntaxiques

Le signifié des connexions syntaxiques n'apparaît pas dans l'énoncé tel qu'il est produit en discours. Le grammairien qui travaillerait sur cette structure en chaîne aurait en effet une vision fragmentaire du sens véhiculé par le marquage morphosyntaxique et par les connexions. Il ne verrait par exemple pas que la base verbale située en deuxième position et la particule figurant en position finale appartiennent au même lexème verbal complexe, ni que les morphèmes grammaticaux portés par le déterminant, l'adjectif épithète et le nom sont la trace d'un seul et même signifié syntaxique porté par le GN.

C'est pourquoi l'analyse sémantique de la syntaxe s'effectue à partir de la structure abstraite du contenu informatif de l'énoncé, que J. Fourquet appelle « groupe verbal ». Le grammairien est alors amené à distinguer la structure superficielle (plan de l'enchaînement des signifiants ou ordre en chaîne), et la structure abstraite (plan des connexions entre syntagmes ou des relations entre signifiés), qui sont de nature différente :

> Nous en venons à nous demander s'il est licite de parler de « structure superficielle » : la chaîne phonique est plutôt une *Gestalt*, ses parties sont liées par des rapports de contiguïté, de caractère topologique.
> Il y a par contre structure sur le plan du signifié : la structure abstraite se présente comme un réseau de relations entre signifiés.[6]

---

[5] F. Schanen, J.-P. Confais, *Grammaire de l'allemand – Formes et fonctions*, Paris, Nathan, 1989, p. 91.
[6] J. Fourquet, « Grammaire profonde et grammaire superficielle », *Recueil d'Etudes, op. cit.*, p. 104.

Contrairement à la méthode employée par le distributionnalisme américain, la grammaire du signifié ne présente pas la combinaison des signifiés comme une projection de la combinaison des signifiants. J. Fourquet récuse l'idée que la structure abstraite reflète fidèlement la structure en chaîne et *vice-versa* :

> Wir müssen gegen die naive Annahme ankämpfen, das ungetrennte Nacheinander, ja das Zusammenschmelzen der Signantia deute auf eine funktionelle Zusammengehörigkeit der entsprechenden Signata (Inhalte); wie umgekehrt gegen die Annahme, die funktionelle Zusammengehörigkeit komme notwendig in einem Nebeneinander der Signantia zum Ausdruck.[7]

Cette absence d'isomorphie n'empêche toutefois pas de déduire l'une de l'autre et réciproquement :

> Nicht-Isomorphie bedeutet jedoch nicht, daß kein eindeutiges Verhältnis zwischen Aufbauschema und Kette besteht; das besagt nur, daß dieses Verhältnis nicht einfach ist (keine Projektivität!), und systematischer untersucht werden müßte.[8]

Ainsi, certains signifiants discontinus, comme le verbe à particule séparable et sa particule, correspondent à un seul signifié. Inversement, un signifiant unique de la chaîne peut concentrer plusieurs unités de sens du niveau abstrait. Par exemple, le verbe *lachen* conjugué à la deuxième personne du singulier du prétérit *du lachtest,* fait fusionner en un seul signifiant quatre signes de nature différente : le lexème verbal, mais aussi les marques de la personne, du mode et du temps.

Si la structure en chaîne, qui correspond au flux de parole du locuteur, est un assemblage de mots, la structure abstraite n'est pas faite de mots isolés, mais d'« unités spécifiques ». Les unités spécifiques sont des syntagmes de nature variée (groupe nominal, groupe adverbial, groupe verbal ...), qui se composent d'une base et d'une expansion. Elles sont dégagées à partir de critères morphologiques et sémantiques : les catégories. Chaque unité spécifique fonde son existence sur le fait qu'elle véhicule le marquage et donc également le sémantisme d'une (ou plusieurs) catégorie(s). Tous les éléments constitutifs de cette unité spécifique (et non pas seulement sa base) sont concernés pareillement par cette catégorie. Pour J. Fourquet, les catégories du groupe nominal sont le nombre et la définitude, celle du groupe verbal le temps et le mode. Que le degré soit la catégorie définitoire du groupe adjectival est remis en

[7] J. Fourquet, *Prolegomena*, *op. cit.*, p. 25.
[8] J. Fourquet, « Aufbau der Mitteilung und Gliederung der gesprochenen Kette », in *Recueil d'Etudes*, *op. cit.*, p. 153.

cause par certains linguistes[9]. On voit donc que les unités spécifiques sont des séquences morphosyntaxiques et sémantiques qui ont pu être isolées grâce à des critères sémantiques :

> L'originalité de Fourquet, qu'ont toujours soulignée ses élèves et disciples, est de définir les groupes syntaxiques grâce à des catégories de nature sémantique qui donnent leur statut aux unités linguistiques. Il apparaît donc tout à fait normal que ces catégories fassent partie intégrante de la grammaire du signifié.[10]

G. Gréciano souligne que la distinction opérée dans la structure abstraite entre les groupes spécifiques et les catégories est une nouveauté du modèle de J. Fourquet par rapport à celui de L. Tesnière :

> En réalité, on relève ainsi chez Tesnière (1976, 49 et 50) une véritable profession de foi en faveur du catégoriel [….]. Par rapport à cette adhésion linguistique et culturelle très convaincante au catégoriel, l'illustration et l'application qu'en fait Tesnière peuvent paraître modestes. […] Chez Jean Fourquet, par contre, la composante catégorielle devient décisive, en ce sens que repose sur elle la typicité des unités.[11]

Linguistes et grammairiens s'accordent pour souligner les avantages de ce découpage du contenu propositionnel en unités spécifiques. Ils sont nombreux à se féliciter de ce que l'intervention des catégories évite à l'analyse le passage auparavant obligé par les « classes de mots »[12]. Ce critère de discernement des groupes spécifiques permet de ne plus travailler sur ces dernières, mais sur des classes fonctionnelles. Cela permet par exemple à J. David[13] de formuler une distinction fonctionnelle des adjectifs-adverbes fondée sur les contraintes de linéarisation des adjectifs dans la structure abstraite.[14]

La structure abstraite du groupe syntaxique est régressive et fondée sur la relation de détermination d'un élément (et un seul) par un autre :

> Jeder Teil verbindet sich mit einem Komplex, der alle 'rechts' von ihm stehenden Elemente, darunter immer den Kernteil, enthält.[15]

---

[9] Cf. notamment J. Athias et aussi P. Valentin, *in Catégories et connexions*, C. Cortès, A. Rousseau (eds.), Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 1999, p. 32 et p. 258.
[10] J. Feuillet, « Les domaines du signifié », *in* C. Cortès, A. Rousseau (eds.), *op. cit.*, p. 315.
[11] G. Gréciano, *in* C. Cortès, A. Rousseau (eds.), *op. cit.*, p. 162.
[12] Cf. notamment A. Rousseau, « Syntaxe et typologie des langues », *in* C. Cortès, A. Rousseau (eds.), *op. cit.*, p. 238.
[13] J. David, « A propos de l'adjectif-adverbe allemand », *in* C. Cortès et A. Rousseau (eds.), *op. cit.*, p. 87-98.
[14] Cependant, les catégories ne sont pas la condition nécessaire de l'existence des groupes syntaxiques. La grammaire Schanen-Confais (*op. cit.*, p. 85-89), qui a pour fondement théorique la grammaire du signifié, établit l'existence de groupes syntaxiques qui ne subissent l'incidence d'aucune catégorie. Les auteurs distinguent des « groupes avec marques de catégories » : le GN et le GV ; des « groupes avec marques de catégories occasionnelles » : le GADJ, qui peut recevoir les marques du degré ; des « groupes à lexème-base sans marque de catégories (GSC) » : le GCONJ et le GPREP ; des « groupes particuliers ou 'dérivés' » : le GINF, le GREL, le GPART. Les groupes syntaxiques proposés par les héritiers de J. Fourquet peuvent donc être de natures diverses : on note que leur base ne constitue pas nécessairement leur noyau sémantique (notamment dans le cas des GPREP, GCONJ, GREL).
[15] J. Fourquet, *Prolegomena*, *op. cit.*, p. 52.

Mais, comme le souligne G. Gréciano,

> La connexion n'est pas une subordination, elle n'est pas orientée, elle est interdépendance plus que dépendance. […] Quoique, dans la structure abstraite que reproduit la représentation graphique, les relations soient orientées par l'ordre progressif de droite à gauche, selon la succession des connexions depuis la base du noyau jusqu'à ses catégories ultimes, Jean Fourquet n'y voit qu'une convention de représentation qui lui permet de contourner la hiérarchie unilatérale.[16]

J. Fourquet souligne lui-même que cette structure abstraite allant de droite à gauche n'est pas une règle stricte de la construction des syntagmes ou du groupe verbal en allemand, mais une commodité de présentation :

> Es sei ausdrücklich daran erinnert, daß diese Anordnung, von rechts nach links, wenn man vom Kernteil ausgeht, willkürlich, eine Konvention ist. Wir hätten ebensogut die umgekehrte Folge, K, G1, G2.....D wählen können. Wir haben diejenige gewählt, die für einen Deutschsprechenden weniger befremdend ist, da auf der Kette die Folge der entsprechenden Träger eher (statistisch häufiger) so gerichtet ist.[17]

La position finale du verbe en allemand n'est donc pas un cas exemplaire. Elle ne concerne que la structure abstraite et n'empêche pas qu'en chaîne, le verbe puisse occuper la première ou la deuxième position[18] :

> [...] im Deutschen ist das nur in Sätzen der Fall, die durch eine Konjunktion oder ein Relativ eingeleitet sind. Was das Deutsche kennzeichnet, ist, daß es für das v. f. mehrere Stellungen gibt, deren jede einer bestimmten syntaktischen Funktion entspricht.
> Die Endstellung dient dazu, das einleitende Glied als Konjunktion oder Relativ hinzustellen [...].
> Die Anfangstellung dient dazu, den Satz als nicht einfach aussagend (d.h. als fragend, befehlend, bedauernd, bekräftigend) zu kennzeichnen [...].
> Diese Verwendung der Stellung des v. f. zu syntaktischen Zwecken, die mit der Funktion des Satzes als Ganzes, aber nicht mit seinem inneren Aufbau zu tun haben, ist eine merkwürdige Erscheinung: sie hängt offenbar damit zusammen, daß die Reihenfolge der S a t z g l i e d e r an sich genügt, um den Aufbau des Satzes [...] kenntlich zu machen.[19]

Il ne faut pas non plus croire que ce schéma ait une valeur normative et que les différentes positions (M1, M2, M3…) soient toujours occupées par les mêmes groupes (par exemple l'objet à l'accusatif en M1, l'objet au datif en M2…). Tandis que la grammaire générative ne rendait pas compte du sens de la position des termes dans la proposition, J. Fourquet y attache une très grande importance :

> [...] die Stellung kann als Zeichen benutzt werden.[20]

---

[16] G. Gréciano, *in* C. Cortès, A. Rousseau (eds.), *op. cit.*, p. 164.
[17] J. Fourquet, *Prolegomena, op. cit.*, p. 40.
[18] Nous discuterons de la capacité du modèle à rendre compte des énoncés autres qu'assertifs un peu plus loin.
[19] *Ibid.*, p. 92.
[20] *Ibid.*, p. 29.

La grammaire du signifié ne propose en effet pas un modèle de structure d'où dériveraient, par transformation, des énoncés plus ou moins typiques. Toutes les structures abstraites peuvent être représentées par des schémas, qui feront apparaître les connexions reliant les unités spécifiques entre elles. Chaque contenu propositionnel (ou « unité d'information » pour Schanen-Confais) présente donc ses connexions et sa structure abstraite propres, et chaque structure abstraite signale un signifié différent. Il n'y a pas un modèle universel de structure abstraite où le verbe serait obligatoirement en deuxième position ou en position finale, et dont découleraient, par transformation, les autres énoncés possibles. L'analyse proposée par J. Fourquet est sémasiologique : elle s'appuie sur des énoncés existants.

2. La sémantique des éléments de relation

Si la grammaire du signifié donne les moyens de dégager la sémantique des connexions syntaxiques, pour l'analyse des éléments de relation que sont les cas et les prépositions, la réflexion de J. Fourquet repose sur le principe structuraliste fondamental qui subordonne l'étude du signifié à la présence d'oppositions. Selon lui, il n'est possible de comparer les représentés[21] évoqués par un cas ou une préposition que lorsque celui ou celle-ci s'oppose à un / une autre dans des contextes similaires :

> Bevor wir einem Kasusanzeiger eine Mitteilungsfunktion zuerkennen, sind wir den Beweis schuldig, daß dieser Kasus i n g l e i c h e r s y n t a k t i s c h e r F ü g u n g mit einem anderen austauschbar ist.[22]

Plus loin[23], l'auteur remarque que même si l'on ne peut pas reconnaître le signifié des cas, on peut répartir ces derniers selon deux systèmes : un système de quatre cas qui concerne les groupes nominaux non prépositionnels, et un système à deux cas (accusatif et datif) pour les groupes prépositionnels dont la base est une préposition « mixte » à représenté spatial.

J. Fourquet distingue par ailleurs deux classes de prépositions : celles qui entraînent un certain cas de manière institutionnalisée, et celles qui, dans un contexte spatial, peuvent régir le datif ou l'accusatif. Dans le premier groupe, il est d'avis que le cas ne signifie rien. C'est uniquement dans le second que l'on peut lui reconnaître un « signifié »[24]. L'opposition datif /

---

[21] Nous employons ce terme dans le cadre de notre propre terminologie ; J. Fourquet parlerait de « signifiés ». Nous traitons la question du signifié et du représenté plus loin.
[22] J. Fourquet, *Prolegomena*, *op. cit.*, p. 16.
[23] *Ibid*., p. 124.
[24] Au sens que J. Fourquet donne à ce terme.

accusatif correspond à une opposition locatif / directif et n'est possible que dans l'expression de procès orientés :

> Man müßte zunächst genau unterscheiden zwischen den Fällen, wo die Sprache die „Unterscheidungsfähigkeit" eines Zeichens ausschöpft, und denjenigen, wo sie es nicht tut: Nach bei, aus, zu, von erfüllen die von der Nominalgruppe getragenen Dativindizes keine Funktion, da es unmöglich wäre, einen anderen Kasus zu gebrauchen; nach in, an, auf, vor hingegen steht der Dativ des „Ortes" im Gegensatz zum Akkusativ des „Ziels".[25]

Enfin, l'analyse du groupe prépositionnel n'est pas dénuée d'ambiguïté. Il semble qu'au niveau sémantique, le modèle de J. Fourquet accorde la primauté de l'information au nom régi et non à la préposition :

> Typisch ist für das Deutsche ein Gegensatz wie: er geht im Walde ~ er geht in den Wald; die Verbindung der Präposition mit einer nominalen Einheit (der Wald) definiert einen Punkt im Raum durch den Bezug auf einen bestimmten Gegenstand (in, vor, hinter … dem Wald).[26]

Or, comme le remarque J. Athias, il y a une contradiction à faire de la préposition la base syntaxique du groupe si elle n'en est pas également le centre du point de vue sémantique :

> Une autre question se montre très révélatrice de l'imbrication entre syntaxe et sémantique, il s'agit de la façon dont J. Fourquet appréhende le groupe prépositionnel.
> Pour lui, c'est la préposition qui donne au groupe son statut syntaxique et c'est donc elle qui en représente la base, ce qui confère à cette classification une priorité à la syntaxe. Cependant, si l'on choisit le point de vue du signifié, ce qu'ambitionne également Fourquet, doit-on considérer que dans :
> Im Zimmer
> – l'espace « chambre » est spécifié dans son intériorité, ou bien
> – une intériorité est actualisée par un espace, ici la *chambre* ?
> La préposition considérée sur le plan syntaxique comme la base du groupe ne l'est pas forcément sur le plan sémantique dès lors que l'on donne la priorité à l'espace spécifié secondairement par une préposition.[27]

Toutefois, la position de J. Fourquet sur ce point paraît variable. Au détour d'une page, l'auteur pourvoit en effet la base du groupe prépositionnel d'une fonction centrale tant au niveau syntaxique qu'au niveau sémantique :

> Man wird bemerken, daß sich die Opposition[28] auf den Inhalt der „Präpositionalgruppe" bezieht. Wenn ein Betrunkener unter den Tisch rollt, ist nicht „der Tisch" der Richtpunkt der Bewegung, sondern der Teil des Fußbodens, der sich unter dem Tisch befindet; man zieht ihn unter dem Tisch hervor.[29]

Cette idée sera d'ailleurs reprise par P. Valentin, qui assigne lui aussi à *unter* une valeur sémantique très forte :

> […] Dès lors qu'on a reconnu que c'est la connexion entre le signifié du lexème 'verbal' et celui du Gprep qui a un sens directif ou locatif, on est tenté de percevoir une très forte parenté sémantique

[25] J. Fourquet, *Prolegomena, op. cit.*, p. 126.
[26] *Ibid*., p. 79.
[27] J. Athias, « A propos de la fonction de classe en grammaire », *in* C. Cortès, A. Rousseau (eds.), *op. cit*., p. 33.
[28] Il s'agit de l'opposition des cas après les prépositions dites « mixtes ».
[29] J. Fourquet, *Prolegomena, op. cit.*, p. 124.

> entre unter d(den) Tisch -fallen et d(en) Tisch -tragen. Il n'est pas contraire à l'intuition de dire que fallen est transitif par rapport à d- Tisch de la même manière que tragen l'est par rapport à d- Tisch : Le groupe prépositionnel évoque l''objet' affecté par la chute, et le groupe nominal l'objet affecté par le transport.[30]

Nous verrons lors de nos propres analyses que la relation de détermination sémantique entre le GN et la préposition est réciproque.

B. Analyse

Le mérite majeur des travaux de J. Fourquet est d'attirer l'attention des linguistes sur la dimension sémantique de la syntaxe, ce qui n'avait pas été fait avant lui, excepté par L. Tesnière, dont le modèle oriente les relations syntaxiques et sémantiques à partir du verbe et donne à l'énoncé une structure verticale partant de ce dernier. J. Fourquet a su montrer que la position des groupes dans la phrase a un sens, et son analyse du groupe verbal est encore un des fondements des grammaires et des manuels pédagogiques de l'allemand. Les travaux de ses collègues et successeurs ont démontré la justesse et l'utilité de ses hypothèses, qui rendent possibles des recherches poussées dans divers domaines.

Du fait que le modèle de J. Fourquet décrit aussi bien les connexions des unités spécifiques avec le noyau verbal que celles qui lient les unités entre elles, il peut s'appliquer à l'analyse de la syntaxe des énoncés non verbaux. I. Behr souligne ainsi que les deux types de structure décelés par J. Fourquet pour les énoncés verbaux se retrouvent dans les énoncés averbaux :

> J. Fourquet parle, dans l'article qui nous intéresse ici [[31]], de l'opposition entre deux types de phrase : le type déterminant-déterminé et le type « prédicatif ». Le premier met en rapport un déterminé (par exemple un verbe ou une base verbale) et des déterminations en nombre limité, dans le second cas on établit un rapport de sujet à prédicat entre deux éléments, rapport qui serait paraphrasable par le verbe être. Deux questions se posent : Comment représenter les différents types de rapport ? Qu'en est-il de cette distinction en ce qui concerne les énoncés averbaux de l'allemand moderne ?[32]

Sa propre investigation conduit l'auteur de l'article à conclure que :

> […] les énoncés averbaux de l'allemand relèvent aussi bien du type prédicatif que du type déterminant-déterminé.[33]

---

[30] P. Valentin, « Le groupe prépositionnel allemand », *Linguistica Palatina* 14, Institut d'Etudes Germaniques, Paris IV-Sorbonne, 1975, p. 18.
[31] Il s'agit de « la notion de verbe », article figurant dans le recueil édité par D. Buschinger et J.-P. Vernon.
[32] I. Behr, « Réflexions à partir d'un article de Jean Fourquet : La notion de verbe », *in* C. Cortès et A. Rousseau (eds.), *op. cit.*, p. 111.
[33] *Ibid*., p. 112-113.

Les approfondissements de ce modèle d'analyse permettent à certains de formuler des réflexions capitales sur des questions de la linguistique allemande restées sans réponse. Ainsi, M. Vuillaume[34] démontre à l'aide du modèle d'analyse des connexions combien il est impropre de considérer la valence comme relevant du lexème verbal : elle tient bien plutôt aux connexions en œuvre dans chaque énoncé. Enfin, nous mentionnerons l'étude ambitieuse de C. Cortès[35], qui utilise la théorie de J. Fourquet pour présenter de manière synthétique le rôle des catégories dans la langue allemande.

Cependant, le modèle de J. Fourquet comporte aux yeux de certains linguistes quelques insuffisances. J. Feuillet lui reproche de ne pouvoir décrire les phénomènes relevant du domaine illocutoire :

> Les groupes syntaxiques de Fourquet sont conçus à l'origine comme des modèles abstraits qui ne sont pas encore actualisés par l'acte de parole. […] En ne traitant pas la phrase ou l'énoncé en tant que telle, la théorie des groupes syntaxiques laisse de côté la stratégie communicative ou, du moins, n'en rend pas compte directement. Ainsi, s'il est vrai qu'on peut résumer la variation de la place du verbe en disant qu'il n'y a qu'un élément qui se déplace, celui qui porte les marques de temps, de mode et de personne *(verbum finitum)*, les première, deuxième et dernière places n'ont pas la même valeur quand on veut prendre en considération les fonctions énonciatives. Si l'on adopte en toute circonstance l'ordre de base avec verbe à la fin, on court le risque d'accorder une valeur rhématique constante au verbe, ce qui faussera immanquablement l'analyse des énoncés réellement prononcés. D'autre part, le report d'information, qui se trouve après les autres membres, se verrait, par sa position finale, doté d'une importance qu'il n'a pas, puisque sa valeur informative est toujours plus faible que celle de l'apport (*Du hast noch Glück gehabt* ***bei diesem Unfall*** « Tu as encore eu de la chance lors de cet accident »).[36]

A nos yeux, ce reproche n'est pas justifié, puisqu'il est logique que ce modèle ne puisse pas rendre compte de faits qu'il n'a jamais eu l'ambition de décrire. La structure abstraite reflète les connexions au niveau du contenu informatif d'un énoncé et non à celui de l'énoncé lui-même. Néanmoins, cela n'empêche pas J. Fourquet de proposer des descriptions pour les différentes positions du verbe en chaîne.

Une autre critique qui peut être adressée à la grammaire du signifié résulte de la démarche exclusivement déductive que J. Fourquet revendique avec insistance. Par le fait que le grammairien ne travaille que sur des énoncés existants, il s'empêche d'avoir une vue d'ensemble sur certains phénomènes transversaux, comme par exemple le signifié des catégories. Cette insuffisance est justement relevée par R. Sauter, lorsqu'il compare la notion de signifié chez G. Guillaume et J. Fourquet :

---

[34] M. Vuillaume, « Les complexes ont du bon », *in* C. Cortès et A. Rousseau (eds.), *op. cit.*, p. 171-183.
[35] C. Cortès, « La syntaxe catégorielle de J. Fourquet : vers une syntaxe de la démarcation, de la détermination et des enchaînements énonciatifs », *in* C. Cortès et A. Rousseau (eds.), *op. cit.*, p. 279.
[36] J. Feuillet, *in* C. Cortès et A. Rousseau (eds.), *op. cit.*, p. 319.

> Au niveau de l'énoncé réalisé, il n'est possible de travailler que sur des « signifiés d'effet », ou, en d'autres termes, sur des désignés. Nous nous trouvons ici devant le phénomène inverse de celui que nous avions déjà relevé chez G. Guillaume : comment s'affranchir de la chaîne ? *vs* comment retrouver suffisamment la chaîne ? N'est-ce pas un signe d'ailleurs si J. Fourquet grammairien prend bien soin de préciser qu'il travaille « au niveau des signifiés, au sens saussurien du terme » ? Il va donc œuvrer essentiellement dans un système d'oppositions significatives minimales […].[37]

Si donc J. Fourquet a ouvert la voie à l'étude du signifié des connexions, il n'a pas proposé de méthode pour analyser le signifié des marqueurs de connexions que sont les cas et les prépositions en dehors des oppositions possibles dans des énoncés comparables. La manière dont il fait dépendre le signifié des éléments de relation de la présence d'oppositions lui a ôté tout moyen d'aller plus loin sur ce point. Avant d'observer au dernier chapitre de cette partie comment cette lacune a été comblée par ses héritiers (notamment F. Schanen, M. Pérennec, R. Sauter), nous allons étudier, à travers les travaux de Ph. Marcq, une application fidèle des principes de la grammaire du signifié à l'étude des prépositions.

II. L'APPLICATION DU MODÈLE FOURQUETIEN À L'ÉTUDE DES PRÉPOSITIONS : LES TRAVAUX DE PH. MARCQ

Les ouvrages ayant pour but d'expliquer aux élèves et étudiants de langue étrangère l'usage des prépositions allemandes se situent nécessairement au niveau de la désignation, car ils doivent expliquer les représentations véhiculées par l'emploi de telle ou telle préposition. Qu'ils s'appellent Jean Fourquet, Daniel Bresson ou Jean-Paul Confais et François Schanen, qui souhaitent pourtant élaborer une « grammaire du signifié », les grammairiens sont bien obligés de décrire le rapport entre la langue et les représentations avant de se pencher sur un système linguistique. Nous trouverons un exemple d'étude des représentations dans deux ouvrages de Philippe Marcq : *Prépositions et particules « mixtes » en allemand* (1972) et *Spatiale und temporale Präpositionen im heutigen Deutsch und Französisch* (1988). La classification des représentés des prépositions qui y est effectuée a été très largement adoptée et approfondie par Maxi Krause, qui y intègre également les préverbes et les « substituts »[38].

---

[37] R. Sauter, « A propos de signifiés », *in* C. Cortès, A. Rousseau (eds.), *op. cit.*, p. 298.
[38] M. Krause, *Eléments pour une grammaire des prépositions, substituts, et particules verbales de l'allemand*, Stuttgart, Akademischer Verlag, vol. I 1994, vol. II 1998.

Spécialiste de linguistique diachronique, Philippe Marcq a étudié les prépositions spatiales en allemand ancien avant de s'y intéresser dans une perspective synchronique. Sa démarche en synchronie porte donc les traces des méthodes en vigueur en linguistique diachronique. Dans les deux études que nous présentons ici, l'auteur limite son champ d'investigation à ce qu'il appelle les « prépositions spatiales » (1972), voire « temporelles » (1988), allemandes ou françaises. Son objectif est d'analyser ce qu'il nomme le « signifié » de ces prépositions, comme le précise J. Fourquet dans sa préface, qui souligne que l'auteur veut « esquisser une sémantique »[39]. La démarche choisie par Ph. Marcq est onomasiologique : l'auteur postule que les prépositions spatiales s'organisent en plusieurs systèmes et sous-systèmes de relations, qu'il illustre par des exemples soit construits, soit littéraires.

A. Les grands principes théoriques

1. La langue comme système de représentation autonome constitué d'unités contrastives

Les analyses de Ph. Marcq s'inscrivent dans le sillage des thèses structuralistes, qui postulent que la langue est une entité autonome sans rapport avec la réalité du monde. Les mots n'ont pas un rapport individuel aux « objets du monde », ils n'ont de valeur que par rapport aux autres mots de la langue. Celle-ci n'entretient avec la référence qu'une relation de désignation ou de représentation, et vit de manière autonome. Chaque signifiant désigne une réalité, ou en l'absence de cette réalité référentielle, une représentation du référent. Les éléments qui la constituent sont des unités contrastives, que l'on ne peut appréhender qu'en repérant les oppositions qui les distinguent les unes des autres. Le cadre théorique des travaux de Ph. Marcq est défini aussi bien par J. Fourquet :

> La clef est dans la notion de système [40]

que par l'auteur :

> Un mot, comme tout élément *isolé*, n'a pas de valeur intrinsèque. Il ne prend de valeur qu'à l'intérieur d'un *système* par *opposition aux autres éléments qui prennent part aussi à ce système.*[41]

[39] Ph. Marcq, *Prépositions spatiales et particules « mixtes » en allemand,* Paris, Vuibert, 1972, p. 5 ; désormais *Prépositions spatiales...*
[40] *Ibid.*, p. 5.
[41] *Ibid*., p. 8.

C'est pourquoi Ph. Marcq cherchera les oppositions qui font apparaître les différents types d'emplois des prépositions spatiales allemandes, afin d'en élaborer un modèle d'explication constitué de trois (1972) puis cinq (1988) systèmes.

2. La sémantique héritée du structuralisme

a. Absence de signifié unique

En ce qui concerne le niveau sémantique, Ph. Marcq, fidèle aux thèses structuralistes, est d'avis que le signifié d'un terme ne se laisse cerner que par la méthode des oppositions. C'est seulement en s'opposant à un autre qu'un terme acquiert la valeur qui lui est propre. Selon lui, c'est en dégageant toutes les oppositions dans lesquelles peut jouer un terme que l'on trouvera son (ou ses) signifié(s). À chaque opposition, et à chaque représentation qu'éveillera un emploi du terme étudié, correspondra un signifié distinct, comme le montre cet extrait :

> Der französische Satz *Il court dans le jardin* kann ohne die Hilfe eines deutlichen Kontextes unmöglich ins Deutsche übersetzt werden. Heißt dieser Satz: *Er läuft in den Garten* (...), oder bedeutet er, daß das Subjekt „il", der früher ein großer Sportler war, nunmehr keine andere Möglichkeit hat, die jugendliche Form aufrechtzuerhalten, als in seinem Garten zu laufen? Hinter dem 'signifiant' „courir" stecken also zwei signifiés, von welchen das eine das Verb „(se) diriger / être dirigé" und das andere das Verb „être" impliziert.[42]

b. Prédominance de l'homonymie

Puisque chaque représentation liée à l'emploi d'un mot est pour Ph. Marcq un signifié de ce mot, les diverses occurrences d'un terme sont considérées comme des homonymes. Deux emplois distincts d'une préposition correspondront donc à deux prépositions différentes. Nous trouvons en conséquence sous la plume de l'auteur, à propos de l'énoncé *Ich fahre nach Deutschland* :

> Il faut bien faire la différence entre ce *nach* bien particulier et les deux *nach* préposé et postposé du sous-système de la poursuite. *Ich fahre nach Deutschland* correspond à *Ich fahre in die Schweiz*. Tandis qu'on ne peut pas faire correspondre *in* + acc et *nach* dans *Er warf einen Stein nach mir*.[43]

Les relations et les autres découpages que nous exposerons plus en détails lors de la présentation des systèmes des prépositions spatiales ont pour but de distinguer au maximum les divers emplois de ces mots. Par exemple, la relation *Ubi ?/ Quo ?* distinguera *über* 1 de *über* 2, qui sera lui-même distinct de *über* 3 par la relation *Qua ?* et la présence des trois

---

[42] Ph. Marcq, *Spatiale und temporale Präpositionen im heutigen Deutsch und Französisch*, Akademischer Verlag, Stuttgart, 1988, p. 58 ; désormais : *Spatiale und temporale*...
[43] Ph. Marcq, *Prépositions spatiales*..., *op. cit.*, p. 77.

axes[44]. La distinction des différentes prépositions homonymes servira ensuite de fondement à la présentation des particules mixtes *über, unter, durch, um*. Le lien de parenté qui unit la préposition et la particule mixte semble de l'ordre de la dérivation (mais l'auteur n'en expose pas les mécanismes), ce qui tendrait à présenter le sens de la préposition comme « premier » par rapport à celui de la particule. Par exemple pour la particule mixte *über*, Ph. Marcq rappelle que la préposition dont elle est dérivée entre dans trois registres spatiaux :

> 1° Dans le système I de détermination des portions d'espace par rapport à un repère, il détermine la portion d'espace située au-dessus du repère sans contact avec lui (relation « Ubi ? » et « Quo ? ») [...].
> 2° Toujours dans le système I, dans la relation de passage « Qua ? », « über » détermine le passage par-dessus le repère, avec ou sans contact avec lui [...].
> 3° Dans le système II, dans le sous-système du rapprochement, « über » dénote la position du participant « recouvrant » par rapport à un autre participant « recouvert » [...].[45]

Puis il montre à propos de quelques verbes à particule mixte *über*, homonymes, en quoi ils sont dérivés des prépositions spatiales :

> *Übersehen.*
> Trois verbes distincts :
> • Un verbe accompagné d'une *préposition avec ellipse*, combinable avec « hin » et « her » (quand cette combinaison est possible, il s'agit toujours d'un « über » du *registre 2* et fonctionnant dans le *domaine spatial*) [...].
> • Un verbe accompagné d'un *préverbe inséparable*, correspondant au *registre 2 du passage* ici aussi, mais fonctionnant uniquement dans l'*abstrait*, où il exprime l'« *omission* » [...] .
> • Un verbe accompagné d'un *préverbe inséparable*, correspondant au *registre 3 : position du « recouvrant »*, et fonctionnant dans le *concret* [...].[46]

L'objectif des oppositions est moins de révéler au linguiste le sens d'une préposition, que de faire apparaître des homonymes, c'est-à-dire de démonter pièce par pièce tous les éléments qui auraient pu – dans le cadre d'autres théories – constituer la valeur constante d'une préposition, et de faire de chacune de ces pièces un élément unique. Les oppositions visent à atomiser au maximum le sens, pour souligner les différences qu'entretient un terme avec ses proches et avec lui-même. Elles découlent de l'hypothèse que la langue n'est pas claire, qu'elle contient des ambiguïtés d'où risqueraient de naître des malentendus, comme le révèle cet extrait du chapitre consacré aux particules mixtes :

> [...] « Über » permet, grâce à sa complexité même, de faire des remarques intéressantes sur la façon subtile dont la langue procède pour éliminer toute concurrence et toute confusion. Soit par le *registre*, soit par le *domaine*, soit par la *qualité, une marque distinctive existe.* Pour un mot aussi riche que « über », toutes les possibilités de discrimination sont utilisées.[47]

---

[44] *Ibid.*, p. 87.
[45] *Ibid.*, p. 86.
[46] *Ibid.*, p. 88-89.
[47] *Ibid*., p. 99.

3. Le postulat localiste

a. La théorie des prépositions « vides »

L'étude des représentations évoquées par chaque emploi d'une préposition et l'application systématique du principe d'homonymie offrent la possibilité de tracer des frontières sémantiques nettes entre les emplois d'un même signe. Le principe premier du structuralisme voulant qu'un élément n'ait de valeur, donc de sens, que par opposition à d'autres éléments, certains linguistes en concluent que, quand il n'y a pas d'opposition, il n'y a pas de sens. Or, les prépositions ont ceci de particulier, et qui fait la difficulté de leur analyse sémantique, qu'un même signifiant peut véhiculer dans divers emplois des représentations plus ou moins nettes, voire parfois un représenté proche de zéro. C'est pourquoi Ph. Marcq opère une distinction entre prépositions « vides » et prépositions porteuses de sens. Il s'inscrit par là dans le sillage de M. Vendryes (1921), F. Brunot et C. Bruneau (1956) et G. Gougenheim (1959) qui qualifient de « vides » certaines prépositions (notamment *à* et *de*) dont les emplois sont multiples, essentiellement grammaticaux, et dont le sens est excessivement abstrait[48]. Mais à la différence de ces linguistes, pour qui ces prépositions sont « vides » dans tous leurs emplois, Ph. Marcq distingue pour une même préposition des emplois « vides » et des emplois « sémantiques ». Cela est logique dans sa théorie, qui fait d'elles des homonymes, donc des prépositions différentes. Puisqu'il ne peut y avoir de sens qu'à condition qu'il y ait des oppositions, l'auteur est d'avis qu'on ne peut pas dégager le « signifié » d'une préposition lorsqu'elle est entraînée en énoncé par un lexème qui ne régit qu'elle. *Auf* et *über* sont en conséquence pour lui des prépositions dites « vides » dans les énoncés :

> « Er ist stolz *auf seinen Sohn* »

et

> « Ich muß *über den Vorgang nachdenken* ».

Selon Ph. Marcq, la recherche de signifiés capitule devant ce phénomène qu'il qualifie d'arbitraire :

> Il y a assurément *relation* entre « Sohn » et « stolz », « nachdenken » et « Vorgang », etc., mais il est impossible de dire de quelle nature est cette relation. En effet, *jamais on n'a le choix entre plusieurs prépositions possibles.* [...] La préposition établissant la relation n'est pas porteuse de sens : il s'agit ici de *relation vide*.
> Dans ce domaine des prépositions qui expriment des relations sans plus, et qui sont des bases de groupe réduites à une présence adverbiale, il n'y a pas de système. C'est l'arbitraire le plus complet

[48] Cf. C. Vandeloise, « Présentation », *Langages* 110, 1993, p. 5-6.

> qui règne, et je n'ai qu'à apprendre *par coeur* la préposition qui établit la relation en même temps que j'apprends le mot.[49]

Une caractéristique des prépositions vides est qu'elles concernent le domaine dit « notionnel », car c'est là que l'on trouve le moins d'oppositions. Contrairement à ces dernières, les prépositions spatiales, que Ph. Marcq qualifie aussi de « concrètes », entrent dans de nombreux systèmes d'oppositions et sont donc porteuses de sens. Dans une zone intermédiaire entre ces deux extrêmes, les prépositions qui entrent dans des petits systèmes où un même verbe peut régir plusieurs prépositions (*sich freuen auf / über / an*) sont plus porteuses de sens que les prépositions constituant sa rection obligatoire (cf. *auf etwas gefasst sein*), mais moins significatives que les prépositions spatiales. Cela implique qu'il y a plus de phénomènes d'oppositions dans le domaine spatial que dans les autres, c'est-à-dire que les phénomènes de rection obligatoire concernent plus les emplois abstraits que les emplois « concrets » des prépositions, ce qui est tout à fait vrai.

b. La primarité des prépositions spatiales

En conséquence de la double constatation qu'il n'y a de sens que lorsqu'il y a opposition, et que les prépositions abstraites n'ont ni opposition, ni sens, Ph. Marcq fait porter son étude sur le sens, c'est-à-dire le spatial, voire, quelques années plus tard, sur le temporel, le notionnel restant pour lui un domaine où tout travail de sémanticien est peine perdue. Ce que Ph. Marcq appelle les prépositions spatiales fournit le sens « propre » (ou « premier » si l'on se place sur le plan diachronique) de ces mots, à partir duquel naîtront leurs emplois « figurés » (ou « dérivés »). L'auteur considère que l'espace est le domaine des significations vraies, essentielles, nécessaires. La raison de cette primarité de l'espace n'est pas expliquée, mais on peut supposer qu'elle réside dans le caractère palpable du référent :

> Nous nous bornerons donc *aux prépositions spatiales* parce que ce sont elles *qui fournissent le système riche* à partir duquel se développent les autres systèmes qui se répartissent en « dégradé » depuis les systèmes fortement « spatialisés » comme le temps ou l'abstraction figurée, jusqu'à ceux où l'arbitraire est le seul maître.[50]

La tangibilité de l'espace a pour conséquence d'être le fondement de la communication, et donc de la langue :

> Es kam uns damals – und kommt uns heute noch – logisch vor, gerade mit den spatialen Präpositionen zu beginnen, denn der Raum, der durch die Sinne wahrgenommen wird, stellt eigentlich das einzig

[49] Ph. Marcq, *Prépositions spatiales*, *op. cit.*, p. 22.
[50] *Ibid.*, p. 24.

> Gemeinsame dar, worauf die Menschen sich unmittelbar beziehen können: nur der gemeinschaftliche Bildervorrat ermöglicht die Kommunikation.[51]

Les prépositions employées dans les domaines temporel et notionnel sont considérées comme dérivées des prépositions spatiales. Moins concrètes et moins sensibles aux phénomènes d'oppositions, leur sens ne peut être appréhendé que comme un phénomène de transposition des prépositions spatiales, jugées premières. Cette vision localiste est courante en linguistique diachronique chez les indo-européanistes.

B. La systématique des prépositions allemandes

1. Les systèmes des prépositions spatiales

a. Le système I[52]

La représentation de l'espace dans le système I est déterminée par trois axes, eux-mêmes définis à l'aide de considérations qui peuvent être de deux ordres. D'ordre anthropocentrique pour l'axe vertical, qui est « défini, en premier lieu, par la notion de pesanteur qui détermine la station droite de l'homme », et pour l'axe avant-arrière ou ligne de bout, qui est « donné par le sens de la marche, la direction du regard »[53], elles sont d'ordre géométrique pour l'axe droite-gauche ou ligne de front, qui est « perpendiculaire à la ligne de bout ». Ces critères sont très utiles et sont également employés dans les études cognitivistes.

Ce système est subdivisé en trois sous-systèmes : une opposition « intérieur / extérieur », une opposition « contact / non-contact » et « dans le non-contact, les oppositions selon les axes », qui sont une autre appellation de l'intérieur, de l'extérieur, et du non-contact. A chacun de ces sous-systèmes s'appliquent ensuite quatre relations, que l'auteur désigne pour des raisons pratiques par des termes latins : le sous-système *Ubi ?* (relation locative), le sous-système *Quo ?* (relation directive), le sous-système *Qua ?* (relation de passage) et le sous-système *Unde ?* (relation d'origine)[54]. Les combinaisons entre oppositions et relations déterminent la répartition des prépositions dans le système. Ph. Marcq énumère les

---

[51] Ph. Marcq, *Spatiale und temporale ..., op. cit.*, p. 8.
[52] Ph. Marcq, *Prépositions spatiales, op. cit.*, p. 25-48.
[53] *Ibid.*, p. 25.
[54] *Ibid.*, p. 25-29.

prépositions nées de la rencontre de telle détermination avec telle relation, puis livre pour chaque préposition des exemples où elle apparaît. Voici en résumé le contenu du système I[55] :

A. Opposition « intérieur ~ extérieur »
A cette opposition participent
- « Ubi ? » : *in+ datif* ;
- « Quo ? » : *in + accusatif* ;
- « Qua ? » : *durch + accusatif* ;
- « Unde ? » : *aus + datif.*

B. Opposition « contact ~ non–contact »
- « Ubi ? » : *an / auf + datif* ;
- « Quo ? » : *an / auf + accusatif* ;
- « Unde ? » : *von + datif* ;
- « Qua ? » : pour cette relation, l'opposition « contact ~ non–contact » ne fonctionne pas.

C. Dans l'« extérieur », les oppositions selon les axes.
1° Sous-système *Ubi ?*
• Opposition « haut ~ bas » : *über + datif ~ unter + datif*
• Opposition « avant ~ arrière » : *vor + datif ~ hinter + datif.*
• Opposition « à côté (droite) ~ à côté (gauche) » : *(rechts) neben + datif ~ (links) neben + datif*

2° Sous-système *Quo ?*
• Oppositon « haut ~ bas » : *über + acc ~ unter + acc.*
• Opposition « avant ~ arrière : *vor + acc. ~ hinter + acc.*
• Opposition « à côté ~ à côté » : *neben + acc. ~ neben + acc.*

3° Sous-système *Qua ?*
Déjà exposé dans « contact ».

4° Sous-système *Unde ?*
- *unter + datif ... hervor*
- *hinter + datif ... hervor.*

Ph. Marcq résume par le tableau suivant le système I des prépositions spatiales allemandes[56] :

Tableau 1 : le système I des prépositions spatiales selon Ph. Marcq

	INTERIEUR	**EXTERIEUR**			
		CONTACT	NON-CONTACT		
			haut / bas	avant / arrière	à côté
UBI ?	*In + datif*	*an / auf + dat.*	*über + dat* *unter + dat.*	*vor + dat.* *hinter + dat.*	*neben + dat.* *neben + dat.*
QUO ?	*In + acc.*	*an / auf + acc*	*über + acc.* *unter + acc.*	*vor + acc.* *hinter + acc.*	*neben + acc.* *neben + acc.*
QUA ?	*durch + acc*	L'opposition	contact / non *über + acc* *unter + dat. durch*	contact ne	fonctionne pas *um + acc.*
UNDE ?	*aus + datif*	*von + dat.*	*unter+dat. hervor*	*hinter+dat..hervor*	

[55] *Ibid.*, p. 30-42.
[56] *Ibid.*, p. 44 ; pour ne pas surcharger la présentation, nous avons supprimé les numéros figurant dans les cases.

b. Le système II

À la différence du système I, le système II n'est pas défini par des axes, mais simplement par des indications de rapports entre deux participants et pour lesquelles peuvent éventuellement jouer les relations. La principale différence est que contrairement au système I, où le repère, unique, était fixe, et où la relation entre l'objet et le repère était le plus souvent statique, le système II s'attache plutôt à présenter des relations dynamiques qui s'exercent entre un objet et un ou deux repères, et qui peuvent l'un comme l'autre être mobiles. La démarche reste cependant fondamentalement la même que dans le système I, dans la mesure où l'espace est de nouveau fragmenté en zones à partir de critères logiques et géométriques et en fonction de différentes situations imaginables. Ce système II est constitué de quatre sous-systèmes, que nous ne reproduirons pas.

c. Le système de la co-occurrence

C'est une fois de plus un principe géométrique qui différencie ce troisième système des autres : dénué d'axe vertical, il n'est défini que grâce aux lignes de bout et de front, et comprend les prépositions *bei, zu* et *nach.* L'auteur figure ce système à l'aide du tableau suivant[57] :

Tableau 2 : le système de la cooccurrence selon Ph. Marcq

	avec marquant de cas (toujours dat.)		**sans marquant de cas**
	extérieur	intérieur	intérieur extérieur
Relation locative	*bei*		*zu (in)*
Relation directive	*zu*	*zu*	*nach*

À la suite de la présentation de chaque sous-système, Ph. Marcq propose un petit lexique allemand-français qui montre comment se traduit d'une langue à l'autre telle préposition dans tel emploi. En outre, Ph. Marcq s'appuie sur sa présentation des prépositions spatiales pour expliquer les sens des particules mixtes qui sont dérivées des premières : *über, unter, durch, um.*

[57] *Ibid.*, p. 73.

2. *Les systèmes des prépositions temporelles*

Le système des prépositions temporelles est composé de quatre sous-systèmes : le système I, le système II, celui de la co-occurrence temporelle et le système de la poursuite et de l'attente. Suivant la démarche localiste déjà exposée, Ph. Marcq est d'avis que le système et le signifié des prépositions temporelles sont dérivés de ceux des prépositions spatiales. Sa présentation des prépositions temporelles est par conséquent essentiellement calquée sur celle des prépositions spatiales. Voici par exemple ce qu'il dit dans le sous-système « relation statique » du système I, en parlant des prépositions *vor* et *hinter* :

> Statische Relation: Die Situation ist ein Abbild der Situation im Raum; die gleichen Präpositionen werden gebraucht.[58]

Cette idée est un postulat, qui repose sur des considérations d'ordre philosophique. Selon l'auteur, l'expérience du temps n'est perceptible qu'à travers ses effets sur l'espace. De plus, l'esprit humain a besoin, pour appréhender l'abstraction qu'est le temps, de relations et de déterminations, qu'il emprunte à l'espace. Mais, contrairement à l'espace, qui est à trois dimensions, le temps est unidimensionnel. Le système des prépositions temporelles ne comportera donc qu'un seul axe, au lieu des trois axes des prépositions spatiales. Outre cette interprétation géométrique de nos représentations mentales, le système des prépositions temporelles repose sur les quatre relations que nous avons déjà rencontrées et qui sont empruntées à la grammaire latine (*Quo ?, Ubi ?, Unde ?, Qua ?,* dans le sous-système I, mais pas dans le II), ainsi que sur des distinctions d'aspect, de temps et de phase, que nous exposons ci-dessous.

a. L'aspect

Dans le modèle de Ph. Marcq, l'aspect est la manière dont est conçu un événement sur l'axe temporel par rapport à un point de repère nécessaire :

> Ist nun der allgemeine Rahmen des T e m p o r a l e n auf diese Weise bestimmt, so kann man doch praktisch beinahe n i c h t s auf der Achse der Zeit lokalisieren. Der Mensch ist der notwendige Bezugsgegenstand, nach welchem die Achse orientiert wird, aber er kann unmöglich das einzige Element sein, auf welches sich alles im Ablauf der Zeit bezieht. Außer ihm kann j e d e temporale Angabe und j e d e r Prozeß zum notwendigen Bezugselement werden, nach welchem a n d e r e temporale Angaben und a n d e r e Prozesse lokalisiert werden.[59]

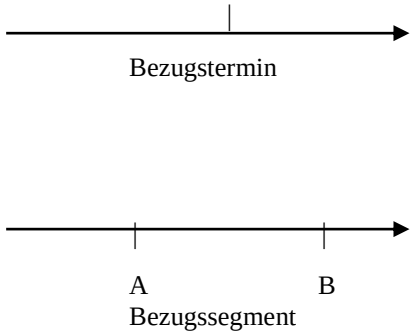
---

[58] Ph. Marcq, *Spatiale und temporale...*, *op. cit.*, p. 40.
[59] *Ibid.*, p. 34.

L'objet que l'on cherche à localiser dans le temps peut être envisagé de deux manières différentes, comme un point ou comme un segment :

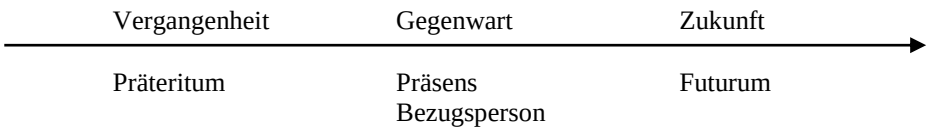
> Die F o r m der als Bezugselemente gewählten temporalen Angaben / Prozesse ist höchst r e l a t i v : Sie hängt von der E i n s t e l l u n g ab, mit der die temporale Angabe oder der Prozeß betrachtet werden. Temporale Angaben wie etwa „lange Zeit" oder „jetzt", Prozesse wie etwa „eine lange Reise" oder „aufstehen" können je nach der Situation als P u n k t e ohne Dauer auf der Achse der Zeit, oder als S e g m e n t e der Achse betrachtet werden. Sie werden also entweder als B e z u g s t e r m i n e oder als B e z u g s s e g m e n t e angesehen und benutzt.[60]

Les deux premiers systèmes temporels seront donc déterminés par l'un ou l'autre des deux schémas suivants, la première figure représentant plus particulièrement le système I, tandis que la seconde correspond au système II[61] :



b. Le temps

Dans le système I, le locuteur sert de point de référence et est situé dans le présent. Les temps du verbe serviront à situer l'événement par rapport au point de référence :



Dans le système II, le segment de référence peut se trouver dans n'importe lequel de ces temps. La tripartition en temps verbaux ne joue aucun rôle pour ce système.

[60] *Ibid.*, p. 35.
[61] *Ibid.*, p. 34-57. Nous résumons en français les réflexions que Ph. Marcq a exprimées en allemand.

c. La phase

Elle sert à compléter la localisation dans le temps, du fait qu'elle exprime les notions d'antériorité, de simultanéité et de postériorité. Pour le système I, il y a deux cas de figure :

- Ou bien ces trois concepts recouvrent les trois « temps » :

Ich war krank	*Ich bin jetzt gesund*	*Ich werde gesund bleiben*
	Sprechakt	
Vergangenheit	Gegenwart	Zukunft
Anteriorität	Simultaneität	Posteriorität

- Ou bien ces trois distinctions appartiennent à la même époque temporelle. Dans ce cas, les phases ne peuvent être portées par le verbe ; c'est ici qu'interviennent des prépositions spécialisées, comme le montrent les exemples suivants :

Ich sage jetzt (Sprechakt) *zu meinem Sohn* (Bezugsperson) :

Vergangenheit :	*Damals lag deine Kindheit hinter Dir, das ganze Leben lag vor Dir.*
Gegenwart :	*Deine Kindheit liegt hinter Dir, das ganze Leben liegt vor Dir.*
Zukunft :	*Deine Kindheit wird hinter Dir liegen, das ganze Leben wird vor Dir liegen.*[62]

En ce qui concerne le système II, la phase dépend de l'endroit du segment qui sert de point de référence. Pour le cas où le locuteur se place en A et parle d'un procès qui se déroulera en une époque postérieure sur l'axe du temps, Ph. Marcq parle de phase « prospective ». Lorsque l'événement se déroule simultanément au segment de référence, il parle de phase « durative ». Si enfin le locuteur se situe au point B du segment et parle d'un événement antérieur, on est dans une phase « résultative ». Le système des prépositions temporelles est pour l'auteur le résultat des oppositions entre l'aspect, le temps et la phase.

d. Les systèmes

- Le système I : localisation sur l'axe du temps par rapport à un point

Le système I temporel reprend le système I spatial dans la mesure où il s'y agit de « localiser » dans le temps un événement par rapport à un repère unique, singulier (*Bezugspunkt*), ponctuel. Il comprend les quatre relations que nous résumons ici, et qui sont illustrées dans le texte d'origine par des schémas[63].

[62] *Ibid.*, p. 37.
[63] *Ibid.*, p. 39-44.

a. Relation statique et relation de la transposition dans l'avenir et le passé. Trois possibilités.
- La personne de référence est le point de référence.

* Relation statique : la situation et les prépositions employées pour la décrire sont les mêmes que pour l'espace.

* Relation de transposition dans le passé ou l'avenir. Elle n'est ici possible que dans le passé :
hinter + accusatif.
- La personne de référence est différente du point de référence, qui peut se situer dans le passé comme dans l'avenir.

* Relation statique
Ex : *Sie beschlossen, noch vor dem Abend abzureisen.*

* Relation de transposition dans l'avenir ou le passé : impossible. Voir relation de transposition à l'intérieur du segment de référence.
- La personne de référence et le point de référence se trouvent au même endroit, et peuvent être séparés.

* Relation de transposition dans le passé ou l'avenir.

b. Relation perlative
vorbei, vorüber, um.
c. Relation ablative
- Le point de référence se trouve n'importe où sur l'axe :
Von + datif ... an ; von + datif ...ab ; ab + datif.
- Le point de référence est situé dans le passé et le procès dure jusqu'au point où se trouve la personne de référence :
seit + datif ; es ist ... her.

d. Relation directive
bis.
e. Localisation par rapport à deux points.
- Détermination d'une période par rapport à deux points. La situation est ici un calque de l'espace :
zwischen + datif.
- Passage d'un point de référence à un autre, comme dans l'espace :
von ... zu.

- Le système II : localisation sur l'axe temporel par rapport à un segment linéaire

Dans le système II, on situera un événement par rapport à un repère à deux termes, figurant un segment. Ce système est constitué par le jeu des deux déterminations (à la frontière du segment / à l'intérieur du segment) et des quatre relations (relation statique ou de transposition aux frontières ou à l'intérieur du segment, relation perlative, relation ablative, relation directive). Des différentes combinaisons possibles entre déterminations et relations naissent plusieurs sous-systèmes[64] :

a. Détermination : « aux frontières du segment ».
- Relation statique : *um + accusatif*
- Relation de transposition aux frontières du segment : impossible, car pas d'opposition casuelle après *um.* Se reporter à 'Transposition à l'intérieur du segment'.

[64] *Ibid.*, p. 45-51.

- Relation perlative : pas d'exemple ici.

- Relation directive : cf. 'à l'intérieur du segment'.

b. Determination : « à l'intérieur du segment ».

- Relation statique :
  * Phase prospective : *binnen + datif*
  * Phase durative : *in + datif ; innerhalb + génitif / von*
  * Resultative Phase : *an + datif*
- Relation de transposition à l'intérieur du segment de référence
in + acc. ; an + acc. ; auf acc.
- Relation perlative :
  * Phase prospective : *für + acc. ; auf + acc. ; über + acc.*
  * Phase durative :
    - Le procès remplit le segment:
acc. seul ; *acc. + (hin)durch ; acc + (-) lang ; acc. + über ; über + acc.*
    - Le procès se réalise à l'intérieur du segment de référence mais ne le remplit pas :
    - le segment est une étendue de temps : *während + génitif*
    - le segment est un procès : *während + génitif ; auf + datif.*

  * Phase résultative : *über + datif*
- Relation ablative : *von + dat. her*
- Relation directive : *bis ; bis (in + acc) ; bis (an + acc.) ; bis (auf + acc).*

- Le système de la co-occurrence temporelle.

Ce système regroupe les emplois temporels de *bei* et *zu*.

- Le système de la succession et de l'attente.

Ph. Marcq distingue ici deux types d'emplois de *auf*[65].

- La succession : *antworten auf ; auf + acc. folgen.*

- L'attente : *rechnen auf ; warten auf ; hoffen auf.*

- Emplois marginaux et résiduels

auf dans le système spatial II[66]; *ob ; vor+ acc. ...hin.*

[65] *Ibid.*, p. 54.
[66] Il s'agit en fait ici des emplois de *auf* dans ce qu'on appelle l'espace institutionnalisé, que nous étudierons plus loin.

III. LES CRITIQUES QUE L'ON PEUT ADRESSER AUX ÉTUDES DE PH. MARCQ

A. La présentation

1. *La démarche d'ensemble*

On peut reprocher à la démarche de Ph. Marcq de partir de postulats théoriques établis *a priori*. Les systèmes sont construits à partir de considérations issues de la logique, de la géométrie ou de la philosophie. Si les exemples apportent une illustration, ils ne donnent jamais ni la preuve de l'existence de ces systèmes, ni l'explication de leur fonctionnement. Comme le souligne P. Valentin, on ne sait pas très bien à quel niveau d'analyse on se situe, et il n'est pas certain qu'on n'étudie pas le monde plus que la langue :

> Lorsqu'on distingue entre un ou plusieurs systèmes de prépositions 'spatiales' et de prépositions 'temporelles' par exemple, nous craignons qu'on n'introduise dans l'analyse du signifié des différences qui appartiennent d'abord au désigné (ou 'au monde'), sans montrer qu'il est licite de les attribuer aussi à l'autre niveau d'analyse. Est-il bien sûr qu'en exposant qu'un sous-ensemble des prépositions dites spatiales sert à situer un point ou un être dans l'espace par rapport à un volume (an 'contre, auf 'sur', unter 'au-dessous de', etc.), on fasse autre chose que de la géométrie ou de la mécanique ?[67]

Par ailleurs, les exemples sont construits, non attestés en discours, et ils sont livrés sans contexte, ce qui en limite l'exploitation linguistique. Dans les chapitres consacrés aux prépositions françaises, les exemples sont parfois traduits de l'allemand, ce qui est scientifiquement douteux. Il nous semble qu'une démarche sémasiologique établie sur des occurrences attestées permettrait de rester plus près des réalités linguistiques et d'éviter de les interpréter de manière subjective ou arbitraire.

2. *Les lacunes de la présentation*

Le fait que ces études ne fassent pas découler les considérations théoriques de l'observation des faits linguistiques entraîne plusieurs conséquences. En premier lieu, ce classement ne trouve pas toujours de correspondant dans la réalité linguistique. On peut alors trouver des sortes de « cases vides », comme c'est le cas par exemple dans le sous-système « C - Dans l'extérieur, l'opposition selon les axes », où l'auteur constate que la relation *Qua ?*

[67] P. Valentin, *op. cit.*, p. 4.

« n'apporte rien de nouveau qui ne soit déjà exposé »[68]. Ou bien après avoir distingué trois particules mixtes *unter*, l'auteur se rend compte que le premier et le troisième type présentent des ressemblances :

> Il faut bien reconnaître que, sauf dans de très rares circonstances, la distinction entre « unter 1 » et « unter 3 » est toujours très subtile à faire. Dans le domaine dont on s'occupe actuellement, elle ne mène à rien de net. Par conséquent, on se permet de réduire le nombre des *registres* à *deux* : registre 1/3, registre 2.[69]

De même, la distinction entre relations locative (*Ubi ?*) et directive (*Quo ?*) s'avère en général peu utile puisqu'elle n'apparaît pas dans les schémas récapitulatifs et que ces relations sont composées des mêmes prépositions.

Cette présentation oblige aussi à des redites, car de nombreux emplois d'une même préposition entrent dans plusieurs de ces relations déterminées *a priori*. Ainsi, dans le développement sur le système I, l'auteur renvoie pour la relation perlative du sous-système « opposition selon les axes » à celle du sous-système « contact / non-contact » ; dans le système II, *um* est présent dans les sous-systèmes « rapprochement de 2 participants » (relation statique et dynamique) et « évitement »[70], *gegen* apparaît lui aussi deux fois[71]. On lit p. 61 que *in* + *accusatif* du système II « se comporte comme dans le système I ». Ne pouvait-on pas également rapprocher *vor* (système I) et *datif…voraus* (système II), *neben* (système I) et *neben …her* (système II) ? Ces répétitions sont la conséquence de la méthode et des fondements théoriques sur lesquels reposent ces travaux. Nous y reviendrons.

B. Les systèmes de prépositions

1. Les systèmes des prépositions spatiales

a. Le système I

L'application systématique des quatre relations à toutes les oppositions spatiales rencontre de nombreuses difficultés et fait douter de leur pertinence : Ph. Marcq remarque ainsi que l'opposition « contact / non-contact » ne fonctionne pas pour la relation *Qua ?*[72], c'est-à-dire que la relation de perlativité peut s'exercer avec ou sans contact avec le repère.

---

[68] Ph. Marcq, *Spatiale und temporale…, op. cit.,* p. 38.
[69] *Ibid.*, p. 99.
[70] *Ibid*., p. 61 et 63.
[71] *Ibid*., p. 60 et 63.
[72] *Ibid*., p. 33.

On peut aussi se demander de quelle utilité est la distinction entre les emplois directif (*Quo ?*) et locatif (*Ubi ?*) d'une même préposition, puisque ce n'est pas la préposition elle-même qui marque la relation directive ou locative, mais l'agencement de tel verbe avec telle préposition et avec tel cas, la relation locative ou directive s'appliquant au groupe prépositionnel qui désigne le repère :

> « Ubi ? » et « Quo ? » comprennent *les mêmes prépositions* disposées selon *les mêmes oppositions*. La seule différence entre les deux relations – mais elle est fondamentale – est [...] *la marque de cas*.[73]

Ph. Marcq attribue donc aux prépositions des qualités qui ne leur reviennent pas. En fait, dans le Système I, *Ubi ?* et *Quo ?* sont une façon détournée de présenter les prépositions mixtes, *Ubi ?* étant assimilé au datif et *Quo ?* à l'accusatif.

De même, dans l'ouvrage paru en 1988, l'auteur tente d'appliquer de force l'opposition locatif / directif à des énoncés pour la compréhension desquels cette distinction n'apporte rien. Oubliant que ce genre d'exercice est de peu d'intérêt pour définir le sémantisme de *dans*, puisque ce n'est pas sur la préposition que porte la relation, mais sur le groupe prépositionnel désignant le repère, l'auteur fragmente alors l'énoncé français *Il court dans le jardin* de façon à faire apparaître l'opposition locatif / directif :

> « UBI ? » : *Il <u>est</u> dans le jardin et il court.*
> « QUO ? » : *Il <u>se dirige</u> vers le jardin et ceci en courant.* [74]

Enfin, ces configurations résultent dans l'ensemble de propriétés extra-linguistiques et de raisonnement logique poussé à l'extrême. L'auteur semble s'être représenté mentalement toutes les possibilités de situer un objet par rapport à un repère, puis avoir cherché les moyens linguistiques d'exprimer ces différentes situations, pour finalement regrouper ceux-ci dans un tableau logique et harmonieux.

b. Le système II

Dans le deuxième système comme dans le premier, les décompositions opérées par l'auteur découlant de constructions intellectuelles plutôt que de l'observation des faits de langue, il arrive qu'elles ne mettent à jour aucun phénomène linguistique. On citera pour exemple :

> C. Sous-système comportant six phases de rapprochement de deux participants orientés l'un vers l'autre.
> e) Phase 5 - Du point de vue statique, les participants se retrouvent comme dans la phase 3.[75]

---

[73] *Ibid.*, p. 30.
[74] Ph. Marcq, *Spatiale und temporale ...*, *op. cit.*, p. 61.
[75] Ph. Marcq, *Prépositions spatiales...*, *op. cit.*, p. 50.

De plus, on observe que les oppositions établies pour le système II ne fonctionnent plus exactement comme dans le système précédent. Tandis que dans le système I, les sous-systèmes opposaient des réalités (l'intérieur / l'extérieur, le contact / le non-contact), parmi lesquelles on distinguait des relations issues de la grammaire latine, les paires d'oppositions du système II concernent la situation inverse des deux participants : si l'un est sur l'autre, celui-ci a de fortes chances de se trouver sous le premier. C'est à dire que si le principe du système II avait été appliqué au premier, on aurait vraisemblablement obtenu les oppositions *in / aus , durch / um* au lieu de *in + datif / in + accusatif*. Dans le système II, Ph. Marcq compare des situations possibles dans la réalité et cherche leur expression en allemand, sans tenter d'élaborer des classifications d'ordre conceptuel (relation d'origine, locative, *etc.*). On peut en conclure que, même si le principe des oppositions est conservé, le critère qui les fonde est changeant. L'opposition d'un terme avec tel ou tel autre étant fonction du point de vue adopté par le locuteur, cette méthode ne semble pas très fiable.

Le manque de pertinence de ces classifications a pour conséquence qu'on trouve dans le système II (surtout dans la classe C- « rapprochement de deux participants / rapport statique ») les mêmes prépositions que dans le système I, avec les mêmes propriétés : par exemple *an* + datif, *über + datif, um*, et *in + datif*[76]. Cela n'est pas surprenant, car dès lors que le participant I statique est situé par rapport au participant II fixe, ce participant II devient un repère fixe, comparable à celui du système I. Cela est aussi valable pour le « rapport dynamique », où les prépositions *um, aus, von* et *in + acc* rejoignent les observations faites dans le système I. L'accumulation des exemples étant inutile, on voit bien que les redites se font aussi bien entre les sous-systèmes qu'entre les systèmes.

L'auteur justifie son mode d'exposition par un argument tiré de la géométrie euclidienne : le système I serait dérivé du système II par intervention des trois axes, c'est-à-dire que l'axe vertical, la ligne de front et la ligne de bout n'interviendraient pas dans le système II. On peut faire observer que cette distinction est erronée. En effet, comment expliquer la présence de *über* et *unter* dans le système II s'il n'y a pas d'axe vertical ? Comment également se représenter les relations exprimées par *vor ... her, voran, voraus, nach, gegenüber* et *entgegen*, qui situent réciproquement les deux participants, si ceux-ci n'ont pas de « ligne de

[76] *Ibid.*, p. 69.

bout » ? Si l'on enlevait cet axe, on ne pourrait vraisemblablement même plus différencier le participant précédent du participant suivant.

2. Les systèmes des prépositions temporelles

Ce qui est gênant dans la présentation que fait Ph. Marcq des prépositions temporelles est que le postulat localiste n'est pas fondé sur des arguments linguistiques. L'auteur situe sa réflexion sur un plan extra-linguistique, qui n'est ni la réalité, ni la philosophie. Cela apparaît dans plusieurs passages de ses écrits. Tout d'abord, la primauté du spatial est justifiée par une métaphore : l'homme avance dans le temps comme un train parcourt un trajet, ce qui fait que l'homme est le point de référence tacite de certaines prépositions. Ainsi, le groupe *an ihm vorbei,* qui désigne un procès dans l'espace, deviendra dans le temps *vorbei* seul. On ne voit pas bien pourquoi *vorbei* ne signifierait pas simplement qu'un événement ou un point venant à la rencontre du repère le croise et se trouve ensuite hors de son champ de vision ou d'action, ce phénomène pouvant se produire aussi bien dans le temps que dans l'espace. Que *vorbei* s'applique en premier au spatial n'est pas démontré. On pourrait multiplier les arguments[77] qui démonteraient le raisonnement sur lequel ces études sont fondées. P. Valentin en fournit également un :

> En distinguant d'entrée de jeu entre an dem Fluß et an dem Ende, entre bis an den Fluß et bis ans Ende, on reporte en réalité sur an une différence qui n'est que dans les groupes nominaux, et on oblitère une ressemblance, voire une identité, qui paraît pourtant ressortir au fonctionnement de la langue. On se condamne alors à recourir à la métaphore pour expliquer les sens 'temporels' ou 'abstraits' […] de prépositions qui seraient, dit-on, d'abord, ou normalement, spatiales.[78]

D'une manière générale, Ph. Marcq, dans ce chapitre, constate qu'on trouve les mêmes signifiants dans les contextes spatiaux ou temporels, mais ne démontre pas que l'emploi spatial est premier. Le procédé de « dérivation » du spatial au temporel est plutôt ici une opération de transposition au domaine temporel des critères qui lui ont permis de constituer le système spatial ; ce n'est donc pas vraiment de la dérivation. Ce n'est pas parce que Ph. Marcq a commencé par exposer le système spatial que celui-ci est premier ; ce n'est pas non plus parce qu'on peut figurer le temps – comme l'espace – sur des axes, que notre représentation du temps est déterminée par notre représentation de l'espace. Ce serait là confondre représentation graphique et espace. Toute représentation graphique se faisant

---

[77] Par exemple, il est aussi dit dans ces études que *um … herum* spatial déterminerait l'expression *die Zeit ist um,* où on aurait aussi ellipse du point de référence. On voit mal en quoi le locuteur serait ici entouré de temps, c'est plutôt le temps qui a fait un tour autour de lui-même, comme « l'heure tourne ». Le sens de cette expression est purement temporel, il n'est pas dérivé du spatial.

[78] P. Valentin, *op. cit.*, p. 5.

nécessairement dans l'espace, on en déduit un peu vite que ce dernier préside à toutes nos représentations. La représentation graphique est seulement le moyen le plus simple, le plus efficace, et aussi le plus « facile » (dans la mesure où il nous épargne l'effort de trouver les mots justes pour nous exprimer) de visualiser les phénomènes. Un schéma a sans doute une utilité sur le plan didactique, mais il ne constitue jamais une preuve, contrairement à ce que souhaiterait M.-L. Groussier, qui fait figurer dans ses « arguments en faveur de la primarité du spatial » :

> *La spatialisation comme procédé explicatif :* La représentation, gestuelle ou graphique, du non spatial au moyen du spatial est une pratique courante [...]. L'emploi de graphes, schémas, et diagrammes est interprétable comme l'équivalent graphique de la gestuelle explicative puisque sa finalité est également d'aider à la compréhension en donnant un support spatial à ce qui est non-spatial.[79]

C. Localisme, prépositions vides : une démonstration peu convaincante

1. Prépositions vides et localisme

Puisque Ph. Marcq se refuse à analyser les désignés notionnels, donc à aller jusqu'au bout de sa théorie, on ne pourra pas vérifier si les emplois spatiaux déterminent vraiment les deux autres, et si la thèse localiste est solide. Toutefois, certains points des deux études prouvent la difficulté de mener à bien l'analyse sémantique à fondement localiste. En effet, dans une théorie localiste aboutie, les emplois spatiaux devraient normalement pouvoir expliquer la structure de tous les autres emplois (temporels et notionnels). Ce postulat localiste, en soi défendable, conduit à deux types d'incohérences lorsqu'il est ajouté à d'autres options théoriques, comme c'est le cas ici : il ne semble en effet compatible ni avec la théorie des prépositions « vides » (selon l'interprétation qu'en fait l'auteur), ni avec le principe d'homonymie.

En premier lieu, si l'on accepte le principe selon lequel le spatial structure les autres domaines d'emploi des prépositions, dont le notionnel, on devrait théoriquement pouvoir expliquer aussi les emplois abstraits d'une préposition : il suffirait de trouver en quoi ils sont dérivés de ses emplois spatiaux. Il ne devrait donc pas y avoir de prépositions vides de sens dans certains emplois. Or, ici, les emplois notionnels sont tenus pour vides de sens, c'est-à-dire que Ph. Marcq ne pense pas pouvoir les expliquer à partir des emplois spatiaux. L'auteur ne conduit donc pas jusqu'au bout l'hypothèse localiste, soit par choix de ne pas aborder le

[79] M.-L. Groussier : « Prépositions et primarité du spatial : de l'expression de relations dans l'espace à l'expression de relations non-spatiales », *Faits de langues* 9, 1997, p. 225-226.

domaine notionnel, soit parce qu'elle ne lui paraît pas un moyen efficace pour doter de sens les prépositions vides. Cette dernière éventualité signifierait bien évidemment la mise à mort de la démarche localiste. Il y a donc un paradoxe dans le fait de se réclamer à la fois de la théorie localiste et de celle des prépositions vides, et on ne sait pas très bien quelle position Ph. Marcq adopte sur ce point.

En second lieu, si l'on prétend que les emplois temporels et notionnels d'une préposition sont dérivés des emplois spatiaux, on implique par là qu'il se produit un phénomène de dérivation, ou de métaphore[80], à l'intérieur du sémantisme d'un même lexème. Si l'on considère par ailleurs que les emplois spatiaux, temporels, notionnels d'une même préposition relèvent de l'homonymie, c'est-à-dire de prépositions fondamentalement différentes les unes des autres, il ne peut pas y avoir de phénomène de dérivation, et donc pas d'application du principe de « primarité du spatial ». Néanmoins, Ph. Marcq explique la coexistence d'emplois spatiaux, temporels et notionnels pour un même signifiant par le principe d'homonymie, tout en sous-entendant que l'emploi spatial est à l'origine des autres. De même, par le mode d'exposition choisi pour traiter des particules mixtes, l'auteur reconnaît implicitement une parenté entre les diverses occurrences d'une préposition-particule : le fait de dire que les particules mixtes sont dérivées des prépositions est déjà une façon d'avouer que ces mots ne sont pas de purs homonymes n'ayant rien à voir les uns avec les autres. À moins qu'il puisse se produire des phénomènes de dérivation ou de métaphore entre des lexèmes qui n'ont rien en commun, on voit mal comment on peut concilier les deux attitudes. Il semble donc que le fondement théorique de ces études ne soit pas totalement dépourvu de contradictions.

2. Prépositions spatiales et sens concret

Pour le traitement des prépositions spatiales, la théorie utilisée n'est pas non plus dénuée d'ambiguïtés. Ph. Marcq semble ainsi assimiler assez vite notionnel–abstrait–vide de sens d'une part et spatial–concret–porteur de sens d'autre part, ne tenant compte ni de ce que le spatial n'est pas nécessairement concret, ni de ce que le concret n'est pas nécessairement spatial. L'usage qui est fait de la notion de « spatial » dans nombre d'articles et de théories mérite d'être discuté.

---

[80] *Ibid.*

L'assimilation du concret au spatial n'est pas la propriété exclusive de Ph. Marcq, on la retrouve dans les thèses localistes traditionnelles aussi bien que cognitivistes, par exemple dans un article de D. Van de Velde :

> De rien [...] on ne peut dire « Ceci est un lieu », et en même temps n'importe quelle chose du monde sensible peut être le lieu d'une autre. Mais il s'agit de choses du monde sensible seulement, s'il est vrai que l'espace est « la forme du sens externe » ou encore la manière dont nous apparaissent les choses qui existent hors de nous, c'est-à-dire les seules choses sensibles. Avec les noms d'abstractions, qui dénotent des objets qui n'ont d'existence qu'idéale, l'usage de la préposition sera donc régulièrement métaphorique.[81]

Or, il existe des emplois de prépositions spatiaux et abstraits, comme cet exemple du travail d'habilitation de D. Baudot :

> [...] da war ihm nichts lieber als die Vorstellung, er säße auf so einem Schiff, hoch oben im Korb auf dem vordersten Mast, und **flöge dahin** *durch den unendlichen Geruch des Meeres,* der ja eigentlich gar kein Geruch war, sondern ein Atem, ein Ausatmen, das Ende aller Gerüche, und löse sich auf vor Vergnügen in diesem Atem (P. Süskind, *Das Parfum*, 46-47).[82]

La question du bien-fondé de l'assimilation entre concret et spatial est judicieusement soulevée par A.-M. Berthonneau. Il semble en effet que l'on comprenne le terme « spatial » comme « tangible, dont on peut faire l'expérience physique » :

> Certes, notre expérience se déroule dans l'espace, puisque nous sommes des êtres matériels, tridimensionnels. Mais toute expérience du concret est-elle spatiale ? Se brûler est-il spatial ? Le fait que la perception se déroule dans l'espace, en relation avec l'espace (y compris celui du corps) n'implique pas pour autant que le *concret* soit du *spatial*. Les choses concrètes existent par essence dans l'espace, mais ce sont des choses (de la matière, une forme), et non d'abord de l'espace. Les prépositions, elles, marquent des relations, entre des entités concrètes pour l'espace, entre des entités qui le sont moins, dans d'autres cas. Doivent-elles pour autant hériter des propriétés concrètes des entités spatiales qu'elles relient ?[83]

Pour revenir plus particulièrement aux travaux de Ph. Marcq, l'assimilation entre « possibilité d'oppositions = porteur de sens = spatial » rencontre également un problème lorsqu'il s'agit d'analyser des occurrences de prépositions dans ce qu'on appelle « l'espace institutionnalisé » du type :

> *Ich gehe auf die Post, auf die Bank, auf den Bahnhof* [84]

exemple qui est à la fois spatial, abstrait et figé. Ph. Marcq appelle ces exemples « l'emploi 'faussement spatial' de *auf* », ne voyant donc pas ici un emploi spatial, mais un emploi abstrait, donc dénué de sens :

---

[81] D. Van de Velde, « Alice noyée dans ses larmes », *Verbum* XX (4), 1998, p. 396.
[82] D. Baudot, *« Durch » préposition et particule postpositionnelle, Etude syntaxico-sémantique,* Travail principal d'habilitation, Montpellier III, 1995, p. 38. C'est l'auteur qui met en italique et en gras.
[83] A.-M. Berthonneau, « Espace et Temps : quelle place pour la métaphore ? », *Verbum* XX (4), 1998, p. 367.
[84] Ph. Marcq, *Prépositions spatiales..., op. cit.,* p. 81.

> Il ne faut pas chercher là-dedans de détermination spatiale. Il s'agit d'une détermination *parfaitement abstraite*. La préposition est à apprendre *par coeur*, car dans l'état actuel des choses, elle ne s'oppose à rien du tout.[85]

En effet, on a dans ces exemples une absence de représenté précis, car si quelqu'un dit *Ich gehe auf die Post*, il ne dit pas où il se trouve par rapport au bâtiment qu'est la poste : les oppositions de prépositions sont neutralisées. On est alors dans un emploi à la fois spatial et abstrait, car c'est de l'espace comme institution qu'il s'agit, c'est-à-dire de l'ensemble des actes sociaux liés à cet espace. On n'a donc pas de représenté concret, mais on peut qualifier cette occurrence de type d'emploi spatial abstrait, où *auf* met en relation le sujet avec un domaine d'activité officiel.

D. Les limites du structuralisme en sémantique lexicale

L'ensemble des remarques faites jusqu'à présent vise à exprimer notre réserve quant à l'efficacité de la démarche structuraliste en sémantique lexicale. En effet, si la langue allemande entre mal dans le moule proposé par Ph. Marcq, c'est que la méthode des oppositions n'aboutit pas aux résultats escomptés, et ce pour plusieurs raisons.

L'une d'elles est que les oppositions que Ph. Marcq établit ne concernent jamais que des situations et leur inverse. Cela signifie qu'il assimile opposé et inverse, alors qu'on aurait pu comprendre le terme d'« opposition » comme « différence ». On obtient alors des couples de prépositions faits d'un terme et de son antonyme dans une situation donnée. Outre le fait qu'on se situe ici au niveau de la parole, et non pas de la langue, il faut aussi souligner que selon les théories structuralistes, un mot ne s'oppose pas seulement à son contraire, mais aussi à tout ce qu'il n'est pas. C'est en tout cas ainsi que nous comprenons F. de Saussure lorsqu'il précise la métaphore de la langue comme jeu d'échec :

> D'abord un état du jeu correspond bien à un état de la langue. La valeur respective des pièces dépend de leur position sur l'échiquier, de même que dans la langue chaque terme a sa valeur par opposition avec tous les autres termes.[86]

Cette conception de l'opposé d'un terme comme son inverse (ou antonyme), et non comme tout ce qui n'est pas lui, est d'autant plus gênante pour les prépositions que celles-ci, même si l'on reste exclusivement dans le domaine spatial, ont plusieurs antonymes, selon leur contexte

---

[85] *Ibid.*, p. 81.
[86] F. de Saussure, *Cours de Linguistique Générale,* Paris, Payot, 1972, p. 125-126.

d'emploi[87]. Le sens d'un mot devrait donc apparaître par comparaison tant avec ses antonymes qu'avec ses parasynonymes.

L'autre raison de notre réserve quant à la méthode adoptée par Ph. Marcq porte sur le niveau auquel est située la réflexion sur le signifié. Le fait de rendre ce dernier dépendant des oppositions conduit à des invraisemblances : ainsi, selon Ph. Marcq, l'expression *courir dans le jardin* pouvant correspondre à la fois à *in den Garten laufen* et *im Garten laufen*, *courir* a deux signifiés[88]. Cette affirmation appelle deux remarques : la comparaison d'une tournure dans une langue donnée à la tournure correspondante dans une langue étrangère doit-elle être considérée comme une sorte d'opposition ? Et même si *courir dans le jardin* peut effectivement être traduit en allemand de deux manières différentes selon ce que l'on veut dire, aucun francophone n'admettra que le verbe *courir* a un homonyme. Ce cas fait apparaître nettement que le fait de cantonner l'étude sémantique à l'analyse d'oppositions réduit la valeur du signifié.

Nous conclurons ce compte rendu en soulignant l'effort de classement et d'explication logique des prépositions allemandes fait par l'auteur, qui est d'une utilité certaine pour les élèves ou étudiants : ces ouvrages montrent les situations pour lesquelles l'emploi de telle ou telle préposition est correct ou non, ainsi que les pièges que la langue allemande recèle pour un francophone sur la question des prépositions[89]. Les schémas sont également d'une grande efficacité pédagogique, car ils permettent au lecteur de visualiser l'emploi « classique » d'une préposition dans une situation simple. Par ailleurs, si l'on replace ces travaux dans le contexte épistémique dans lequel ils sont nés, on jugera leurs conclusions tout à fait satisfaisantes. On soulignera également que Ph. Marcq avait anticipé sur certains critères fonctionnels mis en lumière par les linguistes cognitivistes, notamment en ce qui concerne l'application de *vor* à un repère non orienté intrinsèquement[90]. Dans la perspective de notre étude du signifié d'une préposition allemande, nous en retiendrons un certain nombre d'idées. En premier lieu, la distinction nécessaire entre préposition avec ellipse du nom et particule verbale. Même si les

---

[87] Ph. Marcq reconnaît parfois deux oppositions pour une même préposition, mais les deux emplois de cette dernière sont pour lui homonymiques.
[88] Ph. Marcq, *Spatiale und temporale...*, *op. cit.*, p. 58.
[89] Par exemple *von et aus*, qui tantôt peuvent être employées l'une pour l'autre tantôt non, cf. Ph. Marcq, *Prépositions spatiales...*, *op. cit.*, p. 35.
[90] *Ibid.*, p. 39.

différences de propriétés syntaxiques entre ces deux catégories n'ont qu'une influence minime pour le signifié du lexème, il serait intéressant de savoir comment ces phénomènes s'expliquent. Nous conserverons donc l'idée « qu'une chaîne ininterrompue mène de la préposition placée devant le groupe nominal au préverbe »[91]. La décision de Ph. Marcq de conserver le terme de « préposition » comme « terme extensif » pour dénoter aussi bien les prépositions que les circumpositions, postpositions et autres particules verbales séparables, inséparables ou mixtes nous semble elle aussi judicieuse.

Nous savons également que l'étude des types d'emplois d'une préposition est nécessaire lorsqu'on veut en faire une étude sémantique, et que sur le plan des représentations, les travaux de Ph. Marcq sont de qualité. Mais leur cadre théorique, c'est-à-dire la subordination du sens aux paires d'opposition ainsi que la mise à l'écart des emplois notionnels, nuit à la découverte du sémantisme général de chaque préposition. Les modèles théoriques que nous allons présenter dans les prochains chapitres, en sortant du structuralisme proprement dit, rendent possible une étude sémantique des prépositions plus globale, et permettent également d'analyser leurs emplois abstraits.

[91] *Ibid.*, p. 119.

CHAPITRE II

L'ASSOUPLISSEMENT DU MODÈLE STRUCTURALISTE PAR L'ABANDON DES OPPOSITIONS BINAIRES :

LE SIGNIFIÉ DES PRÉPOSITIONS DANS LES THÉORIES GUILLAUMIENNES

Introduction : mise au point terminologique sur le « signifié »

Le signifié tel qu'il est conçu dans les théories que nous allons exposer à présent ne relève pas du même niveau de l'analyse sémantique que le « signifié » au sens où l'entendent J. Fourquet ou Ph. Marcq. La méthode adoptée par ces deux grammairiens est en effet un héritage des travaux de F. de Saussure, qui propose la définition du signe linguistique suivante : chaque mot est un signe, et chaque signe est constitué de deux faces ; le signifiant, qui en est l'image acoustique ou graphique, et le signifié, qui est le concept associé à ce mot. Ainsi, le signifié du mot *arbre* est la représentation mentale que l'on a d'un arbre, au-delà de tous les arbres individuels. Ce que F. de Saussure nomme « signifié » s'apparente en fait à ce que d'autres linguistes appellent le « désigné », ou le « représenté », entendant par « signifié » une représentation bien plus abstraite. La différence de niveau entre ces deux concepts est très bien expliquée par F. Schanen, pour qui le signifié est :

> la face significative générale du signe linguistique qui correspond à la face non moins abstraite et générale du signifiant [...]. [Le signifié] relève de la nature générale du signe [...]. [Il n'est] qu'une « puissance », qu'une disponibilité sémantique abstraite et générale véhiculée par le signifiant, mais qui est susceptible de s'investir dans une variété de désignés différents.[92]

Cette définition ne remet pas en cause la présentation de F. de Saussure, qui nommait signifié une des deux faces du signe linguistique, indissociable du signifiant. Mais c'est dans la conception saussurienne du signifié comme « concept » que réside le point crucial qui

[92] F. Schanen, « Les catégories et le signifié : comment construire une sémantique syntaxique de l'allemand moderne ? », *Actes du congrès de Bordeaux*, 1976, p. 167.

différencie plusieurs théories sémantiques. Le concept relève en réalité du plan de la parole, de l'emploi d'un signe dans un certain contexte. On a affaire ici au désigné ou représenté, que F. Schanen définit de la façon suivante :

> [Il] représente le plan du monde infiniment varié et riche des représentations mentales intériorisées, qui est évoqué par l'apparition du signe dans le fonctionnement de la langue en acte de parole [...]. [Il] relève du domaine particulier de l'information contextuelle à communiquer […]. [Le désigné est] la représentation mentale particulière et contextuelle qui est communiquée par la langue grâce au signifié général abstrait. L'un et l'autre sont étroitement liés, mais on ne saurait les confondre dans le seul terme de signifié.[93]

À la distinction parole *vs*. langue correspond donc la distinction nécessaire désigné *vs*. signifié :

> [La] chaîne parlée investit des signifiants représentant une des faces des signes linguistiques abstraits, l'autre face étant celle du signifié général. Elle véhicule tout un monde de représentations ou, si l'on veut, provoque le déroulement de tout un « film » pluridimensionnel et non orienté de représentations mentales. C'est ce film imagé de ce qui se passe dans l'imagination ou de ce que conserve (partiellement) la mémoire, qui est pour nous le désigné linguistique [...]. [Le désigné] est de par sa variété et de par son caractère particulier et contextuel distinct du plan du signifié qui par nature est général.[94]

En pratique, cela signifie par exemple que le référent du mot *arbre* est l'arbre réel ; son désigné est la représentation, l'image psychique de cet arbre. Le concept que F. de Saussure nomme signifié est en fait le désigné du mot, car il reste associé à une représentation précise de l'arbre : un végétal de grande taille constitué d'un tronc, de branches et de feuilles. Par métaphore, on pourra appeler *arbre* des êtres non végétaux dont la forme s'apparente à celle du végétal : arbre généalogique, arbre linguistique montrant la structure d'un énoncé en constituants immédiats. La représentation du signifiant *arbre* associée à ces expressions n'est donc pas tout à fait identique à celle de l'arbre comme végétal. On est ici en présence d'un autre désigné du signifiant *arbre*. Etant donné le caractère équivoque du terme de « désigné », qui a tendance à suggérer qu'il « désigne » un être extra-linguistique précis, nous préférons employer celui de « représenté », qui fait mieux la différence entre le plan de la référence et celui des représentations. Entre les différents représentés du signifiant *arbre*, il y a un lien certain. Selon les théories, le signifié sera soit la somme de ces représentés, soit leur matrice abstraite, soit leur sens premier, soit encore une notion construite par le linguiste à partir des représentés attestés[95]. Nous reviendrons plus loin sur les détails des différentes théories. L'essentiel est ici de souligner que le signifié n'est pas associé à une représentation

---

[93] *Ibid.*, p. 167-168.
[94] *Ibid*., p. 169.
[95] Les différentes approches possibles du signifié (signifié comme réduction de sèmes, comme dénominateur commun, ou encore comme continuum) sont expliquées dans R. Sauter, « Etude du signifié de l'allemand *frei* », *op. cit, in Visages de Liberté*, CIEREC, Publication de l'Université de Saint-Etienne, 1992, p. 234.

individuelle quelle qu'elle soit. Il est un phénomène de langue, car il existe au-delà des emplois individuels et des représentés isolés, tandis que le représenté relève du domaine de la parole, car il est lié à un usage individuel et contextuel de la langue :

> Le signe [...] avec son signifié général qui n'est qu'une disponibilité du contenu peut, dès lors qu'il apparaît dans un acte de parole ou dès lors qu'il est connecté à d'autres signifiés, traduire au plan du désigné des images mentales, des représentations fort différentes du monde intériorisé.[96]

Les modèles théoriques que nous exposons dans ce chapitre font très bien la différence entre le plan des représentations liées à l'usage contextuel d'un mot en discours, et celui de la langue, où se situe le signifié, la matrice sémantique rendant possibles ces divers emplois. De plus, ils proposent du signifié une conception qui le rend applicable aux phénomènes linguistiques pour lesquels on ne peut pas travailler sur des oppositions en discours.

I. PRÉSENTATION GÉNÉRALE DE LA THÉORIE DE G. GUILLAUME

Gustave Guillaume propose une théorie linguistique originale, peu reconnue de son vivant, mais dont les qualités trouvent maintenant grâce aux yeux de nombreux linguistes – excepté peut-être des germanistes. S'inscrivant lui aussi dans le sillage de l'école saussurienne, il propose une nouvelle vision des questions linguistiques, dont une des applications les plus fameuses est le traitement de l'article en français. Morpho-syntacticien, il s'intéresse au signifié des formes grammaticales, mais n'aborde jamais la sémantique lexicale[97]. Ses considérations sur le signifié et sur la syntaxe, développées entre autres par Gérard Moignet, fournissent des idées très utiles pour l'étude des prépositions.

A. Les grands principes de la psychomécanique du langage

La théorie de G. Guillaume nous est parvenue grâce aux publications posthumes de notes prises par ses élèves lors des cours qu'il donnait à l'École Pratique des Hautes Etudes. Il adopte les principes structuralistes et inscrit sa réflexion dans le sillage de celle de F. de Saussure, mais enrichit cet héritage par une réflexion profonde et personnelle. Sa

[96] *Ibid*., p. 170.
[97] Pour observer des exemples d'application de la théorie guillaumienne au lexique, on se reportera à J. Picoche, *Structures sémantiques du lexique français,* Paris, Nathan, 1986 ainsi qu'à R. Sauter, « Etude du signifié de l'allemand *frei* », *op. cit.,* p. 231-251.

démarche ne craint pas le recours à l'intuition et à des formulations d'une très grande abstraction, qui portent les traces de sa formation de philosophe, et qui éveillent souvent chez les linguistes des sentiments de méfiance. L'originalité de la théorie de G. Guillaume réside pour l'essentiel dans sa manière de voir dans les faits linguistiques des processus dynamiques, et de considérer la langue comme le résultat d'opérations psychiques. Etant donné que la description exhaustive de ses réflexions serait une entreprise infinie, nous nous limiterons au résumé des points qui concernent directement notre travail.

1. Le mentalisme

La théorie de G. Guillaume s'élabore pour une grande part en réaction aux insuffisances de la linguistique qu'il appelle « positiviste », et qui, se voulant rationnelle et scientifique, se méfie grandement de l'intuition. G. Guillaume rompt avec une tradition qu'il juge réductrice car elle n'étudie que les faits de surface, et élargit le champ d'étude du linguiste à des phénomènes que celui-ci peut pressentir sans les voir :

> Les linguistes, mus par un positivisme contraire, dans la science du langage (où l'expérimentation est impossible), au vrai réalisme, ont dimensionnellement restreint la réalité à la visibilité d'observation directe, celle de constatation que l'on doit aux yeux physiques du visage. En l'âge de l'expérimentation triomphante, la visibilité de compréhension due au regard aphysique (aux yeux aphysiques de l'esprit) ne leur a plus été de rien.[98]

G. Guillaume s'attache à expliquer les faits linguistiques non pas simplement en les décrivant, mais en s'interrogeant sur leur origine : les opérations de la pensée. Il considère en effet que la langue est indissociable de la pensée, dans la mesure où elle est le résultat de la réflexion de cette dernière sur elle-même. Pour pouvoir s'exprimer, la pensée effectue des retours sur elle-même, se regarde penser, puis opère des coupes dans son propre flux, et ce n'est que lors de ces coupes, appelées « saisies » par les disciples de G. Guillaume, qu'intervient la langue. Ce n'est qu'une fois que la pensée sait ce qu'elle veut dire, qu'elle peut l'exprimer par des mots. Toute la théorie de G. Guillaume est fondée sur ce constat que la langue n'est que la pensée revenant sur elle-même :

> La langue est absolument indépendante de la pensée elle-même, mais elle tend à s'identifier avec la puissance qu'a la pensée de saisir en elle-même sa propre activité, quelle que soit celle-ci. La pensée est libre, entièrement libre, infinie en son devenir activement libre, mais les moyens qu'elle a d'opérer sa propre saisie sont des moyens systématisés, organisés, en nombre restreint, dont la langue en sa structure offre une image fidèle. Ce que l'observateur attentif découvre dans la langue considérée en soi, sur son plan propre, ce sont les mécanismes de saisie de la pensée par elle-même. Ces mécanismes

[98] G. Guillaume, *Langage et Science du langage*, Paris, Librairie Nizet et Québec, Presses de l'Université Laval, 1964, désormais *LSL*, p. 26.

> ressortissent à une systématique dont l'étude constitue une branche nouvelle de la linguistique, que nous nommons *psycho-systématique du langage*.[99]

Plus que le reflet de la pensée, la langue est l'instrument que la pensée se donne pour se saisir elle-même, une sorte de miroir :

> La langue apparaît ainsi être, tout bien considéré, l'ensemble des moyens que la pensée a systématisés et institués en elle en vue de se donner à elle-même la possibilité permanente d'opérer une saisie rapide et claire, immédiate s'il se peut, de ce qui se développe en elle, quel que soit ce développement et sa matière.[100]

2. La linguistique de position

Selon G. Guillaume, ces opérations de pensée, sous-jacentes aux faits de langue, participent pour l'essentiel d'une structure unique : celle du mécanisme de l'extension, qui peut s'effectuer ou bien en direction du singulier, ou bien en direction de l'universel. Le mouvement de particularisation (qui va du général au particulier) est appelé « marche à l'étroit », tandis que celui de généralisation (qui, du particulier, retourne au général), est nommé « marche au large ». Ce mouvement constitue l'architecture du système de la langue :

> La plus importante de ces opérations essentielles et potentielles est celle se rapportant au double mouvement de l'esprit en direction du singulier et de l'universel, c'est-à-dire, pour plus de généralisation, en direction de l'étroit et du large. L'expérience montre que ce double mouvement entre les limites que sont le singulier étroit et l'universel large est à la base de tout ce que la langue a construit en elle. On retrouve en effet ce double mouvement sous des apparences qui, le plus souvent, le masquent très peu.[101]

Ce processus, qui se manifeste dans diverses réalisations particulières selon le phénomène considéré, peut être représenté par un schéma, fondamental dans les explications de G. Guillaume : le tenseur binaire radical. Ce schéma se compose d'un axe fléché, ou cinétisme, qui figure le mouvement de la pensée, et dont le contenu varie en fonction de la question étudiée. Le cinétisme est divisé en deux parties, une marche à l'étroit et une marche au large. Chacune des parties du cinétisme comporte différentes « stations », où apparaissent, grâce aux « coupes » que le linguiste opère sur son long, les phénomènes de langue considérés. C'est le principe de la « linguistique de position » :

> Cette reconstitution des systèmes dont la langue se recompose constitue une branche spéciale et nouvelle de la science du langage, que nous nommons la *psycho-systématique*, et elle dispose d'une technique appropriée, en voie de perfectionnement, à laquelle on a donné le nom de *linguistique de position.* L'essentiel de cette technique consiste à se représenter chaque phénomène linguistique sous

---

[99] G. Guillaume, *Principes de linguistique théorique,* Québec, Presses de l'Université Laval / Paris, Klincksieck, 1973, désormais *PLT,* p. 94.
[100] G. Guillaume, *PLT, op. cit.,* p. 95.
[101] *Ibid.,* p. 96-97.

> l'aspect premier de son développement longitudinal et à en faire l'analyse, ainsi que le fait la pensée elle-même, au moyen de coupes transversales portées par le travers du développement longitudinal. Quelle que soit la question traitée, la technique en question reste la même. Le phénomène linguistique considéré est représenté par une ligne vectrice qui en figure le développement longitudinal, et la saisie analytique de ce développement est obtenue en portant par le travers de la ligne vectrice représentative de l'entier du phénomène des coupes transversales interceptrices ou si l'on veut suspensives.
> (Leçon du 9 janvier 1948, série C).[102]

Ce mécanisme de la pensée étant universel, la structure binaire marche à l'étroit / marche au large peut s'appliquer à différents niveaux de l'analyse linguistique : celle de la langue (formation des modes et des temps verbaux...) ou du discours (système de l'article ...).

3. Le signifié de puissance

La linguistique de position est d'un grand intérêt pour ses applications à l'étude du signifié des faits grammaticaux. Elle ouvre la voie à une nouvelle conception du signifié, qui permet des analyses morphologiques et syntaxiques poussées. Cette redéfinition du signifié passe par une correction de la notion de signe donnée par F. de Saussure.

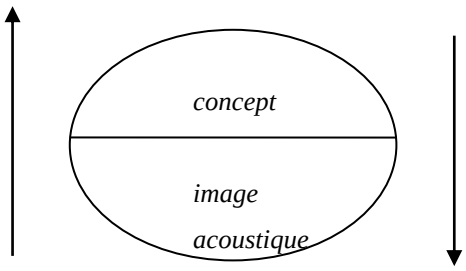
a. Le signe linguistique

G. Guillaume reprend la définition que F. de Saussure a donnée du signe linguistique, selon laquelle le signe est constitué d'un signifié et d'un signifiant. Mais il revoit et complète les définitions de ces deux faces du signe : il souligne d'une part que ce que F. de Saussure appelle le « signifié », le concept, relève des emplois en discours, et il lui donne le nom de « signifié d'effet ». D'autre part, il démontre que le « signifiant », qui n'est chez F. de Saussure qu'une « image acoustique », transporte en vérité en lui et de façon permanente le signifié très abstrait du terme, qui transcende la variété des emplois en discours. Le signifiant est alors constitué de deux composantes : le signe et le signifié « de puissance ». À la place du schéma du signe donné par F. de Saussure[103] :

---

[102] *Ibid.*, p. 93.
[103] F. de Saussure, *op. cit.*, p. 99.

Figure 1: la représentation du signe selon F. de Saussure



G. Guillaume propose la structure suivante :

Figure 2 : la représentation du signe selon G. Guillaume

signifié de puissance → signe
(symphyse)
| ---------- |
signifiant → signifié d'effet[104]

Ce renversement de la figuration du signe a pour conséquence que dans la théorie guillaumienne, les signifiés d'effet conduisent nécessairement au signifié de puissance par l'intermédiaire du signifiant. Le signifiant est donc à la jointure entre deux types de signifiés : il est porteur du signifié d'effet et constitue l'intermédiaire qui permet le passage vers le signifié de puissance.

Dans la théorie guillaumienne, le signifiant et le signifié constituent respectivement la face sémiologique et la face psychique d'un même phénomène, qui est l'objet de la linguistique. La psycho-sémiologie et la psycho-systématique sont les deux versants de la psychomécanique du langage.

b. Le signifié

Si G. Guillaume reprend – sous une autre forme – le principe selon lequel le signe est constitué de deux faces indissociables, le signifiant et le signifié, il n'adopte pas l'idée que le signifié est lié à une représentation (« concept »). Le signifié abstrait est constamment transporté par le signifiant, c'est le signifié de puissance, mais ce qui apparaît en discours, c'est une des réalisations permises par ce signifié : le signifié d'effet. Le signifié de puissance n'apparaît jamais tel quel ; il ne peut être que reconstitué à partir des multiples signifiés

[104] G. Guillaume, *LSL, op. cit.,* p. 247.

d'effet visibles dans la parole. Il est le « caractère » profond du signifiant, ce qui lui permet (ou non) d'apparaître dans des contextes variés, et d'évoquer des images mentales diverses. Il ne correspond à aucun emploi précis du terme étudié. Son existence n'est que latente, jamais phénoménale :

> On ne saurait trop souligner que la valeur d'une forme en système est totalement acquise dans la langue, alors que la valeur d'emploi, elle, y reste tout entière à acquérir. Le rôle de la langue est d'offrir au discours, de par les formes présentées en système, la permission d'une variété plus ou moins grande de valeurs d'emploi. La valeur d'une forme en système est permissive à l'endroit de ses valeurs d'emploi dans le discours.[105]

Il s'ensuit que l'acte de langage est considéré comme un processus dynamique unique, dont l'amont est la langue, où résident les unités « de puissance », et l'aval le discours, domaine de l'« effet » :

> Une distinction [...] importante [...] est celle du *signifié de puissance* attaché en permanence dans la langue au signe (qui en devient un signifiant) et du *signifié d'effet* dont le signe se charge momentanément, par l'emploi qui en est fait, dans le discours.
> Le signe est dans le langage médiateur entre le signifié de puissance et le signifié d'effet, le mécanisme de la relation en cause étant ce qui suit :
> signifié de puissance → signe → signifié d'effet.[106]

Selon G. Guillaume, cette conception du signifié permet au linguiste de formuler des analyses sémantiques des faits de langue beaucoup plus satisfaisantes que celles proposées dans le cadre de la linguistique traditionnelle :

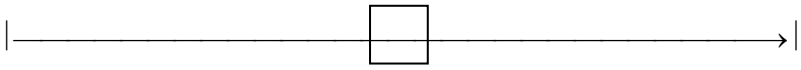
> Cette explication supérieure rend raison de l'aval (les signifiés d'effet) par l'amont (le signifié de puissance) ; l'explication traditionnelle essaie, sans jamais y vraiment réussir, de rendre raison de l'aval par ce qui est de l'aval. On ne saurait trop le redire, l'explication accoutumée est en contradiction avec la notion même de signifiant : un signe non chargé avant l'emploi d'un signifié de puissance étant un signe sans signification utilisable.[107]

G. Moignet[108] – disciple de G. Guillaume dont nous allons présenter quelques réflexions un peu plus loin – représente de la manière suivante le cinétisme du fonctionnement de l'acte de langage dans la théorie guillaumienne, grâce auquel apparaît clairement la relation entre langue et discours, ou entre puissance et effet :

---

[105] G. Guillaume, *PLT, op. cit.*, p. 142.
[106] G. Guillaumme, *LSL, op. cit.*, p. 246.
[107] *Ibid.* (*LSL*), p. 247-248.
[108] G. Moignet, *Systématique de la langue française*, Paris, Klincksieck, 1981, p. 7.

Figure 3 : la relation langue / discours selon G. Moignet



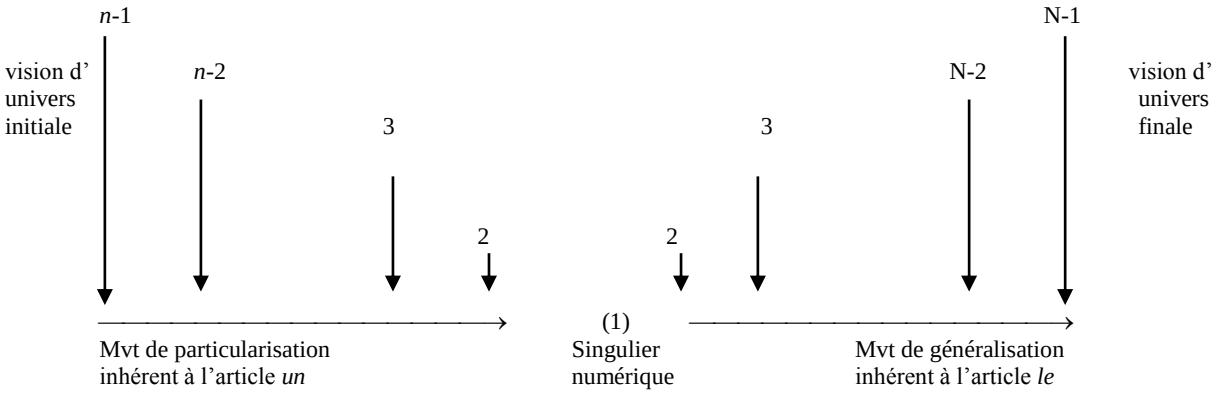
LANGUE	SIGNE LINGUISTIQUE	DISCOURS
= système mental	s'organisant en système	réalisé en phrases
= signifié de puissance	sémiologique	= signifié d'effet
		non systématique

Les conséquences pratiques de cette théorie sont que l'on pourra représenter le sémantisme d'un mot sur un tenseur figurant le passage de la langue au discours, c'est-à-dire le processus dynamique par lequel un signe transporte le signifié de sa puissance jusqu'à ses divers effets. Dans le cas de l'étude de termes dont on peut prouver qu'ils constituent les deux parties d'un signe à structure binaire, comme l'article, ou, selon G. Guillaume, certaines prépositions – *à / de* –, on utilisera la totalité du bitenseur. L'ensemble du cinétisme représente le signifié de puissance, les différentes saisies que l'on peut reconnaître sur ce continuum, et dont chacune correspond à un type d'emploi du terme étudié, correspondent aux signifiés d'effet. Plus la saisie s'effectue près du début du cinétisme, c'est-à-dire du côté de la puissance, plus elle est précoce, générale et subduite (abstraite) ; plus la saisie s'effectue près de la fin du cinétisme (du côté des effets en discours), plus elle est tardive, concrète et plénière. Il n'y a pas de rapport de dérivation entre les saisies précoces et tardives (contrairement à l'opinion de beaucoup de linguistes). Le tenseur n'est pas une méthode d'analyse, mais une illustration du signifié de puissance. Il présuppose le travail préalable du linguiste, qui, en observant la multitude des emplois d'un terme, tentera de déceler le principe élémentaire abstrait qui les rend possibles. Une fois ce principe abstrait trouvé, celui-ci constituera la substance du cinétisme (par exemple pour l'article, le contenu du cinétisme est le mouvement de particularisation et de généralisation). Mais le signifié de puissance n'équivaut jamais à un des signifiés d'effet, si abstrait soit-il. Il est à prendre comme une tension évolutive qui passe d'un type d'emploi à un autre.

Si la méthode proposée par G. Guillaume repose sur un postulat fort, celui de l'existence d'un signifié de puissance et d'un cinétisme, la démarche est tout de même sémasiologique, puisqu'on ne peut pas trouver le signifié de puissance autrement qu'en le déduisant de l'analyse des emplois en discours. Mais il est vrai aussi que ce n'est qu'une fois que le signifié de puissance est défini à partir des différents emplois qu'on peut qualifier ces derniers de signifiés d'effet. Le linguiste travaillant dans la perspective guillaumienne opère donc des allers retours entre les démarches sémasiologique et onomasiologique. Pour illustrer ce

mécanisme, nous rendons ci-dessous la présentation par G. Guillaume du système de l'article en français :[109]

Figure 4 : le système de l'article en français selon G. Guillaume



Le cinétisme dans son ensemble représente le mouvement de la pensée produisant l'article. La partie du mouvement qui va de l'universel vers le singulier correspond au signifié de puissance de l'article indéfini :

> L'article un [...] indique le mouvement par lequel la pensée, prenant de la distance par rapport à l'universel, s'approche par degré du singulier numérique. Autrement dit, l'article *un* du français symbolise dans la langue le mouvement d'approche du nombre 1, auquel il aboutit, mais avec lequel il ne se confond pas.

La seconde partie du cinétisme, celle qui va du singulier à l'universel, figure le signifié de puissance de l'article défini :

> L'article *le*, à l'inverse, [...] symbolise le mouvement par lequel la pensée prenant son départ au singulier déjà atteint s'en éloigne et tend, sans que dès lors aucune limitation finale puisse lui être assignée, vers l'infinitude de la vision universelle.[110]

Les traits verticaux reflètent les saisies que la pensée opère sur son propre continuum, selon ce qu'elle a besoin d'exprimer. Ces différentes saisies correspondent aux sens en discours de l'article, c'est-à-dire aux signifiés d'effet permis par le signifié de puissance. Ainsi, l'article *un* pourra exprimer, lors d'une saisie précoce, c'est-à-dire proche du début du cinétisme, aussi bien « une idée générale de grande extension : *Un enfant est toujours l'ouvrage de sa mère*

[109] Cf. G. Guillaume, *LSL, op. cit.*, p. 149.
[110] *Ibid.*, p. 146.

(Napoléon), qu'une idée particulière de petite extension : *Un homme entra, qui avait l'air hagard*. »[111] De son côté, l'article *le* est apte

> à produire dans le discours, aussi bien une idée particulière de petite extension : *L'homme était entré et s'était assis au coin du feu,* qu'une idée générale de grande extension : *L'homme est mortel.*[112]

Les coupes qui portent le même numéro se correspondent à peu près, puisque leurs positions par rapport aux bornes 'universel' et 'singulier' sont comparables. En revanche, les effets de sens engendrés réciproquement pour *un* et pour *le* ne seront pas tout à fait identiques, puisque ces deux articles sont déterminés par des cinétismes qui vont en sens contraire.

Au centre du cinétisme figure le point où les signifiés d'effet de chacun des deux articles tendent à se rejoindre. De même, aux deux extrémités du cinétisme, les effets de sens des articles se ressembleront tout en étant différents. Cela s'explique par le fait que les deux mouvements « prennent [chacun] leur départ à la fin de l'autre »[113] . Deux exemples sont cités par l'auteur pour illustrer la parenté des signifiés de *le* et de *un* lorsque la saisie s'effectue près de l'universel :

> *Un homme doit apprendre de bonne heure à dominer ses passions*

et

> *L'homme doit apprendre de bonne heure à dominer ses passions.*[114]

La différence entre les deux énoncés est due au fait que l'article défini exprime une généralité en accord avec son cinétisme qui le porte du particulier au général, tandis que l'article indéfini exprime une généralité tout en étant porté par un cinétisme qui va vers le singulier, d'où résulte une certaine distorsion.

B. La préposition

1. Prépositions et cas

Si G. Guillaume s'exprime abondamment sur certains points de grammaire (l'article, les temps verbaux du français *etc*.), ses réflexions sur la préposition sont plus rares et éparses. Elles se font à deux niveaux : diachronique et syntaxique. Sur le plan diachronique, l'auteur

---

[111] *Ibid.*, p. 147-148.
[112] *Ibid*, p. 147-148.
[113] G. Guillaume, *loc. cit.*
[114] *Ibid.*, p. 149.

explique la nature de la préposition par la déflexité du français (et plus généralement des langues romanes), c'est-à-dire par la fusion des cas grammaticaux du latin en un cas synthétique unique. Le substantif ne portant plus la marque de fonction, celle-ci se transfère parfois sur la préposition. Plus précisément, la disparition des marques de cas grammaticaux en français moderne est compensée par deux phénomènes : lorsqu'il s'agit de discriminer l'un des trois cas réunis dans le cas synthétique (sujet logique, objet logique ou attribut), le français se sert de l'ordre des mots ; lorsqu'il s'agit en revanche d'exprimer un cas éliminé par le cas synthétique, il a recours à la préposition :

> La disparition dans le français au XIV° siècle de toute déclinaison apparente est le résultat non pas de l'élimination directe des deux cas, sujet et régime, de l'ancien français, mais de la compensation sous le cas régime, et très rarement sous le cas sujet, des deux fonctions antinomiques de sujet et d'objet. Le résultat a été le cas unique du français moderne indiscriminant en lui les fonctions de sujet et d'objet et, par assimilation, celle d'attribut.
>
> Pour lever cette indiscrimination de deux cas psychiques sous un cas sémiologique unique, [...] le français a recours au moyen expressif que constitue l'ordre des mots. C'est sa place dans la phrase qui confère au nom les fonctions soit de sujet, soit d'objet, soit d'attribut.
>
> Quand il s'agit, non pas d'un cas compensé par un autre sous le signe de l'un d'entre eux, devenu commun, mais d'un cas directement éliminé [...], le français, pour en suppléer l'expression, se sert de la préposition. On est ainsi fondé à penser que dans le français moderne, la préposition dénote toute fonction autre que celles compensativement indiscriminées dans le cas unique, et *dès lors apparemment inexistant* de cette langue : savoir les fonctions inverses de sujet et d'objet, plus celle d'attribut.[115]

La différence entre le cas et la préposition se constate sur plusieurs points. En premier lieu au niveau morphologique : avec la préposition, la marque de fonction syntaxique n'est plus interne, mais externe au substantif. Ensuite (et surtout), au niveau sémantique : comme nous venons de le voir, les cas qui semblent encore exister en français (sujet, objet, attribut) ne sont pas ceux qu'exprime la préposition. Il semblerait par conséquent que la préposition exprime des cas qui n'existent pas en langue. Cela signifie que, si les cas et la préposition relèvent de phénomènes similaires, ils ne jouent pas sur le même plan. Tandis que les cas grammaticaux (dont le cas synthétique), relèvent de la langue, la relation exprimée par la préposition relève du discours. En langue, le substantif contient en lui le cas synthétique, qui comprend les trois cas non discriminés, et qui lui permet d'acquérir en discours diverses fonctions. En discours, il y a deux cas de figure : ou bien le substantif non-membre d'un groupe prépositionnel acquiert une fonction précise, qui est une des réalisations possibles du cas synthétique, mais ne porte pas de marque de cas spécifique ; ou bien aucune fonction du

[115] G. Guillaume, *LSL, op. cit.*, p. 105.

cas synthétique ne se réalise (on a alors le cas zéro où s'annulent toutes les oppositions) et le substantif est soumis à la marque de la fonction que porte la préposition :

> Il apparaît ainsi que le substantif, qui porte en langue un cas synthétique valant en langue zéro, est capable en français :
> 1°) de conserver en discours, sous préposition, ce cas zéro ;
> 2°) de résoudre en discours le cas synthétique de langue en cas analytiques de discours ayant valeur positive. Cette résolution du cas synthétique en cas analytiques est obligatoire en discours en l'absence d'une préposition ajoutée au substantif, laquelle addition suffit à l'empêcher.[116]

Il s'ensuit que pour G. Guillaume, la préposition n'est pas un être de langue. En langue, on trouve les cas de puissance, virtuels, en fait, des relations, tandis que la préposition exprime l'apparition phénoménale, l'« effet » de l'un de ces cas. G. Guillaume la qualifie de « cas de discours ». Elle n'est pas entièrement l'égale des cas grammaticaux. Elle ressemble plutôt à une « rallonge » des cas grammaticaux, qui intervient lors du passage de la langue en discours :

> [...] il y a lieu de bien établir la distinction entre le cas de langue, inscrit dans la forme même du nom, et le cas de discours, obtenu seulement en phrase par l'intervention d'une préposition [...]. Le cas de discours se produit en discours, quand intervient, par addition au nom, la préposition. Et c'est là une opération de syntaxe. Le cas de langue se produit en langue quand, dans la langue même, le nom fixe, incorpore, une indication de fonction. Et cette incorporation est une opération de morphologie.
> En termes tout à fait généraux on pourrait énoncer que la morphologie a pour objet la construction des unités de puissance et la syntaxe la construction des unités d'effet.[117]

Le représenté de la préposition est toutefois plus précis que celui d'un cas :

> Ce qui fait l'originalité du cas de déclinaison par comparaison avec la préposition, c'est d'être un *morphème à double effet* qui, d'une part, assigne prévisionnellement au nom un certain emploi, à l'exclusion d'autres ; et, d'autre part, joue dans le mot le rôle de déterminant de la partie du discours puisque sans les indications grammaticales introduites dans le mot pour servir in extremis de support à l'universalisation d'entendement, celle-ci ne pourrait s'achever et déterminer la partie du discours, expression de cet achèvement.
> Quant à la préposition, elle est un *morphème à simple effet*. Elle sert à exprimer une certaine fonction du nom dans la phrase, mais n'intervient à aucun degré comme déterminant de la partie du discours, obtenue dans le mot sans que la préposition ait eu à se produire.[118]

2. Le fonctionnement syntaxique de la préposition

Outre la nature de la préposition, G. Guillaume analyse également son fonctionnement syntaxique. Nous touchons là un des points centraux de la théorie : la classification par G. Guillaume des parties du discours à partir des différentes modalités du mécanisme d'incidence. L'incidence, peu prise en compte en grammaire, constitue aux yeux de l'auteur

---

[116] G. Guillaume, *Leçons de linguistique, 1948-1949, Grammaire particulière du français et grammaire générale (IV)*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1982, désormais *LL 1948*, p. 111.
[117] *Ibid.* (*LL 1948*), p. 25.
[118] G. Guillaume, *LSL, op. cit.*, p. 103.

une des catégories essentielles, à côté du nombre, du mode *etc*., pour délimiter et décrire les « espèces » de mots. Elle appartient à la dernière étape de la genèse du mot, celle où naissent les parties du discours. L'incidence est déterminée par l'apport de la sémantèse d'un mot à un support. Elle peut être interne ou externe, de premier ou de second degré.

Le substantif est caractérisé selon G. Guillaume par son incidence interne : il est à la fois support et apport d'information. Il est incident à lui-même. Ce qu'il dit, il le dit sur lui-même : « il se prédique lui-même »[119]. L'adjectif a une incidence externe : il est un apport à un support qui se trouve en dehors de ce que lui-même signifie, à savoir le substantif. Le verbe a lui aussi une incidence externe de premier degré : son support d'incidence est également le substantif. En revanche, l'incidence propre à l'adverbe est également externe, mais de second degré. Cette classe de mots est en effet incidente à une incidence : par exemple dans *Un homme très riche*, l'adjectif est incident au substantif et l'adverbe est incident à l'incidence de l'adjectif sur le substantif. La préposition quant à elle se situe au-delà de ce mécanisme, dans la mesure où elle intervient lorsque aucune incidence d'un mot sur un autre n'est possible, lorsque toutes les autres parties du discours sont inaptes à établir seules une relation. Elle clôt le système des parties de discours prédicatives, et ouvre celui des parties de discours (ou de langue selon G. Moignet) non prédicatives, comprenant, à part elle, la conjonction, le pronom et l'article. Elle met en relation des éléments de l'énoncé qui n'auraient pas pu entrer en rapport seuls ou grâce à un autre mot qu'elle :

> [...] Le rôle général de la préposition est de couvrir une relation entre mots de discours dans la vue d'en établir la liaison. La préposition, et par là elle se distingue de l'adverbe, n'est pas incidente à un mot de discours mais incidente à l'intervalle psychique inscrit entre deux mots de discours. Elle est du reste dans la langue la seule partie du discours incidente à l'intervalle de deux mots de discours. Toutes les autres parties du discours se présentent incidentes à un mot du discours.[120]

En d'autre termes, la préposition est la seule partie du discours à incidence diastématique, l'intervalle psychique qui figure entre les deux mots non reliés portant le nom de « diastème ». Cet intervalle devient le support de la préposition.

---

[119] G. Moignet, *op. cit.*, p. 14.
[120] G. Guillaume, *LL 1948*, *op. cit.*, p. 154-155.

3. Commentaire

Le grand avantage de la théorie de G. Guillaume est de fournir une alternative aux modèles linguistiques qui conçoivent le signifié de manière hiérarchisée, c'est-à-dire par dérivation à partir d'un emploi premier. Dans la psychomécanique, il n'y a pas un signifié d'effet qui serait premier et dont les autres seraient dérivés. Chaque emploi d'un signifiant est une des réalisations rendues possibles par son signifié de puissance, qui, lui, n'apparaît jamais concrètement. Lorsque cette théorie est appliquée au lexique, la conception du signifié comme principe extrêmement abstrait permet de concevoir les termes étudiés comme des polysèmes. Le signifié de puissance étant attaché de façon permanente au signifiant, toutes les représentations véhiculées lors des apparitions de ce dernier seront ses « effets » possibles. Cela permet de traiter tous les emplois d'un même signifiant sans être gêné par leur appartenance à des parties de langue distinctes (cf. le traitement polysémique de *de* préposition et partitif par G. Guillaume et G. Moignet). En ce qui concerne notre travail, ce modèle permettrait de traiter dans un mouvement unique les emplois d'un signifiant fonctionnant tantôt comme préposition, tantôt comme particule.

Un autre atout essentiel de cette théorie est de proposer un modèle de signifié qui n'est pas déduit de la présence d'oppositions en discours. Etant donné que le linguiste le dégage à partir de l'observation des signifiés d'effet, ou représentés, le signifié de puissance à une valeur « positive », et non plus seulement « oppositive ». On travaille à partir des emplois attestés d'un phénomène, qu'on peut réunir en différents groupes, et non pas à partir de comparaisons de ce phénomène en discours. Ce modèle permet d'analyser des objets abstraits (par exemple les articles, les cas…), qui n'ont pas nécessairement de représenté oppositif, mais qui auront toujours de multiples manifestations en discours (ou signifiés d'effet).

Cette présentation comporte cependant quelques insuffisances : on critique parfois (notamment dans ses applications au lexique par J. Picoche[121]) la manière arbitraire dont le linguiste choisit les saisies : les « seuils » décelés par le linguiste entre divers types d'emploi ne correspondraient pas nécessairement à des réalités linguistiques. En ce qui concerne plus précisément les prépositions, dont le sémantisme est en soi très abstrait, certains voient mal sur quel critère on pourra distinguer un emploi plénier d'un emploi subduit. J. Cervoni formule le problème dans les termes suivants :

[121] J. Picoche, *op. cit.*

> Quand on a affaire à des lexèmes, on peut définir la notion d'acception « abstraite » soit en l'opposant à celle d'acception « concrète », soit en l'assimilant à « valeur essentiellement formelle » (cas des auxiliaires) ou à « valeur métaphorique ». Mais les prépositions sont elles-mêmes des formes et certaines d'entre elles sont particulièrement abstraites. Dès lors, la question qu'elles posent est celle de savoir si on peut définir des degrés d'abstraction différents pour des mots eux-mêmes très abstraits. Cela semble *a priori* peu probable. [...][122]

Nous verrons lors de notre propre analyse de *auf* que les acceptions abstraites sont effectivement sensiblement plus nombreuses que les emplois « concrets », notamment si l'on prend en compte les emplois régis, qui sont tous très abstraits. Toutefois, il est tout à fait possible de dégager des emplois pléniers et des emplois subduits (parmi lesquels figurent les emplois régis), et même de faire apparaître les seuils qui les séparent. Si l'application de cette théorie pose des difficultés, c'est plutôt dans son application à la particule verbale. Nous montrerons que les emplois sémantiques et aspectuels coexistent – qui plus est généralement au sein d'un même verbe – et qu'il est impossible de considérer les seconds comme subduits par rapport aux premiers. Nous serons donc amenée à étudier les atouts et les limites du signifié de puissance pour chaque type d'apparition morphosyntaxique de *auf*.

Il a également été reproché à la démarche de G. Guillaume d'être onomasiologique, et donc de ne pas être suffisamment fondée sur l'observation attentive et fidèle des faits linguistiques. Il est certain qu'on ne peut pas construire le tenseur et distinguer les emplois pléniers des emplois subduits si l'on ne connaît pas auparavant le signifié de puissance. Mais ce reproche concernant la démarche inductive ne tient pas, puisqu'on est bien obligé d'analyser les emplois en discours pour pouvoir déduire leur signifié abstrait. La démarche opère donc par allers retours entre sémasiologie et onomasiologie (analyse des emplois, proposition d'un signifié de puissance, et retour sur les signifiés d'effet). Il n'en demeure pas moins que l'objectif principal de ce modèle est la description de la langue, et qu'il parvient moins bien à expliquer le discours :

> Cette méthode, qui consiste à reprendre en sens inverse un chemin dont toutes les étapes sont connues (onomasiologiquement), permet, à partir des différents emplois en discours d'un élément lexical ou relationnel, d'arriver au très haut degré d'abstraction que constitue son signifié de puissance. Elle a cependant quelque mal à retrouver parfaitement la chaîne de départ/arrivée et à rendre compte de sa structure syntaxique.[123]

Enfin, des études poussées sur les relations entre l'affaiblissement des cas et le développement des prépositions semblent confirmer l'hypothèse faite par G. Guillaume selon

---

[122] J. Cervoni, *La préposition. Etude sémantique et pragmatique*, Paris / Louvain-la-Neuve, Duculot, 1991, p. 149-150.
[123] R. Sauter, *in* C. Cortès, A. Rousseau (eds.), *op. cit*., p. 293.

laquelle les prépositions tendent à exprimer des relations de type casuel, mais de façon plus précise[124]. Seulement, le sens de l'affirmation de G. Guillaume, selon laquelle la préposition n'a qu'une existence en discours, et non en langue, n'est pas claire. Peut-être G. Guillaume est-il resté l'esclave à la fois du manque d'autonomie de la préposition, dont le représenté n'apparaît clairement qu'en discours, et dont le signifié en langue est d'une extrême abstraction, et de ses réflexions sur l'évolution du français par rapport au latin. Cette inexactitude sera corrigée par son disciple G. Moignet.

Par ailleurs, il y a une contradiction apparente entre le fait de prétendre que les prépositions ne relèvent pas du domaine de la langue, et la volonté de chercher leur signifié de puissance. La question est de savoir comment la préposition, si elle intervient au moment du passage de la langue au discours, comme manifestation d'une relation, peut avoir un signifié de puissance. La contradiction est levée si on comprend que, dans la théorie guillaumienne, la préposition porte en elle, comme tout signifiant, un signifié de puissance, mais est, en tant que préposition, la manifestation précise d'une relation qui n'apparaît qu'en discours.

II. LES CONSIDÉRATIONS DE G. MOIGNET SUR LA PRÉPOSITION

A. Présentation

Gérard Moignet est, comme G. Guillaume, morpho-syntacticien. Dans son ouvrage intitulé *Systématique de la langue française*[125], il complète la présentation de la langue française dans le cadre de la psychomécanique du langage définie par G. Guillaume, notamment sur les points où celui-ci n'avait été qu'allusif, comme c'est le cas pour la préposition.

1. La préposition a un signifié, et un signifié unique

G. Moignet reprend les réflexions de G. Guillaume sur le rapport entre déflexité et prépositions, ainsi que sa définition des parties de langue, et les complète. Ainsi, il commence par souligner que la préposition n'est pas seulement un élément grammatical, vide de sens :

---

[124] Cf . R. Sauter, *Les formes de substitution du génitif adverbal – Etude des relations entre cas, cas et prépositions, du vieux-haut-allemand à l'allemand contemporain*, 1994, Travail principal d'habilitation, Lyon II.
[125] G. Moignet, *op. cit.*, p. 7.

> [...] elle est porteuse d'une signification propre, toujours présente, encore que difficile à traduire lexicalement. Il n'existe pas de prépositions vides, même s'il en est de sémantèse ténue à l'extrême.[126]

> [...] la présence d'un signe dénonce nécessairement la présence d'un signifié, si ténu soit-il.[127]

Et pour proposer une méthode d'analyse du signifié des prépositions, il apporte une modification de taille à la description qu'a faite G. Guillaume de leur incidence : pour lui, le support de la préposition n'est pas tant le diastème qui sépare deux éléments de l'énoncé que ces deux éléments eux-mêmes. Si la préposition vient certes combler un intervalle, elle porte bel et bien sur les deux éléments qui se situent de part et d'autre de celui-ci :

> La préposition a pour sémantèse propre la signification d'un rapport entre deux sémantèses extérieures à elle. Elle doit trouver un support dans l'une et dans l'autre.[128]

Cela lui permet de mieux délimiter la sémantèse de la préposition, son signifié fondamentalement relationnel :

> Cette sémantèse est de nature relationnelle, puisqu'elle consiste à établir un lien entre le support d'avant et le support d'après (son régime), ou, mieux, à mettre le support d'après en relation avec quelque autre support.[129]

Cette correction apportée à la nature de l'incidence de la préposition permet de souligner le fait que la préposition porte dans son signifié sa capacité à absorber les représentés véhiculés par les termes qu'elle met en relation. Ce signifié sera d'autant plus difficile à cerner que ses effets de sens en discours sont innombrables. G. Moignet prône donc nettement le traitement polysémique de la préposition :

> Les prépositions qui interviennent dans tous les effets de sens précités ont toutes une valeur fondamentale en langue, correspondant à l'opération dont elles assument l'expression. Mais cette valeur fondamentale souffre en discours une variété plus ou moins grande d'interprétations particulières, en relation avec la sémantèse des éléments entre lesquels la préposition établit un rapport. Il peut même arriver que la même préposition semble avoir des « sens » contradictoires : *pour* signifiant la cause (relation avec un avant logique) et aussi bien le but (relation avec un après logique), etc. C'est seulement dans le plan du discours qu'on peut parler d'un *pour* « local », « causal », « final », etc.[130]

et souligne que son signifié réside précisément dans sa perméabilité à l'égard de son entourage en discours. G. Moignet ne se laisse pas duper par le caractère instable et variable des sens que peut véhiculer la préposition en discours. Son analyse poussée des relations

---

[126] *Ibid.*, p. 23.
[127] *Ibid.*, p. 228.
[128] *Ibid.*, p. 22.
[129] *Ibid.*, p. 218.
[130] *Ibid.*, p. 227.

syntaxiques lui évite de faire de la préposition un élément vide ou encore un phénomène qui n'a pas d'existence en langue :

> Avec la préposition, on est dans la transincidence, du fait que la préposition ne prédique pas, qu'elle ne désigne aucune notion, mais seulement un mécanisme, un passage. Elle doit donc trouver hors d'elle-même ce qu'il s'agit de désigner et d'assigner [...]. Mot de langue, elle ne saurait être mot de discours.[131]

La dernière phrase de cet extrait ne présente qu'une contradiction apparente avec les vues de G. Guillaume que nous avons exposées plus haut. G. Moignet veut dire qu'en langue, le signifié de chaque préposition est très abstrait, et que son sens n'apparaît clairement que lorsqu'elle est entourée de ses supports d'avant et d'après. Mais ses emplois en discours ne doivent pas être confondus avec son signifié de puissance. Cela recoupe la position de G. Guillaume, pour qui le signifié de la préposition est une relation très abstraite, qui se définit plus précisément en discours. Le fonctionnement de la double incidence de la préposition sera approfondi dans l'étude de J. Cervoni, que nous mentionnerons et discuterons plus en détail dans notre propre analyse[132].

2. Préposition et transitivité

Si dans le signifié de la préposition entre en jeu de façon déterminante la relation qu'elle établit entre deux éléments, la nature de cette relation n'est pas la même pour l'un ou l'autre de ces éléments. Pour G. Moignet, l'incidence de la préposition est différente selon que l'on considère le support auquel elle succède ou le support qu'elle précède. Le support d'après est à la fois le régime de la préposition, c'est-à-dire l'élément qu'elle régit, et le point de départ de l'opération de transfert dénotée par la préposition :

> Les deux éléments mis en rapport par une préposition ne sont pas situés syntaxiquement sur le même plan ; le second, justement appelé régime, est effectivement *régi* par la préposition.[133]

Quant au support d'avant, il est le point d'application de ce transfert :

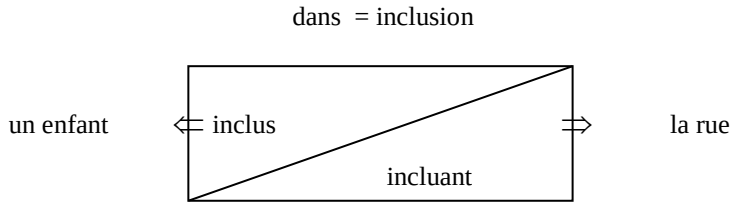
> Si la préposition est régissante, c'est qu'elle signifie une opération, un transfert, dont le régime est le point de départ et le support d'avant, le point d'application. L'opérativité de la préposition est régressive ; elle s'exerce en sens inverse de celle du verbe transitif, qui est progressive.[134]

---

[131] *Ibid.*, p. 24.
[132] Cf. notamment le début de la deuxième partie de ce travail.
[133] *Ibid.*, p. 218.
[134] G. Moignet, *loc. cit.*

Ainsi G. Moignet voit dans le syntagme *un enfant dans la rue* le résultat d'un mécanisme régressif, où « *dans* est le signifiant d'une opération d'*inclusion* par laquelle le régime est déclaré *incluant* et le support d'avant, *inclus* ». Dans cet énoncé, la rue est un lieu intériorisant et l'enfant un être intériorisé. Cette opération peut être figurée par un schéma :[135]

Figure 5 : illustration de l'incidence de la préposition selon G. Moignet



Ce mécanisme étant l'inverse de celui que G. Moignet propose pour illustrer le fonctionnement du verbe transitif, le régime de la préposition se retrouve dans la fonction d'élément opératif et le support d'avant dans celle d'élément résultatif. Nous présenterons au cours de notre travail[136] les notions d'opératif et de résultatif appliquées aux types de procès. Naturellement, le même phénomène se produit pour toutes les prépositions : pour *sur*, le régime sera le « lieu qui superpose » et le support d'avant l'« objet superposé », avec *sans*, le régime sera la « notion privante » et le support d'avant la « notion privée », *etc*. On peut résumer le mécanisme de fonctionnement de la préposition par deux schémas. Elle exerce une incidence bilatérale :

support d'avant ← préposition → support d'après

qui est en fait le résultat d'un mécanisme de transitivité régressive :

support d'avant préposition → régime

↑←————————————————↓

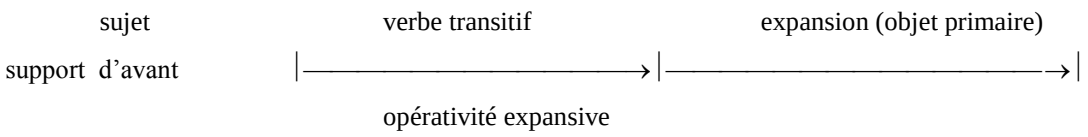
[135] G. Moignet, *op. cit.*, p. 218-219.
[136] Et plus précisément dans la partie consacrée à l'objet prépositionnel.

3. Préposition et intransitivité

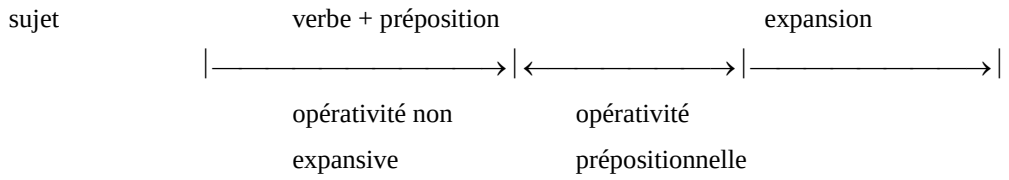
Selon G. Moignet, la particularité de la préposition d'être incidente à deux supports explique que le point commun à tous ses emplois est de résoudre les problèmes posés par l'intransitivité. En effet, tous les éléments avec lesquels elle instaure une relation, que ce soit dans le cadre de rections obligatoires ou bien de circonstants (et G. Moignet souligne combien le seuil entre ces deux notions est flou), appartiennent aux parties de langue que l'auteur appelle « intransitives » : celles qui sont par nature incapables d'accepter seules, directement, un complément, « de mettre leur sémantèse en rapport avec un autre élément de la langue »[137].

Ainsi, le substantif est incapable d'être transitif. Contrairement à *aimer* dans *aimer son prochain, amour* nécessite une préposition, en l'occurrence *de,* pour pouvoir porter sur un groupe nominal : *l'amour de son prochain.* De même l'adjectif, certes incident à un support nominal, ne peut être déterminé par un autre mot. Il n'admet pas d'être en relation avec deux éléments. Les adjectifs qui appellent un support de sortie, comme *avide* ou *amoureux*, ont besoin de l'entremise d'une préposition qui aura soin de rendre possible la relation entre l'adjectif et le membre qui le détermine[138]. C'est le même mécanisme qui se produit dans le phénomène de la transitivité indirecte, où un verbe appelle par sa sémantèse un complément, mais n'est pas capable à lui seul d'instaurer une relation avec son objet. La préposition intervient alors comme « béquille » et permet au verbe de fonctionner de nouveau, en allant à sa rencontre (puisque l'opérativité du verbe et celle de la préposition vont en sens contraire). Le verbe et la préposition ont en commun leur élément résultatif. Voici le schéma de l'opérativité du verbe transitif, suivi de celui du verbe « transitif indirect » :[139]

Figure 6 : l'opérativité du verbe transitif et transitif indirect selon G. Moignet



[137] *Ibid.,* p. 220.
[138] La question se pose en des termes un peu différents pour l'allemand, puisque d'une part certains substantifs peuvent accueillir une expansion soit au génitif, soit par GPREP (*der Besuch des Freundes / der Besuch bei dem Freund*), et que d'autre part certains adjectifs peuvent régir l'accusatif : *ich habe vier Jahre lang daran gearbeitet.*
[139] *Ibid.,* p. 223.



C'est exactement le même mécanisme qui est en œuvre dans la circonstance, à la seule différence près que la préposition n'est pas nécessairement présente à chaque fois qu'est employé le verbe, le substantif ou l'adjectif servant de support d'avant :

> La préposition est encore la solution retenue dans tous les cas où il s'agit d'établir un rapport entre une notion substantivale et un ou plusieurs éléments d'un énoncé, sans que rien, dans la sémantèse de ces éléments, appelle une complétance. C'est la situation syntaxique qu'on peut définir comme celle du « complément circonstanciel ».[140]

La différence entre transitivité indirecte et circonstance, du moins en ce qui concerne les prépositions employées dans le domaine d'expérience de l'espace, tient, selon G. Moignet, à la présence ou l'absence de sèmes communs dans le sémantisme du support d'avant et du régime de la préposition :

> On a affaire à un complément circonstanciel dans tous les cas où le mot de la phrase auquel s'attache la préposition n'implique pas expressément dans sa sémantèse l'idée de localisation :
>
> il pleut souvent à Paris [...]
> il se repose dans son jardin [...]
>
> En revanche, si le terme suivi d'une indication de lieu implique en lui une image de localisation, on parlera, selon le cas, de « transitivité indirecte » [...] quand le verbe exprime la situation locale ou le mouvement spatial, ou de complément de nom, d'adjectif, d'adverbe, etc.
>
> un voyage en Grèce [...]
> domicilié à Paris [...][141]

Nous voyons que G. Moignet pose une équivalence totale entre les verbes transitifs indirects et les verbes de mouvement, qu'ils appellent obligatoirement un complément (*aller*) ou non (*venir*). D'une part, ces verbes nécessitent, par leur sémantèse, un complément, et d'autre part la préposition qui introduit ce complément contient un sème déjà présent dans le verbe. C'est ce qui expliquerait selon lui certains phénomènes de rection « préférentielle », comme *aller à* (*vers, sur, contre*) et venir *de, à* (*vers, sur*…) :

> *Aller* postule un terme du mouvement spatial qu'il signifie, une destination ; la préposition *à,* ou d'autres pouvant convenir *(vers, sur, contre)* résout le problème de sa complémentation. *Venir* postule un point de départ et une destination ; les prépositions *de* et *à (vers, sur,* etc.) développent explicitement ses virtualités sémiques.[142]

---

[140] *Ibid.*, p. 225.
[141] *Ibid.*, p. 226.
[142] *Ibid.*, p. 224-225.

Nous aurons de multiples occasions d'observer ces phénomènes d'affinités à la lumière de *auf*. Nous préciserons l'équivalence posée un peu vite ci-dessus entre transitivité indirecte et verbes de mouvement.

4. Peut-on parler de système des prépositions ?

G. Moignet s'interroge sur la possibilité de constituer un système des prépositions. Il répond à cette question par la négative, et ce pour plusieurs raisons. D'une part les prépositions ne forment pas en français un système clos. Elles sont en effet une classe de mots en constante évolution, dont les frontières avec les locutions prépositives ne sont absolument pas nettes. D'autre part, la sémantèse de chaque préposition est tellement vague qu'on ne peut ordonner chaque préposition par rapport aux autres au sein d'un système cohérent. Enfin, même si l'on adopte l'hypothèse de G. Guillaume, selon laquelle les prépositions sont l'expression de cas de discours, les signifiés des cas eux-mêmes sont tellement loin de former un système, que cette hypothèse n'est d'aucune aide pour classer les prépositions :

> [377] […] Il n'y a de système grammatical que lorsque le nombre des éléments composants est fini et quand ces éléments forment ensemble un tout cohérent […]. Ces conditions ne sont pas réalisées pour l'ensemble des prépositions, dont on ne peut dire que la série soit close […]. La sémantèse des prépositions d'autre part, est trop malaisée à définir avec rigueur pour qu'on puisse parler d'une ordination systématique pour l'ensemble de la catégorie linguistique. Si l'on considère que la préposition est le signifiant des cas d'emploi des substantifs, on constatera que les cas d'emplois ne forment pas, du côté des signifiés, un système fermé, et qu'il est bien difficile, dans ces conditions, de proposer un système des signifiants.[143]

En revanche, il est tout à fait possible, selon G. Moignet, de mettre en lumière des petits systèmes binaires d'oppositions, dont le plus évident est celui qui réunit *à / de*, mais qui concernent également bien d'autres prépositions : *dans / hors* ; *avant / après* ; *devant / derrière* ; *sur / sous* ; *avec / sans* ; *par / pour* ; mais aussi *à / en*[144].

Par ailleurs, même si les prépositions ne constituent pas un grand système, elles forment du moins une classe de mots, au sein de laquelle G. Moignet distingue différents degrés de consistance sémantique. Sur une échelle qui va d'un pôle où les prépositions s'apparentent à des morphèmes grammaticaux, à un autre pôle où elles sont proches de véritables lexèmes, on peut faire apparaître trois niveaux :[145]

---

[143] *Ibid.*, p. 227.
[144] D'emblée, nous reprochons à ce dernier de n'opposer ni des représentés, ni des signifiés, mais des usages dépendant de phénomènes phoniques et grammaticaux.
[145] *Ibid.*, p. 230.

- Le premier groupe comprend les prépositions les plus courantes, et est constitué de deux sous-groupes :

- une « zone de sémantèse transcendante, de ténuité maximale représentée par les prépositions monophonématiques : *à, en, de* » ;
- une « zone de sémantèse immanente, plus particulière, de densité sémantique moyenne » qui comprend les prépositions di- ou triphonématiques : *dans, vers, par, pour, dès, sur, sous, chez, entre,* et une préposition à quatre phonèmes : *avec.*

- Le deuxième groupe comporte des prépositions dont le sémantisme est plus clair, et qui peuvent fonctionner également comme adverbes : *avant, après, devant, derrière, contre, depuis, outre, selon,* ou bien qui sont des « mots prédicatifs : adjectifs, participes, substantifs en emploi prépositionnel : *sauf, excepté, hormis, pendant, durant, malgré.* »

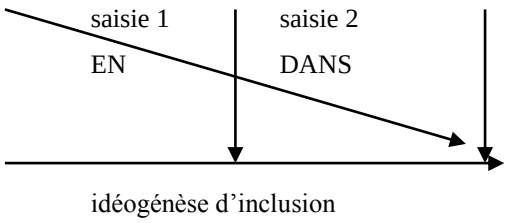
- Sur le dernier niveau sont situées les locutions prépositionnelles, monosémiques, comme *afin de, en raison de, etc.*

B. Commentaire

1. Les groupements de prépositions

Sans reprendre en détail les remarques que nous avons déjà faites au premier chapitre de cette partie, il nous faut dire que les micro-systèmes d'oppositions que propose G. Moignet nous semblent inopérants à terme pour la recherche du signifié en langue, même s'ils sont nécessaires, comme toutes les oppositions que l'on pourra dégager, pour étudier les représentés dont se chargent en discours les prépositions. Ainsi, les cinétismes proposés par G. Moignet pour figurer certains couples de prépositions, *à / de ; à / vers* ou encore *en / dans*, dont nous reproduisons ci-dessous le schéma, sont très pertinents, mais seulement au niveau des représentés :

Figure 7 : le cinétisme des paires d'opposition selon G. Moignet



Pour J. Cervoni, ces paires d'oppositions relèvent bien de la langue, dans la mesure où elles correspondent à l'aptitude de l'esprit à contraster (essentielle aux yeux de G. Guillaume), et par conséquent au mouvement fondamental de la pensée, qui oscille entre le positif et le négatif. Adopter ce point de vue nécessite toutefois d'être un adepte convaincu du guillaumisme. Ceux qui doutent encore préféreront la réflexion suivante, faite elle aussi par J. Cervoni :

> Si les oppositions *à-de, sur-sous, pour-contre....* sont celles auxquelles, probablement, les usagers penseraient le plus naturellement, cela peut être simplement parce que, dans les emplois qu'ils perçoivent, à tort ou à raison, comme les plus courants ou les plus significatifs, le rendement de ces oppositions est d'une particulière évidence. Mais il est facile de montrer que, dans d'autres types d'emplois, c'est sur d'autres oppositions que joue la langue. Ainsi la préposition *de* s'oppose bien à *à* dans beaucoup de ses emplois « spatiaux », « temporels », « notionnels », mais elle forme couple avec *en* dans l'expression de la matière (*un anneau d'or, une bague en or*), avec *pour* ou *par* dans l'expression de la cause (blâmer, féliciter, louer ... *pour* ou *de* ; *par crainte de / de crainte de*) etc. Si l'on s'en tient à cette observation, on peut en conclure que les regroupements intuitifs qui privilégient une opposition parmi d'autres ne sont pas justifiés.[146]

En revanche, la classification des prépositions en trois zones de sémantèse plus ou moins ténue est justifiée, et il est dommage qu'elle ne soit pas développée plus longuement. Elle correspond au sentiment, partagé par la majorité des linguistes – même s'il est inscrit ensuite dans des cadres théoriques divergents – que la classe des prépositions est hétérogène : elle s'étend sur un continuum allant d'un pôle où les prépositions ressemblent à des morphèmes grammaticaux, à un autre où elles s'apparentent à des lexèmes. Cette constatation donnera lieu à l'élaboration par certains linguistes[147] de méthodes d'analyse différentes selon le sous-groupe de prépositions considéré.

2. Les relations de la préposition avec son entourage syntaxique

Les considérations de G. Moignet sur la double incidence de la préposition (et par conséquent sur son signifié relationnel) sont d'un grand secours pour étudier son signifié. Elles permettent d'expliquer d'une part la perméabilité sémantique de la préposition à l'égard des deux termes auxquels elle est incidente, ainsi que le caractère quasi insaisissable de son signifié, et d'autre part son rôle de conducteur de la transitivité pour les parties de langue intransitives (qu'elle régisse des circonstants ou des compléments). Dans le détail, les

---

[146] J. Cervoni, *op. cit.*, p. 153.
[147] Cf. notamment P. Cadiot, dont la démarche est présentée plus loin.

observations de G. Moignet sur les rapports de la préposition avec son support d'avant et son support d'après peuvent appeler quelques commentaires.

a. Préposition et support d'avant

En premier lieu, l'idée que la préposition sert de « courroie de transmission » au verbe intransitif et développe des sèmes du verbe, est fondée. On peut dans de très nombreux cas repérer des sortes d'« affinités électives » entre le sémantisme du verbe et celui de la préposition qu'il régit de façon lexicalisée. On pourra peut-être alors trouver une certaine cohérence dans le fait qu'en allemand, *streben* et *sich sehnen* se construisent avec *nach* plutôt qu'avec *von*, que des verbes proches par leur sémantisme (comme *hoffen* ou *warten* d'une part, *sich erinnern* et *denken* d'autre part) appellent la même préposition (*auf* pour les premiers, *an* pour les seconds). Cependant, un non-germanophone pourra difficilement prévoir que tel verbe appelle telle préposition plutôt que telle autre. Si on peut constater la préférence de tel verbe pour telle préposition, trouver bien souvent des sèmes communs à ces deux éléments, et se servir de cette constatation pour étudier le signifié de la préposition, il paraît beaucoup plus aléatoire d'en tirer des règles générales. On ne pourra pas dire que tous les verbes de souvenir entraînent la préposition *an*, puisque *gedenken* appelle un objet non prépositionnel au génitif ou que *sich besinnen* régit *auf*. Les observations de G. Moignet fournissent des éléments de description *a posteriori*, mais pas *a priori*, ce qui n'enlève toutefois rien à leur qualité. Le modèle linguistique capable d'expliquer par avance tous les emplois d'un mot reste de toute façon encore à découvrir.

De plus, les remarques de G. Moignet sur ce sujet sont à certains égards incomplètes. Si on peut penser qu'il y a une certaine logique dans le fait que *aller* s'emploie de préférence avec *à*, et *venir* avec *de*, cela n'empêchera pas le locuteur ayant certaines intentions de communication de dire : *Je viens pour l'annonce*. Il semble par conséquent que G. Moignet voie plus l'influence que le verbe opère sur le choix de la préposition que celle que la préposition opère sur le sémantisme du verbe. S'il est possible que le support d'avant appelle certaines prépositions plutôt que d'autres, il est également important de remarquer que la préposition actualise certains sèmes contenus dans le verbe. Ainsi le représenté véhiculé par *venir* dans *Je viens de Paris* aura plutôt trait à l'origine du locuteur, tandis que dans *Je viens pour l'annonce*, c'est sur le but de sa venue que le locuteur met l'accent. Certaines formulations de G. Moignet nous paraissent donc plus pertinentes que d'autres : plutôt que

« développ[er] explicitement ses virtualités sémiques »[148] (il s'agit de celles du verbe), il nous semble que « la préposition, s'interposant, explicite un élément impliqué dans la sémantèse verbale, en ajoutant son opérativité propre à celle du verbe »[149]. Plutôt que développer tous les sèmes contenus dans le verbe, la préposition en actualise certains et en laisse d'autres dans l'ombre : choisir une préposition revient ainsi à choisir un trait du sémantisme du verbe que l'on veut mettre en valeur.

b. Préposition et support d'après

L'idée qu'a G. Moignet de présenter la préposition comme un opérateur de transitivité entre des constituants de l'énoncé qui ne peuvent pas entrer en rapport seuls, nous paraît excellente. Le rôle de la préposition comme « conducteur du courant » entre des éléments qui ne pouvaient pas entrer en relation sans son aide est indiscutable. Il faudra tout de même distinguer les cas où le support d'avant peut se passer d'une expansion (emplois circonstanciels) de ceux où la préposition est nécessaire (emplois régis ou adverbiaux). Dans les deux cas il y a bien affinité sémantique entre le support d'avant et la préposition.

En revanche, la façon qu'a l'auteur de voir dans la relation établie par la préposition une « transitivité régressive », ayant pour point de départ son régime et pour point d'application son support d'avant, paraît plus sujette à caution. Elle fait de la préposition un simple outil de transmission d'une relation qui va du régime au support d'avant, et lui dénie par là toute consistance propre. Nous mettrons en relief dans la deuxième partie de ce travail l'influence indéniable que la préposition exerce sur le support d'après[150]. De plus, cette présentation implique que le support d'avant est subordonné au régime, ce qui n'est pas démontré. Dans les emplois régis notamment, c'est le support d'avant qui gouverne à la fois la préposition et le support d'après.

---

[148] G. Moignet, *op. cit.*, p. 225.
[149] *Ibid.*, p. 223.
[150] Toutefois cette idée est latente dans l'exposé de G. Moignet, lorsqu'il montre que dans *L'enfant est dans la rue*, *dans* fait de *la rue* un espace « incluant » par rapport à *l'enfant,* mais elle n'est pas développée.

III. LES RÉFLEXIONS D'INSPIRATION GUILLAUMIENNE DE B. POTTIER

Les descriptions de Bernard Pottier s'inspirent des théories structuralistes, et plus particulièrement des analyses guillaumiennes. La particularité de la démarche de ce linguiste est d'incorporer à la description de la langue la dimension énonciative, c'est-à-dire la notion de communication fondée sur les relations émetteur / récepteur. Elle intègre donc à son objet une dimension qui reste dans l'ombre chez G. Guillaume et G. Moignet. La théorie de B. Pottier étant très vaste, nous n'en présenterons que les aspects intéressants pour ce travail, à savoir ceux qui concernent la sémantique des éléments de relation.[151]

A. Quelques points de la théorie

1. La sémantique lexicale

En sémantique lexicale, B. Pottier cherche à étayer les principes structuralistes par une méthode scientifique.

a. L'application à la sémantique des principes d'analyse phonologique

Comme Ph. Marcq, B. Pottier adopte lors de l'étude sémantique du lexique la démarche structuraliste, fondée sur l'idée que la valeur d'un signe n'apparaît que lorsque celui-ci s'oppose à d'autres signes :

> Si l'on compare une série de signes appartenant à un même domaine, on constate qu'un signifié Sé (substance sémantique) tire sa valeur de ses propriétés par rapport à l'ensemble considéré. On parle dans ce cas de *signification* [...]. Ainsi *maison* tire sa signification de ses propriétés sémantiques **relatives** à un ensemble qui peut être par exemple {*maison, villa, hôtel, pavillon*}.[152]

Mais B. Pottier ne va pas jusqu'à affirmer qu'une absence d'oppositions reflète une absence de signifié, car le signifié tel qu'il le conçoit est une qualité indispensable du signifiant. On ne peut donc pas concevoir de signe qui n'ait pas de signifié :

> L'asémantisme n'existe pas.

---

[151] Nous ferons un détour par la sémantique lexicale, puisque les analyses sémiques de B. Pottier ont éveillé des critiques, qui donneront naissance aux modèles d'analyse que nous présenterons au troisième chapitre.

[152] B. Pottier, *Linguistique générale, théorie et description*, Paris, Klincksieck, 1985, 2e tirage, p. 28, désormais *LG*.

> Dans la mesure où un être humain a produit un énoncé, on doit supposer qu'il a une isosémie profonde. Seuls les discours aléatoires produits par des machines ou des jeux peuvent à la limite être asémantiques : « l'autoroute visse les confitures ».[153]

Une fois ce principe posé, B. Pottier tente de rationaliser l'analyse en transposant au niveau sémantique les modèles d'analyse qui se sont avérés très efficaces pour la phonologie :

> La phonologie de l'école de Prague [...] en associant l'étude de la substance phonique à celle de la forme, a donné, à notre avis, des résultats remarquables. Dans le domaine, non plus des sons, mais de ce qu'on appelle la « grammaire », nous avons pensé qu'une méthode d'analyse et de systématique qui s'inspirerait de l'école phonologique pourrait donner des résultats intéressants.[154]

La phonologie structurale repose sur le constat que le phonème se décompose en unités oppositives distinctives de sens, les « phèmes ». Dans une série de phonèmes parents, chaque élément prendra sa valeur par comparaison aux autres, et sera caractérisé « par la présence ou l'absence d'un certain nombre de traits »[155]. On obtiendra une vue d'ensemble des caractéristiques partagées ou non par les phonèmes étudiés en élaborant un tableau comme celui-ci, qui résume les traits présents dans l'ensemble de phonèmes {p, b, m} :

Tableau 3 : les traits distinctifs des phonèmes p, b, m selon B. Pottier

	p	**b**	**m**
Sonorité	-	+	+
Labialité	+	+	+
Nasalité	-	-	+
Occlusion buccale	+	+	+

L'ensemble des phèmes constituant le phonème est le « phémème » :

> phémème = {phème 1, phème 2, ...phème *n*}

Par exemple, « le phonème /p/ a comme phémème l'ensemble des phèmes {non-sonore, labial, non-nasal, occlusif} »[156]. Le point commun à une série de phonèmes (par ex. la série {p, b, m}) est appelé « archiphémème » :

> phémème (p) ∩ phémème (b) ∩ phémème (m) = archiphémème.

B. Pottier applique directement ces principes de phonologie au niveau sémantique : le sens d'un terme ne peut être saisi qu'en comparant ce dernier à d'autres termes avec lesquels il constitue un ensemble. On ne peut en effet pas comparer les unes aux autres des entités qui n'ont rien en commun :

---

[153] *Ibid.*, p. 86.
[154] B. Pottier, *Systématique des éléments de relation*, Paris, Klincksieck, 1962, Introduction, p. 2, désormais *SER*..
[155] B. Pottier, *LG, op. cit.*, p. 61.
[156] B. Pottier, *loc. cit.*

> *Toute signification est relative* à des ensembles d'expérience selon les circonstances de la communication.[157]

La série à laquelle appartient le lexème étudié détermine les traits qui seront pertinents pour la description de ce lexème. Ce que B. Pottier nomme « substance du signifié » est alors constitué d'un ensemble de traits distinctifs de signification « *relativement à un ensemble* »[158], appelé « sémème ». Chaque trait de cet ensemble est un « sème ».

sémème = {sème 1, sème 2, ...sème n}. [159]

Ainsi, le sémème de *chaise* est {surface plane au-dessus du sol, pour s'asseoir, avec dossier}, et il ne comprend le sème {sans bras} que si l'ensemble de départ comporte *fauteuil.* Le sémème comprend deux catégories de sèmes :

- Les sèmes « dénotatifs » « déterminent d'une façon stable et avec une vaste assise sociale la signification d'un signe. (ex : /avec moteur/ pour *autobus*) »[160]. Eux-mêmes se divisent en deux sous-groupes :

- les sèmes dits « spécifiques », qui forment le « sémantème »,
- les sèmes « génériques », dont l'ensemble est le « classème ».

- Les sèmes « connotatifs » « caractérisent d'une façon instable et souvent individuelle la signification d'un signe (ex : /être secoué/ pour *autobus*) ». L'ensemble des sèmes connotatifs est appelé « virtuème ».

À l'intersection des sémèmes d'une série, on trouve l'« archisémème ». Si cet archisémème correspond en langue au sémème d'un mot, ce mot sera l'« archimorphème » ou aussi l'« archilexème »[161] de la série des morphèmes considérés. Par exemple, *siège* est l'archimorphème de l'ensemble {*chaise, tabouret, fauteuil, canapé, banc...*}.

sémème 1 ∩ sémème 2 ∩ sémème 3 ∩ sémème 4 = *archisémème.*

b. Le modèle des CNS

Après ces mises au point terminologiques, le linguiste peut se livrer à l'analyse sémique rationnelle des lexèmes à étudier. Elle consiste à présenter sous forme de tableau les conditions que remplissent ou ne remplissent pas les membres de la catégorie. C'est le mode de catégorisation par conditions nécessaires et suffisantes (CNS), pour l'élaboration duquel

---

[157] *Ibid.*, p. 63.
[158] *Ibid.* (*LG*), p. 62.
[159] *Ibid.*, p. 29.
[160] *Ibid.*, p. 29-30.
[161] *Ibid*., p. 100.

« on devra répondre à un certain nombre de questions, par oui (+) ou par non (-) ou indifférent (~). » Le tableau suivant figure « l'ensemble {*aboyer, crier, glousser, miauler*}, établi par l'expérience (par ex. les animaux domestiques d'une famille rurale) »[162] :

Tableau 4 : analyse sémique des bruits d'animaux selon B. Pottier

	aboyer	**crier**	**glousser**	**miauler**
Manifestation Sonore buccale	+	+	+	+
Par le chat	-	+	-	+
Par le chien	+	+	-	-
Par la poule	-	+	+	-
Avec n décibels	~	~	~	~
Par un humain	-	+	-	-

Comme les traits distinctifs pertinents pour l'analyse sémique des morphèmes dépendent de l'ensemble considéré, *aboyer* a pour sémème : {manifestation sonore buccale, par le chien}, impliquant {pas par le chat, pas par la poule} dans cet ensemble. De même, « *chaise* a pour sémème {surface plane au-dessus du sol, pour s'asseoir, avec dossier}, impliquant {sans bras} uniquement si dans l'ensemble considéré est présent le terme *fauteuil.* »[163] Ce tableau fait également apparaître que l'archisémème de la série étudiée est *manifestation sonore buccale*, et que son archimorphème est *crier*.

Un autre exemple d'analyse sémique est celle que B. Pottier fait de l'ensemble d'expérience (citadin voyageur) : {*voiture, taxi, autobus, autocar, métro, train, avion, moto, bicyclette*}, qui donne lieu au tableau suivant :

Tableau 5 : analyse sémique des moyens de transport urbains selon B. Pottier

	sur terre	**sur rail**	**deux roues**	**individuel**	**payant**	**4 à 6 personnes**	**intra-urbain**	**transport de personnes**
Voiture.....	+	-	-	+	-	+	~	+
Taxi	+	-	-	~	+	+	~	+
Autobus ...	+	-	-	-	+	-	+	+
Autocar....	+	-	-	-	+	-	-	+
Métro	+	+	-	-	+	-	-	+
Train	+	+	-	-	+	-	-	+
Avion	-	-	-	~	+	~	-	+
Moto	+	-	+	+	-	-	~	+
Bicyclette	+	-	+	+	-	-	~	+

[162] *Ibid.*, p. 62.
[163] *Ibid.*, p. 62-63.

Ces analyses permettent de cerner le sémantisme des lexèmes et ce qui distingue, au niveau des dénominations, un mot d'un autre. Cela n'est possible que si l'on prend en compte le monde des réalités.

2. La sémantique des éléments de relation

a. L'analyse des prépositions

- Sur le plan syntaxique

En ce qui concerne les éléments de relation, B. Pottier complète le point de vue structuraliste par des réflexions qui confèrent aux phénomènes étudiés un signifié positif, c'est-à-dire indépendant de la présence d'oppositions. B. Pottier classe la préposition parmi les mots de relation subordonnants. Sur le plan syntaxique, son analyse est fidèle à celle de G. Guillaume : il reprend les notions d'apport et de support, ainsi que la présentation des parties du discours selon leur incidence. Il adhère à l'idée de G. Guillaume selon laquelle la préposition est incidente à un diastème, qu'il reformule ainsi :

> En règle générale, on emploie un subordonnant quand on établit une relation entre des termes non-incidents directement.[164]

La préposition intervient alors avec le verbe : comme complément du verbe transitif indirect, ou bien dans le groupe prépositionnel en fonction de circonstant ; elle joue aussi un rôle par rapport au substantif, lorsque celui-ci est incident à un autre substantif, à un verbe non conjugué ou encore à un adjectif dit « médiat » (par ex. dans *une place de libre*)[165]. Cela amène B. Pottier à distinguer, sur le plan syntaxique, trois types de prépositions :

> = le subordonnant d'incidence, utilisé après substantif, et limité pratiquement à *à* et à *de.*
> = le subordonnant de dépendance adjectivale, limité pratiquement à *à* et à *de.*
> = le subordonnant relevant de la construction verbale et qui englobe toutes les formes de préposition.[166]

- Sur le plan sémantique

B. Pottier examine la préposition dans une vision plus « globale » que G. Guillaume et G. Moignet, puisqu'il intègre celle-ci à l'ensemble des éléments qui expriment en français une relation. Fidèle à G. Guillaume, il considère que la préposition a une substance non-prédicative :

---

[164] B. Pottier, *SER, op. cit.*, p. 193.
[165] *Ibid.*, p. 194.
[166] *Ibid.*, p. 195.

> Les trois phénomènes en présence sont la *prédication*, la *modification* et la *catégorisation*. Les mots à lexème ont obligatoirement la prédication et la catégorisation ; facultativement la modification. Les autres parties du discours sont des éléments de relation R se groupant sous les phénomènes de la *subordination* et de la *coordination*. Leur substance n'est pas prédicative, puisqu'ils ne contiennent pas de lexème ; elle n'est pas non plus catégorisatrice ; il s'agit d'une substance *modificatrice* [...].[167]

Partant de l'hypothèse qu'à un signifiant unique correspond un signifié unique, B. Pottier souligne que la préposition ne diffère par sa nature ni de la préposition avec ellipse, ni du préfixe. Le schéma fondamental du fonctionnement de la préposition étant A R B, on a affaire à une préposition quand A est différent de B, et à un préfixe quand A est égal à B, mais cette différence d'incidence n'influe pas sur le sémantisme profond du morphème étudié. De même, à l'instar de G. Guillaume et G. Moignet, B. Pottier rapproche le sémantisme de certaines prépositions de celui des conjonctions avec lesquelles elles sont parentes :

> Pour nous, il n'existe en langue *qu'un* morphème (appelons-le préposition), dont la construction directe a lieu avec un terme B nominal, exprimé ou non ; la construction indirecte a lieu à l'aide du nominalisateur de discours DE devant un infinitif, et QUE devant un verbe conjugué :
> Préposition + syntagme nominal : « ... *avant* son départ ».
> Préposition + [Sn.] : « ... *avant* ».
> Préposition + DE + Infinitif : « ... *avant* de partir ».
> Préposition + QUE + Verbe conjugué : « ... *avant* que tu partes ».[168]

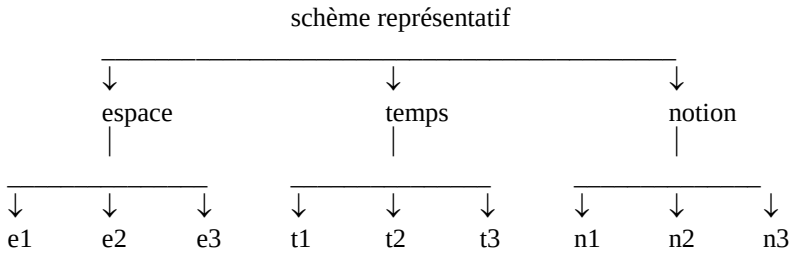
B. Pottier a donc une conception très unitaire du signifié, mais il ne reprend pas explicitement la notion guillaumienne de signifié de puissance. Pour lui, les divers emplois que peut avoir une préposition ne sont pas des homonymes ; bien au contraire, ils sont la manifestation d'un polysème. Le signifié rend raison d'absolument tous les emplois : un signe ne pouvant pas être dénué de sémantisme, il n'existe pas de prépositions vides. Entre les différents représentés permis par le signifié abstrait, il n'y a pas de structure hiérarchique : profondément antilocaliste, B. Pottier nie l'existence d'un sens premier de la préposition. Mais sans qu'il y ait d'emploi premier ou d'emploi plus représentatif, il remarque que les types d'emplois se distribuent selon trois champs d'application distincts, déterminés par notre expérience : le domaine spatial, le domaine temporel et le domaine notionnel. Ainsi, au lieu de la succession :

signification spatiale
↓
signification temporelle
↓
signification notionnelle

[167] *Ibid.*, p. 111.
[168] *Ibid.*, p. 197.

B. Pottier propose de classer les représentés de la préposition en trois champs d'application égaux, qui constituent une première étape dans la recherche du signifié, car ces trois domaines se situent à un niveau intermédiaire entre la multiplicité des représentés possibles et le signifié unique du lexème. Le sémantisme de la préposition est ainsi formé de trois niveaux : le niveau supérieur est celui de l'« unité de représentation », le deuxième celui de la « tripartition possible dans une première spécialisation », et le troisième le niveau de la « division illimitée dans le discours » :[169]

Figure 8 : le découpage du signifié en domaines d'expérience selon B. Pottier



L'objectif de B. Pottier, à l'instar de celui de E. Benvéniste dans son étude sur les prépositions latines *prae* et *pro*[170], est de remonter aux sèmes pertinents des prépositions à partir des emplois multiples dans lesquels on peut les rencontrer. Les traits pertinents de chaque préposition apparaissent par comparaison avec ses consœurs. Ils sont figurés par un schème représentatif. Pour figurer celui-ci, qui est une abstraction des domaines d'expérience spatial, temporel et notionnel, B. Pottier adopte le schéma fondamental de la psychomécanique élaboré par G. Guillaume, et déterminé par les notions d'afférence et d'efférence. Il permet de regrouper les prépositions par paires, et de les faire figurer sur un tenseur binaire radical.

> La psychosystématique livre donc un *mouvement structural* qui convient très bien au mouvement notionnel qui va le recouvrir au moyen d'une sémiologie particulière. On n'a aucun mal à inscrire sous ce mouvement le couple *à / de* ; on peut encore écrire *par / pour, sous / sur* etc. [...] On se perd bientôt dans des oppositions de moins en moins nettes. C'est pourquoi à partir de cette donnée première de binarité afférente-efférente, nous avons recherché quels traits pertinents s'ajoutent à ce mouvement structural selon la sémiologie appliquée.[171]

Le sémantisme de la préposition est alors considéré comme un cinétisme sur lequel on opère une saisie. La première partie du cinétisme est un mouvement d'afférence (ou d'approche), et la seconde un mouvement d'efférence (ou d'éloignement). Dans un article où

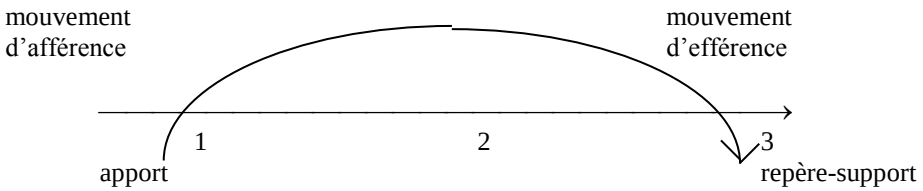
[169] Cf. B. Pottier, *SER, op. cit.*, p. 126-127.
[170] E. Benvéniste, « Le système sublogique des prépositions en latin », *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966, Tome I, p. 132-139.
[171] B. Pottier, *SER, op. cit.*, p. 247.

B. Pottier résume l'essentiel de sa théorie, il explique que ce double mouvement est une structure fondamentale des langues, parce qu'il correspond à un mouvement de la pensée :

> Certains concepts ne peuvent exister que si un autre a d'abord été conçu.[172]

L'auteur représente ce double mouvement par la figure suivante :

Figure 9 : mouvement d'afférence et d'efférence selon B. Pottier



Dans un premier sous-modèle A, la section 3 est symétrique de 1. « En fonction de la nature sémantique de l'apport, les représentations des trois positions vont acquérir des effets spécifiques ». Dans le second, 3 « continue le mouvement de 1 vers 2 ; 3 est un maintien ou une amplification de 2 »[173]. Les prépositions figurent dans le tableau résumant les principes du sous-modèle A.

Dans *Systématique des éléments de relation*, ce schéma d'afférence et d'efférence s'investit, pour chaque préposition, de valeurs particulières, que B. Pottier ne décrit pas verbalement, mais schématiquement. La paire de prépositions figure sur un seul cinétisme ; ce qui différencie chacune des deux prépositions est la saisie à laquelle elle correspond, ainsi que la partie (marche à l'étroit ou marche au large) dans laquelle elle figure. On voit ici comment B. Pottier s'inspire à la fois des analyses structuralistes traditionnelles et de la psychomécanique pour étudier de façon complète les prépositions[174]. L'auteur élabore par ce biais des petits systèmes, dont l'addition doit faire apparaître le système des prépositions en langue. Les sous-systèmes des prépositions sont déterminés par la nature du repère qu'implique le sémantisme de la préposition, par sa fréquence d'emploi, ainsi que par le caractère plus ou moins systématisé desdits emplois.[175]

Dans *Linguistique générale,* B. Pottier intègre aux tableaux des CNS, déjà employés pour les lexèmes, les schèmes représentatifs propres aux prépositions, et censés figurer leur sémantème, c'est-à-dire l'ensemble de leurs sèmes. Les tableaux illustrent les sèmes

---

[172] Cf. B. Pottier, « Pensée et cognition », *Faits de langue* 1, 1993, p. 99.
[173] *Ibid.*, p. 101.
[174] On peut noter que B. Pottier n'adopte pas les notions guillaumiennes de signifié de puissance et de signifié d'effet.
[175] B. Pottier, *SER, op. cit.*, p. 256 ss.

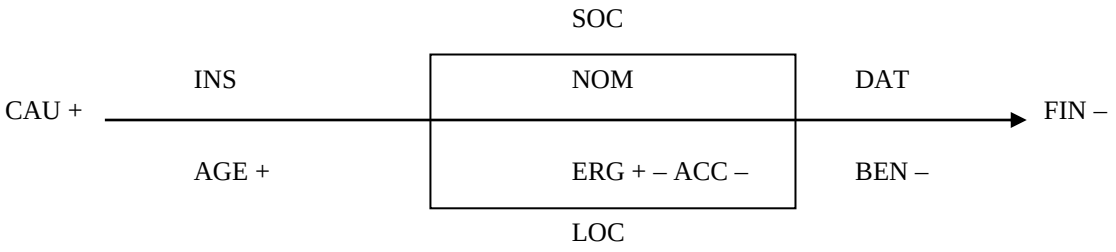
dénotatifs de la préposition, qui comprennent « ses sèmes spécifiques (tels que /mouvement/, /approche/, /horizontalité/, /limite simple/, ...) et [...] ses sèmes génériques (tels que « applicable à E, T ou N ») ».[176]

b. La sémantique des cas

- Les cas logiques

Outre les prépositions, comptent également parmi les éléments de relation les cas, grammaticaux ou abstraits. À un niveau antérieur à l'expression linguistique, c'est-à-dire conceptuel, B. Pottier identifie des cas logiques. Ils sont exprimés de diverses façons par les langues naturelles, mais semblent exister dans toutes. Ils se répartissent en trois zones sémantiques, qui prennent place sur un cinétisme inspiré du double mouvement d'afférence et d'efférence. Au centre du sémantisme figure le verbe. Plus on progresse dans les zones, moins le cas est lié au verbe. La zone I d'actance primaire comprend les cas sémantiques NOMINATIF, ERGATIF, ACCUSATIF. La zone II, zone d'actance secondaire, est constituée des cas CAUSAL, INSTRUMENTAL, AGENTIF, DATIF, BÉNÉFACTIF et FINAL. Enfin, la zone III est une zone de dépendance habitée par le LOCATIF. De plus, il existe un cas marginal : le SOCIATIF. La zone d'actance comprend donc onze cas, la zone de dépendance un seul (LOC). On peut figurer cette répartition sur un cinétisme, la zone I formant le centre du cinétisme, la zone II sa partie gauche, et la zone III se situant vers sa fin, en direction de la flèche :

Figure 10 : la répartition des cas logiques selon B. Pottier



Ces cas logiques peuvent aider le linguiste à cerner le sémantisme des prépositions, dans la mesure où chaque préposition répond d'un ou de plusieurs de ces cas. B. Pottier pense ainsi que certaines prépositions sont plus étroitement liées au verbe que d'autres, la zone d'actance étant plus proche du groupe verbal que la zone de dépendance :[177]

[176] B. Pottier, *LG, op. cit.*, p. 133.
[177] *Ibid.*, p. 132.

Figure 11 : la répartition des prépositions et des cas logiques selon B. Pottier

En actance :

par	*à, pour*
(grâce à, à cause de, de, avec, sans, si)	(afin de, dans le but de)
CAU, AGE, INS.	DAT, BEN, FIN.

En dépendance (LOC) *:*

|⟶	o	⟶ |
(E)	*à*	
de	*en, dans*	*à*
	sous / sur	
(T) *depuis, dès*	*à*	*jusqu'à*
	vers	
	pendant	
	avant / après	
(N) *par, de*	*de, à*	*à, pour*
	-ment	
	avec, sans.	

Le fait que la distribution des prépositions du français et celle des cas conceptuels ne se recouvrent pas totalement explique les phénomènes de polysémie. Ainsi, la préposition *avec* peut connaître plusieurs effets de sens, que l'on pourra distinguer à l'aide des cas logiques :

« Pierre est sorti *avec ses chaussures neuves* »
LOC (N)
« Pierre est sorti *avec sa cousine* »
SOC
« Pierre est heureux *avec des chaussures neuves* »
CAU
« Pierre l'a tué *avec un couteau* »
INS[178]

- Les cas grammaticaux

Au lieu des prépositions, on peut aussi comparer les cas conceptuels avec les cas grammaticaux. B. Pottier place ainsi les cas latins sur le cinétisme utilisé pour les cas sémantiques. Dans la zone d'actance I figurent le nominatif et l'accusatif. L'ablatif est au début du cinétisme (zone IIa) ; il évoque la cause, l'origine, la base. Le datif est situé dans la deuxième partie du cinétisme (zone IIb) : il exprime le but, la finalité, la destination. Le génitif figure dans la zone de dépendance et « exprime la dépendance d'une base »[179]. La

[178] *Ibid.*, p. 134.
[179] *Ibid.*, p. 131.

théorie de G. Guillaume permet donc à B. Pottier d'approcher le signifié des cas. Si la méthode structuraliste des oppositions permet encore apparemment d'analyser le sens des prépositions par le biais de l'analyse sémique, elle est abandonnée pour des phénomènes totalement dépourvus de représentés comme les cas.

B. Critique

1. L'analyse sémique du lexique

L'analyse sémique est très utile pour classer les représentés d'un terme, surtout lorsqu'il s'agit d'un nom de chose, et elle peut être employée dans le cadre de l'enseignement d'une langue étrangère. Cependant, elle court le risque de répertorier des référents extra-linguistiques à la manière d'une nomenclature, plutôt que des représentés. De plus, elle paraît difficilement applicable à des unités de langue qui ne véhiculent pas de représentation précise, comme c'est le cas des prépositions dans certains emplois. Et même pour les noms, elle a une portée limitée : elle ne décrit que les situations extra-linguistiques pour lesquelles on peut ou non employer tel ou tel terme (par exemple *autobus vs. autocar*), mais elle n'informe en rien sur le signifié abstrait du terme considéré. Ainsi, le tableau de l'ensemble d'expérience (citadin voyageur) reproduit plus haut ne sera d'aucune aide pour expliquer ce qui, dans le signifié abstrait de *train,* permet l'emploi de ce mot dans les expressions *mener un grand train de vie, le train-train quotidien* ou comme marqueur aspectuel dans *je suis en train de travailler*. Les insuffisances de l'analyse en CNS seront développées à propos de la théorie du prototype dans la troisième partie.

2. Le sémantisme des prépositions

Il est inutile de revenir sur la validité des paires prépositionnelles au niveau du signifié. Puisque les prépositions sont traitées comme parties d'un système d'oppositions, il est évident que seul un de leur représenté est étudié. De plus, l'emploi que fait B. Pottier du tenseur et du double mouvement d'afférence et d'efférence inventés par G. Guillaume ne semble pas très rigoureux : la valeur de l'axe qui sépare les deux prépositions est variable et la notion que le cinétisme est censé représenter n'est pas précisée.

En ce qui concerne la proposition de B. Pottier de regrouper les types d'emplois des prépositions en trois domaines (espace, temps et notion) avant de « remonter » à leur signifié,

elle nous paraît pratique du point de vue de la présentation puisqu'elle permet de mettre un peu d'ordre dans l'analyse. Toutefois, ces « domaines » sont un découpage extra-linguistique et n'informent donc en rien sur les propriétés linguistiques de la préposition étudiée. Ils concernent tout au plus le référent dénoté par les supports d'avant ou d'après de la préposition, et non cette dernière. Ils sont donc d'une utilité réduite. De plus, il n'est pas rare que tel ou tel emploi soit au croisement de plusieurs « domaines ». Nous avons déjà exposé les cas des emplois spatiaux abstraits du type *er geht auf die Post ;* on peut aussi remarquer que *ich bin gespannt auf das Ergebnis* est à la fois « temporel » et « notionnel ». Certes, il y est question de prospectivité, donc de futur, mais aussi de l'attitude affective et intellectuelle du sujet, tendue vers un point inconnu. De plus, la multitude et la diversité des emplois de *auf* que l'on peut qualifier de « notionnels » font que ce domaine n'est finalement d'aucun secours pour procéder à un classement pertinent du corpus.

CHAPITRE III

LES THÉORIES DU PROTOTYPE

I. PRÉSENTATION GÉNÉRALE DES THÉORIES COGNITIVISTES

Après le survol de deux théories du signifié issues plus ou moins directement du structuralisme, nous présentons une autre école linguistique, le courant cognitiviste, qui aborde autrement que les précédentes la question de la polysémie. S'appuyant sur les résultats des sciences cognitives, les représentants de cette école estiment que le sens des mots ne se limite pas à une définition de dictionnaire, purement linguistique, mais est déterminé par la manière dont nous catégorisons notre environnement. Chaque mot véhicule une certaine image mentale. Ces représentations elles-mêmes découlent de nos expériences sensibles et de la manière dont nous acquérons les connaissances du monde qui nous entoure. En conséquence, le plan du représenté est central dans les études de ce type, car c'est en décrivant le plus précisément possible la représentation mentale que véhicule un terme que l'on cernera son sens. Nous exposerons dans un premier temps les grands principes de la linguistique cognitiviste, puis nous rendrons compte plus particulièrement de leur application par Claude Vandeloise aux prépositions françaises.

A. Historique

Les études cognitivistes appliquées à la linguistique sont nées à la fin des années soixante-dix en réaction à la grammaire générative, et ont connu depuis un franc succès. Nous tenterons ici de clarifier le flou qui règne entre les différentes branches de cette école, en résumant d'abord ses fondements théoriques puis en en analysant une application pratique.

Pour ce faire, nous nous appuierons essentiellement sur la vaste synthèse qu'a faite G. Kleiber sur ce sujet[180].

Les thèses cognitivistes reposent sur une hypothèse scientifique d'un poids considérable, selon laquelle la langue est le reflet d'une structure cognitive première, qui la détermine. La réflexion sur la sémantique se situe donc ici à un niveau différent de la linguistique structuraliste : tandis que cette dernière participe d'une conception aréférentielle de la langue, le cognitivisme considère que le lexique reflète la catégorisation de nos expériences et de nos perceptions.

Selon les tenants de cette théorie, l'observation des faits de langue permet de proposer certaines conclusions sur la cognition. Cette approche est illustrée par A.-M. Berthonneau, qui tente de démontrer l'autonomie de notre représentation du temps par rapport à celle de l'espace :

> Puisque ce sont les formes linguistiques qui permettent de faire des hypothèses sur la structure de la cognition (même si la cognition est postulée première), l'existence de formes linguistiques propres au temps devrait donc conduire à la conclusion que le temps fait lui aussi l'objet d'une conceptualisation spécifique, indépendante de l'espace.[181]

L'hypothèse du lien entre langage et cognition est sinon démontrée, du moins développée grâce aux recherches sur la catégorisation humaine menées en psychologie cognitive par Eleanor Rosch. Le point commun essentiel entre les travaux de linguistique et de psychologie est la question de la catégorisation. Les expériences de E. Rosch « démontrent que tous les membres d'une catégorie n'ont pas le même statut et que les membres les plus représentatifs, appelés *prototypes*, jouent un rôle privilégié dans la structure de la catégorie »[182]. La sémantique cognitive applique alors ce principe aux catégories lexicales, non sans cultiver les ambiguïtés, comme le note G. Kleiber :

> [...] il faut éviter, autant que possible, l'amalgame pur et simple des deux plans [...]. La théorie du prototype est une théorie de la catégorisation et, en tant que telle, n'est pas premièrement une théorie sémantique du mot. Le terme *sémantique* de l'appellation *sémantique du prototype* ou encore de l'expression *catégorie sémantique naturelle* ne recouvre pas chez les psychologues les mêmes réalités que chez les linguistes. Les psychologues peuvent l'utiliser pour parler des concepts et des représentations mentales, donc sans le rattacher particulièrement, soit à des universaux linguistiques (les *noèmes* ou *primitifs* sémantiques), soit à des signes linguistiques précis [...]. Par contre, les linguistes, lorsqu'ils se saisissent de la notion de *prototype*, y voient avant tout une théorie qui permet

[180] G. Kleiber, *La sémantique du prototype. Catégories et sens lexical*, Paris, PUF, 1990.
[181] A.-M. Berthoneau, « Espace et Temps : quelle place pour la métaphore », *Verbum* XX (4), 1998, p. 370. On est toutefois en droit de remettre en cause la primauté de la cognition sur les faits linguistiques et sa déductibilité à partir de ceux-ci, comme le fait D. Leeman dans l'article « La métaphore dans la description des prépositions », *Verbum* XX (4), 1998, p. 453.
[182] C. Vandeloise, « Présentation », *Langages* 110, 1993, p. 4.

> de régler le problème du sens lexical. La *sémantique du prototype* devient ainsi une théorie sur le sens « linguistique », et tout particulièrement sur le sens d'un mot.[183]

Ce glissement est cependant possible et même justifié lorsqu'il s'agit de dénominations, ou *names* :

> Le mot, ou [...] le morphème, désigne ainsi une catégorie (ou un concept) et s'interroger sur les membres pour lesquels il peut être employé revient à s'interroger sur les membres qui font partie de la catégorie qu'il représente. Vue sous cet angle, la catégorisation devient une affaire proprement sémantique.[184]

Inspiré par les résultats de E. Rosch et ses collègues, le courant cognitiviste marque un tournant dans la linguistique de ces vingt dernières années : il s'émancipe de la sémantique traditionnelle – l'école structuraliste et son héritière, la grammaire générative – sur de nombreux points, sans toutefois renier les progrès que ces deux écoles ont pu faire faire à la linguistique et sur lesquels il s'appuie à son tour. Avec lui, la linguistique s'affirme comme science « décomplexée », dont l'objet nécessite une méthode différente de celle des sciences exactes . Ainsi pour C. Vandeloise, la grammaire cognitive et la « linguistique contemporaine orthodoxe » sont :

> deux théories qui utilisent la science de manière différente : alors que la grammaire cognitive renonce aux règles absolues et à la catégorisation classique, se conformant ainsi aux découvertes de la psychologie cognitive expérimentale contemporaine, structuralisme et grammaire générative décident que le langage doit se calquer sur un modèle scientifique préétabli, un modèle que les sciences naturelles elles-mêmes commencent à mettre en doute.[185]

B. Les grands principes

1. Détachement du modèle des conditions nécessaires et suffisantes

Le cognitivisme dans ses grands principes repose sur une vision nouvelle du phénomène de la catégorisation, et naît en réaction aux théories classiques. La catégorisation traditionnelle, dont nous avons présenté une illustration avec les analyses de B. Pottier, raisonne en termes de conditions nécessaires ou suffisantes (CNS). Selon elle, un terme appartient à une catégorie s'il comporte un certain nombre de traits stables, qu'il partage avec les autres membres de la catégorie. Au sein d'une même catégorie, tous les termes membres ont un statut équivalent. G. Kleiber résume les caractéristiques du modèle des « CNS » comme suit :

---

[183] G. Kleiber, *op. cit.*, p. 15-16.
[184] *Ibid.*, p. 17.
[185] C. Vandeloise, « Autonomie du langage et cognition », *Communications* 53, 1991, p. 83.

> (i) Les concepts ou catégories sont des entités aux frontières clairement délimitées.
> (ii) L'appartenance d'une entité particulière à une catégorie répond au système du vrai ou du faux.
> (iii) Les membres d'une même catégorie ont un statut catégoriel égal, puisque chaque membre possède les propriétés requises par la définition de la catégorie. Eu égard à la catégorie à laquelle ils appartiennent, chaque membre est un aussi « bon » membre que les autres.[186]

La sémantique calque ainsi son fonctionnement sur le mécanisme de catégorisation :

> Le lien avec la sémantique lexicale est clair : l'ensemble de conditions nécessaires et suffisantes pour qu'une entité *x* soit rangée dans la catégorie Y correspondra aussi au sens du mot Y [...]. La définition sémantique d'un mot se présente par là même comme une conjonction de traits indépendants auxquels doit satisfaire une entité pour être appelée ainsi. Chaque définition donne lieu à une vérité *analytique* [...]. Le modèle sémantique des CNS postule donc une séparation rigide entre des traits *essentiels*, [...] et des traits *accidentels* ou *contingents*, qui ne font pas partie de la définition sémantique de l'item lexical et qui ne peuvent fonctionner que dans des phrases *synthétiques*.[187]

La catégorisation et par conséquent la sémantique traditionnelles reposent sur une vision rationnelle, voire mathématique des choses. Elles impliquent que le sens d'un mot se laisse délimiter plus ou moins nettement et que les catégories sont des entités discrètes, qui se différencient de façon claire.

2. Les théories du prototype

La naissance de la sémantique du prototype marque une rupture radicale avec le modèle des CNS. D. Geeraerts résume les grands principes de la sémantique cognitive, telle qu'elle est représentée par des travaux comme ceux de C. J. Fillmore, G. Lakoff et M. Johnson, R. Langacker, « en contraste avec les conceptions de la catégorisation qui, implicitement ou explicitement, ont été en vogue pendant quelques dizaines d'années. » Son sommaire des thèses centrales de la sémantique cognitive – dont voici les extraits les plus significatifs – tourne autour de l'abandon des CNS :

> 1. Les concepts lexicaux ont des frontières vagues, dans la mesure où ils contiennent des zones périphériques entourant des centres conceptuels clairement établis (*par opposition à* : les concepts lexicaux sont des entités discrètes, bien définies). Le rôle des prototypes dans la catégorisation implique que les catégories peuvent intégrer des exemples marginaux qui ne sont pas rigidement similaires aux cas centraux. Parallèlement à cette caractéristique de l'extension, il peut être impossible de définir un concept en intension par un ensemble d'attributs applicables à tous les éléments appartenant à l'extension de ce concept.
> 2. Les concepts lexicaux sont des groupes polysémiques de nuances sémantiques qui se chevauchent (*par opposition à* : les différents sens d'un élément lexical peuvent toujours être strictement distingués les uns des autres).

[186] G. Kleiber, *op. cit.*, p. 22-23.
[187] *Ibid.*, p. 23.

Le lien qui unit différents éléments au sein d'une même catégorie est de l'ordre de la ressemblance de famille :

> 3. La distinction entre analytique et synthétique et entre attributs essentiels et accidentels ne peut pas être rigidement maintenue (*par opposition à* : il y a une distinction stricte entre les énoncés analytiques et synthétiques et entre les attributs essentiels et accidentels) [...]. Il ne doit pas nécessairement y avoir un ensemble d'attributs applicables à tous les éléments de la catégorie (et rien qu'à eux) qui définit l'essence de la catégorie (tous les autres attributs étant accidentels).
> 4. Les concepts lexicaux peuvent être définis par des disjonctions (*par opposition à* : les concepts sont nécessairement définis par des conjonctions) d'attributs pertinents [...]. Du point de vue classique, un concept est défini par un ensemble d'attributs essentiels qui s'appliquent tous aux membres de la catégorie en question. Dans une catégorie organisée autour de prototypes, cependant, l'appartenance à la catégorie peut être fondée sur un nombre suffisant de similarités plutôt que sur l'identité ; certains des attributs prétendument nécessaires (« essentiels ») aux exemples centraux de la catégorie peuvent se montrer facultatifs à la périphérie.
> 5. Les attributs d'une catégorie (ou ses éléments) peuvent avoir différents degrés de représentativité (*par opposition à :* tous les attributs d'une catégorie [ou ses éléments] ont un même degré de représentativité). Les attributs qui ne sont pas partagés par *tous* les membres de la catégorie (ou par une majorité d'entre eux) sont moins importants pour la définition que les attributs qui apparaissent pour toutes les entités de la catégorie ou presque. Ces attributs fréquents ont plus de poids dans la structure sémantique de la catégorie. Il en va de même pour certains éléments de la catégorie qui, en tant qu'éléments exemplaires, ont plus de poids que les éléments périphériques et moins représentatifs.
> 6. Les concepts lexicaux fonctionnent de manière flexible et analogique (*par opposition à* : les concepts lexicaux fonctionnent d'une manière logique et algorithmique). [...] Rendre les critères pour l'utilisation d'une catégorie moins stricts multiplie les possibilités d'utiliser cette catégorie.
> 7. Les concepts lexicaux doivent être étudiés comme une partie propre de la cognition humaine en général (*par opposition à* : les concepts lexicaux doivent être étudiés comme une partie d'une structure linguistique autonome). Ce qui est en jeu ici est l'hypothèse fondamentale des structuralistes selon laquelle le lexique contient une structure strictement sémantique indépendante de l'organisation cognitive générale de l'esprit humain et qu'il appartient à la sémantique [...] de révéler ; cela implique que la sémantique soit une discipline autonome. Au contraire la sémantique cognitive affirme que les concepts lexicaux ne peuvent être étudiés de manière adéquate qu'en relation avec les capacités cognitives générales de l'homme et, en particulier, qu'il n'y a pas d'organisation spécifiquement linguistique ou sémantique de la connaissance, séparée de la mémoire conceptuelle au sens le plus large [...]. La recherche en sémantique lexicale ne peut être accomplie de manière autonome, mais doit être menée en étroite collaboration avec les autres sciences qui étudient l'esprit humain.
> 8. Il n'y a pas de distinction entre la sémantique et la connaissance encyclopédique (*par opposition à* : la définition sémantique d'un concept lexical doit être distinguée des données encyclopédiques qui lui sont rattachées).
> 9. Les études sémantiques ne peuvent pas ignorer le vécu et le milieu culturel de l'usager du langage (*par opposition à* : les phénomènes sémantiques devraient être étudiés indépendamment des données spécifiques au vécu de l'usager ou à sa culture).[188]

[188] D. Geeraerts, « La grammaire cognitive et l'histoire de la sémantique lexicale », *Communications* 53, 1991, p. 24-27.

a. La version standard de la sémantique du prototype

L'analyse que fait G. Kleiber de la théorie du prototype est plus subtile dans la mesure où elle opère une distinction entre sa version « standard » et sa version « étendue ». La version standard est représentée par les premiers travaux d'E. Rosch. Les catégories y sont conçues en termes de « prototypes » : le prototype est le meilleur exemplaire, ou meilleur représentant, d'une catégorie. Celle-ci est faite de membres qui n'ont pas un statut équivalent les uns par rapport aux autres, mais dont certains constituent de meilleurs exemplaires que d'autres. Cela doit être vérifié auprès d'un échantillon de population.

> Le prototype est ainsi conçu comme le meilleur exemplaire *communément* associé à une catégorie.[189]

Les thèses de la version standard du prototype sont pour G. Kleiber les suivantes :

> 1/ La catégorie a une structure interne prototypique ;
> 2/ Le degré de représentativité d'un exemplaire correspond à son degré d'appartenance à la catégorie ;
> 3/ Les frontières des catégories ou des concepts sont floues ;
> 4/ Les membres d'une catégorie ne présentent pas des propriétés communes à tous les membres ; c'est une *ressemblance de famille* qui les regroupe ensemble ;
> 5/ L'appartenance à une catégorie s'effectue sur la base du degré de similarité avec le prototype ;
> 6/ Elle ne s'opère pas de façon analytique mais de façon globale.[190]

Dans ce modèle de catégorisation, les différents membres d'une catégorie ne sont plus représentatifs de celle-ci au même degré, mais sont des membres plus ou moins prototypiques. Les catégories ne sont plus nettement délimitées – les frontières entre elles deviennent floues, et l'appartenance d'un élément à une catégorie ne se dégage plus par la réponse négative ou positive à des critères en nombre limité. On juge de l'appartenance d'un terme à une catégorie non plus par l'absence ou la présence de certains traits, mais par le degré de similarité qu'il présente avec le prototype de cette catégorie. Les conditions nécessaires et suffisantes sont ainsi remplacées par la notion de « ressemblance de famille », une expression empruntée par E. Rosch et C. B. Mervis à L. Wittgenstein[191] et définie par G. Kleiber comme :

> une structuration qui permet aux membres d'une catégorie d'être reliés les uns aux autres sans qu'ils aient une propriété en commun qui définisse la catégorie.[192]

Cette vision de la catégorisation est ensuite appliquée à la sémantique lexicale.

---

[189] G. Kleiber, *op. cit.*, p. 49.
[190] *Ibid.*, p. 51.
[191] On trouvera les références dans l'ouvrage de G. Kleiber, *op. cit.*
[192] G. Kleiber, *op.. cit.*, p. 54.

b. La version étendue

La différence entre version standard et version étendue de la sémantique du prototype n'est pas mentionnée dans la littérature spécialisée. Cependant, G. Kleiber met en relief certaines évolutions qui se sont effectuées au sein de cette théorie et qui reposent notamment sur les points suivants :

- La notion de prototype est remplacée par des degrés de prototypicalité. Le prototype n'est plus l'entité organisatrice d'une catégorie.
- En conséquence, on abandonne la thèse selon laquelle l'appartenance à une catégorie s'effectue sur la base du degré de similarité avec le prototype.
- On juge désormais fausse la thèse qui assimile le degré de représentativité d'un exemplaire à son degré d'appartenance à la catégorie.
- Le prototype n'est plus le résultat d'un consensus. On abandonne le jugement des locuteurs comme critère de définition du prototype.
- Seule subsiste l'idée de l'impossibilité de rendre compte des catégories au moyen des CNS.
- On conserve l'idée de ressemblance de famille, qui permet de relier les uns aux autres les membres d'une catégorie sans qu'ils aient une propriété en commun définitoire de la catégorie.

En résumé, dans la version étendue, le prototype n'est plus défini comme un exemplaire prototypique, mais comme un ensemble de traits prototypiques, qui ne correspond pas nécessairement à un exemplaire particulier. Cette version étendue permet de rendre compte de tous les types de catégorie, et notamment aussi de ceux qui se laissent décrire par le modèle des CNS. Une catégorie dont tous les membres possèdent les mêmes traits (comme 'nombre impair') devient un cas particulier de ressemblance de famille. Cette version a un pouvoir descriptif très puissant et peut s'appliquer à tous les phénomènes de catégorisation.

II. LES CONSÉQUENCES DU COGNITIVISME POUR LA SÉMANTIQUE

A. Une autre approche du sens

1. Le signifié vu par les cognitivistes

a. Conception positive du signifié

La théorie du prototype ouvre les frontières dans lesquelles s'était enfermée la sémantique de l'école structuraliste, et que nous avons mentionnées à plusieurs reprises dans les chapitres précédents. Dans le cadre de la sémantique du prototype, un concept n'a plus besoin d'avoir nécessairement un terme d'opposition pour avoir un sens. Comme le souligne G. Kleiber, on passe ainsi d'une conception contrastive à une conception positive du sens :

> La prise en compte des propriétés typiques implique un changement radical dans la façon de concevoir la définition sémantique d'un terme. Le modèle des CNS a pour vocation légitime de fournir une définition contrastive, qui indique clairement les traits qui séparent une catégorie des autres. L'approche prototypique ouvre la porte aux traits non contrastifs. Il ne s'agit plus seulement de dire ce qui distingue un chien d'un chat, mais de décrire positivement ce qu'est un chien et ce qu'est un chat.[193]

Pour définir le signifié d'un terme, il s'agira, plutôt que de le comparer à ses opposés, d'analyser la manière dont son référent est perçu puis conceptualisé par le locuteur. Dans la version standard, la représentation mentale prototypique véhiculée par ce terme sera son signifié.

b. L'emploi prototypique est l'emploi premier

Pour les linguistes cognitivistes qui appliquent la version standard de la théorie[194], le sens d'un terme n'est pas identique à la somme de ses emplois, ni au principe abstrait qui peut les expliquer. Contrairement aux défenseurs des théories du signifié, les sémanticiens de l'école cognitiviste ne recherchent pas un noyau commun aux différents emplois d'un terme, mais son sens premier, fondamental. Cet emploi premier sera aussi son emploi prototypique. Le « signifié » d'un mot peut donc avoir une existence phénoménale en discours. Les autres

---

[193] G. Kleiber, *op. cit.*, p. 74.

[194] Cf. notamment, l'analyse des prépositions françaises par C. Vandeloise, et celle de J.-C. Anscombre, « sur / sous : de la localisation spatiale à la localisation temporelle », *Lexique* 11, 1993, p. 111-145.

emplois sont dérivés de l'emploi prototypique selon le degré de ressemblance qu'ils entretiennent avec lui. Il en résulte donc une structure hiérarchisée du signifié.

En appliquant la version étendue de la théorie du prototype, on conçoit le signifié comme une famille, au sein de laquelle les différents membres (c'est-à-dire les grands types d'emplois du signifiant) sont liés les uns aux autres par un ou plusieurs traits communs, sans nécessairement tous partager le même trait.

2. Place de la polysémie

Même si la polysémie peut être analysée dans d'autres cadres théoriques (comme l'ont par exemple montré les travaux de J. Picoche), la théorie du prototype lui laisse une place de choix. Ainsi, C. Vandeloise affirme que la polysémie n'est plus un phénomène étrange, mais un fait de langue qui est tout à fait explicable par les thèses cognitivistes. En effet, il doit y avoir, au niveau des représentations mentales et de la cognition, une raison profonde qui nous fait employer le même signifiant pour porter des représentés différents :

> Hors du domaine de l'espace, il serait vain d'espérer dissocier [...] la connaissance linguistique et celle du monde. Je ne crois pas pour autant que le lien entre les deux domaines conduise à une circularité désastreuse. Le langage peut au contraire être considéré comme la meilleure fenêtre sur notre conceptualisation du monde si l'on admet le postulat suivant : une langue n'applique pas le même signifiant à deux concepts sans que notre esprit soit capable de percevoir une similarité ou une relation entre eux.[195]

Nombreux sont ceux qui soulignent les progrès que la sémantique lexicale réalise grâce à la théorie du prototype, surtout dans sa version étendue, qui peut s'appliquer à tous les phénomènes de catégorisation polysémique. Ainsi G. Kleiber :

> On voit dans la sémantique du prototype le moyen d'éviter la multiplication des sens. Le mot « polysémique » ne représentera qu'une catégorie dont le prototype constituera le sens premier, basique ou central, dont les autres seront des instances plus ou moins éloignées.[196]

Ou encore M.-L. Honeste :

> Partons de la constatation triviale que si un mot est capable de désigner plusieurs référents différents, c'est parce qu'il établit entre eux des relations qui sont à coup sûr le résultat d'un rapprochement au niveau des représentations. Comme l'ont montré les travaux des psychologues, nous appréhendons le monde à travers deux processus cognitifs successifs :
> a) le processus de discrétisation des informations sensorielles, qui nous conduit à trier dans le flux perçu ce qui est prégnant – le caractère prégnant étant fortement soumis à des contraintes culturelles –, afin de constituer des *prototypes.*

[195] C. Vandeloise, « Autonomie du langage... », *op. cit.*, p. 97.
[196] G. Kleiber, *op. cit.*, p. 100.

> b) Le processus de généralisation, fondé sur la nécessité d'économie cognitive, qui consiste à regrouper les choses perçues manifestant avec le prototype une certaine ressemblance, afin de constituer des *catégories.*
>
> Ces deux processus conduisent à la « *cristallisation et stabilisation des propriétés ou caractéristiques des objets ainsi définis dans des catégories, susceptibles d'une généralisation à un certain nombre d'objets* » (Danièle Dubois [1997]). Dans la mesure où on situe la référence du signifié à un niveau qui n'est pas le monde réel, mais celui des représentations mentales que nous nous en faisons, on comprend que la polysémie soit la norme et non l'exception, et même qu'elle constitue le mode principal de constitution des catégories.[197]

Que ce soit dans sa version standard ou dans sa version étendue, la sémantique du prototype approche donc le signe comme un polysème.

3. Les apports de la sémantique du prototype

Comme le fait remarquer G. Kleiber, la théorie du prototype évite au chercheur de devoir produire une règle qui fonctionne sans exception :

> La règle ne se retrouve pas remise en cause par les exceptions, de même que le prototype ne se trouve pas remis en cause par les instances atypiques. L'intéressant dans l'histoire, c'est que le linguiste dispose par là-même d'un argument qui lui permet de repousser un bon nombre de contre-exemples, fort gênants dans le cadre d'une catégorisation stricte, mais qui deviennent inoffensifs dès que cette catégorisation [...] est envisagée sous un angle prototypique.[198]

C'est encore G. Kleiber qui remarque, au sujet de la version standard, que cette théorie fournit un outil dont le chercheur peut se servir pour explorer les domaines très divers qui constituent la linguistique, tels que la morphologie, la syntaxe, la phonologie, *etc*.

> [La sémantique du prototype] se révèle [...] beaucoup plus puissante que l'approche classique et d'une puissance qui, non seulement semble capable de maîtriser toute la sémantique lexicale, mais paraît finalement appropriée à tout phénomène impliquant une catégorisation.[199]

Il souligne les apports de la théorie du prototype en matière de sémantique lexicale :

- Même si elle n'innove pas dans l'étude du sens multiple, la théorie du prototype (surtout la version tardive) met en lumière les relations cognitives qui relient les différents sens d'un terme polysémique.
- Elle montre au sémanticien la nécessité de rendre compte des manifestations cognitives du prototype. Celui-ci doit donc établir des définitions sémantiques qui reflètent et expliquent les jugements de prototypicalité.

---

[197] M.-L. Honeste, « Un mode de classification sémantique : la polysémie », *Faits de Langue* 14, 2000, p. 29-30.
[198] *Ibid*., p. 104.
[199] *Ibid.*, p. 101.

- Même si le caractère « humain » n'était pas totalement exclu des définitions en termes de CNS, la théorie du prototype ouvre les yeux des lexicographes sur la nature anthropomorphique des propriétés d'un terme.

B. Les limites de la sémantique cognitive

a. Prototype et signifié

Il semble que la recherche d'universaux ou de primitifs cognitifs sous-tende certains travaux. Il se pose à ce niveau la question de théorie et de méthodologie suivante : les linguistes cognitivistes travaillant à partir de l'observation de faits de langues, et les langues étant toutes différentes, on est en droit de se demander comment celles-ci peuvent mener à la découverte de schémas mentaux universels. Puisque la perception puis la catégorisation du monde, déterminées par la constitution de l'homme, sont d'une part universelles, et d'autre part motivent les signifiés, les signifiés de mots se correspondant entre deux langues devraient être semblables. Pourtant, les recherches en sémantique montrent que les signifiés de deux langues proches par leur géographie et leur culture ne sont pas superposables. Comment concilier l'hypothèse que les signifiés sont d'origine perceptuelle et cognitive, donc universelle, avec le constat qu'ils varient selon les langues ? On peut trouver un compromis entre ces deux points de vue en disant que les signifiés sont motivés par notre système perceptuel et conceptuel, mais que sur ce fondement commun, voire universel, viennent se greffer des différences spécifiques propres à chaque culture, qui font que les signifiés de mots proches comme *Bär* et *ours* ne sont pas superposables et n'engendrent pas les mêmes emplois métaphoriques.[200]

b. Cognitif et linguistique

La théorie du prototype a montré les bénéfices que pouvait tirer la linguistique (et plus particulièrement la sémantique) du dialogue avec les sciences voisines, notamment la psychologie. Or, ce dialogue tend parfois à favoriser les transferts trop rapides de concepts d'une science à l'autre. G. Kleiber met ainsi en garde contre l'identification du prototype d'une catégorie avec le sens d'un terme, et contre l'absorption de la linguistique par le cognitivisme. La linguistique a un objet propre, la langue, qui exige des méthodes

[200] Cf. R. Sauter, « 'Ours' et 'Bär' : parents ou étrangers ? », *Animots*, C.I.E.R.E.C., Travaux LXXXVIII, Publication de l'université de Saint-Etienne, 1996, p. 149-158.

particulières, qui ne sont pas celles des sciences de la cognition. En fait, G. Kleiber, de même que P. Cadiot (cf. *infra*), avertit le linguiste qu'il risque soit d'étudier des objets extra-linguistiques, soit de placer sa réflexion au niveau de la cognition, et non plus de la langue, tentations auxquelles certains linguistes, comme C. Vandeloise, cèdent facilement :

> Il y a cependant un danger, celui de perdre de vue le(s) fonctionnement(s) linguistique(s) au profit de principes cognitifs, dont la généralité est tellement puissante qu'elle ne peut être prise en défaut par les phénomènes linguistiques, ce qui est une autre façon de dire que, linguistiquement, elle n'a plus réellement de vertus explicatives.[201]

c. Prototype et parties de langue

On peut aussi se demander si les idées sur la catégorisation sont applicables à toutes les classes de mots, et en particulier à la préposition. La sémantique cognitive s'est principalement attachée à l'étude des noms et des verbes. G. Kleiber reconnaît lui-même que la théorie du prototype (surtout dans sa version standard) s'applique avec plus d'aisance aux noms qu'aux autres catégories lexicales tels les verbes ou les prépositions, même si la version étendue semble plus adéquate pour ces dernières. Il voit plusieurs explications à ce phénomène :

> Une première raison est la différence d'organisation hiérarchique. Les termes comme *oiseau* ou *fruit* sont conçus comme rassemblant des sous-catégories dans lesquelles peut s'effectuer le choix du bon ou du moins bon exemplaire. Ce modèle ne semble plus être aussi pertinent en dehors de la sphère des noms. [...] Un autre indice réside dans la difficulté de reproduire pour les verbes, les prépositions, etc., les tests, surtout verbaux, utilisés lors de l'analyse des catégories nominales. [...] Il ne me semble pas que l'on puisse établir des gradients de prototypie qui aient la pertinence intuitive de ceux qui ont cours dans les catégories nominales.[...]
>
> Une deuxième raison provient sans doute de ce que les catégories grammaticales, en tant que prédicables, requièrent un support référentiel. Il s'ensuit que, lorsqu'on cherche à établir quel est le meilleur exemplaire, on est conduit tout naturellement à y englober aussi ce support, ce qui soulève alors immédiatement la question du niveau de la prototypie : s'agit-il du prototype de la catégorie ou de celui de la situation engageant le support et le prédicat concerné ?[202]

L'application des théories du prototype aux prépositions paraît donc être un défi, que certains, parmi lesquels C. Vandeloise, ont eu le courage de relever.

---

[201] G. Kleiber, *op. cit.*, p. 15.
[202] G. Kleiber, *op. cit.*, p. 128-129.

III. UN EXEMPLE DE TRAITEMENT COGNITIVISTE DES PRÉPOSITIONS : LES TRAVAUX DE C. VANDELOISE

Claude Vandeloise est le premier à avoir appliqué les thèses cognitivistes aux prépositions françaises. Ses travaux relèvent de ce que G. Kleiber appelle la version standard de la sémantique du prototype. Dans *L'espace en français*[203], C. Vandeloise livre une présentation originale du sémantisme des prépositions spatiales, dont nous allons dégager les principes théoriques. L'auteur juge que le sens d'une préposition n'est à chercher ni dans le rapport entre signe et référent, ni dans l'analyse purement linguistique des relations entre les signes. Pour lui, on ne trouvera le « signifié » d'un mot qu'en étudiant les représentations mentales sous-jacentes à ses emplois. Il estime qu'il y a un lien nécessaire entre le signifiant et le concept, c'est-à-dire la représentation que le locuteur a de l'objet réel. Comme ces représentations déterminent les différents usages de telle ou telle préposition, et que ces multiples emplois se regroupent au sein d'un même signifié, il y aura un lien direct entre les représentations mentales et le signifié du mot. La sémantique des prépositions spatiales est donc pour lui prédéterminée par la manière dont nous percevons et concevons le monde. C'est pourquoi l'objectif de l'étude de C. Vandeloise est de mettre au jour les représentations mentales liées à l'usage de telle ou telle préposition spatiale. Cela implique que l'on décrive la manière dont nous percevons l'espace. Pour ce faire, le linguiste doit commencer par se doter de nouveaux instruments d'analyse.

A. La description de l'espace

1. Abandon des critères géométriques et logiques

Si C. Vandeloise, comme Ph. Marcq, s'intéresse en premier lieu aux prépositions spatiales, sa conception de l'espace n'est pas la même que celle du grammairien germaniste. Alors que Ph. Marcq prend l'espace comme une donnée réelle, C. Vandeloise postule que l'espace est avant tout une représentation. C'est sa conceptualisation subjective qui permettra d'étudier la langue, et non la structure objective du monde réel. E. Spang-Hanssen tire le bilan

[203] C. Vandeloise, *L'espace en français, Sémantique des prépositions,* Paris, Seuil, 1986.

de ce qui sépare la jeune école cognitiviste de la linguistique traditionnelle sur la question du traitement de l'espace en ces termes :

> Dans les vieilles théories localistes, on prenait l'espace réel comme une donnée immédiate, et l'effort portait donc uniquement sur l'emploi métaphorique des prépositions spatiales. À la base des théories modernes, il y a cette découverte que la structuration de l'espace, telle que nous la percevons, est loin d'être une donnée immédiate, mais est au contraire le résultat d'un processus cognitif très compliqué. Cela veut dire que la structuration, que nous percevons comme une donnée objective, se fait en réalité selon les besoins de l'homme, selon des critères fonctionnels, comme on dit, et non selon des critères purement géométriques. [...]
> Le mérite revient à Claude Vandeloise (1986) d'avoir été le premier à faire une description à grande échelle des prépositions spatiales selon ces principes.[204]

C. Vandeloise souligne l'insuffisance des explications géométriques et logiques des prépositions spatiales qui avaient cours jusqu'alors. Ces études traditionnelles aboutissent selon lui à des descriptions erronées parce que, prônant l'idée que la langue est un système de représentation coupé des réalités du monde, elles refusent de prendre en compte la situation extra-linguistique et les connaissances communes au locuteur et à l'interlocuteur. Par leur caractère partiel, elles augmentent l'impression que la langue est arbitraire :

> Mon propos n'est évidemment pas de dénier toute part de l'arbitraire dans le langage. En l'occurrence, je crois cependant que son ampleur est exagérée par un système descriptif inapproprié. Parce qu'elles ignorent les caractéristiques essentielles du langage, les descriptions géométriques et logiques engendrent plutôt qu'elles n'établissent la complexité de la distribution des prépositions spatiales.[205]

2. Les paramètres extra-linguistiques

Pour réduire cette impression d'arbitraire, il faut mettre en évidence l'élément qui constitue le lien nécessaire entre le référent et le signifiant, à savoir la représentation mentale :

> Le développement de l'impulsion à la distribution actuelle de ces mots [les termes spatiaux] semble systématique, motivé par la nature du monde et la façon dont nous le percevons et le concevons.[206]

Cela nécessite des instruments d'analyse appropriés. S'appuyant sur les résultats des recherches en cognition, qui ont montré le rôle de l'expérience et du corps dans l'acquisition du langage, C. Vandeloise tente de :

> décrire les mots spatiaux par rapport à des concepts fonctionnels liés à la connaissance extra-linguistique de l'espace que partagent les locuteurs d'une même langue.[207]

---

[204] E. Spang-Hanssen, « De la structure des syntagmes à celle de l'espace. Essai sur les progrès réalisés dans l'étude des prépositions depuis une trentaine d'années », *Langages* 110, 1993, p. 20-21.
[205] C. Vandeloise, *op. cit.*, p. 20-21.
[206] *Ibid.*, p. 240.
[207] *Ibid.*, p. 22.

Il ne s'agira pas de nier la pertinence des critères géométriques, tels que l'axe vertical, l'axe horizontal, l'axe avant-arrière, mais de les compléter :

> [...] À l'heure actuelle, il ne s'agit plus tellement de réduire l'aspect géométrique, mais de mieux voir ses rapports avec la fonctionnalité. On oublie souvent l'existence de lois physiques – ou de lois de la physique naïve – qui spécifient qu'à telle propriété géométrique ou physique correspond telle fonction.[208]

L'auteur n'hésite pas à faire intervenir des notions moins « raisonnées », plus physiques, plus intuitives, parfois fausses, illogiques. Des exemples parmi d'autres de nos représentations mentales sont le fait que, même si la rotondité de la terre est connue de tous, on parle toujours d'elle comme si elle était plate ; ou bien celui que ce n'est pas la notion de distance qui est déterminante pour le signifié de *près de / loin de*, mais celle d'accessibilité. Cette manière de percevoir le monde explique que deux astres puissent être jugés « près » l'un de l'autre, alors que le locuteur pourra dire que sa fourchette se trouve « loin » de lui si elle n'est pas à portée de sa main. Grâce à ce type de remarques, C. Vandeloise dresse un inventaire des principaux paramètres extra-linguistiques à prendre en compte, et qui sont :

- les directions déterminées par la symétrie du corps humain ;
- la physique naïve : axe vertical, relation porteur / porté, relation contenant / contenu ;
- l'accès physique et l'accès à la perception ;
- la rencontre potentielle ;
- les orientations générale et latérale.

Ces représentations permettent de mettre en relief cinq groupes de traits universels, qui sont des concepts fonctionnels. Ceux-ci jouent un rôle essentiel dans l'analyse des mots spatiaux car ils constituent des primitifs cognitifs qui structurent toutes les relations spatiales. Nous les présenterons plus loin. Parmi les paramètres extra-linguistiques dégagés par C. Vandeloise, certains sont très judicieux, par exemple le :

> Principe de fixation : Un objet peut être qualifié par rapport à sa position virtuelle, même si sa position diffère au moment de l'énonciation.[209]

Ce principe expliquera qu'on nomme toujours le « dessus » d'une bouteille le côté qui présente le goulot, que la bouteille soit renversée ou non. Citons aussi la distinction entre « orientation intrinsèque » d'un objet d'une part, qui fait que le « devant » d'une armoire est

[208] E. Spang-Hanssen, *op. cit.*, p. 23.
[209] C. Vandeloise, *op. cit.*, p. 50.

la face à laquelle l'usager peut accéder, et « orientation contextuelle » d'autre part, qui concerne les objets dont la face avant varie en fonction du locuteur. Pour désigner l'avant et l'arrière d'un objet non intrinsèquement orienté, le locuteur l'orientera « en miroir » (face à face) par rapport à lui, tandis que pour désigner la droite et la gauche de cet objet, il l'orientera « en tandem », c'est-à-dire dans la même direction que lui, la gauche de l'objet étant aussi la gauche du locuteur.

B. La sémantique vue par C. Vandeloise

1. Espace et signifié

La réflexion sur l'espace est centrale chez C. Vandeloise et se retrouve à tous les niveaux d'analyse. Nous venons d'expliquer comment nos représentations de l'espace président à la sémantique des prépositions spatiales. C. Vandeloise va plus loin, puisqu'il prétend que l'espace structure toutes nos représentations, spatiales ou non, et, par conséquent, gouverne la langue dans son ensemble. Plutôt que de condamner le localisme par principe, il est préférable de s'arrêter un instant pour observer la façon – originale et complexe – dont C. Vandeloise justifie sa thèse. Commençons par noter que la position de C. Vandeloise sur cette question n'est pas aussi radicale et péremptoire que certains de ses adversaires le laissent entendre. C'est ce que montre son analyse de l'adjectif *long,* qui s'emploie aussi bien dans le domaine temporel que dans le domaine spatial :

> Faut-il y voir une extension de l'espace vers le temps ? Du temps vers l'espace ? Ou vaudrait-il mieux donner à *long* une signification plus abstraite, indépendante du domaine dans lequel il s'applique ? Une étude plus complète des domaines temporels et spatiaux dans différentes langues permettra peut-être de répondre à ces questions. Ces exemples laissent croire, en tout cas, que les relations entre l'espace et le temps étaient implicitement inscrites dans les langues humaines [...].[210]

Malgré ce témoignage de prudence, l'étude de C. Vandeloise, dans son ensemble, repose sur un postulat fortement localiste. Pour lui, le sens spatial d'une préposition est premier. À partir de cet emploi naîtront, par dérivation, ses autres emplois, plus « abstraits », ou « figurés ». La primauté de l'espace chez C. Vandeloise est fondée sur deux raisons : l'une est d'ordre méthodologique, l'autre d'ordre diachronique.

[210] C. Vandeloise, « Autonomie du langage... », *op. cit.*, p. 98-99.

Sur le plan méthodologique, le domaine spatial est plus facile à aborder pour le linguiste, parce qu'il satisfait mieux ses objectifs de recherche. En effet, c'est là que le rapport entre le signifiant de la préposition et la représentation mentale qui lui est attachée se laisse le mieux appréhender :

> Je ne considérerai que les sens les plus littéraux des relations spatiales, écartant pour l'instant leurs usages figurés ou métaphoriques. En effet, je me suis attaché à la description linguistique de l'espace parce que le domaine spatial permet une confrontation aussi exacte que possible entre le langage et ce qu'il exprime. Semblable avantage n'est pas offert par les usages figurés des relations spatiales.[211]

La « primauté » de l'espace est donc due au fait qu'il est le domaine qui répond le mieux aux exigences méthodologiques de la linguistique cognitive. C. Vandeloise note que

> le domaine où cette situation idéale peut le mieux s'approcher est celui de l'espace [...]. Il s'agit d'un des domaines les plus étudiés par la linguistique cognitive. Non seulement ses limites sont bien définies, mais encore l'usage de ses termes correspond à des situations physiques dont il est possible de rechercher les caractéristiques essentielles. De plus, il est permis de croire avec Cassirer (1953) que les termes d'espace jouent un rôle important dans la genèse du langage.[212]

C'est donc parce que l'espace se prête le mieux à l'étude de la manière dont on construit un concept à partir de situations réelles, qu'il est analysé avant les autres domaines d'emplois. C'est ici que l'on observe le mieux le rapport entre monde réel, représentations mentales et langue. L'espace est alors un outil scientifique dans la mesure où l'étude des prépositions spatiales doit conduire à long terme à celle des représentés « abstraits » de ces prépositions :

> Je crois néanmoins que l'approche des prépositions par leurs usages les plus concrets offre une alternative intéressante à la recherche des significations les plus abstraites [...]. Ce n'est pas par hasard si, jusqu'ici, je me suis limité aux prépositions spatiales qui se prêtent le mieux à ce type d'analyses [...]. Je crois que cette méthode devrait être étendue aux prépositions plus abstraites.[213]

La primauté de l'espace est un postulat méthodologique compréhensible, mais qui n'est jamais démontré. Elle n'est pas le résultat d'une analyse des faits de langue, mais découle du fait que C. Vandeloise se heurte à la même difficulté que plusieurs autres linguistes : les emplois non spatiaux des prépositions ne sont pas aisément descriptibles, surtout lorsqu'on raisonne en termes de représentés, et non pas de types d'emplois.

La seconde raison de la primauté de l'espace résulte d'une conception de la langue sans doute héritée de la linguistique diachronique. Selon C. Vandeloise, le signifié des prépositions était « à l'origine » transparent, et cette transparence s'est conservée dans leurs emplois spatiaux :

---

[211] C. Vandeloise, *L'espace en français, op. cit.,* p. 62.
[212] C. Vandeloise, « Autonomie du langage ... », *op. cit.,* p. 96.
[213] C. Vandeloise, « Présentation », *Langages* 110, *op. cit.,* p. 9.

> Diachroniquement, je postulerai [...] que l'association symbolique entre le signifiant et le signifié d'un mot doit avoir été transparente à son origine. J'appellerai *impulsion* ce signifié originel. L'évolution du sens d'un mot à partir de son impulsion est souvent anecdotique et accidentelle. La motivation de sa distribution actuelle est alors perdue et semble synchroniquement arbitraire. Dans le cas des prépositions spatiales, je montrerai qu'au contraire elle est systématique et permet de motiver la multiplicité des *règles d'usage* qui les gouverne et les *restrictions de sélection* qu'elles subissent.[214]

Le représenté spatial a donc un sens plus authentique que les autres, et mérite toute l'attention du linguiste, postulat que C. Vandeloise se garde bien de démontrer. En vertu d'une sorte de « mythe des origines », l'étude des représentés spatiaux des prépositions permet de découvrir, derrière le chaos de leurs emplois actuels, leur signifié primitif, d'où les autres emplois sont dérivés.

2. *Méthode d'analyse du signifié*

La démarche que C. Vandeloise adopte pour analyser le signifié des prépositions est originale, aussi bien du point de vue de sa conception du signifié que de celui du corpus sur lequel il fonde son travail. Mais dans sa forme, le procédé est assez classique : selon un mode inductif, C. Vandeloise collecte un éventail d'occurrences, d'où il tente de dégager un signifié plus abstrait. Suivant ce mouvement, nous présenterons d'abord les caractéristiques du corpus sur lequel l'auteur travaille, avant d'exposer sa conception du signifié.

a. Les occurrences des prépositions

- Le corpus

C. Vandeloise s'attache à l'analyse de quelques couples de prépositions spatiales : *près / loin ; au-dessus / en-dessous ; devant / derrière ; à gauche / à droite ; avant / après ; sur / sous ; dans / hors de.* Ces prépositions sont illustrées par leurs emplois les plus représentatifs : cela veut dire que C. Vandeloise ne prend en compte que ceux qu'il juge « normaux », littéraux, non métaphoriques. Il exclut du champ de l'analyse les usages marginaux, douteux ou dérivés. Le corpus est composé d'exemples (dans leur minorité) entendus ou (dans leur très grande majorité) construits. Ceux-ci sont avancés sans contexte, mais dans leur situation extra-linguistique, décrite succinctement par l'auteur et illustrée par un dessin schématique.

[214] C. Vandeloise, *L'espace en français, op. cit.,* p. 59.

Les occurrences sont toutes du type *A est prép. B*, car C. Vandeloise est d'avis qu'un support verbal neutre fait mieux ressentir le sens de la préposition.

- La cible et le site

Reprenant une terminologie élaborée par d'autres cognitivistes, dont R. Langacker, qui distinguaient le *trajector* et le *landmark*, C. Vandeloise répartit les termes que la préposition met en relation en deux fonctions : celle de cible et celle de site. La cible est une information nouvelle, son référent est petit ou difficile à repérer, il est souvent mobile ou susceptible de bouger. Le site quant à lui est une information ancienne, la réalité qu'il désigne est le plus souvent massive et facile à distinguer, elle est immobile et stable. La cible est l'objet à localiser et le site l'objet de référence. Au niveau syntaxique, la cible est toujours le sujet de la relation spatiale, et le site son objet.

La nature de la cible et du site impose des contraintes aux prépositions, qui instaurent une relation entre les termes qui les décrivent. Ainsi, certaines paires de prépositions sont dites « asymétriques », car elles situent un objet petit et mobile par rapport à un objet plus grand et plus stable de position connue, par ex. *devant / derrière ; près de / loin de.* Inversement, C. Vandeloise appelle prépositions « converses » les couples de prépositions tels *avant / après*, ou *au-dessous / au-dessus* (quand elles ne peuvent pas être remplacées par *sur / sous*) à cause du fait qu'il y a des relations d'équivalence par exemple entre *a est au-dessus de b* et *b est au-dessous de a.* Les prépositions *au-dessus / en dessous* sont marginales par rapport aux autres, car :

> (...) ces expressions ne situent pas la cible par rapport au site, mais localisent ces deux entités par rapport à une donnée objective, la direction verticale.[215]

C. Vandeloise réunit ces paires de prépositions car elles peuvent, selon lui, s'éclairer mutuellement.

b. Le mot comme catégorie

La théorie de C. Vandeloise est fondée sur l'assimilation entre catégorie et mot. En posant que les mots sont des catégories, puis en démontrant que les catégories spatiales naissent de nos représentations de l'espace, l'auteur pourra démontrer que le sens des mots est structuré par nos représentations de l'espace :

[215] C. Vandeloise, *op. cit.*, p. 105.

> Le signifiant de chaque mot est associé à une *catégorie complexe* (Langacker, 1986) représentée par des listes d'usages caractéristiques et des similarités qui relient ces usages à différents niveaux d'abstraction.[216]

En ce qui concerne les catégories, C. Vandeloise renonce à la catégorisation en CNS et adopte les résultats d'E. Rosch (les langues fonctionnent selon des catégories naturelles, celles-ci ont des frontières floues, tous les membres de la catégorie n'ont pas nécessairement une propriété en commun ni le même statut ; le prototype est l'usage le plus représentatif d'un terme). Il adopte le modèle de la version standard de la théorie du prototype : il emprunte le concept de ressemblance de famille, et ne renonce pas au prototype comme meilleur exemplaire de la catégorie.

L'auteur applique ensuite directement les théories de la catégorisation à la sémantique lexicale. Chaque préposition forme une catégorie, et ses divers emplois constituent les différents éléments qui composent la catégorie. De même que tous les membres d'une catégorie n'ont pas le même statut, tous les types d'emploi de la préposition ne sont pas pareillement représentatifs de la catégorie. L'emploi le plus représentatif de la préposition est le prototype de la catégorie. Ce « meilleur emploi » est l'« impulsion » de la préposition, et constitue pour C. Vandeloise son signifié. Ces notions complexes méritent un exposé détaillé.

c. Les modalités de la catégorisation

La mise en évidence des concepts cognitifs qui régissent une catégorie, puis le signifié d'une préposition, passe nécessairement par l'inventaire des représentations véhiculées par cette dernière. Comme Ph. Marcq, C. Vandeloise part de situations réelles, et cherche quelle préposition les décrit. Mais il dépasse ce stade, dans la mesure où il regroupe la multitude des emplois d'une préposition au sein de 'concepts globaux', qui sont en nombre réduit. Ces concepts globaux, ou primitifs cognitifs, découverts grâce aux paramètres extra-linguistiques que nous avons déjà énumérés, structurent les catégories, donc par assimilation, le sens lexical :

> Métaphoriquement, je pourrais donc dire que c'est l'éclatement des différents concepts globaux qui explique la complexité des distributions actuelles des prépositions spatiales. Les usages les plus éloignés du noyau gravitent autour du concept global qui exerce sur lui la plus grande attraction.[217]

---

[216] *Ibid.*, p. 71.
[217] *Ibid.*, p. 72.

Puisqu'un concept global, au niveau cognitif, regroupe au sein d'une même catégorie différentes représentations, en montrant que ce concept est commun à plusieurs usages d'une même préposition, on établira l'existence d'un polysème. Ce primitif cognitif constitue par conséquent aussi bien la catégorie elle-même, que l'ensemble des traits communs aux divers groupes d'emplois d'une préposition.

Le concept global est par ailleurs subdivisé en 'traits', qui structurent la distribution actuelle de la préposition étudiée. Ces traits, qui permettent des 'restrictions de sélection', opèrent une hiérarchie des usages et dégagent des sortes de « sous-signifiés » s'appliquant à certains emplois de la préposition. Ces traits ne sont ni nécessaires, ni suffisants. Selon les emplois, certains sont plus saillants que d'autres, ou peuvent également en être absents. Le concept cognitif que ces traits constituent est nommé 'ressemblance de famille'. Par exemple, la ressemblance de famille nommée 'orientation générale' rassemble les « traits de la famille »[218] caractérisant les emplois du couple de prépositions *devant / derrière*. Ce concept global, ou ressemblance de famille, est une sorte de signifié que C. Vandeloise attribue aux emplois spatiaux de la paire de prépositions étudiées. Il est constitué de différents traits – la direction frontale, la direction du mouvement, la ligne du regard – qui motivent les usages particuliers de ces deux prépositions. De son côté, la préposition *sur* est caractérisée par le concept cognitif global 'relation porteur / porté'. Celui-ci est composé de trois caractéristiques qui organisent la distribution de la préposition en mettant l'accent sur trois aspects différents de la relation porteur / porté : l'accès à la perception, l'ordre sur la verticale, et le contact. Nous notons que la 'ressemblance de famille' et le 'concept global' semblent être deux dénominations d'un même objet dans la théorie de C. Vandeloise.

Pour cerner les groupes d'emplois des prépositions, les traits sont plus efficaces que la ressemblance de famille, trop générale. Ils servent donc à préciser le concept global qui compose cette dernière. Inversement, les traits, s'ils ne sont pas considérés en tant que composantes de la ressemblance de famille, ne sont d'aucune utilité pour étudier le signifié d'une préposition. En effet, si l'on paraphrase par exemple les divers emplois de *sur* par le trait 'contact', on n'aboutira à aucun résultat, car le 'contact' caractérise aussi certains emplois de *contre* et de *à*. La ressemblance de famille 'relation porteur / porté' opère donc à son tour une sorte de restriction de sélection du trait 'contact'. Elle empêche que le signifié 'contact' ne soit trop général et ne justifie aussi des emplois inacceptables de *sur*. Seule la

[218] *Ibid.*, p. 108.

combinaison de la ressemblance de famille ‘porteur / porté’ et du trait ‘contact’ parvient à décrire les emplois de *sur* désignant un contact.

À chaque signifiant ne correspond pas nécessairement une ressemblance de famille unique. Les usages de certaines prépositions se répartissent parfois dans deux ressemblances de famille. Ces prépositions sont dites bisémiques : *devant / derrière* relèvent par exemple, dans certains emplois, du concept global d’‘orientation générale’, dans d’autres de celui d’‘accès à la perception’.

d. Les règles d’usage

- De la règle d’usage à la caractéristique

L’analyse du signifié est une opération d’abstraction qui s’effectue en plusieurs étapes. À partir d’occurrences d’une même préposition, le linguiste tente de dégager le concept primitif qui s’applique à toutes, leur ressemblance de famille. Puis, pour passer du plan cognitif au plan linguistique, le linguiste doit trouver une formulation générale qui rende compte, à un niveau abstrait, de ce lien de parenté. Cette formule abstraite est appelée ‘règle d’usage’.

La recherche d’un lien abstrait entre les représentés de la préposition s’effectue suivant plusieurs paliers successifs, correspondant aux différents degrés d’abstraction que le linguiste peut atteindre, et qui vont de la règle la plus souple à la plus contraignante. Le critère de catégorisation le plus contraignant est la règle d’usage unique, qui est une condition nécessaire et suffisante, le plus souple est la « caractéristique ». Les caractéristiques qui relient plusieurs emplois d’un même mot constituent la généralisation la plus simple des représentés de ce mot, celle qui est à la portée de tout un chacun. Elles « se situent au simple niveau de l’observation, à un stade autant que possible pré-théorique »[219]. Leur valeur descriptive n’est qu’approximative. Elles constituent une première étape dans l’élaboration de règles d’usage plus pertinentes, l’objectif du linguiste étant de formuler pour chaque préposition une règle d’usage qui soit le plus rigoureuse, le plus abstraite et le plus générale possible.

- Une variété de règle d’usage : l’impulsion

Si la règle d’usage permet de déceler et de formuler le lien entre les usages actuels d’une préposition, il existe une variété supérieure de règle d’usage, appelée « impulsion », qui

[219] *Ibid.*, p. 186.

permet de trouver le lien entre le signifiant et le signifié de la préposition. L'impulsion, en soi, est le prototype de la règle d'usage, et l'impulsion d'une préposition est son emploi prototypique. Cette vision des choses n'est possible que si l'on croit, comme C. Vandeloise, à la non-arbitrarité du signe, c'est-à-dire au caractère motivé de l'association d'un signifié à un signifiant :

> Je postulerai donc qu'à un temps T_0, une association symbolique transparente s'est faite entre le signifiant de ces mots et leur impulsion. La distribution finale des termes spatiaux est acquise à un moment postérieur T_1 et est le fruit d'un développement systématique à partir de l'impulsion.[220]

Au-delà de la diversité actuelle, en apparence arbitraire, des divers emplois d'une même préposition, il doit exister un lien nécessaire entre son signifiant et son signifié, et cette motivation du signifié réside dans l'emploi spatial de la préposition. L'impulsion de la préposition est définie comme son « signifié originel »[221], « le nœud par lequel s'effectue le premier accès à son réseau de significations »[222]. Elle appartient à un domaine qui n'est ni la diachronie, ni la synchronie. À propos de l'évolution d'un mot entre T_0 et T_1, C. Vandeloise caractérise ainsi ce domaine :

> Dans la mesure où ce développement implique bien deux temps différents mais que ces temps ne sont pas situés exactement dans le temps historique, je parlerai d'une évolution en *diachronie logique* entre l'impulsion du terme spatial et sa distribution finale.[223]

Ce domaine hybride est une construction du linguiste, un outil scientifique :

> La diachronie logique est une tentative pour atteindre l'unicité de la description.[224]

- La règle d'usage, l'impulsion et le signifié

> La plupart des prépositions spatiales étudiées dans ce livre seront décrites par une règle d'usage unique formulée en fonction d'un concept global. Mon hypothèse est que ces concepts globaux sont les impulsions des prépositions gouvernées par ces règles d'usage.[225]

Ces lignes indiquent que les notions de concept global, de règle d'usage et d'impulsion sont très étroitement imbriquées. Le concept global est du domaine de la cognition, tandis que l'impulsion et la règle d'usage relèvent du niveau linguistique, et sont des constructions du sémanticien :

> [...] il est bon de rappeler que l'impulsion est une règle. Elle ne correspond pas aux premiers usages d'un mot, mais à la première règle d'usage ou caractéristique qui les décrit.[226]

---

[220] *Ibid.*, p. 71-72.
[221] *Ibid.*, p. 59.
[222] *Ibid.*, p. 71.
[223] *Ibid.*, p. 72.
[224] *Ibid.*, p. 77.
[225] *Ibid.*, p. 72.
[226] *Ibid.*, p. 75.

Mais puisque le primitif cognitif détermine les différents emplois de la préposition, qu'il est leur dénominateur commun, il est alors équivalent à l'impulsion de la préposition. Le signifié[227] est donc pour C. Vandeloise un primitif cognitif.

Impulsion et règle d'usage sont l'une comme l'autre des constructions du linguiste, mais elles portent sur deux états différents de la langue dans le temps. L'impulsion est la première règle d'usage d'une préposition. Elle porte sur un état antérieur, idéal, de la langue, où l'association d'un signifié à un signifiant était transparente. Elle essaie de reconstruire cet âge d'or à partir des données actuelles et de ce que l'on sait de l'apprentissage des termes spatiaux par l'enfant. Elle est à la fois le sens premier et le « signifié » de la préposition. La règle d'usage est pour sa part une formulation abstraite du dénominateur commun aux différents usages actuels de la préposition. Elle sert à relier entre eux les différents usages d'une même préposition tels qu'ils sont pratiqués dans la langue d'aujourd'hui. Mais elle n'est pas le signifié de la préposition. Elle ramène ces emplois actuels à l'impulsion. Elle met en évidence le lien nécessaire entre le sens premier et la distribution actuelle. Elle est au service de l'impulsion. On voit donc que du sens originel à la distribution actuelle, les types d'emplois d'un polysème sont présentés de manière hiérarchisée.

- Homonymie, polysémie, synonymie

Le phénomène de dérivation entre l'impulsion et la distribution actuelle d'une préposition est clairement illustré par les prépositions dont la distribution doit être décrite par deux règles d'usage. C'est notamment le cas de *devant 1 / derrière 1* et *devant 2 / derrière 2*, et également de *sous,* qui obéit aux deux ressemblances de famille 'relation porteur / porté' et 'inaccessibilité à la perception', et qui – étrangement – ne subit pas le même traitement que *derrière*. C. Vandeloise appelle ces prépositions (comme *derrière*) bisémiques. *Derrière 1* obéit au concept d''orientation générale' et gouverne les usages décrivant une situation où la cible se trouve dans le dos du locuteur. *Derrière 2* est soumis au concept d''accès à la perception' et désigne des objets qui se trouvent devant le locuteur, mais qu'un obstacle lui rend imperceptibles. Il semble un temps que ces deux prépositions aient deux signifiés, puisqu'elles nécessitent deux règles d'usage. Mais C. Vandeloise ne considère par ces emplois comme homonymiques. Il juge en fait que la première règle d'usage est l'impulsion

[227] L'emploi de ce terme au sens d'ensemble de traits sémantiques très abstraits rendant compte de tous les emplois de la préposition est de nous et non de C. Vandeloise.

de *derrière*. Elle est donc antérieure et supérieure à la seconde, car on ne peut pas expliquer la seconde sans connaître la première. Le passage de la première à la seconde se fait par l'intermédiaire d'un « pont pragmatique » dont le fonctionnement est le suivant : étant donné que ce qui est *derrière moi* est ce que je ne peux pas percevoir, l'objet A que je ne peux pas percevoir à cause d'un objet B qui se situe entre lui et moi sera dit *derrière* l'objet B. On constate que la première règle d'usage, loin de proposer un signifié suffisamment abstrait pour englober la deuxième règle, équivaut en fait à l'impulsion de *derrière* et sert de point de départ à la dérivation de la règle d'usage n° 2. C. Vandeloise ne propose donc pas d'instrument théorique qui permette d'englober absolument tous les usages d'un mot sous un seul signifié abstrait. En conséquence, sa théorie du signifié paraît nettement moins puissante que celle mise au point par les sémanticiens de l'école guillaumienne.

L'explication en ressemblance de famille et en traits sert également à présenter les phénomènes de parasynonymie. Si l'emploi de plusieurs prépositions est possible pour décrire certaines scènes, comme c'est le cas pour *avant* et *devant*, ce n'est pas qu'elles sont synonymes. Ces prépositions peuvent coexister, car elles ne font pas ressortir le même aspect de la scène. Leur distribution peut se recouper, mais leurs traits et leur ressemblance de famille ne sont pas identiques. Certains traits sont donc communs à différentes ressemblances de famille.

C. Conclusions sur les travaux de C. Vandeloise

1. Comparaison entre les différentes théories du signifié

La théorie de l'« impulsion » diffère de celle du signifié de puissance en ce qu'elle opère une hiérarchisation parmi les types d'emplois. Même si dans les thèses guillaumiennes, les emplois pléniers du signifié de puissance ont une consistance plus dense que les emplois subduits, ils ne sont pas plus représentatifs que ces derniers. Toutefois, chez C. Vandeloise comme chez G. Guillaume, le meilleur exemplaire et la saisie tardive (emplois pléniers) sont plus concrets que le moins bon exemplaire ou la saisie précoce (emplois subduits). Mais dans la théorie guilllaumienne, il n'y a pas de rapport de dérivation entre les uns et les autres.

Une autre différence entre les deux écoles réside dans la nature du signifié. Tandis que chez G. Guillaume, le signifié de puissance est l'addition de toutes les saisies, et n'est donc pas égal à l'un des types d'emplois, selon C. Vandeloise, le signifié est égal à l'impulsion, donc au sens premier.

2. *Intérêt et points discutables de la présentation de C. Vandeloise*

Le principal point fort de la démarche de C. Vandeloise est que ses descriptions de nos représentations de l'espace sont nettement plus convaincantes que celles qui utilisent des critères géométriques. Les 'ressemblances de famille', exprimées simplement, sont par exemple bien plus compréhensibles que les notions abstraites et complexes qu'emploie par exemple D. Baudot pour décrire les représentés de *durch*[228], et moins discutables que les critères géométriques avancés par Ph. Marcq. Les efforts de C. Vandeloise pour expliquer les liens entre les divers types d'emploi sont également convaincants. La mise en évidence du lien entre les deux usages de *derrière* est par exemple excellente. Une autre qualité de cette étude est l'élaboration de signifiés suffisamment larges pour intégrer des emplois très divers. Elle entraîne une réduction des explications par homonymie, et un développement intéressant de la polysémie.

Ce qui paraît plus douteux, ce sont d'une part la spéculation sur le sens « originel » des prépositions, et d'autre part les réflexions peu fondées sur l'universalité des concepts primitifs, que l'on devrait, théoriquement, retrouver dans toutes les langues. De même, la raison des mises en parallèle entre les ressemblances de famille et les premières acquisitions langagières des enfants est peu claire. En bref, tout ce qui touche au « mythe des origines » semble suspect et peu utile pour l'analyse linguistique. Les réflexions de C. Vandeloise sur une langue particulière sont à nos yeux plus intéressantes et plus sûres que celles sur ce qu'il y a d'universel et de commun à toutes les langues.

La lacune principale de cette étude est le caractère restreint de son objet, et ceci à plusieurs niveaux. Au niveau du corpus, le fait que C. Vandeloise cantonne son analyse aux emplois de prépositions avec le verbe *être* est critiquable à deux points de vue. D'une part, ce procédé revient à oublier que le sens en discours de la préposition dépend fortement de son contexte (notamment du verbe et des supports d'avant et d'après) ; l'emploi du verbe *être*

[228] Cf. D. Baudot, *op. cit.*

réduit donc la palette de couleurs que peut refléter la préposition étudiée[229]. Mais ce procédé est encore défendable pour les emplois spatiaux, où l'influence du verbe est bien moins importante que dans les emplois abstraits ou régis. D'autre part, les critères de sélection des usages « normaux » par rapport aux usages douteux ou métaphoriques sont subjectifs et arbitraires.

Par ailleurs, on ne sait pas bien ce que vaudrait cette théorie si on envisageait de l'appliquer aux prépositions abstraites ou aux emplois métaphoriques. Comme Ph. Marcq, C. Vandeloise ne pousse pas l'hypothèse localiste suffisamment loin pour que l'on puisse vérifier que les sens notionnel et temporel d'une préposition sont bien dérivés de son sens spatial. Par exemple, il serait étonnant que la notion de « prépositions converses » soit encore pertinente dans les emplois non spatiaux, où les relations d'antonymie ne sont pas les mêmes que celles présentées par l'auteur pour la désignation de relations spatiales. De plus, certaines critiques montrent que les signifiés dégagés par C. Vandeloise ne s'appliquent guère aux emplois temporels ou notionnels des prépositions. Elles proviennent en majorité de linguistes antilocalistes, comme A.-M. Berthonneau, qui démontre que les règles d'usage proposées par C. Vandeloise pour *avant* et *après* ne s'appliquent pas aux emplois temporels de ces prépositions[230]. Or, si la dérivation à partir du sens spatial ne fonctionne pas bien, il faut en conclure que C. Vandeloise n'a mis au jour que les représentés spatiaux des prépositions étudiées, et non leur signifié.

L'analyse de C. Vandeloise, malgré ses atouts, reste donc partielle, puisqu'elle ne permet que d'étudier la sémantique des prépositions spatiales. Pour les emplois plus abstraits, elle ne fournit pas de modèle d'analyse. Elle ne permet aucune remarque de nature linguistique sur la nature et le fonctionnement syntaxique des prépositions, si bien que d'aucuns se demandent si les analyses de C. Vandeloise relèvent encore de la linguistique. Jamais par exemple on n'observe avec quel type de verbe ou de nom fonctionne de préférence telle ou telle préposition, ce qui serait aussi une manière d'aborder son sémantisme. Il semble alors nécessaire de compléter l'approche de C. Vandeloise par des études plus « linguistiques ». Nous allons présenter dans les prochains chapitres des points de vue de linguistes « post-structuralistes », qui tentent d'intégrer dans leurs analyses de la langue les avancées du cognitivisme.

---

[229] En même temps, cette démarche est justifiée dans le cadre théorique choisi, puisque les thèses cognitivistes s'intéressent plus au rapport entre langue et monde extra-linguistique qu'à la langue considérée pour elle-même.
[230] A.-M. Berthonneau, « *Avant / après.* De l'espace au temps », *Lexique* 11, 1993, p. 41-109.

CHAPITRE IV

VOLONTÉS D'OUVERTURE DE LA LINGUISTIQUE ARÉFÉRENTIELLE AUX PARAMÈTRES COGNITIFS

I. LA MÉTHODE D'ANALYSE DES PRÉPOSITIONS FRANÇAISES DE P. CADIOT

Pierre Cadiot a consacré de nombreux travaux aux prépositions françaises, par lesquels il s'inscrit dans la tradition structuraliste, dans la mesure où il conçoit la langue comme un système autonome, aréférentiel. Toutefois, il est ouvert aux thèses cognitivistes et suit une réflexion en terme de prototypie quand cela lui paraît nécessaire.

A. Les présupposés théoriques

1. Le cognitivisme

Parce que la sémantique des prépositions dépend de la manière dont nous catégorisons le monde, P. Cadiot souligne à quel point la théorie cognitiviste est indispensable pour l'analyse de cette classe de mots :

> [...] plus que dans le cas des catégories lexicales pleines (verbe, nom, adjectif), plus même que dans le cas des autres mots grammaticaux, la sémantique des prépositions se monnaye presque spontanément dans les termes d'une catégorisation non du monde, mais du sujet dans son rapport au monde, non dans la connaissance, mais dans les conditions de sa construction, non dans la spécificité de l'expérience, mais dans la généricité des modalités propres à son accès. Parmi les catégories de mots, la préposition est celle dont le sens reflète et exprime le plus directement les conditionnements a priori et les tracés obligés de la verbalisation de l'expérience à transmettre.[231]

[231] P. Cadiot, *Les prépositions abstraites en français,* Paris, A. Colin, 1997, p. 10.

Mais contrairement à C. Vandeloise, il ne considère pas que le signifié d'une préposition soit son emploi prototypique. Il est plutôt un principe très abstrait, qui ne se manifeste pas dans un emploi particulier :

> Puisque nous avons opté pour un *monosémisme intensionnaliste* [...], bien des pages de ce livre pourront cependant être lues comme des critiques implicites [...] d'un *monosémisme prototypico-extensionnaliste.*[232]

Si l'auteur s'intéresse à la théorie cognitiviste dans son ensemble, il souligne que « la question des catégories ne s'identifie pas avec celle du sens lexical »[233]. Les domaines pour lesquels P. Cadiot applique la théorie du prototype sont non pas ceux de la sémantique lexicale, mais plutôt ceux de la syntaxe et de la morphologie. Son étude des prépositions dans les noms composés repose ainsi sur l'analyse d'occurrences prototypiques :

> [...] pour qu'on puisse parler de nom composé [...], il faut que dans un groupe de type N1 A N2 ou N1 A N2 ADJ, la préposition ait le statut d'une instruction qu'on peut formuler de la manière suivante : le trait introduit par A N2 (ADJ) doit être interprété comme une qualification de N1, permettant de donner un nom à une sous-classe définie des référents de ce N1. Dans les cas idéaux ou prototypiques, cognitivement les plus efficaces (par exemple *verre à pied, arbre à feuilles caduques*), un NC [...] est le nom attribué à un hyponyme de N1 [...].[234]

2. La tradition structuraliste

a. Autonomie de la langue

Si P. Cadiot prend en compte certains raisonnements propres au cognitivisme, il émet des réserves quant à l'application systématique et aveugle des résultats des recherches en cognition à la langue. Il met en garde contre la confusion entre ces deux domaines et se proclame héritier du structuralisme :

> Mais la pertinence des considérations cognitives et pragmatiques doit être tempérée par le fait que la langue est d'abord un système autonome. Ainsi, l'hypothèse de Vandeloise (1986), selon laquelle la structuration des relations spatiales dans la langue, au moins dans une transparence étymologique initiale, procèderait directement de la perception, ne renvoie-t-elle pas largement les principes d'analyse des prépositions à l'extra-linguistique ?[235]

Fidèle aux principes structuralistes, P. Cadiot voit dans la langue un système de représentation indépendant du monde réel. Sa démarche entre dans ce que G. Kleiber nomme les

---

[232] *Ibid.*, p. 11.
[233] *Ibid.*, p. 90.
[234] *Ibid.*, p. 89.
[235] P. Cadiot, « Présentation », *Langue Française* 91, 1991, p. 3.

sémantiques « aréférentielles »[236]. Mais quelques faits linguistiques, comme l'intervention des prépositions dans la composition nominale, nécessitent que l'analyse tienne compte de la conceptualisation des référents[237] :

> Si par définition l'étude du sens lexical cherche à se déprendre de toute influence des contextes d'usage, le contraire est vrai pour la notion de référence. Mais dans le cas de la composition nominale, la situation est loin d'être simple : le nom composé sollicite la référence (l'usage) pour accéder au sens puis, éventuellement, à la catégorisation. De même, à la différence du nom simple, le NC s'appuie directement sur la motivation sémantique dans beaucoup de ses usages référentiels. [...] Le NC est une *désignation* motivée qui tendanciellement revendique pour elle-même le statut de *dénomination* et dans les meilleurs cas de *catégorie* cognitive. De cette interaction complexe entre des niveaux [...] différents, se déduit une part essentielle de ses propriétés.[238]

À l'intérieur de la tradition structuraliste, P. Cadiot se réfère plus spécifiquement à l'école guillaumienne. Il emploie certains de ses outils théoriques, dont, avec prudence, les notions de saisie et de cinétisme, mais n'adhère pas totalement à la théorie. Il reprend par exemple à son compte certaines propositions de G. Guillaume concernant le signifié de *à / de*, mais les complète de manière à éviter une description trop localiste.

b. Les systèmes d'oppositions

En accord avec les thèses structuralistes, le procédé d'analyse de P. Cadiot est fondé sur le raisonnement en termes d'oppositions distinctives. Ses articles sont pour la plupart axés sur l'étude contrastive de deux prépositions concurrentes dans un contexte donné (*à / de* en contexte binominal ou verbal, *de* vs. *avec, chez* vs. *en* etc.). Mais il relativise toutefois l'utilité de ces paires d'oppositions pour l'analyse des prépositions. En effet, il est le seul des linguistes que nous avons présentés jusqu'ici à remarquer que les oppositions binaires de prépositions ne valent que pour un emploi donné et que les membres de ces couples varient en fonction des contextes, c'est-à-dire que les oppositions ne valent que pour la description des représentés, mais pas pour celle du signifié. P. Cadiot expose ainsi sa position :

> L'organisation mentale de l'espace est porteuse d'une sorte de géométrie simple, dont beaucoup pensent que les principes sont transférés à d'autres domaines. De ce point de vue, l'existence apparemment régulière de paires d'antonymes de prépositions (*à/de, sur/sous, devant/derrière, pour/contre, avec/sans*) pourrait être un bon argument, tendant à montrer que l'espace est une sorte de modèle pour nos autres relations. Malheureusement, une telle idée n'est pas recevable sur le plan du système, où tout pousse à lui préférer le principe de réseaux diversifiés où, à des degrés variés, toutes les prépositions s'opposent les unes aux autres [...]. Mais surtout ce binarisme théorique se révèle largement illusoire au niveau des sens en contexte. Ainsi si *à* est quasiment un antonyme pour *de* dans *aller à Paris* vs. *venir de Paris*, dans *s'intéresser à la politique* vs. *se désintéresser de la politique*, on

---

[236] G. Kleiber, *Problèmes de sémantique : la polysémie en questions*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 1999.
[237] P. Cadiot, *Les prépositions abstraites en français, op. cit.*, p. 87-140.
[238] *Ibid.*, p. 92-93.

> sait qu'il n'en va absolument pas de même dans *continuer à travailler* vs. *continuer de travailler* [...].[239]

Entendant par « opposition » non pas seulement « antonymie », mais la confrontation de toutes les prépositions employées dans des contextes proches, P. Cadiot propose de compléter lesdits couples d'oppositions par des couples de parasynonymes (*par / pour, en / dans*). La difficulté de l'étude des prépositions vient selon lui de ce que la seule prise en compte des couples d'antonymes ne mettra jamais le linguiste sur la trace d'un système valable en langue, mais seulement sur celle de petits systèmes pertinents en discours :

> [...] les prépositions ne constituent qu'un système partiel : seuls des contextes restreints mettent pour ainsi dire sous tension l'opposition potentielle entre deux prépositions (ainsi des binarismes afférent/efférent [*à/de, avec/sans, par/pour, sur/sous*]. Mais cette polarité acquise dans les contextes pertinents disparaît ailleurs. Rien ne serait donc plus faux que d'opposer système (ou code) à contexte : il n'y a de systèmes que locaux, et donc sous le contrôle des contextes.[240]

B. L'étude sémantique des prépositions

P. Cadiot souligne que les prépositions présentent un intérêt particulier, une sorte de défi pour le sémanticien, car elles possèdent, tant au niveau syntaxique qu'au niveau sémantique, des particularités déconcertantes.

1. Les particularités sémantiques des prépositions

a. Syntaxe et sémantique

La spécificité des prépositions sur le plan sémantique tient en premier lieu à leur fonctionnement syntaxique. En effet, sur la question de la syntaxe, la démarche de P. Cadiot s'oppose à deux approches courantes des prépositions. D'un côté, celle qui, n'attachant aucune attention à la syntaxe, axe l'étude du signifié des prépositions sur le lexème isolé de son contexte. De l'autre, celle qui ne considère dans les prépositions que l'aspect syntaxique, les concevant comme des « mots de relation » dénués de tout sens qui leur serait propre.

Contrairement à C. Vandeloise, P. Cadiot accorde une grande importance à l'analyse syntaxique des prépositions. Il est d'accord avec ses prédécesseurs pour dire que la préposition est un mot de relation, mais il précise cette notion à plusieurs égards. D'une part, et c'est là la source de son sémantisme, la préposition relie des représentations :

---

[239] *Ibid.*, p. 13-14.
[240] *Ibid.*, p. 41.

> Quelles sont les entités mises en relation par les prépositions ? Des mots, des syntagmes, mais [...] plus encore et à travers eux, des configurations propres du potentiel sémantique et référentiel représenté par ces noms ou syntagmes.[241]

D'autre part, sa fonction syntaxique de base est d'« introduire un membre de rang inférieur [...] à l'intérieur d'un autre »[242], donc d'instaurer entre deux groupes syntaxiques un rapport de subordination.

Selon P. Cadiot, l'importance de la fonction syntaxique des prépositions ne doit pas laisser croire qu'elles ne sont que des mots de relation, asémantiques. La primauté de leur fonction syntaxique et leur différence de nature avec les parties de langue prédicatives pourraient laisser penser qu'elles sont dépourvues de sens. Or il n'en est rien : les prépositions ont à la fois une fonction syntaxique, qui compose une part de leur sémantisme, et un sens qui leur est propre, les deux étant étroitement imbriqués :

> Dans la chaîne verbale [...], la préposition correspond [...] à une sorte de goulet d'étranglement destiné à faciliter la transmission – dans un sens privilégié mais pas vraiment unique – des images référentielles véhiculées par les lexèmes environnants. La fonctionnalité syntaxique principale de la préposition est celle d'une courroie de transmission. Mais, comme B. Pottier y a insisté avec vigueur, cela ne justifie en rien d'y voir un mot sémantiquement vide.[243]

Cette remarque répond aux théoriciens des prépositions dites « grammaticales » ou « vides », qui voient dans leurs emplois grammaticaux une preuve de leur asémantisme. Or selon P. Cadiot, c'est justement dans cette fonction syntaxique particulière de la préposition, dans sa « grammaticalité », dans son rôle relationnel fort, que réside sa sémantique particulière. Rejetant le qualificatif d'« incolore » apposé aux prépositions dont le sémantisme est difficile à cerner, P. Cadiot les compare aux solvants utilisés en photographie :

> *à* et *de* sont des réactifs [...] des colorants donc, non pas des corps qui propagent la lumière, mais plutôt qui l'absorbent et à leur tour la renvoient, des lunes, pas des soleils ![244]

Il n'y a donc pas de clivage entre syntaxe et sémantique. Bien au contraire, les prépositions sont caractérisées par leur « sens syntaxique » :

> Loin d'être vide, la préposition est le lieu d'une mise en forme, une sorte de tamis et de filtre, qui met en valeur, sélectionne, éclaire, calibre, formate ... l'information qu'elle transmet. Progressivement identifiable à cette fonction, elle se charge ainsi du dépôt des valeurs convoyées selon un protocole propre et devient peu ou prou assimilable à ce stock de valeurs spécifiques.[245]

---

[241] *Ibid.*, p. 34.
[242] *Ibid.*, p. 19.
[243] P. Cadiot, *loc. cit.*
[244] *Ibid.*, p. 85.
[245] *Ibid.*, p. 19.

Syntaxe et sémantique se déterminent l'une l'autre :

> [...] les effets d'interprétation se constituent en une résultante de la factorisation syntaxique, avec des ingrédients spécifiques aux éléments concernés. En ce sens la syntaxe n'est qu'une axiomatisation de la sémantique. Par rapport au traitement extensionnel/continu attaché à *de, à* correspond à une mise en discontinu de la configuration référentielle et à une sémiotisation de ce discontinu, avec effet de focalisation sur le sujet, ou plus généralement, de mise en perspective intensionnelle. Cette catégorisation (extension/continu vs. intension/discontinu) émerge directement de la syntaxe.[246]

b. Une sémantique perméable

Le rôle relationnel fort que joue la préposition la met en contact avec plusieurs constituants de l'énoncé, et ces relations influent sur son sémantisme. Par conséquent, celui-ci variera d'un emploi à un autre et, contrairement à d'autres parties du discours telles les noms ou les verbes, les sens qu'une préposition adoptera en discours mettront difficilement le linguiste sur le chemin de son signifié :

> Sans doute pourrait-on dire en simplifiant que les prépositions se distinguent des catégories morphologiques majeures (nom, verbe) par le fait que l'hypothèse d'une transparence (ou d'une projection directe) entre la signification lexicale et le sens en emploi est d'emblée invalidée.[247]

Sur le plan sémantique, cela est dû au fait que la préposition a un sémantisme propre très vague, mal défini, qui se précise en fonction des lexèmes avec lesquels elle entre en relation. Elle peut ainsi acquérir des sens en discours très variés, et si l'on traite de la préposition comme on traiterait d'un nom, on jugera qu'elle présente une grande instabilité sémantique. Ce qui fait l'originalité de la préposition est que, ne renvoyant pas directement à un référent (comme les dénominations de choses concrètes), son sens est plutôt quelque chose de virtuel, permissif. Il s'actualisera en discours grâce à sa sensibilité aux paramètres qui lui sont extérieurs.

Au niveau méthodologique, cet état de fait nécessite une approche du signifié particulière. Puisque la variété des « sens en emploi » des prépositions est due à leur perméabilité, à leur capacité à absorber et à réfléchir des phénomènes qui ne leur appartiennent pas en propre, l'étude de leur signifié ne devra pas se cantonner à l'analyse de la préposition isolée. Au contraire, il faudra élargir le champ d'investigation à tout ce qui l'entoure :

> Aucune avancée n'est possible si l'on refuse de considérer que le travail des prépositions est multidimensionnel. Elle transmet, elle catalyse, elle sédimente des effets de construction et d'interprétation sur des axes variés, interagissants dont nous voulons seulement donner dans ce chapitre une idée sommaire :

---

[246] *Ibid.*, p. 57.
[247] *Ibid.*, p. 38.

> - (l'axe) des « domaines » de l'expérience : temps, espace, notions ;
> - celui des mises en formes de ces domaines : aspect, intervalles, définitude, généricité, etc.
> - celui des catégories de l'« entendement » (cause, but, conséquence) ;
> - celui des modes d'articulation avec le monde des objets individués : accompagnement, opposition, instrument, etc.
> - celui de la pondération thématique des effets d'acquis ou de préconstruit (scénarios, cadres, présupposés) et des principes de régulation du discours (anaphore).
> Ou encore,
> - des effets de centrement interprétatif, de point de vue, de calibrage ;
> - des effets de prototypie ou de catégorisation (cognitive).
> Il faut aussi tenir compte des sites pertinents : le syntagme, la phrase, le contexte, le préconstruit.[248]

Il n'est cependant pas question de conclure de cela que la préposition n'a que des « signifiés de discours », c'est-à-dire une multiplicité d'emplois sans signifié général abstrait en langue. L'observation de ces paramètres variés doit permettre de rapporter la multiplicité des effets de sens à un signifié abstrait unique :

> On le sait, les prépositions ont de nombreux sens phénoménologiques ou *sens en emploi*, c'est-à-dire plusieurs valeurs intuitives qui varient en fonction de certains aspects du contexte. [...] Le pari d'une étude rationnelle est que ces sens sont calculables, prédictibles et reliés entre eux dans une configuration régulière de type polysémique. Dans un second temps, cette structure polysémique est supposée renvoyer à un modèle qui lui assigne un principe générateur, ou encore qui privilégie, comme plus typiques, certains de ces sens en emploi, et si possible un seul. C'est le pari monosémique qui s'harmonise avec la radialité prêtée à la structure polysémique.[249]

P. Cadiot distingue alors deux conceptions du signifié ; celle qui le conçoit comme une matrice abstraite engendrant les multiples sens en discours, et celle qui lui donne pour équivalent l'emploi prototypique de la préposition étudiée :

> Deux pistes s'offrent alors :
> (i) une version verticale (*polysémie verticale*) où telle préposition se voit attribuer une valeur base abstraite, générique (hypéronyme) et non représentationnelle, les sens en emploi (hyponymes) étant attribués par la spécification sensible aux contextes ;
> (ii) une version horizontale (*polysémie horizontale*) qui consiste à valoriser un des sens en emploi en le promouvant au statut de prototype. Les autres emplois sont alors dérivés selon des mécanismes eux-mêmes généraux (analogie, métaphore).[250]

L'auteur se réclame de la première position :

> La version (i) repose sur un pari […]. Pari différentialiste et donc si l'on veut structuraliste : il consiste à émettre l'hypothèse selon laquelle chaque cas d'espèce traduit un principe d'attraction et que l'on tombe pour ainsi dire toujours du même côté. […] Les notions d'instruction et de forme schématique reflètent cet aspect de notre travail. C'est ce principe heuristique d'une monosémie intensionnelle qui soutient l'essentiel des pages qu'on va lire.[251]

c. La polysémie : une notion problématique pour les prépositions

---

[248] *Ibid.*, p. 39.
[249] *Ibid.*, p. 10.
[250] P. Cadiot, *loc. cit.*
[251] *Ibid.*, p. 11.

Puisque la multitude des sens en discours de la préposition et l'unicité de son signifié sont un fait établi, on est tenté de parler à son égard de polysème. Or, à cause de la dépendance des prépositions envers leur entourage et de la difficulté de cerner des types d'emploi bien délimités et distincts, ce terme ne peut pas être employé sans réserves :

> [...] Il va de soi que les prépositions (comme plus ou moins tous les mots, les incolores davantage que les autres) ne peuvent pas être interprétées sans un complément d'information qu'il faut trouver dans le contexte ou dans la situation. On ne parlera donc pas sans hésiter de polysémie en un sens strict, laquelle suppose individuation et discontinuité entre les différents sens.[252]

Etant donné que la préposition, contrairement à un nom polysémique comme *loup* (exemple cité par B. Pottier) ou *bureau* (analysé par J. Picoche), ne dénote pas des référents distincts, si l'on veut tout de même qualifier la structure sémantique de la préposition de polysémique, il faut au préalable détacher l'étude linguistique de tout lien de dépendance avec la référence :

> Polysémie peut-être, mais à condition d'arriver à une formulation non référentialiste, purement instructionnelle, qui ne doit rien à une photographie de la réalité et tout à la façon de se la figurer.[253]

S'il existe malgré tout un point pour lequel on peut parler de polysémie, c'est celui du nom régi par la préposition. Mais une fois encore cela n'est possible qu'à condition de se situer au niveau des représentations véhiculées en énoncé par les lexèmes. En reliant son régime à d'autres parties de l'énoncé, la préposition actualise certains aspects du sémantisme de celui-ci, et fait apparaître des effets de sens nouveaux. Mais évidemment, la préposition ne conduit jamais le nom régi à désigner des référents différents :

> [...] chaque préposition correspond à un traitement propre de la référence de son régime : elle médiatise la référence de son régime en déterminant des inférences interprétatives possibles. Ces questions ne prennent sens que dans une perspective mentaliste, qui [...] exclut l'idée d'une référence (ou dénotation) directe des expressions linguistiques aux objets du monde. La notion de groupe prépositionnel peut ainsi paraître opératoire [...] puisque les prépositions ont pour caractéristique d'imposer des contraintes de configuration à leur régime en le mettant en situation de s'accorder avec une autre représentation véhiculée [...] par le constituant-tête (A).[254]

Ce phénomène fait de la préposition un « opérateur de polysémie nominale ». L'effet de la préposition sur les inférences liées à son régime est d'autant plus fort que la préposition est moins colorée. Nous obtenons ici enfin la réponse au problème soulevé par Ph. Marcq, lorsqu'il affirmait que les emplois du type *ich gehe auf die Post* n'étaient pas analysables. Ils ne sont effectivement pas explicables si l'on ne considère que la préposition ; mais on peut

---

[252] *Ibid.*, p. 40.
[253] *Ibid.*, p. 35.
[254] *Ibid.*, p. 25.

voir comment la préposition fonctionne dans ces cas-là en observant l'influence qu'elle exerce sur son régime. P. Cadiot analyse ce phénomène en comparant *Paul est à la maison* et *Paul est dans la maison.* Dans le premier énoncé, *maison* n'est pas un lieu concret et il subsiste « un certain flou dans la délimitation physique de l'espace visé »[255]. En revanche *dans* effectue « la mise en place d'un espace concret à trois dimensions ». Contrairement à ce que croit Ph. Marcq pour *auf*, la préposition *à*, même si elle n'entre dans aucune opposition, a un sens ; celui-ci naît, par le biais de mécanismes d'inférence, de la coprésence de la préposition, du déterminant, et du nom :

> Il faut souligner l'interaction étroite de l'instruction prépositionnelle avec :
> (a) le nom *maison* qui est polysémique et peut renvoyer à un espace occupé, à un contenant empirique, à une fonction indépendante de l'espace, mais aussi par exemple à une famille ou lignée ;
> (b) le déterminant. Avec *à*, le déterminant défini *le/la* correspond à une anaphore de type associatif : le repérage du référent du mot *maison* se fait analytiquement à partir du savoir des interlocuteurs : la maison est celle qu'ils reconnaissent comme étant de manière institutionnalisée ou familière celle de Paul, ou celle où il séjourne [...].[256]

Il y a donc une interaction entre le sémantisme du nom régi et celui de la préposition, dans la mesure où chacun des deux mots opère une sélection parmi les représentations véhiculées par l'autre.

2. La classification des prépositions

Le principe selon lequel le sémantisme des prépositions dépend fortement de leur contexte est plus ou moins vrai selon les prépositions étudiées. En effet, cette classe de mots n'est pas homogène. Avec ce constat, P. Cadiot rouvre le débat déjà ancien sur la pertinence d'une distinction entre différentes sortes de prépositions (prépositions spatiales *vs*. prépositions abstraites, prépositions vides *vs*. prépositions porteuses de sens), et apporte de nouveaux éléments au dossier. Sa version corrigée de la question servira de fondement à sa méthode d'analyse des prépositions abstraites.

[255] *Ibid.*, p. 47.
[256] *Ibid.*, p. 27.

a. Les prépositions et les « domaines »

Conscients des différences qui existent entre les différentes prépositions, plusieurs linguistes ont essayé de les classer selon divers critères, dont le plus courant, que nous avons rencontré chez Ph. Marcq, chez B. Pottier et chez C. Vandeloise, est la distinction entre les domaines d'expérience : on reconnaît des prépositions spatiales, temporelles, et notionnelles (ou abstraites). Cette classification recoupe celle qui sépare prépositions grammaticales et prépositions autosémantiques, que nous avons déjà croisée et sur laquelle nous allons revenir, les prépositions spatiales étant jugées sémantiques et les prépositions abstraites étant censées n'avoir qu'un rôle grammatical. Or, P. Cadiot rejette vigoureusement la distinction entre prépositions spatiales et abstraites : elle n'est pas pertinente pour l'analyse linguistique, car elle revient à attribuer à la langue une structure qui ne concerne que la référence. Sa vision des choses est diamétralement opposée à celle dont Ph. Marcq se réclame :

> Sur le plan théorique, c'est l'idée même d'une partition des prépositions et de leurs emplois en fonction des domaines de l'expérience qui [...] relève d'une fausse conception du langage. Un mot n'est qu'en apparence la description et l'étiquetage d'un objet. En tant que mot, il est au contraire un principe de construction de référents variés, dont la liste est évolutive. Etudier la sémantique des prépositions (comme des autres catégories de mots) consiste à mettre à jour de tels principes génératifs et non à énumérer des domaines d'application comme si leur hiérarchie traduisait une différenciation linguistiquement pertinente.[257]

La partition en domaines va même à l'encontre de l'objectif du sémanticien, qui est de trouver le principe unitaire présidant aux emplois d'un mot. On peut objecter à ce refus radical que cette partition a une utilité pratique : certains linguistes, sans être partisans du localisme, l'adoptent pour la clarté de leur exposition car elle permet de regrouper les types d'emplois. P. Cadiot, qui applique sur ce sujet la thèse mentaliste de façon conséquente, préfère présenter ces types d'emplois d'après des critères syntactico-sémantiques, et non pas extra-linguistiques.

b. Les prépositions : interprétation par codage, interprétation par inférence

Ce sont donc des critères linguistiques qui doivent gouverner la classification des prépositions. Celle que propose P. Cadiot s'appuie sur des observations déjà anciennes. Dans son article intitulé : « La préposition : interprétation par codage et interprétation par

[257] *Ibid.*, p. 12.

inférence »[258], il reprend la distinction établie par certains linguistes (A. Sechehaye, M. Grévisse, K. Togeby, E. Spang-Hanssen...) entre trois classes de prépositions, plus ou moins « porteuses de sens », d'où naîtront les fameuses prépositions vides. Voulant améliorer la pertinence du critère de distinction employé par ses prédécesseurs, P. Cadiot propose un classement plus fonctionnel et certainement plus pragmatique, « en ce qu'il met l'accent sur le rôle alloué par la langue et la communication à la préposition »[259]. Ce classement repose sur la constatation que toutes les prépositions, sans exception, jouent un rôle double :

> - celui de vectoriser un *réseau relationnel fixe* [...], codé ailleurs que dans l'énoncé lui-même ;
> - celui d'introduire dans l'interprétation de l'énoncé des éléments d'informations inférables, spécifiques au co-texte [...] ou encore à la situation, et contribuent donc à l'interprétation en contexte.[260]

On doit se représenter les notions de codage et d'inférence comme les deux extrémités d'une ligne continue où se placent toutes les prépositions, ce continuum étant composé constamment de la coexistence de ces deux notions :

> Ce sont là deux pôles idéalisés : les deux processus codage / inférence ont leur rôle à jouer dans chaque cas, car tout mot – et d'abord la préposition – catalyse une part essentielle de sa valeur dans son environnement (il prend du sens), mais le fait selon des instructions qui lui appartiennent en propre (il alloue du sens). Néanmoins [...] d'une préposition à l'autre, [...] les dosages sont très différents.[261]

Le classement proposé par P. Cadiot est donc subtil et obéit à une notion de degré. Il permet à la fois de trouver un principe unitaire pour étudier la sémantique de toutes les prépositions, et de faire apparaître les propriétés distinctives de certaines prépositions, que tous les linguistes avaient intuitivement senties sans parvenir à les démontrer scientifiquement. Certaines prépositions privilégient la première fonction ; elles sont dites « sémantiques », elles ont un pouvoir relationnel fort et donnent naissance à une interprétation par codage. Elles ont « une argumentation sémantique qui leur est propre, qu'elles codent lexicalement et qui leur permet donc d'*instituer* une relation »[262]. Il s'agit par exemple de *comme, grâce à, à propos de.*

D'autres prépositions, par exemple *de* ou *à*, moins certainement *en*, qualifiées d'« incolores », sont beaucoup plus sensibles à leur entourage linguistique et au contexte qui justifie leur emploi. Leur interprétation fait appel au mécanisme d'inférence, c'est-à-dire que

---

[258] P. Cadiot, « La préposition : interprétation par codage et interprétation par inférence », *Cahiers de Grammaire* 14, 1989, p. 25-50.
[259] *Ibid.*, p. 26.
[260] *Ibid.*, p. 26-27.
[261] P. Cadiot, *Les prépositions abstraites en français, op. cit.*, p. 36.
[262] P. Cadiot, « La préposition : interprétation par codage et interprétation par inférence », *op. cit.*, p. 27.

l'allocuté déduit leur sens à partir de données qui sont extérieures à la préposition proprement dite :

> [Elles] ont pour fonction dominante de vectoriser une relation qu'elles ne codent pas (mais qu'elles empruntent au contexte linguistique ou dont elles héritent à partir de la représentation sémantique du référent)[263].

Elles ont intrinsèquement peu de sens, mais en acquièrent un en discours, et sont caractérisées par une grande extension.

D'autres prépositions enfin remplissent les rôles de codage et d'inférence de manière équilibrée : ce sont les prépositions appelées « mixtes », p. ex. *avec*, *pour*. On peut récapituler les différences entre les types de prépositions comme suit :

pôle coloré	**pôle incolore**
- sens délimité en extension, déterminable référentiellement à partir des objets de la perception ;	- sens intensionnel ou instructionnel net ;
- rôle de la perception ou de la représentation ;	- instruction essentiellement notionnelle, hors ancrage spatio-temporel ;
- pas de rôle dans la valence / rection ;	- rôle dans la valence / rection ;
- pas de régime autre que nominal ;	- peuvent accepter un régime autre que nominal ;
	- ténuité morphologique et effaçabilité (on peut les élider) ;
	- imposent des contraintes fortes sur leur régime, notamment sur le déterminant.
- connexité assez lâche entre la préposition et son régime.	- connexité forte entre la préposition et son régime.

3. Le signifié selon P. Cadiot

Nous le voyons, la complexité de la préposition fait que son étude nécessite un outillage élaboré. La difficulté est de ne pas se laisser déborder par les sens en discours et de parvenir à trouver un signifié assez large pour pouvoir rendre compte de la multiplicité des sens en contexte. Pour P. Cadiot, la seule solution est de concevoir le signifié comme une formulation très abstraite, un concept qui sera une construction du linguiste échafaudée à partir de l'observation de tous les sens en discours.

Le matériau sur lequel P. Cadiot travaille est un corpus d'occurrences de prépositions hétérogène : il comporte quelques citations littéraires, un certain nombre de citations radiophoniques et une multitude d'exemples construits, de structure simple. Sur ce corpus, P. Cadiot se livre à un grand nombre de tests et de manipulations. Selon un procédé classique,

[263] P. Cadiot, *loc. cit.*

il regroupe ensuite les divers types d'emplois, dont le signifié sera la matrice très abstraite. Ce dernier ne se manifeste tel quel dans aucune occurrence, mais est le concept très abstrait qui rend possibles les multiples emplois en contexte. Par exemple, pour analyser *à* et *de* en contexte binominal, P. Cadiot part des sens en discours qui sont déjà regroupés selon des ensembles de types d'emplois. *À / de* expriment ainsi les oppositions contenant / contenu, qualification / quantification, propriété / état. À partir de ces ensembles, l'auteur élabore un concept très abstrait, celui de l'opposition intension / extension.

L'étude du signifié des prépositions est un processus d'abstraction, dont le but est de dégager l'« instruction » de la préposition. Ce terme a été forgé par O. Ducrot pour approcher la sémantique particulière des mots du discours :

> Ce que nous entendons par signification (du mot ou de la phrase) est tout autre chose que le « sens littéral » (…). Car elle n'est pas un constituant de l'énoncé, mais lui est au contraire complètement hétérogène. Elle contient surtout, selon nous, des *instructions* données à ceux qui devront interpréter un énoncé de la phrase, leur demandant de chercher dans la situation de discours tel ou tel type d'information et de l'utiliser de telle ou telle manière pour reconstruire le sens visé par le locuteur.[264]

L'instruction est donc une idée très abstraite, une sorte de charpente de la préposition, sur laquelle viendront se greffer les effets de sens qu'elle pourra acquérir en discours. Chaque préposition a une instruction propre, qui fait qu'elle n'est pas interchangeable avec les autres. Cependant, les prépositions incolores ont une instruction d'une haute abstraction, tandis que les prépositions colorées ont une instruction d'une abstraction un peu moins grande, que P. Cadiot nomme « schéma ». Ainsi, l'instruction de *à* est « ponctualité / prospectif / intension / fonction » ; celle de *de* : « continu / acquis / extension » ; le schéma de *dans* est : « image d'intériorité / intégration (trois dimensions) », celui de *sur* : « image d'extériorité (deux dimensions) »[265]. On note que P. Cadiot trouve pour des prépositions que d'aucuns auraient qualifiées de « spatiales » des formulations qui évitent de leur donner un signifié (premièrement) spatial.

C. Avantages et inconvénients de cette approche des prépositions

Il est difficile de trouver des défauts à cette présentation qui est satisfaisante sur de nombreux points. P. Cadiot apporte d'abord une réponse définitive à la question du classement des prépositions. Le pressentiment que celles-ci ne sont pas toutes pareillement signifiantes et qu'elles ne jouent pas toutes de la même façon avec le contexte linguistique est

[264] O. Ducrot et *al*., *Les mots du discours,* Paris, Editions de Minuit, 1980, p. 12.

partagé par la plupart des linguistes qui ont travaillé sur cette question, et est parfaitement fondé. Le mérite de P. Cadiot est d'en proposer une théorie claire et rationnelle, fondée empiriquement sur l'observation des faits et assortie d'un éventail de tests convaincants. Par sa vision du sémantisme des prépositions comme un phénomène graduel, progressif, P. Cadiot met fin à l'éventualité de l'asémantisme de certaines parties de discours. Cette hypothèse est par ailleurs loin d'être un a priori arbitraire et contraignant ; elle confère un cadre théorique et une méthode à l'analyse et laisse une grande place à l'observation des faits et à l'étude de détails, c'est-à-dire à une démarche inductive.

Ensuite, la principale qualité de la démarche de P. Cadiot est d'éviter le défaut majeur de celles que nous avons vues jusqu'à présent : elle n'est pas asservie à un sens premier concret. Tous les types d'emplois sont égaux pour le sémanticien. Il n'y a pas un sens plus représentatif que les autres, ni de phénomènes de dérivation : P. Cadiot est avec G. Guillaume un des seuls pour qui la structure sémantique des polysèmes n'est pas hiérarchisée. Le signifié qu'il propose est beaucoup plus puissant que celui de C. Vandeloise, dans la mesure où il rend compte à égalité de la totalité des emplois de la préposition, et non pas de manière privilégiée de son sens premier. Son mérite est également de libérer la théorie des prépositions incolores / colorées de ses préjugés localistes, d'en proposer une explication rationnelle et solide, et surtout de réhabiliter le droit de cité de la sémantique aux côtés, voire à la tête des autres phénomènes linguistiques. Ainsi, puisqu'on peut dégager le signifié des phénomènes syntaxiques, les prépositions à fonction essentiellement grammaticale sont elles aussi porteuses de sens. Le plus louable est que cette partition des prépositions n'est pas une affirmation sans suite, mais le fondement d'une théorie très poussée que P. Cadiot améliore et consolide au fur et à mesure de ses travaux.

Quelques critiques peuvent toutefois être adressées à ce modèle théorique. D'une part, on peut reprocher au corpus de livrer des occurrences de prépositions sans contexte, ce qui est contradictoire avec la volonté de mettre en valeur les inférences nées de l'entourage des prépositions.

D'autre part, si l'effort de P. Cadiot pour trouver le signifié très abstrait des prépositions mérite d'être reconnu, il est toutefois regrettable que l'on ne parvienne pas toujours à le formuler à l'aide d'un concept unique. Par exemple, l'opposition *à / de* en contexte binominal est ramenée à une opposition très abstraite « intension/ extension », tandis que l'alternance *à / de* en contexte verbal est expliquée par un signifié abstrait « image à acquérir » (*à*), *vs.*

[265] P. Cadiot, *Les prépositions abstraites en français, op. cit.,* p. 40.

« image d'acquis » (*de*). Il semblerait que P. Cadiot soit parvenu à additionner des instructions révélées par ce couple de prépositions, mais qu'il n'ait pas concentré ces notions déjà très abstraites dans un concept unique et encore plus abstrait. Peut-être le linguiste a-t-il voulu éviter de proposer un signifié très abstrait qui eût été trop puissant.

La troisième critique est souvent adressée par les sémanticiens à ce modèle du signifié instructionnel. G. Kleiber, par exemple, reproche à l'instruction sa trop grande abstraction, qui la rend soit incompréhensible, soit trop permissive (elle est alors susceptible de s'appliquer aussi à d'autres prépositions). G. Kleiber estime que les théories sémantiques aréférentielles :

> courent [….] un double danger. Celui d'être d'une certaine manière incontrôlables et celui d'être trop puissantes.
> Par *incontrôlables*, nous voulons dire deux choses : premièrement, qu'il est parfois difficile d'interpréter la formule définitoire abstraite proposée et, deuxièmement, que du coup, il est aussi difficile de la falsifier, c'est-à-dire de vérifier sa pertinence applicative sur des données discursives. […] Par trop puissantes, nous entendons souligner le fait qu'elles peuvent convenir également à des entités qui ne se trouvent pas désignées par l'expression en question : un cartable ou une serviette répondent à la définition schématique des boîtes de P. Cadiot, mais ne seront pas appelées pour autant *boîte*.[266]

II. LA TENTATIVE DE CONCILIATION DU SIGNIFIÉ DE PUISSANCE AVEC LA SÉMANTIQUE COGNITIVE DANS LES TRAVAUX DE M.-L. HONESTE ET R. SAUTER

A. Présentation

1. M.-L. Honeste

Comme nous l'avons vu avec la présentation des travaux de P. Cadiot, certains linguistes tentent de trouver des points de passage entre l'approche aréférentielle de la sémantique et le cognitivisme. M.-L. Honeste, qui travaille sur le lexique français, a théorisé et démontré la compatibilité du travail sur la langue proprement dite avec celui sur la conceptualisation du réel. Dans un article publié dans la revue *Faits de Langue*[267], elle systématise d'une manière très pédagogique les différentes conceptions de la langue, que nous reproduisons ci-dessous pour mieux présenter le problème :

> Je relève trois postures philosophiques devant la relation de la langue au réel :
> a) soit le référent est un objet du monde, et alors on considère que la langue est en relation directe avec le monde et le décrit en s'efforçant de le « mapper » : cette hypothèse présuppose qu'il

[266] *Ibid.*, p. 47-48.
[267] M.-L. Honeste, « Un mode de classification sémantique : la polysémie », *op. cit.*, p. 27-36.

> existe dans le monde des réalités correspondant aux mots, et que les mots les désignant les décrivent ou véhiculent leur signification de la façon la plus exacte et complète possible. Dans cette vision réaliste des relations entre les mots et les choses, il y a nécessairement univocité entre le désignant et le désigné, l'image du lexique est idéalisée en nomenclature, et la polysémie n'a pas de place dans ce système, sinon comme phénomène perturbant le fonctionnement référentiel normal. […][268]

Ce paragraphe décrit très bien ce que nous avons nous-mêmes observé lors de l'exposé des travaux de Ph. Marcq, où les emplois des prépositions sont décrits par des tableaux, et où l'homonymie est un principe explicatif essentiel.

> b) Soit le référent est un contenu sémantique, un pur objet linguistique sans connexion avec le monde réel, un élément d'un système sémantique fonctionnant en autonomie complète, construit en interaction avec les autres éléments du système, par des jeux d'oppositions distinctives et de regroupement en classes. C'est l'idéal structuraliste de la sémantique autonome. Chaque forme (*signifiant*) est mise en relation avec un contenu sémantique (*signifié*), constitué d'éléments de signification, et ressemble à une catégorie aristotélicienne dont l'appartenance est réglée par des *conditions nécessaires et suffisantes* (CNS). Ce modèle peut rendre compte de la polysémie, en la décrivant comme un même signifiant associé à des signifiés différents, mais sans pouvoir justifier le phénomène, du fait de la non prise en compte de la source extralinguistique. De ce fait, la polysémie tend aussi à être perçue comme une perturbation inexpliquée du bon fonctionnement de la langue, source d'ambiguïtés et donc de bruit dans la communication.[269]

Nous avons présenté un exemple de cette position théorique à travers les ouvrages de B. Pottier.

> c) Soit le référent est la représentation que nous nous faisons des objets du monde : la structure sémantique d'un mot « en langue » n'est pas en relation avec un objet du monde, mais avec sa représentation socialisée, qui peut s'appliquer à un (dans le cas du monosème) ou plusieurs (dans le cas du polysème) types d'objets du monde perçus comme présentant entre eux suffisamment de ressemblances pour être désignés de la même façon. Ainsi, le mot joue un rôle classificateur, selon un principe qu'on pourrait appeler d'« économie cognitive » : à chaque mot correspond la constitution d'une catégorie mentale, applicable à des objets qui peuvent appartenir à des domaines très divers, mais entre lesquels les locuteurs jugent pertinent d'établir des connexions suffisamment stables pour être fixées en langue.[270]

Cette attitude théorique a été illustrée dans notre travail lors de la présentation des thèses cognitivistes et des travaux de C. Vandeloise. M.-L. Honeste se réclame elle-même du cognitivisme, puisqu'elle accepte le postulat fondamental de l'équivalence entre unité lexicale et catégorie :

> Je m'intéresserai donc […] dans cette étude aux relations entre le processus de classification, qui renvoie au cognitif, et le lexique, qui d'une manière ou d'une autre, en est nécessairement le reflet. La classification relève du cognitif dans la mesure où elle concerne la façon dont nous nous représentons le monde et dont nous faisons de ces représentations des catégories. Elle relève aussi du lexique puisque à chaque catégorie est associée une forme lexicale, simple ou complexe, qui en renforce la stabilité.[271]

---

[268] *Ibid*., p. 28.
[269] *Ibid*., p. 29.
[270] M.-L. Honeste, *loc. cit.*
[271] *Ibid*., p. 27.

Mais loin de s'inscrire définitivement dans un modèle théorique, M.-L. Honeste adopte une démarche originale : dans une perspective de travail sur la polysémie – qui exclut donc la position décrite en a) – elle démontre la compatibilité des attitudes b) et c), et plus précisément la complémentarité de la sémantique du prototype avec le signifié de puissance tel qu'il est appliqué à la sémantique lexicale par J. Picoche.

Dans un autre article, M.-L. Honeste expose sa façon de procéder à l'appui de l'étude du mot *oiseau*. Elle compare les définitions données de ce mot par l'enquête cognitive, qui fait ressortir d'une part les traits saillants, livrés par la perception et l'« usage » des locuteurs (vole, a des plumes, la forme S, des ailes, est ovipare, a un bec), et d'autre part les représentations que les locuteurs associent à l'oiseau (liberté, légèreté, gaieté…), aux définitions scientifiques des dictionnaires (vertébré tétrapode, à sang chaud, à plumes…). Les deux définitions sont bien différentes (l'une plus subjective, plus naïve que l'autre), parce qu'elles ne s'adressent pas au même public :

> [Les définitions des dictionnaires] s'inscrivent dans une démarche de taxonomie et ont pour rôle de faire apparaître les traits distinctifs permettant de discriminer de façon permanente les objets observés […] de façon à constituer des catégories utilisables par les scientifiques concernés. [272]

Les définitions cognitives quant à elles reflètent « l'usage banal que les locuteurs font de ces mots » dans des situations quotidiennes. Il importe peu au locuteur lambda, peu intéressé par l'ornithologie, souvent citadin, que la définition de *oiseau* découpe le monde animal en règnes, puis en classes ou genres. Le niveau des espèces peut en revanche lui être utile pour distinguer un moineau d'un pigeon ou d'un merle… Mais aucune de ces deux définitions ne satisfait pleinement le linguiste, puisqu'elles laissent inexpliquée une multitude d'emplois de *oiseau* (par exemple *un drôle d'oiseau, à vol d'oiseau, manger comme un oiseau…*) :

> Pourtant, le mot *oiseau*, bien qu'il ne joue pas un rôle de première importance dans l'expérience quotidienne […], apparaît dans le discours dans d'autres circonstances que celles induites par la présence ou la convocation du référent animal, avec, alors, d'autres fonctionnalités. C'est là qu'il est intéressant pour le linguiste de s'attarder, car ces situations relèvent bien du vécu et trouvent leur inscription en langue ; pourtant les enquêtes de prototypie comme les définitions encyclopédiques les occultent ou les négligent, les premières parce que leur objectif est de rendre compte des représentations mentales d'un certain référent du monde, les secondes parce qu'elles s'inscrivent dans une perspective taxinomiste. Le linguiste a un autre but, qui est de rendre compte du signifié en langue et de le justifier ; or, ce signifié apparaît comme bien plus riche et plus complexe que ce que peuvent en dire le prototype et la définition encyclopédique, car il est le reflet d'une expérience complexe et socialisée du monde.[273]

---

[272] M.-L. Honeste, « Prototype et signifié de puissance en sémantique lexicale », *in La psychomécanique aujourd'hui,* P. de Carvalho, N. Quayle, L. Rosier et O. Soutet (eds.), Paris, H. Champion, 2001, p. 268.
[273] *Ibid.*, p. 269.

C'est là qu'intervient le signifié de puissance, qui ne laisse aucun emploi de côté, même le plus figé ou le plus abstrait. Au contraire, les expressions idiomatiques sont capitales dans la recherche du signifié d'un terme. M.-L. Honeste souligne sur ce point les qualités des travaux de J. Picoche sur le lexique français :

> Cette voie a été explorée par J. Picoche 1986, à partir de la notion guillaumienne de « signifié de puissance » : elle montre que, si on prend soin d'établir le signifié d'un mot à partir de tous ses emplois, avec une attention particulière pour les collocations courantes, expressions plus ou moins figées, applications métaphoriques ou métonymiques – très éclairantes sur nos représentations mentales –, on met en évidence toute sorte de « traits de signification », insoupçonnés des simples propriétés descriptives retenues dans une définition encyclopédique classique, qu'on peut ensuite organiser en cinétismes.[274]

Comme cette méthode ne prend à son tour pas en compte la dimension subjective des représentations liées à *oiseau*, la sémantique cognitive peut lui servir de complément. Concrètement, M.-L. Honeste suggère de compléter les définitions que J. Picoche avait proposées de *oiseau* – l'une en intension (de type encyclopédique : « animal qui se distingue des autres par un corps couvert de plumes au lieu de poils, des ailes… ») et l'autre en extension (présence du mot oiseau dans le langage courant – cf. *oiseau de proie*…, dans la mythologie, les contes – cf. *oiseau de Jupiter*, dans le langage savant des ornithologues – cf. *oiseaux diurnes, nocturnes…*) par des paramètres mis en lumière dans les enquêtes cognitives :

> C'est là, me semble-t-il, que le prototype peut intervenir utilement dans l'élaboration de la structure sémantique d'un mot, en complément de la définition linguistique. La liste des propriétés prototypiquement perçues par les utilisateurs d'un mot […] pourrait compléter la définition en intension à l'aide de ces traits descriptifs qui n'ont pas fait l'objet d'un figement en langue, du fait qu'ils sont ressentis par les locuteurs comme « allant de soi » […]. De même, celle des représentants les plus communément ressentis comme bons exemplaires de la catégorie pourrait compléter la définition en extension. Le prototype trouverait alors une juste place dans l'élaboration du signifié de puissance au titre de seul représentant observable des aspects référentiels de ce niveau de catégorisation.[275]

Et M.-L. Honeste de conclure :

> Il manque au signifié de puissance, qui relève explicitement d'une sémantique linguistique, des éléments référentiels ; il manque au prototype – tel que l'induisent en tout cas les protocoles d'enquêtes –, qui relève d'une sémantique référentielle, les traits non strictement descriptifs, symboliques, affectifs, fonctionnels, inscrits en langue. On voit bien alors en quoi l'association de ces deux méthodes d'approche du signifié, qui apparaissent comme complémentaires, permettrait de mieux rendre compte de la complexité des représentations mentales qui sous-tendent le signifié courant des mots.[276]

---

[274] *Ibid.*, p. 270.
[275] *Ibid.*, p. 274.
[276] *Loc. cit.*

2. R. Sauter

C'est également dans le sens d'une conciliation entre le signifié de puissance et la sémantique du prototype que travaille depuis une époque récente R. Sauter, quittant en cela les sentiers de la sémantique aréférentielle empruntés en général par les linguistes germanistes. Dans son étude contrastive sur le signifié de *Ours* et *Bär*[277], il travaille non pas sur les définitions encyclopédiques de l'ours, mais sur les représentations prototypiques qui sont associées à ces deux termes de part et d'autre du Rhin, et qui sont reflétées en langue par les expressions figées et les possibilités de création lexicale par composition. L'auteur démontre qu'au niveau de son aspect, l'ours est pour le locuteur germanophone un animal brun, des régions polaires, à pelage court, qui peut être employé par l'homme pour donner un spectacle ridicule. Pour le locuteur français, l'ours peut être brun ou blanc, polaire ou marin, et son côté ridicule (notamment quand il danse) n'est pas envisagé. Des traits physiques supplémentaires de l'ours apparaissent dans certaines locutions allemandes : la paresse, la valeur de sa fourrure, le poids et la puissance. Si l'appellation d'« ours » pour un être humain est possible dans les deux langues, l'allemand insiste sur le mauvais caractère de l'être concerné, et le français plutôt sur son insociabilité. Enfin, l'analyse des composés allemands (*Bärenkraft, bärenstark, Bärennatur, Bärenhunger, Bärenappetit, Bärenschlaf*) fait ressortir d'autres qualités prototypiques de l'ours allemand : sa force, sa robustesse, ainsi que son grand appétit et sa capacité à dormir (liée à l'hibernation), traits qui sont absents du français. R. Sauter conclut son enquête de la manière suivante :

> Il est évident qu'ici, nous ne nous trouvons plus au simple niveau de la zoologie mais à un niveau beaucoup plus profond qui est celui de la représentation que chaque peuple – à travers sa langue – se fait de la réalité qui l'entoure. Cette représentation se fait par un réseau de qualités prototypiques et ceci est particulièrement important pour trois raisons :
> 1) ces propriétés se trouvent fixées à l'intérieur même de la langue, dans le lexique, plus spécialement dans les composés nominaux, et peuvent être décrites par une analyse relativement simple du comportement de ces composés à l'intérieur d'un champ lexical.
> 2) elles ont suffisamment de « puissance » pour pouvoir rendre compte de tous les emplois de *Bär*, seul ou en composition, et de ce point de vue, la définition qu'elles permettent de formuler correspond tout à fait au signifié de puissance, tel que le conçoit J. Picoche. […][278]

[277] R. Sauter, « 'Ours' et 'Bär' » : parents ou étrangers ? », *op. cit.*
[278] *Ibid.*, p. 158.

B. Commentaire

Cette proposition de conciliation de l'approche cognitiviste et du signifié de puissance est tout à fait satisfaisante, puisque ces deux modèles sont complémentaires : elle permet à la sémantique du prototype d'étendre son champ d'application en s'ajoutant à des analyses plus spécifiquement linguistiques, et au signifié de puissance de mieux prendre en compte le niveau des représentations subjectives. Avec cet outil complet (c'est-à-dire en considérant à la fois le plan des représentations, souvent naïves, affectives et celui des figements en langue), le sémanticien a de meilleures chances de décrire la totalité du signifié d'une unité lexicale. En renonçant aux connaissances scientifiques et encyclopédiques, aux critères géométriques, il évite le « piège » qui consiste à décrire la référence plus que la langue.

Néanmoins, la recherche de représentés et de traits prototypiques est plus ardue pour les prépositions que pour les noms ou les verbes. En effet, si les traits saillants de *auf* dans les emplois spatiaux apparaissent assez facilement, et s'il est possible d'expliquer ce qui lie, au niveau cognitif, la majorité des groupes d'emplois circonstanciels les uns aux autres, il est d'autres occurrences pour lesquelles les réflexions en termes de prototypie ne donnent pas de résultat : c'est ce que nous observerons notamment pour les lexies, les emplois régis, et pour les occurrences abstraites de la particule verbale. De plus, une enquête naïve sur les représentations saillantes associées à *auf* dans l'esprit des locuteurs – telle que celle qu'a pratiquée M.-L. Honeste sur *oiseau* – conférerait à n'en pas douter une importance démesurée aux emplois spatiaux de la préposition. Or c'est justement le danger qui guette tous ceux qui travaillent sur les prépositions, et que nous souhaitons contourner. C'est pourquoi les modèles de signifié aréférentiels sont des outils d'analyse indispensables pour cette classe de mots. Autrement dit, la complémentarité des deux méthodes fonctionnera bien tant que la préposition-particule aura un sémantisme fort, donc un représenté discernable. En revanche – et c'est peut-être là la limite de l'extension aux prépositions des démarches de M.-L. Honeste, J. Picoche et R. Sauter, qui travaillent essentiellement sur les noms ou les verbes – dès qu'il s'agira d'emplois figés ou essentiellement grammaticaux, le raisonnement en termes de représentations subjectives ou socialisées ne mènera pas très loin, et il sera plus avantageux de travailler sur la langue même (notamment grâce aux comparaisons avec les emplois figés des autres prépositions et à l'analyse syntaxique et sémantique du contexte). Il est logique que l'analyse des représentations s'arrête là où le représenté est peu palpable, et pour l'étude des

emplois grammaticaux, nous trouvons un excellent point d'appui dans les réflexions de F. Schanen sur les relations entre représenté et signifié.

III. L'ÉVOLUTION DE LA GRAMMAIRE DU SIGNIFIÉ

La dernière étape de ce panorama des différentes manières d'aborder le signifié des prépositions nous ramène à notre point de départ : la linguistique germanique. Nous voulons présenter ici deux réflexions nées de la confrontation avec la grammaire du signifié de J. Fourquet, et qui présentent un intérêt certain pour ceux qui s'engagent dans l'étude du signifié des prépositions.

A. Le signifié des catégories de modalité et de relation selon F. Schanen

Dans une perspective totalement aréférentielle, qui exclut la prise en compte de paramètres cognitifs, F. Schanen a écrit un article qui réagit directement à la conception du signifié de J. Fourquet que nous avons exposée au premier chapitre, et dont nous avons ci-dessous une illustration caractéristique :

> Ein anderes Problem, das für die grammatische Semantik charakteristisch ist, ist das Problem der Aufhebung grammatischer Oppositionen. In den Sätzen: er geht in den Wald, er geht in dem Wald ist der Gegensatz zwischen Akkusativ und Dativ Träger eines Bedeutungsunterschieds: es sind zwei verschiedene Mitteilungen. Im ersten Fall ist das Innere des Waldes (im + Wald) Ziel der Bewegung, im zweiten Ort der Bewegung. In den Sätzen: er geht durch den Wald, er geht aus dem Wald ist die Form des Akkusativs, bzw. des Dativs ohne jede Mitteilungsfunktion, denn sie ist die einzig mögliche, eine Kommutation ist unmöglich.[279]

La mise au point de F. Schanen fournit des indications très précieuses sur la particularité sémantique de certains signifiants, tels que les morphèmes grammaticaux, qui présentent certaines ressemblances avec les prépositions, et elle cerne plus précisément le rôle des oppositions en sémantique. En pratique, F. Schanen propose une méthode d'analyse sémantique d'unités linguistiques non prédicatives, ce qu'il appelle les catégories de modalité (genre, définitude, nombre, temps, mode …) et les catégories de relation (sujet, objet, adverbial, transitif, intransitif, cas…), et démontre que certains signifiants peuvent être dépourvus de représenté, tout en possédant un signifié. Ils pourront n'entrer en opposition avec aucun élément, mais avoir tout de même un signifié :

[279] J. Fourquet, *Prolegomena, op. cit.*, p. 16.

> Si le signifié général des catégories en tant que tel échappe à l'imagination, comme lui échappe sans doute aussi le signifié général du lexème, celui des oppositions à l'intérieur de chaque catégorie ne se laisse dégager que par rapport au désigné. Il n'y a d'oppositions significatives à l'intérieur d'une même catégorie que dans la mesure où les signifiants différents dénotent une information différente au plan du désigné. Si cette différence d'information fait défaut, on n'a pas, comme on le dit souvent, une absence de signifié, mais une absence de désigné ; car il reste toujours le signifié fonctionnel général de la catégorie comme telle.[280]

Cela veut dire que les oppositions ne permettent d'appréhender que le représenté du signe étudié. Si le linguiste n'en trouve aucune, il ne devra pas conclure à l'absence de signifié, mais à l'absence de représenté. Et si un terme n'a pas de représenté, comme c'est le cas des éléments à fonction essentiellement grammaticale, ou un représenté évanescent, comme les emplois abstraits ou figés des prépositions, on pourra toujours lui trouver des types d'emplois différents, qui serviront de base de données pour trouver leur signifié général.

B. Le modèle du signifié construit élaboré par M. Pérennec

Nous clorons cette partie par le compte rendu succinct de deux études de Marcel Pérennec. Ce sont surtout des objectifs pédagogiques qui guident cet ancien élève de J. Fourquet : il recherche un principe explicatif qui rende compte des emplois multiples d'un même lexème pour désigner des réalités différentes en allemand, emplois qui ne recoupent pas la distribution du lexème correspondant dans la langue d'origine de l'étudiant non germanophone. Ce principe explicatif doit être rationnel et scientifique. Pour l'élaborer, M. Pérennec tente de faire une synthèse des intérêts que présentent la grammaire du signifié de J. Fourquet, la théorie du signifié de puissance de G. Guillaume et les points de vue cognitivistes. Dans un article s'attachant à décrire plus particulièrement le sémantisme des préfixes verbaux *ein-* et *aus-*[281], M. Pérennec propose des outils méthodologiques qui découlent à la fois des principes de la sémantique des connexions syntaxiques de J. Fourquet (cf. la recherche au niveau sémantique du schéma actanciel du terme étudié, l'étude des collocations...) et du signifié guillaumien. De G. Guillaume, M. Pérennec reprend la conception du signifié comme un continuum, ainsi que sa représentation sur un tenseur : les différents types d'emploi sont figurés par des saisies sur ce cinétisme. L'auteur reprend également l'application assez libre de ce schéma aux prépositions, comme l'avait fait avant

[280] F. Schanen, *op. cit.*, p. 173.
[281] M. Pérennec, « Zur semantischen Beschreibung der Verbpräfixe: Überlegungen zu *ein* und *aus* », *Cahiers d'études germaniques* 23, 1992, p. 33-46.

lui B. Pottier. Cela est très utile pour l'analyse de couples d'oppositions, et permet de figurer les *Aktionsarten* lorsque ces prépositions sont aussi des particules verbales. M. Pérennec adopte également la répartition non hiérarchique des types d'emplois en domaines spatial, temporel et notionnel inaugurée par B. Pottier.

S'il adhère sur certains points aux présentations traditionnelles, M. Pérennec estime que les études lexicales courantes comportent deux insuffisances majeures : d'une part, les théories antilocalistes, comme celle de B. Pottier, pèchent par leur absence de fondement empirique, qui leur permettrait de trouver le lien entre emplois spatiaux, temporels et notionnels. M. Pérennec voit dans les théories cognitivistes le moyen de remédier à cette lacune. Il complète donc la démarche guillaumienne par les découvertes cognitivistes, notamment celles de M. Johnson, sur la perception. Celles-ci fournissent un moyen empirique pour déceler les différents représentés d'une préposition : elles montrent que nos représentations sont issues de notre expérience physique et de notre perception du monde qui nous entoure. Ces expériences aboutissent à des images mentales (*Bildschemen*), qui deviennent ensuite des représentations (*Denkschemen*). Le passage de l'expérience aux représentations mentales se fait par le biais de la métaphore et de la métonymie.

M. Pérennec suit les théoriciens cognitivistes dans l'idée que ce sont aussi la métaphore et la métonymie qui président aux transpositions d'un emploi d'un terme à un autre de ses emplois, mais contrairement à eux, il refuse l'hypothèse selon laquelle l'un de ces emplois serait premier par rapport aux autres. Il voit dans la métaphore et la métonymie un moyen de justifier le passage d'un représenté à un autre, et de procéder à une présentation du signifié qui soit moins arbitraire que la présentation localiste, qui n'explique pas de quelle manière s'effectue la dérivation.

La seconde insuffisance majeure des théories du signifié non cognitivistes est, selon M. Pérennec, de ne pas pouvoir démontrer la structure polysémique d'un lexème autrement que par le phénomène de dérivation. Les théories du prototype (il s'agit de la version étendue, dont ne nous connaissons pas d'exemple sur la question des prépositions) remédient à cette lacune en démontrant que la structure sémantique d'un lexème est un assemblage de représentés apparentés par la ressemblance de famille : y coexistent sans hiérarchie les sèmes spatiaux, temporels et notionnels. Cette structure sémantique est donc par nature polysémique.[282]

[282] Sans entrer dans les détails, il nous faut remarquer que la description de *ein-* et *aus-* que fait M. Pérennec est très intéressante, mais que l'auteur ne semble pas aller jusqu'au bout de son idée : en effet, il ne semble pas atteindre le plan du signifié, puisqu'il n'étudie qu'un type d'emploi de ces particules verbales : celui où elles s'opposent l'une à l'autre.

Dans un article théorique ultérieur[283], M. Pérennec, toujours mû par le désir de « construire la représentation sémantique permettant de relier et expliquer toutes les variations sémémiques contextuelles », définit une nouvelle conception du signifié, qui s'élabore comme suit : il s'agit, « par un procédé d'abstraction et de totalisation, de poser les traits invariants [...] subsumant les différents sens contextuels manifestés », et de « disposer d'un appareil conceptuel permettant de décrire et justifier les relations entre les différents sens et de les regrouper. » Pour ce faire, l'auteur montre comment l'application au lexique des thèses de J. Fourquet peut être enrichie par la théorie de G. Guillaume. D'une part, l'adoption de la démarche de J. Fourquet permet de procéder de manière nettement sémasiologique (ce qui est moins le cas dans celle de G. Guillaume) et d'autre part, la vision guillaumienne du signifié permet de faire apparaître sur un continuum la succession très fine des représentés véhiculés par le lexème, ainsi que les seuils qui les séparent. M. Pérennec démontre également qu'en ce qui concerne la modalité des passages d'un sens à un autre, les observations cognitivistes sur la perception s'avèrent d'une grande utilité : elles peuvent faire apparaître des « seuils » entre les différents types d'emploi.

Par cette synthèse, M. Pérennec aboutit à une nouvelle conception du signifié, qui se distingue du signifié de puissance et des théories du prototype. Contrairement au signifié « localiste », le signifié construit ne comporte ni sens premier, ni dérivation : tous les emplois d'un mot sont égaux au sein du signifié, qui n'est donc pas structuré de manière hiérarchique. Le lien entre les emplois est de l'ordre de la métaphore. D'autre part, le signifié construit ne correspond pas à l'emploi prototypique du terme, ni d'ailleurs à un quelconque de ses emplois : il a « rarement une existence phénoménale, n'est pas identifiable à un sens contextuel privilégié » ; il est une construction du linguiste. Enfin, ce signifié ne correspond pas à la somme des emplois : car il résulte d'« un processus d'extraction et d'abstraction ». La démarche de M. Pérennec se distingue également de celle de G. Guillaume en ceci qu'elle part du signifiant et « remonte » au signifié : « Toutes les analyses conduisant à l'élaboration du signifié construit se situent dans la perspective du décodage alors que le signifié de puissance est conçu dans la perspective du codage. »[284]

L'intérêt de cette démarche est de synthétiser plusieurs qualités contenues dans les théories que nous abordons dans ce travail. On observe néanmoins que le signifié construit fait un pas de plus dans l'abstraction par rapport au signifié de puissance. Alors que le signifié

---

[283] M. Pérennec, « La construction du signifié », *Cahiers du C.I.E.L.* 1994-1995, *Théories et pratique du lexique*, p. 15-41.
[284] *Ibid*. Nous disposons d'une version non paginée de l'article.

de puissance se présente de manière évolutive, en respectant les grands groupes d'emplois du signifiant, et sans contraindre ce dernier à relever d'un principe abstrait unique, le signifié construit vise à tout prix à trouver LA notion abstraite dont répondent tous les emplois du signe. Or, il n'est pas dit que ce modèle soit opérant pour toutes les classes de mots. Ainsi, certains lexèmes, comme les mots du discours et les prépositions, ont un sens qui varie grandement selon le contexte (cf. les prépositions « inférentielles » de P. Cadiot). Il sera donc difficile de trouver un signifié abstrait qui rende compte de la totalité des emplois, sans tenir compte du contexte.

Conclusion sur l'état de la recherche et annonce de la démarche adoptée

Les lectures dont nous avons fait l'exposé critique dans cette première partie ont attiré notre attention sur les points cruciaux que toute étude de la sémantique des prépositions se doit d'aborder et auxquels elle peut se heurter. Il est tout d'abord apparu que l'étude des représentés (ou des types d'emplois lorsqu'il n'y a pas véritablement de représenté) est une étape nécessaire de l'analyse, car elle seule permet de formuler des hypothèses sur le signifié en langue. En ce qui concerne plus précisément les emplois spatiaux, les observations faites d'après des critères cognitifs, c'est-à-dire le plus souvent naïfs et fonctionnels, et non scientifiques et géométriques, sont indispensables pour cerner les représentations mentales véhiculées par la préposition. Une fois l'ensemble des représentations et des types d'emplois répertorié, nous avons le choix entre trois positions théoriques. La première consiste à considérer, comme le fait Ph. Marcq, que tout représenté a une valeur en langue. Nous avons démontré que cette approche multiplie les « signifiés » pour un même terme (alors qu'on peut facilement leur trouver un point commun), et implique que la langue et le cerveau humain ont un fonctionnement tout sauf synthétique et économique. Ou bien on peut penser, et c'est la position de C. Vandeloise, qu'une des représentations est prototypique et constitue le signifié du terme étudié, les autres emplois étant dérivés de ce « signifié » par un principe de ressemblance avec le prototype. Mais c'est accorder aux emplois spatiaux une prédominance au niveau cognitif qui reste à démontrer. La troisième possibilité est de considérer que le signifié d'une préposition n'équivaut à aucun de ses emplois en discours. Il peut être soit un principe très abstrait construit par le linguiste à partir de l'analyse de la totalité des emplois (le signifié construit de M. Pérennec), soit un ensemble d'indications fournies par le contexte sur le sens à donner à la préposition (l'instruction de P. Cadiot), soit encore une figuration évolutive des grands types d'emplois, restituant les points de passage des uns aux autres, mais qui ne propose pas nécessairement de notion unique pour en rendre compte (le signifié de puissance de G. Guillaume appliqué à la sémantique lexicale). Nous examinerons au cours de notre propre étude lequel de ces modèles de signifié est le mieux approprié pour la préposition-particule *auf*.

Nous avons également expliqué en quoi la sémantique du prototype peut être compatible avec la recherche en signifié. D'une part, les considérations cognitives peuvent enrichir l'étude proprement linguistique par la prise en considération de représentations subjectives et

/ ou culturelles associées à un signifiant (cf. M.-L. Honeste et R. Sauter). D'autre part, la ressemblance de famille peut être interprétée comme le principe organisateur du signifié, les liens de parenté entre les groupes d'emplois pouvant être assimilés aux seuils structurant le signifié de puissance (M. Pérennec). Nous discuterons le moment venu de la possibilité d'une présentation du signifié en ressemblance de famille pour la préposition et la particule. Il n'est pas certain que ce modèle puisse décrire la totalité des types d'emplois, notamment les moins colorés.

Sensibilisée par ces lectures aux principales questions que pose le signifié des prépositions-particules, nous consacrons les parties qui suivent à l'étude du signifié de *auf*, qui constitue une véritable gageure étant donné la diversité des emplois attestés. Nous espérons atteindre trois objectifs : livrer une étude exhaustive sur les emplois de *auf*, préposition et particule, en proposer un signifié abstrait et nous interroger sur la forme à donner à ce signifié.

Nous partons de l'hypothèse que la préposition et la particule sont deux manifestations du même signifiant, hypothèse étayée par le constat qu'il existe de nombreux points de passage entre ces différentes fonctions syntaxiques :

- les emplois régis sont souvent terriblement difficiles à distinguer des emplois circonstanciels (cf. *auf den Tisch schlagen vs. auf jn einschlagen*) ;
- la préposition est parfois redondante avec la particule verbale (cf. *auf etwas aufbauen*) ;
- il n'est pas rare que la particule verbale soit paraphrasable par un groupe prépositionnel (cf. *das Gericht auftischen = das Gericht auf den Tisch bringen*).

La question qui se pose est de savoir si cette continuité au niveau des signifiants s'accompagne d'une continuité au niveau du signifié.

Nous subdivisons notre travail d'après les fonctions syntaxiques de la préposition-particule. La deuxième partie est consacrée au groupe prépositionnel, la troisième à la préposition régie, et la quatrième à la particule verbale.

DEUXIÈME PARTIE

AUF PRÉPOSITION NON RÉGIE

Introduction

- Le groupe prépositionnel non régi

Nous commençons l'étude de la préposition *auf* par ses emplois dans le groupe prépositionnel en fonction de circonstant[1], car son sens y est souvent plus palpable que lorsqu'elle est régie ou employée comme particule verbale. La circonstance renvoie aux cas où la présence d'une préposition particulière n'est pas indissociable en énoncé de celle d'un autre lexème. Ces Gprep indépendants du verbe (cf. *der Schnee auf der Straße*) ne posent pas de difficulté. On est dans la « freie Angabe »[2] ou circonstance, bien définie par G. Moignet :

> [371] La préposition est encore la solution retenue dans tous les cas où il s'agit d'établir un rapport entre une notion substantivale et un ou plusieurs éléments d'un énoncé, sans que rien, dans la sémantèse de ces éléments, appelle une complétance. C'est la situation syntaxique qu'on peut définir comme celle du « complément circonstanciel ».[3]

ou par G. Helbig et J. Buscha, qui décrivent le Gprep comme une « freie Angabe bei null-, ein-, zwei-, drei- und vierwertigen Verben » :

> Es schneite *in der Nacht.*
> Der Schriftsteller arbeitete *in der Nacht.*
> Er schrieb *in der Nacht* den Brief.
> Er schenkte *im vergangenen Jahr* seinem Sohn eine Uhr.
> Sie übersetzte *im vergangenen Jahr* das Buch aus dem Schwedischen ins Deutsche.[4]

Lorsque la préposition est liée à un verbe, il y a deux cas de figure : l'objet prépositionnel ou le complément adverbial (« adverbiale Ergänzung »[5]). G. Moignet fait fusionner ces deux catégories dans la transitivité indirecte :

> [370] La théorie de la « transitivité indirecte » exposée ici est plus largement extensive que celle de la grammaire traditionnelle. Elle inclut, notamment, la classe des verbes de mouvement, dont la sémantèse implique un ou plusieurs compléments de caractère local. *Aller* postule un terme du mouvement spatial qu'il signifie, une destination ; la préposition *à* ou d'autres pouvant convenir (*vers, sur, contre*) résout le problème de sa complémentation. *Venir* postule un point de départ et une destination ; les prépositions *de* et *à* (*vers, sur,* etc.) développent explicitement ses virtualités sémiques.[6]

---

[1] Désormais noté Gprep ; de même nous emploierons GN pour groupe nominal, *etc*.
[2] H. Bouillon, *Zur deutschen Präposition „auf"*, Tübingen, Narr, 1984, (Studien zur deutschen Grammatik 23), p. 47.
[3] G. Moignet, *Systématique de la langue française*, Paris, Klincksieck, 1981, p. 225.
[4] G. Helbig, J. Buscha, *Deutsche Grammatik – Ein Handbuch für den Ausländerunterricht*, Berlin, Langenscheidt, 2001, p. 285.
[5] H. Bouillon, *op. cit.*, p. 47.
[6] G. Moignet, *op. cit.*, p. 224-225.

Mais le plus souvent, les grammairiens tentent de distinguer ces deux sortes de Gprep et se heurtent dans cette opération à de nombreuses difficultés, car ils ne peuvent s'appuyer sur aucun critère morphosyntaxique fiable. Les tests de commutation ou de suppression n'apportent en effet que des résultats partiels : l'objet de *sich freuen* peut par exemple être introduit par plusieurs prépositions, il est suppressible, et pourtant on est dans la rection. Inversement, le Gprep dans *Er saß ruhig auf dem Stuhl* n'est pas suppressible, *auf* n'alterne guère avec une autre préposition – à moins de désigner une situation cocasse : *unter* ? *über* ? – et pourtant *auf* n'est pas régie. C'est pourquoi la présentation de G. Helbig et J. Buscha, que nous résumons ci-dessous, comporte encore des lacunes.

Les auteurs décrivent un premier cas de figure, où le Gprep est « obligatorischer Aktant von ein-, zwei-, drei- und vierwertigen Verben »[7], qu'ils illustrent par les exemples :

> Es geht *um eine wichtige Frage*.
> Berlin liegt *an der Spree.*
> Er legt das Buch *auf den Tisch*.
> Der Referent bittet die Zuhörer für den Zwischenruf *um Verständnis.*

Or, on voit bien que ces Gprep non suppressibles ne véhiculent pas du « sens » à un même degré.

Le deuxième cas de figure est celui où le Gprep est suppressible, il est qualifié de « fakultativer Aktant von ein-, zwei-, drei- und vierwertigen Verben ». G. Helbig et J. Buscha illustrent cette catégorie par les exemples :

> Die Schneiderin arbeitet *an einem Kleid.*
> Der Sohn begleitet seinen Vater *in die Stadt.*
> Die Polizei befreite die Geiseln *aus den Händen* der Kidnapper.[8]

Ici aussi, *an* a pour fonction essentielle d'introduire l'objet de *arbeiten*, et est beaucoup moins colorée que *in* dans le deuxième exemple, qui présente nettement *Stadt* comme un lieu bien circonscrit et le but d'un mouvement directif. La connexion entre le verbe et la préposition n'est pas exactement du même ordre dans les deux cas, même si tous ces Gprep sont suppressibles.

La différenciation établie par G. Helbig et J. Buscha est floue, parce que la suppression du Gprep ou de l'objet prépositionnel n'est le signe de rien : dans *ich gehe in die Stadt* ou *ich warte auf dich*, les deux verbes peuvent s'employer absolument. Ce qui importe est plutôt que la préposition a le même représenté dans les emplois adverbiaux que dans la circonstance, et un représenté plus évanescent dans les emplois régis. Les Gprep « adverbiaux » apparaissent

---

[7] G. Helbig et J. Buscha, *op. cit.*, p. 268.
[8] G. Helbig, J. Buscha, *loc. cit.*

essentiellement avec les « verbes de position » *legen, liegen, sitzen, setzen, hängen, stehen, stellen* et les verbes de mouvement (*gehen, laufen*, mais aussi *drücken, schlagen, etc.*), qui ont une affinité particulière avec les prépositions spatiales. Ils se démarquent des verbes à objet prépositionnel par deux critères : ils attendent un complément sans imposer une préposition particulière[9] ; la préposition conserve un sens fort, le plus souvent spatial[10]. Les Gprep associés aux verbes de position ou de mouvement sont à un niveau intermédiaire du point de vue syntaxique et sémantique entre les emplois rectionnels et les emplois circonstanciels, le rapport entre la « coloration » sémantique et la dépendance syntaxique étant inversement proportionnel.

Nous noterons sur ce point que les Gprep purement circonstanciels sont associés exclusivement au datif en emploi spatial, et exclusivement à l'accusatif dans les emplois figés. L'apparition de l'accusatif en contexte spatial concret est réservée à l'emploi adverbial en association avec des verbes dénotant un mouvement « dynamique » (cf. *stellen, legen*…). En contexte abstrait (emplois figés, emplois régis), *auf* ne s'accompagne presque plus que de l'accusatif.

- Préposition et cas

Nous lisons très fréquemment dans les grammaires que c'est la préposition, et non son support d'avant[11], qui régit le cas. À titre d'exemple, nous citerons ce passage de la grammaire de G. Helbig et J. Buscha :

> [Es] wurde gezeigt, daß zwischen den reinen Kasus und den präpositionalen Kasus kein semantischer und kein tieferer syntaktischer Unterschied besteht, obwohl die Beziehung des mit einem bestimmten Kasus versehenen Substantivs zu dem übergeordneten Wort (Verb, Adjektiv, Substantiv) beim Präpositionalkasus durch eine Präposition vermittelt ist (mittelbarer Kontakt) und der Kasus des Substantivs folglich nicht durch das übergeordnete Wort, sondern durch die Präposition festgelegt ist […][12].

Nous partageons plutôt le point de vue de D. Baudot, qui souligne que ce n'est pas la préposition qui régit le cas. Ce dernier dépend du procès exprimé dans l'énoncé. La préposition vient préciser le représenté du cas dans un contexte précis :

---

[9] Mais nous attirons une nouvelle fois l'attention sur le fait que certains verbes à objet prépositionnel régissent plusieurs prépositions.
[10] C'est le critère déterminant.
[11] Nous empruntons les termes *support d'avant* et *support d'après* à G. Moignet. Le *support d'après* de la préposition est ce qu'on appelle traditionnellement son régime – même si la préposition ne régit pas le GN de la même façon qu'elle est régie par un verbe – le *support d'avant* est le terme auquel elle est liée dans les emplois régis ou adverbiaux, ou l'ensemble de l'énoncé pour les emplois circonstanciels.
[12] G. Helbig, J. Buscha, *op. cit.*, p. 268.

> Est-il vraiment nécessaire de considérer que le cas qui marque le groupe nominal est régi par la préposition ? De quelle logique ce raisonnement procède-t-il ? Si c'est de celle qui dirait qu'après *durch* « on trouve toujours l'accusatif » et après *von* « on trouve toujours le datif », nous répondrons que cela ne prouve qu'une seule chose, à savoir qu'après *durch* on trouve toujours l'accusatif et qu'après *von* on trouve toujours le datif. Mais cela ne prouve nullement que c'est la préposition elle-même qui régit le cas. C'est parce que la signification des cas n'est plus ressentie aujourd'hui, justement à cause de la face sémantique des prépositions, que l'idée est désormais communément admise que les cas ne « signifient » rien, ou plutôt, ne signifient plus rien.[13]

Si la question de la relation cas-préposition se pose pour *durch*, elle se pose *a fortiori* pour les prépositions qui, comme *auf*, se présentent avec l'accusatif ou le datif. L'étude du signifié des cas étant une question vaste qui dépasse le cadre de ce travail, nous nous contenterons d'évoquer le rôle que joue la préposition par rapport au datif ou à l'accusatif. En fait, c'est le procès exprimé dans l'énoncé qui détermine le cas. La nature du procès (très schématiquement : dynamique ou non) peut être indiquée par le verbe : c'est ce qui se produit avec les couples de verbes exprimant une relation statique ou dynamique (*stehen / stellen, sitzen / setzen…*) qui entraînent ou l'accusatif ou le datif, les précisions quant à la situation du sujet ou de l'objet dans l'espace étant livrées par la préposition : *ich setze mich in den Sessel / auf den Stuhl ; ich sitze unter dem Baum…* Dans ces emplois, il est donc indéniable que le Gprep est sous la tutelle du verbe. La position de G. Moignet, selon laquelle le support d'avant est le point d'application de l'opérativité de la préposition, n'est donc pas tenable :

> [362] Les deux éléments mis en rapport par une préposition ne sont pas situés syntaxiquement sur le même plan : le second, justement appelé régime, est effectivement *régi* par la préposition […].
> Si la préposition est régissante, c'est qu'elle signifie une opération, un transfert, dont le régime est le point de départ, et le support d'avant le point d'application. L'opérativité de la préposition est régressive […].[14]

Nous sommes plutôt d'avis qu'au niveau sémantique, il y a influence réciproque entre le support d'avant, le support d'après et la préposition. La préposition établit une connexion entre le représenté de son régime et le reste de l'énoncé. On ne peut pas dire que le Gprep détermine ou spécifie la base du groupe verbal, ni que la base du groupe verbal détermine le Gprep. Au niveau syntaxique, la relation (dynamique ou non) sous-tendant le procès est déterminante pour le choix du cas, qui « passe par » la préposition et est marqué au niveau du groupe nominal membre du Gprep.

Parfois, le verbe ne précise rien de la relation spatiale que le locuteur souhaite exprimer : dans *Ich gehe auf der Straße / auf die Straße*, le caractère dynamique ou non de la relation

---

[13] D. Baudot, *Durch préposition et particule postpositionnelle : Etude syntaxico-sémantique*, Travail principal d'habilitation, Montpellier III, 1995, p. 18.
[14] *Ibid.*, p. 218.

entre le procès et le lieu affecté par ce dernier n'est pas exprimé par le verbe, mais par l'ensemble de la connexion verbe + cas + préposition. C'est l'image mentale que le locuteur traduit dans l'énoncé qui est responsable de l'apparition de tel ou tel cas.

Enfin, lorsqu'on a affaire à un « véritable circonstant », le cas sous-jacent au Gprep (le plus souvent le datif) peut être indépendant du verbe principal de l'énoncé :

(1) Allzusehr fühlte Oskar sich beobachtet, weil Maria mit dem Jungen auf dem Arm in der Ladentür stand. (G. Grass, *Die Blechtrommel*, p. 384)

En (1), le GN régi serait également marqué au datif si le verbe exprimait un mouvement : *Maria lief hin und her mit dem Jungen auf dem Arm*. Ce qui importe est donc l'image évoquée par la relation entre le représenté du support d'avant et celui du support d'après, la relation support d'avant – support d'après n'étant pas nécessairement liée au procès exprimé par le verbe dans la circonstance « pure »[15].

- Démarche

Considérant que la classification traditionnelle des représentés d'un signifiant selon les grands domaines d'expérience n'a qu'une portée rhétorique et non linguistique[16], nous avons renoncé à classer les emplois de *auf* en emplois spatiaux, temporels et notionnels. Nous proposons plutôt une classification sur critères sémantico-syntaxiques, qui découle de l'observation précise des faits.

Une grande partie des emplois de la préposition a une valeur spatiale et concrète, lorsque les termes environnants (verbe, régime, …) ont un représenté spatial. Cette valeur sémantique correspond, sur le plan syntaxique, aux caractéristiques suivantes : libre alternance du cas selon le procès exprimé, grande opposition des prépositions (*auf / an / in / über / unter…*), relative indépendance de la préposition par rapport au terme régissant et au terme « régi ». Ce dernier désigne le plus souvent des êtres animés ou non inanimés tangibles (chap. V).

Un assez grand nombre d'occurrences de la préposition correspond à un représenté moins concret. L'alternance du datif et de l'accusatif existe toujours, mais le nombre de prépositions avec lesquelles *auf* peut alterner se raréfie. Le régime n'est pas toujours actualisé. Les énoncés présentent des contraintes en ce qui concerne la compatibilité de *auf* avec le

[15] Pour ne pas alourdir l'expression, nous parlerons désormais – dans l'analyse sémantique – de sujet, d'objet, de support d'avant ou d'après alors qu'il s'agira bien évidemment de leur représenté.
[16] Nous voulons dire par là que les représentés spatial, temporel ou notionnel ne relèvent pas directement de la préposition, mais de son contexte.

sémantisme des supports d'avant et d'après. Le régime désigne des objets moins matériels que dans le groupe précédent (chap. VI).

Enfin, *auf* est très fréquemment la base de Gprep véhiculant une représentation dynamique. Ces tournures figurent toujours à l'accusatif, il s'agit parfois de locutions totalement figées. *Auf* n'alterne pas avec d'autres prépositions, seul le Gprep peut être opposé à d'autres modes d'expression (des tournures tout aussi figées ayant pour base une autre préposition, des adverbes…). Ces Gprep, souvent lexicalisés, véhiculent la plupart du temps une indication de manière. Le régime renvoie à des êtres immatériels ou à des notions (chap. VII).

Nous verrons au fur et à mesure de l'analyse quelle valeur attribuer à *auf* dans chacun de ces emplois. La relation entre ces trois grands ensembles sémantiques, c'est-à-dire entre ceux où le Gprep a un sens spatial et ceux où son sens est moins saisissable, n'est pas de l'ordre de la dérivation, mais de celui d'un petit déplacement de sens. En raison de la grande perméabilité de la préposition à son contexte expliquée en première partie, la mise en relief des sèmes possédés en propre par *auf* passera par l'étude des paramètres en jeu dans le Gprep (*auf*, régime, cas, lexicalisation), ainsi que celle de la relation du Gprep avec les autres constituants de l'énoncé (notamment le sujet et le verbe). Nous tenterons également de mettre en lumière des « pivots », ou emplois de *auf* qui constituent des charnières entre un groupement d'occurrences et un autre.

CHAPITRE V

LE SITE COMME SUPPORT OU VECTEUR MATÉRIEL

Nous commençons l'étude des représentés de *auf* par les emplois spatiaux concrets de la préposition, non pas parce que ceux-ci seraient « premiers », « fondamentaux », « originels » et qu'ils correspondraient au sens « propre » de *auf*, mais simplement parce qu'ils renvoient à des situations que nous pouvons nous représenter facilement. Les emplois spatiaux concrets de *auf* désignent des situations tangibles de la vie de tous les jours : nous y avons regroupé les énoncés dans lesquels le locuteur germanophone emploie *auf* pour décrire des scènes dont il peut faire l'expérience physique. Si les représentés spatiaux sont réputés plus évidents à saisir, ils ne nous ont toutefois pas été plus faciles à décrire que ceux que nous étudierons dans les emplois abstraits.

Les représentés concrets correspondent aux cas où le Gprep a dans l'énoncé une fonction circonstancielle ou adverbiale. C'est dans ces emplois que la préposition est supposée avoir la charge sémantique la plus grande, être le plus « colorée ». Ce groupement présente les caractéristiques suivantes :

- la présence de *auf* est relativement indépendante de ses supports d'avant et d'après ;
- *auf* commute avec d'autres prépositions. Les tests de commutation font apparaître le représenté de chacune des prépositions ;
- *auf* peut être suivie du datif ou de l'accusatif, selon le procès (dynamique ou non) dans l'expression duquel elle est engagée ;
- le Gprep ayant pour base *auf* n'est pas figé : on peut varier les expansions du support d'après (à droite : groupe au génitif, groupe relatif – ou à gauche : article défini ou indéfini, quantificateurs, épithètes).

Même si, comme nous l'avons vu dans l'état de la recherche, nous n'approuvons pas les enjeux théoriques de la présentation de C. Vandeloise, cet auteur fournit, dans son étude des représentés des prépositions, des informations convaincantes, ainsi que des réflexions

théoriques pertinentes. Nous reprendrons donc dans notre présentation des emplois spatiaux concrets de *auf* les notions de « site » et de « cible » qu'il emploie lui-même. Rappelons comment C. Vandeloise définit ces deux concepts :

> J'appellerai *cible* l'objet à localiser et *site* l'objet de référence. Le langage ne laisse pas au hasard les positions de la cible et du site dans la relation spatiale : dans les phrases bien formées, la cible coïncide toujours avec le sujet de la relation et le site avec son objet. Le principe linguistique auquel j'ai fait allusion s'exprime donc comme suit :
>
> sujet de la relation spatiale = cible
> objet de la relation spatiale = site
>
> […]
>
> Quelles sont les caractéristiques de la cible et du site ? D'abord je noterai que la position de la cible est une information nouvelle, cependant que le site est une information ancienne. De plus, alors que la cible est petite ou difficile à repérer, le site est généralement massif et facile à distinguer. Enfin, la cible est souvent mobile ou susceptible de bouger, cependant que le site est mobile et stable.[17]

En ce qui nous concerne, nous appellerons « site » le représenté du lexème régi par *auf*, qu'il désigne un être concret ou abstrait. La « cible » sera alors non pas le sujet de l'énoncé, mais la notion, concrète ou abstraite, que le locuteur fait entrer dans une relation, précisée par *auf*, avec le site. La cible correspond à l'ensemble du support d'avant. Quand cela sera possible, nous emploierons également ces deux outils descriptifs dans les emplois plus abstraits de la préposition.

C'est surtout pour les emplois concrets réunis au chapitre V que nous nous appuierons sur les travaux de C. Vandeloise et que nous ferons entrer en jeu des paramètres cognitifs (notre rapport à l'espace, au corps). Nous n'avons délibérément pas pris appui sur les caractéristiques que l'auteur met au jour pour décrire les emplois de *sur / sous*, car l'allemand fonctionne un peu différemment du français. Nous avons préféré partir de notre propre corpus et observer naïvement les nuances de sens qui ressortent des oppositions de *auf* avec les prépositions employées en contexte comparable. Toutefois, au moment de présenter la synthèse de ce chapitre, nous confronterons nos résultats à ceux que C. Vandeloise et d'autres linguistes ont obtenus pour l'étude de *sur*.

[17] C. Vandeloise, *L'espace en français*, Paris, Seuil, 1986, p. 34.

I. LE SITE COMME SUPPORT MATÉRIEL

A. Comparaison de auf avec les prépositions ayant un représenté proche dans les emplois spatiaux

Nous commencerons par recenser quelques occurrences « basiques » de *auf* dans des énoncés livrant des descriptions de corps et de domiciles. Pour cerner d'un peu plus près les sèmes propres à cette préposition dans ses emplois concrets, nous la confronterons aux prépositions qui lui sont sémantiquement proches et qui apparaissent dans des contextes similaires. Ces paires d'oppositions ne sont étudiées ici que sous les aspects utiles à la description de *auf*, et à l'intérieur des groupes d'emplois que nous avons dégagés (support spatial, de perception, vecteur, *etc*.).

Les prépositions avec lesquelles *auf* alterne le plus fréquemment dans des contextes spatiaux comparables sont *an, in, über* et *unter*. Ces cinq prépositions ont de plus pour caractéristique commune de compter parmi les prépositions dites « mixtes ».

1. auf vs. in

La différence de sens entre *in* et *auf* dans des contextes spatiaux concrets est nettement perceptible, contrairement à ce que nous verrons lors de l'étude des emplois abstraits. Si l'on prend un exemple où la préposition régit *Arm*, on observe que le représenté de *in* est nettement distinct de celui de *auf* :

(2) Vielleicht gehörte es dann schon sogar zu meinem Plan, daß ich damals, um Dein Mitleid hervorzulocken, Arm in Arm mit Olga vor Dich trat und die Wirtin hat nur vergessen dies noch in meiner Schuldrechnung zu erwähnen. (F. Kafka, *Das Schloss*, p. 198)

Dans la scène décrite par F. Kafka, le bras de chaque personnage, fléchi d'une certaine manière, forme un espace fermé dans lequel celui de l'autre peut se glisser. *In* n'évoque pas le même aspect du site que *auf* : l'emploi de *in* indique que le locuteur se représente le site en tant qu'il est un volume, ou encore un « contenant », capable de comprendre à l'intérieur de ses frontières un objet, la cible. Dans l'occurrence suivante, c'est encore la relation de contenance qui explique l'emploi de *in.* Le narrateur a l'impression que les organes contenus à l'intérieur de son corps pèsent lourds et sont mal disposés :

(3) Morgens wachte ich mit trockenem Mund und dem Gefühl auf, meine Organe lägen schwer und falsch in meinem Leib. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 5)

Les prépositions *in* et *auf* ont en commun d'indiquer que la cible est en contact avec le site, et souvent qu'elle est portée par lui. Ce que l'emploi de *in* ajoute à celui de *auf*, c'est que le site contient la cible. Si l'on compare :

(4) Sobald die Uhr zehn schlug, suchte die Mutter durch leise Zusprache den Vater zu wecken und dann zu überreden, ins Bett zu gehen, denn hier war es doch kein richtiger Schlaf, und diesen hatte der Vater, der um sechs Uhr seinen Dienst antreten mußte, äußerst nötig. (F. Kafka, *Die Verwandlung*, p. 43-44)

et

(5) Über dem Bett hingen viele kleine Bilder und Zettel. Ich kniete mich auf das Bett und las. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 194)

on voit que dans le premier cas, le lit est un contenant à l'intérieur duquel va se positionner la cible. La mère de Gregor conseille à son mari d'aller se coucher dans les draps de son lit, car cet endroit serait plus confortable pour dormir qu'une chaise. En revanche, dans la seconde occurrence, le Gprep décrit un espace qu'on ne considère pas en tant que contenant, mais en tant que surface solide, qui peut porter le poids de quelqu'un. Le narrateur se rend à la prison après le suicide de son amie. Il observe ses affaires dans l'espoir de mieux comprendre les raisons de son acte. Il n'est pas question pour lui d'entrer dans les draps de Hanna, mais seulement de se servir du lit comme d'un support qui porte le poids de son corps. On est mieux à genoux que debout pour consulter des documents : une partie du poids du corps est transférée des jambes de Michael vers le lit, le reste étant porté par les cuisses. On peut proposer l'idée que *auf* se situe au niveau conceptuel dans l'avant de *in*. La relation 'contenant / contenu' implique souvent une relation de 'contact avec pesanteur', mais précise que l'un des deux objets contient l'autre à l'intérieur de ses frontières.

C'est souvent la forme du référent qui détermine l'emploi de *in* ou de *auf* : ainsi, les noms désignant les chaises simples sont plutôt régis par *auf* car celles-ci accueillent le poids d'une personne qui s'y assoit, et c'est tout. En revanche, ceux qui désignent des chaises qui ressemblent à des fauteuils par la présence d'accoudoirs appellent *in* parce que l'espace compris entre le dossier, le siège et les accoudoirs dessine un volume dans lequel la personne assise est comprise. C'est ce qui ressort de la confrontation des occurrences qui suivent :

(6) Weit weg von ihm turnte Klaus Buch die Erinnerungen nach und konnte sich kaum auf dem Stuhl halten vor Begeisterung […]. (M. Walser, *Ein fliehendes Pferd*, p. 31)

(7) […] Die Frau im Lehnstuhl lag wie leblos, nicht einmal auf das Kind an ihrer Brust blickte sie hinab, sondern unbestimmt in die Höhe. (F. Kafka, *Das Schloss*, p. 18)

(8) Träumen ist etwas, was ich aktiv suche. Ich setze mich zu Hause in einen Stuhl – es ist wichtig, dass du komfortabel sitzt – und träume. (*Die Zeit*, Nr. 50/ 1999, « Ich habe einen Traum »)

Même si cela n'apparaît pas au niveau lexical, l'utilisation de *in* dans le dernier extrait éveille l'idée que la chaise de David Lynch a une forme de fauteuil. Nous aurons l'occasion de revenir à plusieurs reprises sur l'opposition *in / auf* au cours de ce travail. En ce qui concerne les emplois concrets spatiaux, nous soulignons encore une fois que *auf* et *in* désignent toutes deux un contact entre la cible et le site, ce dernier servant de support à la cible. Le trait différentiel entre les deux prépositions est que l'emploi de *in* est obligatoire dès lors que le régime est conceptualisé comme un contenant. *Auf* véhicule donc les traits 'contact entre la cible et le site', et 'non-contenant'.

Nous venons de voir que *auf* s'oppose à *in* par le trait 'non-contenant'. Ce trait ne suffit toutefois pas à décrire efficacement le sémantisme de *auf*, puisqu'il s'applique également à *an*, *über* et *gegen*, avec lesquelles *auf* partage les traits 'non-contenant' et 'contact'. C'est donc sur les propriétés du contact désigné par *auf* et ses consœurs qu'il est nécessaire de nous pencher à présent.

2. auf vs. an

Auf partage avec *an* certains sèmes, ce qui entraîne que ces deux prépositions ont des représentés proches en contexte spatial. Pour bien observer les choses, nous commencerons par comparer deux exemples dans lesquels chacune des prépositions régit *Arm.* Dans la scène ci-dessous, le Gprep *auf dem Arm*, lui-même expansion à droite de *Junge*, indique que Maria tient l'enfant contre son flanc, assis sur un de ses bras :

(9) Allzusehr fühlte Oskar sich beobachtet, weil Maria <u>mit dem Jungen auf dem Arm</u> in der Ladentür stand. (G. Grass, *Die Blechtrommel*, p. 384)

Ce bras est en contact avec le garçon, dont il supporte le poids : il exerce une résistance (une pression vers le haut) pour que l'enfant n'ait pas à se porter lui-même, et pour qu'il ne tombe pas. Le bras de Maria prend en charge la pesanteur propre à l'enfant, qui est attiré par la force d'attraction terrestre vers le sol. *Auf* comporte donc les sèmes : 'contact le long d'un axe vertical', 'pesanteur de la cible sur le site', et 'non-contenant'. Le représenté de *an*, dans un contexte similaire, est différent :

(10) […] da stand mitten im Hauptportal der Schule jener große Feldherr persönlich, <u>eine Dame hing an seinem Arm</u> – warum sollte Narses keine Dame <u>am Arm</u> haben? – […]. (G. Grass, *Die Blechtrommel*, p. 392).

Contrairement à la scène décrite en (9), *an* indique ici que Narses ne porte pas la dame : elle s'accroche à lui. Il y a bien un contact entre la peau de Narses et celle de sa compagne, mais la pression exercée par la femme sur le bras de Narses est inférieure à celle qu'elle exerce sur le sol par son poids. Les prépositions *auf* et *an* ne sont pas interchangeables en (9) et (10). Elles ont en commun le trait 'contact avec une surface', qui est complété par des traits différents pour chaque préposition. Les représentations que *auf* implique et qui sont absentes de *an* sont la 'verticalité' et la 'non-autonomie de la cible par rapport au site' (prise en charge totale du poids d'un objet par un autre) : avec *auf*, la cible livre son poids au site et est au-dessus de lui. Le site est donc en position horizontale, pour accueillir tout le poids de la cible. Avec *an*, le site n'accueille pas toute la charge de la cible, il est en position verticale ; la cible n'est pas au-dessus de lui, mais à côté. *An* véhicule donc ici les sèmes 'contact' (sans que l'orientation de celui-ci soit ici bien précise) et 'prise en charge partielle du poids de la cible par le site'. Cela se vérifie dans le couple d'oppositions suivant, où les deux prépositions ne sont pas non plus interchangeables :

(11) Den linken Elbogen hatte Klamm <u>auf dem Tisch</u> liegen, die rechte Hand, in der er eine Virginia hielt, ruhte <u>auf dem Knie</u>. <u>Auf dem Tisch</u> stand ein Bierglas; da die Randleiste des Tisches hoch war, konnte K. nicht genau sehn, ob dort irgendwelche Schriften lagen, es schien ihm aber, als wäre er leer. (F. Kafka, *Das Schloss*, p. 47)

(12) <u>An einem Schreibtisch</u> in der Mitte des Zimmers in einem bequemen Rundlehnstuhl saß grell von einer vor ihm niederhängenden Glühlampe beleuchtet Herr Klamm. (F. Kafka, *Das Schloss*, p. 47)

Dans ces deux exemples, le corps de Herr Klamm est en contact avec la table. Mais ce contact n'est pas de même nature selon que *Tisch* est régi par *auf* ou par *an*. Dans le premier cas, la table porte le coude du personnage. Si elle était absente du décor, le coude reposerait sur un autre socle : la cuisse du personnage, le dossier d'une chaise, *etc*. ou bien il « pendrait », étant simplement porté par l'épaule. Dans la seconde scène (12), Herr Klamm peut être en contact avec la table. Il est possible qu'une partie du poids de ce personnage repose sur elle (il peut par exemple appuyer ses avant-bras ou une partie de son buste sur une zone de la table), mais dans ce cas, la table ne supporte pas totalement le poids du personnage : celui-ci n'est pas assis sur la table, mais à côté. C'est plutôt le fauteuil dans lequel il est assis qui prend en charge sa masse corporelle. Il n'y a même pas nécessairement contact entre Herr Klamm et la table : ce que désigne *an*, c'est que Herr Klamm est près de la table, cette proximité pouvant aller jusqu'au contact, et ce dernier s'effectuant alors sur un plan horizontal et non vertical.

L'opposition entre contact vertical (*auf*) et contact horizontal (*an*) est en général bien décrite dans la recherche. En revanche, celle qui consiste à mettre en valeur la différence de répartition du poids de la cible sur le site selon que l'on trouve *an* ou *auf* est rarement évoquée. La description que propose H. Vater de l'opposition entre les deux prépositions est donc incomplète :

> Wie der Vergleich zwischen *an* und *auf* zeigt, müßte noch zusätzlich angegeben werden, daß *an* offenbar Orientierung auf eine vertikale Region impliziert, *auf* dagegen Orientierung auf eine horizontale Region :
>
> (4-58) a das Bild an / *auf der Wand
> b das Bild auf dem Tisch
>
> Wenn man das Bild an dem Tisch sagt, läßt sich das nur so interpretieren, daß das Bild an den Tischbeinen lehnt, während das Bild auf dem Tisch bedeutet, daß die relevante Außenregion die (horizontale) Tischplatte ist und nicht etwa die (vertikalen) Beine. (4-58)b läßt jedoch offen, ob das Bild auf dem Tisch steht oder liegt.[18]

Les deux occurrences qui suivent montrent encore une fois la différence du 'contact' exprimé par *auf* et *an*, et vont nous amener à proposer d'autres nuances. (13) et (14) indiquent que lorsque *an* désigne un contact entre la cible et le site, celui-ci est envisagé de manière moins radicale qu'avec *auf*. En (13), le Gprep régi par *auf* est en étroite relation avec le verbe *legen*, qui « attend » une indication de position, le plus souvent introduite par *auf*[19] :

> (13) Oder sie nahm meine Hand und legte sie <u>auf ihren Bauch</u>. „Möchtest du, daß er Löcher kriegt?" (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 77)

En (14), la relation entre le verbe et la préposition est plus lâche, le Gprep étant suppressible :

> (14) Ich probierte verschiedene Jeans an, nahm auch ein Paar ihrer Größe in die Umkleidekabine und <u>trug</u> es unter der weit geschnittenen Anzughose <u>am Bauch</u> aus dem Geschäft. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 59)

An serait à la limite acceptable en (13), mais désignerait un contact moins intense que ne le fait *auf*. En (14), *auf* est en revanche impossible. Dans le premier extrait, la conjugaison de *legen* et de *auf* engendre une idée de contact parfait avec pesanteur de la cible (le bras) sur le site (le ventre). Le Gprep est là « adverbial ». La pesanteur de la cible sur le site peut toutefois être contrôlée et ne correspond pas nécessairement à son poids total. Le contact est durable, il s'opère le long de l'axe vertical, le site étant en position horizontale. Il y a coïncidence de tous les points de la main avec la surface du ventre sur laquelle elle est posée. En (14), *an* souligne

---

[18] H. Vater, *Einführung in die Raum-Linguistik*, Hürth, Gabel Verlag, 1996, p. 72.

[19] À titre indicatif, sur trois romans scannés presque en entier (*Ansichten eines Clowns*, *Der Vorleser*, et *Der Hahn ist tot*) on trouve les collocations suivantes : *legen* + *auf* : Clown : 20 ; Vorleser : 14, Hahn : 11 + *obenauf* 1 ; *legen* + *in* (dont très souvent *sich ins Bett legen*): Clown : 6 ; Vorleser : 0, Hahn : 10 ; *legen* + *neben* : Clown : 1, *legen* + *über* , Vorleser : 1 ; Hahn : 1 ; *legen* + *um* : Vorleser 3 ; Hahn, 1 ; *legen* + *zu* : Hahn : 1, *legen* + *an* : Vorleser : 1

que la cible n'est pas au-dessus du site mais à côté, cible et site étant en position verticale ; le contact ne concerne pas nécessairement tous les points du site, et est provisoire.

Bien sûr, la différence entre les emplois de *auf* et de *an* réside ici encore une fois en premier lieu dans l'orientation de l'axe le long duquel s'effectue le contact entre cible et site. Il arrive toutefois que *auf* exprime le contact entre une cible et un site qui sont tous deux en position verticale, ce qui montre encore l'insuffisance de la description de H. Vater reproduite plus haut. Ainsi, le second énoncé (cf. (14)) pourrait être modifié de la manière suivante *: ich trug […] eine Narbe auf dem Bauch*. Le même représenté ('contact total entre la cible et le site') est exprimé dans le groupe *die Haare auf seinem Körper* ou dans le syntagme souligné ci-après, où la commutation de *an* à *auf* est inacceptable. Dans tous ces cas, la cible n'est pas au-dessus du site :

(15) Man könnte sich vorstellen, daß der Senator aus seiner Zeit als Schiffszimmermann eine gewissermaßen epische <u>Tätowierung auf der Brust</u> trägt […]. (S. Lenz, *Leute von Hamburg*, p. 29)

Ce qui importe ici est que la cible livre totalement son poids, et même son existence, au site, et est donc dépendante de lui. Ainsi, *auf* peut désigner le contact (horizontal) entre deux objets en position verticale, du moment que la position de la cible dépend totalement de celle du site, comme c'est aussi le cas dans l'exemple suivant, où l'emploi de *an* est encore impossible :

(16) Sie hatte <u>einen kleinen Rucksack auf dem Rücken</u>, einen hübschen dunkelblauen Hut auf und den dicken blauen Wintermantel mit dem Pelzkragen an. (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 23)

Toutefois, l'emploi de *auf* en (16) peut également s'expliquer par la position des bretelles du sac qui reposent sur les épaules de Henriette (contact le long de l'axe vertical).

Comme le montre (15), les deux critères qui entraînent l'emploi de *auf* vont donc de pair : il s'agit de la 'non-autonomie de la cible par rapport au site', rendue possible par le fait que la cible est en contact avec le site dans la totalité de ses points. Le trait 'position de la cible au-dessus du site' n'est donc pas pertinent pour distinguer *auf* et *an*. Ce qui importe est plutôt le fait que le 'contact' exprimé par *an* soit beaucoup plus approximatif que celui exprimé par *auf*.

Un cas de concurrence problématique entre *auf* et *an* est encore celui de *auf / an der Decke*. Comme dans *eine Tätowierung auf der Brust tragen*, l'emploi de *auf* avec *Decke* ne s'explique pas par la pesanteur de la cible sur le site, ni par le trait 'plus haut' (ou encore 'verticalité'). Dans les deux exemples suivants, les tableaux et Gregor sont dans la même

position de contact durable avec à un support vertical, et pourtant nous lisons *an* dans un cas et *auf* dans l'autre :

(17) Er hatte sicher damit gerechnet, bei mir das vorzufinden, was er sich unter Bohème vorstellt: ein gekonntes Durcheinander und allerlei Modernes an Decke und Wänden, aber die Wohnung ist auf eine zufällige Art stillos eingerichtet, fast spießig, und ich merkte, daß ihn das bedrückte. (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 158)

(18) Besonders oben auf der Decke hing er gern; es war ganz anders, als das Liegen auf dem Fußboden; man atmete freier; […] (F. Kafka, *Die Verwandlung*, p. 35)

Nous supposons qu'entrent ici des paramètres cognitifs liés à notre connaissance du monde. On emploie *auf der Decke* pour des insectes par association avec *auf dem Boden*, parce que les murs et les plafonds sont perçus comme les supports habituels de leurs déplacements. *Decke* est catégorisé par *auf* comme le support qui permet l'adhérence du personnage, qui l'empêche de tomber. Une explication plus détaillée est proposée dans l'analyse que fait H. Cuyckens de la préposition néerlandaise *op*, et qui est rapportée par P. Dendale et W. De Mulder dans leur article sur l'opposition *contre / sur* :

> Pour Cuyckens (1191:194) la préposition *op* (équivalent néerlandais de *sur*) exprime une relation de « coincidence & support (or underlie) » entre la cible et le site ou bien une relation de « coincidence & adherence » (1991:194, 1994:187). Le ***support*** est le contact vertical entre un site et une cible qui se trouve plus haut sur l'axe vertical ; le site s'oppose alors à la force de pesanteur exercée sur la cible. L'***underlie*** est le contact vertical d'une cible avec un site qui se trouve au niveau du sol (*ground level*), ce qui empêche théoriquement la cible de tomber « en bas », comme dans le cas de supports (Cuyckens, 1994:186). L'***adherence*** est une forme de contact horizontal ou « vertical inverse » (avec le plafond par exemple), où il y a également opposition à la pesanteur, mais une opposition non pas due à la simple horizontalité du site, mais à un des quatre facteurs d'adhérence suivants : capacité de la cible d'adhérer au site (lézard), propriétés auto-adhésives de la cible (sang), intervention d'un tiers élément (clou, vis) ou intégration de la cible dans le site (fresque). En plus, l'adhérence suppose que la cible ne prenne pas appui sur le sol (Cuyckens, 1991:263).
>
> La préposition *tegen* (*contre*) est définie négativement par rapport à *sur* : elle n'exprime ni le support, ni l'adhérence, mais ce que Cuyckens appelle la « *casual coincidence* » (1991:262-263), terme que nous rendrons, faute de mieux, par « contact casuel ». C'est une forme de contact instable, non permanent, qui peut à tout moment être rompu (Cuyckens, 1991:263, note 3), comme dans […] (13)
>
> (13) l'alpiniste contre le rocher[20]

Selon ce principe de l'« adhérence », très pertinent, l'emploi de *auf* en (18) s'explique par la propriété intrinsèque qu'a Gregor d'établir un contact nécessaire avec le plafond qui lui sert de support, alors que les affiches, objets *etc*. en (17) n'ont pas en eux-mêmes la capacité de se servir du mur comme d'un support. Nous avons donc une opposition entre 'support naturel ou habituel' et 'support incongru'. Ce principe explicatif est également le seul qui puisse rendre compte avec pertinence de l'opposition entre (19) et (20) :

(19) An der Mauer klebten lauter Wahlplakate. Schenk Dein Vertrauen der SPD. Wählt CDU. (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 215)

[20] P. Dendale, W. De Mulder, « Contre et sur : du spatial au métaphorique ou inversement ? », *Prépositions et métaphores, Verbum*, XX (4), 1998, p. 409-410.

(20) Deshalb blieb auch Gregor vorläufig auf dem Fußboden, zumal er fürchtete, der Vater könnte eine Flucht auf die Wände oder den Plafond für besondere Bosheit halten. (F. Kafka, *Die Verwandlung*, p. 41)

La seule propriété qui différencie la relation cible-site en (19) et (20) est que l'adhérence n'est pas une propriété des affiches, tandis qu'elle est une caractéristique intrinsèque de la vermine[21]. Le contact cible-site est donc présenté comme définitif, intrinsèque, ou encore nécessaire par *auf*, et comme contingent par *an*. Le couple d'oppositions suivant s'explique en des termes similaires :

(21) […]
Schatten von dürrem
Weingerank
an der Zimmerdecke.
Zeichen,
von eines Mandarinen Hand
geschrieben. (P. Huchel, « Keine Antwort », *Gedichte*, p. 110)

(22) Der Schein der elektrischen Straβenlampen lag bleich hier und da auf der Zimmerdecke und auf den höheren Teilen der Möbel, aber unten bei Gregor war es finster. (F. Kafka, *Die Verwandlung*, p. 25)

La différence entre *an* et *auf* ne tient pas ici à l'orientation du contact, puisque dans les deux cas, le site est au-dessus de la cible (contact vertical inverse). C'est par conséquent encore une fois la nature du contact qui importe : en (21), la situation des ombres au plafond est présentée comme fortuite et passagère. La coïncidence entre les ombres et le plafond n'est pas définitive, mais instable : les ombres se déplacent, s'atténuent ou s'accentuent. En (22), le rapport entre cible et site est différent : la lumière des réverbères se projette de manière nécessaire, prolongée, voire définitive sur des parties bien précises de la pièce.

Il est maintenant incontestable que le trait 'verticalité' n'est pas le critère distinctif déterminant pour *auf* et *an* en emploi spatial. Ainsi, si nous revenons à des emplois où la cible est nécessairement supérieure au site, et où celui-ci est lui même en position horizontale, comme c'est le cas dans l'alternance *auf / an dem Boden*, nous voyons bien que c'est le caractère fortuit ou prolongé du contact qui est le seul critère explicatif, et non sa verticalité. Notre corpus indique que *am Boden* est plus fréquent que *auf dem Boden.* En ce qui concerne la relation entre préposition et verbe, *am Boden* y apparaît avec une petite préférence en

[21] La possible rection de *auf* par *Flucht* ou par *fliehen* n'est pas mentionnée dans les dictionnaires. *Auf* désigne bien une relation porteur/porté en (20), et alterne avec de multiples prépositions (cf. *die Flucht ins Ausland, aus dem Gefängnis, vor sich, nach vorn…*).

association avec *liegen*, *auf dem Boden* plutôt avec *sitzen*. Nous dégagerons la particularité de *am Boden* d'après les trois exemples suivants :

> (23) Irgendwie schien ihm die Vorstellung, gleich benebelt am Boden zu liegen und für Stunden aus dem Verkehr gezogen zu sein, noch eine der besten Möglichkeiten. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 35)
>
> (24) Ich stand auf, um das Fenster zu schließen, und trat dabei auf etwas Helles, das am Boden lag. Am Morgen fand ich, daß es mein gemaltes Blatt war. (H. Hesse, *Demian*, p. 104)
>
> (25) Schließlich setzten wir uns an den Boden, Franz spuckte ins Wasser und sah aus wie ein Mann; er spuckte durch eine Zahnlücke und traf, wohin er wollte. (H. Hesse, *Demian*, p. 14-15)

Les deux premières occurrences ont en commun d'indiquer de manière imprécise qu'un objet ou une personne est en position allongée sur le sol. En (23), le personnage prénommé Witold est en état de choc et d'ébriété. Rosi lui conseille de s'allonger là où il est. Le sol est conçu comme un endroit inconfortable où le personnage ne va pas rester longtemps. Le personnage est passif et ne choisit pas le sol comme un support agréable à son sommeil. L'emploi de *auf* n'est pas impossible, mais ne relèverait pas d'un bon niveau de langue. Dans le premier extrait de *Demian* (24), Sinclair se lève en pleine nuit, et marche sur un objet qu'il n'est pas en mesure de reconnaître dans l'obscurité, et qui est situé par terre. Là aussi, la position de l'objet au sol n'est pas précisée. La seule chose qui importe pour le locuteur est de dire que l'objet se trouve au niveau du sol. *Auf* peut commuter avec *an*, qui a été choisi selon des critères qui ne sont plus criants pour les locuteurs contemporains. En (25) enfin, le sol n'est pas non plus envisagé comme un endroit approprié pour accueillir le séjour prolongé d'un individu. Le contexte antérieur laisse penser que la qualité du sol en question n'en fait pas le meilleur endroit pour s'asseoir :

> Unter seiner Anführung stiegen wir neben der Brücke ans Ufer hinab und verbargen uns vor der Welt unterm ersten Brückenbogen. Das schmale Ufer zwischen der gewölbten Brückenwand und dem träg fließenden Wasser bestand aus lauter Abfällen, aus Scherben und Gerümpel, wirren Bündeln von verrostetem Eisendraht und anderem Kehricht. (H. Hesse, *Demian*, p. 13)

Mais en (25) aussi, il est tout à fait possible d'employer *auf*.

Am Boden désigne le sol en tant que surface avec laquelle un objet est en contact. Etant donné la position du sol, l'objet en question est nécessairement sur lui. Ce contact est indiqué de manière vague. La position de la cible sur le site paraît provisoire et inconfortable. La situation exacte de la cible par rapport au site n'est pas essentielle aux yeux du locuteur. En revanche, *auf* envisage le sol comme un endroit sur lequel la cible peut trouver une position précise et durable :

(26) Aber das hohe freie Zimmer, in dem er gezwungen war, flach auf dem Boden zu liegen, ängstigte ihn, ohne daß er die Ursache herausfinden konnte, denn es war ja sein seit fünf Jahren von ihm bewohntes Zimmer […].(F. Kafka, *Die Verwandlung*, p. 26-27)

(27) „Komm hierher, Rosi, sagte sie, „es ist ja ein Jammer, wenn man auf dem Boden sitzt und gar nichts von der tollen Aussicht sieht.“ (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 99)

Dans ces deux occurrences, le narrateur décrit la situation de personnages qui se sont installés sur le sol en envisageant d'y faire un séjour prolongé en position assise ou couchée. En (26), le narrateur fait référence aux nuits que Gregor passe sur le sol pour dormir. La situation est donc bien différente de (23), où le personnage s'allonge sur le sol (*am Boden liegen*) de manière provisoire. Ici, la situation de la cible sur le site est prolongée. Toutefois, l'emploi de *an* en (26) n'est pas exclu. En (27), où *auf* peut également permuter avec *an*, *auf dem Boden* désigne également le support de la position du personnage qui s'est installé confortablement sur le sol pour pique-niquer. Le contexte antérieur montre que le sol est véritablement conçu comme un support destiné à accueillir un séjour relativement long :

(28) Ich breitete auf dem sonnenwarmen Boden des Turms ein rotkariertes Küchentuch aus. „Henkersmahlzeit“ dachte ich. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 98)

Ici, *auf* est la seule préposition possible. Elle tient à l'intention du sujet de faire coïncider tous les points de la nappe avec un support qui lui est nécessaire et auquel elle est indéfectiblement liée.

Enfin, dans la dernière occurrence ci-dessous, le sol est conçu comme un endroit approprié pour s'y asseoir de façon confortable et durable. Il est même amélioré par l'installation de coussins :

(29) Sie sahen sicher furchtbar komisch aus, auf kleinen Kissen auf dem Boden sitzend, die bloßen Füße von sich gestreckt. Die zerschundenen Zehen. Die wüst gerötete Haut. (M. Walser, *Ein fliehendes Pferd*, p. 47)

En (29), la préposition *auf* est bien mieux appropriée que *an*, qui n'est toutefois pas exclue. La raison de l'emploi de *auf* ici – comme dans tous les autres emplois avec *Boden* – est que les personnages ont l'intention de s'installer confortablement sur le sol.

On voit que l'alternance *auf / an dem Boden* est subtile, voire souvent flottante. *Boden* a un représenté qui rend possible l'emploi des deux prépositions et efface leurs différences. Néanmoins, nous avons pu faire ressortir le fait que *auf* envisage le représenté de *Boden* comme une surface apte à servir de support à une activité humaine d'une certaine durée. Dans la majorité des occurrences, l'emploi de *auf* va de pair avec le caractère actif des personnages : leur situation au sol résulte d'une volonté délibérée. *An* conçoit le sol comme un site à proximité ou au contact duquel des objets ou des personnes sont situés. Souvent, le

sujet y est passif[22]. Le sol n'est pas considéré comme un support explicite ou indispensable. L'opposition se résume donc dans les termes 'contact nécessaire, naturel et confortable' *vs.* 'contact fortuit, artificiel et précaire'.

L'alternance de *auf* et *an* dans les deux exemples suivants tient toutefois à des raisons moins évidentes :

> (30) Als sie die Kohlen abgestellt hatte und in der Jackentasche nach dem Schlüssel suchte, klirrten Münzen auf dem Boden. Ich hob sie auf und gab sie ihr. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 24)
>
> (31) Das Füllen der ersten Schütte ging gut. Als ich auch die zweite Schütte an den Griffen packte und den Koks am Boden aufnehmen wollte, kam der Berg in Bewegung. Von oben hüpften kleine Brocken in großen und große in kleinen Sprüngen herab, weiter unten war's ein Rutschen und am Boden ein Rollen und Schieben. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 24-25)

Dans les deux cas, le narrateur indique que des objets sont en contact avec le sol et que son personnage est sur le point de les ramasser. Pourtant, la situation de ces objets par terre est désignée une fois par *auf* et une fois par *an*. L'emploi de *auf* en (30) peut s'expliquer par le fait que le bruit (*klirren*) est occasionné par les pièces de monnaie qui sont entrées avec le sol dans un contact de haut en bas. Le narrateur situe précisément la monnaie au terme d'une chute. Les deux prépositions sont toutefois possibles. Si *an* avait été employée, la chute bruyante des pièces aurait été moins fortement évoquée.

Tandis qu'en (30), la description de la scène est menée de façon nette par le narrateur, en (31), le charbon est situé approximativement « par terre ». Toutes les boules de charbon ne sont pas en contact direct avec le sol, puisqu'elles forment une montagne. Dans la première occurrence soulignée, l'emploi de *auf* n'est pas exclu. Le choix de *an* dans le dernier énoncé de ce même extrait s'explique par le fait que le personnage n'a pas le loisir de situer précisément l'endroit où se produit l'écroulement du tas de charbon. L'indication spatiale imprécise *weiter unten*, ainsi que la structure impersonnelle *war's,* soulignent le fait que le jeune garçon est décontenancé par un incident imprévu, qui le met dans une situation gênante. Sa perception de l'effondrement du tas de charbon n'est ni maîtrisée, ni intellectualisée : il perçoit de façon imprécise que quelque chose se produit au niveau du sol. La différence de représenté entre *auf* et *an* réside par conséquent dans le fait que *an* envisage le contact d'une cible avec un site de manière plus approximative que *auf*. En (32), l'emploi de *auf* dans un contexte proche de (31) tient également à la précision des descriptions de l'espace que livre le narrateur :

[22] Un témoin germanophone souligne que *am Boden liegen* traduit particulièrement bien la localisation d'un personnage qui s'est trouvé mal, a été frappé, *etc.*

(32) Eine leere Weinflasche rollte auf dem Boden, gegen die die Frau einmal aggressiv mit den Füßen trat, eine angebrochene stand auf dem Tisch, zwei halbvolle Gläser daneben. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 31-32)

(33) „[…] Es sieht in der Küche abscheulich aus. Eine riesige Kaffeepfütze, offene Konservenbüchsen, Eierschalen auf dem Boden." (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 158)

En (32) *an* décrirait la position de la bouteille d'une manière plus secondaire, plus superficielle que *auf*. En (33), *auf* seule est possible parce que l'essentiel est la conceptualisation du sol comme un socle avec lequel les déchets sont dans un contact fort, définitif. Les détritus sont quasiment indissociables du sol.

L'emploi de *auf* en contexte spatial implique qu'au niveau des référents la cible et le site entretiennent une relation de contact le long d'un axe le plus souvent vertical, la cible jouant le rôle d'objet porté, et le site celui d'objet porteur, celle-ci étant dépendante de celui-là. Lorsque la cible est sous le site (cf. *auf der Decke*), l'essentiel est l'adhérence inhérente à la cible, qui lui permet de se servir du site comme d'un appui indispensable (position naturelle). *An* de son côté exprime une relation de proximité étroite entre la cible et le site, pouvant aller jusqu'à un contact, ce dernier s'opérant le plus souvent, mais pas toujours, sur un axe horizontal (la cible n'est pas plus haute que le site). La cible peut reposer d'une partie de son poids sur le site, mais le locuteur n'indique pas que ce dernier prenne en charge la totalité du poids de la cible. Le contact entre cible et site est envisagé comme fortuit, artificiel et précaire.

3. auf vs . gegen

L'opposition entre *auf* et *gegen* n'est pas aussi problématique que l'opposition entre *sur* et *contre* en français, une partie des emplois de *contre* correspondant à l'allemand *an*. Il serait d'ailleurs intéressant d'analyser les similitudes et différences d'emplois entre *gegen* et *an*, mais cela sortirait de notre propos. Souvent, l'opposition *auf / gegen* se laisse aisément expliquer par l'alternance des traits 'opposition horizontale entre cible et site' (*gegen*) et 'opposition verticale entre cible et site' (*auf*). Ainsi, en (34) le contact entre le pied du personnage et la chaise se fait le long d'une ligne horizontale :

(34) Ich trat gegen den Stuhl, der vor meinem Bett stand, und als er nicht umfiel, trat ich noch einmal dagegen. Er kippte endlich und schlug die Glasplatte auf meinem Nachttisch in Stücke. (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 25)

alors qu'en (35), le pied effectue un mouvement vertical de haut en bas et atteint en fin de course la cendre incandescente :

(35) Ich blickte auf die schwarzen Pünktchen, die die Zigarettenglut im Teppich gebrannt hatte, aber ich war zu müde, draufzutreten und sie ganz zum Verlöschen zu bringen. Mir war kalt, und das Knie schmerzte. Ich war zu lange in der Badewanne gewesen. (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 143-144)

Cependant il arrive également souvent que le contact cible-site exprimé par *auf* ne s'effectue pas le long de l'axe vertical :

(36) Ich rannte mit meinen klatschnassen Pantoffeln in die Diele, fand den Knopf nicht, auf den ich drücken mußte. (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 150-151)

Et inversement, le contact cible-site exprimé par *gegen* peut se faire selon l'axe vertical, comme en (37) :

(37) Er hatte bloß angefangen, sich umzudrehen, um in sein Zimmer zurückzuwandern, und das nahm sich allerdings auffallend aus, da er infolge seines leidenden Zustandes bei den schwierigen Umdrehungen mit seinem Kopfe nachhelfen mußte, den er hierbei viele Male hob und gegen den Boden schlug. (F. Kafka, *Die Verwandlung*, p. 54)

Comment caractériser alors l'opposition *auf / gegen* ? Si l'on remplace *auf* par *gegen* en (36), on s'aperçoit que *gegen* présenterait la poussée du doigt sur le bouton comme légère, et susceptible d'être reproduite. De plus, *gegen etwas drücken* implique que le sujet oppose sa force, par réaction, à la force contraire du site. *A contrario*, *auf* présente la poussée du sujet sur l'objet comme forte, unique, et dénuée de l'idée d'adversité. En toute logique, la substitution de *auf* à *gegen* en (37) présente le choc de la tête de Gregor contre le sol comme un mouvement volontaire, efficace, et ne se produisant qu'une fois. Le choc est présenté par *gegen* comme léger et témoignant d'une relation d'adversité (opposition de forces contraires) entre la cible et le site. Les deux objets s'opposent une résistance égale. Ainsi, en (38), le contact entre la main et la bouche est passager, léger, et la main s'oppose au mouvement instinctif qui consiste à exprimer ses émotions :

(38) Er war noch mit jener schwierigen Bewegung beschäftigt und hatte nicht Zeit, auf anderes zu achten, da hörte er schon den Prokuristen ein lautes „Oh!" ausstoßen – es klang, wie wenn der Wind saust – und nun sah er ihn auch, wie er, der der Nächste an der Türe war, die Hand gegen den offenen Mund drückte und langsam zurückwich, als vertreibe ihn eine unsichtbare, gleichmäßig fortwirkende Kraft. (F. Kafka, *Die Verwandlung*, p. 20)

L'opposition 'contact nécessaire et définitif' (*auf*) / 'contact fortuit et adversatif' (*gegen*) est manifeste dans les deux séquences soulignées de (39) :

(39) Schenk Dein Vertrauen der SPD war ja geradezu genial, fast literarisch gegen den Stumpfsinn, der darin lag, einfach Wählt CDU auf ein Plakat zu drucken. […] Es kam ein streunender Hund von links, er schnüffelte an einer Laterne, dann an dem SPD-Plakat, an dem CDU-Plakat und pinkelte gegen das CDU-Plakat und lief weiter, langsam in die Straße hinein, die rechts vollkommen dunkel wurde. (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 215)

Auf présente le lien entre le slogan et le support comme indéfectible et nécessaire (l'affiche est un support indispensable au slogan), tandis que *gegen* marque un contact fortuit, occasionnel entre la cible et le site. En résumé, *gegen* envisage le site non pas comme nécessaire à la cible, mais comme opposé à elle.

4. auf vs. über

La confrontation d'occurrences de *auf* et *über* dans des contextes comparables permet de saisir quelques traits sémantiques supplémentaires de *auf*. Ces deux prépositions ont en commun de désigner la position supérieure de la cible par rapport au site sur un axe vertical. Leurs représentés respectifs comportent le trait commun 'situation de la cible et du site le long d'un axe vertical' :

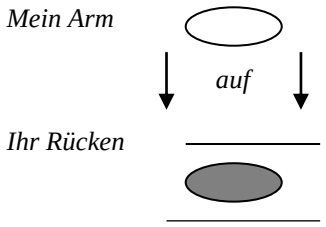
> (40) Ein Mädchen öffnete, sie standen an der Schwelle einer großen Stube fast im Finstern, denn nur <u>über einem Tisch</u> links im Hintergrunde hing eine winzige Öllampe. (F. Kafka, *Das Schloss*, p. 39)

Über indique bien que la cible est placée au-dessus du site. Mais à la différence de *auf*, l'emploi de *über+ datif* exige que la relation de la cible et du site soit une 'position au-dessus sans contact'. En (40), la position de la lampe est indépendante de celle de la table : elle n'est pas portée par cette dernière. Contrairement à *auf*, *über* ne présente donc pas le site comme nécessaire à l'existence de la cible.

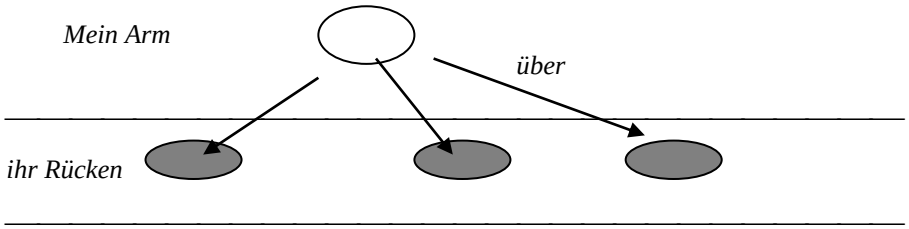
Toutefois, le trait 'contact' à lui seul n'est pas toujours pertinent pour rendre compte de l'opposition entre *über* et *auf*. *Über* peut en effet très bien désigner un contact entre la cible et le site. Il est donc nécessaire de regarder les qualités de ce contact d'un peu plus près, ce que nous ferons dans un premier temps en comparant les prépositions dans l'extrait suivant :

> (41) Wir lagen aneinandergeschmiegt, mein Kopf an ihrem Hals, mein Hals an ihren Brüsten, mein rechter Arm unter ihr und <u>auf ihrem Rücken</u> und mein linker auf ihrem Po. Ich strich mit Armen und Händen <u>über ihren breiten Rücken</u>, ihre harten Schenkel, ihren festen Po und spürte auch ihre Brüste und ihren Bauch fest an Hals und Brust. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 68)

Auf implique que la surface de la cible est en contact en tous ses points avec une surface égale du site. Est envisagée du site une superficie égale à celle de la cible. Le site est vu de manière ponctuelle et singulière :



En revanche, *über*, employée avec des verbes impliquant à la fois un contact et un mouvement, implique que le contact sur l'axe vertical entre la cible et le site ne concerne pas un point unique du site. Ce contact atteint une surface du site supérieure à celle de la cible, voire la totalité du site, et il n'est pas définitif. En (41), le narrateur indique dans un premier temps que son bras repose de toute sa surface sur le dos de Hanna (*mein rechter Arm auf ihrem Rücken*) : du dos de Hanna n'est envisagée que la surface sur laquelle repose le bras droit de Michael. Le bras touche définitivement un point du dos. Une fois ce point atteint, le bras ne bouge plus. Dans un second temps (*ich strich mit Armen und Händen über ihren breiten Rücken*), le narrateur indique que ses bras et ses mains couvrent une surface de peau plus grande qu'eux. Ils se déplacent sur le site de manière à en couvrir plusieurs points. Le dos de Hanna est alors ici envisagé dans toute sa surface, qui est supérieure à celle des mains et des bras de son ami. *Über* conceptualise le site comme composé de plusieurs points, avec lesquels la cible est en contact :



Cette idée d'espace parcouru est particulièrement nette lorsque le verbe exprime lui-même un mouvement s'effectuant sur une grande étendue. Ainsi, en (42), les larmes touchent plusieurs points du visage de Marie, sans s'arrêter sur un point particulier :

(42) Ihr liefen die Tränen übers Gesicht, während sie sich Haarwasser ins Haar massierte, dann puderte sie sich, und ich sagte: „Was machst du denn da?" Und sie sagte: „Ich mach mich schön." (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 46)

De même, en (43), les phares des voitures touchent les uns après les autres plusieurs points des murs et des plafonds, sans s'attarder sur l'un d'eux en particulier :

(43) Durch lange Nachtstunden begleiten den Kranken die Schläge der Kirchturmuhr, das Brummen gelegentlich vorbeifahrender Autos und der Widerschein ihrer Scheinwerfer, der über Wände und Decke tastet. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 20)

Enfin, l'alternance entre *auf* et *über* en (44) et (45) tient encore une fois à la manière dont le site est conceptualisé par la préposition. En (44), la cible n'est pas plus petite que le site, mais comme dans les occurrences précédentes, elle tend à toucher la cible en plusieurs points, de manière à couvrir la totalité de sa surface :

(44) Über die Couch war eine rote Samtdecke gebreitet. Die Küche hatte kein Fenster. Licht fiel durch die Scheiben der Tür, die auf den Balkon führte. Nicht viel Licht – hell war die Küche nur, wenn die Tür offenstand. Dann hörte man aus der Schreinerei im Hof das Kreischen der Säge und roch das Holz. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 13)

En (45), la nappe touche en tous ses points une surface du sol égale à la sienne propre :

(45) Ich breitete auf dem sonnenwarmen Boden des Turms ein rotkariertes Küchentuch aus. „Henkersmahlzeit" dachte ich. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 98)

Auf et *über* ont donc en commun les sèmes 'position de la cible au-dessus du site' (emplois fréquents), et 'contact' (seulement pour quelques emplois de *über*). Ce qui les différencie est que le contact exprimé par *auf* concerne tous les emplois spatiaux de cette préposition, que ce contact est nécessaire à l'existence de la cible, et qu'il concerne une surface du site égale à celle de la cible. *Über* indique une position de la cible au-dessus du site pouvant prendre la forme d'un contact. La cible concerne une surface du site supérieure à la sienne propre, voire la totalité de la surface du site. Avec *auf*, le site est conceptualisé comme un point, tandis qu'avec *über*, il est envisagé comme un ensemble de points.

5. auf vs. unter

Parente du point de vue du représenté avec *über* et *auf*, *unter* exprime la position inférieure de la cible par rapport au site le long d'un axe vertical, la cible et le site pouvant être en contact ou non. *Unter* est donc l'antonyme à la fois de *auf* et de *über*. Dans les deux exemples suivants, *unter* indique que la cible est située en-dessous du site, sans que l'un repose sur l'autre :

(46) […] er war alt, dick und faul, lag unter ihrem Schreibtisch und muckste nicht. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 13)

(47) Eine große Türkenfamilie saß unter einem Nußbaum und tafelte, sie grüßten freundlich. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 102)

Dans ces deux extraits, la cible (en position inférieure sur l'axe vertical) est plus petite que le site qui la recouvre. Ces deux exemples peuvent avoir pour corrélat logique : *der Schreibtisch ist über dem Hund*, et *der Baum steht über der Familie*.

Dans d'autres cas, *unter* exprime une relation de position selon l'axe vertical associée à une relation de pesanteur, donc à un contact ; la cible est sous le site, qui pèse sur elle :

(48) Nasse Zweige wischten mir übers Gesicht, ein zertretenes Schneckenhaus knirschte unter meinen Füßen. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 26)

(49) Being John Malkovich ist „kafkaesk" durch und durch, zugleich muss man ihn gegen eine solche Beklemmungs-Vokabel in Schutz nehmen. Hier bleibt alles heiter – wie sehr die Figuren auch im Schleudergang der Ereignisse den Boden unter den Füßen verlieren. (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « Bitte verlassen Sie meinen Kopf »)

Le locuteur envisage de la cible (la coquille d'escargot ou le sol) la partie qui est en contact avec le site (les pieds). Ces deux exemples ont pour corrélat logique la relation inverse, exprimée par *auf* : *mein Fuß ist auf dem Schneckenhaus, meine Füße sind auf dem Boden* (ou *ich trete auf das Schneckenhaus, ich stehe auf dem Boden*). Les dimensions de la cible et du site, le caractère singulier ou multiple de ce dernier, ainsi que la prise en charge du poids d'un des objets par l'autre, ne sont pas des traits distinctifs de *unter* par rapport à une autre préposition.

Conclusion sur les emplois spatiaux concrets de auf

Nous pouvons conclure de ces diverses observations que les sèmes de *auf* ne relèvent pas de critères géométriques, et qu'ils ne dépendent pas non plus de certains critères fonctionnels mis en lumière par C. Vandeloise, tels que la position du locuteur, l'orientation intrinsèque des objets, ou leur orientation « canonique » (dans le sens où le « devant » d'une armoire est le côté que l'on peut ouvrir, *etc*). Le représenté de *auf* ne varie pas en fonction de la position que le locuteur occupe par rapport à l'objet concerné. En revanche, les traits pertinents de *auf* découlent d'autres critères fonctionnels, qui sont reflétés par la langue.

Ces traits ne naissent pas du hasard, mais découlent de l'usage que l'on fait généralement des référents. Ainsi, le trait 'verticalité' ou 'plus haut que' est pertinent lorsque *auf* désigne une relation de contact avec pesanteur entre la cible et un support horizontal (*auf dem Schreibtisch…*). Mais il disparaît du sémantisme de la préposition lorsque le site est en position verticale (cf. *er hat viele Haare auf dem Körper*) ou qu'il n'est pas situé sous la cible (cf. *auf der Decke*) : le corps ou le plafond restent cependant catégorisés comme des supports.

Il nous semble intéressant de comparer nos résultats sur *auf* à ceux qu'obtiennent P. Dendale et W. De Mulder[23] pour *sur*. Les auteurs de l'article discutent de la pertinence des caractéristiques que C. Vandeloise propose pour décrire les prépositions *sur / sous* :

CARACTERISTIQUE A : Si *a est sur / sous b*, la cible est généralement plus haut / plus bas que le site.[24]

CARACTERISTIQUE B : Si *a est sur b*, il y a généralement un contact (indirect) entre la cible et le site.[25]

CARACTERISTIQUE C : Si *a est sous b*, la cible est généralement rendue inaccessible à la perception par le site.[26]

CARACTERISTIQUE D : Dans les relations *a est sur / sous b*, la cible est généralement plus petite que le site.[27]

CARACTERISTIQUE E : Si *a est sur b*, l'action du site s'oppose à l'action de la pesanteur sur la cible.[28]

Puisque *sous* nous intéresse peu ici (caractéristique C), les caractéristiques de *sur* proposées par C. Vandeloise sont au nombre de quatre. Dans leur article, P. Dendale et W. De Mulder montrent que :

> Des quatre traits proposés par Vandeloise pour la description spatiale statique de *sur*, il n'y en a que deux qui soient vraiment nécessaires, le « contact » et la « position de la cible sur l'axe vertical », les deux autres étant superflus ; le trait « cible plus petite que le site », parce qu'il fait double emploi avec une caractéristique générale des relations spatiales, le trait « opposition à la pesanteur », parce qu'il ne s'applique qu'à un sous-ensemble des emplois de *sur*. Nous avons aussi dû rajouter un trait, le trait « non contenance », indispensable dans l'opposition entre *sur* et *dans*. L'examen concis des zones de concurrence de la préposition *sur* avec d'autres prépositions spatiales, *sous, dans, contre, au-dessus*, nous a convaincu qu'il est inutile d'ajouter des traits pour faire des distinctions à l'intérieur des emplois non-concurrencés de *sur*.[29]

Dans l'ensemble, nous sommes d'accord avec les analyses que les auteurs font des caractéristiques de *sur*. Nous nous rattachons notamment à leur avis sur le caractère non nécessaire des caractéristiques D et E de C. Vandeloise. Nous voulons maintenant voir si les traits restants décrivent *auf* aussi bien que *sur*, ce qui peut nous aider à synthétiser nos observations.

Selon les auteurs, les divers emplois spatiaux de la préposition *sur* peuvent être rendus par une combinaison de trois traits. Le trait 'contenance' oppose *sur* à *dans*, et est absent de tous les emplois de la préposition. Restent les traits 'contact' et 'plus haut', dont la présence ou l'absence rendent compte des divers emplois de la préposition *sur*, et l'opposent aux

---

[23] P. Dendale et W. De Mulder, « Les traits et les emplois de la préposition spatiale *sur* », *Faits de Langues* 9, 1997, p. 211-220.
[24] C. Vandeloise, *L'espace en français*, *op. cit.*, p. 187.
[25] *Ibid*., p. 190
[26] *Ibid*., p. 191.
[27] *Ibid*., p. 192.
[28] *Ibid*., p. 193.
[29] P. Dendale et W. De Mulder, *op. cit*., p. 220.

prépositions concurrentes *à* et *contre*. Les combinaisons théoriques possibles des traits sont finalement au nombre de quatre :

I.	+ Contact	+ Plus haut	- Contenance
II.	+ Contact	- Plus haut	- Contenance
III.	- Contact	+ Plus haut	- Contenance
IV.	- Contact	- Plus haut	- Contenance[30]

Toujours selon les auteurs, la constellation IV n'entraîne pas *sur*, mais *sous*. La constellation III est rare et n'est pas attestée dans les emplois modernes de *sur*. Pour ce qui nous concerne, IV amène en allemand *unter*, et III *über*. Ces deux combinaisons de traits excluent donc également l'emploi de *auf*. On en conclut que le trait 'contact' est présent dans tous les emplois spatiaux de *auf*. Le trait 'non-contenance' est également indispensable à *auf*, comme l'ont montré les oppositions avec *in* que nous avons mises en valeur.

En revanche, dans les constellations I et II, *sur* et *auf* ne se correspondent pas parfaitement. Les affirmations suivantes nécessitent donc quelques modifications pour pouvoir être appliquées à l'allemand :

> Dans la constellation I, *sur* ne subit la concurrence d'aucune autre préposition spatiale. C'est une constellation où nous regrouperions les trois cas illustrés respectivement par les exemples (11), (15) et (13) : *la tasse est* sur *la table, la tasse est* sur *la nappe, la statue* sur *la grand-place*. […] Etant donné que dans aucun des trois cas *sur* ne semble subir la concurrence d'autres prépositions spatiales, il ne nous paraît pas nécessaire d'ajouter ici d'autres traits afin de distinguer ces trois cas, ni même de parler de trois emplois distincts de *sur*.[31]

En premier lieu, nous avons vu que les traits 'contact' et 'plus haut' (constellation I) sont véhiculés en allemand certes par *auf*, mais aussi par la préposition *über* lorsqu'elle est en collocation avec des verbes de mouvement (cf. *ich strich mit Armen und Händen über ihren breiten Rücken* en (41)). Nous proposons donc de modifier pour *auf* dans la constellation I le trait 'contact' en précisant 'contact définitif avec un point du site'. En effet, *über* aurait dans ces emplois le trait 'contact non-définitif avec plusieurs points du site' (le trait 'contact' étant par ailleurs absent des emplois du type *der Himmel über Berlin*).

Ensuite, la constellation II n'oppose pas bien *auf* à *an*. P. Dendale et W. De Mulder remarquent aussi que *à* et *contre* concurrencent *sur* ici, mais ne proposent pas de traits supplémentaires pour caractériser cette dernière préposition. Comment distinguer alors *eine Tätowierung auf der Brust tragen* et *eine Verletzung am Knie* ? Le trait 'plus haut' n'étant d'aucune utilité pour caractériser *auf*, il nous semble que cette dernière préposition se distingue de *an* par le trait 'contact nécessaire ou habituel', ou 'lien inaliénable entre la cible

[30] *Ibid.*, p. 218.
[31] *Ibid.*, p. 219.

et le site', *an* n'indiquant qu'un 'contact provisoire ou incongru'. Avec *auf*, le site est indispensable à l'existence de la cible, le contact entre cible et site exprimé par *an* est plus contingent.

Il ressort de cette discussion que les traits nécessaires pour expliquer les emplois spatiaux concrets de *auf* peuvent se résumer par la formule : **'coïncidence non fortuite de la cible et d'un site conceptualisé comme non contenant et singulier, entraînant la perte d'autonomie de la cible'**. Cette formule peut être complétée selon les emplois par les traits 'plus haut' et 'pesanteur', qui ne sont pas toujours nécessaires.

B. Contrainte exercée sur la préposition par la conceptualisation du régime

Nous avons vu dans les paragraphes précédents que *auf* peut alterner dans les emplois spatiaux avec bien d'autres prépositions. Elle se distingue des plus proches par le trait 'contact nécessaire avec un site conceptualisé comme un point, non-contenant'. Notre présentation a pu laisser croire que le choix des prépositions était totalement libre, et dépendait seulement des relations spatiales qu'entretiennent la cible et le site. Or, cette alternance ne s'opère pas sans quelque contrainte, même lorsque le Gprep est circonstanciel. En effet, parfois, les représentations véhiculées par le lexème régi imposent ou rendent impossible l'emploi de telle ou telle préposition. C'est pourquoi nous souhaitons répertorier ici les traits que le représenté du régime doit présenter pour pouvoir être compatible avec *auf*. Il ne s'agit donc plus ici de mettre en lumière les sèmes véhiculés par *auf*, mais de recenser ceux que comporte son régime.

Tout locuteur non germanophone a pu être déconcerté par le fait que certains noms soient régis avec une très grande préférence par *auf* (*Land, Insel, Straße…*). Ces décalages entre les langues s'expliquent par la différence des images mentales véhiculées par des mots prétendument équivalents d'une langue à l'autre (*rue vs. Straße, campagne vs. Land*), et donc par le fait que chaque langue catégorise les référents d'une manière qui lui est propre. C'est un fait sur lequel les linguistes s'accordent en majorité. Nous ne mentionnerons que H. Vater, qui cite lui-même D. Wunderlich :

> Die Übersetzungsproblematik bei Präpositionen ergibt sich nach WUNDERLICH (1986:217) nicht daraus,
>
> > „daß die Anwendbarkeitsbedingungen von Sprache zu Sprache wechseln, sondern daß die Objekte anders kategorisiert werden."

> So sagt man im Frz . *dans la rue*, *dans l'escalier* und *dans l'assiette*, weil Franzosen diese Objekte als Behälter ansehen, […] wogegen sie für Engländer und Deutsche eher Objekte mit definierten Begrenzungen sind […].
> Im Englischen wiederum spricht man von passengers on the train, wo wir von Reisenden im Zug sprechen, den Zug also als Behälter ansehen, wie es die Franzosen mit der Straße tun. […][32]

La façon dont le référent du régime est conceptualisé comporte quelques traits qui rendent quasiment nécessaire – ou inversement totalement impossible – l'emploi de *auf*. Identifions maintenant les caractéristiques des régimes de *auf* en contexte spatial concret.

1. Socle accueillant la pesanteur d'un objet

Comme nous l'avons vu en comparant *auf* et les prépositions voisines, le trait 'contact avec pesanteur' est central dans les emplois spatiaux de *auf* régissant un nom envisagé comme socle (cf. les exemples cités *supra auf dem Tisch, auf dem Stuhl…*). Comme notre expérience de la force d'attraction terrestre nous dit qu'un objet est nécessairement sur un autre, sur une table, sur le sol ou à défaut sur terre, tous les noms désignant des espaces pouvant accueillir le poids des êtres vivants et de leurs activités devraient logiquement pouvoir être régis par *auf*. Nous verrons un peu plus loin que ce n'est pas le cas.

Inversement, certains noms désignant des sols ne pouvant physiquement pas accueillir le poids d'objets ou d'êtres sont pourtant régis par *auf*. Cela tient au fait que l'élément essentiel est l'expérience primordiale que la communauté linguistique a de la pesanteur. Elle détermine par exemple sa représentation de toutes les planètes. Comme *auf der Erde* désigne de manière générale la surface « mère » sur laquelle reposent tous les objets ayant un poids – nous en avons un exemple dans l'occurrence ci-dessous – :

> (50) „Das ist es ja", sagte Frieda, „davon spreche ich doch, das ist es ja was mich unglücklich macht, was mich von Dir abhält, während ich doch kein größeres Glück für mich weiß, als bei Dir zu sein, immerfort, ohne Unterbrechung, ohne Ende, während ich doch davon träume, daß hier <u>auf der Erde</u> kein ruhiger Platz für unsere Liebe ist, nicht im Dorf und nicht anderswo […]." (F. Kafka, *Das Schloss*, p. 172)

la communauté linguistique part du principe que toutes les planètes du système solaire sont soumises à la même loi de pesanteur que la Terre, et que tout objet qui se trouve dans l'environnement immédiat de la planète pèse de son poids à sa surface :

> (51) Einen Wissenden darf ich mich nicht nennen. Ich war ein Suchender und bin es noch, aber ich suche nicht mehr <u>auf den Sternen</u> und in den Büchern, ich beginne die Lehren zu hören, die mein Blut in mir rauscht. (H. Hesse, *Demian*, p. 8)

---

[32] H. Vater, *op. cit*., p. 73, citant D. Wunderlich, *Raum und die Struktur des Lexikons*, 1986, p. 212-231.

(52) Wie wird man sich nach seinem Tode kleiden?
Ob auf dem Mars wohl Freudenhäuser sind?
(E. Kästner, « Paralytisches Selbstgespräch », *Gedichte*, p. 239)

Les deux derniers exemples confirment la réflexion de C. Vandeloise, qui démontre que les emplois des prépositions ne sont pas régis par des lois physiques ou géométriques, mais sont bien plutôt gouvernés par nos croyances. La langue reflète notre conception de la Terre et des autres planètes comme des surfaces qui attirent à elles tous les objets se trouvant dans leur environnement, même si les images des astronautes qui sont allés « sur » la lune montrent qu'il est impossible d'être en contact naturellement avec la surface lunaire. Ce sont donc nos expériences physiques et culturelles qui déterminent les réseaux métaphoriques qui structurent notre pensée. Le régime de *auf* semble être conçu comme pouvant accueillir le poids de la cible.

L'idée de pesanteur, vraie ou fausse sur le plan scientifique, semble déterminante pour l'emploi de *auf* dans les emplois spatiaux où la cible et le site sont en contact vertical. Nos expériences corporelles, associées à notre indifférence aux vérités scientifiques, n'expliquent cependant pas les emplois de *auf* avec des noms ne désignant pas des socles. Certes, il est scientifiquement douteux que le ciel puisse servir de support matériel à la situation d'un objet, et pourtant la combinaison de *Himmel* avec *auf*, qui paraît impossible, a été rencontrée au cours de nos lectures. *Himmel* est-il ici conçu comme un socle ? :

(53) Auf dem Himmel befinden sich scharf abgegrenzte Wolken, rötlich an ihren Rändern. (E. Jelinek, *Die Klavierspielerin*, p. 101)

En règle générale, *Himmel* est régi par *in* lorsqu'il s'agit d'y situer Dieu, les Saints, et les morts :

(54) Mutter und Vater sind im Himmel
Und sprühen ihre Kraft
An singenden Fernen vorbei,
An spielenden Sternen vorbei
Auf mich nieder.
(E. Lasker-Schüler, « Chronica », *Die Gedichte*, p. 11)

Il est régi par *an* quand le locuteur considère qu'il désigne l'espace où volent les oiseaux :

(55) Eine Ortschaft,
nicht größer
als der Kreis,
den abends am Himmel
der Bussard zieht.
(P. Huchel, «Unterm Sternbild des Herkules », *Gedichte*, p. 94)

et également celui où passent les nuages :

(56) Wie eine weiße Wolke
Am hohen Himmel steht,
So weiß und schön und ferne
Bist du, Elisabeth.
(H. Hesse, « Elisabeth », *Wunder der Liebe*)

Quelle est alors l'explication de l'emploi de *auf dem Himmel* par E. Jelinek ? Elle peut être la même que pour *besonders oben auf der Decke hing er gern* en (18), ou bien résider en ceci que le ciel est décrit par la narratrice comme la toile de fond sur laquelle ressortent des images aux contours précis (cf. *scharf abgegrenzt*). Le ciel et les nuages sont dépeints ici à la manière d'un tableau, le ciel étant l'arrière-plan qui rend visibles les nuages. Le régime de *auf* n'est pas conçu ici comme un socle, mais comme un support d'information, ce qui le rend compatible avec la préposition. Nous aurons l'occasion d'analyser ce type d'emploi un peu plus loin.

Comme en témoignent (18) et (53), l'emploi de *auf* n'est pas nécessairement lié à la position plus haute du site par rapport à la cible. La condition de la compatibilité entre *auf* et son régime est plutôt que ce dernier puisse être conçu comme un support. C'est aussi ce que W. Klein et R. Nüse concluent de leur enquête sur les traits prototypiques gouvernant les emplois spatiaux de *auf* :

> Les résultats sont très clairs. La lecture préférée dépend systématiquement des propriétés de l'objet utilisé comme *relatum*. Les deux extrêmes, *auf der Tapete* et *auf dem Tisch* sont parfaitement contrastés. Les tables sont conçues essentiellement comme des « surfaces de dessus ». C'est ainsi qu'elles sont perçues habituellement et c'est ce qui importe pour leur fonction dans la vie ordinaire. La préposition *auf* contribue simplement à la composante KONTAKT-MIT-OBERFLÄCHE, et le fait que nous tendions à assigner le trait HÖHER ALS à cette configuration spatiale relève d'un phénomène de prototypie plutôt que de la signification lexicale de la préposition. Les papiers peints, en revanche, sont perçus essentiellement comme des « surfaces frontales » et invitent à une lecture d'où le trait verticalité est absent.[33]

2. Ouverture

Inversement, lorsque la relation de pesanteur ('contact' + 'verticalité') est avérée, elle n'entraîne pas automatiquement l'emploi de *auf* : le poids qu'un être animé ou non imprime à un socle ne garantit pas la présence de *auf* dans l'énoncé décrivant la situation. Certains régimes désignant des socles sont même incompatibles avec *auf* : dans les deux séquences soulignées de l'extrait suivant, le membre du Gprep désigne le site du pèlerinage. Pourtant, le locuteur emploie une fois *auf* et une fois *in* :

[33] Cf. W. Klein et R. Nüse, « La complexité du simple : l'expression de la spatialité dans le langage humain », *in Langage et cognition spatiale*, M. Denis (ed.), Paris, Masson, 1997, p. 20. L'enquête consistait à demander à des locuteurs germanophones d'énoncer les traits saillants pour divers types d'emplois spatiaux de *auf*.

(57) Alle diese Leute pilgerten nach Todtnauberg zu Heidegger und machten sich lächerlich, sagte Reger. Sie pilgerten sozusagen in den philosophischen Schwarzwald und auf den heiligen Heideggerberg und knieten sich vor ihr Idol. (Th. Bernhard, *Alte Meister*, p. 94-95)

Schwarzwald est régi par *in*, parce que la représentation essentiellement liée à ce terme n'est pas celle de socle, mais d'espace clos. Le trait 'non-contenant' passe donc avant celui de 'support à un contact vertical' dans la compatibilité du régime avec *in* ou *auf*. Si le régime véhicule de manière saillante le trait 'contenant', il annule la possibilité d'être régi par *auf*, pour qui le trait 'non-clos' est essentiel. C'est le cas pour *Wald, Garten, Passage…* Ainsi, tandis que certains noms sont suffisamment polysémiques pour être régis ou par *in* ou par *auf* (nous reviendrons sur ce point un peu plus loin), d'autres sont totalement réfractaires à l'emploi de l'une de ces deux prépositions.

- Le régime est difficilement régi par *auf*

Les noms désignant des volumes refusent d'être régis par *auf*, sauf si l'on considère une partie de ce volume, qui peut le cas échéant servir de support à la cible. Dans les occurrences suivantes, *Wagen* est envisagé d'abord comme contenant, puis comme socle :

(58) Ich wartete in meinem Wagen. Von weitem konnte ich den Ausgang des Hallenbades beobachten. Als Beate schließlich gegen elf Uhr auftauchte, schlüpfte ich schnell heraus und postierte mich vor ihrem Polo. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 95)

(59) Nachts wurde ich vom Telefon hochgeschreckt, im Briefkasten lagen anonyme Drohbriefe, auf meinem Wagen klebten Kaugummis, und einmal hatte sie sogar eine Tube Alleskleber in die Autoschlüssellöcher gequetscht – es war mir klar, daß nur sie das gewesen sein konnte. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 9)

Que le régime comprenne le trait 'volume fermé' n'est pourtant pas significatif pour l'emploi de *in*. Les noms régis peuvent désigner des espaces ouverts, ce qui compte est qu'ils soient conçus comme enceints. Il s'agit par exemple de *Wald*, de *Garten* et leurs composés, ainsi que des noms de pays ou de régions (*Polen, Schwarzwald…*). Les noms désignant des entités administratives découpées sur des terrains géographiques sont également régis par *in*. Le corpus ne présente pas d'occurrence de *auf* qui régirait un nom propre de ville, pays ou continent (**auf Frankreich, *auf Afrika, *auf New York*). Inversement, le nom désignant le terrain géographique où ces villes, pays, *etc*. se trouvent, rejette l'emploi de *in* :

(60) Anfang der siebziger Jahre formierte sich erster Widerstand. Denn bald nach Erschließung der Gasfelder auf dem Festland erhielt die NAM 1969 die „ewige" Konzession auch für das Gas im Watt. (*Der Spiegel*, Nr. 47/ 1999, p. 268)

(61) Ich betrat den Boden des Kommunismus mit dem gespannten Entzücken dessen, der zum erstenmal seinen Fuß auf einen jungfräulichen Kontinent setzt. (A. Andersch, *Die Kirschen der Freiheit*, p. 23)

Le locuteur emploiera donc *auf dem afrikanischen Kontinent* si l'important est le point de vue de la géographie physique, et *in Afrika* si c'est celui de la géographie administrative :

(62) „Haben Sie gehört", fragte er, „daß die Engländer den italienischen Überläufern in Afrika die Hosenböden herausgeschnitten und sie wieder zurückgejagt haben?" (A. Andersch, *Die Kirschen der Freiheit*, p. 77)

L'explication est que *auf* contient des sèmes se combinant particulièrement bien avec le nom de géographie physique qu'elle régit ('non-contenance', 'contact nécessaire entre cible et site', 'dépendance de la cible par rapport au site'). En revanche, les noms pouvant être régis par *in* désignent des entités administratives, espaces « clos » ou du moins définis par un certain nombre de règlements à respecter. *Auf* renvoie au support matériel et *in* à un ensemble d'éléments abstraits. Nous retrouverons l'affinité de *auf* avec le support matériel et celle de *in* avec le contenu abstrait ou intellectuel que représente ce support lors de l'analyse des supports de perception.

Nous constatons avec intérêt que l'alternance *in / auf* ne joue pas pour les noms d'îles. Que le point de vue adopté soit géographique ou administratif, seul *auf* est employée. Nous comparons *auf der Insel* et *auf Mallorca* :

(63) Ein Redner behauptet, das ZK hätte in der Karibik eine Insel gekauft, Honecker hätte sich in der Schweiz operieren lassen und Egon Krenz für 400 000 Dollar in den USA. Die Partei hätte Ferienheime auf Mallorca, Margot Honecker würde einmal in der Woche in die Schweiz zum Kaffeetrinken fliegen […]. (*Der Spiegel*, Nr. 47/ 1999, p. 161)

L'inacceptabilité de **in Mallorca* tient de toute évidence au fait que les îles ne sont pas conçues comme des entités à caractère particulier (par opposition à *in Afrika, in Australien*). Le trait 'socle géographique' est le seul qui compte, que l'île soit désignée par *Insel* ou par un nom propre.

- Le régime est difficilement régi par *in*

Tandis que le représenté de certains noms les empêche de bien s'accorder avec *auf*, d'autres sont incompatibles avec *in*. Ainsi *Platz* et ses dérivés :

(64) Das Fenster stand offen. Auf dem Parkplatz wurden Türen zugeschlagen und Motoren angelassen. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 154-155)

Le parking est une surface spacieuse en plein air, où se garent les voitures et où jouent les enfants. L'emploi de *in* dans ce type d'énoncé est plus qu'improbable, en raison de la contradiction entre le trait 'non-contenant' de *Platz*, et le trait 'contenance' de *in*. La seule

préposition régissant *Platz* qui alterne avec *auf* dans des représenté proches est *an*. La confrontation de deux exemples similaires est intéressante :

(65) Von der Telephonzelle am Wilhelmsplatz rief ich die Straßen- und Bergbahngesellschaft an, wurde ein paarmal weiterverbunden und erfuhr, daß Hanna Schmitz nicht zur Arbeit gekommen war. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 79)

(66) Nach der Abschiedsfeier habe doch Helmut von ihm verlangt, er müsse im Brunnen auf dem Marktplatz baden. Gewohnt, alles, was Helmut befahl, zu tun, habe er im Marktbrunnen gebadet. Das könne Helmut nicht vergessen haben. (M. Walser, *Ein fliehendes Pferd*, p. 24)

La cabine téléphonique est située dans les environs proches de la Wilhelmplatz, la fontaine quant à elle directement sur la place du marché. Ce qui importe surtout est que *Platz* véhicule en priorité le sème 'non-contenant', bien qu'en réalité les frontières d'une place soient aussi peu marquées que celles d'une forêt (*Wald* ne pouvant pourtant pas être régi par *auf*).

En règle générale, les noms renvoyant à des référents qui ne sont que très rarement considérés comme des volumes acceptent mal d'être régis par *in* :

(67) Bei Sonnenuntergang saßen wir auf dem Balkon, du und ich, da ging er vorüber unten am Strand ohne aufzublicken, und ich war beglückt, ihn zu sehen. (A. Schnitzler, *Traumnovelle*, p. 10)

(68) Da nimmt man am besten ein Rumglas, ein geschaffenes, altmodisches, langstieliges Rumglas, man verschafft sich einen Fensterplatz in einer Kneipe – falls die Sonne mal irrtümlich scheinen sollte, kann man ja auch auf die Veranda hinausziehen –, und nach geduldiger Vorbereitung kann die Suche beginnen: man hebt das Glas gegen die Vorübergehenden, nimmt sie auf wie mit einer mitteilsamen Linse, bannt und sammelt sie. (S. Lenz, *Leute von Hamburg*, p. 8)

(69) Ich will die Ostsee wiedersehen, will diese Vornamen wieder hören, diese Bücher an Ort und Stelle lesen; ich will auch auf der Terrasse von Kronborg stehen, wo der „Geist" zu Hamlet kam und Not und Tod über den armen, edlen jungen Menschen brachte... (Th. Mann, *Tonio Kröger*, p. 42)

La compatibilité privilégiée de ces noms avec *auf* s'explique par le trait 'non-clos' du référent. Si la véranda est fermée par une verrière, elle est tout de même envisagée comme un espace dans lequel l'environnement extérieur, le soleil notamment (cf. 68), peut entrer.[34]

Treppe refuse également d'être régi par *in*, alors que ce nom renvoie à un espace intérieur :

(70) Auf der Treppe wechselte er noch ein paar Worte mit einem Kollegen von der chirurgischen Abteilung. (A. Schnitzler, *Traumnovelle*, p. 66)

Ce qui compte dans le représenté de *Treppe* n'est pas l'espace intérieur, mais la surface plane capable de supporter le poids d'un être humain, le temps qu'il échange quelques mots avec ses collègues. L'espace intérieur est désigné par *Treppenhaus* :

[34] D'autres noms de ce type (cf. *Promenade*, *Baustelle*…) sont présentés en annexe.

(71) Das Herzklopfen würgte mich, und es wurde nicht besser, als ich drunten im Treppenhaus beim ersten Untersuchen fand, daß die Büchse verschlossen war. (H. Hesse, *Demian*, p. 27)

Treppe (*auf*) n'est donc pas conceptualisé de la même manière qu'*escalier* (*dans*).

De même, l'occurrence de * *in den Wiesen, in dem Festland* est improbable, à moins que le locuteur veuille désigner l'intérieur du terrain :

(72) Herüber vom Dorf kam der Schimmel allein,
an der vorderen Fessel den Pflock,
um die Nacht auf den Wiesen allein zu sein;
[…] (R. M. Rilke, *Sonette an Orpheus*, XX)

Le choix de la préposition, différent en français et en allemand (cf. *Le bonheur est dans le pré* vs. *Das Glück liegt auf der Wiese*), est tributaire des conceptions divergentes que les locuteurs francophones ou germanophones ont des référents pelouse, campagne, champ… Le locuteur francophone se représente le champ ou le pré comme un ensemble clos, le locuteur germanophone voit dans *Wiese, Land, etc*. des surfaces mal délimitées propres à supporter le poids des plantes qui y poussent, des animaux qui y paissent, *etc*.

Nous voyons donc que le trait 'ouverture' n'est pas nécessairement une propriété géographique du référent auquel renvoie le régime de *auf*. Certains lieux désignés par des lexèmes généralement régis par *auf*, comme les îles, les prairies, les places, les terrasses… sont pourtant circonscrites par leur environnement (la mer, la forêt, le reste de la ville, de la maison…). Ce qui importe, c'est la représentation que la communauté linguistique germanophone a de ce référent – celle-ci étant liée à l'usage qu'elle en fait – et non le référent lui-même. L''ouverture' (dans le sens d'absence de clôture) est un trait que le régime doit véhiculer pour être compatible avec *auf*. Mais il ne se rapporte pas tant au référent qu'à la manière dont il est conceptualisé par la communauté linguistique.

3. Platitude

Contrairement à ce que pourraient laisser penser les exemples comme *auf der Wiese, auf der Heide, auf dem Meer*, le caractère plan du référent n'est pas non plus une condition nécessaire à la compatibilité avec *auf* du nom le désignant : les promontoires et les sommets acceptent aussi *auf*, ce qui prouve que c'est la capacité du sol à accueillir le poids de la cible, ainsi que l'absence de clôture et le caractère accessoire et secondaire de la troisième dimension 'hauteur' qui sont déterminants pour le régime, et non le trait 'surface plane':

(73) „Ich bin oft auf den Petrifelsen gewandert, auch zur Nachtzeit", sprach Elias gelassen, „aber eine Hexe ist mir nicht begegnet. Es sind wohl die Rufe und Laute der Waldtiere, welche die Menschen schrecken." (R. Schneider, *Schlafes Bruder*, p. 110)

(74) Wer weiß, was sie auf Grat und Gipfel suchten?
Ein Wort? Wir haben's gut im Mund verwahrt;
es spricht sich schöner aus in beiden Sprachen
und wird, wenn wir verstummen, noch gepaart.
(I. Bachmann, « Von einem Land, einem Fluss und den Seen », *Anrufung des großen Bären*, p. 15)

(75) Nun sagte Demian am Schluß jener Stunde nachdenklich zu mir: „Da ist etwas, Sinclair, was mir nicht gefällt. Lies einmal die Geschichte nach und prüfe sie auf der Zunge, es ist da etwas, was fad schmeckt. Nämlich die Sache mit den beiden Schächern. Großartig wie da die drei Kreuze auf dem Hügel beieinander stehen!" (H. Hesse, *Demian*, p. 71)

Le régime de *auf* ne comporte donc pas nécessairement le trait 'platitude'.

4. 'Plus haut que'

Les noms désignant un promontoire ne sont pas différents de ceux désignant un terrain pouvant être considéré comme socle non délimité par des frontières. S'il n'est pas rédibitoire que le régime de *auf* véhicule le trait 'altitude', cela n'est pas non plus nécessaire, contrairement à ce que pensent certains linguistes. Nous sommes par conséquent en désaccord avec la lecture que H. Bouillon fait de ce groupe d'emplois. Il oppose en effet :

auf dem Berg # im Tal
auf dem Speicher # im Keller
auf dem Heuboden # im Stall
auf 12. Stock # im Erdgeschoß

et prétend que les régimes de *auf* comportent le trait 'position au-dessus de', sous-entendant que le régime de *in* désigne un lieu situé en profondeur :

> In diesen Beispielen steht nach *auf* ein Wort, das die Bedeutung „hochgelegen" hat. Dieses Merkmal scheint die Kookkurrenz mit *auf* oder *in* zu entscheiden. Da in der Tat *auf* die Relation „höher als" ausdrückt, findet man eher als Zweitglied Bedeutungen, die eine höhere Position ausdrücken. Dieses Zweitglied y ist gewissermaßen ein Ort, der sich definitionsgemäß höher als eine „durchschnittliche Höhe" befindet.[35]

Certes *Berg* désigne un espace en altitude, et comme lorsque le support d'après est *Zimmer* que nous verrons plus loin, on a tendance à interpréter *auf* comme désignant une position 'plus haute'[36]. Mais nous sommes convaincue que ce trait est en fait dû au contexte, qui « déteint » sur la préposition. Qui osera dire en effet que *Wasser* ou *Land* désignent des espaces en altitude dans *das Boot treibt auf dem Wasser* ou *er hat ein Haus auf dem Land* ?

[35] H. Bouillon, *op. cit.* p. 65.
[36] Cette représentation est par exemple aussi présente à l'esprit des locuteurs germanophones dans *ich fahre auf eine Skihütte, ich gehe auf mein Zimmer.*

De plus, *im 12. Stock* se dit autant (si ce n'est plus) que *auf 12. Stock*, ce qui détruit un pan de la démonstration reproduite plus haut. Ce qui se produit est plutôt que l'étage d'une maison peut être considéré soit comme un socle, soit comme un contenant :

> (76) Im Hof kreischte die Säge des Schreiners, im Haus drangen aus einer Wohnung Stimmen oder Musik, ging eine Tür. Darin hörte ich, wie jemand gleichmäßigen, langsamen, schweren Schritts die Treppe hinaufkam. Ich hoffte, er würde im zweiten Stock wohnen. Wenn er mich sähe – wie sollte ich erklären, was ich hier machte? Aber die Schritte hielten auf dem zweiten Stock nicht an. Sie stiegen weiter. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 23-24)

Dans la première occurrence soulignée, le narrateur considère le deuxième étage de l'immeuble où habite son amie comme un volume qui contient l'appartement du voisin, comme un espace à trois dimensions à l'intérieur duquel il vit (cf. *wohnen*). Dans la seconde occurrence, l'étage est vu sous l'angle de la surface à laquelle le voisin imprime le poids de ses pas (*Schritte*). On constate que l'image éveillée par *auf* est moins complexe que celle éveillée par *in*. En fait, ce qui oppose *auf* à *in* dans *auf dem Berg / Speicher / Dachboden / Heuboden vs. im Tal / Keller / Stall* est l'absence d'une cloison rendant visible la dimension 'hauteur' de l'espace désigné par le régime. Que le régime contienne le trait 'plus haut que' n'est donc pas une condition pour qu'il puisse être régi par *auf*.

En résumé, la raison de l'acceptabilité de tel ou tel nom comme régime de *auf* dans les emplois spatiaux concrets tient aux capacités d'harmonisation de leurs sèmes respectifs. *Auf* comportant essentiellement les traits 'non-contenance' et 'contact nécessaire avec un site envisagé comme point', les régimes les plus probables de cette préposition comprendront les sèmes 'non-contenant', et 'support'.

C. Préposition, support d'avant, support d'après

1. Le diastème : définition

Les paragraphes précédents ont montré que le membre du Gprep exerce une influence incontestable sur le choix de la préposition. En contexte spatial, seuls peuvent être régis par *auf* des noms pouvant évoquer (dans notre conception du monde qui n'est pas toujours scientifique) un espace dont seules deux dimensions sont essentielles, et qui est propice à accueillir des êtres et leurs activités. Le nom régi n'est toutefois pas le seul élément influant sur la sélection de la préposition. Son support d'avant, qui est souvent un verbe, y joue aussi un grand rôle. L'influence du verbe apparaîtra le mieux lorsque le support d'après laisse justement encore le choix entre plusieurs prépositions :

(77) Es hatten die Ertrunkenen alle gestreifte Badeanzüge an, die Retter trugen Schnurrbärte, Strohhüte schwammen auf tückisch gefährlichem Wasser. (G. Grass, *Die Blechtrommel*, p. 325)

Wasser, pris comme tel, n'est absolument pas contraignant en ce qui concerne la sélection de la préposition. Ce qui est contraignant, c'est bien plutôt l'image que le narrateur veut rendre dans l'énoncé. D'un côté, *Wasser* désigne ici un espace à deux dimensions, capable d'exercer une résistance suffisante au poids d'objets légers, comme des chapeaux de paille. Par ailleurs, *schwimmen* évoque l'idée d'un flottement : il est hors de question de concevoir les chapeaux comme des contenus du contenant *eau*. La manière dont le représenté du support d'après est conçu, conjuguée au procès exprimé ici par le verbe, entraîne la sélection de la préposition désignant la relation de 'contact avec pesanteur totale d'une cible sur un site non-contenant' : *auf*.

Dans l'extrait suivant, la représentation évoquée par le support d'après et le procès est différente :

(78) Der Rauch war aber aus der linken Ecke gekommen, wo in einem Holzschaff, so groß wie K. noch nie eines gesehen hatte, es hatte etwa den Umfang von zwei Betten, in dampfendem Wasser zwei Männer badeten. (F. Kafka, *Das Schloss*, p. 17)

Ici, les êtres en fonction de cible sont d'un poids plus important que dans l'exemple précédent : *Wasser* n'est plus envisagé comme un socle relativement solide, mais comme une substance vaporeuse (cf. *dampfend*), incapable de supporter le poids de quelque être que ce soit. Le verbe n'évoque plus un flottement, mais une immersion. Les deux hommes sont donc envisagés comme « contenus » dans le représenté du GN régi. Entre le représenté de ce

dernier et celui du verbe, tous deux évoquant une immersion, c'est *in* qui est le plus apte à établir une connexion.

La relation contenant / contenu exprimée par *in* vient donc expliciter la connexion de deux éléments de l'énoncé (*baden* et *dampfendes Wasser*) qui l'impliquent déjà par eux-mêmes. Ce mécanisme syntactico-sémantique est traité de manière approfondie dans l'étude que J. Cervoni a consacrée à la préposition. L'auteur l'appelle, à la suite de G. Guillaume et G. Moignet, « l'incidence diastématique de la préposition ». Celle-ci fonctionne selon les principes suivants : contrairement au substantif, au verbe, à l'adjectif et à l'adverbe, la préposition n'est pas une partie de langue prédicative. Elle n'est pas incidente à un support, mais à un « vide ». J. Cervoni cite et explicite les propos de G. Guillaume comme suit :

> […] se situant au-delà de la prédicativité, dont le principe organisateur est **l'incidence à un support**, la préposition ne possède pas cette propriété. L'« incidence » de la préposition « développe un caractère nouveau » (*Leçon* du 16 mai 1940, p. 8) qui est d'« échoir, d'avoir incidence hors catégorisation – *dans le vide* – si l'on se tient en langue » (*Leçon* du 14 décembre 1951, A, p. 4). Dans le « discours » ce **vide** devient un **intervalle** entre deux termes prédicatifs et c'est à cet intervalle que la préposition échoit, ce qui vaut à « l'incidence » de la préposition la qualification de **diastématique** (alors que l'incidence des parties de discours prédicatives est dite **sémantique**).[37]

Un peu plus loin, J. Cervoni décrit à l'aide d'exemples l'incidence diastématique de la préposition :

> […] dans
>
> Je vais | …| Paris
> Je viens | …| Paris
> La fille | …| Jacques
> Le livre est | …| moi
>
> les arguments de **direction**, d'**appartenance**, de **motivation**, sont en fait les **relations à exprimer** dans l'intervalle qui se produit entre les termes mis en présence, en raison des limites de leur capacité incidentielle. Il n'est pas d'incidence possible entre *je vais* et *Paris*, entre *la fille* et *Jacques*, entre *le livre est* et *moi*. Ce sont des termes que leur genèse ne pourvoit pas de propriétés pouvant assurer entre eux le jeu du mécanisme apport → support. Aussi leur rapprochement dans le discours n'est-il permis que dans la mesure où il est possible d'argumenter l'intervalle résultant de cette déficience. […] Mais encore faut-il un signe qui manifeste l'argumentation : c'est la préposition qui fournit le signe requis.[38]

On peut illustrer ces positions théoriques par un exemple : en (79), la préposition figure entre un verbe transitif marquant une relation directive et un GN conçu comme le but visé par le procès :

> (79) „Was hätte mich denn <u>in dieses öde Land</u> locken können, als das Verlangen hier zu bleiben."
> (F. Kafka, *Das Schloss*, p. 171)

La sélection de la préposition se passe de la manière suivante : le locuteur envisage *Land* comme un espace aux frontières claires, un pays ou une région (contenants). Il signale qu'il a éprouvé un sentiment d'attirance pour ce pays. Le verbe *locken* est bien transitif, mais son objet à l'accusatif désigne la personne affectée par le procès. La place d'objet à l'accusatif

[37] J. Cervoni, *La préposition : Etude sémantique et pragmatique*, Paris / Louvain-la Neuve, Duculot, 1991, p. 72-73. La mise en gras ou en italique correspond au choix de l'auteur.

étant déjà occupée, et les verbes à double accusatif étant rares en allemand, ce verbe à besoin d'une préposition pour désigner la destination de l'attirance. *Land* étant envisagé comme un espace clos, c'est la préposition *in* qui est sélectionnée. Ici se vérifie l'idée de J. Cervoni, selon laquelle la préposition intervient alors que la relation sémantique entre support d'avant et support d'après est déjà établie. L'accusatif est entraîné par la relation dynamique impliquée dans *locken*, *Land* étant la cible de la relation dynamique.

La sélection de la préposition repose donc d'une part sur l'affinité du régime avec le support d'avant, et d'autre part sur celle de la préposition avec la relation sémantique présente dans le diastème :

> Le déroulement général du phénomène implique un jeu d'affinités complexe : affinités d'une part […] entre les termes mis en présence, par exemple entre *je vais* et *Paris* ; affinités, d'autre part, entre « l'argumentation » de l'intervalle et la préposition « le mieux en convenance ».[39]

2. *Chronologie de l'incidence de la préposition dans le discours*

Comme nous l'avons vu lors de l'analyse de *in dampfendem Wasser baden*, la préposition intervient assez tardivement dans la genèse de l'énoncé. Elle prend place au niveau d'un diastème qui comprend déjà une relation sémantique (*dampfendes Wasser* et *baden* évoquent par eux-mêmes l'idée d'immersion d'un corps dans un contenant). La préposition rend visible une relation sémantique déjà présente entre deux parties de langue prédicatives intransitives :

> […] la préposition devient élément de liaison du discours parce qu'elle matérialise un intervalle où a pris place une relation sémantique. « Les deux termes prédicatifs » qu'elle va lier sont déjà « mis en relation » quand se déclenche sa genèse.[40]

Dans les analyses de J. Cervoni, le membre du Gprep est nommé B, la préposition est R, et le support d'avant (même situé après le Gprep dans des énoncés avec topicalisation comme *Dans le pré, le chat a attrapé l'oiseau*), qu'il soit un groupe nominal ou verbal, est nommé A. Dans tous les cas, J. Cervoni est d'avis que lors du passage de la langue au discours, le support d'avant (A) se constitue en premier, suivi du support d'après (B) ; la préposition s'intègre dans un troisième temps au terme B, et enfin le syntagme prépositionnel RB est rendu incident à A. L'auteur insiste donc sur la plus forte étroitesse du lien entre préposition et régime qu'entre préposition et support d'avant. La mise en relation de la préposition à son régime est antérieure à celle de la préposition à son support d'avant, même si par ailleurs le terme A est antérieur au terme B et lui impose, de par son antériorité même, certaines

---

[38] *Ibid*., p. 77-78.
[39] *Ibid*., p. 81.
[40] *Ibid*., p. 80.

contraintes. C'est le sens des deux passages mentionnés ci-dessous, qui auraient pu paraître à première vue contradictoires :

> La très forte cohésion […] entre la préposition et le terme B – cohésion plus forte en toutes circonstances qu'entre la préposition et le terme A – reflète, sur le plan sémiologique, l'antériorité de cette opération sur celles qui mettent en jeu le terme A.[41]

> L'avantage d'un tel point de vue est qu'il débouche sur une conception unitaire du rôle et de la chronologie génétique des compléments prépositionnels : qu'ils soient « déterminatifs », « indirects », « pseudo-circonstanciels » ou « circonstanciels », ils pourront être traités comme des ajouts sémantiques, dont la construction présuppose celle du terme auquel ils s'ajoutent : syntagme nominal, adjectival, adverbial, verbal ou phrase plus ou moins longue. D'autre part s'il est vrai que le syntagme prépositionnel est presque toujours lié […] au sémantisme de son support, on pourra, en supposant général et sans exception l'ordre génétique AB, définir ce lien, dans tous les cas, comme une contrainte de sélection exercée par le terme A sur le terme B, c'est-à-dire par le terme complété sur son complément.[42]

3. La préposition comme réducteur de la polysémie nominale

La relation ARB présentée par J. Cervoni et expliquée par les occurrences *auf dem Wasser schwimmen* et *in dampfendem Wasser baden* mérite d'être regardée d'un peu plus près :

> (80) Wenn ich das Haus <u>auf dem Land</u> sehe, dauert der Traum länger, oder ich erinnere mich danach besser an seine Details. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 10)

En (80), le narrateur cherche à indiquer la qualité du terrain sur lequel est bâtie la maison qu'il voit dans ses rêves (c'est-à-dire sa localisation « à la campagne », par opposition à la ville ; *Land* comme socle géographique). Or, il nous semble que la relation ARB ne fonctionne pas ici exactement de la même manière qu'en (77) et (78). En (80), l'image que le narrateur a est celle d'un paysage non urbain, qu'il désigne immédiatement par *auf dem Land* (et non un pays comme ensemble clos – *in einem anderen / schönen / kalten… Land* seraient des solutions possibles). Ni *Haus*, ni *Wenn ich das Haus sehe* n'interviennent dans le choix de *auf* par rapport à une autre préposition, notamment à *in*. Cette observation ne remet en cause qu'une partie des descriptions de J. Cervoni : que le lien entre R et B soit plus étroit que celui entre R et A est incontestable et constant dans les Gprep circonstanciels et adverbiaux. En revanche, le comblement du diastème ne se fait pas toujours sur le modèle de *je vais* │…│ *Paris*, ou encore *Strohhüte schwammen* │…│*gefährlichem Wasser*. Cette différence de fonctionnement recoupe la distinction entre emploi adverbial et emploi circonstanciel.

---

[41] *Ibid.*, p. 117
[42] *Ibid.*, p. 121

Un autre exemple problématique pour le locuteur francophone est celui de *Straße*. Contrairement au français, qui distingue les référents *rue* et *route* au niveau lexical, l'allemand ne précise pas au niveau du lexème la nature du référent concerné. C'est alors la préposition qui indique si le locuteur pense à une route de campagne ou à une rue de ville, et dans le dernier cas, il précise aussi s'il envisage la rue comme une surface ou comme un contenant. Dans l'exemple ci-dessous, Fridolin a été renvoyé *manu militari* de la villa où se déroulait l'orgie de la société secrète dans laquelle il s'était introduit. Le contexte précise à plusieurs reprises que la villa en question se trouve en dehors de la ville. Le Gprep adverbial *auf der Straße* exprime l'idée que la route accueille la station debout de Fridolin (cf. *er stand*) :

(81) Wie von einer unsichtbaren Gewalt fortgetrieben eilte er weiter, er stand auf der Straße, das Licht hinter ihm erlosch, er blickte sich um und sah das Haus schweigend daliegen mit verschlossenen Fenstern, aus denen kein Schimmer drang. (A. Schnitzler, *Traumnovelle*, p. 49)

C'est seulement dans des cas bien précis que l'on peut trouver *in der Straße*, à savoir lorsque le référent est perçu comme un espace à trois dimensions, où intervient donc la hauteur. Cette dernière possibilité apparaît quand il s'agit par exemple de désigner une maison dans une certaine rue (*er wohnt in der Kölnerstraße*). En (82), le représenté de *Straße* est un paysage citadin, composé d'une église, de réverbères :

(82) Der Schnee in den Straßen war geschmolzen, links und rechts waren kleine schmutzig-weiße Häuflein aufgeschichtet, die Gasflammen in den Laternen flackerten, von einer nahen Kirche schlug es elf. (A. Schnitzler, *Traumnovelle*, p. 21)

Ici encore, le fait que *in*, et non *auf*, régisse *Straße* n'est en aucune manière dû au support d'avant (on aurait pareillement *der Schnee auf den Straßen* dans un paysage rural). La réduction de la polysémie nominale ne se fait que par l'intervention de la préposition, qui traduit une image mentale indépendante de quelque contrainte exercée par le support d'avant. En conséquence, la « contrainte de sélection exercée par le terme A sur le terme B » dont parle J. Cervoni n'apparaît pas en œuvre dans ce type d'emplois non « adverbiaux ».

Ces remarques sur le fonctionnement syntaxique de la préposition ont pu paraître constituer une digression par rapport à l'objectif avancé, qui était d'analyser les emplois spatiaux de *auf*. Pourtant, nous avons jugé bon de décrire les interactions entre *auf* et son entourage, et nous avons préféré le faire à la lumière d'exemples concrets tirés du corpus, plutôt que sur un plan purement théorique. Nous aurons l'occasion de revenir sur les jeux entre procès, préposition, supports d'avant et d'après tout au long de ce travail, car ils ne concernent évidemment pas exclusivement les emplois spatiaux. Nous reprenons maintenant notre recherche des traits sémantiques de *auf*, dans des emplois un peu moins concrets que

ceux vus en IA. Nous examinerons si ceux que nous avons dégagés précédemment sont toujours pertinents, ou s'ils doivent être révisés.

II. LE SITE COMME SUPPORT OU VECTEUR D'INFORMATION

Le groupe d'emplois que nous allons observer maintenant est très proche du précédent, puisque *auf* met encore en relation une cible et un site conçu comme support. Ce qui change est que la relation entre cible et site est un peu plus abstraite qu'auparavant. L'alternance de *auf* avec d'autres prépositions est bien moins riche que dans les emplois proprement concrets. Au niveau référentiel, le site est plus ou moins matériel et tangible ; il permet l'existence, le transport ou l'accès à la perception d'une cible qui, ici, est une information qu'un tiers perçoit (auditivement, visuellement, *etc*.). Le support (affiche, feuille de papier, photographie…) ou site, est la condition nécessaire pour que le message qu'il véhicule devienne perceptible à autrui. Nous retrouvons donc ici les idées de support et de non-autonomie de la cible par rapport au site. Il nous faudra voir de quel ordre est ce support, et ce que deviennent les traits 'non-contenance' et 'contact' dégagés précédemment.

La préposition qui entre le plus fréquemment en opposition avec *auf* dans ces emplois-ci est de nouveau *in*. L'exemple qui suit montre que la frontière entre le sens spatial (relation de contact, souvent vertical, avec pesanteur) et le sens « informatif » (site comme vecteur d'un message) est très mince :

(83) Und sie brach so heftig in Weinen aus, daß ihre Tränen <u>auf das Gesicht der Mutter</u> niederflossen, von dem sie sie mit mechanischen Handbewegungen wischte. (F. Kafka, *Die Verwandlung*, p. 53)

(84) Er trat auf den Spitzen seiner großen Füße zu dem Sessel, in dem Herrn Klöterjahns Gattin zart und lächelnd lehnte […] und sprach in seiner etwas behinderten und schlürfenden Art leise, eindringlich und jeden Augenblick bereit, eilends zurückzutreten und zu verschwinden, sobald ein Zeichen von Ermüdung und Überdruß sich <u>auf ihrem Gesicht</u> <u>bemerkbar</u> machen würde. (Th. Mann, *Tristan*, p. 29-30)

Dans la première occurrence, le visage de la mère de Gregor constitue le site qui accueille les larmes coulant des yeux de Grete. Dans la seconde, *bemerkbar machen* indique que le visage de Madame Klöterjahn est le lieu où pourraient être perceptibles pour Monsieur Spinell les signes de fatigue de son amie. L'observation de ce visage est le seul moyen qu'a l'amoureux de se rendre compte du moment où il commencera à indisposer la jeune dame. Le visage est quasiment catégorisé comme un support de perception. Ces deux emplois de *auf* forment donc

un « pivot » entre les conceptions du site comme ‘support spatial’ et comme ‘support de perception’.

A. Supports tangibles, pourvus de dimensions spatiales

1. Supports écrits

Pour désigner les différents moyens de communication écrite, certains noms s’associent à *auf*, d’autres à *in*. Parmi les régimes de *auf*, certains désignent des supports matériels plats, ne comportant la plupart du temps qu’une seule page :

(85) So kritzelte es K. nur für Barnabas auf einem Stück Papier auf eines Gehilfen Rücken, während der andere leuchtete, aber K. konnte es schon nach dem Diktat des Barnabas aufschreiben, der alles behalten hatte und es schülerhaft genau aufsagte, ohne sich um das falsche Einsagen der Gehilfen zu kümmern. (F. Kafka, *Das Schloss*, p. 152-153)

(86) Der Mann beispielsweise, der mit dem dünnen Haar, der genügsam auf einer öffentlichen Bank sitzt: von ihm erfährst du in einem Jahr nicht mehr, als sich auf einer halben Prosaseite erzählen läßt. (S. Lenz, *Leute von Hamburg*, p. 46)

(87) Besonderes Interesse galt den Eisenbahnen. Ihre Aktien finden sich in großer Zahl auf dem Kurszettel. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 29)

D’autres désignent des objets moins matériels, des listes, des classements, des relevés (cf. *infra*). Au niveau référentiel, le papier, la page et le bulletin des cours de la bourse sont des surfaces planes, sans profondeur, ne comportant qu’un feuillet et servant de support de lecture ou d’écriture. Ils transportent des informations dont la consultation laisse peu de liberté au lecteur. Ce sont des objets qu’on ne peut ni ouvrir ni fermer ; ils sont dépourvus d’« intérieur », on ne peut par exemple pas y glisser un marque-page.

Au niveau du représenté du Gprep, nous observons au sein de cette série un glissement de la notion de ‘support spatial’ à celle de ‘vecteur d’un message’. En (85), le bout de papier sur lequel K. griffonne constitue bien un support matériel auquel le personnage impose une pression de haut en bas. Mais dans les deux occurrences suivantes, la notion de ‘support spatial’ s’estompe au profit de celle de ‘vecteur d’information’ : l’objet permet de rendre publics les caractères imprimés ou écrits, les dessins… Dans l’extrait de *Leute von Hamburg*, la demi-page de prose est certes l’objet sur lequel l’écrivain va rédiger un texte. En cela, le Gprep désigne bien un objet matériel sur lequel on pose un autre objet : de l’encre. Mais cette demi-page de prose est aussi ce qui permettrait à un lecteur potentiel de connaître la vie du personnage assis sur le banc, si on l’écrivait. Le passage de l’une à l’autre représentation s’effectue par le biais du procès dans lequel le site et la cible sont engagés : dans le premier

cas l'action concrète de griffonner un message sur un papier, dans les suivants une action moins spatiale de rapporter ou de lire des informations sur un support.

Les GN « régis » par *in* désignent soit le même objet que précédemment, mais pris sous une visée différente, soit un référent ayant une forme autre :

(88) […] der Herr hatte Papiere vor sich ausgebreitet, verglich Daten, die er einmal in diesem, dann wieder einmal in einem Papiere am andern Ende des Tisches fand, und wollte nun schreiben. (F. Kafka, *Das Schloss,* p. 134)

(89) Ich suchte die Gasthöfe aus, in denen wir über Nacht blieben, trug uns als Mutter und Sohn in die Meldezettel ein, die sie nur noch unterschrieb, und wählte auf der Speisekarte nicht nur für mich, sondern auch für sie das Essen aus. (B. Schlink, *Der Vorleser,* p. 54)

Le « papier » évoqué en (88) n'est pas une feuille isolée : il s'agit vraisemblablement d'une brochure, de feuilles agrafées, *etc*. Les papiers sont ici envisagés comme formant un ensemble clos dans lequel le personnage peut se déplacer mentalement ou manuellement, dans l'espoir d'y trouver une information particulière parmi d'autres. Les papiers sont alors des sortes de « contenants ». En (89), l'association de *in* et de *ein-,* ainsi que l'utilisation du pluriel, jouent un rôle important : le narrateur inscrit son nom et celui de son amie dans l'ensemble fermé que constituent les fiches de voyageurs. Au niveau référentiel, il s'agit sans doute d'un recueil de feuilles.

Dans l'occurrence suivante, il est raconté comment Gertrud, en feuilletant le journal, tombe sur l'avis de décès du professeur d'université :

(90) Als ich mein zweites Examen schrieb, starb der Professor, der das KZ-Seminar veranstaltet hatte. Gertrud stieß in der Zeitung auf die Todesanzeige. (B. Schlink, *Der Vorleser,* p. 167)

Au niveau référentiel, le journal est, comme le livre, formé de feuilles constituant un ensemble fermé que l'on peut ouvrir ou fermer ; l'emploi de *in* induit qu'il est conçu comme contenant plusieurs pages, de nombreuses informations, parmi lesquelles l'avis de décès. *Zeitung* est perçu comme un ensemble d'informations clos.

Auf der Zeitung envisage le journal comme n'importe quel objet concret capable de porter quelque chose, une paire de lunettes, un crayon par exemple ; ou comme un support sur lequel quelqu'un viendrait écrire quelque chose à la main, ou encore sur lequel une ombre viendrait se refléter :

(91) Und dabei, was ich auch nicht verachte, sind sie reich. Und nach Tische Lesezimmer und Kaffee bei heruntergelassenen Jalousien, so daß einem die Schatten und Lichter immer auf der Zeitung umhertanzen. (Th. Fontane, *Irrungen, Wirrungen,* p. 129)

Le journal n'est alors plus perçu en tant que recueil d'articles, mais en tant que socle matériel. L'alternance des prépositions dans l'extrait suivant montre comme les moyens de communication sont conceptualisés de manières différentes :

(92) Viele Menschen glauben nur, was sie sehen, aber kein Mensch kauft alles, was er in der Werbung sieht. Und dann gibt es Menschen, die kaufen Dinge, obwohl sie dafür noch nie Werbung gesehen haben, weder in Anzeigen noch auf Plakaten oder im Fernsehen. (*Focus,* Nr. 50/ 1999, p. 283, Publicité de « Britisch American Tobacco, Germany »)

En (92), deux explications sont possibles pour l'emploi de *in* avec *Anzeige*. Soit les annonces réfèrent aux publicités que l'on peut lire dans les journaux ou les magazines, et *in* s'explique par la multiplicité des pages. Soit *Anzeige* est à rapprocher de tous les noms désignant des « formes littéraires » comme *Roman*, *Artikel, Kapitel, Gedicht, Bericht, Brief*... qui ne sont pas associées définitivement à un support particulier (l'annonce peut être lue dans un journal, sur un tract, affichée dans la rue…). On opposera alors *in der Anzeige* à *auf dem Plakat*, qui désigne plus un support à deux dimensions que le contenu de ce support. Nous retrouvons ici l'opposition 'ensemble d'informations' (ou contenu du support) *vs*. 'socle matériel à deux dimensions' observée à propos des noms de continents et de pays (*auf dem Blatt vs. im Text = auf dem afrikanischen Kontinent vs. in Afrika*). En II comme en I, *auf* désigne la 'coïncidence d'une cible avec un site envisagé comme non-contenant et nécessaire à l'existence de la cible'.

Les seules notions de surface comportant un message unique, ou bien de socle matériel ne suffisent toutefois pas à décrire le représenté de *auf* dans tous ces emplois. En effet, dans un deuxième groupe d'occurrences, *auf* régit des GN dont le référent est moins tangible que ceux que nous venons d'analyser, et est impropre à servir de support concret à des messages : l'idée de 'contact' matériel entre cible et site est donc moins forte que précédemment. Le rôle du référent du support d'après est plutôt de mettre en lumière une cible abstraite, qui ne serait pas perceptible sans lui. Nous nous acheminons alors lentement vers la mise au jour d'une autre représentation véhiculée par *auf* : celle qu'un site envisagé comme vecteur rend la cible perceptible. Nous retrouvons également l'idée que l'existence de la cible est dépendante de celle du site. Nous comptons parmi cette sorte de sites les listes, les classements, ainsi que les comptes en banque :

(93) „Machen wir's so. Sie machen sich kundig, was für einschlägige jüdische Einrichtungen es gibt, hier oder in Deutschland, und überweisen das Geld auf das Konto der Einrichtung, die Sie am meisten überzeugt. Sie können ja", sie lachte, „wenn die Anerkennung sehr wichtig ist, das Geld im Namen von Hanna Schmitz überweisen." (B. Schlink, *Der Vorleser,* p. 204)

(94) MÜNSTER – Mehr Freilandgemüse in Deutschland – und NRW hat beim Anbau die Nase vorn. 21% des Freilandgemüses stammt von NRW-Äckern. Ganz vorn auf der Beliebtheitsskala: Spargel vor Möhren und Weißkohl (Landwirtschaftskammer Westfalen-Lippe). (*Bild*, Nr. 277/ 1999, p. 3)

(95) ESSER: Ich weiß nur: Der Vodafone-Chef hat seinen Aktionären die Vorherrschaft in Europa in Aussicht gestellt. Das ist der Ursprung all der hektischen Aktivitäten. Auf den Charts, die sie den Analysten präsentieren, zeigen sie immer ihre expansiven Pläne zur Erlangung der Marktführerschaft in Europa. Spätestens nach unserem Kauf von Orange, der drittgrößten Handy-Firma in Großbritannien, sind diese Pläne reine Illusion. (*Der Spiegel*, Nr. 47/ 1999, p. 123)

Le compte en banque est un objet immatériel, une notion qui comporte des informations relatives aux transactions que son titulaire effectue. Il est plutôt le contenu de données imprimées sur une feuille de papier que le support matériel lui-même. *Auf* ne véhicule donc pas exactement la même représentation dans les Gprep comme *auf dem Konto* que dans ceux du type *auf dem Blatt*. Les référents du deuxième groupe existent de manière tangible, tandis que ceux du premier sont des notions abstraites que l'on peut éventuellement rendre tangibles sur un support papier, informatique… La feuille, le papier sont des objets dont on se sert comme supports d'écriture, tandis que le compte en banque, la liste, le classement sont des entités que l'on fait apparaître en écrivant sur un support (une feuille par exemple) les données qui les composent. C'est en devenant des objets réels, en étant créés, que le compte en banque, la liste, le classement *etc.* font apparaître les informations sur l'argent du client, sur les légumes les plus cultivés en Rhénanie du Nord-Westphalie. Pour le cas particulier de *Konto*, on peut toutefois se demander si le Gprep n'est pas interprétable comme une ellipse pour *auf dem Kontoauszug*. Mais le rapprochement entre *ich habe Geld auf meinem Konto / auf der Bank* prouve que *auf* est capable d'exprimer une relation autre que celle de 'contact'. La propension qu'ont des lexèmes comme *Liste*, *Konto*, *Skala*… – qui désignent des référents immatériels – à être régis par *auf*, indique que cette préposition a la capacité de désigner une fonctionnalité abstraite, en tout cas plus abstraite que la représentation évoquée par *in*.

2. *Supports audiovisuels*

a. Supports visuels

L'expression des moyens de communication audiovisuelle ne faisant pas appel à l'écriture proprement dite est également le siège d'oppositions intéressantes au niveau de la base du Gprep. Comme ces référents sont encore des objets tangibles, c'est souvent leur forme et leur fonctionnalité qui déterminent si le nom peut être régi par *in* ou par *auf* :

(96) Es scheint, als wäre von Gustaf Gründgens, vor 100 Jahren in Düsseldorf geboren, nicht viel mehr geblieben als der Mythos Mephisto, wie er auf Fotos und in der Verfilmung des Hamburger „Faust" konserviert ist. (*Focus*, Nr. 50/ 1999, p. 154)

Comme les affiches et les feuillets isolés, les photos sont des surfaces planes, pour lesquelles le contenu est indissociable du support. En revanche, l'enregistrement cinématographique des représentations théâtrales du *Faust* est considéré comme un ensemble d'informations que l'on peut consulter, à l'intérieur duquel on peut se déplacer, que l'on peut rembobiner, faire dérouler plus ou moins vite, vers l'avant, vers l'arrière… Contrairement à une photo, un film a un début, un milieu, une fin, c'est un espace clos, dans lequel on entre et duquel on sort : il est logique que le nom qui le désigne soit régi par *in*, tandis que celui qui désigne la photo ou l'image isolée (*Bild*) appelle *auf*. Comparons maintenant :

(97) Wer „Casablanca" einmal auf Video zu Hause hat, schaut es sich nie mehr an. Wer Premiere World hat, erlebt die Vielfalt der Einfalt. Wenn jedes TV-Ereignis jederzeit abrufbar ist, stellt sich Apathie ein. (*Der Spiegel*, Nr. 47/ 1999, p. 146)

(98) Das Rechenzentrum der dvg, in dem auch die Millenniumsbank eingerichtet wurde, verbucht im Auftrag norddeutscher Sparkassen rund eineinhalb Milliarden Kontobewegungen im Jahr. Die Kontostände werden täglich auf Mikrofilm, CD-ROM und Magnetbändern gesichert. (*Die Zeit*, Nr. 50/ 1999, « Wird das Geld knapp? »)

(99) Was für Tagträume mir dann kommen? Ich werde Ihnen einen Traum erzählen, den ich noch nie jemandem verraten habe. Es ist ein Traum von Jack Nance. Jack spielte in all meinen Filmen außer in *Elephant Man*. (*Die Zeit*, Nr. 50/ 1999, « Ich habe einen Traum »)

En (97) et (98), l'emploi de *auf* montre que le référent est compris comme un support matériel concret. Le microfilm, le CD-ROM et les bandes magnétiques sont considérés comme le site sur lequel sont imprimées ou gravées les informations. En revanche, en (99), le locuteur ne fait pas référence à la pellicule cinématographique, mais à son contenu. L'emploi de *in* montre que le film est perçu comme une histoire qui se déroule, à l'intérieur de laquelle les personnages se déplacent, évoluent, dans laquelle ils apparaissent et de laquelle ils disparaissent. Le film est conçu comme une pluralité. *Auf dem Film* désignerait la pellicule. Même si *Foto* peut aussi désigner ou bien le support matériel ou bien le contenu donné à voir,

il n'y a pas de concurrence possible entre *in* et *auf* : la photo reste désespérément un élément isolé et singulier. Le support transporte un contenu inamovible. Comme ce qui fait du film un ensemble clos est la succession des images isolées (de même que la succession des pages isolées compose le journal ou le livre), il semble que la troisième dimension qui fait la différence entre les représentés de *auf* et *in* n'est plus ici la hauteur – comme dans les emplois spatiaux vus en I – mais le temps. Au sein des référents des GN régis par *in*, une évolution est possible, tandis que le contraire est vrai pour *auf*.

Quant à la télévision (cf. 92) et la radio (cf. 100), elles sont considérées comme des ensembles de programmes, des touts composés de parties :

> (100) Still war es im Wohnzimmer. Vielleicht eine Fliege, die Uhr wie gewöhnlich, <u>im Radio</u> ein leise gestellter Bericht über die Erfolge der Fallschirmjäger auf Kreta. (G. Grass, *Die Blechtrommel*, p. 364)

Il est également possible d'expliquer la présence de *in* avec *Fernsehen* et *Radio* par le fait que le locuteur superpose au moyen de communication l'image de l'appareil qu'il allume, et qui a dans les deux cas une forme de boîte. L'emploi de *in* relèverait donc d'une relation métonymique entre l'appareil concret qui émet les sons et / ou les images, et l'antenne qui diffuse les programmes. La relation de contenance n'apparaît pas en français, où *à* envisage la télévision et la radio de manière dématérialisée.

Des objets matériels d'apparence extérieure assez semblable peuvent être conceptualisés soit comme des objets n'ayant qu'une surface, soit comme des objets dans lesquels on peut entrer, le plus souvent de façon imaginaire. Ainsi l'écran et le miroir, tous deux objets plats donnant à voir une image, éveillent dans notre imaginaire des représentations divergentes. La langue en porte les conséquences :

> (101) „Ja, aber Sie arbeiten", sagte er. „Lassen Sie sehen... Oh, Sie sind vorwärtsgekommen." Und er betrachtete abwechselnd die farbigen Skizzen, die zu beiden Seiten der Staffelei auf Stühlen lehnten, und die große, mit einem quadratischen Linien-Netz überzogene <u>Leinwand, auf welcher, in dem verworrenen und schemenhaften Kohle-Entwurf</u>, die ersten Farbflecke aufzutauchen begannen. (Th. Mann, *Tonio Kröger*, p. 28)

Dans *auf der Leinwand*, la toile est envisagée comme une surface plane, support de perception des informations peintes : le support n'est envisagé que dans son extériorité. En revanche, *in dem verworrenen und schemenhaften Kohle-Entwurf* présente les taches de couleur comme surgissant à l'intérieur d'un ensemble constitué par l'esquisse au charbon. Encore une fois, le régime de *auf* désigne un socle matériel, et celui de *in* une forme d'expression. Même lorsque *Leinwand* désigne un écran de cinéma, où sont projetées des images mobiles, qui défilent,

c'est toujours à une surface plane et un support matériel que l'on pense, et non à un contenant. On aurait la même représentation avec *Bildschirm*. On notera en (102) la présence d'un verbe évoquant la perception de la cible par un spectateur :

(102) Der Film wirkt umso kolportagehafter, je mehr er versucht, ein Gefühl von Gegenwärtigkeit zu erzeugen. Durch Vilsmaiers Werk spukt eine vage, aus tausend anderen Filmen destillierte Vorstellung, wie etwas auf der Leinwand auszusehen hat, um den Anspruch auf „großes Kino" zu erfüllen. (*Der Spiegel*, Nr. 10/ 2000, p. 232)

Contrairement à la toile, le miroir est un support perçu comme ayant une intériorité :

(103) Hanna freute sich, lachte und strahlte. Sie sah an sich hinab, drehte sich, tanzte ein paar Schritte, sah sich im Spiegel, betrachtete kurz ihr Spiegelbild und tanzte weiter. Auch das ist ein Bild, das mir von Hanna geblieben ist. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 62)

C'est un meuble qui reflète provisoirement les images qui passent devant lui. Un être peut entrer dans le champ où il se reflète, et aussi en sortir (comme le fait Hanna dans cet extrait). On peut faire apparaître, disparaître, ou encore se déplacer les images que l'on voit, un peu comme dans un film. *Spiegel* n'est pas catégorisé comme un support matériel plan, mais comme un espace à trois dimensions.

Nous voyons donc que ce groupe d'emplois de *auf* se laisse décrire lui aussi par la formule 'coïncidence nécessaire d'une cible avec un site envisagé comme non-clos'. Le trait nouveau est que le site est envisagé comme le 'support de perception' de la cible. Ces emplois étant moins spatiaux que ceux regroupés en I, il est plus approprié de parler ici de 'coïncidence' plutôt que de 'contact'.

b. Instruments de musique, enregistrements

Nous avons rassemblé ici les occurrences de régimes désignant des supports auditifs. Certains des emplois de *auf* sont à la jointure entre la désignation d'un socle spatial et celle d'un support de perception :

(104) Oskar fror: Nicht nur die Musik auf der Patronenhülse machte ihn frieren, auch das, wie auf Bestellung, der Stimmung wegen hundsmiserable Wetter trug dazu bei, daß ich mir kaum Mühe gab, mein jämmerliches Frieren zu verbergen.
Was lockte mich alles gen Brösen? Gut, jener Rattenfänger Leo, der auf einer Patronenhülse pfiff. Aber es pfiff mir noch mehr. (G. Grass, *Die Blechtrommel*, p. 307)

(105) Es war bedrückend, hier zu sitzen und zu warten. Heini Suderland, der in jenen Tagen Pol-Leiter der KPD in Neuhausen war und zum Bezirkskomitee gehörte, hatte aufgehört, auf dem Klavier den >Roten Wedding< zu spielen. Mit seinen halbblinden Augen las er ein Schriftstück; er hielt es ganz nahe an sein Gesicht. (A. Andersch, *Die Kirschen der Freiheit*, p. 22)

Dans ces deux premières occurrences, le piano et la boîte de cartouches sont les objets tangibles sur lesquels frappe (cf. *spielen*) ou siffle (cf. *pfiff*) le personnage pour produire de la musique. Ces deux occurrences peuvent facilement être rapprochées de celles où la préposition régit un nom désignant un socle servant de support à un autre objet. Cependant, l'occurrence suivante montre qu'on se détache très vite de la relation concrète de 'contact avec pesanteur entre la cible et le site' :

(106) Auf einem ausgeleierten Piano ertönt die Barcarole aus Hoffmanns Erzählungen. (Ö. v. Horvath, *Kasimir und Karoline*, p. 37)

Ici, en l'absence de verbe exprimant une activité exercée sur le piano pris comme 'support', et en présence d'un verbe exprimant la perception auditive d'une musique (cf. *ertönt*), le site est compris comme l'entité qui permet le surgissement de la musique et sa perception simultanée par le locuteur. Nous glissons alors de façon fluide d'une relation de 'contact avec pesanteur' à une relation de 'support de perception', puis à la simple idée que l'information est dépendante de son vecteur ('coïncidence de la cible avec un site conçu comme vecteur nécessaire à sa perception'). Nous avons là un emploi « pivot » de *auf*.

Nous notons que dans le Gprep *auf dem Klavier*, la préposition à elle seule ne permet pas de sélectionner un représenté dans le signifié du support d'après, et inversement, ce dernier ne sélectionne pas non plus le représenté de la préposition : c'est la représentation mentale éveillée par la totalité de l'énoncé qui aide à comprendre le sens du Gprep. Le verbe y joue notamment un grand rôle : *ertönt* en (106) envisage le piano comme un instrument de musique, *liegen* en (107) l'envisage comme un meuble. *Auf dem Klavier* peut ainsi désigner, dans un contexte bien différent, où le piano est considéré comme un meuble et non comme un vecteur de perception, une relation concrète de contact avec pesanteur, comme dans l'énoncé suivant :

(107) „Oh, dann spielen Sie dieses Beinahe-nichts! Und zum Überfluß sind hier Noten, hier liegen sie, oben auf dem Klavier. Nein, dies hier ist nichts. Aber hier ist Chopin... " (Th. Mann, *Tristan*, p. 55)

Les noms désignant des instruments de musique sont parfois régis par *zu* :

(108) Marie war entsetzt, als ich mir vor ein paar Monaten eine Guitarre kaufte und sagte, ich würde nächstens selbstverfaßte und selbstkomponierte Lieder zur Guitarre singen. (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 38-39)

Dans ces emplois, le support d'après n'est pas envisagé comme le vecteur de la musique, mais comme l'accompagnement du chant. Le chant n'est pas produit par la guitare, mais par la voix du clown. *Zu* exprime donc une relation d'ajout comme dans *Was trinken Sie zu diesem*

Essen? Cette préposition est encore à distinguer de *für* qui présente le support d'après comme l'instrument auquel est concrètement destinée une partition (cf. *J. S. Bachs Sonaten und Partiten für Violine solo*).

Lorsque le régime de *auf* n'est ni un meuble, ni un instrument de musique, le lien avec les représentés spatiaux disparaît, laissant la place au représenté plus dématérialisé 'vecteur de perception' :

(109) Und weil im wirren, von Erinnerungen und Träumen durchsetzten, in quälenden Zirkeln kreisenden, halbwachen Nachdenken über meine Ehe und meine Tochter und mein Leben Hanna immer wieder dominierte, las ich für Hanna. Ich las für Hanna auf Kassetten. (B. Schlink, *Der Vorleser,* p. 174)

Ici, la relation spatiale entre la cible (le texte lu) et le site (les cassettes) tend à s'évanouir. *Auf* s'explique par le lien indélébile qui unit le message et le support. Le site est également ce qui permet au message d'être perçu par un tiers. On a bien sûr la même idée dans les deux occurrences ci-après :

(110) Hel fährt in die Dörfer im Hinterland, erfragt beim Bürgermeister die fünf ältesten Frauen, von denen läßt sie sich die drei Gesprächigsten nennen, zu denen fährt sie hin und nimmt auf Tonband, was die noch an gutem Rat im Kopfe haben. (M. Walser, *Ein fliehendes Pferd,* p. 101)

(111) Seit die Fans all ihre Lieblingsstücke auf CD besitzen, bricht der Klassikmarkt ein. (*Focus,* Nr. 50/ 1999, p. 168)

Ces dernières occurrences sont les pendants auditifs des supports visuels étudiés plus haut (cf. *auf Video*).

En fonction du référent (plus ou moins matériel) désigné par le régime, *auf* désigne soit un 'contact nécessaire entre la cible et un site envisagé comme non-contenant' (ce qui vaut principalement pour les supports visuels), soit une 'coïncidence nécessaire de la cible avec un site envisagé comme vecteur d'information'. Avec les supports de perception auditive, nous notons – et c'est logique – la disparition du trait 'non-contenant' : le site n'est qu'un vecteur nécessaire au transport du message. Cette idée de 'vecteur' est très certainement déjà présente avec les supports de perception visuelle, mais elle est dissimulée par des représentations plus concrètes ('non-contenance', 'contact').

B. Supports d'information dépourvus de dimensions spatiales : le site comme vecteur

En toute logique, plus l'objet qui sert de vecteur au message sonore ou visuel est immatériel, plus la dimension spatiale que nous avons vue jusqu'ici tend à s'estomper. Dans les exemples que nous présentons ci-dessous, le régime de *auf* désigne un support immatériel qui ne peut pas être utilisé comme point d'appui (au sens concret) pour un objet doté de pesanteur, ni comme un support avec lequel la cible serait en contact :

(112) Vier Stunden noch, dann kann er endlich sein Büro in New York anrufen. Vier Stunden – eine halbe Ewigkeit! Er hasst es, untätig herumsitzen zu müssen, weil sie in New York noch schlafen. Auf 37 unterschiedlichen Telefonnummern ist er weltweit erreichbar. (*Der Spiegel*, Nr. 47/ 1999, p . 154)

(113) Der Erfolg: 4000 Hörer pro „durchschnittliche Werbestunde" meldet die Funkanalyse für den Minikanal, obwohl auf der Frequenz noch ein Lokalradio stundenweise dazwischenfunkt. Damit ist er die Nummer fünf am Münchner Sendehimmel. (*Focus*, Nr. 50/ 1999, p. 265)

Dans ces occurrences, le GN régi est identifié par un article défini ou par un numéral. La préposition n'alterne guère avec une autre, sans doute à cause du caractère immatériel du référent du GN. Seule *unter* s'emploie en contexte comparable, dans la formule que les ordinateurs de Deutsche Telekom font entendre aux clients distraits : *Kein Anschluß unter dieser Nummer. Unter* envisage son support d'après comme un mot-clé, une dénomination apposée à une réalité (cf. *Er reist unter falschem Namen, Was verstehst Du unter „teuer"?*). *Auf* véhicule une représentation différente : en (112) et (113), le numéro de téléphone et la fréquence vocale sont les vecteurs qui permettent de rendre la voix du correspondant ou la station de radio perceptible à l'auditeur.

On peut interpréter (114) comme un emploi métaphorique de *Welle*. Les ondes sont assimilées aux vagues de la mer : comme ces dernières, qui transportent les bateaux, elles véhiculent les programmes diffusés par chaque station.

(114) RELAX FM : RADIO AUF DER WOHLFÜHLWELLE[43]
Mit Smooth-jazz und Swing, Gesang und Instrumental im Wechsel hat der Radiosender neue Hörergruppen erschlossen. Der Nischensender aus München ist bundesweit auf dem Sprung. (*Focus*, Nr. 50/ 1999, p. 265)

Nous observons que dans ce type d'emploi, *auf* véhicule aussi bien la vectorialité que la coïncidence. En effet, dans l'occurrence précédente, *Welle* est à comprendre aussi comme *Wellenlänge*. Le Gprep, et avec lui l'article défini singulier et le déterminant du composé identifient de façon précise le site où est présente la cible : la coïncidence de la cible avec le site rend possible la perception du message. En (112) et (113), le Gprep identifie la fréquence herzienne ou les numéros de téléphone où l'on pourra recevoir la station de radio désirée ou joindre l'interlocuteur souhaité. *Auf* indique alors que si la cible exprimée par le sujet du

[43] Emploi à rapprocher de l'exemple du *Duden* : « Radio X sendet ab morgen auf einer anderen Welle ».

verbe coïncide avec la fréquence ou le numéro désignés par le régime, la cible pourra être entendue par le correspondant ou le public.

De même, pour les canaux télévisuels, *auf* indique la coïncidence d'une programmation avec une chaîne qui en est le vecteur. Se programmer sur le bon canal est pour le public la condition nécessaire à la réception de l'émission souhaitée :

> (115) Dabei würde auf dem „Seasons"-Kanal gerade der Action-Reißer „Fliegenfischen in Slowenien" laufen. Auf „Classica" käme das „Europakonzert der Berliner Philarmoniker 1998". (*Der Spiegel*, Nr. 47/ 1999, p. 145)

Même si cela n'explique rien, on peut constater que l'allemand et le français traduisent à peu près les mêmes représentations des messages diffusés par les multimédias. Seul Internet fait l'objet de conceptualisations différentes dans les deux langues : contrairement au français, l'allemand ne considère pas Internet comme une fréquence ou une onde sur laquelle on peut « surfer », donc comme un vecteur de communication, mais comme un recueil de sites que l'on peut consulter à la manière d'un livre ou bien comme un espace virtuel à l'intérieur duquel on peut se déplacer. En revanche, les deux langues considèrent le site web comme un espace plan (écran ou page) vis-à-vis duquel le lecteur a une marge de manœuvre limitée :

> (116) Man kann es im Internet nachlesen, auf den Websites der Gunowners of America oder der Firearms Coalition oder diverser Milizen zwischen Kalifornien und New York: Smith & Wesson soll sich seine Revolver in den Arsch schieben. (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « Die Angst der Revolverhelden »)

Ce paragraphe nous a permis de mettre en valeur une idée essentielle. Lorsque le régime de *auf* désigne un support de perception, il est judicieux de distinguer deux cas de figure :

- si le régime renvoie à un objet concret, plat, unique, qui présente le trait 'non-contenant' (*Bild, Seite, Plakat, Leinwand…*), le représenté de *auf* comporte les sèmes : 'non-contenance' et 'contact entre une cible et un site qui est nécessaire à son existence' ;
- si l'objet désigné par le régime de *auf* n'est pas envisagé dans sa matérialité, mais dans sa fonctionnalité (*CD-ROM, Klavier, Tonband, Kassette…*) ou bien si cet objet est par nature immatériel (*Frequenz, Kanal, Classica, Wellenlänge…*), le trait 'non-contenance' ne le décrit pas efficacement. Nous ne pouvons plus non plus dire que *auf* désigne un 'contact'. Nous parlerons alors de 'coïncidence de la cible avec un site envisagé comme le vecteur nécessaire à sa perception'. Nous observons donc une fois encore que le représenté de *auf* varie en fonction des traits que présente son régime. Plus son régime est immatériel, plus le représenté de *auf* est abstrait.

Les sèmes véhiculés par *auf* dans les emplois que nous avons regroupés en II peuvent être résumés par la formule : **‘coïncidence nécessaire d’une cible envisagée comme message et d’un site envisagé comme support d’information, non contenant’**.

Après l’observation de ces deux premiers groupes d’occurrences (I et II), on peut se demander ce qui, dans le sémantisme de *auf*, lui permet de désigner à la fois la relation spatiale concrète et celle de support de la perception. Il nous semble que la relation ‘contact non fortuit, le plus souvent vertical, d’une cible avec un site qui lui est nécessaire’ n’est pas étrangère à celle de ‘support de perception’. En I comme en II, le site rend la cible accessible à un être humain. C. Vandeloise compte d’ailleurs ‘l’accessibilité à la perception’ parmi les caractéristiques de *sur / sous*. Un argument en faveur de cette parenté entre la ‘position sur’ et l’‘accès à la perception’ d’une part, et la ‘position sous’ et le ‘non-accès à la perception’ d’autre part[44] est offert par l’exemple suivant. Le narrateur y relate qu’en partant le matin, il avait laissé à Hanna un mot en évidence sur la table de nuit. Comme, à son retour, il ne voit plus ce mot, il cherche sous la table, endroit qui n’est pas directement accessible à sa perception :

> (117) Ich setzte mich. Da, wo ich den Zettel <u>auf den Nachttisch</u> gelegt hatte, lag er nicht mehr. Ich stand auf, suchte <u>neben und unter dem Nachttisch, unter dem Bett, im Bett</u>. Ich fand ihn nicht. „Ich versteh das nicht. Ich hatte dir einen Zettel geschrieben, daß ich Frühstück hole und gleich zurück bin.“ (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 55)

L’‘accès à la perception’ serait donc sinon une explication du passage des emplois spatiaux concrets aux vecteurs d’information, du moins un point commun que partagent certaines occurrences de *auf* dans ces deux groupes d’emplois. Mais le passage de l’un à l’autre est essentiellement rendu possible par les traits ‘non-contenance’, et ‘coïncidence entre une cible et un site qui lui est nécessaire’.

[44] Que nous observons aussi dans certains emplois de la particule verbale (cf. *auftauchen / untertauchen*).

CHAPITRE VI

LE SITE COMME SUPPORT OU VECTEUR IMMATÉRIEL

Nous avons vu au chapitre V que *auf* peut désigner, en fonction de son régime, soit un 'contact nécessaire d'une cible avec un site catégorisé comme non-contenant', soit une relation de 'coïncidence nécessaire d'une cible avec un site envisagé comme support d'information'. Dans les emplois réunis au chapitre VI, le représenté du régime de *auf* n'est envisagé ni dans sa spatialité, ni dans sa matérialité, mais dans sa fonctionnalité.

Les Gprep appartenant aux premiers groupes d'emplois ne sont pas totalement figés : les constructions peuvent souvent accepter soit le datif soit l'accusatif, et *auf* peut encore alterner avec d'autres prépositions. Il s'opère cependant une dématérialisation nette du représenté de la préposition par rapport aux emplois répertoriés au chapitre précédent, celle-ci étant due : à l'abstraction du représenté du régime, à l'absence fréquente d'actualisation du support d'après, et à l'aptitude qu'a *auf* d'exprimer la simple coïncidence entre deux points, sans précision supplémentaire.

I. LE SITE COMME SUPPORT IMMATÉRIEL

A. Type : auf sein Zimmer gehen

Nous avons vu en première partie que *auf* peut régir un nom désignant un volume, auquel cas la préposition indique que ce volume est considéré comme un socle : elle a donc la capacité d'influer sur le représenté de son régime en réduisant ses dimensions spatiales de trois à deux. Dans certains contextes, dans le cadre de certains procès, et avec un nombre limité de noms, la présence de *auf* entraîne que la matérialité du lieu désigné par le régime s'évapore. On passe ainsi de l'expression du 'contact avec un socle' à celle du 'type d'activité généralement associé à un lieu'. Nous remarquons également que les occurrences regroupées dans ce chapitre ne relèvent pas exactement des mêmes constructions syntaxiques que celles analysées dans le chapitre précédent : ici le Gprep est rarement expansion d'un GN, et plus

fréquemment associé à un procès (cf. *das Haus auf dem Land vs. etwas auf der Schule lernen).* Il a une fonction plus « adverbiale » que circonstancielle.[45]

Les noms présentés dans ce premier paragraphe ne sont pas contraignants quant à la préposition qui peut les régir : la présence de *in* ou *auf* résulte du choix opéré par le locuteur. Les deux extraits ci-dessous offrent un contraste intéressant : à quelques pages de distance, les personnages mis en scène par Max Frisch emploient tour à tour *in* et *auf* pour évoquer la même pièce selon deux visées différentes. Dans le premier extrait, l'association de *in* et de la particule *ein-* indique que Biedermann considère le colporteur comme un personnage qui s'immisce à l'intérieur du grenier pour y faire son nid. Le grenier est alors appréhendé comme un espace clos, à trois dimensions, susceptible d'accueillir en son sein un habitant :

(118) BIEDERMANN Aufhängen sollte man sie. Hab ich's nicht immer gesagt? Schon wieder eine Brandstiftung. Und wieder dieselbe Geschichte, sage und schreibe: wieder so ein Hausierer, der sich im Dachboden einnistet, ein harmloser Hausierer... (M. Frisch, *Biedermann und die Brandstifter,* p. 10)

Dans le second extrait en revanche, Schmitz considère le grenier en tant qu'étage de la maison, en tant que surface qui pourrait accueillir son séjour. Le fait que le grenier soit un volume est indifférent pour l'activité qui s'y déroule :

(119) SCHMITZ Wenn Sie ein Unmensch wären, Herr Biedermann, dann würden Sie mir heute nacht kein Obdach geben, das ist mal klar.
BIEDERMANN Nicht wahr?
SCHMITZ Und wenn's auch nur auf dem Dachboden ist.
(M. Frisch, *Biedermann und die Brandstifter,* p. 20)

Auf envisage ici *Dachboden* non seulement comme un socle, mais aussi comme le type d'hébergement que Schmitz réclame, c'est-à-dire précaire. Nous n'avons pas là évocation d'un lieu concret, précis, mais d'une fonctionnalité.

Observons maintenant une occurrence avec un nom désignant explicitement un habitat à trois dimensions. En (120), le narrateur précise que le chalet est un volume, comprenant dans sa hauteur une fenêtre. La présence de cette fenêtre rend obligatoire l'emploi de *in*, dans la mesure où elle implique que la cabane est pourvue de murs, c'est-à-dire d'une hauteur :

(120) Da öffnete sich in der Hütte linker Hand ein winziges Fenster, geschlossen hatte es tiefblau ausgesehn, vielleicht im Widerschein des Schnees, und war so winzig daß als es jetzt geöffnet war nicht das ganze Gesicht des Hinausschauenden zu sehen war, sondern nur die Augen, alte braune Augen. (F. Kafka, *Das Schloss,* p. 21)

En (121), l'habitat évoqué par le régime n'est plus considéré comme un socle, mais sous l'aspect – vague – d'un lieu de séjour :

[45] Nous signalons simplement une tendance, et non une loi universelle (cf. *meine letzten Jahre auf der Schule*).

(121) Im Wintersemester verhielt ich mich kaum anders. Trotzdem wurde ich gefragt, ob ich mit einer Gruppe von Studenten über Weihnachten auf eine Skihütte mitkommen wolle. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 59)

Des étudiants proposent au narrateur de passer Noël avec eux dans un logement simple. Des configurations spatiales de ce logement, le narrateur ne sait rien, si ce n'est qu'il peut accueillir le séjour d'êtres humains. *Skihütte* est investie de plusieurs représentations : elle est « dé-dimensionnée », elle est éloignée, et elle est aussi en hauteur, parce qu'à la montagne.

En regardant d'un peu plus près ces énoncés, on remarque en premier lieu que le sujet du procès renvoie toujours à un être humain. Ce type d'emploi n'est pas attesté lorsque les acteurs sont des êtres inanimés ou des animaux. On note ensuite que les verbes en collocation avec *auf* ne désignent plus tant des positions ou des mouvements du corps (comme c'était souvent le cas avec les supports spatiaux, où apparaissaient *stehen, liegen, sitzen, gehen, etc.*), que des activités humaines très vagues (*sein, verbringen, mitkommen, gehen…*). Cela prouve que la relation de support prime moins dans le représenté du Gprep que celle de localisation minimale.

Nous trouvons les mêmes représentations associées à *Zimmer :*

(122) Ruhe herrschte in „Einfried". Die Expedition war vor Abend nicht zurückzuerwarten. Die „Schweren" lagen in ihren Zimmern und litten. (Th. Mann, *Tristan*, p. 51)

Par l'emploi de *in*, le narrateur insiste sur le caractère clos des chambres des malades et souligne l'isolement de ces derniers du reste des habitants de la maison – qui est parti en excursion – ainsi que le caractère privé de la souffrance qu'ils endurent dans leurs chambres. Il s'agit donc bien ici d'un lieu concret et descriptible. De plus, il est difficile de faire commuter ici *in ihren Zimmern* avec *auf ihren Zimmern* à cause de la présence de *liegen*, qui dans l'environnement proche de *auf* suggérerait que les malades sont couchés « sur leurs chambres », ce qui est bien entendu absurde. Plusieurs représentations sont associées au nom *Zimmer* quand il est régi par *auf :*

(123) Er verbrachte den größeren Teil des Tages auf seinem Zimmer und ließ außerordentlich viele Briefe zur Post befördern, fast täglich einen oder zwei, – wobei es nur als befremdend und belustigend auffiel, daß er seinerseits höchst selten welche empfing... (Th. Mann, *Tristan*, p. 25)

La chambre est présentée comme un lieu le plus souvent en hauteur, à l'écart du reste des pièces de l'hôtel. Elle n'est pas envisagée dans ses dimensions spatiales, mais comme la localisation minimale du sujet. *Auf* désigne la coïncidence simple du sujet avec une

localisation envisagée comme un point. Un énoncé jussif comme *Geh auf dein Zimmer!* serait rendu en français par *Ôte-toi de ma vue !*[46]

En interprétant le représenté de *auf* dans ces emplois comme la situation minimale d'un être animé par rapport à un lieu dont les dimensions spatiales précises sont passées sous silence, nous nous écartons de la lecture qu'en donne H. Bouillon. Le linguiste y voit en effet un phénomène de dérivation à partir du sens « propre » de *auf*, qui est pour lui 'plus haut que'. Selon lui, les lieux dépassant les autres « en hauteur » étant aussi les plus isolés, les noms désignant des lieux isolés, où l'on se retire volontiers, seraient particulièrement enclins à être régis par *auf* :

> Dieses Merkmal „hochgelegen" kann auch so interpretiert werden, daß es für einen Ort zutrifft, der gewissermaßen isoliert, zurückgezogen liegt.
>
> (284) Er lebt auf einer Insel.
>
> (285) Sie wohnt auf Schloß Lichtenfels. […]
>
> (289) Die Stadtbewohner erholen sich gern auf einem Bauernhof.
>
> Eine Insel liegt höher als das Wasser und sie isoliert sich so von ihrer Umgebung; Schlösser und Burgen lagen früher auf Höhen und stachen für das Auge gut ab. Auch liegt ein Bauernhof, eine Farm oder eine Ranch sehr oft abgelegen […]. Durch dieses Merkmal könnte auch vielleicht der Gebrauch von *auf* im folgenden Satz erklärt werden.
>
> (290) Er zog sich auf sein Zimmer zurück.[47]

Selon H. Bouillon, la différence de sens entre *in* et *auf* régissant *Zimmer* tient au fait que *auf* envisage la chambre comme un endroit souvent en hauteur, où l'on se retire volontiers :

> Es ist zu bermerken, daß *in* sich ebenfalls vor *Zimmer* befinden kann. Wir glauben eine Erklärung für den Gebrauch von *auf* darin zu finden, daß *auf* im Gegensatz zu *in* vor Zimmer das Merkmal „höher gelegen" hervorhebt. Meistens liegt das Zimmer, worauf man sich zurückzieht, höher als das Erdgeschoß. Auch drückt der Gebrauch von *auf* eine gewisse Isolierung aus, die nicht ausgedrückt wird, wenn *in* gebraucht wird.[48]

L'inclination des Gprep à base *auf* à désigner des lieux où le sujet s'isole est indéniable. Selon nous, le sens de la préposition n'a rien à voir avec la hauteur, mais plutôt avec la localisation minimale d'un être animé, qui se retire de la vie communautaire. *Auf* n'indique pas du tout que le référent dénoté par son régime est situé en hauteur. Ainsi, l'opposition entre *er verbringt den ganzen Sommer auf seinem Landgut* et *er verbringt den ganzen Sommer in seinem Landhaus* tient à la plus grande matérialité de *Haus* par rapport à *Gut*, et non à l'altitude des référents. Par conséquent, si dans l'environnement de *Dachboden*, *Stock* et *Zimmer*, *auf* peut encore être interprétée comme désignant une position en hauteur, avec *Gut*,

---

[46] Exemple donné par Mme B. Lagnel lors d'un séminaire de « Parcours Linguistique » à l'Université de Saint-Etienne, et qui m'a été rapporté par R. Sauter.
[47] H. Bouillon, *op. cit.*, p. 66.
[48] *Ibid.*, p. 66.

il ne fait plus de doute que la préposition présente son support d'après comme un lieu immatériel, dont la principale qualité est de permettre le séjour d'êtres humains[49] :

(124) Meine Eltern waren reiche Landlords in Schottland, wir besaßen große Fabriken und Pachten und lebten nach landesüblicher Adelsart den größten Teil des Jahres auf unseren Gütern, während der Season in London. (S. Zweig, *Vierundzwanzig Stunden aus dem Leben einer Frau*, p. 24)

La complexité des représentations associées à *auf* dans ce type d'emploi s'illustre encore avec *Klo*. L'explication de *auf* + *Klo* tient à deux facteurs :

(125) Auch der tapferste Mann, den es gibt,
Schaut mal unters Bett.
Auch die nobelste Frau, die man liebt,
muß mal aufs Klosett.
(E. Kästner, « Helden in Pantoffeln », *Kurz und bündig– Epigramme*, p. 24)

Le premier est que les locuteurs germanophones entendent par *Klosett* ou *Klo* le siège des toilettes sur lequel on s'assoit ; le site est alors envisagé comme un support concret. Mais nous nous demandons si cet emploi n'est pas à rattacher à la désignation d'un lieu pour les activités qui lui sont généralement associées, et qui ne sont pas détaillées. Lorsque ce nom est régi par *in*, il est considéré comme une pièce à part entière, pouvant contenir un individu :

(126) Schließlich stand er mit einem Ruck auf, begrüßte mich und verschwand im Klo. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 150)

En (126), la narratrice met l'accent sur la disparition et l'isolement du personnage masculin dans un endroit clos, nettement séparé de celui où elle-même se trouve. L'opposition entre (127) et (128) parle en faveur d'une interprétation de *auf der Toilette* comme support concret spatial, tandis que *in* renvoie à la pièce :

(127) Ich vergaß einfach, daß ich es war, dessen Gesicht ich da im Spiegel sah, drehte den Spiegel um, wenn ich mit dem Training fertig war, und wenn ich später im Laufe des Tages zufällig im Vorübergehen in einen Spiegel blickte, erschrak ich: das war ein fremder Kerl in meinem Badezimmer, auf der Toilette, ein Kerl, von dem ich nicht wußte, ob er ernst oder komisch war, ein langnasiges, blasses Gespenst – und rannte, so schnell ich konnte, zu Marie, um mich in ihrem Gesicht zu sehen. (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 157)

(128) Der Sieg über Frankreich wurde gefeiert, es wurde geflaggt, Marschmusik gespielt, Blumen wurden auf die Siegesallee in Berlin gestreut, der Führer nahm mit seinen kornblumenblauen Augen die Parade ab, aber der Kommentator des Reichssenders in Königsberg kniete in der Toilette und kotzte. (U. Timm, *Die Entdeckung der Currywurst*, p. 52)

Ce qui est étonnant est le nombre limité des noms de lieux pouvant être régis par *auf* dans ce type d'emplois lexicalisés. Pourquoi avons-nous *er geht auf sein Zimmer, er geht aufs Klo, er fährt auf sein Gut*, et non **er ist auf seinem Schlafzimmer, *er geht auf die Küche, *er fährt auf sein Landhaus, *er geht auf die Schwimmhalle ?* La tentative d'explication que nous proposons est triple : pour être compatible avec *auf*, le lieu ne doit pas avoir de frontières

[49] On dit aussi en français *se retirer sur ses terres*.

spatiales le présentant trop précisément comme un contenant (cf. *Schwimmhalle, Haus vs. Gut, Schloss,* qui désignent des domaines vastes), il ne doit pas être associé à une activité explicite (cf. *Schlafzimmer, Wohnzimmer, Küche vs. Dachboden, Zimmer*), et comme le souligne H. Bouillon, il doit pouvoir impliquer un retrait du sujet par rapport à la vie « normale », quotidienne, collective (cf. *Schloss, Gut, Zimmer vs. Wohnung, Wohnzimmer, Gasthaus*).

B. Institutions

Dans ce nouveau groupe d'emplois, le Gprep désigne également un lieu dématérialisé où le sujet se livre à des activités qui ne sont pas détaillées. Le lieu est évoqué non pas pour ses caractéristiques matérielles, spatiales, mais pour les activités – sociales ou professionnelles – qui lui sont implicitement associées.

Les premiers exemples que nous observerons mettent en scène des lieux communautaires, des espaces publics. L'emploi de *auf* est relativement figé et est proche de la langue administrative. La localisation exprimée est abstraite. Dans cette première occurrence, le GN régi réfère à un lieu de travail :

(129) Er wollte, er konnte Albertine jetzt nicht entgegentreten. Das Vernünftigste war es, irgendwo auswärts zur Nacht zu essen, dann auf die Abteilung nach seinen zwei Fällen sehen – und keinesfalls daheim sein – „daheim!" –, bevor er sicher sein konnte, Albertine schon schlafend anzutreffen. (A. Schnitzler, *Traumnovelle*, p. 76)

Le département de l'hôpital où Fridolin exerce n'est pas présenté ici dans sa spatialité : en français aussi, le *département* peut désigner soit un des bâtiments d'un hôpital, soit une notion abstraite recouvrant une des spécialités médicales pratiquées dans un ensemble hospitalier. En (129), le site est donc envisagé de manière imprécise du point de vue de ses dimensions spatiales. En revanche, la désignation d'un lieu concret requiert *in* :

(130) Die Abteilung A blieb also ohne Antwort, aber leider bekam auch B nicht unsere ganze Antwort; sei es daß der Akteninhalt bei uns zurückgeblieben war, sei es daß er auf dem Weg verloren gegangen ist – in der Abteilung selbst gewiß nicht, dafür will ich bürgen – jedenfalls kam auch in der Abteilung B nur ein Aktenumschlag an, auf dem nichts weiter vermerkt war, als daß der umliegende, leider in Wirklichkeit aber fehlende Akt von der Berufung eines Landvermessers handle. (F. Kafka, *Das Schloss*, p. 78)

Le locuteur n'envisage pas le département comme un lieu abstrait, sans dimensions, où l'on est actif professionnellement, mais comme un lieu concret à l'intérieur duquel le dossier s'est perdu.

La « rection » de *Schule* est le siège d'oppositions intéressantes entre *in* et *auf* :

(131) Ich habe die letzten Jahre auf der Schule und die ersten auf der Universität als glückliche Jahre in Erinnerung. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 84)

Auf der Schule désigne un lieu abstrait dont les usagers se livrent à des activités de type professionnel, ici scolaire ou universitaire. La relation entre le personnage et l'école est celle d'un être humain actif et de son domaine d'activité. Les tournures *die letzten Jahre auf der Schule und die ersten auf der Universität* sont équivalentes à *meine letzten Jahre als Gymnasiast / Schüler*, et *meine ersten Jahre als Student.* L'emploi de *auf* indique que le locuteur envisage l'école et l'université comme les institutions déterminant son statut social et professionnel. La substitution de *in* à *auf* n'est pas acceptable dans cet exemple, car *in* évoquerait une représentation plus concrète de l'école.

Dans l'expression *jemanden auf die Schule / aufs Gymnasium schicken*, l'école n'est pas non plus envisagée comme un bâtiment concret. La tournure désigne plutôt la formation reçue par l'adolescent :

(132) Es war einfach ein Irrtum, mich länger als gesetzlich vorgeschrieben auf die Schule zu schicken; selbst die gesetzlich vorgeschriebene Zeit war schon zuviel. (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 40)

Le Ginf peut être rendu en français par « me scolariser pour une durée plus longue que celle à laquelle la loi oblige ». De même, en (133), l'école de sage-femmes est considérée du point de vue de la formation professionnelle reçue par le personnage :

(133) Auf dem Waschtisch ordnete sie ihr Instrumentarium in der Reihenfolge, wie sie es auf der Hebammenschule zu Innsbruck gelernt hatte. (R. Schneider, *Schlafes Bruder*, p. 16)

A contrario, en (134), l'école est considérée en tant que bâtiment, dont les composantes spatiales sont mentionnées (cf. *Treppe*) :

(134) Wenn ich zu Hause oder in der Schule Treppen stieg, trugen mich meine Beine kaum. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 5)

Il arrive toutefois souvent que les représentés de *Schule* ou *Universität* ne soient pas envisagés du point de vue de leur spatialité, tout en étant régis par *in.* Ces deux institutions sont alors perçues comme un cadre à l'intérieur duquel sont effectuées des activités précises : lire les classiques, préparer des examens précis… En (135), la présence de *in* s'explique par l'évocation d'expériences personnelles liées à une école particulière :

(135) Ich las damals die Odyssee wieder, die ich erstmals in der Schule gelesen und als die Geschichte einer Heimkehr in Erinnerung behalten hatte. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 173)

L'école n'est pas envisagée du point de vue de l'institution, mais du lieu auxquelles sont attachées les premières expériences de lecture du narrateur. *In der* peut commuter avec *in*

meiner, alors qu'en (131)-(133), l'article défini a une valeur générique. Dans les deux occurrences ci-dessous, l'école est également envisagée sous l'angle de l'ensemble des connaissances et des expériences que l'élève peut y acquérir :

(136) „Sie glauben wohl, die lernen in der Schule noch buchstabieren. Glauben Sie das im Ernst?" (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 75)

(137) Es war uns in der Schule erklärt worden, warum die Italiener jetzt nicht mehr Verbündete waren, sondern als Gefangene bei uns arbeiteten, aber ich habe bis heute nicht begriffen, wieso. (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 23)

Enfin, en (138), l'université est considérée comme un espace englobant toute sorte d'expériences (enseignements, diplômes, relations aux autres, associations…), bien circonscrit de la vie extérieure, du « terrain » :

(138) Michèle Alliot-Marie, von ihren Freunden kurz „mam" genannt, fühlt sich auf dem „terrain" genauso wohl wie in der Universität. Sie studierte rechts- und Politikwissenschaften und schloss das Studium mit Auszeichnung, vier Diplomen und einen Doktortitel ab. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 24)

Nous remarquons que les collocations de *Schule* diffèrent selon que ce nom est régi par *in* ou par *auf.* Avec *in*, nous avons des verbes désignant des expériences ou des savoirs particuliers (*lesen, buchstabieren, sich wohl fühlen*). À *auf* sont liés des verbes qui ne désignent pas des activités singulières : *auf der Schule sein, jemanden auf die Schule schicken*. Seule l'occurrence (133) (*lernen*) ne va pas dans ce sens, mais nous remarquons néanmoins que le narrateur y évoque l'école de sage-femmes de façon très elliptique : son intention est de faire allusion de façon superficielle au lieu où la sage-femme a reçu sa formation. En résumé, la différence fondamentale entre *in* et *auf* réside dans le fait qu'avec *auf* le locuteur évoque la situation du sujet du point de vue de son activité socio-professionnelle (simple 'coïncidence avec un lieu-type, envisagé du point de vue de l'activité qui y est pratiquée'), tandis qu'avec *in*, il dépeint soit un bâtiment, soit les activités accomplies à l'intérieur d'un cadre précis (relation de 'contenance'). *In der Schule* renvoie le plus souvent à un référent spatial particulier, tandis que *auf der Schule* évoque l'institution en général.

Tous les noms désignant une institution ne peuvent toutefois pas être régis par *auf.* H. Bouillon fait remarquer à juste titre que si les énoncés

Er ist auf der Schule
Er ist auf der Uni

et

Er ist auf dem Gymnasium

sont possibles, en revanche,

> Er ist auf dem Kindergarten [50]

ne l'est pas. L'auteur explique cela par l'appartenance de *Kindergarten* à une classe de mots comprenant par ailleurs *Park, Wald*, qui sont régis par *in* à cause de leurs caractéristiques spatiales (espace clos), et nous sommes d'accord avec lui.

H. Vater décrit les choses en d'autres termes :

> Auch innerhalb des Deutschen sind oft mehrere Anschauungsweisen möglich. Man vergleiche (4-64)a mit (4-64)b oder die beiden Versionen von (4-65) und (4-66) :
>
> (4-64)a Die Kinder spielen auf der Straße
> (4-64)b Die Kinder wohnen in der Lindenstraße
> (4-65) Peter ist in/auf seinem Zimmer
> (4-66) In/auf der Post gibt es Sondermarken
>
> In (4-67) könnte eine soziale Wertung mitschwingen, die das Gymnasium als im wahrsten Sinne des Wortes „höher" ansieht als die Grundschule.
>
> (4-67) Inge ist in der Grundschule, Maria auf dem Gymnasium.[51]

Nous n'expliquons pas ces faits de langue par une présumée dérivation des emplois spatiaux (d'autant que nous avons démontré que le trait 'plus haut que' est secondaire dans le sémantisme de la préposition). En fait, ce n'est pas la position de *Gymnasium vs. Kindergarten* ou *Grundschule* dans la hiérarchie sociale qui joue ici, mais deux facteurs. D'une part la possibilité ou non de concevoir chacun de ces types d'école comme une institution : la complexité du fonctionnement administratif des lycées et des universités rend possible la présence de *auf* avec *Gymnasium, Schule* et *Uni*, au même titre que pour *Post, Bank, ...* D'autre part la possibilité de définir le statut social d'un être humain par rapport à ces institutions : être lycéen, étudiant décrit le sujet par rapport à une catégorie socioprofessionnelle. Les enfants – qu'ils aillent à la crèche ou à l'école primaire – ne sont pas concernés par ce découpage de la population.

Par ailleurs, dans un article du *Zeit* pris sur Internet, *Schule* et *Universität* sont régulièrement régis par *an* :

> (139) Diese Idee mit der Eingangsprüfung <u>an den Hochschulen</u> ist zunächst einmal angelegt, um die Qualität der Abiturienten zu erhöhen. (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « Interview am Morgen vom Deutschlandfunk »).
>
> (140) Studienanfänger, denen es wichtig ist, <u>an einer Hochschule</u> zu studieren, die in einem Ranking gut bewertet wurde, sind meist ehrgeiziger als ihre nicht an Rankings interessierten Kommilitonen (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « Interview am Morgen vom Deutschlandfunk »).
>
> (141) Denn einer der Gründe für die Überlast <u>an den Universitäten</u> ist eben auch die Tatsache, dass unsere jungen Leute mit dem Studium A beginnen, nach einigen Semestern auf das Studium B

[50] H. Bouillon, *op. cit.*, p. 36.
[51] H. Vater, *op. cit.*, p. 73.

> überwechseln, um dann irgendwann mal und viel zu spät in C abzuschließen. (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « Interview am Morgen vom Deutschlandfunk »).

La substitution de *in* à *an* est exclue dans ces trois cas, parce qu'elle éveillerait une représentation beaucoup plus concrète de *Universität* ou *Hochschule* : le lexème régi renverrait alors au bâtiment. La substitution de *auf* à *an* est également exclue, notamment en (139), car – comme nous l'avons observé – *auf* situe un être humain par rapport à un statut socio-professionnel. Que le sujet présente les traits (+humain) et (+animé) est donc une condition nécessaire à l'emploi de *auf*. *Auf* peut remplacer *an* en (140), à cause de la présence du verbe *studieren* et des traits (+humain) et (+animé) du sujet. Dans un cas comme celui-ci (*auf / an einer Hochschule studieren*), l'emploi de *an* est d'un niveau de langue plus élevé que celui de *auf*.

En général, *an* régit *Universität* ou *Schule* quand l'établissement est considéré comme le lieu d'affectation des enseignants (cf. *sie unterrichtet an der Schule*), mais ce n'est pas le cas dans ces occurrences. Ici, les établissements d'enseignement supérieur sont semble-t-il envisagés comme des entités abstraites et vastes dont on ne peut pas saisir précisément les contours (opposition à *in*). Dans la première et la troisième occurrence, *an* envisage *Hochschule* et *Universität* comme les domaines concernés de près par les différents phénomènes qui sont l'objet de l'interview (les nouveaux étudiants, les épreuves d'admission, les sureffectifs). En (139), *an* pourrait à la limite être remplacé par *für*, mais les établissements d'enseignement supérieur seraient alors envisagés comme le but auquel s'appliquent les épreuves d'admission. Dans cette série d'occurrences, l'emploi de *an* est régulier. *An der Hochschule*, *an der Uni* est aussi fréquent que *auf der Schule*, et le choix de *an* semble être lié au caractère vaste de l'établissement sur les plans spatial et administratif. L'emploi de *an* s'impose aussi contre *auf* dès lors que le sujet renvoie à un être inanimé ou matériel (*auf* serait moins correct que *an* en (141)).

Si *auf der Schule / Universität* situe un être par rapport à un lieu d'étude qui définit son statut socio-professionnel, les emplois de *auf* avec d'autres noms d'institutions sont en fait de deux ordres. Dans le premier cas, *auf* situe le sujet par rapport à son lieu de travail, qui informe sur son statut :

> (142) Ich konnte mich auch nicht als Verwaltungsbeamten sehen; ich hatte als Referendar <u>auf dem Landratsamt</u> gearbeitet und dessen Zimmer, Korridore, Geruch und Bedienstete grau, steril und trist gefunden. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 171)

(143) Seit einer halben Stunde kauern Oleg und Kostja jetzt schon in ihrem hölzernen Pferdeschlitten, den sie vorher auf der Kolchose mit wärmendem Heu ausgepolstert haben, und blicken still ihrem kristallisierenden Atem hinterher. (*Focus*, Nr. 50/ 1999, p. 115)[52]

(144) Wir wußten ja auch nicht, ob der Lammers nicht noch mal raufkommt. Und dann hatte der auch noch einen Schlüssel für meine Wohnung, wegen der Brandgefahr, konnte also jederzeit, wenn ich auf der Arbeit war, in die Wohnung kommen. (U. Timm, *Die Entdeckung der Currywurst*, p. 66)

Nous notons qu'ici, le GN régi n'a même pas la capacité d'être envisagé dans une matérialité quelconque.

Dans le deuxième type de cas, le sujet est simplement usager d'un service public :

(145) Käthes erster Reisebrief war in Köln auf die Post gegeben und traf, wie versprochen, am andern Morgen in Berlin ein. (Th. Fontane, *Irrungen, Wirrungen*, p. 137)

(146) Sie faltete das Blatt auf. „In der lila Teedose ist noch Geld. Geben Sie es Michael Berg; er soll es mit den 7000 Mark, die auf der Sparkasse liegen, der Tochter geben, die mit ihrer Mutter den Brand der Kirche überlebt hat. […]" (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 195-196)

(147) „Sie wollen sich noch aufspielen, in dem Aufzug, wo Sie sind? Sie haben sich woll vorhin noch nich lächerlich genug gemacht? Gehn Sie mal hin, auf die Polizei, ja? Sie werden mal gleich selber festgehalten." (H. Mann, *Professor Unrat*, p. 59)

Auf indique dans tous ces emplois qu'un sujet fréquente une institution, le plus souvent publique. Nous notons en effet l'absence de GN régis désignant des entreprises privées (cf. **er arbeitet auf Bayer / VW…; *er muss jetzt auf die Versicherung gehen vs. er arbeitet auf dem Landratsamt, er muss jetzt auf die Post*). Dans toutes ces occurrences, l'institution (poste, caisse d'épargne, *etc.*) est considérée comme l'endroit où l'on effectue toute sorte d'opérations, par opposition au bâtiment lui-même.

Avec les noms d'institutions et d'organismes, on trouve également souvent la préposition *bei*, qui présente l'entreprise ou l'institution comme l'employeur d'une personne. *Er arbeitet bei der Post* n'apparaît pas dans notre corpus, mais est aussi acceptable que les occurrences attestées suivantes :

(148) „Stimmt es, daß Sie zur SS gegangen sind, obwohl Ihnen bei Siemens eine Stelle als Vorarbeiterin angeboten worden war ?" (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 91)

(149) […] Ich trieb schließlich in Köln meinen einzigen Jugendfreund auf, Edgar Wieneken, der irgendein Amt – ich glaube, Kulturreferent bei der SPD bekleidete. (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 175)

(150) In den Semesterferien hatte ich häufig bei einer Rechtsschutzversicherung gearbeitet. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 8)

[52] L'emploi de *auf* s'explique ici également par le fait que *Kolchose* désigne un espace non-clos. La même observation vaut pour *auf einem Bau / auf einer Baustelle arbeiten*.

Bei s'oppose à *auf* par le fait qu'il n'est plus question d'une localisation d'un être par rapport à une institution publique, mais plus précisément d'une relation employeur / employé. Si on oppose *bei* à *in*, on remarque que les verbes en collocation avec chacune de ces prépositions sont différents. Avec *bei*, c'est l'activité professionnelle qui est soulignée, tandis que *in* va de pair avec une localisation dans l'espace :

(151) Heute können Surfer solche Nachrichten schon gelesen haben, während die Wirtschafts- und Finanzredakteure immer noch hektisch telefonieren, um ihre Kontaktpersonen in den Banken zu erreichen. (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « Wer tickert am besten ? »)

En (151), le journaliste fait allusion au personnel des banques en précisant qu'il fait partie de l'établissement (relation de contenance). Le propos de l'auteur est d'expliquer comment les journalistes se procurent de nos jours les informations récentes : il oppose les « surfeurs », qui peuvent consulter les dépêches des agences de presse sur Internet, aux spécialistes de la finance, qui en sont encore à téléphoner à leurs consultants dans les banques. On voit que le propos de l'auteur de l'article est de localiser précisément la source des informations des journalistes financiers : le choix de *in* s'explique donc par le caractère nettement spatial et concret de la conceptualisation de *Bank* ici.

C. Rassemblements officiels

Tandis que dans les occurrences que nous venons d'analyser, les différentes institutions correspondaient encore souvent à un bâtiment concret, dans le groupe d'exemples que voici, les référents du support d'après sont totalement dépourvus de dimensions spatiales. *Auf* désigne ici la coïncidence d'un être avec un rassemblement culturel ou un événement organisé par une communauté d'hommes ayant des intérêts communs du point de vue professionnel ou social. *Auf* ne désigne donc plus le contact d'une cible avec un socle, mais la coïncidence d'une cible (procès ou sujet) avec un événement social. Le représenté du régime de *auf* étant encore plus dématérialisé que ce que nous avons vu jusqu'à présent, la coïncidence désignée par la préposition est ici minimale :

(152) Hoechst hat auf der Weltausstellung auch etwas zu bieten. Für das in Paris ausgestellte Arbeiterhaus aus der Heimchen-Siedlung gewinnt das Unternehmen den Grand Prix. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 29)

(153) Kommt es nicht zu einer Einigung über den Ausstieg mit 60, droht die IG Metall mit einer harten Lohnrunde. Auf ihrer Vertreterversammlung hat sich die Verwaltungsstelle Stuttgart am Wochende schon einmal vorsorglich für eine Fünf vor dem Komma ausgesprochen. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 27)

Dans ces deux premières occurrences, le régime de *auf* désigne un rassemblement, l'objet de la rencontre pouvant être artistique ou professionnel. Pour (152), on sait bien que le propre de l'Exposition Universelle est d'avoir lieu à chaque fois dans un pays différent. La préposition situe le prédicat posé à propos de Hoechst *etwas zu bieten haben* par rapport à un site dont le référent est à la fois temporel, notionnel et local (sans que l'Exposition soit toutefois pourvue de caractéristiques spatiales) : cette situation est de l'ordre de la coïncidence. Dans aucune des deux occurrences on ne peut remplacer *auf* par *in*, cette dernière préposition désignant une relation trop concrète pour pouvoir être acceptée par *Weltausstellung* ou *Versammlung*, dont le représenté est dépourvu de contours précis. Les prépositions qui pourraient ici le mieux alterner avec *auf* sont *bei*, exprimant une coprésence des deux parties, ou *während*, qui envisagerait la rencontre du point de vue de sa durée. Les deux Gprep en *auf* répondent en effet à la fois à *Wo?* et à *Wann?* De plus, la présence de *auf* est liée au sens du procès décrit dans ces deux énoncés : *etwas zu bieten haben* ou *sich für… aussprechen* désignent des activités menées dans un cadre professionnel ; le Gprep indique de manière imprécise à quelle occasion ces activités ont lieu. *Auf* désigne donc la coïncidence de la cible (ici la totalité du procès) avec un site envisagé d'un point de vue à la fois local, notionnel et temporel.

Les événements désignés par le membre du Gprep n'ont pas toujours trait au monde du travail. Dans les occurrences suivantes, nous avons plutôt affaire à un rassemblement de population, à caractère souvent mondain. Que l'événement auquel il est fait référence soit gai ou triste, il est dans tous les cas un rituel culturel :

(154) ANNA […]
Der Onkel Robert ging immer ganz gern <u>auf Gesellschaften</u>
selbst auf die widerwärtigsten (Th. Bernhard, *Heldenplatz*, p. 73)

(155) Fridolin und Albertine aber, nun allein geblieben unter dem rötlichen Schein der Hängelampe, hatten es mit einemmal eilig, ihre vor dem Abendessen begonnene Unterhaltung über die Erlebnisse <u>auf der gestrigen Redoute</u> wieder aufzunehmen. (A. Schnitzler, *Traumnovelle*, p. 7)

(156) POLLY […] Denn, lieber Papa, dieser Sheriff war sehr lustig <u>auf meiner Hochzeit</u>. (B. Brecht, *Die Dreigroschenoper*, p. 40)

(157) FRAU ZITTEL
[…]
<u>Auf dem Begräbnis</u> hat er sich ja auch
Blumen verbeten
<u>auf dem Begräbnis</u> will ich keine Blumen
hat der Professor gesagt
keine Blumen und keine Menschen
er hat seinem Bruder das Versprechen abgenommen
daß er allein <u>auf sein Begräbnis</u> geht
nicht einmal meine Frau darf <u>auf mein Begräbnis</u>
hat er einmal gesagt […] (Th. Bernhard, *Heldenplatz*, p. 50)

Aucune de ces occurrences ne peut être analysée à l'aide de tests de commutation. Ce fait est un indice de l'abstraction du représenté de la préposition. L'emploi de *in* est totalement exclu, car le représenté du GN n'a pas de dimensions spatiales. *Während* serait à la rigueur acceptable dans le texte de B. Brecht, mais le locuteur décrirait alors la cérémonie du mariage comme une durée, alors que *auf der Hochzeit* peut renvoyer aussi bien à la cérémonie qu'aux festivités qui l'ont entourée. L'événement social désigné par le régime de *auf* est présenté certes comme quelque chose de singulier – parce que c'est d'un mariage ou d'un enterrement précis qu'il s'agit (cf. l'identification de *meine Hochzeit, sein Begräbnis*, et aussi *die widerwärtigsten Gesellschaften*) – mais aussi comme une notion générale qu'il n'y a pas lieu de décrire concrètement ou spatialement.

Le caractère relativement figé de ces expressions est également visible au niveau syntaxique. Ces Gprep sont de forme similaire. On y constate avec une grande régularité la présence d'un article défini ou d'un adjectif possessif, qui identifient le régime. D'après le corpus, l'expansion à droite du GN ainsi que sa qualification par un adjectif épithète sont rares (cf. *auf den widerwärtigsten Gesellschaften*). L'épithète *gestrig* en (155) ne qualifie pas le GN, mais le situe dans le temps. La faible fréquence des descriptions du GN tient au fait que les propriétés du régime importent peu. Ce qui compte est le type d'activité auquel le sujet participe.

Nous remarquons aussi le choix très restreint des verbes employés dans les énoncés où apparaît *auf* : soit le Gprep est membre d'un autre syntagme (cf. *die Erlebnisse auf der Redoute*), soit les verbes sont *sein* ou *gehen*. Dans les deux cas, le support d'avant est situé de manière minimale par rapport à un lieu-événement. *Sein* situe le sujet de façon statique par rapport à la cérémonie, *gehen* de façon dynamique. L'emploi de ces verbes va dans le même sens que celui de *auf* : leur représenté très général témoigne du fait que le locuteur ne souhaite pas décrire les qualités particulières des cérémonies en question. Pour (154), on objectera que ce caractère général tient pour une grande part au pluriel de *Gesellschaften*. Certes, mais il demeure qu'en disant *er ging sogar auf die widerwärtigsten Gesellschaften*, le propos de Anna n'est pas tant de décrire le contenu des soirées de l'oncle Robert que de juger répugnantes ses fréquentations. *Auf* situe donc le personnage de façon abstraite en fonction d'un domaine d'activité sociale.

En revanche, lorsque la réception est conçue comme un événement bien délimité, pendant la durée duquel l'invité a vécu diverses expériences, *Gesellschaft* est régi par *in* :

(158) Allmählich kam ich über den Schock hinweg; und als ich nach langen Jahren einmal in einer Gesellschaft dem Attaché der österreichischen Gesandtschaft begegnete, einem jungen Polen, und er mir auf meine Erkundung nach jener Familie erzählte, daß ein Sohn dieses seines Vetters sich vor zehn Jahren in Monte Carlo erschossen habe – da zitterte ich nicht einmal mehr. (S. Zweig, *Vierundzwanzig Stunden aus dem Leben einer Frau*, p. 94)

Dans cette occurrence, la narratrice conçoit *Gesellschaft* comme une soirée bien précise, au cours de laquelle il s'est produit quelque chose d'important : elle y a rencontré une personne qui lui a remémoré sa rencontre avec le joueur impénitent de Monte Carlo. Dans l'extrait de *Alte Meister* ci-dessous, le choix de la préposition *in* indique une fois de plus que *Gesellschaft* désigne un rassemblement d'une durée assez longue pour qu'il puisse s'y produire plusieurs événements. On note aussi la présence d'une épithète qualifiant le GN régi, ce qui est moins fréquent avec *auf* :

(159) Wenn Sie in eine kleinbürgerliche oder aber auch in eine aristokratisch-kleinbürgerliche Gesellschaft kommen, wird Ihnen sehr oft schon vor der Vorspeise Heidegger serviert, Sie haben Ihren Mantel noch nicht ausgezogen, wird Ihnen schon ein Stück Heidegger angeboten, Sie haben sich noch nicht hingesetzt, hat die Hausfrau Ihnen schon sozusagen mit dem Sherry Heidegger auf dem Silbertablett hereingebracht. (Th. Bernhard, *Alte Meister*, p. 91)

Ce n'est pas tant le verbe *kommen* qui engage ici le narrateur à concevoir la soirée comme un ensemble bien délimité (emploi de *in*), que le reste de l'énoncé, où il décrit tout ce qui se passe dans les soirées de l'« aristocratie petite-bourgeoise ». Ces réunions sont constituées de divers événements, qui sont tous des prétextes à « servir » Heidegger en guise de petits-fours ou d'apéritif (relation de 'contenance').

Si le GN est régi par *bei*, le représenté du Gprep est tout à fait différent des cas précédents :

(160) ANGEKLAGTER 1[…]
Außerdem hatte ich den Kommandanten
zu Empfängen zu begleiten
und die Ehrenkompanie zu führen
ANKLÄGER Wann kam das vor
ANGEKLAGTER 1Bei festlichen Anlässen
oder bei Beerdigungen
Da wurde eine Trauerparade abgehalten (P. Weiss, *Die Ermittlung*, p. 78-79)

Bei indique que *Beerdigung* constitue l'occasion pour l'accusé d'accompagner le commandant et de diriger la compagnie d'honneur. Le Gprep à base *bei* indique à quelle occasion, dans quelles circonstances le procès décrit s'effectue. *Bei* inscrit *Beerdigung* dans le temps, en le présentant comme concomitant avec d'autres événements. *A contrario, auf* n'envisage pas son régime du point de vue de la temporalité, mais de celui d'une spatialité abstraite. Le sujet est présenté comme participant à des activités liées à un lieu dont les

caractéristiques ne sont pas décrites. La relation entre la cible et le site est de l'ordre de la fonctionnalité.

Si, comme dans les occurrences suivantes, le nom est régi par *zu*, il est envisagé comme le but d'un voyage. Il acquiert alors une dimension matérielle très nette, qui reste tue quand il est régi par *auf* :

(161) FRAU ZITTEL
[…]
Von Oxford soll ein Professor zum Begräbnis gekommen sein
(Th. Bernhard, *Heldenplatz*, p. 41)

(162) Ich wäre lieber noch lange krank gewesen, aber zur Beerdigung mußte ich wohl oder übel hinfahren. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 114)

(163) Beate hatte einen Architekten geheiratet, viel mehr wußte ich nicht über ihr Schicksal. Als ich sie anrief, lud sie mich sofort zu einer Party ein, die in wenigen Tagen geplant war. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 10)

Zu envisage l'événement comme le but d'un trajet, *auf* comme une activité à laquelle le sujet participe.

Pour toute cette série d'emplois de *auf*, où le Gprep perd son sens spatial et acquiert celui d'indication du type d'activité exercé par le sujet, on peut comparer (avec prudence) le comportement de *auf* à celui de *en* en français (cf. *er ist auf Urlaub* (étudié plus loin) */ il est en vacances, er ist auf See / il est en mer*). On relèvera alors au passage une remarque que fait P. Cadiot au cours de son analyse de la préposition *en* :

> Cette spécialisaton de *en* en termes non d'identification, mais de localisation abstraite visée et/ou attribuée et définissant des états liés à quelque activité/contrôle du sujet, est à l'origine d'autres distributions, qui l'opposent à :
> (29a) le marin est en mer
> (29b) *le poisson est en mer
> (30a) Max est en conférence
> (30b) Max est à la conférence
> Avec *en*, la mer et la conférence sont présentées comme l'extension spécifiquement investie par le sujet à un moment donné : ces entités sont visées seulement en tant que domaines de manifestation du sujet en situation et ne sont pas configurées dans leur éventuelle autonomie référentielle. *Mer* et *conférence* n'existent qu'à travers les activités du sujet et en viennent à construire des simples états sans localisation (*être en mer, être en conférence*). À la différence de *à* qui se prête à un calcul de la dynamique constitutive propre à une localisation (même si la localisation n'est que la trace laissée par un repérage fonctionnel), *en* n'alloue aucune forme d'existence autonome au référent de son régime.[53]

L'emploi de *auf* décrit en I se laisse résumer par la formule : **'coïncidence d'un être animé avec un domaine d'activité évoqué de manière minimale'**.

[53] P. Cadiot, *Les prépositions abstraites en français*, Paris, A. Colin, 1997, p. 192-193.

II. LE SITE COMME VECTEUR IMMATÉRIEL

Dans ce nouveau groupe d'emplois, *auf* exprime la coïncidence d'un sujet avec une indication de déplacement. Ici encore, le représenté du Gprep est dématérialisé. Nous y retrouvons la situation d'une cible par rapport à une localisation minimale ainsi que l'idée de vectorialité, et nous y observons de nouveau celle d'indication du statut du sujet.

A. Moyens de locomotion

Nous avons vu lors de l'analyse du représenté de *auf* dans l'expression des supports de perception que le seuil séparant la relation spatiale concrète et les supports ou vecteurs d'information est très facile à franchir. Ici aussi, où le régime de *auf* désigne un moyen de transport, il n'y a qu'un pas entre le représenté concret et spatial du Gprep et l'évocation plus abstraite du mode de déplacement. Nous ne considérons pas pour autant que les emplois abstraits soient dérivés des emplois spatiaux.

Du point de vue référentiel, le socle sur lequel une personne ou une chose se tient peut lui servir de moyen de déplacement : il suffit que ce socle se mette en mouvement. Au niveau du représenté du Gprep, nous passons donc très facilement du point d'appui pour la station immobile au point d'appui pour le déplacement, comme le montre l'exemple suivant, qui fait apparaître que les parties du corps peuvent servir de support pour se tenir immobile ou au contraire pour se déplacer :

> (164) Überraschend schnell ließ das Ziehen und Stechen nach. Greffs Anblick normalisierte sich mir; denn im Grunde ist die Körperstellung eines hängenden Mannes genauso normal und natürlich wie etwa der Anblick eines Mannes, der auf den Händen läuft, eines Mannes, der auf dem Kopf steht, eines Mannes, der eine wahrhaft unglückliche Figur macht, indem er auf ein vierbeiniges Roß steigt, um zu reiten. (G. Grass, *Die Blechtrommel*, p. 386)

De même, il n'y a quasiment pas de différence entre des exemples comme *auf dem Stuhl sitzen* et *auf dem Fahrrad fahren* :

> (165) Hanna, die in der Küche die Strümpfe anzieht, die vor der Badewanne das Frottiertuch hält, die mit wehendem Rock auf dem Fahrrad fährt, die im Arbeitszimmer meines Vaters steht, die vor dem Spiegel tanzt, […]. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 141)

Le représenté du Gprep glisse extrêmement facilement de l'appui de la cible sur un socle au transport de la cible par un site mobile. Le vélo est un support mobile, qui sert par ailleurs de

véhicule, comme l'indique le verbe *fahren*. Sur le vélo, le poids du corps de Hanna est réparti sur tous les éléments avec lesquels il est directement ou indirectement en contact : la selle, le guidon, le cadre, les pédales, les pneus. Le poids du corps est abandonné au véhicule : les mouvements du vélo entraînent avec eux ceux du corps de Hanna. La cible dépend entièrement du site. Nous retrouvons ici le représenté 'coïncidence de la cible et d'un site, la position de la cible dépendant de celle du site' (cf. chapitre V).

Tous les noms désignant des moyens de transport ne sont pas susceptibles d'être régis par *auf*. Ceux qui désignent des trains et des véhicules motorisés comme les camions et les voitures sont régis tantôt par *in*, tantôt par *auf* : dans notre corpus, *auf* régit *Bahn* et *Lastwagen*, tandis que c'est *in* qui régit *Zug*, *Wagen* et parfois aussi *Bahn*. Selon les particularités fonctionnelles qu'offre le référent pour son utilisation par les usagers, l'emploi de *auf* s'explique soit par les traits 'contact nécessaire de la cible sur le site, avec pesanteur', et 'non-contenance', soit par la fonctionnalité simple ('coïncidence d'une cible et d'un site conçu comme vecteur'). Il faut en effet proposer une explication différente pour *auf dem Lastwagen* vs. *in dem Wagen* et pour *auf* vs. *in der Bahn*.

C'est la configuration spatiale du référent (clos ou non-clos) qui est la cause de l'opposition *in / auf* avec *Wagen* et *Lastwagen* :

(166) ZEUGE 6 […]
Sie ging zusammen mit ihrer Nichte
und ein paar anderen Verwandten
zur Gruppe der Kranken
Sie fuhren alle <u>auf Lastwagen</u> ab
(P. Weiss, *Die Ermittlung*, p. 19)

(167) ZEUGE 2 Der Arzt blieb im Wagen sitzen
oder stand daneben
(P. Weiss, *Die Ermittlung,* p. 179)

La confrontation de ces deux occurrences montre que ce sont l'aspect extérieur du référent et son utilisation par les usagers qui déterminent l'emploi de *auf* ou *in*. Dans le premier extrait de la pièce de P. Weiss, le choix de *auf* s'explique par le fait que le référent est un véhicule sans toit, ou bien possédant un toit escamotable (une bâche par exemple). Les passagers sont assis sur des bancs comme sur une remorque. Leur position est à peu de chose près la même que celle d'un sujet assis sur une chaise ou sur un vélo. Dans le second extrait du même texte, le sujet est situé dans l'espace (*der Arzt blieb sitzen*). La voiture est le volume à l'intérieur duquel le médecin reste assis. Ce personnage est considéré comme isolé du reste des acteurs de la scène, qui s'occupent de l'extermination des concentrationnaires.

Le choix de *auf* avec *Bahn* s'explique par la relation de métonymie permettant le passage d'un représenté du nom à un autre : *die Bahn* désigne en effet diachroniquement parlant d'abord la voie que les hommes se frayent à l'aide d'outils dans une terre inculte, puis le moyen de transport que l'on fait passer sur cette voie. *Bahn* est employé dans ce cas pour *Eisenbahn* (on a la même relation avec le français *chemin de fer*). *Auf* ne désigne donc pas la situation d'une cible par rapport à un espace ouvert dans ce cas précis, mais la coïncidence d'un être avec un déplacement effectué à l'aide d'un certain type de véhicule :

(168) Vor dem Schlafen, nach dem Essen,
in Vereinen und privat,
auf der Bahn und zu Kongressen:
Man drischt Skat.
(E. Kästner, « Festlied für Skat-Turniere », *Gedichte,* p. 81)

Auf signale que le locuteur ne tient pas à préciser la situation du passager par rapport à l'espace où il se trouve. La préposition indique seulement une coïncidence de la cible et du site, celui-ci assurant le transport de celle-là. Le site est le vecteur de la cible : la relation désignée est fonctionnelle. L'emploi de *auf* ne fonctionne qu'avec *Bahn*, et non avec ses composés, qui sont sans doute trop précis (**auf der Straßenbahn, *auf der U-Bahn*). De plus, nous observons que le Gprep est incompatible avec *fahren* (contrairement à *mit,* étudié plus loin), ce qui démontre qu'il ne sert pas à expliciter le moyen de transport choisi par le sujet. *Auf* désigne donc ici encore la coïncidence d'un être animé avec une localisation vague, qui livre une information minimale sur l'activité du sujet. Cet emploi de *auf* – d'ailleurs très isolé

(pas d'alternance avec d'autres noms de moyens de transport que *Bahn*) – est ressenti par les locuteurs germanophones contemporains comme vieilli, et ils lui préfèrent *in der Bahn*.

Il existe toutefois une différence entre *in* et *auf* :

(169) Ich war in der langsam fahrenden Bahn eingeschlossen. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 45-46)

(170) Die Fahrt in der Bahn war wie ein böser Traum gewesen. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 47)

(171) Ich kam aus der Schule, überquerte die Kölner Straße und sah Henriette in der Straßenbahn sitzen, die gerade in Richtung Bonn abfuhr. Sie winkte mir zu und lachte, und ich lachte auch. (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 23)

In der Bahn situe le passager à l'intérieur d'un moyen de transport clos (cf. *eingeschlossen* en (169)), électrique et souvent urbain : *U-Bahn, S-Bahn, Straßenbahn, etc*. La représentation véhiculée par ce Gprep est équivalente à celle éveillée par *im Zug* :

(172) „[…] Ich meine, wir hatten sie doch die ganze Zeit bewacht, im Lager und im Zug, das war doch der Sinn, daß wir sie bewachen und daß sie nicht fliehen. Darum haben wir nicht gewußt, was wir machen sollen.[…]" (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 122)

Une série de tests rend compte de la différence de représentés entre *auf* + *Bahn* et *in* + *Bahn*. Tout d'abord, *in* régit de préférence un GN défini et décrit par des adjectifs épithètes. L'association de *in* à l'article indéfini est tout à fait possible, même si elle n'est pas attestée dans le corpus. Seul (170a) ne fait pas sens, parce qu'on attend de l'expansion du GN par le Gprep qu'elle rapporte *Fahrt* à un voyage bien particulier, ce que ne fait pas l'article indéfini :

(170a) *die Fahrt in einer Bahn war wie ein böser Traum gewesen

Avec *auf*, le lexème régi est nécessairement défini. Il ne renvoie pas pour autant à un train particulier, mais au type de moyens de transport désigné par *Bahn*, par opposition par exemple à *LKW* (valeur générique de l'article défini). Dans le texte de E. Kästner, il n'est pas possible de substituer à *d-* l'article indéfini *ein-*.

(168a)*auf einer Bahn und zu Kongressen

Le second test qui rend visible la différence entre *in* et *auf* est celui de l'ajout d'expansions au GN régi défini. *In* accepte très bien que son régime soit qualifié par des adjectifs épithètes :

(170b) Die Fahrt in der langsamen Bahn war wie ein böser Traum gewesen
(171b) Ich sah Henriette in der roten Straßenbahn sitzen

tandis que *auf* exclut la qualification de son régime :

(168b) *auf der roten / langsamen Bahn, und zu Kongressen

De même, les expansions à droite du GN par groupe relatif sélectif sont acceptables avec *in* et exclues pour *auf* :

(171c) Die Fahrt in der Bahn, die langsam fuhr, war wie ein böser Traum gewesen.

(168c) *auf der Bahn, die langsam fährt, und zu Kongressen:
Man drischt Skat.

sauf si l'on donne au groupe relatif une valeur descriptive, et non sélective, et à *d-* une valeur générique, et non spécifique. Nous sommes amenée à conclure de ces observations que *in* envisage *Bahn* comme un volume particulier, dont on peut décrire les qualités intrinsèques, tandis que *auf* présente *Bahn* de manière dématérialisée, comme un type de transport (vecteur) et non comme un lieu concret. Le régime est considéré sous l'angle de sa fonctionnalité.

Ces observations, pour être complètes, doivent être enrichies par la comparaison des deux prépositions précédentes à *mit* + nom de moyen de transport :

(173) „Gut", sagte ich, „dann fahren Sie mit der Straßenbahn, dann wird das Ganze billiger für Sie als fünfzig Mark. Einverstanden?" (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 12)

(174) Ich bin, was ich sonst nicht tat, mit der Straßenbahn gefahren. Schon das war eine Begegnung mit der Vergangenheit, wie die Rückkehr an einen Ort, der einem vertraut war und der sein Gesicht verändert hat. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 167)

(175) Mir war so elend wie Marie, als wir mit der letzten Bahn nach Köln zurückfuhren. Wir hatten das Geld für die Fahrt zusammengekratzt, weil Marie soviel daran gelegen hatte, die Einladung anzunehmen. (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 95)

(176) Hanna hatte Frühschicht. Sie fuhr um Viertel nach vier mit dem Fahrrad zum Straßenbahndepot und um halb fünf mit der Bahn nach Schwetzingen. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 45)

Mit envisage le représenté de certains noms de moyens de transport inanimés *(*mit den Füßen, *mit dem Pferd)* de manière instrumentale. Le Gprep indique le véhicule choisi par un sujet pour se déplacer, comme le montre la régularité des collocations avec *fahren* et ses dérivés. Ainsi, dans la première occurrence, *mit der Straßenbahn* sous-entend une opposition à *mit dem Bus* ou *zu Fuß* par exemple, dans la quatrième, le narrateur mentionne de lui-même une opposition entre *Fahrrad* et *Bahn* dans le paradigme des véhicules choisis par Hanna pour se déplacer. Nous remarquons que le GN régi par *mit* est nécessairement identifié, l'article défini ayant ici une valeur générique :

(173a) *„Gut", sagte ich, „dann fahren Sie mit einer Straßenbahn …"
(175a) *Mir war so elend wie Marie, als wir mit einer letzten Bahn nach Köln zurückfuhren.
(176a) *Sie fuhr um Viertel nach vier mit einem Fahrrad zum Straßenbahndepot und um halb fünf mit einer Bahn nach Schwetzingen…

De même, on dirait *Fahren Sie mit dem Auto* et non **mit einem Auto*, car on fait référence au type de transport et non à une voiture particulière. En revanche, on dirait *Fahren Sie mit einem / diesem Taxi*, car le taxi est toujours un véhicule isolé, qui s'adapte au trajet du passager, et non un transport public évoqué de manière générale.

Certes, le membre du Gprep paraît pouvoir être décrit par une épithète (par exemple *letzt-* en (175)). Cependant, *letzt-* ne décrit pas vraiment les qualités d'un référent particulier, il définit plutôt *Bahn* du point de vue de l'espèce. *Mit der letzten Bahn* désigne ici une sorte de train, le dernier, au même titre que *mit dem Nachtzug, mit dem Thalys fahren*. L'acceptabilité d'énoncés comme :

(174a) Ich bin, was ich sonst nicht tat, mit der Straßenbahn gefahren, die an allen Haltestellen hielt.
(175a) Mir war so elend wie Marie, als wir mit der langsam fahrenden Bahn nach Köln zurückfuhren.

ne fait pas de doute, même si de telles expansions par adjectifs épithètes ou par Grel descriptif ne sont pas attestées dans le corpus lorsque le GN est régi par *mit*.

Une troisième remarque utile pour cerner le représenté de *mit* dans ces emplois, est que ce type de Gprep entre systématiquement en collocation avec un verbe désignant un déplacement par engin motorisé (par exemple *fahren*). Les énoncés suivants sont donc inacceptables :

(171d) *Henriette war mit der Straßenbahn
(171e) *Henriette saß mit der Straßenbahn

L'ensemble de ces remarques permet de conclure que *mit* envisage son régime du point de vue du type de transport qui est à la disposition du sujet pour se déplacer. Le moyen de transport est considéré comme renvoyant à un référent spatial, concret, singulier, mais aussi à un type, qui peut être spécifié (*mit der letzten Bahn, mit dem Nachtzug*), ou qualifié *(mit der lauten Bahn)*.

Du point de vue des représentations véhiculées par les Gprep *auf / in / mit der Bahn*, *auf* est entre *in* et *mit*. *In* envisage en effet le référent de son support d'après comme un objet concret, pourvu de dimensions, s'opposant aux autres types de transport ; *mit* l'envisage du point de vue instrumental, tandis que *auf* met l'accent sur la simple fonctionnalité (un sujet animé coïncide avec un vecteur).

P. Cadiot a analysé les prépositions françaises régissant *train*. Le fonctionnement des prépositions françaises n'est certes pas tout à fait superposable à celui de leurs consœurs allemandes (*mit* est entre *en*, *avec* et *par*, *auf* est comparable à *en*, mais bien moins répandu, et *in* correspond à *dans*), cependant certaines remarques sont valables pour les deux langues.

P. Cadiot décrit ainsi l'emploi de *en / dans + train*, qui correspond à peu près à *mit* / *auf* + *Bahn* d'une part et *in* + *Bahn* d'autre part :

> (21) * Guy se rend à l'école en train (bondé + en mauvais état)
> […]
> (22) Guy se rend à l'école en (train de nuit + TGV)
> Le contraste (21) vs. (22), qui permet de marquer nettement l'opposition entre le train catégorisé comme exemplaire (ou objet physique individualisé) et le train catégorisé comme mode de transport, étaye l'interprétation de *en* comme préposition sélectionnant, dans le contexte des moyens de locomotion, un mode donné de transport. Il en va de même de l'absence de déterminant pour le régime de *train*. Ces observations permettent de formuler l'hypothèse que le régime de la préposition *en* est absorbé dans le prédicat : il n'est pas autonome sur le plan référentiel.[54]
>
> […] La préposition *dans*, à l'inverse, construit nécessairement l'image concrète d'un espace, qui lui-même ne peut exister dans les représentations que parce que la préposition alloue une référence matérielle propre à son régime. Indépendamment des trains, on sait qu'il s'agit là de l'aspect principal de l'opposition entre *en* et *dans*.[55]

En faisant un pas de plus dans l'abstraction, nous atteignons les emplois où la préposition ne désigne plus que la coïncidence d'un être animé avec une indication vague de déplacement : *Er ist auf der Suche, auf der Jagd, auf Urlaubsreise…*

B. Du déplacement au statut

Ce que ce nouveau groupe d'emplois a de commun avec le précédent, c'est l'idée de coïncidence de la cible avec un site vague dépourvu de dimensions spatiales, et qui évoque un déplacement. Ce groupe d'emplois est fortement lié d'une part aux exemples où *auf* régit un nom de moyen de locomotion (cf. *auf dem Fahrrad, auf der Bahn*…), et d'autre part à ceux où le GN désigne une voie empruntée pour se déplacer (*auf der Straße, auf dem Weg…*). Toutefois, le site n'est pas ici un support concret permettant la mobilité de la cible, mais plutôt une notion abstraite, renvoyant à un espace et à un temps de transition entre deux lieux. Comme le régime de *auf* implique un cheminement, l'idée de coïncidence de la cible avec un vecteur reste présente dans le représenté du Gprep.

Si nous approchons l'occurrence (177) des emplois de *auf der Straße* vus dans le premier chapitre de cette partie, nous voyons que *auf dem Weg* ne désigne pas seulement le chemin concret sur lequel se tient un personnage :

> (177) Und es war wärmer; die Frauen konnten <u>auf dem Weg</u> von der Fabrik ins Lager Holz aufsammeln und mitnehmen. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 115-116)

---

[54] P. Cadiot, *op. cit.*, p. 217.
[55] *Ibid.*, p. 217-218.

Dans le Gprep est également présente la notion de cheminement, qu'on rendrait en français par *en allant de ... à ...*. Cet emploi de *auf dem Weg* est à cheval entre l'expression de la situation dans l'espace et celle de la situation dans le temps. Contrairement à la représentation produite par *auf der Straße* (cf. Chapitre V), *auf dem Weg* ne renvoie pas à un chemin particulier, à un socle, mais à un cheminement, un trajet. Nous ne sommes pas loin du représenté vu pour *auf der Bahn*. La spécification du GN par un groupe relatif sélectif n'est toutefois pas impossible ici (cf. *die Frauen konnten auf dem Weg, der von der Fabrik ins Lager führte, Holz aufsammeln*). Le GN désignerait alors de nouveau un objet extra-linguistique précis et particulier. Mais en l'absence de groupe relatif sélectif, *auf dem Weg* évoque un espace dématérialisé.

Dans un large groupe d'occurrences, le GN régi ne désigne pas à lui seul un lieu à proprement parler, mais une notion à la fois spatiale et temporelle désignant le cheminement entre deux lieux. *Reise, Suche, Mission*… désignent de manière imprécise des déplacements, que le locuteur peut considérer comme des intervalles temporels ou comme des espaces non matériels. *Auf* indique la coïncidence d'un personnage avec cette indication de déplacement. *Weg, Reise, Suche, etc*. transportent le personnage d'un endroit à l'autre, et sont orientés vers un but. Le Gprep désigne ici de nouveau la 'coïncidence d'une cible avec un site envisagé comme vecteur'. Ce groupe d'emplois est attesté par de nombreuses occurrences :

(178) „Sie reisen nach Kopenhagen?"
„Ja, ich bin <u>auf der Reise</u> in ein dänisches Seebad." (Th. Mann, *Tonio Kröger*, p. 51)

(179) Der ältere Sohn befindet sich zur Zeit <u>auf einer Urlaubsreise</u> durch die Türkei und kann nicht erreicht werden […]. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 43)

(180) Und wenn du daran nicht glaubst, dann mach dir einfach vor, daß du <u>auf der Suche</u> nach den Leuten von Hamburg bist, fang sie in deinem Glas und träum sie dir listig zurecht. (S. Lenz, *Leute von Hamburg*, p. 11)

(181) Maurice Delafosse taugt weder zum Schurken, noch war er <u>ein Held auf zivilisatorischer Mission</u>. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 18)

(182) […] und ich hörte noch einige Schritte lang, wie <u>sich</u> Viktor tastend und einen Nebel teilend <u>auf die Flucht</u> machte. (G. Grass, *Die Blechtrommel*, p. 294)

(183) Manche der menschlichen Testkandidaten verbrachten die Nächte verkabelt mit Elektroden. Andere wurden vom Finger des Urologen traktiert oder <u>auf einen schier endlosen Parcours</u> von Hör-, Seh-, Gedächtnis-, Leistungs- und Intelligenztests geschickt. (*Der Spiegel*, Nr. 47/ 1999, p. 274)

(184) „Heute, <u>auf meinem Morgenspaziergang</u>, habe ich eine schöne Frau gesehen... Gott, sie war schön!", sagte er, legte den Kopf auf die Seite und spreizte die Hände. (Th. Mann, *Tristan*, p. 34)

- Supports d'après non actualisés :

(185) Körbeweise kaufen Kundinnen Wurst, Backpulver und Gewürze ein. Ihre Männer deponieren die Ware bis zur Heimreise in Schließfächern am nahe gelegenen S-Bahnhof, während sie selbst erneut auf Einkaufstour gehen. (*Der Spiegel*, Nr. 47/ 1999, p. 170)

(186) Schließlich sind deutsche Unternehmen wie Daimler, Deutsche Bank, Allianz oder Telekom selbst als Aufkäufer im Ausland auf Jagd. (*Der Spiegel*, Nr. 47/ 1999, p. 122)

(187) Dauerhaften Erfolg kann die SPD nur für sich verbuchen, wenn die Zahl der Arbeitsplätze, wie versprochen, zunimmt. Um dieses Ziel zu erreichen, muss Schröder auf Modernisierungskurs gehen – spätestens nach dem Parteitag. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 25)

Auf ne peut guère alterner avec une autre préposition dans ces occurrences, sauf éventuellement *während* et *bei* dans le cas de *Spaziergang* (184). La présence d'un article défini (cf. *auf der Reise*), d'une épithète (cf. *zivilisatorisch*), d'un déterminant dans la formation d'un composé (cf. *Morgenspaziergang*), ou d'une expansion à droite par Gprep (cf. *die Reise in ein dänisches Seebad, die Suche nach den Leuten von Hamburg*) nous empêche de qualifier ces groupes de lexies. Mais nous notons une très grande contrainte au niveau du choix du verbe, qui se rapporte nécessairement à la situation d'un sujet, qu'elle soit statique (*sein, sich befinden*), ou bien dynamique (*jn schicken*). Dans ce dernier cas, soit le sujet est responsable du déplacement (*gehen, fahren, sich auf die Flucht machen*), soit il le subit (*jn auf einen endlosen Parcours schicken*). Ce sont en fait des « Funktionsverben », et les tournures mentionnées ci-dessus peuvent souvent être remplacées par un verbe simple[56]. Par ces formules (*auf der Suche sein…*), le locuteur situe le sujet par rapport à un panel d'activités possibles : il indique si cette situation est un état dans lequel le sujet est installé au moment de l'énonciation (*er befindet sich auf einer Urlaubsreise*), ou bien si elle est pour lui un statut nouveau, dans lequel il est sur le point de s'engager (*er macht sich auf die Flucht*).

Dans cette optique, l'extrait de *Tonio Kröger* est particulièrement intéressant : le locuteur est contraint par la police d'expliquer la raison de son séjour au Danemark. En employant *auf der Reise*, Tonio Kröger définit son statut, celui d'un touriste en villégiature. Ce statut social le met à l'abri de la suspicion des autorités danoises, qui recherchent un délinquant en fuite d'origine allemande. Les Gprep à base *auf* désignent dans ces emplois le type d'activité mené par le sujet. Ils répondent à la question : *Was macht er?* et non pas *Wo ist er?* ou *Wohin geht er?*

Seuls quelques noms (*Urlaub*, *Besuch*…) acceptent parfois une préposition autre que *auf*. Ainsi, *Urlaub* est régi soit par *auf* soit par *in* :

(188) Er sehnte sich danach, Kierkegaard näherzukommen. Vielleicht sehnte er sich nur, um enttäuscht werden zu können. Er stellte sich diese tägliche, stundenlange Enttäuschung beim Lesen der Tagebücher Kierkegaards als etwas Genießbares vor. Wie Regenwetter im Urlaub. (M. Walser, *Ein fliehendes Pferd*, p . 11)

Le représenté de *im Urlaub* n'est pas très abstrait : ce groupe fonctionne comme *in den Ferien* :

(189) Ich stellte mir vor, wie unsere Beziehung in fünf oder zehn Jahren aussehen könne. Ich fragte Hanna, wie sie es sich vorstellte. Sie mochte nicht einmal bis Ostern denken, wo ich mit ihr in den Ferien mit dem Fahrrad wegfahren wollte. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 41)

En (188), la présence de l'article et de la marque de datif indiquent que le locuteur conçoit les congés comme un ensemble temporel délimité, qui sert de cadre à divers événements : la déception ressentie à la lecture de Kierkegaard est comparée à la pluie pendant les vacances. La pluie est envisagée par le personnage comme un des moments faisant partie de la succession d'événements formant l'ensemble des vacances. Cet emploi est comparable aux Gprep exprimant une période de temps : *im August, in der Woche*… (relation contenant / contenu).

Dans un sens plus abstrait, on trouve *in* + accusatif non marqué + *Urlaub* + verbe de déplacement, *Urlaub* n'étant pas actualisé. L'expression équivaut au français *partir en vacances*, qui ne réfère pas non plus à des vacances ou à un lieu précis :

(190) Ich habe Hanna nie geschrieben. Aber ich habe ihr immer weiter vorgelesen. Als ich ein Jahr in Amerika verbrachte, schickte ich von dort Kassetten. Wenn ich in Urlaub fuhr oder besonders viel Arbeit hatte, konnte es länger dauern, bis die nächste Kassette fertig wurde. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 179)

La confrontation de *in Urlaub fahren* avec la structure tout aussi peu actualisée *auf Urlaub* + verbe de déplacement donne des résultats dont l'interprétation n'est pas toujours aisée :

(191) ANKLÄGER Hatten Sie noch mit anderen Erschießungen zu tun
ANGEKLAGTER 12 Nein
Ich kam dann auf Urlaub
um mein Schulstudium zu beenden
(P. Weiss, *Die Ermittlung*, p. 115-116)

Bien que le sens des deux Gprep soit très abstrait, et la différence entre les deux légère, *in Urlaub* et *auf Urlaub* ne sont pas interchangeables dans les exemples cités. *In Urlaub* marque que le locuteur conçoit les vacances comme un changement d'état par rapport à la vie quotidienne, qui lui laisse moins l'occasion d'effectuer la lecture sur cassettes destinée à son

[56] *Auf einer Reise sein = reisen, auf der Suche sein = suchen, sich auf die Flucht machen = fliehen, auf Jagd sein = jagen, auf Einkaufstour gehen = einkaufen gehen, etc.*

amie. Le verbe *fahren*, qui marque une rupture par rapport à la vie sédentaire quotidienne, apporte sa contribution à cette idée d'« installation dans une durée » : *in* présente *Urlaub* comme un tout fait de conditions de vie différentes des habitudes quotidiennes. On peut supposer que dans l'esprit du locuteur, *in Urlaub* résume un monde qui s'oppose à un autre monde que l'on pourrait décrire par *im Alltagsleben*… Quand il est régi par *in*, que le GN soit actualisé par un article ou non, *Urlaub* désigne un concept aux contours précis, une durée dans laquelle le sujet peut s'installer.

En revanche, les congés désignés par *auf Urlaub* ne renvoient pas à une durée délimitée, mais à un concept abstrait. Le locuteur envisage *Urlaub* comme un « mode d'être ». Dans l'énoncé précis tiré de la pièce de P. Weiss, *auf Urlaub* désigne le statut administratif du jeune homme venu finir ses études. Il n'est pas fait référence à des congés particuliers mais à son statut de permissionnaire.

Lorsqu'un article peut se glisser devant le GN régi, le sens du Gprep est moins abstrait. Dans l'occurrence suivante, le Gprep est actualisé (mais non identifié) par l'article indéfini. L'accusé pourrait décrire plus précisément les congés en question si le juge le lui demandait (*Auf welchem Urlaub? -Auf meinem letzten Urlaub*) :

(192) ANGEKLAGTER 13
[…]
Ich habe das meiner Mutter einmal
<u>auf einem Urlaub</u> berichtet
Die wollte das nicht glauben
Das ist nicht möglich
sagte sie
Menschen brennen doch nicht
weil Fleisch nicht brennen kann
(P. Weiss, *Die Ermittlung*, p. 24)

Auf Urlaub désigne ici la position administrative du soldat en permission. *Im Urlaub* désignerait une activité et une période de l'année qui s'appliqueraient aussi bien au soldat qu'à sa mère. *Urlaub* appartient, contrairement à *Ferien* – qui ne peut être régi par *auf* – au lexique de l'administration et du monde du travail.

Dans le même ordre d'idées, nous avons le Gprep figé *auf Besuch*, qui n'alterne guère avec d'autres prépositions. On constate une différence minime entre cette expression et *zu Besuch*, le représenté de chacune des prépositions restant abstrait. En (193), *zu* envisage la visite comme un but, une finalité. La famille a voulu rendre visite à Lasemann car elle avait quelque chose de précis à faire chez lui, à savoir y prendre un bain :

(193) […] sie wohnten alle im Dorf, aber nicht bei Lasemann, sie waren dort nur <u>zu Besuch</u> gewesen um gebadet zu werden, weil Lasemann das große Schaff hatte, in dem zu baden und sich

> herumzutreiben den kleinen Kindern, zu denen aber Hans nicht gehörte, ein besonderes Vergnügen machte […]. (F. Kafka, *Das Schloss*, p. 178)

Tandis que dans l'occurrence suivante :

> (194) Frau von Rienäcker und Frau von Sellenthin waren den Mai über auf Besuch bei dem jungen Paar gewesen, und Mutter und Schwiegermutter, die sich mit jedem Tage mehr einredeten, ihre Käthe blasser, blutloser und matter als sonst vorgefunden zu haben, hatten, wie sich denken läßt, nicht aufgehört, auf einen Spezialarzt zu dringen […]. (Th. Fontane, *Irrungen, Wirrungen*, p. 125)

auf envisage *Besuch* comme une sorte de statut qu'avaient les deux femmes pendant leur séjour chez le couple : elle n'habitaient pas là, n'étaient pas venues dans un but quelconque ; elles étaient là en tant qu'hôtes. *Auf Urlaub, auf Besuch* désignent non pas des référents particuliers (tel ou tel congé, telle ou telle visite), mais des statuts : la correspondance de l'action d'un personnage avec un de ces statuts indique à l'allocuté la manière dont il doit comprendre la présence des personnages. Le fait de dire à quelqu'un *Ich bin hier auf Besuch* informe l'allocuté de la signification qu'il doit donner à ma présence. On remarquera que le nombre et la diversité des lexèmes nominaux appartenant à ce groupe d'emplois sont très réduits : ils ont en commun de désigner des notions qui sont le contraire du travail, c'est-à-dire des moments qui correspondent à une interruption de l'activité professionnelle. Ce type d'emplois est à rapprocher des exemples qui désignent le contraire, à savoir l'activité professionnelle : *er geht auf die Schule, er arbeitet auf dem Bau, auf der Post vs. er ist hier auf Besuch, auf Urlaub, er ist auf Jagd, auf See, auf der Suche nach etwas…* Dans toutes ces occurrences, *auf* désigne la coïncidence d'un personnage avec une activité professionnelle ou une interruption de cette activité, donc avec un statut administratif.

Dans les emplois réunis en II, *auf* désigne donc la **'coïncidence d'un être animé avec un vecteur', ce vecteur renseignant parfois sur le statut du sujet.**

C. Vecteur linguistique

Une nouvelle forme de vectorialité est celle exprimée par *auf* + nom de langue. Le lexème régi ayant un désigné non tangible, nous sommes dans une forme de vectorialité abstraite.

1. Caractéristiques morphosyntaxiques et opposition avec d'autres indications de langue

Le fait que le lexème régi ne porte pas de majuscule, ni de marque de cas, fait penser qu'il est un adjectif pris comme adverbe. Il refuse toute expansion, à droite comme à gauche, sauf dans l'expression *auf gut deutsch* :

(195) „Langsam, Gabriele, take care, mein Engel, und halte den Mund zu", hatte Herr Klöterjahn gesagt, als er seine Frau durch den Garten führte; und in dieses „take care" mußte zärtlichen und zitternden Herzens jedermann innerlich einstimmen, der sie erblickte, – wenn auch nicht zu leugnen ist, daß Herr Klöterjahn es anstandslos auf deutsch hätte sagen können. (Th. Mann, *Tristan*, p. 14)

(196) „[…] Man ist nicht täglich in der Lage, sich auf französisch vorstellen zu müssen, aber kann man es in dieser Sprache korrekt und tadellos, so wird es einem auf deutsch erst recht nicht fehlen." (Th. Mann, *Tonio Kröger*, p. 18-19)

(197) Die Musik setzte ein, und die Paare schritten unter Verbeugungen durcheinander. Der Adjunkt kommandierte; er kommandierte, bei Gott, auf französisch und brachte die Nasallaute auf unvergleichlich distinguierte Art hervor. (Th. Mann, *Tonio Kröger*, p. 69)

(198) Ich traute meinen Augen nicht, sagte der Engländer selbstverständlich auf englisch, als ich die Gewißheit hatte, daß dieser *Weißbärtige Mann* der gleiche wie in meinem Schlafzimmer ist, bin ich natürlich zutiefst erschrocken gewesen. (Th. Bernhard, *Alte Meister*, p. 151)

On peut supposer que ces expressions sont au datif, mais rien ne permet de le démontrer. *Auf* + nom de langue alterne avec d'autres expressions dans la désignation de la langue parlée par un être humain. On trouve ainsi d'une part le nom de langue tout court, sans préposition, en association avec un verbe désignant le fait de parler. Dans les occurrences du type *er spricht deutsch*, le nom de langue est ici encore invariable, et le lexème n'accueille aucune expansion, ni à sa droite, ni à sa gauche :

(199) Dieser junge Mann damals, der fast akzentlos deutsch sprach, hatte anfangs Charme und Witz entwickelt, und ich war durchaus einverstanden gewesen, daß er abends in meinem Hotelzimmer blieb. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 135)

Lorsque le régime est un GN non identifié (*ein*), mais qualifié par un adjectif épithète (cf. *er sprach ein sehr gebrochenes Deutsch*), il prend clairement la forme d'un substantif (majuscule, déclinaison forte du groupe nominal) :

(200) Er sprach übrigens englisch, was mir angenehm gewesen war, dann aber auf einmal deutsch, ein sehr gebrochenes Deutsch, dieses von den Engländern gebrochene Deutsch, das alle Engländer sprechen, wenn sie glauben, sie können Deutsch, was aber niemals der Fall ist, so Reger […]. (Th. Bernhard, *Alte Meister*, p. 150-151)

Le nom de langue peut également être régi par *in*. Les caractéristiques de cette tournure sont bien différentes. Il y a trois possibilités. On peut trouver, sur le modèle de *auf* + nom de langue, *in* + nom de langue, lui aussi sans marque de cas, sans majuscule, ni expansions, mais ce cas est marginal :

(201) Die ukrainische Führerin redete zu der russischen Gruppe ein sogenanntes klassisches Moskowiter Russisch und ich verstand es zum Großteil, allerdings hatte sie eine fürchterliche geradezu stechende Aussprache, sagte sie etwas in deutsch, *wie* sie das Wort *Engelskopf* sagte, war doch nur grauenhaft. (Th. Bernhard, *Alte Meister*, p. 132)

Cette construction est bien moins figée que les précédentes, puisqu'elle peut accepter les variantes suivantes : marque de majuscule, qui inscrit le nom de langue dans la catégorie du substantif :

(202) Kitty stimmte an: „Der Hahn ist tot, der Hahn ist tot", und Witold setzte mit cremiger Stimme in Französisch ein. Den dritten Einsatz brummte Ernst. Ich schwieg, da ich diesen Kanon nur ungenau kannte und mich außerdem genierte. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 160)

ce lexème ressemblant par certains traits à un adjectif substantivé (formé à partir de *französisch* ou *englisch*…), à la grande différence près qu'il suit la déclinaison forte du nom :

(203) Witold hatte gleich am Anfang in unerhört elegantem Französisch den Kellner um die Karte gebeten, aber eine bodenständig alemannische Antwort erhalten. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 170)

(204) Sobald wir saßen, der Tee eingeschenkt, der Zucker hineingegeben und umgerührt worden war, wechselte sie vom Englischen, worin sie mich begrüßt hatte, ins Deutsche. „Was führt Sie zu mir?" (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 200)

(205) Im Englischen bezeichnet das Wort Lounge üblicherweise eine Hotelhalle, das Foyer eines Theaters oder die Wartehalle eines Flughafens. (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « Glück in tiefen Sesseln »)

On peut alors distinguer trois cas de figure : lorsque le lexème régi désigne un idiome, il est décliné comme un adjectif substantivé (*im Englischen, ins Deutsche wechseln / übersetzen*) – sauf dans les Gprep comme *in deutsch, in französisch,* sans doute formés sur l'anglais – mais lorsqu'il est fait état de compétences linguistiques particulières d'un locuteur (c'est-à-dire lorsque le régime est qualifié par une épithète), le GN a la forme d'un substantif suivant la déclinaison forte, bien qu'il soit dérivé à partir d'un adjectif (*in gräßlichem Französisch, in seinem gebrochenen Deutsch*). De plus, il y a avec *in* choix du cas, accusatif ou datif, selon le procès exprimé. Enfin, ces tournures acceptent l'expansion à gauche du régime, par un

adjectif possessif, un adjectif épithète (l'article est alors indéfini) ou par la forme contractée de l'article défini dans le cas de *ins Deutsche*, *im Englischen*. D'après notre corpus, l'expansion à droite du régime par un groupe relatif ou un GN au génitif est exclue.

On trouve enfin dans le même contexte le Gprep *in* + *Sprache*, le GN régi étant alors qualifié par un adjectif épithète désignant la langue dont il s'agit, par exemple *in deutscher Sprache*. Le GN régi peut être – ou non – identifié (par un article défini), ou bien encore déterminé par un autre lexème avec lequel il forme un composé. En (207), il n'est pas actualisé. La substitution de *auf* à *in* est dans tous ces cas impossible :

(206) Was las Kitty? Einen Bestseller in englischer Sprache. Ich war beeindruckt. Wieder einmal empfand ich mich als alt, ungebildet, spießig und langweilig. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 175)

(207) Alle vier Wochen fuhr sie also ohne Hund davon, und ich hatte dann den dicken Spaniel unterm Bett. Mit der Zeit entwickelte sich sogar eine freundschaftliche Beziehung zwischen uns, und ich ertappte mich, daß ich ekelhafterweise in Babysprache auf ihn einredete. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 13)

(208) Es wird nicht mehr lange dauern, und deutsche Eltern werden mit ihren Kindern nur noch in der Kalick-Sprache sprechen: Oh, wie hübsch und oh, wie scheußlich; hin und wieder werden sie sich zu differenzierten Äußerungen wie „keine Widerrede" oder „davon verstehst du nichts" entschließen. (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 244)

2. Collocations avec le verbe

Si l'on étudie maintenant ces différentes tournures du point de vue de leur association avec le verbe, voici ce que l'on observe. Le nom de langue sans préposition s'associe à un verbe pour désigner avec lui un procès :

deutsch sprechen
Deutsch können
ein Moskowitter Russisch reden
eine ausländische Sprache sprechen

Le nom de langue est l'objet du verbe, une sorte d'objet interne. L'ensemble du syntagme verbe + nom de langue désigne la compétence du locuteur. Le remplacement du nom de langue par un Gprep à base *auf* n'est pas toujours possible (**auf deutsch können*) ; quand c'est le cas, comme dans :

deutsch reden *vs*. auf deutsch reden

la présence de la préposition entraîne que l'indication de langue porte sur la totalité du procès consistant à émettre un discours, tandis que le nom de langue seul (*deutsch reden*) caractérise simplement le fait de parler (*deutsch* spécifie *reden*). Le Gprep à base *auf* porte sur

l'ensemble du procès consistant à exprimer un message, tandis que *deutsch reden* porte sur l'objet effectué par le discours. De plus, le Gprep à base *auf* envisage *deutsch* comme un des éléments composant un paradigme (à côté d'autres idiomes), ce qui semble moins vrai lorsque la préposition est absente : *auf deutsch reden* implique *nicht auf englisch, spanisch…*, tandis que *deutsch reden* ne fait pas entrer *deutsch* dans un paradigme.

Les tournures avec *in* sans marque de cas sont équivalentes de celle en *auf* :

etwas in deutsch sagen

En ce qui concerne les collocations avec le verbe, la tournure *in… Sprache* apparaît dans le même type d'énoncés que *auf* + nom de langue :

sich in dieser Sprache unterhalten
in Babysprache auf jn einreden
ein Buch in englischer Sprache lesen
mit den Kindern in der Kalick-Sprache reden

3. Représenté des différents Gprep

Un type d'emplois nous paraît peu intéressant : le Gprep régi par *in*, dont le régime est un lexème invariable (type *in deutsch*), est un avatar de celui régi par *auf*, (*in deutsch = auf deutsch*), l'emploi de *in* étant probablement dû à l'influence de l'anglais (*in english, in french…*). L'emploi de *in* dans *in Französisch einsetzen* en (202) est par exemple équivalent à *auf französisch einsetzen*. La différence entre les deux groupes relève du niveau de langue, la version en *auf* étant plus « correcte » que celle en *in*.

L'opposition entre *auf* et *in* + nom de langue est parfois plus significative. Dans les cas où le lexème régi par *in* porte les caractéristiques d'un adjectif substantivé, le locuteur considère la langue désignée par le nom régi comme un système clos, s'opposant dans toutes ses parties au système des autres langues[57]. En (205), *im Englischen* implique que le journaliste envisage l'idiome non comme un vecteur de la communication, mais comme un système clos dont les mots ont des significations autres que dans les autres langues. La même conception de la langue comme système doté de caractéristiques particulières (idiome) est

[57] En ce qui concerne l'exemple tiré de *Der Vorleser*, *auf* est impossible en collocation avec *wechseln*, mais serait obligatoire si, à la place de *wechseln*, le locuteur avait choisi d'employer le verbe *schalten*. Nous entrons ici dans le domaine de la rection verbale et des prépositions dites « incolores », que nous analyserons dans la troisième partie de ce travail.

éveillée par le Gprep dans *ins Deutsche übersetzen* ou *ins Deutsche wechseln* (cf. (204)). Dans toutes ces occurrences, on ne peut pas commuter *in* et *auf*.

Cela s'explique par le fait que *auf* est exclu, et seul *in* possible, dès que le locuteur cherche à qualifier l'usage particulier qu'un locuteur fait d'un idiome. *Auf* s'associe en effet très mal avec la désignation d'un objet particulier, pouvant être caractérisé et décrit, et envisage de préférence la langue dans laquelle est exprimé un discours de manière générale et abstraite. La préposition désigne donc la coïncidence d'un procès avec un vecteur dont les propriétés ne sont pas décrites. En revanche, *in* est apte à régir un GN actualisé et qualifié : ce dernier désigne alors la langue telle qu'elle est employée par un locuteur particulier, comme dans les exemples du type *in einem perfekten Englisch.* Pour les occurrences :

jn in einem eleganten Französisch um etwas bitten
mit jm in gräßlichem Französisch plaudern
in seinem gebrochenem Deutsch von etwas sprechen

la substitution par *auf* donnerait : *jn auf englisch um etwas bitten, mit jm auf französisch plaudern* … On est donc obligé de supprimer l'épithète dès lors qu'on emploie *auf* : le régime est un lexème et non un GN. C'est pourquoi *in deutsch* en (201) est atypique. Lorsque le nom de langue se décline, et que le GN désigne une langue envisagée comme système de signes, distincte des autres langues (cf. *ins Deutsche wechseln, im Englischen bedeutet das Wort…*), la substitution de *in* par *auf* est encore une fois totalement impossible.

Dès lors que le narrateur spécifie les caractéristiques de la langue parlée par le locuteur, l'emploi de *in* s'impose. C'est pourquoi *Sprache,* désignant un objet clos, composé de règles et de traits qui lui sont propres (relation de 'contenance'), ne peut être régi que par *in*, et non par *auf*. Comme *auf* ne peut régir un nom désignant une langue qualifiée par des épithètes ou spécifiée par le premier membre d'un composé, elle ne peut *a fortiori* régir des noms de langue nés de l'inventivité du narrateur (cf. *Kalick-Sprache*). On voit que les tournures en *auf* sont très figées, et que le nom régi ne peut être que celui de langues bien répertoriées, « agréées » par consensus socioculturel (*französisch, deutsch, italienisch…*). Avec *auf*, le locuteur sélectionne un nom de langue parmi un panel de possibilités prédéfini.

III. INDICATIONS DE MANIÈRE

De nombreux Gprep plus ou moins figés mettent en relation un procès avec une indication de manière. L'expression de la manière est rendue possible par la capacité qu'a *auf* d'exprimer une vectorialité. Nous y découvrirons également dans quelques occurrences son aptitude à impliquer un bornage.

A. Le comportement du sujet est calqué sur un stéréotype

Dans un groupe d'emplois peu figés et idiomatiques, une action ou l'attitude d'un être animé sont rapportées à un comportement stéréotypé. Ces tournures sont souvent de la forme : *auf etwas machen, stehen, sein, gehen…,* mais d'autres verbes ne sont pas exclus (*rauchen, fordern…*). Le lexème régi ne porte souvent pas de marque de cas, ni d'actualisation.

La tournure *auf Distanz gehen* n'est pas très figée, car le régime peut accueillir des expansions, comme le montre l'occurrence (210). Le cas n'est pas fixe, puisqu'on suppose qu'en l'absence de verbe désignant un procès directif, *Distanz* figure au datif :

(209) Mit der Lawinenkatastrophe kam auch die Zeit der Abrechnung. Schleunigst ging der Tourismusverband Ischgl auf Distanz. Zwar will sich heute niemand mehr an einen Streit erinnern, doch der nebenberufliche Kinderbuchautor macht keinen Hehl aus seiner Kollegen-Einschätzung. (*Focus*, Nr. 50/ 1999, p. 216)

(210) Gleich merkt man: Hamburger sind Leute, die sich selbst für Hamburger halten. Isoliert, durch den Schliff des Rumglases gebrochen, unterhaltsam verzerrt und auf mittlere Distanz gebracht, sind die Vorübergehenden auf einmal zu Geständnissen über sich selbst bereit. Gebrochen durch dein Rumglas geben die Hamburger Aufschluß über sich selbst. (S. Lenz, *Leute von Hamburg*, p. 8)

Ce groupe comprend également quelques expressions figurées fondées plus ou moins explicitement sur l'image d'une aiguille indiquant un chiffre ou un signe sur un cadran. Elles laissent une marge de liberté à la créativité du locuteur quant au choix du régime de *auf*, qui est un lexème nominal non actualisé :

(211) Hoechst hat auf der Weltausstellung auch etwas zu bieten. Für das in Paris ausgestellte Arbeiterhaus aus der Heimchen-Siedlung gewinnt das Unternehmen den Grand Prix. Auch sonst stehen in der Frankfurter Firma die Zeichen auf Mitarbeiterförderung. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 29)

(212) Am besten kurz nach sieben, wenn überall die Rolläden hochrasseln. […] Wenn noch alle Sinne auf Empfang stehen, noch nicht betäubt sind von den Eindrücken des Tags. (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « Selig zwischen Berg und Strand »)

Enfin, la structure *auf* + … *machen* est très productive. Le régime n'est pas actualisé. Il figure parfois explicitement au nominatif, qui fonctionne ici comme l'apposition d'une étiquette sur une réalité :

(213) Als erstes sah ich aber einen vollen Aschenbecher neben dem Bett. Pfui, dachte ich, du bist mir der Rechte! Nachts wird gequalmt, und tags machst du auf Naturmensch und Wandervogel. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, 177)

(214) Ich sagte: Nee, danke. Rauchen ist ein Haupthindernis der Kommunikation. Ich machte so auf gebildeter junger Facharbeiter.[58]

(215) Pamela warf ihrem Sohn einen heftigen Blick zu: „Meinst du etwa, dieses Spiel wäre nicht allzu durchsichtig? Auf einmal machst du auf Bruderherz, nur weil du mit meinem Auto fahren willst!" (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 155)

Dans ces occurrences, *auf* met en relation le comportement du sujet avec une dénomination préexistante, une attitude. Ces emplois de *auf* sont souples et laissent la place à la créativité du locuteur. L'exemple tiré du roman de I. Noll (213) en montre bien le fonctionnement : le régime du Gprep désigne un mode d'être stéréotypé qu'adopte le sujet du verbe, une sorte de programme préétabli sur lequel il calque sa conduite. Dans ce contexte précis, la narratrice reproche à l'être qu'elle convoite de se donner des airs de boy-scout écologiste le jour, et de se noircir les poumons de tabac la nuit, en cachette. Ce type d'emploi rappelle le programmateur des appareils électroménagers, qui permet à l'utilisateur de régler la machine sur un des modes de fonctionnement proposés (cf. *ich bin auf Ferien programmiert*). L'idée de choix d'un « programme » dans un paradigme apparaît encore nettement dans l'occurrence suivante :

(216) Und sollte er sich nicht auch bemühen, den frechen Studenten ausfindig zu machen, der ihn angerempelt hatte, um ihn auf Säbel, lieber noch auf Pistolen zu fordern? (A. Schnitzler, *Traumnovelle*, p. 53)

Ici, le régime du Gprep désigne les armes qui sont à la disposition des hommes qui veulent se battre en duel. Les combattants ont le choix à l'intérieur d'un paradigme fermé (sabre, pistolet…), correspondant aux coutumes d'une société donnée. *Auf* fait coïncider un duel particulier avec un mode de combat officiellement répertorié. Le Gprep renseigne sur le statut du duel spécifique qui opposerait Fridolin à l'étudiant.

Une occurrence isolée évoque l'activité professionnelle ou le statut du sujet, à la manière des expressions déjà analysées *auf Urlaub, auf Besuch sein* :

[58] Cet exemple nous a été donné par A. Larrory. Il est tiré de U. Plenzdorf, *Die neuen Leiden des jungen W.*, Suhrkamp, 1973, 1989, p. 107.

(217) Neus hat es eilig wie immer. „Ich muss zurück ins Studio! Schneiden. In einer Stunde bin ich auf Sendung. Komm doch mit, danach können wir plaudern!“ Schon sitzen wir im Taxi. (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « Selig zwischen Berg und Strand »)

Ici aussi, la préposition met en relation l’activité du sujet avec un des types d’activités possibles pour quelqu’un qui travaille dans le secteur audiovisuel (sélection d’un élément dans un paradigme composé des activités de préparation, d’enregistrement, de diffusion d’une émission). Enfin, cette dernière occurrence nous paraît digne d’être mentionnée :

(218) Er aß das Brot, zündete sich eine Zigarette an, trank Kaffee, der sonderbarerweise, wenn man auf Lunge rauchte, stärker nach Kaffee schmeckte. Er begann ein neues Kreuzworträtsel zu lösen. (U. Timm, *Die Entdeckung der Currywurst*, p. 71-72)

Le comportement spécifique du sujet est rapporté à une des façons de fumer possibles : en avalant ou non la fumée. Dans ce groupe d’emplois, le Gprep renseigne sur la manière dont s’effectue le procès ou dont agit un être, en rapportant un comportement spécifique à une façon d’être stéréotypée.

B. Gprep et lexies désignant la manière

L’expression de la manière par Gprep ou lexie à base *auf* est un phénomène très courant. Les tournures que nous étudions en B se distinguent des précédentes par le fait qu’il n’y est plus question de comportement stéréotypé. Nous ne présentons pas toutes les possibilités attestées par le corpus (*auf lebenslänglich, auf Vorschuss grüßen, auf eigene Kosten, aufs Geratewohl*[59]), qui n’apporteraient rien à l’étude que nous ne disions déjà. Ces expressions informent sur la manière dont agit le sujet ou dont s’effectue le procès. En revanche, nous analyserons les expressions ou lexies susceptibles d’apporter de nouvelles informations sur *auf*, notamment lorsque l’alternance avec une autre préposition est possible.

[59] Cf. annexe.

1. Lexies

a. auf eigene Faust

Auf eigene Faust est une lexie. On ne peut en varier la forme ni par des expansions à gauche ou à droite, ni par le remplacement de *eigen* par un autre adjectif, ni par l'ajout d'un article. Cette expression est difficile à analyser pour elle-même, car il est difficile de lui trouver des termes de comparaison. On peut toutefois la rapprocher de *aus freiem / eigenem Antrieb*, qu'elle dépasse en fréquence dans notre corpus :

(219) UI […]
Denn so ist eben der Mensch. Der Mensch wird nie
Aus eigenem Antrieb seinen Browning weglegen.
(B. Brecht, *Der aufhaltsame Aufstieg des Arturo Ui*, p. 61)

(220) Es gab keine Möglichkeit, darüber auch nur mit einem einzigen dieser Kameraden zu sprechen – ich wäre nicht sicher gewesen, nicht angezeigt zu werden. Ich mußte das Wagnis vollständig auf eigene Faust unternehmen. (A. Andersch, *Die Kirschen der Freiheit*, p. 67)

Ces expressions ont des sens voisins : elles indiquent la manière dont s'effectue le procès en précisant que son auteur en est l'initiateur. Elles sont paraphrasables par *von sich aus*. Cependant, elles ne sont pas interchangeables. On ne peut notamment pas les permuter dans les textes de B. Brecht et de A. Andersch.

Il est clair que *aus* marque avec bien plus de netteté que ne le fait *auf* l'idée de source : *aus eigenem Antrieb* indique que le sujet est à l'origine de la volonté qui le conduit à agir. La locution en *auf* exprime également l'idée d'origine, mais de manière moins nette, et insiste sur la manière dont s'effectue l'action, sur le vecteur qui la porte. Elle souligne aussi plus fortement que ne le fait sa concurrente que le sujet agit de son propre chef et pour lui-même, personnellement. Les verbes des énoncés dans lesquels *auf eigene Faust* apparaît désignent immanquablement le projet d'action d'un être animé ; début d'une action volontaire *(etwas unternehmen ; versuchen / anfangen, etwas zu tun*), ou verbes de modalité *wollen* et *müssen* :

(221) Im Diesseits ist der Mensch nicht zu retten, und wenn er, wie Travis Bickle in Taxi Driver (1976), auf eigene Faust die Welt zu erlösen, Ordnung und Gerechtigkeit herzustellen versucht, wird er Unordnung und Leid nur schrecklich vermehren. (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « Die Nacht durchschreiten »)

(222) „Ja", sagte er, „ich bin der beste Hund, den Sie finden können, und wenn Sie anfangen, auf eigne Faust tingeln zu gehen, sind Sie in spätestens zwei Monaten vollkommen erledigt. Ich kenn das Geschäft. Hören Sie?" (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 123)

(223) Am wahrscheinlichsten ist es, daß er versprengt wurde und in einen Trupp geriet, der sich auf eigene Faust nach hinten durchschlagen wollte, zum deutschen Gros. (A. Andersch, *Die Kirschen der Freiheit*, p. 100)

(224) „[…]Daß ich zu Klamm gelangen will, weißt Du, daß Du mir dazu nicht verhelfen kannst und daß ich es daher auf eigene Faust erreichen muß, weißt Du auch, daß es nur bisher noch nicht gelungen ist, siehst Du.“ (F. Kafka, *Das Schloss*, p. 199)

L’expression désigne la manière dont se fait le procès, et insiste sur son élément déclencheur. Le sujet donne l’impulsion à une action, en vue d’atteindre un objectif.

b. auf einmal

Cette autre locution met en relation le procès décrit dans l’énoncé avec l’expression d’une itérativité (le procès ne s’effectue qu’une fois). Le cas grammatical associé à *auf* n’est pas reconnaissable. *Auf einmal* alterne dans notre corpus avec *mit einmal*, cette dernière tournure étant moins figée que la première, puisqu’il en existe une variante avec article indéfini. La différence de sens entraînée par l’alternance de *mit* et *auf* est tellement fine que sa description nécessite de travailler sur un grand nombre d’occurrences :

(225) Ich fuhr hin und her im Zimmer, riß unnütz Laden auf, wechselte Kleid und Band, um mich mit einmal vor dem Spiegel zu finden, prüfenden Blickes, ob ich, dermaßen geschmückt, nicht doch den seinen zu binden vermochte. (S. Zweig, *Vierundzwanzig Stunden aus dem Leben einer Frau*, p. 79)

(226) BECKMANN: Um Gottes willen, wo sind sie denn hin, die alten Leute? Sie haben hier dreißig Jahre gewohnt, und nun sollen sie mit einmal nicht mehr da sein? Reden Sie doch was! Sie müssen doch irgendwo sein! (W. Borchert, *Draußen vor der Tür*, p. 36)

(227) Ich wollte mich wehren, mich losreißen... aber mein Wille war wie gelähmt... und ich... Sie werden es verstehen... ich... ich schämte mich, vor dem Portier, der da wartend und ungeduldig stand, mit einem fremden Menschen zu ringen. Und so... so stand ich mit einem Male innen im Hotel; […]. (S. Zweig, *Vierundzwanzig Stunden aus dem Leben einer Frau*, p. 53)

(228) Inzwischen hatte die Schwester die Verlorenheit, in die sie nach dem plötzlich abgebrochenen Spiel verfallen war, überwunden, hatte sich […] mit einem Male aufgerafft […] und war in das Nebenzimmer gelaufen, dem sich die Zimmerherren unter dem Drängen des Vaters schon schneller näherten. (F. Kafka, *Die Verwandlung*, p. 151-152)

(229) Da – inmitten ihres Zuspruches – sah ich auf einmal in der Mitte der Halle die Uhr: zwei Minuten vor halb acht, und um 7 Uhr 35 ging der Zug. (S. Zweig, *Vierundzwanzig Stunden aus dem Leben einer Frau*, p. 81)

(230) In meinem schönen Kleid, mit von Kaffee geröteten Wangen und dem neuen, überdrehten Gefühl im Bauch entdeckte ich auf einmal, daß ich durch bedeutungsvolles Lächeln, gurrendes Lachen und intensives Wimperngeklappere auch beachtet wurde. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 28)

(231) Wenn wir Beethovens Musik hören, hören wir mehr Getöse als Musik, das staatsdumpfe Marschieren der Noten, sagte Reger. Ich höre eine Zeitlang Beethoven, beispielsweise die *Eroica*, und höre aufmerksam und ich komme tatsächlich in einen philosophisch-mathematischen Zustand hinein und befinde mich auch lange Zeit in einem philosophisch-mathematischen Zustand, sagte Reger, bis ich auf einmal den Schöpfer der Eroica *sehe* und mir alles zerbrochen ist, weil *in Beethoven tatsächlich alles marschiert*, ich höre die *Eroica*, die ja tatsächlich eine philosophische Musik ist, eine durch und durch philosophisch-mathematische, sagte Reger, und auf einmal ist mir alles verleidet und zerbrochen, weil ich, während die Philharmoniker das so selbstverständlich spielen, von einem Augenblick auf den andern, Beethovens Scheitern höre,

sein Scheitern höre, seinen Marschmusikkopf *sehe*, verstehen Sie, sagte Reger. (Th. Bernhard, *Alte Meister*, p. 125)

(232) „Wir haben nicht gewußt, was wir machen sollen. Es ging alles so schnell, und das Pfarrhaus hat gebrannt und der Kirchturm, und die Männer und Autos waren eben noch da, und dann waren sie weg, und auf einmal waren wir allein mit den Frauen in der Kirche […].“ (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 121)

(233) Wie sich die Zeiten ändern: Die beiden traditionsreichen Handelsplätze[60], die sich bisher bei ihrer Kooperation so zierten, haben es auf einmal furchtbar eilig und wollen komplett fusionieren. Später könnte die neu entstandene Superbörse dann sogar selbst an die Börse gebracht werden. (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « Finanzplatz ohne Grenzen »)

Dans les deux cas, le Gprep est paraphrasable en français par *subitement*, *soudain*. La différence entre les deux tournures relève en premier lieu du niveau de langue : *mit einmal* est moins correct que *auf einmal*. L'opposition résiderait donc plutôt entre *auf einmal* et *mit einem Mal(e),* cette dernière étant la version « soignée » de *mit einmal*. La nuance de sens entre ces deux derniers groupes est minime. Elle n'est pas perçue dans la langue parlée courante, et les deux expressions sont souvent employées de manière interchangeable. Cependant, il nous semble possible de déceler quelques régularités dans les emplois de chacune d'elle, et notamment dans leur cooccurrence avec certains verbes.

À bien regarder le corpus, nous observons en premier lieu que dans la majorité des cas où apparaît *mit einmal* ou *mit einem Mal*, le narrateur est différent du sujet du procès exprimé dans l'énoncé. En revanche, dans les occurrences de *auf einmal*, le narrateur est également le sujet du verbe (sauf dans l'extrait de *Die Zeit*[61]). *Mit einmal / mit einem Male* va généralement de pair avec un commentaire du narrateur sur les événements qu'il relate et qui ne le concernent pas toujours directement. Dans les extraits de la nouvelle de Stefan Zweig, où la narratrice est aussi le sujet concerné directement par le procès, le choix de *mit einmal* s'explique par le fait qu'elle effectue un commentaire sur le déroulement des événements relatés. Dans toutes les occurrences de *mit einmal* ou *mit einem Male*, le locuteur signale que l'apparition d'un certain événement au sein d'une situation s'est produite de façon soudaine et rapide. D'autre part, nous remarquons que les verbes en collocation avec *mit einmal* désignent des actions concrètes, souvent ancrées dans l'espace, des déplacements ou des mouvements corporels (cf. *sich finden, stehen, sich aufraffen*). *Mit einmal* désigne donc un changement soudain sur le plan logique et spatial.

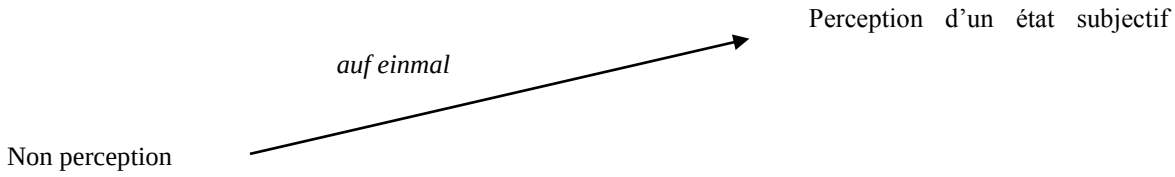
Dans le cas de *auf einmal*, la perspective du narrateur est différente : il relate des événements qui le concernent personnellement (cf. la fréquence d'apparition du pronom

[60] Il s'agit de la fusion des bourses de Francfort et de Londres.
[61] Mais comme nous l'avons dit, nous ne pouvons déceler ici un mécanisme totalement régulier.

personnel de première personne singulier). Nous remarquons que la présence de *auf einmal* est presque systématiquement liée à celle d'un verbe de perception (*sehen, entdecken*)[62], ou bien à celle de tournures exprimant les sensations ou les sentiments du narrateur (cf. *auf einmal ist mir alles verleidet und zerbrochen* ; *wir waren allein* : dans cette dernière occurrence, le contexte décrit la précipitation avec laquelle se déroule la scène, et qui empêche les personnages d' « intellectualiser » ce qui leur arrive). Nous relevons aussi la présence du pronom personnel *mir* chez Th. Bernhard, qui indique que le narrateur se sent directement concerné par le procès. En conséquence, *auf einmal* ne marque pas – contrairement à *mit einem Mal(e)* – une volonté de présenter l'enchaînement temporel ou spatial des événements, mais la soudaineté de la prise de conscience ou de la perception d'une situation nouvelle pour le locuteur. *Mit einmal* traduit une opération logique et *auf einmal* une sensation, un état subjectif. Le propre de *auf einmal* est d'exprimer la soudaineté et l'intensité avec lesquelles un événement devient perceptible pour le locuteur. Ce Gprep est fortement lié à la perspective du sujet et à ses sensations intérieures, ses affects. Le cadrage du procès sur la perspective du sujet s'explique selon nous par la tension dynamique vers une extrémité que véhicule *auf einmal* : le sujet prend brusquement conscience d'un événement et de ses enjeux, et cette perception atteint rapidement un point extrême où ce sujet ne peut plus faire autrement que d'être subjugué par l'ampleur de ce qu'il perçoit. Le régime est présenté comme le vecteur qui conduit le sujet à un résultat, à savoir la perception d'une évidence, de quelque chose d'essentiel pour lui. Les procès exprimés par *sehen, entdecken, allein sein…* sont présentés comme la conséquence directe d'un changement soudain. La locution formée sur *auf* comporte donc ici une idée de consécution ; elle désigne le vecteur qui conduit à un résultat, ce dernier consistant ici en la prise de conscience ou la perception aiguë d'un objet par le sujet[63].

[62] Phénomène que nous retrouverons avec *auf den ersten Blick*.

[63] En contexte quantitatif, *auf einmal* – comme *auf einen Zug* – envisage le procès de son début à sa fin, et le met en relation avec un marqueur d'itérativité : une occurrence de l'action suffit à ce que le procès s'accomplisse dans sa totalité (cf. annexe : „Nur die Tankstelle zieht tagsüber mehr als drei Leute auf einmal an"), une seule « action de boire » suffit à vider son verre (cf. „ich leerte das erste Glas Wein auf einen Zug"). Le régime est présenté comme le vecteur qui conduit à l'effectuation du procès dans sa totalité.



c. aufs neue

La lexie *aufs neue* fournit également une indication de manière. Elle désigne la répétition, le renouvellement d'une action. Cet emploi est totalement figé, l'accusatif est obligatoire, aucun article (autre que la marque de définitude à l'acc *-s*), ni adjectif ne peuvent s'intercaler entre la préposition et son régime, qui ne peut pas non plus accueillir d'expansion à droite. *Aufs neue* alterne avec l'expression elle aussi figée *von neuem*, les sens respectifs des deux groupes étant très proches et paraphrasés indifféremment dans le dictionnaire *Duden* par *erneut*. Il est difficile, et même peut-être vain, de dégager une différence de sens entre les deux expressions, d'autant qu'elle n'est pas perçue *a priori* par les locuteurs germanophones. Mais comme les deux tournures ne sont pas totalement interchangeables dans les occurrences que livre le corpus, nous allons tenter d'exploiter les cas de non-permutabilité pour dégager les propriétés de *aufs neue*. Les occurrences de *von neuem* sur lesquelles nous travaillons sont les suivantes :

(234) Als wir beide drin saßen, stieg ich kurz entschlossen von neuem aus und ließ den Hund allein zurück. Er hatte nie etwas dagegen, akzeptierte das Auto als Zweitbett. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 24)

(235) Wir sollten das Glas absetzen, es von neuem füllen lassen und trinken, bevor wir es gegen den hanseatischen Abc-Schützen halten, der ganz und gar nicht eilig seiner Schule zustrebt. (S. Lenz, *Leute von Hamburg*, p. 13-14)

(236) Ich bekam von neuem Angst. Die Geschichte von Kain fiel mir plötzlich wieder ein. Es wurde mir unheimlich, und ich begann sachte zu weinen. Zu viel Unheimliches war um mich her. (H. Hesse, *Demian*, p. 49)

(237) Dort saß ich dumpf inmitten regen Geplauders und erschrak immer wieder von neuem, blickte ich zufällig auf und sah in ihre unbewegten Gesichter, die, im Vergleich mit jenem wie von licht- und schattenwerfendem Wolkenspiel belebten, mir maskenhaft oder erfroren dünkten. (S. Zweig, *Vierundzwanzig Stunden aus dem Leben einer Frau*, p. 78)

Von neuem met l'accent sur la répétition d'une action considérée sous l'angle de son début. Le dictionnaire *Duden* donne comme équivalent *noch einmal, von vorn*. Le sujet « re-commence » à faire quelque chose. Il renouvelle un procès à partir de son origine. Le locuteur vise, dans la répétition, plus particulièrement le début de l'action qui se renouvelle. Il s'agit d'un recommencement unique (multiple quand s'y ajoute *immer wieder* dans l'exemple de S. Zweig). L'expression peut être rendue en français par *recommencer à*.

L'expression concurrente *aufs neue* désigne également une répétition, mais elle n'envisage pas le procès sous l'angle de son début. Elle n'est pas paraphrasable en français

par *recommencer à faire quelque chose*, mais plutôt par *faire de nouveau quelque chose*. *Aufs neue* fait porter l'accent sur le fait que la totalité du procès est une répétition :

(238) Ich quälte mich aus der Wanne, trocknete mich kaum ab, zog den Bademantel über und nahm die Wohnungsschlüssel meiner Nachbarin. Sie war im Urlaub, und ich goß täglich ihre Blumen. Ich ging über den Flur, schloß auf, nahm das Telefon, wählte Witolds Nummer. „Ja, wer ist da?" fragte eine fremde Männerstimme. Ich legte auf, alles war in Ordnung, Witold wurde jetzt verarztet und in ein Bett gebracht. Ich war ein wenig erleichtert, schloß die fremde Wohnung wieder ab, legte mich aufs neue in die warme Wanne. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 38)

(239) Es litt ihn nicht lange in der munteren Stadt. Eine Unruhe, süß und töricht, Erinnerung halb und halb Erwartung, bewegte ihn, zusammen mit dem Verlangen, irgendwo still am Strande liegen zu dürfen und nicht den angelegentlich sich umtuenden Touristen spielen zu müssen. So schiffte er sich aufs neue ein und fuhr an einem trüben Tage (die See ging schwarz) nordwärts die Küste von Seeland entlang gen Helsingör. (Th. Mann, *Tonio Kröger*, p. 58)

(240) Es kamen die Jahre, in welchen ich aufs neue entdecken mußte, daß in mir selbst ein Urtrieb lebte, der in der erlaubten und lichten Welt sich verkriechen und verstecken mußte. (H. Hesse, *Demian*, p. 57)

(241) Als in der Verhandlung eine Reise nach Israel besprochen wurde, wo eine Zeugin vernommen werden sollte, kam Reisefreude auf. Stets aufs neue entsetzt waren die anderen Studenten. Sie kamen jede Woche nur einmal zur Verhandlung und jedesmal vollzog er sich erneut: der Einbruch des Schrecklichen in den Alltag. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 98)

(242) Nun, ich hatte Geduld; täglich konnte ich aufs neue versuchen, einen Blick und ein Lächeln zu erwischen. Vielleicht lief der Hund in seinen Garten, und ich mußte ihn einfangen, Witold stände mit einer Gartenschere vor einem duftenden Rosenstrauch, würde mir in die Augen blicken, lächeln, vielleicht ein wenig mit mir plaudern. Immer neue glückliche Möglichkeiten fielen mir ein. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 22)

Dans certains énoncés, *aufs neue* et *von neuem* sont interchangeables. Ce sont donc les cas où l'une des deux expressions est inacceptable qui nous permettront d'étayer nos hypothèses sur son sens, et plus particulièrement sur le fonctionnement de *auf* :

- La commutation de *aufs neue* à *von neuem* est possible dans les occurrences suivantes :

(235a) Wir sollten das Glas absetzen, es aufs neue füllen lassen und trinken, bevor wir es gegen den hanseatischen Abc-Schützen halten, der ganz und gar nicht eilig seiner Schule zustrebt.

(237a) Dort saß ich dumpf inmitten regen Geplauders und erschrak immer wieder aufs neue, blickte ich zufällig auf und sah in ihre unbewegten Gesichter, die, im Vergleich mit jenem wie von licht- und schattenwerfendem Wolkenspiel belebten, mir maskenhaft oder erfroren dünkten.

où elle s'accompagne toutefois d'un changement de perspective sur le procès. Elle est en revanche très discutable dans les énoncés (234) et (236).

- La commutation de *von neuem* à *aufs neue* est possible en (239), et (242) :

(239a) So schiffte er sich von neuem ein und fuhr an einem trüben Tage (die See ging schwarz) nordwärts die Küste von Seeland entlang gen Helsingör.

(242a) […] täglich konnte ich von neuem versuchen, einen Blick und ein Lächeln zu erwischen.

Elle est discutable en (238) et (240), et impossible en (241).

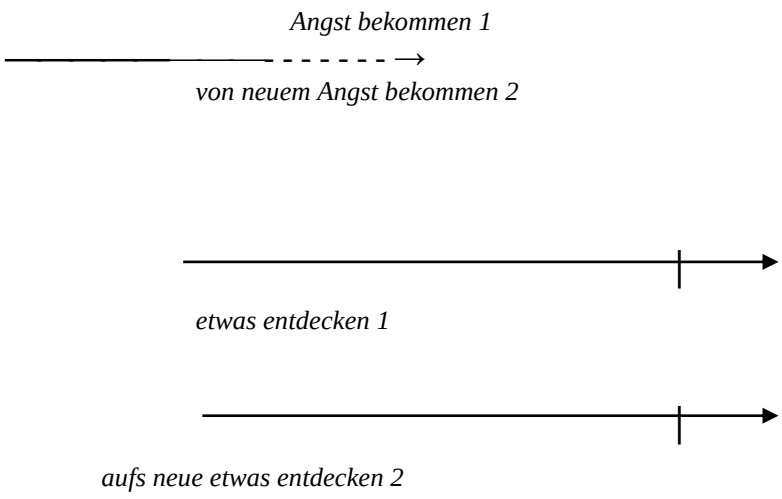
Le principe explicatif des résultats de ces tests est le suivant : pour être compatible avec *von neuem*, le procès ne doit ni désigner un état (*entsetzt sein* en (241)), ni être perfectif (*sich in die Badewanne legen* en (238) ou *etwas entdecken* en (240)). *Von neuem* est bien acceptable avec les procès dont la phase initiale peut être soulignée (*sich einschiffen* en (239)).

Aufs neue se combine mal avec un procès ponctuel (*kurz entschlossen aussteigen* en (234), surtout si sa phase initiale est soulignée (cf. *Angst bekommen* en (236)). Mais lorsque le procès, même ponctuel, peut être envisagé comme le début d'une action qui se prolonge, comme l'installation dans un état durable, *aufs neue* est possible (cf. *füllen, immer wieder erschrecken, entsetzt sein, er schiffte sich ein und fuhr gen Helsingör*).

La compatibilité de ces marqueurs aspectuels avec la sémantique du verbe souligne leurs différences de fonctionnement. *Von neuem* exprime une répétition en soulignant la phase initiale d'un procès bref. Dans l'expression de la répétition, *aufs neue* considère le procès sous un angle plus large : soit d'un point de vue duratif, soit en envisageant son terme. Cela se voit également dans le fait que le procès en collocation avec *aufs neue* est présenté comme très distant de sa « première occurrence » : d'abord, il s'est écoulé un temps assez long entre l'événement originel et sa répétition (entre les deux embarquements de Tonio en (239), entre l'attirance de Sinclair pour le « mal » en (240), entre les deux bains de Rosi en (238)), mais surtout, cette première occurrence a été menée à son terme et l'événement est effectué de nouveau dans sa totalité. Or, on remarque qu'avec *von neuem*, le procès orginel n'est pas nécessairement conduit jusqu'à son terme avant d'être réamorcé : en (234), les moments où l'héroïne est hors de la voiture ne sont séparés que d'un court intervalle, en (236) et (237), rien ne dit que les personnages n'étaient pas angoissés entre les moments où ils ont eu effectivement peur, et enfin, en (235), le second emplissage du verre n'est pas très éloigné dans le temps du premier.

En résumé, *von neuem* ne considère que le début du procès qui se répète, tandis que *aufs neue* envisage le procès comme un état durable, nettement coupé de son occurrence précédente, qui a pu être menée jusqu'à son terme.

——————————————→ - - - - - - - -(│)



2. *Gprep relativement figés*

Les indications de manière que nous réunissons ici ne sont pas des lexies, mais des Gprep, néanmoins relativement figés puisque les expansions du GN ne peuvent varier à l'infini.

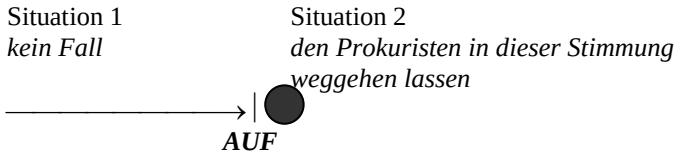
a. auf + Fall

Auf + Fall et *auf eigene Gefahr* annoncent des Gprep que nous étudierons plus loin (cf. *auf den ersten Blick, auf Schritt und Tritt*) dans la mesure où ils désignent la notion qui conduit au procès décrit dans l'énoncé (expression d'une vectorialité et d'une consécution). Mais à cause du sémantisme propre de *Fall* et de *Gefahr*, l'idée de consécution est très vague et nous avons plutôt une indication de la manière dont s'effectue le procès par la désignation de ses prémisses. Ainsi, dans l'occurrence suivante :

> (243) Gregor sah ein, daß er den Prokuristen in dieser Stimmung auf keinen Fall weggehen lassen dürfe, wenn dadurch seine Stellung im Geschäft nicht aufs äußerste gefährdet werden sollte. (F. Kafka, *Die Verwandlung*, p. 22)

À cause de *Fall*, qui ne renvoie pas à un événement particulier, et à cause du quantificateur négatif *kein-*, le Gprep ne réfère pas précisément à un événement extra-linguistique. Le sens du Gprep peut être paraphrasé comme suit : aucun cas, aucune situation ne saurait autoriser Gregor à laisser partir le fondé de pouvoir dans l'état d'esprit dans lequel il se trouve au moment décrit. Aucune situation ne saurait constituer la situation 1 qui se continuerait dans

une situation 2, celle-ci consistant à laisser partir le fondé de pouvoir dans cet état d'esprit. Il n'y a pas de situation 1 permettant à la situation 2 d'exister :



Les occurrences de *auf* + *Fall* sont contraignantes. En ce qui concerne les expansions à gauche, le lexème nominal est précédé des quantificateurs globaux[64] *kein-*, *jed-* et *all-* :

(244) Wer die Süddeutsche online ansteuert, will eher Politik, dann ein wenig Wirtschaft, aber auf alle Fälle Technik, immerhin ist man ja Surfer. (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « Wer tickert am besten ? »)

(245) OLGA
Die Zittel fährt auf jeden Fall mit dir
nach Neuhaus
(Th. Bernhard, *Heldenplatz*, p. 73-74)

(246) „So wie du bist – kenntest du auf keinen Fall, nämlich alle sind maskiert, Herren und Damen. Hast du eine Maske bei dir und soo? Unmeglich. Vielleicht nächstes Mal. Werde mir was ausspekulieren." (A. Schnitzler, *Traumnovelle*, p. 33)

Les quantificateurs numéraux (*ein*, *zwei*…) sont exclus, de même que les quantificateurs partiels[65] *wenig*, *viel*, *einige*…, ainsi que les adjectifs épithètes, démonstratifs et possessifs, et les articles, qu'ils soient définis ou indéfinis. En conséquence, aucun élément qui actualiserait ou qualifierait *Fall* en lui donnant un référent extra-linguistique précis ne peut être inséré dans cette expression. En ce qui concerne les expansions à droite du GN, par un groupe relatif ou un GN au génitif, elles sont elles aussi incompatibles avec l'emploi de *auf* + *Fall*. Les expressions en *Fall* gouvernées par *auf* ne sont donc pas identifiables.

Le comportement syntaxique de *in* + *Fall* est plus varié. À gauche, le régime peut être actualisé :

- par un article défini, auquel cas le GN est également identifié :

(247) Wieder wartete der Vorsitzende, aber Hanna sprach den Satz nicht zu Ende. „Hatten Sie Angst, daß man Sie im Fall der Flucht verhaften, verurteilen, erschießen würde?" (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 122)

- par un démonstratif (identification, ancrage dans une situation de discours) :

[64] Terminologie empruntée à F. Schanen, J.-P. Confais, *Grammaire de l'allemand – Formes et fonctions*, Paris, Nathan, 1989, p. 323.
[65] *Ibid.*, p. 326.

(248) Aber es galt natürlich zu überlegen: Wie, wo, wann – ich durfte mit der Tat nicht in Verbindung gebracht werden. In diesem Fall hatte das Opfer eine Beziehung zu mir, ich würde sicher befragt werden. Mein Motiv, das war natürlich ein großes Glück, konnte dagegen niemand erraten. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 94)

- il peut être précédé d'un adjectif possessif (identification, ancrage dans une situation de discours, relatif au locuteur) :

(249) „[…] Freilich, sie sind nicht dazu bestimmt, Fehler im groben Wortsinn herauszufinden, denn Fehler kommen ja nicht vor und selbst wenn einmal ein Fehler vorkommt, wie in Ihrem Fall, wer darf denn endgiltig sagen, daß es ein Fehler ist." (F. Kafka, *Das Schloss*, p. 82)

- il peut être qualifié par un adjectif épithète :

(250) […] links schrieb ich untereinander die Namen derer, die ich anpumpen konnte: Karl Emonds, Heinrich Behlen, beides Schulkameraden, der eine ehemals Theologiestudent, jetzt Studienrat, der andere Kaplan, dann Bela Brosen, die Geliebte meines Vaters – rechts untereinander die übrigen, die ich nur im äußersten Fall um Geld bitten würde: meine Eltern, Leo (den ich um Geld bitten konnte, aber er hat nie welches, er gibt alles her), die Kreismitglieder […]. (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 28)

- il peut être quantifié par les quantificateurs globaux *jed-*, *kein-*, *all-*, et aussi par les quantificateurs partiels *viel*, *manch*… (même si le corpus n'en présente pas d'occurrence). *Fall* renvoie alors à des événements extra-linguistiques concrets précis :

(251) Jeder Mensch aber ist nicht nur er selber, er ist auch der einmalige, ganz besondere, in jedem Fall wichtige und merkwürdige Punkt, wo die Erscheinungen der Welt sich kreuzen, nur einmal so und nie wieder. (H. Hesse, *Demian*, p. 7-8)

(252) Er hörte Räderrollen hinter sich und blickte aus dem Fenster nach rückwärts. Zwei Wagen fuhren hinter ihm, und das war ihm lieb, so konnte er dem Trauerkutscher in keinem Fall verdächtig sein. (A. Schnitzler, *Traumnovelle*, p.39)

À droite, l'identification du régime peut être précisée par une expansion au génitif :

(253) Ich malte mir genießerisch aus, wie der Chef in sein Zehn-Uhr-Brötchen beißen würde, das immer in seiner rechten, untersten Schreibtischschublade lagerte. Rattengift! Qualvoll würde er eingehen. Aber im Falle seines Ablebens bekam ich erst recht keinen Urlaub, weil man mir dann alle seine unerledigten Aktenberge zur Bearbeitung zuschieben würde. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 146)

- *Fall* peut également être spécifié par une subordonnée en *wenn*. Dans l'occurrence suivante, la valeur de *ein-* est spécifiée par la subordonnée, elle-même introduite par *nämlich*, qui a une valeur explicative. Le représenté du GN est donc explicité ici par le locuteur :

(254) Nun aber Frieda bedenke: auch wenn alles ganz genau so wäre wie es die Wirtin sagt, wäre es sehr arg nur in einem Falle, nämlich wenn Du mich nicht lieb hast. (F. Kafka, *Das Schloss*, p. 198)

L'emploi de *in* exclut la non-identification de *Fall*. Le corpus n'offre pas d'occurrence de *in* + *Fall* avec article indéfini si l'identification du régime n'est pas opérée par un autre

moyen (par exemple le Gconj en *wenn* en (254)). Le nom régi par *in* fait donc obligatoirement référence à un être du monde particulier. Sa compatibilité avec toute sorte d'expansions à droite et à gauche montre que son représenté est concret et que l'expression n'est pas lexicalisée, contrairement à *auf* + *Fall*. Quand *Fall* est régi par *auf*, le procès se déroule selon des prémisses hypothétiques, non réalisées. Le caractère virtuel du représenté du Gprep à base *auf* est souligné par les verbes auxquels il est associé. On relève ainsi dans les occurrences précédentes : *er kann, du kannst, er will, sie fährt* (futur non distancé). Ces verbes, à valeur modale ou modalisante, ne renvoient pas à une action concrète, effectuée, mais à une action envisageable ou envisagée.

À côté de *auf* + *Fall* et *in* + *Fall*, on trouve également *für* + *Fall*. Sur le plan syntaxique, le corpus montre que l'emploi de *für* + *Fall* a les propriétés suivantes : à sa gauche, le régime est toujours précédé d'un article. Celui-ci peut être :

- indéfini ; dans cette occurrence, *Fall* est également qualifié par l'adjectif épithète :

(255) […] so spielte er mit den Träumen und sie mit ihm, während Hans, nur in Gedanken an die Mutter, das Schweigen K.'s sorgenvoll beobachtete, so wie man es gegenüber einem Arzte tut, der in Nachdenken versunken ist, um <u>für einen schweren Fall</u> ein Hilfsmittel zu finden. (F. Kafka, *Das Schloss*, p. 186)

- ou défini (le GN est alors identifié) :

(256) Übrigens übernahm Doktor Leander selbst die Behandlung, ohne Doktor Müller <u>für den Fall</u> in Anspruch zu nehmen. (Th. Mann, *Tristan*, p. 18)

- le GN peut être identifié par un démonstratif :

(257) Trotzdem aber können Sie eben wegen meiner vollständigen Offenheit – anders als offen kann ich mit Ihnen nicht verkehren und selbst so geschieht es widerwillig – aus meinen Worten auch für sich Nutzen ziehn, wenn Sie nur wollen. <u>Für diesen Fall</u> mache ich Sie nun also darauf aufmerksam, daß der einzige Weg, der für Sie zu Klamm fährt, hier durch die Protokolle des Herrn Sekretärs geht. (F. Kafka, *Das Schloss*, p. 139-140)

Le régime peut avoir pour membre, à droite, une complétive. Le régime de *für* est ici identifié par l'association de l'article défini et de la complétive :

(258) Im ganzen bedeutet der Brief nichts anderes als daß Klamm persönlich sich um Sie zu kümmern beabsichtigt <u>für den Fall, daß</u> Sie in herrschaftliche Dienste aufgenommen werden. (F. Kafka, *Das Schloss*, p. 89-90)

(259) Und war nicht alles, was er eben erlebt, wahrscheinlich nur ein infamer Spaß gewesen, den man sich mit ihm erlaubt hatte? Ein Spaß, der <u>für den Fall, daß</u> sich einmal ein Unberufener hier einschleichen sollte, schon vorgesehen, vorbereitet, ja möglicherweise einstudiert war? (A. Schnitzler, *Traumnovelle*, p. 50)

Comme pour *in, für + Fall* est très peu lexicalisé. *Für + Fall* renvoie aussi à un événement extra-linguistique le plus souvent identifié et décrit. Cette préposition envisage *Fall* comme un événement futur en vue duquel il s'agit de mettre en œuvre certains moyens. *Fall* désigne alors un événement probable, à venir, dont la réalisation éventuelle exige que l'on s'y prépare.

Il résulte de la confrontation de ces diverses constructions syntaxiques que le représenté de *auf + Fall* se distingue de celui de *für + Fall* et *in + Fall* par une plus grande abstraction. Avec *auf*, le GN est actualisé, mais non identifié, *Fall* n'a qu'une valeur potentielle. Le Gprep désigne une éventualité, en soi abstraite, envisagée du point de vue des conséquences qu'elle entraîne. On observe la même opposition en français entre *en tout cas, en aucun cas*, qui ne renvoient à aucun élément réel précis, et *dans ce cas, pour le cas où*, où le représenté de *cas* est précis et unique.

Auf alle Fälle, auf jeden Fall sont équivalents à *unbedingt* ; *auf keinen Fall* à *keinesfalls, keineswegs, ganz und gar nicht*, c'est-à-dire à des variantes intensives du négateur *nicht*. Ces expressions renvoient à un jugement du locuteur et ont donc une valeur modalisante et appréciative. Le Gprep à base *auf* se rapporte à l'attitude subjective intérieure du sujet. *A contrario*, les Gprep *in* ou *für + Fall* décrivent une situation extra-linguistique.

b. auf eigene Gefahr

Nous retrouvons l'effet de sens hypothétique et prospectif du Gprep à base *auf* (consécution établie sur des hypothèses) dans l'expression assez figée *auf + Gefahr*. Le Gprep désigne les prémisses selon lesquelles s'effectue le procès décrit dans l'énoncé. Ces prémisses ne renvoient pas à une réalité concrète, puisque *Gefahr* lui-même ne renvoie pas à un événement précis. Le Gprep indique que le procès est la suite logique d'un présupposé.

L'observation des différentes expansions que peut prendre le nom *Gefahr* selon qu'il est régi par *in* ou par *auf* donne des indications sur les propriétés de *auf*. En ce qui concerne *in + Gefahr*, le corpus montre que ce régime peut accepter :

À gauche, l'absence de toute actualisation. Le Gprep est alors en collocation avec les verbes *sein* ou *kommen* :

(260) „Seele", sagte ich hartnäckig, „bitte richten Sie Herrn Schnier aus, die Seele seines Bruders sei <u>in Gefahr</u>, und er möge, sobald er mit dem Essen fertig ist, anrufen." (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 74)

(261) BETTY
[…] Ein fortgeführter Angriff
Würd nur die schlechteren Instinkte wieder

Aufwecken, und du selbst, Ignatius, kämst
Als erster in Gefahr. Doch schweigst du nun
Verschonen sie dich.
(B. Brecht, *Der aufhaltsame Aufstieg des Arturo Ui*, p. 99)

- Le GN régi peut également être précédé d'un article indéfini (non-identification), mais il est alors qualifié par un adjectif épithète :

(262) Indes fuhr Fridolin in die Kutte, band die Enden der herunterhängenden weißen Schnur in einen Knoten, Gibiser reichte ihm, auf einer schmalen Leiter stehend, den schwarzen, breitkrempigen Pilgerhut herunter, und Fridolin setzte ihn auf; doch dies alles tat er wie unter einem Zwang, denn immer stärker empfand er es wie eine Verpflichtung, zu bleiben und der Pierrette in einer drohenden Gefahr beizustehen. (A. Schnitzler, *Traumnovelle*, p. 37)

Ici le narrateur laisse entendre : *Pierrette, die in einer drohenden Gefahr ist / sein könnte.* Il s'agit donc d'une prédication seconde.

- Il peut être spécifié par un groupe relatif explicatif (descriptif, et non sélectif). Ici, *Gefahr* est décrit, mais pas identifié :

(263) CHOR
Fragend nur, höflich
Noch in Gefahr, die uns schreckt,
Warnend nur, ach kalten Schweißes gefaßt
Naht sich bekanntlich der Chor, […]
(M. Frisch, *Biedermann und die Brandstifter*, p. 46)

Ici, il y a aussi une relation attributive entre *der Chor* et *Gefahr* (on sous-entend *der Chor ist in Gefahr* ou *der Chor ist in einer Gefahr, die uns schreckt*).

- Lorsqu'il est régi par *in*, *Gefahr* peut également être identifié par une expansion à droite, et plus précisément par un Ginf. Le danger est donc explicité :

(264) Und warum weinte sie denn? Weil er nicht aufstand und den Prokuristen nicht hereinließ, weil er in Gefahr war, den Posten zu verlieren, und weil darin der Chef die Eltern mit den alten Forderungen wieder verfolgen würde? (F. Kafka, *Die Verwandlung*, p. 16)

- le GN régi peut par ailleurs être identifié par un article défini, qualifié par un adjectif épithète, et être spécifié à sa droite par un GN au génitif :

(265) Sie kommen nachts, damit die Menschen morgens Milch zum Kaffee nehmen können. Die Fahrer, die Bändiger dieser glutäugigen Untiere, sind Idealisten und Helden. Sie nehmen den mürbemachenden Minnedienst in den ungeahnten Gefahren der Nacht auf sich, damit man morgens Milch zum Kaffee trinken kann. (W. Borchert, *Die traurigen Geranien*, p. 22)

Cependant, cette configuration est particulière. C'est le seul emploi de *in Gefahr* que nous ayons rencontré qui ne soit pas associé à *sein* ou *kommen*. Il n'est possible que grâce à la relation qui lie *Gefahr* et *Nacht* (génitif explicatif). Le locuteur utilise une façon détournée

pour dire : *Sie nehmen den mürbemachenden Minnedienst in der Nacht, die ungeahnte Gefahren enthält, auf sich*.

Nous voyons donc que *in* + *Gefahr* + verbe vise à situer le sujet par rapport à une idée de danger qui est actualisée et descriptible, assez rarement identifiée. Le locuteur fait référence à une situation précise qu'il peut qualifier ou décrire. L'expression ayant pour base *in* n'est donc pas lexicalisée. En ce qui concerne les affinités entre le verbe et la préposition, on note les régularités suivantes : l'emploi de *in* est associé à un verbe qui indique la situation d'un sujet par rapport à un danger descriptible, et ce d'un point de vue statique (cf. *in Gefahr sein, sich in Gefahr befinden*) ou dynamique (*in Gefahr kommen*).

L'emploi de *auf* + *Gefahr* se fait dans des conditions tout autres. L'association de *auf* + *Gefahr* à *sein* ou à *kommen* est absolument exclue : des énoncés comme **ich bin auf (der) Gefahr, meinen Posten zu verlieren* ou comme **ich komme auf (die) Gefahr, meinen Posten zu verlieren*, sont totalement inacceptables. Au lieu de cela, les verbes associés à *auf* + *Gefahr* désignent des procès dont le sujet est l'initiateur (*etwas lernen wollen, etwas anbieten, jm die Treue halten*). Plus précisément, nous notons que le Gprep *auf* + *Gefahr* va toujours de pair avec un verbe désignant une action ou un projet d'action : verbe de déplacement (*wegschleichen*), d'action (*etwas in Angriff nehmen, gehorchen, entschlossen sein*), *etc*. Ces verbes d'action sont souvent modalisés par les verbes de modalité *wollen* et *müssen* ou par des adverbes ou verbes qui marquent l'attitude intérieure du sujet (*sich entschlossen fühlen, eigenmächtig*). Les occurrences de *auf* + *Gefahr* offertes par le corpus comportent les caractéristiques suivantes :

- Contrairement à *in* + *Gefahr*, le régime de *auf* est nécessairement actualisé par un terme ou un groupe syntaxique décrivant les enjeux de *Gefahr*. **Auf Gefahr (handeln)* est impossible. La présence d'un article est impossible en cas de présence d'un adjectif, qui est toujours *eigen-*. Cet adjectif indique que le danger concerne, dans une situation donnée, le sujet et lui seul, et qu'il doit en assumer la responsabilité :

(266) Auf eigne Rechnung und Gefahr
will jeder, was er lernte, nützen.
Die Tage regnen in die Pfützen,
und jede Pfütze wird ein Jahr.
(E. Kästner, « Das Riesenspielzeug », *Gedichte*, p. 106)

Dans un registre de langue moins soigné, on trouve la variante *auf eigenes Risiko* :

(267) Die Einbußen im Geschäft mit Glücksrittern und Pferdenarren bekommen besonders die Buchmacher zu spüren, deren Wettbüros private Wetten auf eigenes Risiko anbieten, aber auch Einsätze für die Rennveranstalter entgegennehmen – quasi als verlängerter Arm der Rennbahnen. (*Der Spiegel*, Nr. 47/ 1999, p. 138)

- *Gefahr* peut être identifié par l'article défini, en association avec une expansion à droite par Ginf :

(268) DULLFEET
Ich freu mich, das aus Ihrem Mund zu hören.
Auf die Gefahr, Sie zu verletzen: Cicero
Ertrüge niemals Zwang.
(B. Brecht, *Der aufhaltsame Aufstieg des Arturo Ui*, p. 101-102)

* *auf eine Gefahr, Sie zu verletzen*, est impossible.

- L'expression existe aussi avec la particule *hin*. Elle apparaît très souvent chez A. Schnitzler, associée au quantificateur global *all-* suivi du singulier, c'est-à-dire ayant le sens de *jed-* :

(269) Jedenfalls aber war ihm klar, daß diese Spannung nicht länger zu ertragen war und daß er auf alle Gefahr hin diesem Zustand ein Ende machen mußte. Wozu immer er sich entschlösse, das Leben konnte es nicht kosten. (A. Schnitzler, *Traumnovelle*, p. 45-46)

(270) Sie [Die Fürstin] fragte dich – ich hörte die Worte nicht, aber ich wußte es –, ob du bereit seist, ihr Geliebter zu werden, in diesem Fall war dir die Todesstrafe erlassen. Du schütteltest verneinend den Kopf. Ich wunderte mich nicht, denn es war vollkommen in der Ordnung und konnte gar nicht anders sein, als daß du mir auf alle Gefahr hin und in alle Ewigkeit die Treue halten mußtest. (A. Schnitzler, *Traumnovelle*, p. 59-60)

(271) Fridolin fühlte sich entschlossen, auf alle Gefahr hin die Aufklärung des Abenteuers, sobald es anging, in Angriff zu nehmen. (A. Schnitzler, *Traumnovelle*, p. 49-50)

Il n'est pas fait référence ici à des risques particuliers, mais à l'éventualité que le sujet puisse courir des risques, qui sont indéfinis. Le sujet assume les risques que son action peut comporter, quels qu'ils soient. Cette expression peut être remplacée par *trotz aller Gefahr*.

Auf + *Gefahr* + *hin* se rencontre également avec expansion à droite par Ginf, et par GN au génitif. Dans ces deux cas, le GN régi par *auf* est identifié par l'article défini :

(272) Es verdroß K. solche Handreichungen zu machen, aber da er sich nun mit dem Kutscher schon eingelassen hatte, gehorchte er, selbst auf die Gefahr hin beim Schlitten etwa von Klamm überrascht zu werden. (F. Kafka, *Das Schloss*, p. 128)

(273) Es stellte sich heraus, daß Hans durch die blutigen Striemen, welche die Lehrerin in K.'s Hand eingekratzt hatte, so erregt worden war, daß er sich damals entschlossen hatte K. beizustehn. Eigenmächtig war er jetzt auf die Gefahr großer Strafe hin aus dem Schulzimmer nebenan wie ein Deserteur weggeschlichen. (F. Kafka, *Das Schloss*, p. 176)

La présence de la particule *hin* n'ajoute absolument rien au sens de *auf die Gefahr*. Elle apparaît dans notre corpus avec une très grande préférence chez F. Kafka et A. Schnitzler, ce qui peut la faire apparaître comme un austriacisme. Elle est suppressible dans les occurrences ci-dessus, et inversement, elle peut être ajoutée en (268). En revanche, elle est incompatible avec *auf eigene Gefahr*, signe que cette dernière expression est fortement lexicalisée. *Hin* est

par ailleurs incompatible avec *in* + *Gefahr* + datif, ce qui est à mettre au compte de la contradiction entre le dynamisme évoqué par cette particule et la représentation statique liée au datif. Inversement, elle s'agence très bien avec *auf* + accusatif, qui véhicule une représentation dynamique.

La différence fondamentale entre *in* + *Gefahr* et *auf* + *Gefahr* se laisse résumer ainsi : ce qu'accepte *in* + *Gefahr*, c'est que le locuteur dise que le sujet est ou n'est pas en danger, et qu'il identifie ce danger. Mais il est inimaginable que le sujet soit « en plusieurs dangers » en même temps, ou bien que ce danger soit indéterminé (**er ist in jeder / aller Gefahr*). Par ailleurs, dans *in Gefahr*, *Gefahr* peut être le membre déterminé d'un lexème composé (cf. *Er ist in Lebensgefahr*). En revanche, un énoncé de la forme *Er machte das und das auf (eine) Lebensgefahr* est inacceptable. Pour *auf* + *Gefahr*, le GN peut être défini ou bien rapporté au sujet (*eigen*-), mais il ne peut pas être qualifié. Avec *auf*, le locuteur doit nécessairement spécifier *Gefahr* du point de vue de la sorte de risque encouru : il doit indiquer s'il s'agit de tous les dangers imaginables (*auf alle Gefahr*), les risques et périls individuels (*auf eigene Gefahr*), le risque de blesser quelqu'un (*auf die Gefahr, Sie zu verletzen*), mais il ne peut pas décrire le danger (petit, grand, mortel…), puisque celui-ci n'a pas d'existence tangible. *In* envisage *Gefahr* comme une réalité et d'un point de vue non dynamique, *auf* comme une virtualité, et d'un point de vue dynamique. Le représenté de *auf* + *Gefahr* est double : d'une part, il informe sur la manière dont s'effectue le procès, en l'occurrence d'une manière dangereuse, assumée par le sujet. D'autre part, il désigne les prémisses logiques du procès, susceptibles d'entraîner des conséquences. Nous avons donc là deux représentations : une idée de vectorialité, le mode dangereux étant le vecteur du procès, et une idée de double bornage, puisque le procès est considéré du point de vue de ses prémisses, mais aussi de ses conséquences.

c. auf + Weise / Art : vecteur conduisant à un résultat

Lorsque *auf* régit *Weise* et *Art*, le Gprep véhicule bien sûr très nettement une indication de manière. L'exemple ci-dessous montre combien *auf* + *Weise* et *in* + *Weise* sont proches, voire interchangeables :

(274) So trat ich in den Spielsaal, schlenderte, ohne selbst zu spielen, zwischen den Tischen hin und her und sah mir die zusammengemengte Partnerschaft in besonderer Weise an. Ich sage: <u>in besonderer Weise auf eine nämlich,</u> die mich mein verstorbener Mann einmal gelehrt hatte, als

ich, des Zuschauens müde, klagte, es sei mir langweilig, immer dieselben Gesichter anzugaffen, […]. (S. Zweig, *Vierundzwanzig Stunden aus dem Leben einer Frau*, p. 26-27)

L'analyse d'un corpus conséquent (cf. annexe) ne fait pas apparaître à première vue de différences majeures entre les deux Gprep. Leurs comportements syntaxiques sont en effet à peu près identiques : quasi-impossibilité d'emploi de l'article défini (une seule occurrence : *auf die Weise, wie…*), grande fréquence des occurrences où le GN est identifié par un possessif ou un démonstratif, ou bien indéfini et qualifié par un adjectif épithète. Les deux expressions acceptent la description du régime par un groupe relatif explicatif (le GN est alors indéfini). Les tournures comprenant une expansion de *auf* + *Weise* par groupe relatif descriptif sont jugées par les locuteurs germanophones moins correctes que celles du type *auf korrekte, nette… Weise*. L'expansion par groupe relatif sélectif est exclue pour *in* comme pour *auf*. Les deux expressions acceptent également la présence à droite d'un Gconj en *dass* à valeur consécutive. De plus, le corpus indique que *in* + *Weise* et *auf* + *Weise* refusent l'une comme l'autre l'expansion à droite par un Ginf, ainsi que par un GN au génitif.

Pourtant, la fréquence sensiblement plus grande de *auf* par rapport à *in* laisse penser qu'il existe des différences entre ces deux Gprep. La première est de niveau syntaxique : *in einer Art von* est à exclure de la zone de concurrence entre *auf* et *in*, puisqu'elle correspond à un Gprep à base *in* dans lequel se glisse l'expression *eine Art von*, dont la valeur modalisante est comparable à *sozusagen :*

(275) Auch jetzt stieg er aufs Podium, und nur eines Luftstreiches der Peitsche bedurfte es, um ihn nach der Weisung des Cavaliere dort oben >Step< tanzen zu lassen, das heißt <u>in einer Art von wohlgefälliger Ekstase</u> mit geschlossenen Augen und wiegendem Kopf seine dürftigen Glieder nach allen Seiten zu schleudern. (Th. Mann, *Mario und der Zauberer*, p. 117)

On peut paraphraser le Ginf par *d.h. in einer sozusagen wohlgefälliger Ekstase seine dürftigen Glieder nach allen Seiten zu schleudern.*

Pour les emplois véritablement comparables de *auf* + *Weise / Art vs. in* + *Weise / Art*, nous observons l'impossibilité de **in anderer Weise / Art* – alors que *auf andere Weise / Art* est très fréquent – ainsi que de **in dieser Weise*, alors que *auf diese Weise* est lui aussi très fréquent. Nous notons la présence systématique d'une épithète qualifiant *Weise* quand ce lexème est régi par *in*, alors que cette épithète n'est pas indispensable avec *auf*, notamment lorsque *Weise* ou *Art* accueillent un groupe relatif.

Art se rapporte de préférence à un être animé, et *Weise* à la manière dont s'effectue le procès. Une différence – fondamentale – est que dans *in + Art*, le GN est généralement identifié par un possessif, puis décrit par un adjectif :

(276) „Kannst du denn eigentlich machen, daß ein anderer das denken muß, was du willst?" fragte ich ihn.
Er gab bereitwillig Auskunft, ruhig und sachlich, in seiner erwachsenen Art. (H. Hesse, *Demian*, p. 65)

(277) […] angenommen, ich würde mich telefonisch mit ihr verabreden, so war es ziemlich sicher, daß Beate in ihrer redseligen Art irgend jemand von der Volkshochschule, ihren Kindern, Freunden, Nachbarn oder am Ende Witold etwas davon sagte. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 94)

(278) Der Sonntag verging sehr trist. Ich stellte mir vor, wie Beate in ihrer flinken Art bei Witold Gemütlichkeit herbeizauberte, kochte und lachte. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 82)

(279) Das Telefon klingelte. Es war Vivian. „Hallo Rosi", sagte sie, in ihrer leicht arroganten Art, „falls Rainer noch bei dir ist, möchte ich ihn sprechen". Ich gab Witold den Hörer. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 114)

Avec *auf*, le GN à base *Art* peut être simplement actualisé par un article indéfini et décrit par une épithète :

(280) Er hatte sie tausendmal gesehen; an einem Abend jedoch sah er sie in einer gewissen Beleuchtung, sah, wie sie im Gespräch mit einer Freundin auf eine gewisse übermütige Art lachend den Kopf zur Seite warf, […]. (Th. Mann, *Tonio Kröger*, p. 17)

(281) „Natürlich nicht genau", sagte ich, „und das meiste fiel mir erst später ein, wenn ich daran dachte – und erst viel später fiel mir ein, warum Frau Wieneken immer auf eine so rührende Art rot wurde, wenn wir dann aus dem Kino kamen und Kartoffelsalat aßen. (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 183)

La présence permanente du possessif avec *in + Art* montre que ce Gprep renvoie à un être animé. Lorsque *auf + Art* est identifié par un possessif, la perspective est un peu différente :

(282) Seitdem er katholisch geworden ist, habe ich Leo noch nicht gesehen. Er hat mir die Konversion auf seine kindlich korrekte Art mitgeteilt: „Lieber Bruder," schrieb er, „teile ich Dir hierdurch mit, daß ich nach reiflicher Überlegung zu dem Entschluß gekommen bin, zur katholischen Kirche überzutreten und mich auf den Priesterberuf vorzubereiten. [...] (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 72)

(283) Aber er begehrte schmerzlich, so wie er war, von ihm geliebt zu werden, und er warb um seine Liebe auf seine Art, eine langsame und innige, hingebungsvolle, leidende und wehmütige Art, aber von einer Wehmut, die tiefer und zehrender brennen kann als alle jähe Leidenschaftlichkeit, die man von seinem fremden Äußeren hätte erwarten können. (Th. Mann, *Tonio Kröger*, p. 12)

Tandis que *seine erwachsene Art, ihre flinke Art…* renvoient à des traits de caractère permanents du sujet (*er ist erwachsen, sie ist flink, etc.*), *seine kindlich korrekte Art, seine langsame und innige Art…* décrivent plutôt le sujet dans sa manière de conduire le procès : ce sont des traits de caractère visibles dans une situation donnée, et non pas permanents. En (283), *in* serait moins bien acceptable, car ce qui compte ici sont les moyens employés par

Tonio pour parvenir à ses fins : gagner l'amour de son ami. Inversement, en (277) et (278), *auf* commute difficilement avec *in*, car le trait de caractère du personnage est vu « en soi » et non par rapport à une finalité. La différence de perspective apparaît encore bien dans l'occurrence suivante, où *auf meine Weise* désigne l'attitude du sujet par rapport à un procès (*dies und das erleben*) et non des caractéristiques permanentes de la personnalité du sujet :

(284) Liebe Lisaweta dort unten in Arkadien, wohin ich bald zurückkehren werde, schrieb er. Hier ist nun also so etwas wie ein Brief, aber er wird Sie wohl enttäuschen, denn ich denke, ihn ein wenig allgemein zu halten. Nicht, daß ich so gar nichts zu erzählen, auf meine Weise nicht dies und das erlebt hätte. (Th. Mann, *Tonio Kröger*, p. 72)

En (285), nous n'avons pas description d'une personnalité, mais tout de même toujours peinture d'un sujet, le magicien qui attire Mario :

(285) Mario gehorchte. Ich sehe ihn noch die Stufen hinauf zum Cavaliere steigen, der dabei immer fortfuhr, in jener groteskmusterhaften Art mit dem Zeigefinger zu winken. (Th. Mann, *Mario und der Zauberer*, p. 120)

alors qu'en (286), le Gprep ne décrit pas le comportement du sujet, mais sa manière d'accomplir un acte particulier (parler en français) :

(286) „Erstes Paar en avant!" sagte Herr Knaak, denn es kam eine neue Tour. „Compliment! Moulinet des dames! Tour de main!" Und niemand beschreibt, auf welch graziöse Art er das stumme e vom „de" verschluckte. (Th. Mann, *Tonio Kröger*, p. 21)

In et *auf* s'opposent par conséquent par le point de vue adopté pour la description du sujet : il est décrit dans ses caractéristiques intrinsèques avec *in*, et dans ses caractéristiques extrinsèques, c'est-à-dire dans la manière dont il effectue une action, avec *auf*. La différence de perspective résulte également de l'opposition datif / accusatif, qui envisage *Weise* de manière statique ou dynamique.

Pour les cas où le représenté du Gprep ne se rapporte pas au seul sujet, les tests de commutation de *in* et *auf* donnent les résultats suivants :

(287) Seit einigen Jahren lasse ich unsere Geschichte in Ruhe. Ich habe meinen Frieden mit ihr gemacht. Und sie ist zurückgekommen, Detail um Detail und in einer Weise rund, geschlossen und gerichtet, daß sie mich nicht mehr traurig macht. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 206)

(288) Ich wußte, die Mutter, der Pfarrer, der mich als Konfirmanden unterwiesen hatte und den ich verehrte, und die große Schwester, der ich die Geheimnisse meiner Kindheit anvertraut hatte, würden mich zwar nicht schelten. Aber sie würden mich in einer liebevollen, besorgten Weise ermahnen, die schlimmer als Schelte war. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 20)

Auf commute facilement avec *in* dans ces deux exemples parce que la manière (*Weise*) peut être décrite soit pour elle-même, soit du point de vue de ses conséquences (exprimées par le

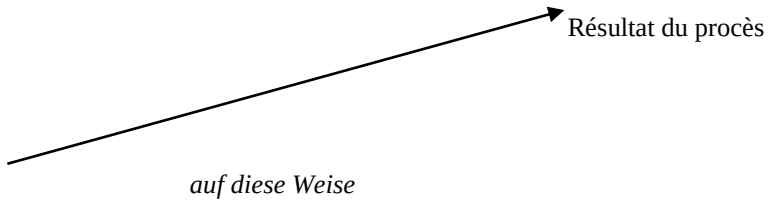
Gconj à valeur consécutive ou par le groupe relatif). Inversement, la commutation de *in* à *auf* est possible en (289) pour la même raison :

(289) Wenn ich damals sofort nach Hause gefahren wäre, hätte sich das Schicksal von einigen Menschen auf andere Weise erfüllt. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 16)

En revanche, lorsque l'idée de résultat obtenu est explicite, comme en (290), *auf* seule est possible :

(290) Und er machte sich nun daran, den Körper in seiner ganzen Länge vollständig gleichmäßig aus dem Bett hinauszuschaukeln. Wenn er sich auf diese Weise aus dem Bett fallen ließ, blieb der Kopf, den er beim Fall scharf heben wollte, voraussichtlich unverletzt. (F. Kafka, *Die Verwandlung*, p. 14)

Ici encore, la différence entre *in* et *auf* + *Weise* tient à la perspective adoptée sur le procès : *in* décrit les caractéristiques intrinsèques du GN régi, tandis que *auf* l'envisage du point de vue des conséquences que la façon de procèder (*Weise*) entraîne. Les cas fréquents de recoupement des emplois de ces deux Gprep s'expliquent par la possibilité d'adopter l'un ou l'autre point de vue sur le procès. Nous en concluons que *auf* envisage son régime comme un vecteur menant à un résultat.



La considération de l'effectuation du procès jusqu'à son terme a déjà été observée avec *aufs neue*, et celle de ses conséquences avec *auf einmal* et *auf eigene Gefahr*.

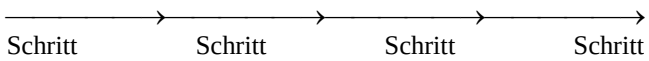
d. Les constructions du type Schritt auf Schritt

La structure syntaxique des occurrences du type *Schritt auf Schritt* est figée : elle repose sur la répétition du même lexème nominal, qui peut toutefois désigner des réalités très diverses. Cette lexie existe avec d'autres prépositions (*nach, für, um*). Le fait que ces expressions excluent l'emploi d'un article, la mise au pluriel, et l'insertion d'un qualificatif indique qu'elles ne renvoient pas à une réalité extra-linguistique : le lexème régi n'étant pas actualisé, il ne fait pas référence à un objet particulier. Cet objet est plutôt considéré du point de vue de la notion qu'il désigne hors contexte.

Le sens de *auf* reste assez transparent, même s'il est difficile de le décrire en le comparant à des prépositions concurrentes. La différence de sens entre *auf, für* et *um* est en effet peu sensible :

(291) […] – und Narses näherte sich Schrittchen auf Schrittchen Oskar, winkte Oskar zu, und auch die Dame an seinem Arm winkte. (G. Grass, *Die Blechtrommel*, p. 392)

Cette expression signifie qu'un petit pas en amène un autre. Chaque pas n'existe que parce qu'il prend appui sur le précédent :



On retrouve l'indication de manière dans l'expression *auf Schritt und Tritt*, qui fonctionne plus comme *auf + Weise / Art* que comme *Schritt auf Schritt*. Il s'agit du vecteur qui conduit à un résultat plutôt que d'une consécution immédiate :

(292) Cipolla trocknete sich aufstehend den Schweiß von der Stirn. Sie verstehen, daß ich nur ein Beispiel seiner Arbeit gab, indem ich von der Nadel erzählte, – es ist mir besonders im Gedächtnis geblieben. Aber er wandelte die Grundform mehrfach ab und durchflocht diese Versuche, so daß viel Zeit darüber verging, mit Improvisationen verwandter Art, zu denen die Berührung mit dem Publikum ihm auf Schritt und Tritt verhalf. (Th. Mann, *Mario und der Zauberer*, p. 109)

Tandis que *auf* souligne la consécution de deux éléments, dont le premier est la condition de l'existence du second, *für* insiste sur le caractère interchangeable des pas :

(293) Der weite Weg hierher schien ihn ursprünglich gar nicht angegriffen zu haben – wie war er durch die Tage gewandert, ruhig Schritt für Schritt! – jetzt aber zeigten sich doch die Folgen der übergroßen Anstrengung, zur Unzeit freilich. (F. Kafka, *Das Schloss*, p. 15-16)

En (293), le personnage avance de manière réfléchie. Chaque pas en remplace un autre, se substitue au précédent. Il en résulte une idée d'échange, de progression lente et équilibrée. La

même différence de sens entre *auf* et *für* dans ces emplois apparaît en contexte temporel, même si les deux expressions permutent facilement l'une avec l'autre :

(294) In den nächsten Tagen hatte die Frau Frühschicht. Sie kam um zwölf nach Hause, und ich schwänzte Tag auf Tag die letzte Stunde, um sie auf dem Treppenabsatz vor ihrer Wohnung zu erwarten. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 33)

(295) Aber Tonio war Konsul Krögers Sohn, dessen Getreidesäcke mit dem breiten schwarzen Firmendruck man Tag für Tag durch die Straßen kutschieren sah; und seiner Vorfahren großes altes Haus war das herrschaftlichste der ganzen Stadt ... (Th. Mann, *Tonio Kröger*, p. 8)

En (294), *auf* envisage les jours comme des entités qui se succèdent : chaque journée en amène une autre, et cette succession est sans fin. Il en résulte un sentiment d'accumulation. En (295), *für* présente les jours comme des entités interchangeables : chaque jour est indistinct des autres car il s'y produit le même événement : on voit passer dans les rues les sacs de céréales portant le nom de l'usine du consul. La différence entre *für* et *um* n'est guère perceptible :

(296) Ich erfuhr Tag um Tag, daß ich die sündigen Gedanken nicht lassen konnte. Dann wollte ich auch die sündige Tat. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 20-21)

Um présente éventuellement le jour comme une unité de mesure (cf. *um 20% steigen*). L'association de *von* et *zu* quant à elle envisage les jours comme les deux termes d'une durée et présente le procès sous un aspect « intensif » (diminution ou augmentation). Dans la durée qui conduit d'un jour jusqu'à un autre, l'acuité visuelle de Gregor diminue :

(297) Denn tatsächlich sah er von Tag zu Tag die auch nur ein wenig entfernten Dinge immer undeutlicher; das gegenüberliegende Krankenhaus, dessen nur allzu häufigen Anblick er früher verflucht hatte, bekam er überhaupt nicht mehr zu Gesicht, […]. (F. Kafka, *Die Verwandlung*, p. 33)

Les écrits de G. Grass offrent une occurrence atypique :

(298) Ich mischte einigen Zweifel in seine vaterländische Suppe – „Paar Nummern kleiner hätten es auch gebracht" – und begann dann zu fachsimpeln, indem ich noch einmal das Fundament ausschachtete: „Lauter Müll aus Leipzig und Umgebung. Jahr nach Jahr. Schicht auf Schicht Müll". (G. Grass, *Mein Jahrhundert*, p. 58)

La séquence soulignée a la même valeur que *Jahr für Jahr*. *Nach* présente les années comme se succédant de manière moins immédiate que ne le ferait *auf*.

Dans ces lexies, le représenté de *auf* est double. La préposition désigne d'une part une consécution : chaque pas ou chaque jour en entraîne un suivant dans sa continuité immédiate. D'autre part, la lexie désigne le cheminement qui mène le procès d'un point de son déroulement à un autre, ce que nous nommons vectorialité. C'est cette vectorialité qui rend possible l'expression de la manière par les Gprep en *auf*.

e. auf den ersten Blick

L'expression figée *auf den ersten Blick* décrit que le premier regard que le sujet jette sur quelque chose a pour conséquence immédiate le procès décrit dans le reste de l'énoncé. *Auf* envisage *Blick* du point de vue des conséquences, et lui imprime donc une visée télique (c'est-à-dire un bornage). L'expression est figée (sauf volonté de l'auteur de créer un certain effet). Le nom régi est défini. Il fait référence à un événement précis du contexte extra-linguistique : la première perception visuelle que le sujet a de quelque chose. Le corpus ne présente pas d'occurrence comportant un adjectif épithète, un adjectif possessif ou le remplacement de l'article défini par un indéfini :

(299) „Sie schreiben eine Hand, die miserabel ist, mein Lieber; ich möchte Sie nicht in meinem Kontor beschäftigen. Auf den ersten Blick scheint es ganz sauber, aber bei Licht besehen ist es voller Lücken und Zittrigkeiten. Aber das ist Ihre Sache und geht mich nichts an." (Th. Mann, *Tristan,* p. 81)

Auf indique que le premier regard que Monsieur Klöterjahn a jeté à l'écriture de son rival a éveillé en lui une bonne impression. L'impression de propreté est apparue grâce à ce premier regard. La préposition envisage les deux événements décrits (le regard et la semblante propreté) comme directement contigus. Non seulement le membre du Gprep est considéré comme la condition nécessaire à l'existence du procès *paraître bien propre* (cette bonne impression n'aurait pas pu apparaître si le locuteur n'avait pas lu la lettre), mais le passage de l'événement 1 (*Blick*) à l'événement 2 (*sauber scheinen*) se fait instantanément. L'énoncé dans sa totalité peut être une réponse à un questionnement sur l'opinion que le sujet se forge à propos d'un événement ou d'un état de fait (*Was halten Sie von diesem Brief?*). Le Gprep informe de la manière dont un être animé perçoit un événement qui est pour lui une nouveauté. Ce qui est en jeu, ce n'est pas la manière dont se déroule un événement pris pour lui-même, mais l'attitude intérieure du sujet qui le perçoit : sa première impression, avant toute réflexion. Le régime de *auf* est présenté comme le présupposé chronologique et logique qui permet au sujet d'asserter la suite de l'énoncé : il désigne la naissance et le développement d'une impression jusqu'à sa prise de conscience par le sujet (cf. *auf einmal*) et marque par là la borne initiale du procès. Cela est étayé par le fait que les verbes ou les noms en collocation avec *auf den ersten Blick* désignent une impression, l'attitude subjective du sujet (cf. *scheinen, einen Eindruck erwecken*) :

(300) Auch die Aufklärungsquote aller Straftaten im Bereich des Staatsschutzes stieg von 40,3 auf 43,2 Prozent. Bei den rechtsextremistischen Gewalttaten lag sie sogar bei 74 Prozent. […] Es

relativierte bei der Analyse der Taten den Eindruck, den die Statistik auf den ersten Blick erweckt. (*Stern*, 2.03.2001, « Mehr rechtsextremistische Gewalttaten als je zuvor »).

Dans la revitalisation de la lexie en (301), la première perception de la voix de l'orateur engendre également pour conséquence immédiate un sentiment imprévu, non réfléchi (*Liebe*) :

(301) Es war nicht die berühmte Liebe auf den ersten Blick, sondern auf den ersten Ton. Seine warme Stimme war es, die auf mich einen derartigen erotischen Zauber ausübte, daß ich völlig ins Träumen geriet und nach anderthalb Stunden halb betäubt nach Hause fuhr. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 16-17)

Sauf cas de jeu sur la langue comme dans l'exemple précédent, la seule modification qu'accepte la lexie est le remplacement de *erst-* par *zweit-*. Quand le Gprep a pour base *nach*, il ne correspond plus à une lexie :

(302) Ich muß in der Tat einen komischen Vogel, wenn nicht einen Raben, dann eine Krähe abgegeben haben, zumal mir die Schöße des Rockes ein Stück Weg hinterherhingen, einer Schleppe gleich die Asphaltdecke der Straße aufwischten; ich hinterließ eine breit majestätische Spur, die Oskar schon nach dem zweiten Blick über die Schulter stolz machte und eine in ihm schlummernde, noch nicht ganz ausgetragene Tragik andeutete, wenn nicht versinnbildlichte. (G. Grass, *Die Blechtrommel*, p. 308)

Le régime accueille une expansion par Gprep, ce qui n'est pas possible avec *auf* : *?auf den ersten Blick über die Schulter* conférerait à *Blick* une dimension réelle et spatiale qu'il n'a pas dans la lexie. Nous notons que le GV en collocation avec *nach* + *Blick* (*stolz machen*) renvoie aussi aux sentiments du sujet. La différence que véhicule *nach* par rapport à *auf* est une moins grande immédiateté entre la perception visuelle et le sentiment qu'elle éveille.

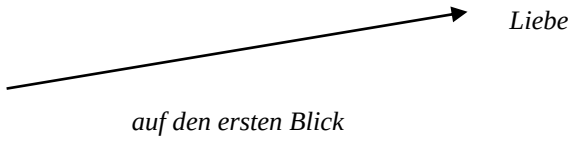
Régi par *mit*, *Blick* acquiert une valeur instrumentale :

(303) Ein schwach geworfener Apfel streifte Gregors Rücken, glitt aber unschädlich ab. Ein ihm sofort nachfliegender drang dagegen förmlich in Gregors Rücken ein; Gregor wollte sich weiterschleppen, als könne der überraschende unglaubliche Schmerz mit dem Ortswechsel vergehen; doch fühlte er sich wie festgenagelt und streckte sich in vollständiger Verwirrung aller Sinne. Nur mit dem letzten Blick sah er noch, wie die Tür seines Zimmers aufgerissen wurde, und vor der schreienden Schwester die Mutter hervoreilte […]. (F. Kafka, *Die Verwandlung*, p. 42)

Le regard est l'instrument qui permet au sujet de voir une scène. Le Gprep renvoie au moyen objectif, réel, qui permet à un événement de s'accomplir, et non à la subjectivité du sujet. Le verbe en collocation avec le Gprep désigne une perception objective (*sehen*), et non une impression.

Auf se distingue donc des autres prépositions employées en contexte similaire par une plus grande abstraction. *Auf den ersten Blick* désigne l'impulsion qui entraîne instantanément un sentiment spontané, non réfléchi. Deux représentations sont liées à *auf* : d'une part l'idée

de vectorialité (le GN régi désigne l'événement qui mène au procès), et d'autre part celle de consécution immédiate (le procès est la conséquence directe de l'événement désigné par le GN).



Les analyses menées au chapitre VI nous ont permis d'observer le passage progressif de représentés relativement concrets et spatiaux à des représentés plus abstraits. En I, *auf* présente son régime comme un support dématérialisé, en II comme un vecteur dématérialisé, et en III comme un vecteur abstrait, renseignant sur la manière dont s'effectue le procès. Nous ne considérons pas que certains de ces emplois soient dérivés des autres : la transition s'opère surtout par la plus grande abstraction du GN régi et par la plus grande lexicalisation du Gprep.

Dans la progression qui mène de I à III, le trait 'nécessaire', jusqu'ici toujours associé au site, tend à disparaître, de même que le trait 'non-clos', que nous retrouvons toutefois sous la forme d'une 'visée extrinsèque' quand il est possible de comparer *auf* à *in* (cf. *Weise / Art*). À cause d'une part de la présence systématique de l'accusatif (quand il est visible) dans les emplois abstraits, et d'autre part de l'ancrage des procès dans le temps plutôt que dans l'espace, apparaissent aussi les idées de prospectivité et de consécution. Le 'contact' – ou la 'coïncidence' – entre cible et site ne se fait plus dans l'espace, mais dans le temps. Les trois sous-groupes réunis au chapitre VI ont ceci de commun que *auf* désigne la **'coïncidence d'une cible avec un site envisagé comme son support ou vecteur'**. Dans les emplois abstraits, le rôle de la cible n'est plus tenu par le sujet seul, mais par le procès entier.

CHAPITRE VII

LE SITE COMME BORNE

Comme nous l'avons brièvement remarqué antérieurement, lorsque *auf* a un représenté abstrait, le cas associé à la préposition se fixe sur l'accusatif[66]. C'est de ces emplois que nous rendons compte dans ce chapitre, et nous aurons l'occasion d'observer de nouveau cette affinité entre *auf* et l'accusatif lors de l'analyse des emplois régis de la préposition. Le hasard ayant certainement un rôle limité dans la constitution des faits de langue, la présence de l'accusatif s'explique par une grande parenté entre le signifié de ce cas et celui de *auf*, et par la propriété qu'ont ces deux signes de se compléter de manière idéale. Nous rejoignons donc ici les vues que D. Baudot exprime à propos de *durch* :

> Nous n'irons pas jusqu'à dire que la préposition est régie par le cas, cela relèverait de la boutade, et, de plus, il faudrait alors dire que tel cas peut régir plusieurs prépositions, mais nous émettons l'hypothèse que certaines prépositions dont *durch* doivent être des éléments sémantiquement compatibles avec le désigné produit par la connexion de telle base nominale avec tel cas.[67]

Et plus loin :

> Nous ne disons pas que la langue pourrait se passer de la préposition, le cas se suffisant alors à lui-même ! Nous disons simplement qu'il y a une nécessaire compatibilité entre ces deux éléments et que cette compatibilité relève du niveau sémantique.[68]

Les emplois de *auf* regroupés dans ce chapitre s'effectuent tous avec l'accusatif. À cause de ce cas, la 'coïncidence' véhiculée par *auf* est présentée de manière dynamique, comme point de départ ou aboutissement d'une tension. Si dans le chapitre précédent le Gprep désignait le vecteur du procès, il marque ici son bornage, soit à son début (cf. *auf jemandes Wink handeln*), soit à son terme (cf. *auf den Tod krank sein*). *Auf* borne également le représenté de son régime, puisqu'elle le présente soit comme tendu vers un but (cf. *auf Befehl*

---

[66] Le cas n'est pas toujours visible (cf. *auf immer…*).
[67] D. Baudot, *op. cit.*, p. 19.
[68] *Ibid*, p. 20.

handeln), soit comme un but atteint (cf. *in der Nacht auf Montag*) ou susceptible d'être atteint (cf. *der Kampf aufs Messer*).

I. LE RÉGIME DE AUF DÉSIGNE LA BORNE INITIALE D'UN PROCÈS

Dans un large groupe d'emplois, le Gprep désigne une impulsion, c'est-à-dire l'événement réel qui engendre dans sa continuité chronologique le procès exprimé dans le reste de l'énoncé. Il marque la borne initiale du procès, son élément déclencheur. Le nom régi par *auf* désigne un événement orienté vers une réaction. *Auf* désigne la coïncidence entre cet événement et le début du procès : elle envisage donc son régime comme télique (au sens de borné, *zielgerichtet*). L'accusatif présente la coïncidence entre le support d'après de *auf* et le reste du procès comme un processus dynamique, et non comme un état de fait statique. L'addition des sèmes de la préposition, de l'accusatif, et du nom régi fait naître le représenté 'tension dirigée vers un objectif réel et atteint'.

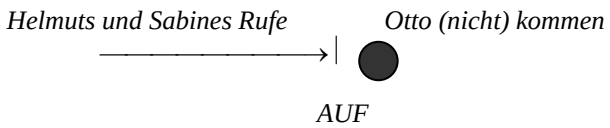
A. Le support d'après désigne un signal

Les énoncés illustrant ces emplois suivent tous le même schéma, dont voici les caractéristiques : au début d'un seul et unique procès, un message est exprimé dans une situation 1 par une personne A. Ce message est destiné à être perçu par une personne B pour qu'elle engage une situation 2. À l'apparition de la situation 2, la situation 1 disparaît et l'action progresse. *Auf* renvoie alors à l'« après » immédiat du représenté du nom régi : le premier événement est orienté vers l'atteinte d'un but ; le second est engendré par le premier. La réalisation, et même l'existence du second événement, reposent sur l'existence du premier. Nous retrouvons donc la représentation dégagée pour les emplois spatiaux concrets de *auf* selon laquelle le site est 'nécessaire à l'existence de la cible' et dont nous avons observé un avatar abstrait avec *auf den ersten Blick*. Dans cette première occurrence :

> (304) Als Otto plötzlich verschwunden war und <u>auf Helmuts und Sabines Rufe</u> nicht kam, steckte Helene Buch vier Finger in ihren Mund und pfiff, daß der Wald gewaltig hallte und Otto sofort zurückkam. (M. Walser, *Ein fliehendes Pferd*, p. 85)

auf indique que les appels de Helmut et Sabine sont tendus vers un objectif : que le chien leur signale sa présence. Ils espèrent que leurs appels serviront de stimulus au retour du chien,

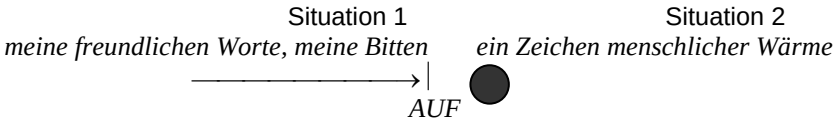
c'est-à-dire que la fin de leurs appels coïncidera avec le début du retour du chien. L'existence de la situation 2 serait conditionnée par la présence de la situation 1 (cris des personnages). Mais leurs cris ne débouchent pas, contrairement à leurs espoirs, sur une nouvelle situation, en l'occurrence la réapparition de Otto.



Dans l'occurrence suivante, il est dit que par la gentillesse des mots qu'il a prononcés, et par les demandes qu'il a adressées à maintes reprises à son interlocuteur, Ui escomptait un certain résultat. Il comptait éveiller l'amitié ou du moins la compréhension de Dullfeet :

(305) UI Leider!
Auf meine freundlichen Worte erntete ich – was?
Ein kaltes Schweigen! Schweigen war die Antwort
Wenn ich auf freudiges Einverständnis hoffte.
Und wie hab ich gehofft, auf meine ständigen
Fast schon erniedrigenden Bitten um Freundschaft
Oder auch nur um billiges Verständnis
Ein Zeichen menschlicher Wärme zu entdecken!
(B. Brecht, *Der aufhaltsame Aufstieg des Arturo Ui*, p. 111)

Ui espérait que son attitude serait la base d'une nouvelle relation, en l'occurrence amicale, avec Dullfeet. Or, ses mots amicaux n'ont éveillé qu'un silence froid. De même, il souhaitait que ses prières fassent naître un nouveau phénomène, jusque-là inexistant : un signe de chaleur humaine venant de son interlocuteur. Nous voyons donc que le Gprep à base *auf* exprime le fait qu'une situation 2, jusque-là inexistante, apparaît grâce à un procès 1, engagé de manière à provoquer son existence. La fin de 1 coïncide avec le début de 2. La situation 1 n'est pas un moyen pour parvenir à un but (situation 2), mais une impulsion destinée à causer la situation 2. À l'apparition de la situation 2, la situation 1 disparaît. En fait, il semble s'agir d'un seul et même procès, divisé en deux situations. La situation 1 est dirigée vers la situation 2 et s'évanouit, se transformant dans sa « continuatrice » dès que celle-ci apparaît :



Dans cet emploi, le régime de *auf* peut être soit un GN – identifié par un article défini, un adjectif possessif ou un génitif antéposé, qualifiable par diverses épithètes, et pouvant figurer

au singulier ou au pluriel : le régime de *auf* renvoie alors à un événement extra-linguistique bien précis (cf. (304), (305)…) – soit un lexème non actualisé (*auf Befehl, auf Wunsch…*). Le nom régi désigne toujours un signal ou un souhait exprimés par une personne. Quelqu'un exprime d'une manière ou d'une autre le vœu qu'un tiers engage une action visant à produire un changement dans la situation présente[69]. Les verbes des occurrences désignent une réponse à ce stimulus (*kommen, etwas ernten, etwas entdecken, etwas nennen…*). Au niveau syntaxique, le Gprep occupe très souvent la première place de l'énoncé (sans que cette position soit pour autant obligatoire), ce qui est logique puisqu'il décrit la cause du procès. L'occurrence suivante mérite d'être mentionnée car elle sort de l'ordinaire :

(306) Rauchen Sie wieder, fragt die Stimme, und Bremer glaubt, ein demonstratives Schnüffeln zu hören. Ja, ein Rückfall. Ich habs von Herrn Zwerg gehört, sagt der fadenscheinige Militärmantel, Sie holen sich wieder Zigaretten auf Ihre Marken. Haben Sie doch früher immer gegen Kartoffeln getauscht. Ja, und? (U. Timm, *Die Entdeckung der Currywurst*, p. 61-62)

Certes *Marke* désigne un stimulus beaucoup moins net que *Frage, Wink…*, mais dans le contexte de la guerre, donner son ticket de rationnement à un commerçant entraîne normalement chez lui la réaction qui consiste à délivrer les denrées demandées. De plus, cet exemple est intéressant parce qu'il est à cheval sur le 'stimulus' et le 'statut': comme dans *er ist auf Urlaub* ou *sie sind auf Besuch da*, le Gprep désigne la notion – souvent officielle, administrative – qui autorise le sujet à agir comme il le fait (voir ses proches ou ici acheter des cigarettes). Au niveau cognitif, statut et stimulus sont très certainement liés par l'idée du fondement logique d'un événement ou procès.

Ce n'est plus à *in* que *auf* s'oppose dans ces emplois. Il est plus intéressant de confronter cette préposition avec *bei*, *nach* et *durch*, ces dernières éveillant des représentations proches de celle que *auf* exprime, sans toutefois se superposer à elle. Comparons :

(307) […] den Rest wird er sorgsam aufheben, um als Hamburger Trunkenbold gegen Abend zu tun, was er sich selbst schuldig ist: er wird eine Taxe heranwinken, und auf die skeptische Frage nach dem Fahrtziel wird er dem Chauffeur das Obdachlosen-Asyl nennen: Pik-As. (S. Lenz, *Leute von Hamburg*, p. 45)

(308) Ich staunte: wen grüßte er da, der Fremde unter Fremden? Er errötete leicht bei meiner Frage und erklärte, beinahe sich entschuldigend, wir seien an einer Kirche vorbeigefahren, und bei ihnen in Polen, wie in allen streng katholischen Ländern, werde es von Kindheit an geübt, vor jeder Kirche und jedem Gotteshaus den Hut zu senken. (S. Zweig, *Vierundzwanzig Stunden aus dem Leben einer Frau*, p. 71)

[69] Nous avons rencontré *auf die Anfrage, Nachfrage, Frage, auf jemandes Antrag, Anruf, Anordnung, Anweisung, Aufforderung, Bedrohung, Befehl, Bestellung, Bitte, Druck, Einladung, Empfehlung, Geschrei,*

De la confrontation de ces deux exemples, il ressort que *auf* et *bei* éveillent des images certes proches, mais bien distinctes. Dans le premier cas (307), la question du chauffeur de taxi est présentée par *auf* comme orientée vers un but : obtenir une réponse qui lui fera savoir où il doit conduire son passager. L'ivrogne fait alors coïncider sa réponse avec la question du chauffeur de taxi et se sert de cette dernière comme d'un point d'appui. Le Gprep régi par *auf* désigne d'une part le point de coïncidence entre deux procès : une question, et une réponse qui vient s'adapter à la question posée. D'autre part, il s'ajoute à la notion de coïncidence l'idée que la première action engendre l'autre de manière immédiate ('succession immédiate', qui apparaît en contexte temporel). Dans le second cas en revanche (308), le jeune homme rougit quasiment pendant que sa protectrice lui pose une question. *Bei* indique que les deux actions sont concomitantes. La narratrice ne cherche pas à indiquer que l'une des deux actions est la cause de l'existence de l'autre, ni que l'une succède à l'autre, mais qu'elles sont co-présentes.

Comparons maintenant *auf* à *durch* :

(309) Das besonders kindlich-altkluge dieses Wunsches bestand darin, daß Hans auf K. herabsah wie auf einen jüngeren, dessen Zukunft sich weiter dehne als seine eigene, die Zukunft eines kleinen Knaben. Und es war auch ein fast trüber Ernst mit dem er, durch Fragen Friedas immer wieder gezwungen, von diesen Dingen sprach. (F. Kafka, *Das Schloss*, p. 187)

Durch partage avec *auf* l'idée que l'un des deux événements engendre l'autre. Comme *auf*, *durch* implique que le régime désigne un événement déterminant pour l'effectuation du procès. Mais contrairement à celui de *auf*, le représenté de *durch* ne comprend pas l'idée de coïncidence immédiate de deux événements. Si c'est certes à cause des questions posées par Frieda que naît le discours de Hans, le narrateur cherche en premier lieu à rendre compte du fait que les questions sont le moyen choisi par Frieda pour faire parler Hans (sorte de complément du passif-bilan), et non pas ce sur quoi Hans s'appuie pour énoncer une réponse. *Durch* indique que le premier événement est le moyen employé pour parvenir à une fin, tandis que *auf* considère les deux éléments comme successifs, le second étant la continuité immédiate du premier.

Le représenté de *nach* n'est pas non plus très éloigné de celui de *auf*, dans la mesure où cette préposition indique aussi la succession d'un événement à un autre. Mais *nach* n'implique pas que cette succession soit immédiate, ni que l'événement second dans l'ordre chronologique apparaisse grâce au premier :

(310) Erst als K. in sie drang, antwortete sie nach mehreren Weigerungen ausführlicher, ohne aber hiebei von ihrer Arbeit abzulassen, was sie nicht aus Fleiß tat, denn die Arbeit ging dabei doch

> gar nicht vorwärts, sondern nur um nicht gezwungen zu sein, K. anzusehn. (F. Kafka, *Das Schloss*, p. 191-192)

Les refus de parler de l'aubergiste n'engendrent pas sa réponse finale. Le narrateur indique simplement que cette réponse succède à plusieurs refus. En outre, nous notons qu'avec *nach*, *Weigerung* concerne la même personne que le sujet grammatical, tandis que le régime de *auf* dans ce groupe d'emplois renvoie nécessairement à un être différent de celui qui engage l'événement n°2. L'opposition des deux Gprep *auf Wunsch* et *nach Wunsch* permet d'entrer un peu plus dans les détails :

(311) ANKLÄGER Frau Zeugin
Erinnern Sie sich an den Wortlaut der Briefe
ZEUGIN 5 Trotz aller medikamentöser Pflege
ist es leider nicht gelungen
das Leben des Inhaftierten zu retten
Wir sprechen Ihnen zu diesem großen Verlust
unser aufrichtigstes Beileid aus
<u>Auf Wunsch</u> kann Ihnen die Urne
gegen Nachnahme von 15 Mark zugestellt werden
(P. Weiss, *Die Ermittlung*, p. 59)

L'emploi de *auf* en (311) indique que si le destinataire de la lettre en exprime le désir, il pourra récupérer l'urne contenant les cendres du « défunt ». Exprimer ce souhait (situation 1, gouvernée par l'acteur A) reviendra à adresser à l'autorité compétente (acteur B) un message lui demandant d'engager une action (situation 2) qui sera la continuité immédiate de l'action engagée par l'acteur de la situation de départ (situation 1). Le souhait du destinataire de la lettre est alors la condition nécessaire à la délivrance de l'urne (où nous retrouvons l'idée que le site est le 'vecteur nécessaire à l'existence de la cible'). Les auteurs de la demande sont nécessairement différents des expéditeurs de l'urne (contrairement à ce qui se produit avec *nach*). Le régime n'est certes pas actualisé, mais il n'y a pas de différence de représenté entre ce lexème régi seul et les GN précédents. On peut très bien remplacer *auf Wunsch* par *auf ihren Wunsch*.

Observons maintenant une occurrence de *nach Wunsch* :

(312) Aber es mußte sehr schnell Ordnung gemacht werden, denn nachher sollte K. doch das Gabelfrühstück holen und der Lehrer hatte schon großen Hunger und Durst. K. versicherte, es werde alles nach Wunsch geschehn; ein Weilchen sah der Lehrer zu, wie K. sich beeilte, die Lagerstätte wegräumte, die Turngeräte zurechtschob […]. Der Eifer schien den Lehrer zu befriedigen […] (F. Kafka, *Das Schloss*, p. 191)

En (311) comme en (312), le déroulement des événements est conditionné par l'expression d'un souhait. Mais avec *auf Wunsch*, le souhait est dit influer immédiatement sur le fait d'agir (le souhait déclenche l'action), tandis qu'avec *nach Wunsch*, il influe sur la manière dont est menée l'action (l'action s'adapte aux souhaits des uns et des autres). De plus, dans le cas de *nach Wunsch*, le souhait peut être formulé par plusieurs personnes – dont le sujet de l'action n°2 –, tandis qu'avec *auf Wunsch*, l'auteur du souhait est nécessairement différent de l'auteur de l'action seconde.

L'observation de l'alternance de *auf* et *unter* livre des résultats particulièrement intéressants :

(313) ZEIT: Wie sprang der Deregulierungsbazillus auf Europa über?
LUTTWAK: Praktisch nur auf massiven Druck der Amerikaner, lediglich die Briten haben es aus freien Stücken gemacht. (*Die Zeit*, Nr. 50/ 1999, « Wenige gewinnen, viele verlieren »)

Auf indique que c'est la pression exercée par les Américains qui a directement rendu possible la déréglementation en Europe, sauf en ce qui concerne la Grande-Bretagne. La pression des Américains est le fondement, la condition de la déréglementation en Europe. Sans elle, celle-ci ne serait pas apparue. Nous remarquons que l'emploi de *auf* par la personne interrogée répond à la question *Wie?* posée par le journaliste. En conséquence, le Gprep à base *auf* indique à la fois l'origine / la cause de la réalisation d'un procès, mais aussi la manière dont celui-ci s'effectue. L'impulsion constitue le vecteur de l'action. À la différence des occurrences précédentes, il n'est pas dit que le procès succède immédiatement à l'impulsion. Le Gprep désigne plus une cause qu'une continuité immédiate. Schématiquement :

Auf Druck alterne dans notre corpus avec *unter + Druck* :

(314) Er arbeitete stumm, abgeschlossen, unsichtbar und voller Verachtung für jene Kleinen, die […] in erster Linie glücklich, liebenswürdig und künstlerisch zu leben bedacht waren, unwissend darüber, daß gute Werke nur unter dem Druck eines schlimmen Lebens entstehen, daß, wer lebt,

> nicht arbeitet, und daß man gestorben sein muß, um ganz ein Schaffender zu sein. (Th. Mann, *Tonio Kröger*, p. 27)

Comme dans le cas de *auf Druck*, c'est ici aussi la pression qui fait naître les œuvres de qualité. Mais le choix de la préposition *unter* signale que les deux événements sont envisagés comme les manifestations d'un rapport de soumission, et non de causalité. De plus, la pression constituée par la vie difficile que mène délibérément l'artiste ne s'interrompt pas lorsque les œuvres de qualité sont créées : *unter* n'indique pas qu'il y ait continuité entre les deux événements. Bien au contraire, la durée de l'événement 1 est la condition d'existence de l'événement 2. *A contrario*, en (313), l'emploi de *auf* implique que la pression exercée par les Américains, devenue inutile, s'est arrêtée dès lors que la déréglementation est apparue sur le vieux continent.

L'analyse de l'alternance des prépositions régissant *Befehl* dans le corpus nous aide à préciser le sémantisme de *auf* :

> (315) Wenn wir den Krieg gewonnen hätten,
> dann wäre jedermann Soldat.
> […]
>
> Dann würde <u>auf Befehl</u> geboren.
> Weil Menschen ziemlich billig sind.
> Und weil man mit Kanonenrohren
> allein die Kriege nicht gewinnt.
> (E. Kästner, « Die andere Möglichkeit », *Gedichte*, p. 125-126)

L'emploi de *auf* signifie ici que – dans l'hypothèse où l'Allemagne aurait gagné la guerre – l'accroissement du nombre des naissances serait apparu à cause de l'impulsion que constituent les ordres venus d'en haut. La croissance de la natalité aurait été la conséquence directe de l'ordre donné. Sans cette directive, les naissances destinées à fournir la « chair à canon » ne seraient pas apparues d'elles-mêmes. Les ordres exprimeraient le souhait qu'une ou plusieurs personnes, par leur action, transforment une situation 1 en une situation 2, et fassent apparaître un nouvel état de choses. *Nach* a un représenté assez proche :

> (316) Was die Welt von armen Leuten verlangt, erfüllten sie bis zum äußersten, der Vater holte den kleinen Bankbeamten das Frühstück, die Mutter opferte sich für die Wäsche fremder Leute, die Schwester lief <u>nach dem Befehl</u> der Kunden hinter dem Pulte hin und her, aber weiter reichten die Kräfte der Familie schon nicht. (F. Kafka, *Die Verwandlung*, p. 45)

Si F. Kafka avait écrit *die Schwester lief auf den Befehl der Kunden hin und her*, cela aurait voulu dire que c'est « sur l'impulsion » donnée par les ordres des clients que Grete court. Or, cette représentation est bien différente de celle éveillée ici par l'emploi de *nach dem Befehl*.

Avec *auf*, la deuxième action est la réponse directe, immédiate à un premier événement considéré comme stimulus. Avec *nach*, l'action n° 2 succède plus souplement à la première : Grete n'obéit pas immédiatement aux clients, mais agit selon eux, en fonction de leurs commandes.

Lorsque le régime n'est pas actualisé (*etwas auf Befehl machen, etwas auf Wunsch bekommen*), l'auteur du signal désigné par le régime est clair en contexte (l'état dictatorial dans un cas, le destinataire de la lettre dans l'autre). Lorsque le GN est actualisé, il est toujours identifié, par un article défini (*auf die Frage …*), par un adjectif possessif (*auf meine Bitten…*), ou encore par une expansion au génitif (*auf Helmuts Rufe, auf Druck der Amerikaner*), ou par un Gprep (*auf ein kurzes Zeichen von mir*). On voit donc que l'auteur du signal est le plus souvent mentionné. Cela, ajouté au représenté du régime, montre que le régime sous-entend la présence d'un sujet agentif. L'emploi d'un article indéfini (*auf einen Wink machte ich das und das…*), ainsi que celui d'un numéral supérieur à un, sont étranges (*auf zwei Einladungen ging ich dorthin…*) : l'origine du signal doit être clairement identifiée, afin qu'une réaction soit possible.

La possibilité qu'ont les prépositions d'offrir des sens différents quoique peu éloignés ne dépend pas seulement d'elles, mais aussi des sémantismes en œuvre dans l'énoncé. La possibilité ou l'impossibilité d'employer telle ou telle préposition dans tel ou tel contexte est due aux affinités ou incompatibilités qui existent entre les sèmes « puissanciels » de la préposition (son signifié qui rend possibles ses différents représentés en contexte), le sens du régime et celui du verbe (cf. nos remarques sur le diastème développées au chapitre V). Les exemples qui suivent montrent que le Gprep se construit à condition que la préposition et son régime aient des sèmes communs. Ainsi en :

(317) Auch *Bringing Out The Dead* bezieht einen großen Teil seines ästhetischen Reizes wieder aus reportagehaften, wie aufgeschnappt wirkenden Episoden […]. So ließ sich auch in *Casino* (1995) die Welt von Glücksspiel und organisiertem Verbrechen ebenso als irdisches Jammertal verstehen, in dem der Mensch zur Sünde verdammt ist, wie als Fegefeuer, in dem er <u>unter Qualen</u> von seinen Sünden befreit wird. (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « Die Nacht durchschreiten »)

Qualen ne peut pas être régi par *auf* parce que cette dernière préposition exige que la personne concernée par le régime soit différente du sujet de l'action n°2. En revanche, *auf* fonctionne avec *Befehl, Zeichen, Signal, etc*. parce que ces noms impliquent un émetteur et un destinataire distincts. *A contrario, die Qual* désigne un procès subi, sans qu'il soit fait mention de l'auteur ou de la cause de la torture. Cette idée de procès subi qu'exprime *Qual*

s'accordant à merveille avec l'idée de soumission qu'exprime en contexte la préposition *unter*, c'est l'emploi de cette dernière qui s'impose, et non celui de *auf*.

Zwang et *Gewalt* impliquent certes qu'un sujet effectue une certaine action, qui concerne de très près un destinataire ; mais le propre de la contrainte et de la violence est qu'on ne peut pas les contrer : on ne peut que les subir. Ce ne sont pas des stimuli, mais des jougs. C'est pourquoi *unter* s'impose également pour régir ces noms :

> (318) Wenn nur die Angeklagten da waren – konnten dann die Bewohner des Dorfs die paar Frauen nicht überwältigen und selbst die Türen der Kirche aufschließen? Muβten sie nicht auf eine Linie der Verteidigung einschwenken, bei der die Angeklagten unter einem auch sie, die Zeugen, entlastenden Zwang handelten? Unter der Gewalt oder dem Befehl von Wachmannschaften, die doch noch nicht geflohen waren […]? (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 110)

Dans le Gprep *unter dem Befehl von Wachmannschaften*, *unter* pourrait alterner avec *auf* : le représenté engendré serait certes un peu différent – comme nous l'avons observé lors de la confrontation entre *auf* et *unter* + *Druck* – mais le Gprep aurait un sens. Les ordres sont quelque chose que l'on peut subir (*unter*), ou bien auquel on peut répondre par une action (*auf*). La traduction en français ferait apparaître que *Befehl* désigne en allemand autant un signal qu'une forme d'oppression, puisqu'on a *sur l'ordre*, mais *sous le commandement*. En revanche, **auf die Gewalt oder den Befehl von Wachmannschaften* est inacceptable puisque **auf die Gewalt von Wachmannschaften* est aussi inacceptable que **auf einen Zwang handeln*. En outre, on note que *unter* s'emploie ici toujours avec le datif, tandis que *auf* s'associe à l'accusatif, l'alternance des cas prenant part à cette opposition dynamisme *vs*. passivité. *Auf* régit également très mal des noms exprimant une façon d'être générale, un trait de caractère, *etc*., même si cette façon d'être regarde le sujet de l'action n°2. Cela tient d'une part à ce que le régime de *auf* ne peut pas désigner une notion générale (un événement 1) qui perdure pendant que l'événement 2 s'accomplit, et d'autre part à ce qu'il doit désigner un événement auquel il est possible de répondre. Les énoncés construits suivants sont donc inacceptables :

> * auf seine Geduld machte ich das und das
> * auf sein Misstrauen ging ich weg ….

À *auf / unter* correspond en français l'opposition *sur / sous* dans des emplois très proches (cf. *il travaille sur contrat / il travaille sous contrat*). Les mécanismes de cette opposition ont été très finement analysés par J.-C. Anscombre :

> […] La nature aspectuo-temporelle du groupe nominal régi par sur/sous sera déterminante pour le choix de la préposition. Les groupes nominaux à interprétation « active » préféreront *sur*, ceux à interprétation « stative » éliront plutôt *sous*, et enfin, ceux admettant les deux interprétations se combineront avec les deux prépositions. […] On retrouve donc une opposition qui semble traverser toute la langue : celle entre événement et propriété (cf. Galmiche (1986)). On explique ainsi que l'on ait *sur ordre / sous commandement*, et non l'inverse. L'ordre est l'action type, alors que le commandement relève de la capacité. Lorsque *sur* est combinable avec *commandement*, ce dernier a un autre sens, comme dans *sur commandement d'huissier*, où il s'apparente alors sémantiquement à *injonction*.[70]

[70] J.-C. Anscombre, « Sur / sous : de la localisation spatiale à la localisation temporelle », *Lexique* 11, 1993, p. 115.

La représentation véhiculée par *auf* dans ces emplois est également présente dans les adverbes *daraufhin*, *drauflos*, et dans les substituts anaphoriques *hierauf, worauf…* :

(319) „Dann gehen wir also", sagte er dann und sah zu Herrn Samsa auf, als verlange er in einer plötzlich ihn überkommenden Demut sogar für diesen Entschluß eine neue Genehmigung. Herr Samsa nickte ihm bloß mehrmals kurz mit großen Augen zu. Daraufhin ging der Herr tatsächlich sofort mit langen Schritten ins Vorzimmer […]. (F. Kafka, *Die Verwandlung*, p. 57)

(320) Ich habe unlängst das Heft gefunden, in das ich eintrug, was ich für Hanna im Lauf der Jahre aufgenommen habe. Die ersten zwölf Titel sind offensichtlich gleichzeitig notiert; ich habe wohl zunächst drauflos gelesen und dann gemerkt, daß ich ohne Notizen nicht behalte, was ich schon gelesen habe. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 175)

Ces adverbes sont lexicalisés, et le déictique à fonction anaphorique *da* ne renvoie pas toujours à un élément bien précis du contexte linguistique ou extra-linguistique. Toutefois, en (319), *da* reprend la situation décrite dans le premier énoncé : l'hôte se fait confirmer le congé que lui donne M. Samsa, et fait succéder immédiatement à cette confirmation son départ de la pièce. L'emploi de *drauflos* est un peu différent, puisque *d- (da)* ne renvoie pas à un événement précis. Cependant, il est facile de voir la représentation véhiculée par ce lexème : l'action est engagée par le personnage comme succédant immédiatement à sa décision. *Darauflos gehen*, *darauflos fahren*, *darauflos lesen* indiquent que l'action est la conséquence immédiate d'un élan : la décision d'agir (de lire, de partir…) n'est pas séparée de sa mise en pratique par un quelconque moment de réflexion. On retrouve donc là, liée à *auf*, l'idée de consécution immédiate.

Auf véhicule la même représentation dans les anaphoriques *hierauf* et *worauf*, l'antécédent de *hier-* ou de *wo-* désignant l'événement 1 entraînant comme conséquence immédiate le procès décrit dans l'énoncé dans lequel ils figurent :

(321) „Ja, das ist merkwürdig", sagte sie. „Übrigens verstehe ich es, wenn ich mir Mühe gebe." Hierauf erwiderte er, daß es irgendwelcher Mühe nicht lohne, und dann lachten sie miteinander. (Th. Mann, *Tristan*, p. 31)

(322) Herrn Klöterjahns Gattin und ihre ältere Freundin unternahmen einen kurzen Spaziergang, worauf sie in ihre Gemächer zurückkehrten. (Th. Mann, *Tristan*, p. 51)

L'expression *tags darauf* est équivalente à *am darauffolgenden Tag*. Ici encore, il s'agit du jour suivant immédiatement une date dont il a été question dans le contexte antérieur :

(323) Das Finanzgericht Köln widerlegte vorigen Mittwoch eindrucksvoll Volkes Meinung, wonach die Mühlen der Justiz langsam mahlen. Innerhalb von zwei Stunden erledigten die Kölner Finanzrichter 23 Klagen – macht pro Fall 5 Minuten und 13 Sekunden.
Schon tags darauf konnten die Anwälte per Telefon die Urteile erfahren: alle Klagen abgewiesen. (*Der Spiegel*, Nr. 47/ 1999, p. 128)

On peut également intégrer à ce groupe d'emplois l'expression *jemandem aufs Wort glauben*. Le fonctionnement de *auf* y procède en effet d'un mécanisme comparable à celui en

œuvre dans les occurrences précédentes : lors d'un événement 1, une personne 1 énonce un message, qui a pour conséquence d'entraîner un événement 2 dont l'initiateur est différent de la personne 1. Dans cette locution, la parole prononcée est la condition de l'apparition de l'action *croire quelqu'un.* Comme dans *auf seine Marken Zigaretten holen*, le régime de *auf* désigne la garantie, la justification du procès :

(324) SCHMITZ […]
Kein Aber, Herr Biedermann, kein Aber! sag ich: Sie sind keiner von denen, der in der Wirtschaft ein großes Maul verreißt, weil er Schiß hat. Ihnen glaub ich's. Leider kein freies Bett! – das sagen alle – aber Ihnen, Herr Biedermann, glaub ich aufs Wort ... (M. Frisch, *Biedermann und die Brandstifter*, p. 15-16)

Ce dernier exemple ne correspond pas parfaitement aux précédents, car l'idée que la personne A agit intentionnellement de manière à provoquer l'action menée par la personne B n'est pas explicite. Néanmoins, les paroles que l'on prononce sont généralement faites pour être crues. Dans l'expression *auf mein Wort*, l'intention du sujet A est en revanche claire : le locuteur présente ses paroles comme propres à entraîner la confiance de son interlocuteur. Elles doivent être interprétées comme fiables :

(325) „[…] Den Kostenpunkt werden die Herren nicht erraten. Sage und schreibe fünf Schilling pro Kopf. Das Essen, ich bitte, brillant, üppig, mittags à drei Gänge, abends à vier Gänge. Hören Sie: Eine Suppe, eine Vorspeise, Braten mit zwei Gemüsen, eine Nachspeise, Käse, Obst, alles mit Butter oder bestem Fett zubereitet, auf mein Wort, ich übertreibe nicht…" (F. Werfel, *Eine blaßblaue Frauenschrift*, p. 72)

En résumé, dans tout ce groupe (A), *auf* désigne la **'continuité immédiate du procès avec le représenté du support d'après'**. Le GN régi est considéré comme le vecteur nécessaire à l'apparition du procès.

B. Le régime constitue la base d'une estimation

Auf intervient dans un petit groupe d'emplois très stéréotypés, où il est question de calculs prospectifs et d'estimations statistiques. La préposition est ici encore associée à l'accusatif. Le régime de *auf* désigne un chiffre sélectionné par avance par des experts. Ce chiffre hypothétique est la donnée invariable de l'opération : il désigne une quantité d'êtres (kilomètres, personnes …) qui sert de base de calcul à des estimations. Cette hypothèse de départ est tendue vers l'obtention d'un résultat. Nous trouvons donc de nouveau le schéma selon lequel le représenté du régime de *auf* est envisagé comme engendrant certaines conséquences : il est à l'origine des faits décrits dans le reste de l'énoncé. Considérons cette occurrence :

(326) Hast du, was in der Zeitung stand, gelesen?
Der Landtag ist mal wieder sehr empört
von wegen dem Geburtenschwund gewesen.
Auch ein Minister fand es unerhört.

Auf tausend Deutsche kämen wohl pro Jahr
gerade 19 Komma 04 Kinder.
04! Und sowas hält der Mann für wahr!
Daß das nicht stimmen kann, sieht doch ein Blinder.
(E. Kästner, « Patriotisches Bettgespräch », *Gedichte*, p. 153)

Le fait que le calcul soit effectué sur une population de 1000 personnes influe sur les résultats obtenus : 19,4 enfants. Si les démographes avaient effectué le calcul en prenant comme point de départ un autre chiffre (par exemple 100 personnes), ils seraient parvenus à un autre résultat (à savoir 1,94). La donnée chiffrée obtenue à la fin de l'opération est donc différente, même si le rapport entre la population statistique étudiée et le résultat reste le même. Dans ces emplois, *auf* régit souvent des chiffres arrondis, qui facilitent le calcul. Cependant, ce n'est pas le cas dans l'occurrence suivante, où le Gprep désigne tout de même le fondement d'un calcul :

(327) Für das Jahr 1900 zahlte Hoechst auf ein Kapital von 17 Millionen Mark und bei einem Reingewinn von 4,4 Millionen Mark eine Dividende von 20 Prozent. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 29)

Dans cette occurrence, le membre du Gprep peut être qualifié par des épithètes ou par un groupe relatif descriptif, ou identifié par un article défini ou un possessif :

Für das Jahr 1900 zahlte Hoechst auf sein großes Kapital / auf das Kapital von 17 Millionen Mark, das er schon lange besitzt… so und so viel Steuern

Le capital d'origine détermine le pourcentage que les patrons de Hoechst devront payer. On retrouvera cette représentation dans les emplois régis de *auf* (cf. *Steuer auf etwas, Zinsen auf etwas*).

Dans des contextes comparables, *je* et *pro* alternent avec *auf*. Ces deux mots ont des emplois très limités, restreints à des contextes quantitatifs. Ils ne précisent pas que le régime doive être compris comme le point de départ d'un calcul, mais attribuent une donnée quantitative à une autre quantité divisée en « tranches ». Ils ne désignent pas la base sur laquelle est effectué un calcul, mais présentent le rapport quantitatif qu'entretiennent entre eux deux ensembles d'objets différents :

(328) Das Getriebe ist hier in den obersten Gängen etwas „kürzer" übersetzt, das führt zu einer auf 170 km/h reduzierten Höchstgeschwindigkeit. Der Verbrauch wird mit 4,8 Liter Diesel je 100 Kilometer angegeben, 0,4 Liter mehr als beim aerodynamisch optimierten Eco 4. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. T 3)

(329) Jeweils zwei Professoren pro Fachbereich wurden von Interviewern des Emnid-Meinungsforschungsinstituts gefragt, welche Universitäten sie für das Studium ihres Faches

> empfehlen und von welchen sie abraten würden. In hunderten von Zeitungsartikeln und Leserbriefen wurden anschließend die Ergebnisse des Rankings diskutiert. (*Unispiegel* 2/ 2000, « Folgenschwere Urteile »).

À la différence de *auf*, *je* et *pro* envisagent leur régime comme un objet concret, réalisé et non pas estimé. Dans le premier énoncé, on peut substituer *auf* à *je* sans en changer le sens. Dans le second, *pro* peut tout à fait être remplacé par *je*, mais il est exclu de le remplacer par *auf*, car le procès ne désigne pas un calcul. La matière (*Fachbereich*) est envisagée comme une donnée réelle, à laquelle on ramène un certain nombre de professeurs réels eux aussi : il s'agit d'une répartition d'objets selon leur appartenance à une catégorie (la discipline enseignée), et non d'un calcul.

L'emploi de *auf* ci-dessous est un peu différent des précédents. Le Gprep désigne ici à la fois le fondement d'un calcul et la limite extérieure vers laquelle tend un procès dynamique. L'accent est mis plutôt sur la fin du procès : avec *auf 100 Kilometer*, le locuteur annonce une quantité-limite, un étalon imposé par la norme, qui, une fois atteint, sert de critère ou de fondement au calcul de la consommation en essence de la voiture. Ces 100 km ne renvoient pas à un être singulier du contexte, mais à une valeur générale, valable dans des situations diverses. C'est pourquoi le régime n'est pas identifié par un article défini, mais simplement actualisé par la donnée numérique :

> (330) Der Standardspurt von Null auf 100 km/h wird in 12,2 Sekunden absolviert, der durchschnittliche Kraftstoffverbrauch des die Abgaswerte der Schadstoffsklasse D4 einhaltenden Fahrzeugs wird mit 7,7 Liter Superbenzin auf 100 Kilometer angegeben. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. T 3)

Le Gprep désigne la limite extérieure de la distance que l'on fait parcourir à la voiture pour calculer sa consommation. Au bout de 100 km, elle consomme 7,7 litres de carburant. Mais le choix de ce nombre détermine aussi le résultat obtenu à la fin de l'expérience. Cette désignation de la limite extérieure du procès est illustrée par de très nombreuses occurrences (dont nous avons un exemple dans cet extrait : *von Null auf 100 km/h*), que nous analyserons dans les paragraphes qui suivent. L'exemple (330) illustre la capacité qu'a *auf* de présenter son régime comme la borne initiale et / ou terminale d'un procès. Cet emploi constitue un pivot entre deux représentés.

II. LE RÉGIME DE AUF DÉSIGNE LA BORNE TERMINALE D'UNE TENSION

Nous avons réuni ici les nombreux emplois où le Gprep marque la borne droite (ou terminale) d'une tension (procès, calcul…). Le régime de *auf* n'est plus considéré du point de vue de ses conséquences, mais comme une limite. Le Gprep ne borne plus le procès à son début, mais à sa fin.

A. En contexte quantitatif

1. Le Gprep désigne la limite externe d'un procès quantifiable

Dans un groupe d'emplois bien délimité, le Gprep désigne une donnée quantitative correspondant au résultat de l'amplitude prise par un procès quantifiable. Ces emplois de *auf* + valeur chiffrée sont très stéréotypés. On les trouve en abondance dans les articles de presse relatifs à des sujets techniques ou économiques. Les verbes qui entrent en collocation avec ces Gprep adverbiaux sont peu diversifiés : *steigen, steigern, senken, sinken, reduzieren, verdoppeln…* Les emplois des prépositions sémantiquement voisines de *auf* dans ce groupe (*von, um, über…*) sont eux aussi très stéréotypés, mais le représenté de chacune d'elles demeure clairement cernable, comme nous le voyons à la lumière des extraits de presse suivants :

(331) Durch die Umstrukturierung wird eine Verdoppelung des Gewinns nach Steuern binnen drei Jahren angestrebt – und zwar von 1,732 Milliarden Mark Gewinn in 1999 über 2,458 (im Jahr 2000) und 2,999 Milliarden (2001) auf 3,716 Milliarden Mark im Jahr 2002. Im gleichen Zeitraum will die Bank ihr Kernkapital um eine Milliarde auf 22,8 Milliarden Mark und die Eigenkapitalrendite von 8 auf 16,3 Prozent steigern. (*Der Spiegel*, Nr. 47/ 1999, p. 115)

(332) Dabei sind ihre Fahrleistungs-Messwerte ansehnlich: In 9,7 Sekunden kann man sie [die A-Klasse] mit nichts weiter als Vollgasgeben aus dem Stand auf 100 km/h beschleunigen, und mit 195 km/h Höchstgeschwindigkeit ist sie auch auf der Autobahn ein vollwertiger Verkehrsteilnehmer. (*FAZ*, Nr. 285/ 2000, p. T 3)

(333) Das Getriebe ist hier in den obersten Gängen etwas „kürzer" übersetzt, das führt zu einer auf 170 km/h reduzierten Höchstgeschwindigkeit. Der Verbrauch wird mit 4,8 Liter Diesel je 100 Kilometer angegeben, 0,4 Liter mehr als beim aerodynamisch optimierten Eco 4. (*FAZ*, Nr. 285/ 2000, p. T 3)

Le chiffre régi par *von* est envisagé comme une quantité valable à une date révolue : il exprime la donnée quantitative qui figure le début de l'évolution exprimée dans l'énoncé (borne initiale). La donnée chiffrée régie par *über* est considérée comme un résultat provisoire : il y a bien pendant un temps une coïncidence par exemple entre le procès « doublement du gain » et le chiffre de 2,458 Milliards de Marks, mais cette coïncidence est considérée comme un point de passage, comme une donnée franchie qui mène au résultat final (coïncidence non définitive). La donnée chiffrée régie par *um* est envisagée comme un

intervalle entre deux chiffres : ce Gprep mesure quantitativement l'ampleur d'un changement survenu entre une situation de départ et une situation d'arrivée.

La donnée chiffrée est envisagée par *auf* comme la valeur quantitative définitivement atteinte par le procès exprimé par le verbe, le participe II ou un nom déverbal dans les exemples ci-dessus. Dans tous les énoncés cités, le Gprep à base *auf* est en relation étroite avec un verbe ou un nom déverbal désignant le passage d'une quantité numérique à une autre. Le représenté exact de *die Verdoppelung*, *beschleunigen*, *reduzieren* reste incompréhensible si l'origine et le terme du doublement, de l'accélération, ou de la réduction ne sont pas précisés par le locuteur. En ce sens, les verbes ou noms cités ci-dessus exigent d'être complétés par une indication quantitative. Le rôle de *von* est d'indiquer le point de départ du procès, celui de *auf* son arrivée. *Auf* précise donc ici le point atteint par le procès au terme de son amplitude.

En (334), le Gprep donne encore une indication quantitative sur la limite extérieure de l'accélération. La fin de l'accélération coïncide avec la vitesse chiffrée à 100 km/h :

(334) Der Standardspurt von Null auf 100 km/h wird in 12,2 Sekunden absolviert, der durchschnittliche Kraftstoffverbrauch des die Abgaswerte der Schadstoffsklasse D4 einhaltenden Fahrzeugs wird mit 7,7 Liter Superbenzin auf 100 Kilometer angegeben. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. T 3)

der Standartspurt von Null auf 100 km /h

|——————————→|
Null *100 km/h*

La préposition désigne la coïncidence du procès avec une donnée quantitative correspondant à sa limite extérieure.

2. *Le Gprep désigne le terme d'une distance*

Le corpus comprend deux occurrences de Gprep désignant la distance qui sépare deux points, en fait deux êtres animés. L'un des deux est décrit comme percevant l'autre, qui est distant de lui par un espace désigné par le régime de *auf* :

(335) Die Falter pflanzen sich gerade so fort wie alle Tiere, der Mann befruchtet das Weibchen, das dann Eier legt. Wenn du nun von diesen Nachtfaltern ein Weibchen hast – es ist von Naturforschern oft probiert worden –, so kommen in der Nacht zu diesem Weibchen die männlichen Falter geflogen, und zwar stundenweit! Stundenweit, denke dir! Auf viele Kilometer

spüren alle diese Männchen das einzige Weibchen, das in der Gegend ist! (H. Hesse, *Demian*, p. 66)

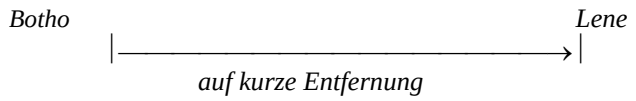
(336) Und so ging sie weiter die Lützowstraße hinunter auf den gleichnamigen Platz zu. Aber mit einem Male hielt sie und wußte nicht wohin, denn auf ganz kurze Entfernung erkannte sie Botho, der, mit einer jungen, schönen Dame am Arm, grad auf sie zukam. (Th. Fontane, *Irrungen, Wirrungen*, p. 113)

Dans les extraits de *Demian* et de *Irrungen, Wirrungen*, *auf* signale que la distance est mesurée en considérant les deux points (le papillon mâle et la femelle dans un cas, Lene et Botho dans l'autre) comme les deux bornes d'un intervalle. L'objet perçu figure l'origine de l'intervalle, l'être qui perçoit (cf. *erkennen, spüren*) sa limite terminale.

Quand le locuteur emploie, dans des contextes similaires, une préposition autre que *auf*, nous perdons la notion de mouvement dynamique dirigé d'un point d'origine vers une limite terminale. En (336), *auf ganz kurze Entfernung* peut être remplacé par *in (sehr) kurzer Entfernung*. La nuance entraînée par cette substitution fait ressortir le fait que *auf* et l'accusatif envisagent la perception d'un objet comme quelque chose de processuel (plus Botho approche, mieux Lene le reconnaît : idée de 'vecteur'), tandis que *in* et le datif envisageraient la distance comme un cadre statique. En (337), le régime est envisagé comme un tout composé de parties (relation de 'contenance') :

(337) Cipolla, in einiger Entfernung von dem Ehepaar, ließ einmal seine Peitsche pfeifen, mit der Wirkung, daß unsere Wirtin heftig zusammenzuckte und ihm ihr Gesicht zuwandte. (Th. Mann, *Mario und der Zauberer*, p. 115)

Le Gprep indique que le magicien se trouve sur un point compris dans l'ensemble des points constituant la distance qui le sépare du couple. Avec le datif, la représentation est plus statique qu'avec *auf* + accusatif, qui présente son support d'après comme tendu vers un point :



Aus envisage le représenté de *Entfernung* d'un point de vue encore différent :

(338) Da der Strand, begleitet von Piniengehölz, auf das aus geringer Entfernung die Berge herniederblicken, diese ganze Küste entlang seine wohnlich-feinsandige Geräumigkeit behält, ist es kein Wunder, daß etwas weiterhin stillere Konkurrenz sich schon zeitig aufgetan hat […]. (Th. Mann, *Mario und der Zauberer*, p. 75)

Le Gprep à base *aus* mesure la distance qui sépare les montagnes des bois de pins. Le locuteur calcule cet éloignement en partant de ce qu'il considère être le point d'origine d'un

mouvement du regard qui plongerait des montagnes vers le bois. La limite terminale du calcul de la distance n'est pas aussi explicite que dans *auf die Entfernung*.

La différence entre *auf* et *über* est très mince :

(339) Sie stand zwanzig bis dreißig Meter entfernt, in Shorts und offener, in der Taille geknoteter Bluse, und schaute zu mir herüber. Ich schaute zurück. Ich konnte über die Entfernung den Ausdruck ihres Gesichts nicht lesen. Ich bin nicht aufgesprungen und zu ihr gelaufen. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 17)

En employant *über*, le locuteur insiste sur le fait que la capacité de Michael à lire l'expression du visage de son amie n'est pas apte à franchir la totalité de la distance qui la sépare de lui. Sa vue n'est pas assez puissante pour parvenir de l'autre côté de la distance qui les sépare. *Über* désigne le franchissement d'un obstacle par le passage par-dessus. La distance est considérée comme un objet ou un obstacle qui sépare deux points et qu'il faut franchir. En revanche, si l'on remplace ici *über* par *auf*, le Gprep envisage la distance qui sépare un point d'origine et un terme comme le cheminement que suit le procès pour s'effectuer. Avec *auf*, les procès de perception exprimés par *erkennen* et *spüren* parcourent la distance qui sépare l'objet perçu du sujet qui perçoit, et qui marque aussi la borne de la distance.

Il existe une variante à particule *hin* de *auf die Entfernung* :

(340) Bis auf den Kutscher, den K. auf die Entfernung hin jetzt in der Dämmerung mehr vermutete, als erkannte, war niemand zu sehn. (F. Kafka, *Das Schloss*, p. 127)

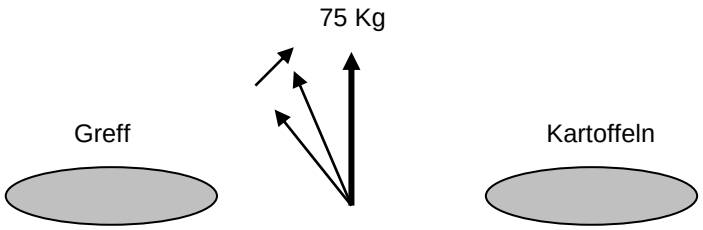
Il n'y a pas de différence sémantique ou syntaxique (possibilité pour le GN d'être défini ou non, d'être qualifié par un adjectif épithète…) entre les deux tournures. La variante avec *hin* est très fréquente chez F. Kafka, ce qui laisse penser que le choix de l'une ou l'autre expression tient à des questions de préférence personnelle de l'auteur, ainsi peut-être qu'à des raisons géographiques.

3. *Le Gprep désigne le résultat d'une comparaison*

Dans les expressions du type *aufs Gramm, aufs Haar*, le locuteur compare deux objets, et indique que leur similitude est telle qu'il n'y a pas un gramme, pas un « poil »[71] de différence entre les deux. En (341), Greff, pour se pendre, a construit une véritable balance dans laquelle son corps s'oppose à son poids de pommes de terre :

(341) Er, der Zeit seines Lebens mit den Beamten des Eichamtes Schwierigkeiten und peinlichen Briefwechsel gehabt hatte, er, dem sie die Waage und die Gewichte mehrmals beschlagnahmt hatten, er, der wegen unkorrekten Abwiegens von Obst und Gemüse Bußen hatte zahlen müssen, er wog sich aufs Gramm mit Kartoffeln auf. (G. Grass, *Die Blechtrommel*, p. 387)

Cette expression décrit que l'aiguille de la balance sur laquelle on pèse un objet atteint parfaitement l'indication-étalon (ici le poids de pommes de terre) : on a une coïncidence parfaite de l'objet avec une indication numérique au terme de la pesée. *Gramm* renvoie à l'indication du poids mis dans la balance avant la mesure, et le sujet de l'énoncé désigne l'objet que l'on veut peser.



Cet emploi est à rapprocher de *die Zeichen stehen auf Mitarabeiterförderung*[72], à ceci près que *stehen* véhicule une représentation statique, et qu'il n'est pas question d'une comparaison. Dans les deux cas, *Zeichen* et *er wog sich mit Kartoffeln auf* sont présentés comme coïncidant de manière parfaite avec une indication préexistante, mais l'accusatif présente cette coïncidence comme le résultat d'une tension dynamique.

L'occurrence (342) présente une locution figée (*wie einst im Mai*) équivalente à *wie früher* et qui renvoie à une époque de bonheur. Le moment présent est comparé à cette époque antérieure et leur ressemblance est telle qu'il n'y a pas un « cheveu » / « poil » de différence :

(342) Später sitzen sie in Parks auf Bänken,
und es ist aufs Haar wie einst im Mai.
Weiter können sie sich ja nichts schenken!
Und bis sie zu Hause sind, wird's drei. (E. Kästner, « Goldene Jugendzeit », *Gedichte*, p. 53)

[71] Comme en français *c'est au poil, au poil près, à un cheveu…*
[72] Cf. Chapitre VI, III A.

Dans l'emploi suivant, le régime de *auf* désigne également le critère avec lequel un objet doit coïncider. À la fin de la confection de l'habit, les mesures de ce dernier doivent coïncider de manière parfaite avec les mensurations du personnage : *Taille* figure ici l'objectif à atteindre par la couturière, et le patron avec lequel l'habit doit coïncider parfaitement :

(343) Der Landwehrmann hob nur kurz die Hand, nicht mal zur Mütze, eine lasche Geste, die nur andeutete, was sie sein sollte, ein militärischer Gruß. Und der Hauptmann, in einem langen grauen Mantel, knapp auf Taille geschnitten, wahrscheinlich von einem Uniformschneider genäht, stauchte den Mann nicht zusammen, sagte nicht: Mann, nehmen Sie gefälligst die Knochen hoch, […]. (U. Timm, *Die Entdeckung der Currywurst*, p. 44)

Auf désigne dans ces emplois une 'coïncidence parfaite du procès avec un site envisagé comme borne'.

B. En contexte temporel

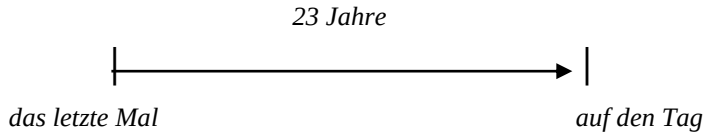
1. Simultanéité

a. Comparaison de deux événements

L'emploi que nous présentons ici fonctionne de la même manière que *aufs Gramm* en contexte quantitatif. Deux événements sont comparés, et le Gprep désigne le résultat de cette comparaison. Dans cet extrait du roman de Martin Walser, Helmut fait remarquer à Klaus qu'ils ne se sont pas vus depuis vingt-trois ans :

(344) Der weiß tatsächlich noch meinen Namen. Nach zirka... Wann sie sich das letzte Mal gesehen hätten, fragte Helmut im Aufstehen so beiläufig als möglich. Das weißt du nicht mehr, rief Klaus Buch. Das wollte er nicht glauben. Es seien doch fast auf den Tag genau 23 Jahre. Da sei er, Klaus Buch, weg von Tübingen, weil er doch die Stelle in Edinburgh ergattert hatte. (M. Walser, *Ein fliehendes Pferd*, p. 23)

Le moment d'énonciation sert de point de repère pour mesurer une durée. Il fixe la borne terminale d'une durée dont l'origine est la dernière entrevue des deux hommes :

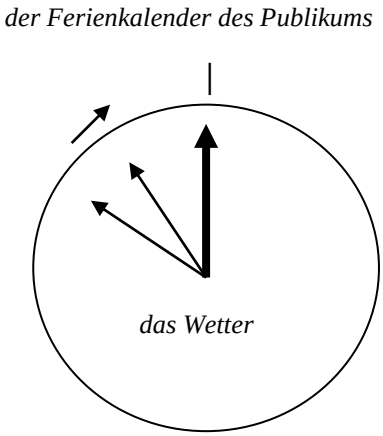


Cet emploi est à la frontière entre le résultat d'une comparaison (cf. *aufs Gramm*) et la désignation du terme d'une durée (cf. *infra, auf Lebenszeit*).

Dans l'extrait de la nouvelle de Th. Mann, le changement de temps météorologique coïncide « à l'heure près » avec le calendrier des vacanciers :

(345) Gleichzeitig aber mit dieser als wohltätig empfundenen Veränderung schlug auch das Wetter um, es zeigte sich fast auf die Stunde im Einvernehmen mit dem Ferienkalender des großen Publikums. (Th. Mann, *Mario und der Zauberer*, p. 87)

Comme avec *aufs Gramm*, deux événements similaires sont comparés : l'étalon de mesure est ici le début du hors-saison, visible par la désertification du lieu de villégiature. La fin de l'été coïncide parfaitement avec la fin des vacances :



b. Indication de date sans visée prospective

En général, dans les emplois temporels, le Gprep désigne une date ultérieure au procès. Nous avons cependant vu que cette date peut correspondre au moment d'énonciation (cf. *auf den Tag*). Le phénomène est rare, mais il arrive que la date désignée par le Gprep à base *auf* soit contemporaine du procès. Le corpus en offre un exemple déconcertant, à mettre au compte soit d'un emploi dialectal, soit d'un emploi très personnel de l'auteur :

(346) Auf Pfingsten begann kurz nach halb fünf das Finale. Wir Leipziger hatten den Nachtzug genommen: unsere Elf, drei Ersatzspieler, der Mannschaftstrainer, zwei Herren vom Vorstand. (G. Grass, *Mein Jahrhundert*, p. 17)

Le fonctionnement de *auf* est ici le même que dans l'exemple suivant, entendu :

Der Zug nach Hamburg fährt jede Stunde auf 10 und 40.

Beaucoup plus courante que *auf Pfingsten*, nous trouvons l'expression *auf jemandes alte Tage* :

(347) Im Lauf der Jahre beruhigte sich sein abenteuerliches Herz, ja er ehelichte gar noch ein Weib auf seine alten Tage. (R. Schneider, *Schlafes Bruder*, p. 158)

Cet emploi est figé, puisque *alte Tage* ne peut être remplacé par aucun autre GN. Cette expression peut être paraphrasée par le Gprep *im hohen Alter*. L'événement et la date sont simultanés : il n'est pas question de report dans l'avenir. Plusieurs représentations sont liées à cet emploi de *auf*. D'une part cette expression est ressentie par les germanophones comme désignant un changement par rapport à ce qui avait pu se passer avant, ce qui la rapprocherait de *von heute auf morgen* (cf. *infra*). D'autre part, elle n'est pas totalement dépourvue de prospectivité puisque la date renvoie à un moment tardif dans la vie du personnage (cf. *auf lebenslänglich, auf immer* étudiés plus loin). Et enfin, elle renseigne sur le statut du mariage du personnage : il vit un mariage tardif.

La préposition *in* envisage *Tage* d'une manière bien différente :

(348) Das deutsche Ehepaar verhielt sich reserviert, während sich das italienische darin gefiel, mich in den nächsten Tagen immer wieder spöttelnd zu fragen, ob ich etwas von der „cara signora Henrietta" gehört hätte. (S. Zweig, *Vierundzwanzig Stunden aus dem Leben einer Frau*, p. 19)

« Les jours suivants », il s'est produit entre autres choses ceci : le couple italien a demandé à la narratrice des nouvelles de Mme Henriette. Le propre de *auf* est de concevoir *alte Tage* comme une donnée unique, singulière ('coïncidence avec un point'), tandis que *in* envisage *Tage* comme un ensemble composé de plusieurs parties ('contenance'). Nous retrouvons l'opposition intériorité / extériorité qui oppose si souvent *in* à *auf*.

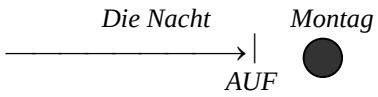
2. *Prospectivité*

a. Le régime désigne la limite externe d'une consécution immédiate

Auf désigne sensiblement plus souvent une projection dans l'avenir qu'une simultanéité. Dans un ensemble d'emplois, son régime désigne une date immédiatement consécutive à une date antérieure, laquelle est exprimée par le support d'avant. Ces énoncés ne comportent pas de verbe marquant un report dans le temps :

(349) John Newcombe ließ in der Nacht auf Montag lieber die Spieler den Rythmus finden, nachdem er seine junge Mannschaft zuvor erfolgreich zum 3:2-Erfolg in Nizza angeleitet hatte. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 54).

Auf présente son support d'avant (*Nacht*) comme une durée bornée, dont la limite extérieure est précisée par le régime de *auf*. La préposition envisage son support d'après comme une borne atteinte et marque la coïncidence des représentés de ses supports d'avant et d'après :



Le Gprep ancre également *Nacht* dans la référence, en précisant de quelle nuit de la semaine il s'agit.

Le point d'origine de la consécution peut être explicitement marqué par un Gprep à base *von*. Comme les deux termes mis en relation par l'association de *von* et *auf* ont des référents très proches chronologiquement, ces emplois entraînent l'effet de sens « changement subit ». Deux variantes de ces expressions figées évoquent la même représentation :

(350) Von heute auf morgen ließ sich der Kurs nicht ändern, der ganz auf der weichen Linie jenes Theaterregisseurs lag. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 10)

(351) Von einem Tag auf den andern blieb ich von den Kneipereien und nächtlichen Streifzügen weg. Ich konnte wieder allein sein, ich las wieder gern, ich ging wieder gern spazieren. (H. Hesse, *Demian*, p. 94)

Les supports d'avant et d'après ne réfèrent pas à des dates précises du calendrier : *aujourd'hui* et *demain* renvoient à des concepts généraux, et non à des êtres particuliers (ce jour-là, l'aujourd'hui et le demain du locuteur). Ces expressions reposent sur l'idée que la durée qui sépare un jour de son lendemain est d'une brièveté telle, que le changement radical exprimé dans l'énoncé n'en est que plus soudain et plus étonnant. *Morgen* est présenté comme immédiatement contigu à *heute*. L'effet de sens produit, celui de soudaineté, est proche de celui engendré par *über* dans des occurrences telles que (352) :

(352) Und so hatte er damals mit ganz besonderem Feuer zu arbeiten angefangen und war fast über Nacht aus einem kleinen Kommis ein Reisender geworden, der natürlich ganz andere Möglichkeiten des Geldverdienens hatte, und dessen Arbeitserfolge sich sofort in Form der Provision zu Bargeld verwandelte, das der erstaunten und beglückten Familie zu Hause auf den Tisch gelegt werden konnte. (F. Kafka, *Die Verwandlung*, p. 30-31)

Mais avec *über*, le régime n'est pas envisagé comme un moment en jouxtant un autre. Il n'y a pas de coïncidence immédiate entre deux points. Le narrateur envisage la nuit non comme une limite définitive, mais comme un point de « passage » : il compare la rapidité de l'ascension sociale du protagoniste au temps que dure le « franchissement d'une nuit ».

Les régimes de *von* et *bis* renvoient à des dates réelles du calendrier. Que les deux dates se suivent immédiatement (*von Sonntagabend bis Montagmorgen*) ou non :

(353) PEACHUM So, so. Von Dienstag abend bis Donnerstag früh hat Herr Macheath, ein sicher mehrfach verheirateter Herr, meine Tochter Polly Peachum unter dem Vorwand der Verehelichung aus dem elterlichen Hause gelockt. (B. Brecht, *Die Dreigroschenoper*, p. 41)

Bis insiste sur la durée, sur le parcours temporel qui sépare les deux points, alors que *auf* souligne que son régime est la borne externe infranchissable d'un intervalle. Le fait que ces deux prépositions aient des représentés très proches leur permet de fonctionner ensemble dans *bis auf* (cf. *infra*, C.1.).

b. Auf dans les énoncés de report d'un événement à une date ultérieure

Dans les occurrences que nous regroupons ici, le rôle de la cible est joué par le moment d'énonciation (date-repère), et celui du site par une date ultérieure au moment de l'énonciation, à laquelle les partenaires de l'échange vont se retrouver dans une situation analogue à celle de la date-repère. *Auf* fait encore coïncider la cible et le site, mais puisque la date exprimée par le Gprep est ultérieure au moment de référence, l'emploi de *auf* fait naître un effet de sens prospectif : la coïncidence n'est plus « immédiate », mais différée par la période de temps qui sépare les deux moments mis en relation. Nous avons donc plutôt 'tension vers une coïncidence' :

(354) RAGG *rückwärts weggehend, jetzt sehr in Furcht*
Auf später!
Das Lokal leert sich schnell.
(B. Brecht, *Der aufhaltsame Aufstieg des Arturo Ui*, p. 29)

En (354), le locuteur projette les retrouvailles sur un point de l'axe temporel ultérieur au moment de l'énonciation. Il remet sa rencontre avec l'allocuté à un moment ultérieur et fait donc coïncider le moment actuel de coprésence des interlocuteurs avec un moment futur. *Bis später* est plus fréquent. Comparons *auf* et *bis* dans les deux exemples suivants :

(355) BETTY
Sieh die Pracht, Ignatius!
Ich bin so froh. Auf bald, Herr Ui!
Sie gehen.
(B. Brecht, *Der aufhaltsame Aufstieg des Arturo Ui*, p. 106)

(356) Wir müssen uns beeilen, sagte sie. Das Bad hat bis 22 Uhr auf.
Ich habe keine Badehose.
Die kannst du dort leihen. Nimm ein Taxi. Bis gleich.
(Uwe Timm, *Johannisnacht*, p. 125)

Bis envisage l'au revoir du point de vue de la durée qui sépare les deux moments, alors que *auf* met l'accent sur le point correspondant au terme de cette durée. Cet emploi de *auf* est encore très courant dans *auf Wiedersehen! :*

(357) KASIMIR wie zu *sich:* Auf Wiedersehen (Ö. von Horvath, *Kasimir und Karoline*, p. 55)

En (357), Kasimir fait coïncider la rencontre actuelle avec le moment où les deux personnages se reverront. Le point de l'axe temporel désigné par le régime de *auf* doit exister, être une date « positive ». Le locuteur peut toutefois jouer sur les attentes de la communauté linguistique en employant comme membre du Gprep un lexème désignant un moment qui n'existe pas. Cette collocation déviante par rapport à l'usage a un effet surprenant et humoristique :

(358) Durch den unterirdischen Gasentzug gleichsam tiefergelegt drohe dem System der GAU, glaubt Lodewijkx. Schon sieht er Seehundbänke samt Heulern auf Nimmerwiedersehen in den Fluten versinken. (*Der Spiegel*, Nr. 47/ 1999, p. 270)

Cet emploi de *auf* est également présent dans l'expression *auf den Nimmerleinstag*. Contrairement à **auf nie, auf Nimmerwiedersehen* et *auf den Nimmerleinstag* sont possibles parce qu'on joue avec ces termes comme s'ils désignaient des dates précises (cf. *auf Wiedersehen, auf bald*).

On remarque par ailleurs que le moment désigné par le lexème régi se situe toujours à un point ultérieur au moment de l'énonciation : **auf gestern, auf letzten Monat* sont inimaginables. De manière générale, nous observons que les emplois de *auf*, comme préposition aussi bien que comme particule, sont souvent liés aux idées de progrès, de progression, d'amélioration, *etc*. *Auf* est incompatible avec l'expression d'un recul, d'un retour (dans le temps ou dans l'espace), d'une régression.

Le point de référence mis en rapport avec le régime de *auf* ne correspond pas dans toutes les occurrences au moment de l'énonciation. Le type d'emploi où le Gprep à base *auf* désigne un moment à venir est très fréquent avec des verbes marquant le report dans le temps. La date de référence jouant le rôle de cible est alors celle à laquelle était prévue la rencontre des personnages. Le support d'après jouant le rôle de site désigne le plus souvent une date précise du calendrier, toujours ultérieure au moment de référence. *Auf* marque encore une fois la coïncidence de la cible et du site, à laquelle s'ajoute une représentation dynamique et prospective, puisque le site correspond à une date ultérieure au point de repère. La présence d'un article permet de constater que *auf* est toujours associée à l'accusatif dans ce type

d'emplois. La fixation sur ce cas s'explique par le fait que la date désignée par le membre du Gprep est la cible d'un procès dynamique :

(359) Die Frankfurter Trambahn-Gesellschaft macht in diesen Tagen negative Schlagzeilen: „Nachdem die vorgestrige Generalversammlung beschluβunfähig geblieben ist, wird auf den 23. Januar nach Brüssel eine zweite außerordentliche Generalversammlung einberufen. […]", heißt es in der Frankfurter Zeitung. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 29)

(360) CARUTHER Letzten Donnerstag
Lud mich Ted Moon mit einigen achtzig andern
Zum Taubenessen auf den Montag.
(B. Brecht, *Der aufhaltsame Aufstieg des Arturo Ui*, p. 10)

(361) Der Prozess gegen Khalifa, der in Beirut vor wenigen Tagen begonnen hatte, musste auf Grund massiver Proteste auf den 15. Dezember vertagt werden. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 60)

(362) Nach sechs und einer Nacht erfahren wir, das endgültige Urteil über München sei auf unbestimmte Zeit hinausgeschoben worden. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 58)

(363) Etwas präziser war da schon einmal Wildmoser, als er gegen den Plan protestierte, Heimspiele im Olympiastadion auf den Freitagabend zu legen. (*Der Spiegel*, Nr. 47/ 1999, p. 240)

La structure de ces tournures est relativement contraignante. L'accusatif est obligatoire, le procès exprimé par le verbe (*legen*, *vertagen*) ou bien les particules verbales (*ein-*, *hinaus-*) ont un sens dynamique. Le Gprep indique le point d'aboutissement de cette tension. La présence du datif n'est cependant pas totalement exclue en contexte statique (sans report). *Auf* présente alors son régime comme une date :

? Heimspiele im Olympiastadion liegen auf dem Freitagabend.

et désigne une coïncidence sans tension.

c. Auf fait coïncider un procès avec le terme indéfini d'une durée

Nous venons de voir que *auf* peut désigner le bornage terminal d'une tension exprimée par le support d'avant (cf. *in der Nacht auf Montag*), ou impliquée par le moment d'énonciation (cf. *auf Wiedersehen!*). Dans les emplois que nous examinons ici, le lexème régi implique une durée. *Auf* met en rapport un procès avec la borne mal définie de cette durée.

De nouveau, *auf* ne fonctionne ici qu'avec l'accusatif. C'est pourquoi la coïncidence n'est pas exprimée de manière statique mais dynamique. Le rôle de ce que nous avons appelé cible est souvent occupé par la totalité du procès exprimé dans l'énoncé.

- Auf vs. durch, während, über + GN ou lexème exprimant une durée

Le fonctionnement du Gprep est ici le même que dans le groupe d'exemples précédents, à cette différence près que le régime ne désigne jamais une date, mais un laps de temps. La durée exprimée par le lexème régi implique un bornage à gauche et à droite à la fois. *Auf* peut alterner avec beaucoup d'autres prépositions dans la rection de certains lexèmes (notamment *Zeit*), mais les structures employant *auf* ne permettent pas beaucoup de variations, et sont donc assez abstraites.

Si on regarde les choses de manière superficielle, toutes les prépositions sont aptes à régir un lexème désignant une durée, mais la manière dont celle-ci est envisagée varie alors grandement. Observons d'abord ce qui se passe avec *auf* :

(364) Behütet? Sie hält nichts davon, behütet zu sein – allenfalls versorgt. Versorgt mit Kaffee auf Lebenszeit. (S. Lenz, *Leute von Hamburg*, p. 23)

Auf projette l'attention de l'allocuté jusqu'à la limite extérieure du procès. À cause de la longueur de la durée exprimée par *Lebenszeit*, le Gprep acquiert un effet de sens prospectif. Le sème 'coïncidence' est également présent dans cet emploi de *auf* : l'événement *être approvisionné en café* est dit vrai pour une durée égale à la vie du consommateur. Le début et la fin de cet événement sont exactement coïncidents avec le début et la fin de la vie du consommateur. Par ailleurs, l'absence d'actualisation du lexème régi *Lebenszeit* entraîne qu'il désigne une durée abstraite, dématérialisée. Ce nom ne renvoie pas à un référent particulier, mais à un concept qui précise le « statut » ou la validité du contenu propositionnel *mit Kaffee versorgt sein*. La même description vaut pour *auf lebenslänglich* (cf. annexe).

Les autres prépositions régissant des composés de *Zeit* envisagent leur régime d'une autre manière que ne le fait *auf*. *In* l'envisage également comme une durée finie, ayant un début et une fin. Mais cette fois, la cible est située par rapport au site à la manière d'un composant appartenant à un tout (relation de 'contenance'). Ainsi, dans l'occurrence suivante, le décès des détenues est considéré comme un des événements survenus à l'intérieur de la période d'internement au camp, entre deux séjours à Auschwitz :

(365) Der eine Hauptanklagepunkt galt den Selektionen im Lager. Jeden Monat wurden aus Auschwitz rund sechzig neue Frauen geschickt und waren ebenso viele nach Auschwitz zurückzuschicken, abzüglich derer, die in der Zwischenzeit gestorben waren. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 102- 103)

Dans les deux cas, le régime de la préposition (*Zeit*) est déterminé par le premier membre d'un composé (*Zwischen*- ou *Leben*-), qui restreint son extension. Mais la différence majeure

entre les deux exemples est que dans le Gprep à base *in*, le régime est identifié par l'article défini (*d*-). *Zwischenzeit* réfère donc à un élément précis du contexte extra-linguistique : la durée pendant laquelle les femmes séjournent dans le camp où Hanna est surveillante.

Certains lexèmes, comme *kurz*, ne peuvent pas être régis par beaucoup de prépositions autres que *auf*, sauf *binnen* (*kurzem*). Dans l'occurrence suivante, *auf* marque la coïncidence du procès *nach Neuhaus gehen* avec une notion de durée : *kurz*.

(366) FRAU ZITTEL
[…]
Die Frau Professor hat Wien immer gehaßt
nur das Theater hat sie geliebt
Wien hat sie gehaßt
Wenn sie jetzt nach Neuhaus geht
ist es sicher nur <u>auf kurz</u>
(Th. Bernhard, *Heldenplatz*, p. 12)[73]

Le représenté de *kurz* et celui de *nach Neuhaus gehen*, ou plutôt *in Neuhaus sein*, sont superposables : le début de l'événement *Madame le Professeur est à Neuhaus* correspond au début de la durée exprimée par *kurz*, et il en va de même pour le terme du procès et celui de *kurz*. Cette relation de coïncidence parfaite entre le site et la cible a pour conséquence de garantir la validité du contenu propositionnel pour une durée déterminée : elle inscrit dans le temps la véracité de l'événement décrit. De plus, nous pouvons rapprocher *sie geht auf kurz nach Neuhaus* de *sie sind hier auf Besuch* (analysé au chapitre VI, II, B) : dans les deux cas, le Gprep précise pour l'allocuté quel statut donner au procès exprimé dans l'énoncé. *Auf kurz* définit le mode sur lequel s'effectue le déplacement à Neuhaus à l'intérieur d'un paradigme implicite (emménagement, séjour prolongé, séjour de courte durée…). Dans les occurrences suivantes, le Gprep à base *auf* désigne nettement un statut :

(367) ANGEKLAGTER 12 Im Frühjahr 1942
erlegte ich die Reifeprüfung
ANKLÄGER Kehrten Sie anschließend ins Lager zurück
ANGEKLAGTER 12 Ja
<u>auf kürzere Zeit</u>
(P. Weiss, *Die Ermittlung*, p. 116)

(368) ZEUGE 9 Auch hier galt die Strafe entweder
nächtlicher Einsperrung
oder Einsperrung <u>auf längere Zeit</u>
Und auch hier wurde Einsperrung
mit Kostentzug praktiziert
(P. Weiss, *Die Ermittlung*, p. 165)

(369) Am 12. April 1900 wurde mit den Lech-Elektrizitätswerken ein günstiger Stromlieferungsvertrag <u>auf 40 Jahre</u> abgeschlossen. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 29)

Le Gprep désigne la durée de validité du procès, au-delà de laquelle celui-ci devient caduc. Le régime de *auf* n'est pas identifié : il est simplement quantifié (*länger*, *kürzer*, *vierzig*). Il ne réfère pas à un événement extra-linguistique précis, mais à une notion qui indique à l'allocuté

comment se représenter le procès exprimé dans l'énoncé : le retour au camp est valable pour une courte durée, l'emprisonnement l'est pour une durée assez longue, le contrat pour quarante années. *Auf* véhicule donc les sèmes 'coïncidence parfaite de la cible et du site', d'où s'ensuit un 'bornage initial et terminal du procès dans le temps', et l''indication d'un statut'.

En (370), *binnen kurzem* envisage la courte durée comme l'intervalle de temps à l'intérieur duquel les combles sont tombés. En employant cette expression, le narrateur n'indique pas le mode sur lequel s'effectue le procès, mais inscrit une action à l'intérieur d'un intervalle temporel. *Binnen* a un représenté proche de *in*, à ceci près que les limites temporelles du régime sont encore plus nettement marquées (relation de 'contenance') :

(370) Als die Turmspitze brach und in den Dachstuhl schlug, dauerte es noch mal Minuten, bis der Schein des Feuers zu sehen war. Dann tropften auch schon die Flammen herab und entzündeten Kleider, herabstürzende brennende Balken setzten das Gestühl und die Kanzel in Brand, und binnen kurzem krachte der Dachstuhl ins Kirchenschiff und brannte alles lichterloh. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 117)

Dans l'expression *über kurz oder lang*, *über* envisage les représentés respectifs de *kurz* et *lang* comme l'intervalle qui sépare le moment d'énonciation de celui de l'apparition du procès *eine Börse… wird sich in Europa bilden*. Avec *über*, le régime est envisagé comme le temps conduisant d'une date à une autre (celle où l'Europe ne possède pas de bourse commune pour les actions – et qui équivaut au moment d'énonciation – et celle où elle en possède une) :

(371) In Europa wird sich, da sind sich die Fachleute einig, über kurz oder lang eine einheitliche Börse für die wichtigsten Aktien des Kontinents bilden. (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « Finanzplatz ohne Grenzen »)

Durch ou *hindurch* considèrent la durée comme une notion que la cible traverse de part en part. La durée est comprise comme un élément dont les frontières initiale et finale sont franchies, transgressées par la cible :

(372) Aber dann kam ein furchtbarer Augenblick – ein Augenblick, den ich in mir die ganze Zeit hindurch dumpf schon gefürchtet hatte, der über meinen gespannten Nerven wie ein Gewitter hing und plötzlich sie mittendurch riß. (S. Zweig, *Vierundzwanzig Stunden aus dem Leben einer Frau*, p. 37-38)

(373) Der Mann, mit dem ich durch dreiundzwanzig Jahre jede Stunde und jeden Gedanken geteilt hatte, war tot, meine Kinder brauchten mich nicht, ich fürchtete, ihre Jugend zu verstören mit meiner Verdüsterung und Melancholie – für mich selbst aber wollte ich und begehrte ich nichts mehr. (S. Zweig, *Vierundzwanzig Stunden aus dem Leben einer Frau*, p. 25)

Il est dit ici que la protagoniste a traversé les années en compagnie de son mari, en partageant avec lui chaque instant et chaque pensée. *Durch* exprime une relation de perlativité : les limites de cette durée sont franchies. Ce n'est pas le cas avec *auf*, qui présente les frontières

[73] L'emploi de *auf kurz* paraît étrange aux locuteurs germanophones que nous avons consultés. Il est peut-être typiquement autrichien.

de son régime comme des bornes infranchissables, délimitant la durée du procès à son début et à sa fin.

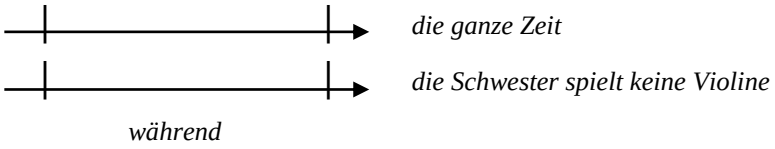
Dans l'extrait suivant, en employant *die ganze Zeit über*, le narrateur mesure la durée qui conduit du début à la fin de la confrontation. Tout le temps que dure la confrontation, l'aubergiste regarde K. avec angoisse. Avec *über*, la durée est vue comme une transition, alors qu'avec *auf* elle est vue comme un intervalle borné :

> (374) Der Wirt saß K. gegenüber am Rand der Fensterbank, bequemer wagte er sich nicht zu setzen, und sah K. die ganze Zeit über mit großen braunen, ängstlichen Augen an. (F. Kafka, *Das Schloss*, p. 10)

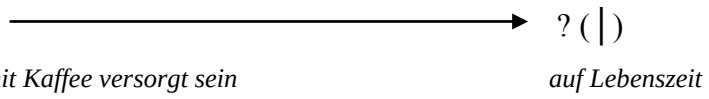
Während considère le procès comme un événement qui perdure pendant toute la durée exprimée par le régime ; en ce sens, son représenté n'est pas très éloigné de celui de *auf*, mais les deux prépositions sont loin d'être interchangeables :

> (375) Gerade an diesem Abend – Gregor erinnerte sich nicht, während der ganzen Zeit die Violine gehört zu haben – ertönte sie von der Küche her. (F. Kafka, *Die Verwandlung*, p. 49)

Während présente la durée du procès et celle du GN régi comme parfaitement égales. Le GN est défini et renvoie donc à une indication précise. La visée est statique et non prospective :



A contrario, en employant *auf*, le sujet donne par avance une durée de validité à son action : il énonce en termes quasiment juridiques quelle signification (notamment du point de vue de la durée) il entend donner à ses actes : l'accusatif engendre une représentation dynamique et prospective. Le régime n'est pas identifié ; il peut être tout au plus quantifié ou qualifié : la durée qu'il désigne est considérée « en tant que telle », en dehors de toute référence particulière ; c'est ce qui permet le passage à l'expression du statut du procès. Le locuteur fait coïncider le procès avec la borne éventuelle d'une durée mal définie, ce qui entraîne une idée de grande longueur lorsque le régime désigne une durée longue. *Lebenszeit* et *lebenslänglich* désignent en eux-mêmes des durées dont la limite externe est inconnue.



La plus grande imprécision véhiculée par *auf* par rapport à *während* est due aussi au fait que *während* est spécialisée dans l'indication temporelle, alors que *auf* a des emplois bien plus variés. C'est ce qui lui permet de désigner ici à la fois la tension vers une coïncidence, le bornage et le statut du procès.

Auf + indication de durée alterne également avec des groupes syntaxiques à l'accusatif sans préposition. Cette occurrence comporte les deux versions :

(376) „Ja, Botho, Du hast unser aller Zukunft in der Hand und hast zu bestimmen, ob dies Gefühl einer beständigen Abhängigkeit fortdauern oder aufhören soll. Du hast es in der Hand, sag ich, aber wie ich freilich hinzufügen muß, nur kurze Zeit noch, jedenfalls nicht auf lange mehr." (Th. Fontane, *Irrungen, Wirrungen,* p. 97- 98)

Cette confrontation fait ressortir le fait que le GN à l'accusatif désigne une durée prise pour elle-même, sans bornage, mais simplement avec la spécification que lui imprime l'épithète *kurz*, tandis que le Gprep à base *auf* considère la durée comme un délai, c'est-à-dire comme un intervalle temporel borné à droite (en plus du double bornage qu'implique la durée désignée par *lange*). *Auf* fait porter le regard sur le terme de la durée exprimée par le régime, qui n'est pas définie. Th. Fontane fait dire à son personnage que la situation actuelle va changer avant que ne s'écoule une longue période (*nicht auf lange*). La différence entre l'accusatif de durée et le Gprep en *auf* est la même qu'entre les idées de 'durée' et de 'délai' : *auf* borne son régime. C'est pourquoi la présence de *auf* est impossible dans un énoncé comme le suivant, où le séjour en internat est considéré comme une durée « simple », et non comme un laps de temps borné :

(377) Züpfner sagte: „Wir singen – und du singst doch sicher gern." – „Ja", sagte ich, „aber von Heimabenden habe ich die Nase voll, ich bin zwei Jahre in einem Internat gewesen." (H. Böll, *Ansichten eines Clowns,* p. 41)

- Auf vs. für + Augenblick, immer, ewig

Dans ce type d'emplois, *auf* alterne également avec *für*, et la différence de sens entre les deux prépositions est minime, voire inexistante avec certains régimes. Certains emplois de *auf* avec lexèmes désignant une durée sont désormais désuets, et la langue actuelle leur préfère *für*. L'emploi de *für* semble notamment se systématiser avec des noms de durée courte. Toutefois, lorsque le régime désigne non pas une durée, mais le prétexte d'une visite (*sich auf eine Zigarette zu jemandem setzen, auf ein Glas Wein zu jemandem kommen…*), l'emploi de *auf* est encore bien vivant.

Les collocations des deux prépositions sont dans la majorité des cas similaires (cf. *zu jm auf ein Weilchen / für einen Augenblick kommen, auf kurz nach Neuhaus fahren / für lange Zeit fortgehen*) mais l'occurrence de *für* est plus fréquente que celle de *auf*. Commençons par comparer deux occurrences très proches :

(378) So bat ich meinen Schützling, nur <u>für einen Augenblick</u> zu mir ins Hotel zu kommen; dort in meinem Zimmer übergab ich ihm das Geld für die Reise und die Auslösung des Schmuckes. (S. Zweig, *Vierundzwanzig Stunden aus dem Leben einer Frau*, p. 74)

(379) „Komm, Grete, <u>auf ein Weilchen</u> zu uns herein", sagte Frau Samsa mit einem wehmütigen Lächeln, und Grete ging, nicht ohne nach der Leiche zurückzusehen, hinter den Eltern in das Schlafzimmer. (F. Kafka, *Die Verwandlung*, p. 56)

Il est vain de chercher à tout prix une différence de sens entres les deux prépositions quand elles régissent ce type de GN : elles sont interchangeables. La seule nuance, minime, que l'on peut dégager est que *auf* envisage la durée désignée par son régime d'une manière moins précise que ne le fait *für*. Le Gprep indique également le statut du procès : ainsi dans l'extrait de *Die Verwandlung*, la visite n'est pas envisagée précisément du point de vue de sa durée, mais aussi du point de vue de son type, ou de son statut. L'énoncé de Mme Samsa pourrait être paraphrasé par « Rends-nous une petite visite ». De même en (380), *auf* et *für* permutent aisément :

(380) Denn es war das Merkwürdige, daß Tonio, der Hans Hansen doch um seine Daseinsart beneidete, beständig trachtete, ihn zu seiner eigenen herüberzuziehen, was höchstens <u>auf Augenblicke</u> und auch dann nur scheinbar gelingen konnte ... (Th. Mann, *Tonio Kröger*, p. 12-13)

Auf n'envisage pas la durée de manière précise, et renseigne sur le statut du procès : la réussite de l'entreprise de Tonio n'a pas une valeur définitive, mais provisoire.

Cette construction fonctionne également lorsque *auf* régit non pas un lexème exprimant une durée, mais une activité. Le Gprep régi par *auf* désigne alors le prétexte évoqué par les interlocuteurs pour se voir : passer un moment ensemble, boire un verre, fumer une cigarette. Dans la formule *auf einen Sprung vorbeikommen*, il n'est pas possible de substituer *für* à *auf*

car la durée désignée par *Sprung* n'est pas assez précise pour pouvoir déterminer la forme que doit prendre l'acte exprimé par *vorbeikommen.* Cela indique que *für* attend une indication de durée précise :

(381) Aber trotz allem habe ich Beate auch eingeladen, und wenn sie in Mannheim einkaufen ging, kam sie gelegentlich nach Ladenschluß auf einen Sprung vorbei. Oft war das nicht. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 11)

C'est plutôt le statut du procès exprimé par *vorbeikommen* que souligne l'expression *auf einen Sprung*. Dans un énoncé comme *Wollt ihr heute abend auf ein Glas Wein zu uns kommen?,* le Gprep désigne à la fois le prétexte (l'impulsion) de l'invitation et la durée très approximative que va avoir la rencontre entre les personnages. Nous observons de nouveau que *auf* a la capacité de présenter son régime à la fois comme le déclencheur et le but du procès.

Le caractère plus abstrait du représenté de *auf* par rapport à celui de *für* est lié à des caractéristiques syntaxiques bien précises : comme avec *in, während, durch* et *über,* avec *für* le nom régi peut être défini, alors que la particularité essentielle de *auf* est que son régime n'est pas identifié (mais il peut être actualisé par l'article indéfini). Cette différence se voit dans les deux occurrences que voici, où la substitution de *auf* à *für* est impossible :

(382) Am nächsten Morgen ging ich zum Arzt und ließ mich für die ganze Woche krankschreiben. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 117)

(383) „Ich bin tatsächlich ein notleidender Kollege, nicht nur für den Augenblick, sondern für mindestens ein halbes Jahr. Aber bitte, sagen Sie mir, was Sie unter kleine Summe verstehen?" (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 195)

En (384), le GN n'est cependant pas défini :

(384) Alle waren von ihrem Vortrag hingerissen. Scarlett hatte zwar keine liebliche Singstimme, aber sie artikulierte hart und glasklar mit faszinierender Eindringlichkeit, so daß wir für kurze Zeit unsere gewärmte Bauernstube in ein lumpiges Hotel verwandelt sahen und die gerade noch kochende Hausfrau in eine Milva. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 161)

L'impossibilité de permuter *auf* à *für* dans cet exemple tient alors aux faits que le terme de la durée est nettement marqué et que la visée n'est pas prospective. En effet, ce qu'ont en commun toutes les occurrences de *auf* dans ce groupe, (*auf kurz nach Neuhaus gehen, Einsperrung auf längere Zeit, einen Vertrag auf 40 Jahre abschließen*), est d'envisager la fin du procès au moment où il commence. Le locuteur énonce, au moment où il engage son action, la durée qu'elle va avoir. Son regard parcourt donc en pensée la totalité du procès, de son début à sa fin, de sa borne gauche à sa borne droite. Au début du procès, il attire l'attention sur sa fin : c'est en cela que le sens du Gprep à base *auf* est prospectif. *Auf* va de

pair avec un bornage initial et un bornage terminal. Au contraire, quand le locuteur emploie *für*, le procès est dans la plupart des cas déjà bien engagé (le personnage de I. Noll est déjà malade en (382), celui de H. Böll est déjà dans la détresse en (383)). Il y a donc entre *auf* et *für* une petite nuance de visée qu'a le locuteur sur le procès.

En (385), la commutation de *auf* à *für* est acceptable, d'une part parce que le GN n'est pas identifié, et d'autre part parce que le procès peut être envisagé d'un point de vue prospectif :

(385) „Vivian und Richard sind gestern für ein paar Tage nach London gefahren, da hat sie heute kein Familienessen gekocht, denn ich zähle anscheinend nicht", klagte die infantile Lenore. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 83)

Auf et *für* alternent également en rection de *immer*. *Auf immer* désigne une projection floue, incertaine, dans l'avenir :

(386) Liebe Lene. Nun kommt es doch so, wie Du mir vorgestern gesagt: Abschied. Und Abschied auf immer. (Th. Fontane, *Irrungen, Wirrungen*, p. 103)

En (386), le locuteur fait coïncider ses adieux (*Abschied*) avec une durée dépourvue de limite extérieure. Le début des adieux correspond au moment d'énonciation, et celui-ci coïncide avec le début de la durée exprimée par *immer*. Comme la fin des adieux coïncide avec une date qui n'existe pas (la fin de la durée exprimée par « toujours »), l'« après-adieux » est présenté comme infini. Le locuteur indique au destinataire de ses mots ce qu'il entend par *Abschied* (le statut des adieux), il précise la durée pour laquelle le mot *Abschied* est valable. Avec *auf*, *immer* est envisagé comme une notion pure. C'est sans doute l'impossibilité de désigner le statut du salut du jeune homme qui fait que la commutation de *auf* à *für* est difficile en (387) :

(387) Ich wußte nichts zu sagen. Aber ich hätte gewünscht, daß plötzlich über dem niederen Gestühl die Orgel anhebe zu brausen, denn ich fühlte, mir war alles gelungen: diesen Menschen hatte ich für immer gerettet. (S. Zweig, *Vierundzwanzig Stunden aus dem Leben einer Frau*, p. 73)

Für immer désigne une indication de temps précise, certaine.

On note que l'alternance de *auf* et *für* ne fonctionne pas dans la rection de *ewig* (en revanche *für immer und ewig* existe, au même titre que *auf immer und ewig*) :

(388) LEONHARD Kannst du schwören, daß du mich liebst? Daß du mich so liebst, wie ein Mädchen den Mann lieben muß, der sich auf ewig mit ihr verbinden soll? (F. Hebbel, *Maria Magdalena*, p. 79)

(389) Doch der Doppel-Olympiasieger und Weltmeister sieht keine Veranlassung, sich auf frisch erworbenem Lorbeer auszuruhen. „Es ist schön, wenn man Geschichte schreiben kann, aber ich möchte noch mehr erreichen." Zum Beispiel lockt da die Aussicht, auf immer und ewig in Österreich die Nummer eins zu sein? (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 55)

Dans ces occurrences, le Gprep à base *auf* désigne de nouveau non seulement une durée, mais aussi un statut. En (388), le locuteur insiste sur le fait que le mariage consiste à nouer des liens éternels; en (389), ce que souhaite le sportif n'est pas tant de gagner toutes les compétitions que d'être reconnu comme un champion invincible.

L'inacceptabilité de la rection de *ewig* par *für* tient essentiellement à des raisons lexicologiques : **für ewig* est impossible au même titre que **für kurz*. Nous avons déjà observé que le représenté de *auf* est très compatible avec des notions générales, non identifiées, et souvent non actualisées, (*auf Urlaub fahren, auf kurz wegfahren, auf Naturmensch machen*), tandis que le représenté plus précis de *für* s'associe de préférence avec des régimes identifiés. Tandis que *auf* s'accorde très bien avec des lexèmes ne portant ni marque de cas ni de genre, *für* exige que son régime porte les marques de genre et de cas lorsque c'est possible. À *auf kurz, auf ewig* correspondent par conséquent *für eine kurze Zeit, für die Ewigkeit* :

(390) Wir stecken und wir stopfen alles aus uns in einen solchen Menschen hinein und er verläßt uns, stirbt uns weg, für immer, so er. […] Tatsächlich ein überstürzter Tod, sagte er. Wir nehmen einen solchen Menschen <u>für die Ewigkeit</u>, das ist der Irrtum. (Th. Bernhard, *Alte Meister*, p. 29)

Immer étant une partie de langue de toute façon invariable, la question de la compatibilité avec *für* ne se pose pas dans ce cas-là.

Dans ce groupe d'emplois entrent aussi les locutions figées *auf lange Sicht* et *auf Dauer*, que l'on peut analyser dans les mêmes termes que les emplois précédents (absence de définitude, expression minimale d'une durée qui renseigne sur la validité du procès) :

(391) Wenn nun der Dax nach London zieht, geht dann bei den Analysten, Händlern und Fondsmanagern das große Kofferpacken los? Oder droht London <u>auf lange Sicht</u> der Aderlass, weil das boomende Segment der Wachstumswerte in Frankfurt bleibt? (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « Finanzplatz ohne Grenzen »)

En alternance avec *auf* + nom désignant une durée, le corpus comprend des occurrences de *auf* + nom de durée + *hinaus* :

(392) Und dort begannen jene vierundzwanzig Stunden, die erregender waren als alles Spiel und mein Schicksal <u>auf Jahre hinaus</u> verstörten. (S. Zweig, *Vierundzwanzig Stunden aus dem Leben einer Frau*,p. 26)

L'ajout de la particule *hinaus* à *auf* modifie le sens du Gprep. *Auf Jahre hinaus* indique une projection dans un futur qui se situe au-delà d'un certain nombre d'années. *Hinaus* marque

que le mouvement de pensée va encore au-delà du bornage terminal indéfini impliqué par *auf Jahre*. L'ajout de la particule allonge donc la durée exprimée par *auf Jahre* : le bornage à droite est dépassé. La rencontre que la protagoniste va faire au casino va perturber sa vie pour une durée supérieure à des années, pour un temps qui dépasse des années.

Dans les emplois réunis en II A et B, *auf* présente son régime comme la borne terminale d'une tension, qui est le plus souvent une durée, mais peut également être un procès quantifiable. Le représenté que l'on attribue à *auf* varie en fonction du sémantisme de ses supports d'avant et d'après. En contexte quantitatif, nous avons soit marquage d'une quantité maximale (cf. *auf 16,3% steigen*), soit désignation de la coïncidence parfaite d'une mesure avec un résultat (*aufs Gramm*). En contexte spatial, le Gprep mesure la distance entre deux points (cf. *auf viele Kilometer*). En contexte temporel, il y a trois possibilités. Si les deux entités mises en relation sont contemporaines, *auf* exprime la simultanéité (cf. *auf seine alten Tage, auf 10*). Si elles sont décalées dans le temps, il y a deux cas de figure : soit le régime est identifié (cf. *auf den Tag, auf Montag*), et il figure le terme avec lequel la durée coïncide ; soit la borne terminale désignée par le régime est floue, et dans ce cas *auf* désigne une tension vers une coïncidence probable avec un moment ultérieur.

Dans un dernier sous-groupe, nous rassemblons les occurrences de Gprep désignant, dans des expressions plus ou moins figées, le terme – atteint ou non – du procès exprimé dans l'énoncé.

C. Expressions diverses désignant la coïncidence – effective ou virtuelle – du procès avec sa limite extérieure

1. Locutions

La tension dynamique vers une extrémité est présente dans les tournures *bis auf*, *auf dass*, ainsi que dans quelques locutions (cf. *auf Leben und Tod…*). *Auf* marque ici encore la coïncidence – effective ou virtuelle – du procès avec sa limite extérieure. En (393), *bis auf* présente son régime comme la borne effectivement atteinte par le procès *abmagern.* La désignation d'une coïncidence effective est également rendue possible par la phase accomplie exprimée par le parfait. La phase et le Gprep soulignent la période terminale du procès :

(393) ZEUGE 3 Dann aber sahen wir Hunderte
von zerlumpten Gestalten

viele bis aufs Skelett abgemagert
Da verging uns die Zuversicht
(P. Weiss, *Die Ermittlung*, p. 34)

L'autre sens – restrictif – de *bis auf* s'explique également par la coïncidence avec une borne terminale. Le couple de prépositions présente son régime comme une limite ultime : en (394), le salut gêné adressé aux enfants est bien le dernier geste, le maximum que les étudiants s'autorisent à faire en attendant de voir leur professeur. Ils ne font rien de plus qu'un signe de politesse :

(394) Ich erinnere mich an Reihen von Studenten, die im Korridor an der Wand lehnten und warteten, bis sie an die Reihe kamen, manche lesend, andere die Stadtansichten betrachtend, die im Korridor hingen, andere ins Leere starrend, alle stumm, bis auf einen verlegenen Gruß, wenn wir Kinder grüßend durch den Flur gingen. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 135)

Bis et *auf* sont très proches dans ces emplois. *Aufs Blut* est paraphrasable par *bis zum äußersten* :

(395) Er dachte an den Haβblick des Schwammigen. Es war der Haßblick einer neuen Generation, die ihre fanatische Entscheidung getroffen hatte und „Unsichere" wie ihn erbarmungslos auszurotten gedachte. Den rachsüchtigen Spittelberger beleidigt, den Schwammigen und die Jugend aufs Blut empört, sieh nur an, das genügt, damit alles zu Ende sei. (F. Werfel, *Eine blaβblaue Frauenschrift*, p. 90)

De nombreuses expressions désignent la limite ultime que le procès est susceptible d'atteindre, sans que la 'coïncidence' entre procès et borne soit réelle. Ainsi, en (396), la mort est la limite extrême que va très probablement atteindre la maladie du personnage :

(396) Und mit allmählich steigender Teilnahme hörte er den Alten an, der erzählte, daß der Fürst selbst krank, ja, wie manche meinten, auf den Tod darnierderläge […]. (A. Schnitzler, « Abenteurernovelle », *Erzählungen 1926-1931*, p. 137)

Existent aussi *auf Biegen oder Brechen, auf Gedeih und Verderb, auf Leben und Tod, auf gut Glück* qui désignent aussi bien la limite ultime que le procès est suceptible d'atteindre que la manière dont il s'effectue. Ainsi, en (397), *auf Leben und Tod* spécifie *Kampf* du point de vue du type dont il relève. Le combat n'est pas à prendre à la légère, c'est une lutte « à la vie, à la mort »:

(397) Der in den Kampf auf Leben und Tod geht, muß sich zum Tode entschlossen haben, denn er kann nicht mit dem Leben rechnen; er ist ein potentieller Selbstmörder. (A. Andersch, *Die Kirschen der Freiheit*, p. 83)

Dans *der Kampf aufs Messer*, *auf* équivaut encore à *bis auf*, et *aufs Messer* est paraphrasable par *bis zuletzt* :

(398) ERSTER CHICAGOER
Zuerst die eine Stadt und dann die andre!
Ihr seid dem Land den Kampf aufs Messer schuldig!
(B. Brecht, *Der aufhaltsame Aufstieg des Arturo Ui*, p. 118)

Le couteau est considéré comme l'arme avec laquelle on a le plus de « chance » de tuer son adversaire. En venir au couteau signifie que l'on est proche de la fin du combat, donc de la limite extérieure du procès désigné par *Kampf*. La fin du duel coïncide avec l'utilisation du couteau. *Der Kampf aufs Messer* est donc plus proche de *der Kampf auf Leben und Tod* que de *jn auf Pistolen fordern* (cf. Chapitre VI, III, A), où l'arme ne désignait que le mode de combat et non pas sa limite extérieure. Le passage de l'expression du mode ou du statut à celle de la borne terminale s'effectue grâce à la présence de l'accusatif et à la relation déductible entre support d'avant et support d'après.

La locution *aufs Ganze gehen* correspond à *alles riskieren*. *Ganz* marque la limite extrême jusqu'à laquelle le sujet est prêt à aller :

(399) Jetzt mußte ich aufs Ganze gehen. Ich hatte noch vier Tage Zeit. Ich legte mir eine Liste an […]. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 85)

Nous mentionnons encore *aufs Lehramt studieren*, où le nom régi désigne le but des études, et précise aussi le type d'études dont il est question, à l'intérieur d'un paradigme composé entre autres de *Lehramt* et *Magister*.

Fait également partie de ce groupe d'emplois le Gconj introduit par *auf dass*. Il décrit la conséquence du procès exprimé dans le GV d'accueil et équivaut à *damit* :

(400) Erst ein paar Tage später erfuhr ich, wer auf die „jüdischen Yankees" Urheberrecht hätte anmelden können: Herbert Kalick, damals vierzehn, mein Jungvolkführer, dem meine Mutter großzügigerweise unseren Park zur Verfügung stellte, auf daß wir alle in der Handhabung von Panzerfäusten ausgebildet würden. (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 25)

Le procès exprimé par le Gconj figure le but convoité par le GV d'accueil *dem Jungvolkführer unseren Park zur Verfügung stellen*. Enfin, on peut rapprocher de ces locutions *von kleinauf* et *von Jugend auf*. La préposition désigne une tension dynamique, partie d'un point d'origine (la jeunesse) et dirigée vers une borne non précisée. Toutefois en (401), le terme de la tension équivaut explicitement à la réalisation du rêve du joueur de tennis :

(401) „Für mich ist ein Traum wahr geworden", sagte Todd Woodbridge, der von kleinauf nur von zwei Dingen schwärmte: In Wimbledon teilnehmen und den Davis Cup gewinnen. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 54)

2. Auf + adjectif au degré II

Les tournures faites de *auf* + *-s* + adjectif au degré II désignent également la limite externe vers laquelle tend le procès :

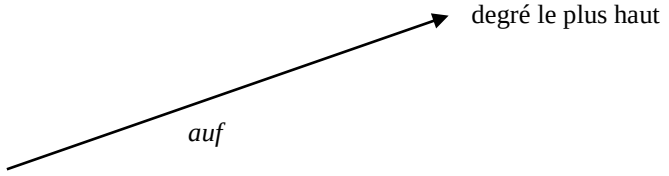
(402) Beate schien sich aufs beste mit ihm zu verstehen. Sie geriet sofort in Fahrt, wenn Männer auftauchten, die ihr gefielen. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 74)

Les prépositions qui régissent un adjectif au degré II ne sont pas légion. On peut comparer les emplois de *auf* à ceux de *am* + adj. au degré II :

(403) Ich selbst bin nicht religiös, nicht einmal kirchlich, und bediene mich der liturgischen Texte und Melodien aus therapeutischen Gründen: sie helfen mir am besten über die beiden Leiden hinweg, mit denen ich von Natur belastet bin: Melancholie und Kopfschmerz. (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 9)

La différence d'emploi entre *auf* et *am* est évidente : avec *am*, l'attribution du superlatif à un objet se fait par comparaison de cet objet avec d'autres. *Am* situe l'objet auquel est incident l'adjectif au superlatif à l'extrémité supérieure d'une échelle scalaire, sous-entendant que les termes de comparaison sont situés à un niveau inférieur sur cette échelle. La valeur donnée à l'échelle peut varier grandement et est indiquée par la base de l'adjectif au degré II. En (403), les textes et la musique lithurgiques sont pour le clown les meilleurs moyens qui existent pour combattre la mélancolie et la migraine. Le narrateur sous-entend que les autres remèdes qu'il a testés ont eu de moins bons résultats thérapeutiques. Nous avons là une comparaison.

Dans le Gprep à base *auf*, l'objet auquel est appliqué l'adjectif au superlatif est envisagé pour lui-même, sans comparaison explicite avec d'autres termes. En (402), la narratrice indique que son amie s'entend extrêmement bien avec l'homme qu'elle-même convoite. Il est hors de question pour elle de dire que c'est avec Witold que Beate s'entend le mieux (on lirait alors *Beate schien sich am besten mit ihm zu verstehen*). La tournure *auf* + adj. au degré II est pour le locuteur un moyen de qualifier le procès de manière emphatique. Tandis qu'avec *an* + datif + adj. II, le procès est vu comme statique, *auf* + acc + adj. II présente le procès comme dirigé vers un paroxysme, la valeur de ce dernier étant précisée par l'adjectif régi. L'association très fréquente de *auf* avec l'accusatif témoigne de la communauté de certains de leurs sèmes. *Auf* + acc + adj. au degré II opère une projection dynamique du procès vers la limite supérieure de l'échelle. Le procès est présenté comme tendant à coïncider en fin de course avec le terme de la tension, mais cette coïncidence n'est pas explicite. Il y a simplement une tension vers le point le plus haut, une recherche de rencontre avec lui :



Le chapitre VII a montré que la préposition *auf*, quand elle est environnée de lexèmes dont le sémantisme est abstrait, peut désigner une coïncidence abstraite. En contexte temporel, cette coïncidence devient soit une simultanéité, soit une consécution immédiate, soit une prospectivité. L'accusatif et le caractère mal défini du régime peuvent laisser en suspens la coïncidence, de telle sorte que le Gprep ne désigne plus qu'une tension vers une coïncidence probable.

Par ailleurs, nous avons observé le fait étrange que le Gprep, en contexte quantitatif aussi bien que temporel, peut désigner tant la borne initiale (cf. *auf 100 Menschen, auf ihre Rufe…*) que la borne terminale (cf. *von Null auf 100 km/h, auf Wiedersehen…*) du procès. Dans le premier cas (I), c'est le régime qui est vu comme une tension, un événement borné, dirigé vers ses conséquences. Dans le second (II), c'est le procès qui est vu comme un vecteur borné, susceptible d'atteindre une limite. Les deux cas de figure se laissent résumer par la formule suivante : **'*auf* désigne la coïncidence de la cible avec un site envisagé comme borne, initiale ou terminale'**[74]. Le caractère nécessaire de la coïncidence est encore présent en I, mais plus en II. Le trait 'non-clos' (ou « vision d'extériorité » pour employer la terminologie de P. Cadiot) apparaît encore quand il est possible d'opposer *auf* à *in* (cf. *auf Lebenszeit vs. in der Zwischenzeit, auf seine alten Tage vs. in den nächsten Tagen*).

[74] Nous retrouverons ces représentés pour la particule verbale.

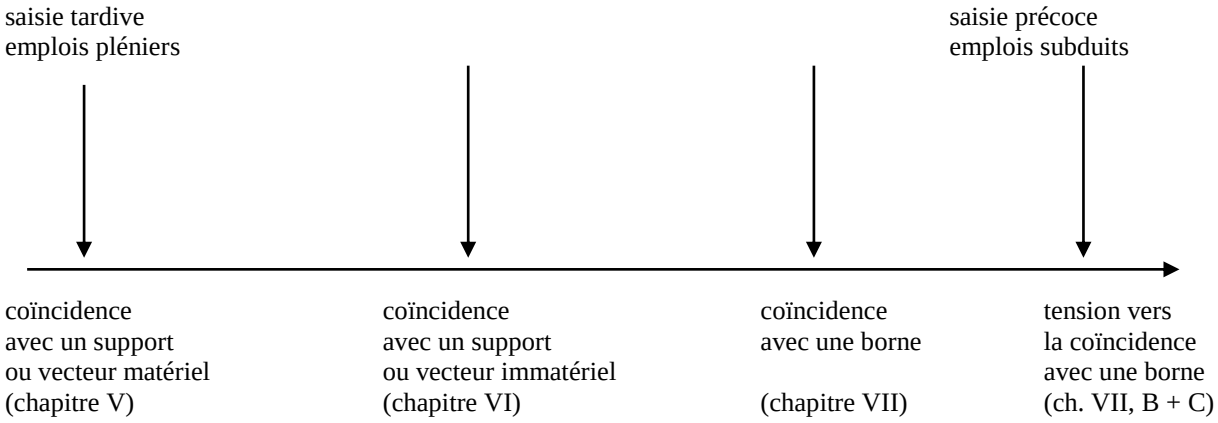
Conclusion sur les représentés de auf non régie

Nous avons dégagé pour *auf* non régie les représentés suivants :

- **'coïncidence d'une cible avec un site envisagé comme support ou vecteur nécessaire et non-clos'**. Le support ou vecteur peut être matériel (chapitre V) ou immatériel (chapitre VI).
- **'coïncidence – à l'issue d'une tension dynamique – d'une cible avec un site envisagé comme borne'** (chapitre VII). Le membre du Gprep peut désigner une borne initiale ou terminale. La coïncidence entre cible et site est virtuelle et non effective lorsque le bornage est flou (régime non défini, non actualisé, ou locutions).

Nous avons étudié *auf* selon une progression qui va des emplois les plus concrets aux plus abstraits. Les modifications dans le sémantisme de *auf* sont dues au contexte, et non à la préposition elle-même. Le processus d'abstraction reflète le mécanisme de subduction sur lequel repose – pour une part[75] – le cinétisme du signifié de puissance, et il peut être figuré de la manière suivante :

Figure 12 : résumé des représentés de *auf* non régie



[75] J. Picoche explique en effet dans *Structures sémantiques du lexique français*, Paris, Nathan, 1986 qu'il existe des cinétismes sans subduction, notamment pour les monosèmes.

Dans le détail de l'étude, nous avons relevé de multiples signifiés d'effets (statut, manière, prospectivité, *etc*.), engendrés par l'environnement de la préposition. Nous avons également mis en évidence les emplois pivots, qui constituent des seuils entre un représenté et un autre :

- Le support matériel a ainsi une représentation commune avec le support d'information quand le contexte l'autorise (cf. *auf einem Papier schreiben* > *auf einem Papier etwas lesen, auf dem Klavier spielen* > *auf dem Klavier ertönen…*).
- Le support est envisagé comme un vecteur lorsqu'il renvoie à un référent mobile (*auf dem Stuhl sitzen* > *auf dem Fahrrad fahren*) ou lorsqu'il peut être considéré comme un trajet (*auf der Straße* > *auf dem Weg* > *auf der Reise, auf der Bahn sein*).
- Le déplacement est un statut lorsque le régime n'est pas identifié (*auf meinem Spaziergang* > *auf einem Urlaub*) ou peut renvoyer à un type de comportement (*auf der Durchreise sein*).
- Le support informe du statut lorsqu'il renvoie à une institution (*auf dem 2. Stock* > *auf meinem Zimmer* > *auf der Schule*).
- Le vecteur n'est pas éloigné de la manière (*auf deutsch reden* > *auf eine bestimmte Weise reden*).
- Le support et l'impulsion sont proches, parce qu'il s'agit de deux sortes de fondement (spatial ou logique).
- La coïncidence avec une borne peut se faire de manière abstraite (*etwas auf morgen verlegen*) ou concrète (*das Buch auf den Tisch legen*).

La possibilité de reconnaître des ponts cognitifs entre les divers emplois de *auf* indique que ceux-ci sont liés les uns aux autres par le partage de certains traits, qui sont cependant variables. Comme les emplois spatiaux concrets ne sont pas déterminants par rapport aux autres, rien ne permet d'adopter la version standard de la théorie du prototype. Si ces emplois sont ceux pour lesquels les sèmes que l'on dégage sont les plus concrets, ils ne sont pas pour autant « premiers » : ils sont simplement la manifestation dans l'espace de la coïncidence avec une borne, cette dernière ayant la particularité de fournir un support à la cible. Il n'est guère possible non plus de considérer ces emplois concrets comme plus riches que les autres. Nous avons en effet observé que si certains sèmes disparaissent (pesanteur, caractère nécessaire du support, *etc*.), de nouvelles représentations (manière, statut, consécution, prospectivité) apparaissent aussi à mesure que l'on progresse dans l'abstraction.

Il est en revanche possible de considérer la préposition non régie comme une catégorie lexicale structurée par une ressemblance de famille, les traits partagés n'étant pas des CNS. Nous proposons donc comme signifié de *auf* non régie la **'coïncidence d'une cible avec un site non clos envisagé comme support, vecteur ou borne'**, qui s'investit dans divers signifiés d'effet selon le contexte

Le signifié provisoire que nous avons dégagé pour les emplois non régis de *auf* demande à être complété par l'examen des emplois régis.

TROISIÈME PARTIE

AUF PRÉPOSITION RÉGIE

Introduction

Dans les emplois qui font l'objet de la troisième partie, la préposition *auf* est encore base d'un Gprep, mais celui-ci est lui-même régi par un lexème[1], verbal, nominal ou adjectival. La préposition régit donc toujours un membre, mais est elle-même régie par un verbe, un nom ou un adjectif. Puisque le concept de rection s'applique seulement au deuxième cas de figure, il est préférable de parler pour le premier de « support d'après ».

- rection

Le terme *rection* se rapporte au lien qui unit en énoncé un lexème et son expansion. Ce lien peut être noué de deux manières : par un cas grammatical seul ou par une préposition associée à un cas. Pour les verbes, la notion de rection caractérise la relation entre le verbe et son ou ses objets, qui figurent à l'accusatif, au datif, au génitif ou bien qui sont introduits par une préposition associée à l'un de ces cas. Pour les noms et les adjectifs, la rection décrit la manière dont ces lexèmes accueillent une expansion à droite : pour les noms, cette dernière ne peut guère être qu'un GN au génitif, un Gprep ou un Grel. La relation « objectale » (par opposition aux génitifs subjectif et possessif) s'exprime grâce aux prépositions (cf. *das Recht des Stärkeren vs. das Recht auf Verteidigung*). Les adjectifs régissent divers cas (*hoch + acc., ähnlich + dat., bewusst + gén…*), mais les expansions par Gprep sont plus fréquentes.

Le domaine d'application de la rection est plus réduit que celui de la valence, ce dernier terme se rapportant à l'ensemble des actants qui gravitent autour d'un lexème de manière à former avec lui un contenu informatif complet. La valence englobe par conséquent aussi les actants qui ne sont pas régis par le lexème (le sujet des verbes, les circonstants adverbiaux). Elle opère la distinction entre actants obligatoires et facultatifs, ce qui n'entre pas en ligne de compte pour la rection. Dire que tel verbe ou adjectif ou nom régit telle préposition ou tel cas revient simplement à caractériser la manière dont le verbe est en relation avec son objet ou l'adjectif et le nom avec leur expansion en énoncé : que le GN régi soit obligatoire ou facultatif n'est pas le propos.

[1] La rection dépend de lexèmes actualisés dans des énoncés.

- la préposition comme « solution à l'intransitivité »

L'expansion par Gprep régi et l'objet prépositionnel sont le plus souvent une alternative au cas direct. Les lexèmes qui se construisent d'une façon donnée ne peuvent en général pas se construire de l'autre. Quelle est la particularité de l'expansion par Gprep régi ? G. Moignet la décrit ainsi :

> La transitivité est la propriété que connaissent certaines parties de la langue de transiter par incidence directe sur un support se situant dans leur après opératif. Transiter signifie apporter l'idée d'une équation sémantique, au moins approximative, avec cet après. […] La transitivité est fondamentale dans la préposition […]. Elle n'existe pas dans le substantif, l'adjectif, l'adverbe et dans un nombre important de verbes. Pour les parties de la langue qui ainsi ne peuvent pas sortir d'elles-mêmes pour parler d'un support d'après, il y a une solution au problème de mettre leur sémantèse en rapport avec un autre élément de la langue, et c'est la préposition. La préposition résout les problèmes posés par l'intransitivité.[2]

Pour que cette description soit applicable à l'allemand, il faut entendre « intransitivité » dans un sens large : l'expansion par Gprep régi ne s'oppose pas seulement à l'accusatif mais à tous les cas directs (la distinction n'est pas nécessaire en français, puisque le datif s'exprime déjà par la préposition *à*). La préposition est là pour subvenir aux besoins d'un lexème dont la « sémantèse » (G. Moignet entend par là le contenu notionnel) s'applique à un objet, mais qui est dans l'incapacité d'accueillir de lui-même un GN. Prenons pour exemple le verbe *wirken.* Il exprime le fait qu'un sujet, animé ou non, est actif, a des effets. Il peut être employé absolument. Mais si le locuteur veut exprimer l'objet qui est affecté par ces effets, il ne peut le faire sans faire intervenir un relateur externe au verbe : une préposition.

- rection et circonstance

La réflexion de G. Moignet sur le rôle de la préposition dans l'intransivité mentionnée ci-dessus recoupe celle de J. Cervoni, sur laquelle nous avons travaillé au chapitre V et que nous rappelons :

> […] dans
>
> Je vais | …| Paris
> Je viens | …| Paris
> La fille | …| Jacques
> Le livre est | …| moi
>
> les arguments de direction, d'appartenance, de motivation, sont en fait les relations à exprimer dans l'intervalle qui se produit entre les termes mis en présence, en raison des limites de leur capacité incidentielle. Il n'est pas d'incidence possible entre *je vais* et *Paris,* entre *la fille* et *Jacques,* entre *le livre est* et *moi.* Ce sont des termes que leur genèse ne pourvoit pas de propriétés pouvant assurer entre

[2] G. Moignet, *Systématique de la langue française,* Paris, Klincksieck, 1981, p. 220.

> eux le jeu du mécanisme apport → support. Aussi leur rapprochement dans le discours n'est-il permis que dans la mesure où il est possible d'argumenter l'intervalle résultant de cette déficience. […] Mais encore faut-il un signe qui manifeste l'argumentation : c'est la préposition qui fournit le signe requis.[3]

Si dans la majorité des cas, la préposition remédie à un défaut de transitivité et s'accorde sémantiquement avec son contexte, il nous faut maintenant compléter ces vues pour distinguer circonstance – ou plus exactement circonstance adverbiale – et rection.

Que nous ayons affaire à un Gprep circonstanciel, adverbial, régi, nous avons toujours une relation ARB. Nous avons observé que dans la circonstance (type *ich sehe das Haus auf dem Land*, nous avions constitution d'une relation RB, avec sélection de R par B, puis mise en relation de RB à A.

Dans les emplois adverbiaux, nous sommes parfaitement d'accord avec J. Cervoni, qui explique que la préposition vient préciser une relation impliquée par chacun des termes présents de part et d'autre du diastème (par exemple *aller* |…| *Paris* > *à* ou *baden* |…| *dampfendem Wasser* > *in*, ou encore *liegen* |…| *Strand* > *auf*).

Avec le Gprep régi, les choses fonctionnent différemment. Le terme B n'influe sur la sélection de R en aucune manière ; et inversement, R ne sélectionne aucun représenté de B. Il n'y a pas d'« échange » sémantique à l'intérieur du couple RB. C'est sur cette base que G. Helbig et J. Buscha distinguent circonstance et rection :

> Wir vergleichen :
>
> (1) Die Begegnung an / auf / unter / neben der Brücke
>
> (2) Die Hoffnung auf baldige Genesung
>
> Im Falle (1) ist die Präpositionalgruppe nicht vom übergeordneten Substantiv regiert, wohl aber im Falle (2); denn das regierende Substantiv fordert immer nur bestimmte Präpositionen (in den meisten Fällen, eine einzige Präposition) und schließt alle andere aus. Die Präposition trägt dabei keine erkennbare Bedeutung […] im Unterschied zum Falle (1).[4]

La perte de sèmes de la préposition n'est pas la cause de ce qu'elle est régie, mais sa conséquence. La différence dans la relation entre R et B selon que l'on est en circonstance adverbiale ou en rection découle en fait de la différence de fonctionnement entre A et R dans

[3] J. Cervoni, *La préposition, Etude sémantique et pragmatique*, Paris / Louvain-la-Neuve, Duculot, 1991, p. 77-78.
[4] G. Helbig, J. Buscha, *Deutsche Grammatik*, Berlin / München, Langenscheidt, 2001, p. 269.

un cas et dans l'autre. En effet, la relation entre A et R dans les emplois régis est l'exact contraire de celle que décrit J. Cervoni pour les emplois adverbiaux :

> La très forte cohésion […] entre la préposition et le terme B – cohésion plus forte en toutes circonstances qu'entre la préposition et le terme A – reflète, sur le plan sémiologique, l'antériorité de cette opération sur celles qui mettent en jeu le terme A.[5]

Dans la rection, qu'elle soit verbale, nominale, ou adjectivale, R est le seul moyen pour A d'être incident à B. A et R forment donc une unité du point de vue sémantique : la sélection de telle ou telle préposition est due à une compatibilité sémantique fondamentale entre A et R. Le lien sémantique entre A et R est stable quel que soit l'énoncé dans lequel le couple apparaît. La relation syntaxique unit donc Aet R d'un côté à B de l'autre.

L'étroitesse du lien entre A et R entraîne deux conséquences. La première est que les verbes, noms, adjectifs régissent en général une seule préposition, mais cela n'est toutefois pas une condition *sine qua non. Auf, über* et *an* sont pareillement régies par *sich freuen* et chacune de ces prépositions introduit l'objet indirect du verbe. De même, *auf* après les verbes de perception *sehen, blicken* est pour nous régie, même si elle alterne avec d'autres prépositions, et si une nuance de sens est perceptible entre elles. Nous observons la même possibilité d'alternance après *Angriff* (*auf, gegen*) ou *böse* (*auf, über*). La seconde conséquence est essentielle : elle consiste en ce que le Gprep n'est pas compréhensible indépendamment de son support d'avant[6]. Non seulement la préposition régie n'envisage pas son support d'après comme un support nécessaire, non clos, où s'effectue un contact le plus souvent vertical (traits que nous avons dégagés pour les emplois spatiaux circonstanciels et adverbiaux avec les verbes de position et de mouvement), mais on ne peut pas non plus assimiler les objets prépositionnels aux Gprep abstraits et lexies étudiés dans la deuxième partie (cf. *auf einen Augenblick, auf die Entfernung…*)[7]. Le sens des Gprep dans *er fliegt auf blonde Mädchen, sie ist sauer auf ihren Mann* reste donc hermétique si l'on ne prend pas en considération leur support d'avant.

---

[5] J. Cervoni, *op. cit.*, p. 117.
[6] Cf. E. Hentschel, H. Weydt, *Handbuch der deutschen Grammatik*, Berlin / New York, de Gruyter, 2. Auflage, 1994, p. 339.
[7] C'est donc parce que l'indication d'une quantité numérale existe aussi pour le Gprep circonstanciel que nous n'avons pas étudié *sinken auf, steigen auf, reduzieren auf…* dans la rection.

Notre conception de la rection est par conséquent très vaste : pour les verbes, nous considérons comme régis tous les empois de *auf* introducteurs de l'objet prépositionnel, c'est-à-dire tous les emplois de la préposition qui ne peuvent pas être compris sans considération de la sémantique du verbe. Les tests mis au point par H. W. Eroms pour distinguer les circonstants des objets prépositionnels ne valent donc que pour une partie de notre corpus, à savoir les occurrences de *auf* qui n'alternent avec aucune préposition et qui ont un représenté très abstrait :

> Für die Bestimmung eines eine Präposition enthaltenden Syntagmas als Präpositionalobjekt läßt sich ein Kriterienansatz anwenden, der unter anderem folgende Argumente aufweist:
> 1) Die Präpositionen lassen sich nicht austauschen, ohne daß die Bedeutung des Satzes völlig geändert oder der Satz sogar ungrammatisch würde: sich entscheiden für – sich entscheiden gegen; denken an – denken auf.
> 2) Sie können nur mit solchen Elementen erfragt oder anaphorisiert werden, die sie selber enthalten: verzichten auf, darauf, hierauf, worauf.
>
> Dazu kommt eine dritte Bedingung: die Präpositionalphrase muß durch einen Nebensatz vertreten werden können. Die beiden bei B. Engelen (1986 :111) angeführten Beispiele umfassen zwei Typen:
>
> A.Er rechnet mit einem Lotteriegewinn.
> Er rechnet damit, daß er in der Lotterie gewinnt.
>
> B.Ich warnte ihn vor diesem Schritt.
> Ich warnte ihn (davor), das zu tun.[8]

Les deux premiers tests différencient bien l'objet prépositionnel du Gprep circonstanciel ou adverbial. Mais le dernier (annonce du Gconj en *dass* ou du Ginf par le pronom relais) donne des résultats négatifs pour tous les verbes désignant la concentration du sujet, comme *sehen auf, zeigen auf, sich spezialisieren auf, sich konzentrieren auf*, ainsi que pour ceux qui désignent une influence (*sich auswirken auf, auf jn einreden*), et ceux qui ont un représenté spatial, comme *treffen auf* et *stoßen auf.* On comparera par exemple :

> <u>Er hatte eigentlich auf ein Bekanntwerden noch an diesem Abend gerechnet</u>, und diese schroffe Art enttäuschte ihn. (S. Zweig, *Brennendes Geheimnis*, p. 17)
> → Er hatte eigentlich darauf gerechnet, dass er an diesem Abend mit ihr bekannt werden würde.

Mais :

> <u>Gertrud stieß in der Zeitung auf die Todesanzeige</u>. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 167)
> → *Gertrud stieß in der Zeitung darauf, dass der Tod des Professors angezeigt war.

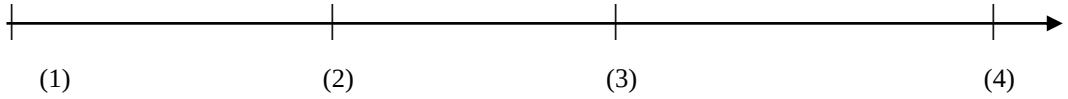
Ce test est donc à manier avec précaution, puisqu'il n'est en fait opérant qu'avec les verbes qui peuvent avoir pour objet un GV dépendant, et pas seulement un GN. Il ne serait d'ailleurs pas non plus opérant pour caractériser les objets au datif, dont on ne peut pourtant pas douter qu'ils soient régis[9].

---

[8] H. W. Eroms, « Valenzgebundene Präpositionalkonstruktionen im Deutschen » *in Die deutsche Sprache – Gestalt und Leistung – Hennig Brinkmann in der Diskussion*, hrsg. von R. Herweg, S. Kishitani, M. Scherner, Nodus Publikation, Münster, 1991, p. 44-45.

[9] L'objet au datif est en effet nécessairement occupé par un GN, éventuellement pronominalisé : cf. *jm helfen, jm etwas erzählen.* Voir à ce sujet E. Henstchel, H. Weydt, *op. cit.*, p. 335.

En fait, pour les verbes, la question de la circonstance et de la rection peut être vue comme un continuum :



(1) circonstance, peu de lien entre le Gprep et un support d'avant : *auf dem Klavier ertönt…,* en contexte spatial, présence des traits 'contact' et 'verticalité'. Plutôt associé au datif. W-Frage sans préposition (*wo* et non *worauf* en contexte spatial) Pronominalisation sans préposition (*hier, dort,* et non *darauf, hierauf*). Toutes prépositions spatiales *a priori* possibles (chap. V) + en contexte abstrait, tous représentés étudiés aux chapitres VI et VII.

(2) emploi adverbial, en emploi concret spatial, avec traits 'contact' et 'verticalité', v. tr. ou intr. attendant une expansion par Gprep., variété des prépositions possibles, cf. *stehen, liegen, legen, setzen, schwimmen.* Datif ou accusatif selon dynamicité exprimée par le verbe. W-Frage sans préposition. Pronominalisation sans préposition.

(3) rection non contraignante, v. intr., choix réduit de la préposition, cf. *sich freuen, fiebern, blicken + prép.* Absence du trait 'verticalité' en contexte spatial. W-Frage avec préposition (*worauf*). Pronominalisation avec préposition (*hierauf, darauf*).

(4) rection contraignante, v. intr., une seule préposition possible, cf. *warten, sich berufen auf.* W-Frage et pronominalisation avec préposition.

L'étroitesse du lien entre A et R (à un degré plus ou moins fort) est corroborée par le corpus. Nous observons en effet une très grande régularité d'apparition de *auf* dans certains champs lexicaux, ce qui indique que le rôle de la préposition n'est pas purement grammatical. Si les prépositions introductrices du Gprep régi étaient vraiment incolores, elles seraient interchangeables, et nous n'observerions pas une aussi grande cohérence dans la distribution de *auf* avec les verbes de perception, d'attention, de transfert, d'espérance, *etc*. C'est pourquoi nous faisons nôtre la réflexion de H. Bouillon, pour qui la fixation de telle ou telle préposition comme rection de tel ou tel lexème n'est pas due au hasard, mais est la manifestation d'une parenté entre le représenté du support d'avant et celui de la préposition :

> Wir gehen von der Hypothese aus, daß ein semantisches Merkmal bei allen Elementen dieser Gruppe anwesend sein müßte, um die Wahl dieser Wörter auf eine bestimmte Präposition zu lenken. Die semantische Aufgabe der Präposition bestünde dann darin, dieses semantische Merkmal redundanterweise zu wiederholen oder zu spezifizieren.[10]

Bien que la préposition en emploi rectionnel soit moins sémantique qu'en emploi circonstanciel, il est souvent possible de déduire les sèmes qu'elle véhicule grâce à ceux que transporte de façon plus évidente le terme régissant :

[10] H. Bouillon, *Zur deutschen Präposition « auf »*, Tübingen, Narr, 1984, p. 39.

> Präpositionen mit informativer Bedeutung können als Prädikate betrachtet werden. Präpositionen mit redundanter Bedeutung können als Kopierung des Bedeutungselements, das sie wiederholen oder spezifizieren, dargestellt werden.[11]

La question essentielle sera alors ici de savoir à quoi se rapportent les représentations ou groupes d'emplois que nous pourrons dégager. S'il est évident que AR a une cohérence interne, il est difficile de savoir si la préposition a encore ici un sémantisme propre. En fait, nous verrons qu'elle se « colore » en fonction du représenté du support d'avant, mais qu'il est aussi possible de lui trouver un sens, même s'il est assez abstrait.

Nous nous interrogerons également sur la présence du datif et de l'accusatif associés à *auf*, et observerons le rôle du verbe dans le « choix » du cas. Nous nous rallions sur cette question au point de vue de F. Schanen, qui souligne, dans son article de 1976[12], que ce n'est pas parce que les prépositions en emploi abstrait, comme les cas, ne véhiculent pas de représenté précis, qu'elles n'ont pas de signifié. En effet, lorsque les prépositions sont régies, il n'y a certes plus guère d'affinité sémantique entre la préposition régie et son régime, mais il est indiscutable que des phénomènes d'affinité et de sélection de sèmes continuent d'opérer ; d'une part entre le terme régissant et la préposition, et d'autre part entre la préposition et le cas qui l'accompagne. C'est aussi le point de vue défendu par F. Schanen dans un article ultérieur :

> In *weil er sich auf die Ferien freute* wird die Präpositionalgruppe *auf die Ferien* meistens als eines der möglichen valenzbedingten Präpositionalobjekte angesehen (andere sind: *sich über die Ferien freuen, sich an den Ferien freuen*). Das bedeutet aber, daß die Präposition *auf* von der lexikalischen Grundeinheit *sich freuen* abhängt und daß sie mit ihrem Kasus (dem Akkusativ) in der Aktantenstruktur einer Verbalgruppe so etwas wie die syntaktische Funktion eines Objektes innehat (das auch manchmal veraltet im einfachen Genitiv steht: *wir freuten uns des Lebens*). Vom Standpunkt der ersten Ebene, in der eventuellen Aktantenstruktur, wird « *auf* + Akkusativ » als fest und meistens auch als leer erklärt, was ganz bestimmt nicht stimmt, da *auf* in diesem Fall ein Zeichen der 'Prospektivität' ist und der Akkusativ sich auf Ebene II durch seine dynamische Sichtweise erklärt.[13]

Ayant observé que les emplois de la préposition sont plus variés dans la rection des verbes que dans celle des noms et des adjectifs, nous proposons de commencer cette étude par la rection verbale.

---

[11] *Loc. cit.*

[12] F. Schanen, « Les catégories et le signifié », *Actes du colloque du congrès de Bordeaux*, 1976.

[13] F. Schanen, « Kasus nach Präpositionen: Über die Möglichkeit einer semantischen Erklärung », *in Die Kasus im Deutschen*, M. Vuillaume (Hrsg.), Tübingen, Stauffenburg Verlag, 1998, p. 211. « Ebene I » comprend le terme régissant et son régime (unité lexicale de base + cas + groupe prépositionnel). « Ebene II » comprend le régime, c'est-à-dire la préposition + le cas + le groupe nominal.

CHAPITRE VIII

AUF EN OBJET PRÉPOSITIONNEL

Pour analyser les emplois de *auf* en objet prépositionnel, nous comparerons la préposition avec ses consœurs, et suivrons ce faisant la démarche déjà employée dans la partie précédente, mais avec deux différences. La première est que les représentés de la préposition seront difficiles à saisir car ils sont plus abstraits dans la rection que dans la circonstance – ou du moins que dans les emplois spatiaux concrets, car nous avons remarqué que bon nombre d'emplois circonstanciels de *auf* étaient très abstraits. La seconde est qu'il nous faudra comparer non plus seulement des prépositions, mais des ensembles verbes + objet prépositionnel appartenant au même champ lexical. Nous parviendrons par ce biais à dégager des groupes sémantiques de verbes régissant *auf*. Comme nous l'avons remarqué en introduction, il sera alors malaisé d'isoler le sens de la préposition seule. Mais en observant les représentations contenues par la préposition et son support d'avant, ainsi qu'en dégageant des analogies avec les représentés répertoriés pour le Gprep, nous parviendrons à mettre en lumière les représentés abstraits véhiculés par *auf* en objet prépositionnel. La classification que nous proposons est d'abord sémantique ; elle inclut les critères morphosyntaxiques dans un deuxième temps. Nous travaillons sur un corpus de 111 verbes.

- Présentation du corpus

- Les verbes divalents sont les plus nombreux de notre corpus. Une minorité d'entre eux se construit avec le datif :

  basieren auf, beharren auf, beruhen auf, bestehen auf, enden auf, gründen auf, lasten auf, ruhen auf.

On y ajoutera *fußen auf*, dont le corpus ne fournit pas d'exemple.

La grande majorité se construit avec l'accusatif :

abzielen auf, achten auf, achtgeben auf, ankommen auf, anspielen auf, aufpassen auf, ausgehen auf, bauen auf, blicken auf, brennen auf, deuten auf, dringen auf, eingehen auf, einreden auf, einschlagen auf, fiebern auf, fluchen auf, folgen auf, halten auf, hinauskommen auf, hinauslaufen auf, hinweisen

auf, hoffen auf, horchen auf, hören auf, klagen auf, kommen auf, lauern auf, lauschen auf, passen auf, pfeifen auf, pochen auf, reagien auf, rechnen auf, reflektieren auf, schauen auf, schießen auf, schimpfen auf, schließen lassen auf, schwören auf, sehen auf, setzen auf, sinnen auf, spekulieren auf, starren auf, stoßen auf, treffen auf, trinken auf, übergehen auf, umschalten auf, verfallen auf, vertrauen auf, verzichten auf, warten auf, weisen auf, wetten auf, wirken auf, zählen auf, zeigen auf, zielen auf, zugehen auf, zukommen auf, zulaufen auf, zurückblicken auf, zurückgehen auf, zurückkommen auf, zutreffen auf.

Le corpus présente aussi une série de verbes pronominaux, qui appartiennent à ce que G. Moignet nomme « voix moyenne » et pour lesquels le contenu notionnel exprimé par le verbe n'atteint pas l'objet, mais est rejeté vers le sujet. L'auteur classe en effet les verbes en trois types, selon la fonction sujet. La « voix opérative » est définie comme suit :

> Cette voix est celle des verbes qui posent une sémantèse verbale spécifique en face du support d'entrée. Au sujet est apportée une qualification de caractère temporel. Le sujet est ainsi déclaré comme *ayant* la qualification, dans un temps situé par rapport à l'acte d'énonciation.
>
> 1. Cette définition s'applique en premier lieu à la totalité des verbes intransitifs. On rangera sous ce titre aussi bien les verbes dont le sujet est le simple site de l'événement : *Pierre vit, Pierre souffre, Pierre rougit, etc.* que ceux dont le sujet peut passer pour *l'agent* de l'événement : *Pierre parle, Paul agit*, et aussi ceux pour lesquels l'activité du sujet est, pour le moins, contestable : *Pierre dort, Pierre défaille*. On y mettra aussi les verbes en emploi intransitif qui connaissent aussi d'autres constructions, comme les verbes symétriques dans leur construction intransitive : *la branche casse, le poulet cuit ;* dans ce cas, le poulet est manifestement le site du phénomène. Les verbes de mouvement : *marcher, courir, nager, aller, venir, arriver, partir, entrer, sortir, tomber,* etc. sont également à ranger sous cette rubrique ; la question de savoir si leur sujet est site ou agent n'est pas pertinente.
>
> Les verbes intransitifs aboutissent à une effection qui est posée existante par rapport à l'être choisi comme support pour l'évoquer. Au terme de la tension qu'il engage, l'être a le résultat en question.
>
> 2. Tous les verbes transitifs (transitifs directs ; les « transitifs indirects » sont des intransitifs aménagés par la complétance sémantique d'une préposition) appartiennent à la voix opérative. […][14]

Selon G. Moignet, la voix opérative comprend donc les verbes transitifs, intransitifs et transitifs indirects. Ils ont tous un sujet opératif. L'objet – qu'il soit « direct » ou « indirect » – est le domaine d'application du procès. Le procès reste limité au domaine du sujet.

La « voix résultative » caractérise les états pléniers et subduits du verbe *être*, c'est-à-dire le verbe *être*, les constructions attributives avec adjectif ou participe passé, et les tournures passives. G. Moignet ajoute à ces constructions le verbe *devenir* et les verbes appelés traditionnellement « d'état »:

> La voix résultative se caractérise par le fait que le verbe y parle, exclusivement, de la personne sujet, pour la définir. L'entier du verbe s'applique au sujet, sans mettre en regard aucune sémantèse posée pour elle-même. Le verbe est réduit à son instant d'effection, qui est mis en rapport direct avec le sujet ; l'opération qui la crée est ignorée.

[14] G. Moignet, *op. cit.*, p. 106.

> Cette voix ne compte, outre le verbe *être*, que les verbes attributifs, d'une part, les verbes transitifs de la voix opérative réduits à leur forme d'effection (le participe passé) et mis en construction attributive, d'autre part. […][15]

Le sujet n'y est pas opératif. Il est caractérisé par le verbe.

Enfin, la « voix moyenne » concerne selon G. Moignet les constructions réfléchies et « pronominales réciproques » :

> La voix moyenne, à l'aspect immanent, est une voix opérative modulée par l'intervention précoce de la résultativité, de sorte que le support sujet comporte en lui la limite d'effection de la tension verbale. Elle est ainsi opérative-résultative et se prête à une grande variation d'effets de sens reposant sur le dosage savant de l'opérativité et de la résultativité.
>
> Cela est signifié par la production du support sujet, successivement, sous sa forme opérative (cas sujet) et sous sa forme résultative (cas régime) : *je me, tu te, il se, ils se, on se ;* […] On reconnaît là la « voix pronominale ».
>
> Poser dès l'entrée en tension que la personne sera aussi la limite de cette tension, c'est introduire de la résultativité dès l'instant initial de l'opérativité, c'est anticiper l'effection et créer les conditions de l' « étantivité » sans que l' « ayantivité » soit nécessairement désertée.
>
> La chose est claire dans l'effet de sens dit « réfléchi ». *Il se lave* montre le support sujet comme opérateur de la tension « laver » ; il le montre aussi comme le terme auquel cette tension aboutit, adjectivement qualifié par l'effection verbale ; en termes plus simples, à la fois comme *lavant* et *lavé*. Le résultatif « lavé » est introduit dans l'opératif « lavant ».[16]

Là, le sujet est à la fois le point de départ et le point d'arrivée du procès. Ce qui est important est que le pronom réfléchi à l'accusatif est un obstacle à la présence d'un accusatif direct. Nous comparerons pour illustrer ce cas de figure *sich verstehen auf* et *pflegen :*

> (1) <u>Greff verstand sich auf seinen Körper. Er pflegte ihn</u> umständlich, setzte ihn der Hitze und besonders erfindungsreich der Kälte aus. (G. Grass, *Die Blechtrommel*, p. 358)

Cet exemple illustre à merveille la différence de perspective entre verbes transitifs et verbes pronominaux régissant un objet prépositionnel. Tandis que *Greff verstand sich auf seinen Körper* caractérise le sujet du point de vue de ses capacités, et présente l'objet prépositionnel comme la cible non directement affectée par le contenu notionnel du verbe, et qui permet d'asserter que le sujet « sait y faire », *er pflegte ihn* présente le sujet comme l'acteur d'un procès dont le côté effectif ou résultatif est figuré par l'objet à l'accusatif. La preuve en est que l'on peut dire du corps *er wird gepflegt*, ou *er ist geflegt*, alors que la transformation ne fonctionne pas pour le verbe pronominal.

Les verbes divalents pronominaux régissant *auf* sont les suivants :

> *sich auswirken auf, sich belaufen auf, sich berufen auf, sich besinnen auf, sich einigen auf, sich einlassen auf, sich freuen auf, sich spezialisieren auf, sich stürzen auf, sich verlassen auf, sich verständigen auf, sich verstehen auf.*[17]

---

[15] *Ibid*., p. 107.
[16] *Ibid*., p. 108.
[17] *Sich einigen auf* et *sich verständigen auf* ont nécessairement un sujet pluriel.

- L'explication de la présence de l'objet prépositionnel par la seule intransitivité du verbe explicitée plus haut et attestée par les verbes divalents est un peu réductrice. Nous observons en effet que l'objet prépositionnel apparaît très souvent avec des verbes trivalents, possédant un objet à l'accusatif. Nous opérons deux sous-groupes selon que l'objet à l'accusatif peut être occupé par un pronom réfléchi ou non :

  es abgesehen haben auf, etwas abstimmen auf, etwas abwälzen auf, es anlegen auf, jn ansprechen auf, etwas anwenden auf, etwas antworten auf, jn einschwören auf, etwas erwidern auf, jn sprechen auf, jn testen auf, etwas übertragen auf, jn verklagen auf, etwas verlegen auf, jn verweisen auf, etwas zurückführen auf.

  sich/etwas beschränken auf, sich/etwas beziehen auf[18]*, sich/etwas einstellen auf, sich/etwas gründen auf, sich/etwas konzentrieren auf, sich/etwas richten auf*[19]*, sich/etwas stützen auf, sich/etwas vorbereiten auf.*

Il faut prendre garde ici à bien distinguer les verbes pronominaux (cf. *sich verstehen auf,*) des verbes réfléchis (cf. *sich vorbereiten auf, sich stützen auf*). Dans les constructions pronominales, *sich* n'est en rien le point vers lequel serait dirigée une tension verbale engagée par un sujet (+opératif, -résultatif). Le sujet et le pronom réfléchi forment une unité. Dans *sich stürzen auf, sich einlassen auf, sich freuen auf, sich berufen auf, sich belaufen auf, sich besinnen auf etc*., le pronom réfléchi n'est pas le point d'application direct de la tension verbale. Le sujet n'est pas l'initiateur d'une tension qu'il s'appliquerait à lui-même à travers le pronom réfléchi. Le sujet est (+opératif, +résultatif), *sich* formant un tout avec le verbe.

En revanche, avec les verbes réfléchis, la tension verbale part du sujet et s'applique à lui (sous la forme réfléchie), mais pourrait aussi bien s'appliquer à un objet extérieur : cet objet est (+résultatif). Nous sommes dans la voix opérative de G. Moignet. Le sujet et l'objet – même s'ils se rapportent à un seul et même être – constituent deux entités distinctes. Le pronom réfléchi est (+résultatif), au même titre que tout autre objet à l'accusatif, et le sujet n'est que (+opératif). Ainsi en (2), le sujet s'applique à lui-même une action qui consiste à se préparer à penser le passé. En (3), les révisions de la constitution doivent préparer la Turquie à intégrer l'Union Européenne :

---

[18] Cf. exemple du *Duden Universalwörterbuch*, hrsg. u. bearb. vom wiss. Rat u. d. Mitarbe. d. Dudenredaktion unter Leitung von G. Drosdowski, 2. Aufl., Mannheim, Bibliographisches Institut, 1989*: er bezieht immer alles auf sich.*

[19] Il est précisé dans le *Duden Das große Wörterbuch der deutschen Sprache in sechs Bänden*, hrsg. u. bearb. vom Wissenschaftl. Rat u. d. Mitarb. d. Dudenredaktion unter Leitung von Günther Drosdowski, Mannheim, Bibliographisches Institut, 1981 que la tournure réfléchie *sich auf etwas richten* est réservée aux êtres non animés : « 2.a) *(von Sachen) sich in eine bestimmte Richtung wenden, gleichsam wie in einem Strahl auf jmd, etw. fallen:* ihre Augen richteten sich auf mich; die Scheinwerfer richteten sich plötzlich alle auf einen Punkt; Ü Sein ganzer Haß richtete sich auf sie. »

(2) Im Grunde tat er seit Jahr und Tag nichts, als sich vorzubereiten auf den Umgang mit dem Vernichteten. (M. Walser, *Ein fliehendes Pferd*, p. 30)

(3) Le Monde berichtet über Verfassungsänderungen in der Türkei, welche das Land auf einen Beitritt in die EU vorbereiten sollten. (*Pressespiegel vom 02.10.01*)

Dans les deux cas, le sujet est l'initiateur, et l'objet à l'accusatif le point d'aboutissement de la tension verbale. L'objet prépositionnel désigne ce en vue de quoi le sujet agit, et non pas l'objet auquel s'applique directement le procès. R. Sauter distingue lui aussi ces deux types de constructions :

> Dans le cas de
> Der Feind bemächtigte sich der Stadt
> le procès est entièrement placé dans la perspective de S (ist einer Stadt mächtig geworden) et non dans celle de O (comme cela se produirait avec **erobern**). […] Nous sommes ici exclusivement renvoyé dans la sphère du S, qui est à la fois origine et arrivée du procès (de la tension). Cet exemple diffère toutefois de celui évoqué précédemment et que la grammaire désigne habituellement (non à bon escient) du terme de « voix moyenne »
> Maria wäscht sich
> dans la mesure où le GN gén est un élément indispensable, constitutif, du procès, alors que mit Seife, im Badezimmer, am Abend etc. ne le sont pas.[20]

Pour les verbes trivalents, la présence de la préposition n'est pas due à l'intransitivité fondamentale du verbe, mais au fait que sa capacité à accueillir un objet à l'accusatif est déjà épuisée[21]. Les verbes à double accusatif étant des cas marginaux en allemand, le deuxième objet peut figurer soit au datif, soit à un cas prépositionnel. Le datif est en général la solution adoptée pour désigner l'être bénéficiaire du procès (cf. *jm etwas geben, anvertrauen, sagen…*). Les verbes de la liste ci-dessus ne nécessitent pas tant l'expression d'un bénéficiaire que celle d'un point d'application du procès. L'accusatif direct désigne l'objet immédiatement concerné par le procès, et l'objet prépositionnel l'élément concerné dans une moindre mesure par ce procès. Dans la majorité des cas, le support d'après de *auf* désigne le point d'application du transfert d'un objet (*verlegen, beschränken…*). Nous notons également que l'objet à l'accusatif peut désigner l'être affecté ou effectué par le procès (*ein Buch lesen / ein Buch schreiben*), alors que l'objet prépositionnel désigne exclusivement l'objet affecté.

- Si pour ce groupe de verbes l'objet prépositionnel s'explique par le fait que la transitivité du verbe est épuisée, un autre cas de figure remet plus en cause la description de

[20] R. Sauter, *Les formes de substitution du génitif adverbal*, Travail principal d'habilitation, Université Lyon II, 1994, p. 13.

[21] Deux verbes échappent toutefois à cette description : *es auf etwas abgesehen haben* et *es auf etwas anlegen*. Dans les deux cas, l'accusatif *es* n'a pas de représenté. Il occupe une position sans la pourvoir de sens. Mais à la différence du *es* explétif, il ne disparaît pas en fonction de la position des constituants en chaîne.

G. Moignet. C'est celui des verbes qui peuvent accueillir tantôt un cas direct, tantôt un cas prépositionnel :

> *auf etwas achten / etwas achten, auf etwas bauen / etwas bauen, auf etwas eingehen / etwas eingehen, auf etwas einschlagen / etwas einschlagen, auf etwas hören / etwas hören, auf etwas pfeifen / etwas pfeifen, auf etwas schießen / etwas schießen, auf etwas schwören / etwas schwören, auf etwas sehen / etwas sehen, auf etwas setzen / etwas setzen, auf etwas stoßen / etwas stoßen, auf etwas treffen / etwas treffen, auf etwas trinken / etwas trinken, auf etwas weisen / jm etwas weisen, auf etwas zählen / etwas zählen, auf etwas zeigen / etwas zeigen.*

La préposition est là pour désigner une relation autre que celle exprimée par l'accusatif direct. Nous verrons dans les détails de l'analyse ce que *auf* apporte pour chaque verbe par rapport à l'accusatif direct. En général, il s'agit de préciser l'objectif particulier vers lequel est dirigée la perception ou l'action du sujet. Si l'on compare *auf etwas zeigen* et *auf etwas sehen* d'une part et *etwas zeigen* et *etwas sehen* d'autre part, on remarque que l'objet prépositionnel désigne un objet bien particulier, sur lequel se fixe l'attention du sujet. *A contrario*, l'objet direct est effectué par le procès et ne figure pas l'objectif précis de l'action du sujet[22]. Pour ces verbes, la différence entre accusatif direct et *auf* + accusatif ne réside pas en un moindre concernement de l'un des objets par rapport à l'autre, mais en une nuance sémantique apportée par *auf*. En conséquence, la préposition n'a pas un rôle exclusivement grammatical, elle est encore « colorée ».

I. SUPPORT

A. Fondement logique et contrainte : coïncidence sans tension (datif)

Les quelques verbes qui régissent *auf* et le datif constituent un groupe isolé. Ils sont tous divalents, et pour la plupart interchangeables (*basieren / gründen / fußen / beruhen / ruhen ; beharren / bestehen ; lasten* et surtout *enden* sont un peu à part). Ils ont pour point commun de concevoir le sujet et l'objet comme entretenant ensemble une relation acquise, définitive, l'objet déterminant la « position » du sujet. Cette « position » correspond à l'attitude intérieure, aux convictions du sujet quand il est (+animé) :

(4) Laut einer <u>auf einem BGH-Urteil basierenden Rechtsprechung</u> müsste die Deutsche Bank […] alle zwischen 1994 und Ende 1998 an Holzmann gegebenen Kredite als Eigenkapital ausweisen. (*Der Spiegel*, Nr. 47/ 1999, p. 132)

(5) <u>Langs Visionen gründen auf dem Einfachen</u>, deshalb erzählen sie wohl um so doppelsinniger, um so unnachahmlicher von den Geheimnissen des genauen Sehens. In seinen Filmen gilt: Die

[22] La différence entre objet affecté et objet effectué ne vaut pas pour tous les verbes de cette série. Dans *ich achte dich, dich* est affecté par mon estime. Mais *auf* présenterait encore l'objet comme la cible de l'attention du sujet.

kleinsten, die unscheinbarsten Dinge stellen klar, was kein Dialog, keine Aktion darzustellen vermag. (*Die Zeit*, « Kultur », 08. 08. 1986, p. 92, Cosmas I)

(6) Aber ich bin nicht sicher, wieweit das Verhalten des Saales nur dem menschlichen Taktgefühl zuzuschreiben war, in dem der Süden uns überlegen ist, und wieweit es auf eigentlicher Einsicht in das Wesen der Dinge beruhte. (Th. Mann, *Mario und der Zauberer*, p. 102)

(7) Überhaupt ist eine bröckelnde Währung als solche ebenso wenig ein Zeichen von Siechtum wie eine hochschießende ein Beweis für Saft und Kraft; es hängt wie immer von den fundamentals ab, auf denen das Geld ruht. Und die – zumindest viele von ihnen – sehen nach der langen, allzu langen Stagnation von Euroland nicht schlecht aus. (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « Die Euro-Sorge »)

(8) Bei den ersten Weltmeisterschaften in der Fremde, nämlich in Riesa, bestehen die traditionsbewussten Japaner auf dem angemessenen Ernst. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 54)

(9) […] es gab Szenen, Unverstandene-Mutter-Getue, dann bestand sie auf unserer Gehorsamspflicht, viertes Gebot, merkte dann aber, daß es ein merkwürdiges Vergnügen sein würde, mit Kindern, die nur aus Gehorsamspflicht mitmachen, Karten zu spielen und ging weinend auf ihr Zimmer. (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 200)

(10) „Er liegt glaube ich auf einem Brett, streckt sich und gähnt.“ Die Wirtin lachte. „Das ist ganz falsch“, sagte sie. „Aber hier ist doch das Brett und hier liegt er“, beharrte K. auf seinem Standpunkt. „Sehen Sie doch genauer hin“, sagte die Wirtin ärgerlich, „liegt er denn wirklich?“ (F. Kafka, *Das Schloss*, p. 98)

Avec *basieren, beharren, bestehen, beruhen* et *ruhen*, l’objet est revendiqué par le sujet comme le principe logique déterminant son existence, son comportement, son attitude ou sa psychologie. Il y a une harmonie constante entre le sujet et l’objet présenté comme déterminant, fondamental. On est donc en présence ici – à un niveau plus abstrait – du représenté dégagé pour les emplois spatiaux concrets de *auf*, à savoir : ‘coïncidence de la cible avec un site conçu comme nécessaire, déterminant la position de la cible’.

Le représenté de *lasten auf* est un peu différent : nous n’avons pas ici expression d’un fondement logique, mais d’une contrainte. Ce qui lie *lasten* aux autres verbes régissant *auf* et le datif est que le GN objet est conçu comme un support. Il n’est cependant plus un support logique, mais un objet sur lequel le sujet « pèse ». Lorsque ce verbe est employé en contexte non spatial, il présente en effet le sujet comme « appuyant » sur l’objet, les contraintes et « pressions » étant conçues en allemand et en français comme des poids. Nous retrouvons donc ici – employée de manière métaphorique – la représentation de ‘contact avec pesanteur de la cible sur le site’ observée dans les emplois concrets spatiaux de *auf* base du Gprep :

(11) Doch der Druck zur Einigung auf einen Kompromiss lastet auf allen Beteiligten. Kommt es nicht zu einer Einigung über den Ausstieg mit 60, froht die IG Metall mit einer harten Lohnrunde. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 27).

Le fait que les constructions régies de *auf* avec datif présentent des traits communs avec les emplois spatiaux s'explique comme suit : les lexèmes verbaux eux-mêmes possèdent une composante spatiale évidente : *basieren* est formé à partir de la racine *Basis-*, *fußen* à partir de *Fuß-*, *gründen* de *Grund-*, *lasten* de *Last-*, *bestehen* de *steh-*, *beruhen* est dérivé de *ruhen*. Tous ces verbes impliquent donc une représentation spatiale, et plus précisément soit l'idée de fondement, soit celle d'immobilité[23], sauf *beharren*, pour lequel on note tout de même la possibilité d'emploi spatial statique : *an einem Ort, in einem Zustand beharren*. Nous ne voulons pas dire par là que cet emploi de *auf* est dérivé de son emploi spatial, mais que le lexème verbal lui-même contient des sèmes qui ont à voir avec l'immobilité, le fondement et la position verticale. L'emploi de *auf* en contexte spatial et dans l'expression du fondement logique est la trace que ces deux représentations relèvent d'une seule catégorie cognitive.

Enden auf s'emploie de deux manières. Soit le support d'après de *auf* désigne une surface susceptible de fournir le support d'activités humaines : ce cas est très fréquent, et l'observation d'une partie du corpus électronique de l'IDS fournit les exemples suivants : *Bühne, Hauptbahnhof, halber Strecke, Revier, Messplatz, Markt, Römerberg, Boden, Friedhof, den letzten zwei Kilometern*. Notre propre corpus offre une occurrence similaire :

(12) Manchmal enden Großmachtträume auf 15 Quadratmetern. Soviel Platz steht Slobodan Miloševic in seiner Zelle in Den Haag zur Verfügung. (*FAZ*, 23.03.02, « Der Milosevic-Prozess »)

Une occurrence de Cosmas I relève du représenté 'support de perception' que nous avons étudié dans la deuxième partie :

(13) 500 Streifen pro Woche werden verbraucht. Das sind 2000 einzelne Fotos. Ein Grossteil davon endet auf einer neuen Identitätskarte. „Wir schicken die Leute hin, fünf Minuten später kommen sie zurück, und wir können die Ausweise ausstellen", lobt der stellvertretende Kreisbürochef (*Züricher Anzeiger*, 11.11.1997, p. 21, Cosmas I)

Ces deux exemples sont plus adverbiaux que régis : le représenté de *auf 15 Quadratmetern* ou *auf einer neuen Identitätskarte* reste le même, que le verbe *enden* soit présent ou non dans l'énoncé.

Dans le deuxième type d'emploi de *enden auf*, le support d'après de *auf* désigne une syllabe ou un phonème. Le cas grammatical n'est pas reconnaissable, mais les autres emplois de *enden* montrent que le sens du verbe n'est pas dynamique et laissent supposer qu'il s'agit du datif :

[23] L'absence de dynamisme impliquée par *stehen* explique que *bestehen auf* se construise avec le datif et *pochen auf* avec l'accusatif.

(14) Ob Unaxis oder Antalis – Hauptsache, der Name endet auf „is“. Was ist daran so toll? „Is“ ist neutral. (*Züricher Tagesanzeiger*, 18.04.2000, p. 37, Cosmas I).

Contrairement au premier cas, il n'est pas question ici de relation de support ou de fondement. *Auf* présente son régime comme le point d'aboutissement définitif de l'action exprimée par le verbe *enden*. En rection de ce verbe, *auf* alterne avec *mit* pour un représenté comparable, même si *auf* semble insister sur la borne terminale effectivement atteinte par le procès :

(15) Es ist nicht falsch, von einer neuen Form- und Gestaltbarkeit der Welt zu sprechen; aber voreilig ist es, schon jetzt, da niemand weiß, wie lange der Kampf gegen den Terror dauern und mit welchem Ergebnis er enden wird, eine Prognose über das Resultat dieses weltpolitischen Prozesses abzugeben. (*FAZ*, 22. 03. 02, « Im Strom der Weltpolitik »)

B. Consécution (accusatif)

Nous retrouvons dans les emplois régis de *auf* un représenté observé pour le Gprep : celui de consécution. Avec quelques verbes, l'objet prépositionnel introduit par *auf* désigne le prétexte du procès. Ce représenté concerne la tournure *auf jn (nicht) zu sprechen sein*, ainsi que les quatre verbes trivalents *jn auf etwas ansprechen, jn auf etwas verklagen, jn auf etwas testen* et *sich etwas auf etwas einbilden*. L'objet prépositionnel de la première construction renvoie à un être animé, qui prend l'initiative de parler au référent du sujet grammatical de *zu sprechen sein*. La scène dépeinte en (16) est la suivante : si des représentants de Siemens venaient à contacter des agences de publicité sur Internet, ils seraient mal reçus, puisque la politique qu'ils mènent leur est néfaste. Siemens est présenté par *auf* comme l'initiateur d'une tentative d'approche :

(16) Auf Siemens sind Web-Werber dennoch schlecht zu sprechen – unter dem Namen Webwasher hat der Elektronikkonzern einen Filter entwickelt, der Werbung im Internet vom Bildschirm verbannt. (*Der Spiegel*, Nr. 47/ 1999, p. 149)

L'objet prépositionnel de *jn ansprechen* ne désigne pas l'initiateur, mais le prétexte de la conversation :

(17) „Die Partei vertraut ihm blind“, glaubt deren Sprecher Michael Donnermeyer, der Müntefering aus der SPD-Zentrale ins Verkehrsministerium und zurück in die Partei folgte. „Das sind Vorschusslorbeeren“, wehrt der 59-Jährige ab, wenn er auf seine Arbeit hinter den Kulissen angesprochen wird. (*Focus*, Nr. 50/ 1999, p. 29)

Le travail de Müntefering est le sujet qui permet au journaliste d'engager la conversation avec lui, et qui déclenche une réaction. Avec *verklagen*, l'objet prépositionnel désigne encore le prétexte du procès, et plus précisément le chef d'accusation :

(18) Er stößt die Leiter um, drauf er emporgestiegen, und verbietet sogar die Kreuzzeitung und rund heraus, er ruiniert uns; er denkt klein von uns, er sagt uns Sottisen und wenn ihm der Sinn danach steht, verklagt er uns auf Diebstahl oder Unterschlagung und schickt uns auf die Festung. (Th. Fontane, *Irrungen, Wirrungen*, p. 43)

Mais l'analyse d'un corpus large et récent laisse penser que l'emploi (18) est vieilli. Dans la langue actuelle, le Gprep désigne plus précisément l'objectif visé par la plainte (le plus souvent des dédommagements financiers) :

(19) Sie schleppen jetzt kiloweise Zeitungspapier vor den Richter, die Hollywoodstars Demi Moore und Bruce Willis. Denn die beiden, die seit zehn Jahren verheiratet sind und deren Ehe „The Star" totgesagt hatte, haben die Boulevardzeitung in Los Angeles verklagt, auf fast 65 Mio. Schadenersatz. (*Kleine Zeitung*, 26.07.199, Cosmas I)

Verklagen peut également se construire avec *wegen*. L'occurrence (20) montre à merveille qu'il existe une différence de sens entre les deux prépositions, qui peuvent coexister dans le même énoncé :

(20) Auf die Tabakindustrie kommen dagegen neue Probleme zu. Die US-Regierung wird sie auf Schadenersatz verklagen – wegen der Belastung der öffentlichen Gesundheitsversorgung durch Raucherkrankheiten. (*Frankfurter Rundschau*, 21.01.1999, p. 1, Cosmas I)

Auf introduit le but que les plaignants souhaitent atteindre, tandis que *wegen* marque évidemment la cause de la procédure juridique.

Le passage subtil de l'expression de la borne initiale à la borne terminale du procès apparaît mieux avec d'autres dérivés de *klagen* :

(21) RICHTER Zwischen den Häftlingen
die zur Aburteilung durch das Standgericht
in den Block eingeliefert wurden
befanden sich zahlreiche Frauen und Minderjährige
Die Anklage lautete auf Schmuggel
oder Kontakt mit Partisanengruppen
(P. Weiss, *Die Ermittlung*, p. 127)

(22) Witt fühlte sich in ihren Persönlichkeitsrechten verletzt und klagte auf Schmerzensgeld, da sie nur dem „Playboy" das Exklusivrecht an ihren Nacktaufnahmen eingeräumt habe – für eine Veröffentlichung. (*Der Spiegel*, Nr. 47/ 1999, p. 141)

En (21), le Gprep désigne le motif de la plainte, alors qu'en (22) il désigne le dédommagement que la plaignante souhaite recevoir au terme du procès juridique. Nous avons déjà observé cette alternance du bornage initial / terminal, que nous retrouverons avec la particule verbale.

Dans la construction *jn auf etwas testen*, l'objet prépositionnel désigne encore le motif du procès. En (23), la présence des anabolisants est une réalité non pas tangible, mais simplement suspectée. La suspicion est toutefois suffisamment forte pour engendrer une procédure de contrôle, destinée à confirmer ou infirmer le doute. Les produits dopants sont à la fois l'origine du procès et son résultat éventuellement atteint :

(23) Dieter Baumann wird dagegen wie ein Doping-Opfer behandelt, obwohl er zweimal positiv auf Anabolika getestet worden ist. (*Focus*, Nr. 50/ 1999, p. 44)

Enfin, avec *sich etwas einbilden auf*, l'objet prépositionnel désigne sans conteste l'événement qui engendre dans sa suite logique les fantasmes du sujet. Nous retrouvons le représenté 'succession immédiate' :

(24) LUCY So schau dir doch meinen Bauch an, du Schlampe! Kriegt man das von der frischen Luft? Gehen dir noch nicht die Augen auf, he?
POLLY Ach so! Hops bist du! Darauf bildest du dir wohl noch etwas ein? Hättest du ihn nicht heraufgelassen, du feine Dame! (B. Brecht, *Die Dreigroschenoper*, p. 65)

Ce qui lie les emplois réunis en I A et B est que l'objet prépositionnel désigne le fondement logique du procès. Le datif présente la relation entre le procès et l'objet prépositionnel comme permanente, constante et simplement logique, alors que l'accusatif présente le lien entre le procès et l'objet comme dynamique, et à la fois logique et chronologique. Ce cas grammatical est responsable de ce que la coïncidence devient ici une consécution. En I, *auf* désigne la **'coïncidence d'un procès avec son support logique'**.

II. COÏNCIDENCE ISSUE D'UNE TENSION DYNAMIQUE

Dans tous les emplois qui suivent (II à IV), l'objet prépositionnel figure la borne terminale du procès, que celui-ci atteint ou cherche à atteindre. En II, le procès atteint effectivement cette borne. L'accusatif présente la relation entre le procès et l'objet prépositionnel de manière dynamique. Ces verbes peuvent être scindés en deux groupes, dont l'un est plus concret que l'autre. Nous qualifions de concrets les verbes exprimant une relation spatiale et faisant intervenir des actants tangibles.

A. Verbes de sens concret

Dans les emplois régis concrets de *auf* associés à l'accusatif, le représenté 'tension aboutissant à une coïncidence' prend la forme d'un 'mouvement directif se terminant par un contact'. Ce premier groupe comprend essentiellement des verbes divalents (*stoßen, treffen, einschlagen*), dont un pronominal (*sich stürzen auf*). *Etwas stützen auf* est trivalent. La

‘coïncidence’ n’étant pas présente dans tous les emplois de *auf* régie associée à l’accusatif, ce représenté est rendu seulement possible, et non pas nécessaire, par la préposition. Cette potentialité se réalise lorsque *auf* est régie par un support d’avant qui véhicule lui-même l’idée de contact, comme c’est le cas des verbes cités *supra*.

Encore une fois, nous nous trouvons confrontée au problème de la distinction entre rection et circonstance. Nous excluons de cette partie les constructions verbales dans lesquelles *auf* peut alterner avec d’autres prépositions, telles *schlagen auf* et *drücken auf*, et pour lesquelles *auf* véhicule le représenté dégagé pour les emplois concrets spatiaux (‘contact avec pesanteur’) :

(25) Ich drückte auf den Knopf und machte auf. Witold stand direkt vor mir, die Haustür war unten nicht verschlossen gewesen. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 105)

(26) Ich sagte leise: „Herr Derkum, Sie haben ein Recht“, aber er schlug mit der Hand auf den Tisch, sah mich endlich an, über seine Brille hinweg, und sagte: „Verflucht, mußte das sein – und gleich so, daß die ganze Nachbarschaft dran teilhat?“ (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 68)

La préposition a là un sens « plein », que l’on dégage sans avoir besoin d’analyser le sémantisme du support d’avant, alors que dans les tournures rectionnelles – même à représenté concret spatial – l’association du verbe et de *auf* désigne effectivement un ‘contact’, mais sans mention de la ‘verticalité’. C’est pourquoi, *a contrario*, nous intégrons à la rection *sich / etwas stützen auf* :

(27) Sie balancierte auf einem Bein, stützte auf dessen Knie die Ferse des anderen Beins, beugte sich vor, führte den gerollten Strumpf über die Fußspitze, setzte die Fußspitze auf den Stuhl, streifte den Strumpf über Wade, Knie und Schenkel, neigte sich zur Seite und befestigte den Strumpf an den Strumpfbändern. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 15)

Ce verbe ne régit quasiment que *auf* (sauf exemples comme *den Kopf in die Hände stützen*) et cette construction s’emploie volontiers de manière métaphorique (cf. exemple du *Duden : das Urteil stützt sich auf Indizien*), où il n’est pas question de ‘contact avec pesanteur’ à proprement parler. En contexte spatial, l’objet fournit le socle nécessaire à l’appui d’une cible (ici le talon de Hanna) ; en contexte abstrait, il fournit le fondement logique des propos du sujet. Dans ce dernier cas, nous avons un représenté proche de *basieren* ou *beruhen auf*, mais avec une visée dynamique.

La disparition du trait ‘verticalité’ dans le passage de la circonstance à la rection apparaît très clairement dans la comparaison de *auf etwas schlagen* avec *auf jn einschlagen*. Tandis que *schlagen* s’emploie avec différentes prépositions (*auf, vor, an…*), *einschlagen* ne régit que *auf*. Le verbe dérivé apporte deux différences par rapport au verbe simple : d’une part le mouvement ne se fait plus du haut vers le bas, et d’autre part il se produit plusieurs fois :

(28) Sie machte zwei Schritte zu mir, warf sich an meine Brust, schlug mit den Fäusten auf mich ein, klammerte sich an mich. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 55)

De même, avec *stoßen auf* et *treffen auf*, il n'est plus question de verticalité, et le représenté de la préposition se dématérialise. Le corpus ne nous offre que des exemples d'emplois abstraits :

(29) Als ich mein zweites Examen schrieb, starb der Professor, der das KZ-Seminar veranstaltet hatte. Gertrud stieß in der Zeitung auf die Todesanzeige. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 167)

(30) Doch nun ist es mit der Gemütlichkeit vorbei. Der rheinische Konsens-Kapitalismus trifft auf die rauhen Sitten der US-Marktwirtschaft. Und da entscheiden am Ende allein die Aktionäre. (*Der Spiegel*, Nr. 47/ 1999, p. 120)

mais le *Stilwörterbuch* mentionne bien pour ces deux verbes la possibilité d'emplois spatiaux[24], où *auf* ne désigne pas nécessairement un contact vertical. Pour *treffen* et *stoßen*, la préposition ne s'explique pas par le défaut de transitivité du verbe : *auf* apporte plutôt une nuance de sens par rapport à l'accusatif direct. Si nous comparons les tournures ci-dessus avec les constructions transitives :

(31) Witold schrie und ächzte wieder auf, und nun sah ich, daß sein Bein blutete. Ich mußte ihn getroffen oder gestreift haben. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 36)

(32) Solange ich nüchtern bin, steigert sich die Angst vor dem Auftritt bis zu dem Augenblick, wo ich die Bühne betrete (meistens mußte ich auf die Bühne gestoβen werden), […]. (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 9)

nous observons que la tournure indirecte se distingue de l'autre en ce qu'elle implique une idée de hasard. L'objet avec lequel le sujet coïncide dans *stoßen auf* ou *treffen auf* n'est pas la cible visée intentionnellement par le sujet : ces tournures peuvent être paraphrasées en français par *tomber sur, rencontrer qch (une difficulté) sans que cela ait été prévu*[25]. Le représenté de l'objet prépositionnel n'est pas la cible de l'activité du sujet. Il n'est qu'atteint par un mouvement qui n'est pas précisément dirigé vers lui à l'origine. Il constitue la limite atteinte involontairement par l'activité du sujet. En revanche, l'objet à l'accusatif constitue l'objectif atteint par un mouvement souvent violent et volontairement engagé par le sujet. Le procès exprimé par le verbe transitif est plus ancré dans l'espace que son concurrent.

[24] Nous qualifions ces emplois de spatiaux parce qu'il y est question de rencontre physique avec un objet, cf. *Duden Universalwörterbuch* « bei der Bohrung stieß man auf Erdöl; wir stießen plötzlich auf alte Bekannte; die Polizei stieß auf eine heiße Spur », et pour *treffen auf* : « am Bahnhof traf sie auf einen alten Bekannten; die Archäologen trafen auf neue Funde ». *Stoßen auf* n'exclut pas la verticalité mais ne la rend pas non plus nécessaire.

[25] Toutefois, *jn treffen* peut aussi avoir le sens de « rencontrer quelqu'un par hasard ».

Le cas de *sich auf jn stürzen* s'explique en des termes différents. La construction pronominale exprime un procès moyen dans la terminologie de G. Moignet. Ce procès est centré sur l'activité du sujet. L'expression d'un objet ne peut s'effectuer que par l'entremise d'une préposition :

(33) Einen Augenblick dachte K., alles, Schwarzer, Bauern, Wirt und Wirtin würden sich auf ihn stürzen, um wenigstens dem ersten Ansturm auszuweichen verkroch er sich ganz unter die Decke, da – er steckte langsam den Kopf wieder hervor – läutete das Telephon nochmals und wie es K. schien, besonders stark. (F. Kafka, *Das Schloss*, p. 9)

L'objet prépositionnel figure la borne terminale atteinte par le mouvement dirigé – non nécessairement vertical – exprimé par le verbe. La tournure n'est pas éloignée de *jn angreifen, jn anfallen*, à ceci près que l'accent est mis non pas sur l'attaque subie par l'objet, mais sur le comportement du sujet.

B. Verbes de sens abstrait

Nous regroupons ici des verbes qui désignent une relation qui n'est ni spatiale, ni tangible. La présence de la préposition s'explique par le défaut de transitivité du verbe pour les constructions divalentes non pronominales *einreden auf, einwirken auf, folgen auf, hinauskommen auf, hinauslaufen auf, kommen auf, reagieren auf, schließen (lassen) auf, umschalten auf, verfallen auf, wirken auf, zurückgehen auf, zurückkommen auf,* et pronominales : *sich auswirken auf, sich belaufen auf.* Pour les verbes trivalents *etwas anwenden auf, jn bringen auf, etwas übertragen auf, etwas verlegen auf, etwas zurückführen auf*, le cas prépositionnel s'explique par l'épuisement de la transitivité du verbe.

1. Verbes divalents non pronominaux

Certains des verbes divalents de ce groupement sémantique peuvent s'employer de manière absolue[26], ce qui indique que leur sémantisme essentiel consiste à décrire le sujet. Nous notons également que – contrairement au groupe de verbes suivant – l'omission de l'objet prépositionnel ne modifie pas leur sens, car ils ne se construisent guère autrement qu'avec un objet prépositionnel introduit par *auf*. De plus, ces verbes diffèrent des verbes

[26] Cf. *umschalten, wirken, folgen, reagieren.*

monovalents qui ne se rapportent qu'au sujet comme *weinen, lachen, schlafen* et qui se construisent donc le plus souvent sans objet prépositionnel. En effet, *umschalten, wirken, folgen, reagieren* impliquent que le sujet n'est pas seulement le siège du procès, mais qu'il est également en relation avec un objet que son action concerne indirectement.

Pour les autres verbes de cette série (*eingehen, zurückgehen, zurückkommen, hinauskommen, hinauslaufen, kommen, schließen [lassen], verfallen*), l'omission de l'objet prépositionnel entraîne un changement de sens important : le verbe n'exprime alors qu'un mouvement du sujet dans l'espace, et non un processus intellectuel conduisant jusqu'à l'idée qui figure sa limite extérieure. Cette modification sémantique provient de ce que le verbe s'emploie aussi de manière totalement intransitive avec un autre sens, ou bien avec d'autres objets prépositionnels (ou bien encore avec un objet à l'accusatif pour *schließen*). Dans leur emploi abstrait, ces verbes mettent en jeu un sujet et un objet, ce dernier figurant le point d'application du procès. Le sémantisme du verbe étant centré sur la description de l'action du sujet, le verbe ne peut accueillir un objet à l'accusatif et nécessite la médiation d'une préposition. *Einwirken* (dans cette construction) et *einreden* ne s'emploient pas sans objet prépositionnel.

Le fait que les verbes divalents de ce groupe expriment des scénarios à deux actants et ne puissent pas régir un objet à l'accusatif explique qu'ils exigent un objet prépositionnel, mais ne justifie pas que le choix de la langue se soit porté sur *auf*. Afin d'expliquer la présence de *auf* ici, nous observerons les représentations contenues dans les lexèmes verbaux et nous chercherons des termes de comparaison à la préposition, par le biais de verbes appartenant au même champ lexical et se construisant autrement.

Nous remarquons que les verbes présentés ci-dessus véhiculent des représentations communes, et que celles-ci offrent des similitudes avec celles que nous avons dégagées lors de l'étude de *auf* non régie :

- *eindringen, kommen, verfallen, hinauslaufen, hinauskommen, zurückgehen, zurückkommen* expriment une tension dynamique – correspondant à un mouvement directif en contexte spatial – et impliquant un point d'origine et un point d'arrivée. Nous rapprochons de ce groupe *einreden*, qui exprime – à cause de la particule *ein-* – un mouvement d'ingérence par la parole dans la pensée d'autrui.
- *wirken* désigne l'action du sujet sur un objet implicite ; la particule *ein-* insiste sur le caractère dynamique de l'action allant du sujet à l'objet dans *einwirken auf* ;

- *folgen* et *reagieren* désignent également des actions dirigées sur le point précis auquel il s'agit de succéder ou de réagir.
- *schließen* exprime un acte de clôture.

Pour tous ces verbes, l'attente d'un objet prépositionnel correspond au besoin d'exprimer l'objet avec lequel le sujet coïncide au terme de la tension exprimée par le verbe. Nous pouvons en conclure que *auf* est apte à exprimer la coïncidence de deux objets au terme d'une tension, coïncidence qui est impliquée par le verbe même. Cette déduction est corroborée par le fait que nous avons dégagé ce représenté dans les emplois non régis de *auf*, mais elle doit tout de même être vérifiée par la comparaison de *auf* avec des prépositions régies par des verbes du même champ lexical.

Auf etwas zurückgehen appartient au même champ lexical que divers verbes marquant l'origine du sujet et régissant *von.* Nous comparerons les exemples suivants :

(34) Henkel: Es mangelt, was den BDI betrifft, nicht an Initiativen zum Thema Bildung. Ich hatte eben ja schon von den Reformuniversitäten erzählt. Das geht auf unsere Initiative zurück. (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000 « Interview am Morgen vom Deutschlandfunk »)

(35) Stets werden wir Ihnen zu markanten Fragen mehrere Antworten anbieten, ohne daß Sie wüßten, von wem sie stammen bzw. ob sie richtig sind oder falsch. Wenn Sie sich durch den Fragebogen geklickt haben, werden Sie jedesmal ein wenig mehr über sich selber wissen […]. (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « Der aktuelle Fragebogen »)

(36) Ich habe ein sehr schlechtes Namensgedächtnis, weshalb ich die Namen einiger Soldaten nicht mehr nennen kann, die ich jetzt eigentlich nennen müßte, weil ihr Widerspruch gegen das, was ich gesagt habe, von weit herkommt.(A. Andersch, *Die Kirschen der Freiheit*, p. 67)

Avec les verbes régissant *von*, c'est la préposition qui est responsable de ce que l'objet est présenté comme le point d'origine du sujet (et aussi *her-* pour *herkommen von*), alors qu'avec *zurückgehen auf*, l'idée d'origine est due à la particule verbale. Le GN introduit par *auf* ne désigne pas du tout une origine, mais la limite extérieure du mouvement exprimé par le verbe, et elle envisage le représenté du GN comme un point. De même, *zurückkommen auf* et *kommen auf* expriment un mouvement de pensée allant d'un point de départ implicite à un point d'arrivée marqué par *auf* comme la limite extérieure du procès. On note encore le dynamisme et la directivité véhiculés par *kommen*, *gehen* et *her-* et *zurück-* :

(37) „[…] Außerdem erwarte ich am Sonntag Besuch, da bin ich voll ausgebucht. Also herzlichen Dank, Thyra, das war eine liebe Idee. Vielleicht komme ich ein andermal darauf zurück." (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 82)

Pour *zurückgreifen auf*, l'idée de retour est encore due à la particule verbale, et *auf* marque la limite terminale de l'action exprimée par le verbe :

(38) Ich war wütend, als ich vom Telefon weg ans Fenster ging, es öffnete und auf die Straße blickte. Ich hatte Angst, eines Tages müßte ich auf Sommerwilds Angebot zurückgreifen. (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 197)

Pour les deux expressions synonymes *auf dasselbe / das gleiche hinauslaufen / hinauskommen*, l'hypothèse que le GN introduit par *auf* désigne la limite extérieure d'une tension dynamique (exprimée ici tant par les verbes simples que par *hinaus*-) est étayée par la description du *Duden Universalwörterbuch : (im Verlauf einer Entwicklung) als Endpunkt erreichen*. Ici encore, l'objet prépositionnel marque la borne infranchissable avec laquelle coïncide le procès à la fin de sa course :

(39) Die sogenannten Alten Meister haben immer nur dem Staate gedient oder der Kirche gedient, was auf das gleiche hinausläuft, so Reger immer wieder, einem Kaiser oder einem Papst, einem Herzog oder einem Erzbischof. (Th. Bernhard, *Alte Meister*, p. 62)

(40) ERNA Er wehrt sich gar nicht - - geht einfach mit - - - *Sie setzt sich auf die Bank.* Den seh ich nimmer. KASIMIR Geh den werdens doch nicht gleich hinrichten! ERNA Das kommt auf dasselbe hinaus. […] (Ö. von Horvath, *Kasimir und Karoline*, p. 132)

Kommen auf et *kommen zu* ne s'emploient pas exactement de la même façon, puisque *kommen auf* (et aussi *zurückkommen auf*) a nécessairement un sujet animé et un objet désignant une idée, une pensée, alors que le sujet et l'objet de *kommen zu* peuvent renvoyer à des réalités variées. Tandis que *zu* présente l'objet comme le but vers lequel le procès exprimé par le verbe est dirigé, *auf* envisage l'objet comme la limite extérieure infranchissable du procès, comme sa conclusion : l'objet est conçu comme le résultat définitif atteint par l'action du sujet. *Zu* véhicule une perspective processuelle, et *auf* une perspective résultative :

(41) Weil die wichtigste Ressource für das Geschäft, nämlich Frequenzen, sehr begrenzt ist, kamen einige Länder wie Deutschland und Großbritannien auf die naheliegende Idee, das knappe Gut zu versteigern. (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « (K)ein fall für Brüssel »)

(42) Die Befragung der 1400 Kasseler Abiturienten im Frühjahr 1999 kommt zu sehr ähnlichen Ergebnissen wie die Studienanfängerbefragung der HIS. (*UNI-Spiegel* 2/2000, « Folgenschwere Urteile »)

Dans ces emplois, *auf* véhicule le même représenté que lorsqu'elle introduit des indications numérales après *steigen*, *sinken* et *reduzieren*, *verdoppeln*, à savoir un résultat :

(43) Der Trick: Früher essen als die Einheimischen, also mittags nicht später als 13.30 Uhr, abends nicht später als 20 Uhr. Das erspart die Wartezeit. Ein komplettes Essen für zwei, inklusive Wein, kommt auf nicht viel mehr als 5000 Peseten. (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « Selig zwischen Berg und Strand »)

La tournure *verfallen auf* est équivalente à *kommen auf*, à ceci près qu'il s'y ajoute une connotation péjorative :

(44) Was die Bauern aber aufs alleräußerste empörte, war die Gestalt seiner Wohnstatt. Er, der niemals zum Amt ging, ja nicht einmal zur Weihnachtsmette, war auf die Idee verfallen, sich ein Häuschen nach dem Äußeren des Eschberger Tabernakels zu bauen. (R. Schneider, *Schlafes Bruder*, p. 82)

L'idée de conclusion d'un mouvement de pensée est également très nette dans *schließen auf*, où le verbe exprime lui-même un mouvement d'occlusion ou de conclusion :

(45) Einen Zwischenbericht will die CDU am Mittwoch Präsidium und Vorstand vorlegen. Erste Erkenntnisse lassen auf heimlich und damit gesetzwidrig eingesetzte Spendenbeträge von drei bis vier Millionen Mark, vielleicht auch mehr, schließen. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 3)

Le représenté de la préposition dans *auf etwas wirken* est un peu différent de celui des verbes précédents, puisque *wirken* n'exprime ni un mouvement directif ni un mouvement de clôture. Mais cette tournure verbale exprime une tension dynamique vers un objet figurant le point d'aboutissement réel de l'action exprimée par le verbe. Il n'est pas question de prospectivité ou de simple tension dynamique vers un objectif comme dans les séries que nous analyserons plus loin ; ici, il y a bel et bien une coïncidence effective entre le sujet et l'objet par l'entremise de l'influence du sujet :

(46) Vergebens redete Doktor Leander ihr zu, die frische Fahrt auf sich wirken zu lassen; sie behauptete, nicht aufgelegt zu sein, Migräne zu haben, sich matt zu fühlen, und so mußte man sich fügen. (Th. Mann, *Tristan*, p. 49)

Auf est régie par de nombreux verbes à particule *ein-*. *Einwirken auf* se distingue du verbe précédent par l'intention du sujet, qui souhaite provoquer une modification dans le comportement de l'objet :

(47) Auf ihn einzuwirken ist eine Aufgabe, an der sich von Generalsekretär Annan über Amr Musa von der Arabischen Liga bis zu den EU-Außenministern erfahrene Vermittlungswillige – in enger Abstimmung mit den Amerikanern – beteiligen könnten. (*FAZ*, 22. 03. 02, « Im Sommer nach Bagdad? »)

Auf indique une directivité et implique la violence du sujet. Le sujet de *etwas beeinflussen* est quant à lui totalement passif. En (48) il est question d'infléchir la conjoncture économique, et non de décrire la force et l'importance du sujet :

(48) Die Investitionsanreize sind gering. Steuersenkungen und Deregulierungen der wirtschaftlichen Rahmenbedingungen könnten also in der Tat ein Mittel sein, den Verlauf der Konjunktur zu beeinflussen. (*FAZ*, 22. 03. 02, « Flaute, Delle, Rezession »)

Einreden auf exprime un procès similaire à *einwirken auf*, à ceci près que c'est par la parole que le sujet exerce son influence sur l'objet :

(49) Der Bauer hier hat den Fehler gemacht, von vorne auf das Pferd zuzugehen und auf es einzureden. (M. Walser, *Ein fliehendes Pferd*, p. 90)

Dans les derniers exemples, *auf* présente son régime comme la frontière terminale du procès, sur laquelle le sujet exerce son influence. L'objet est envisagé comme quelque chose de dématérialisé, comme un simple point, dont on ne précise pas les propriétés spatiales. *A contrario,* avec les verbes à particule *ein-* qui régissent *in*, l'objet est présenté comme un contenant, dans lequel le sujet peut s'immiscer. Comparons *auf jn eindringen* et *in jn eindringen* :

(50) Da mochten Mutter und Schwester mit kleinen Ermahnungen noch so sehr auf ihn eindringen, viertelstundenlang schüttelte er langsam den Kopf, hielt die Augen geschlossen und stand nicht auf. (F. Kafka, *Die Verwandlung,* p. 143)

(51) Wir dürfen in einen Menschen, zu welchem wir ein ideales Verhältnis haben, nicht mehr eindringen, als wir schon eingedrungen sind, sonst zerstören wir dieses ideale Verhältnis, sagte Reger. (Th. Bernhard, *Alte Meister,* p. 205-206)

En (50), l'objet introduit par *auf* est envisagé comme le point marquant la limite terminale de la tension verbale. Il est infranchissable et n'a qu'une dimension : son extériorité. En (51), l'objet est conceptualisé comme possédant une intériorité, dans laquelle on peut pénétrer.

Ces verbes qui expriment le fait que le sujet cherche à déclencher des changements dans le comportement de l'objet peuvent être rapprochés d'une série de verbes régissant *zu* et indiquant que le sujet amène l'objet à agir selon sa volonté. *Jn verführen zu, auffordern zu, anregen zu, überreden zu* sont tous trivalents, et l'être que le sujet influence est la cible directe des paroles du sujet. Ces verbes ne décrivent donc pas le charisme ou l'attitude volontaire du sujet, mais son action effective sur l'objet. *Zu* présente le GN régi comme le but auquel le sujet veut mener l'allocuté :

(52) Unter anderem träumte ich oft, daß Kromer mich mißhandelte, daß er mich anspie und auf mir kniete, und, was schlimmer war, daß er mich zu schweren Verbrechen verführte – vielmehr nicht verführte, sondern einfach durch seinen mächtigen Einfluß zwang. (H. Hesse, *Demian,* p. 40)

(53) […] und da der Engländer, an dem ich auf einmal Gefallen gefunden hatte, gehen hatte wollen, nachdem er sein schwarzledernes Buch und seinen Notizblock längst wieder eingesteckt gehabt hatte, forderte ich ihn auf, noch einmal auf der Bordone-Saal-Sitzbank Platz zu nehmen und mir noch eine kurze Zeit Gesellschaft zu leisten, er interessiere mich, sagte ich unumwunden, eine gewisse Faszination ginge für mich von ihm aus, hatte ich zu ihm gesagt, so Reger zu mir. (Th. Bernhard, *Alte Meister,* p. 149)

(54) In der nächsten Woche hatte ich Glück. Inzwischen war mein Plan auch ausgereift. Ich hatte einen Korb mit Picknicksachen bei mir und wollte Beate zu einem spontanen Ausflug überreden. (I. Noll, *Der Hahn ist tot,* p. 95)

Un autre type de coïncidence est celle exprimée par la préposition dans *folgen auf* et *reagieren auf*, qui présentent le sujet comme coïncidant avec l'objet auquel il succède. *Auf*

etwas folgen et *etwas (D) folgen* sont équivalents en contexte temporel. Toutefois, la présence de la préposition entraîne deux nuances de sens par rapport à la construction avec datif. D'une part, elle présente l'action du sujet comme s'appliquant de manière moins immédiate à l'objet que lorsque le verbe régit le datif. Cette différence ressemble à celle qui existe en français entre *suivre quelque chose* et *succéder à quelque chose*. D'autre part, la préposition confère un représenté à la mise en rapport du sujet, du verbe et de l'objet : c'est ce qui fait que les diverses prépositions régies conservent un sens. Pour ce qui est de *folgen auf*, la préposition précise que le sujet et l'objet entretiennent un rapport double. L'action du sujet vise un point précis, et il succède de manière immédiate à l'objet :

(55) In jenen Wochen, welche auf das Erste Feuer folgten, fiel Schnee, hüfthoch. Dann kam die Kälte, dann kam der Hunger. (R. Schneider, *Schlafes Bruder*, p. 89)

(56) Als ich in den Stunden, die meiner zweiten Verhaftung folgten, auf der Holzpritsche in einer großen, überfüllten und stinkenden Zelle der Münchner Polizeidirektion lag, packte mich die Angst, die mich in der Haft-Zeit vorher, im Lager, niemals hatte antasten können. (A. Andersch, *Die Kirschen der Freiheit*, p. 40)

On peut acquérir la certitude de ce que le représenté 'coïncidence' est dû à *auf* en constatant qu'il est absent des tournures concurrentes *nach etwas kommen* ou *etwas (D) nachkommen*. Dans celles-ci, c'est la préposition ou la particule qui exprime une succession, et non le verbe, ce dernier ne désignant qu'un mouvement :

(57) Eine Epoche war zu Ende gegangen, als mein Vater auf der Straße der Geschichte zusammenbrach, als er sterbend das lutherische Passionslied sang. Die, die nach dem alten deutschen Konservativen kamen, begannen etwas ganz Neues […]. (A. Andersch, *Die Kirschen der Freiheit*, p. 125)

(58) „Ja, mach zu!" sagte ich. „Ich komme gleich nach. In einer Stunde oder so bin ich wieder vorne." (A. Andersch, *Die Kirschen der Freiheit*, p. 99)

On pourrait remplacer la séquence soulignée en (57) par *die, die auf den alten deutschen Konservativen folgten*. La succession du sujet à l'objet serait alors présentée comme rapide, immédiate, alors que dans le texte d'origine, le sujet peut succéder à l'objet après une période de transition ou d'une manière lente et progressive.

L'article du *Stilwörterbuch* consacré à *reagieren* est intéressant dans la mesure où il y est remarqué que ce verbe se construit dans la très grande majorité des emplois avec une indication de manière (cf. *schnell, falsch, vernünftig, gelassen, richtig […], mit Spott reagieren*). On a donc affaire ici à un procès centré sur le sujet, et non sur l'affectation d'un objet. *Auf* permet de mentionner l'objet avec lequel le sujet fait coïncider sa réaction. Cette tournure véhicule également le représenté 'succession immédiate' :

(59) So reagierte die Österreichische Rektorenkonferenz auf die Regierungsbeteiligung der FPÖ mit Leerformeln wie: „Die Universitäten erwarten Offenheit und Internationalität der politischen Perspektiven für Österreich.“ (*Uni-SPIEGEL* 2/ 2000, « Hip-Hop gegen Haider »).

Encore une fois l’objet prépositionnel désigne à la fois l’impulsion et l’objectif du procès.

2. Verbes divalents pronominaux

Les verbes pronominaux *sich auswirken* et *sich belaufen* se distinguent de verbes monovalents comme *sich erkälten, sich äußern, sich erholen…* par le fait qu’ils renvoient à un scénario à deux actants, autrement dit que leur sémantisme attend la précision d’un objet.

Le sens de *auf* en rection de *sich belaufen* est à rapprocher de son représenté dans les Gprep adverbiaux en collocation avec *steigen / sinken* + *auf* + indication quantitative. Dans toutes ces constructions, *auf* présente l’objet comme la limite extérieure du procès. Mais tandis que les deux verbes susnommés peuvent s’accompagner d’indications adverbiales introduites par diverses prépositions, *sich belaufen* ne se construit qu’avec *auf*. Celle-ci introduit toujours une indication quantitative avec laquelle le sujet est dit coïncider :

(60) Schließlich ist bei strafrechtlichen Vorwürfen neben der subjektiven Tatseite auch die Verjährungsfrist zu beachten, die sich bei Untreue und Vorteilsnahme auf drei Jahre beläuft. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 3)

Sich auswirken peut régir *in* ou *auf*. Dans l’exemple du *Duden* (*die Skandale wirken sich in den Wahlergebnissen aus*), les résultats des élections sont présentés comme un ensemble de données, alors que le support d’après de *auf* est envisagé comme un point singulier, sans dimensions particulières. *Auf* présente l’objet comme la limite que rencontre le sujet du verbe *sich auswirken*. Le verbe pronominal décrit l’activité du sujet (+op., +rés.) – qui est présenté ici comme ayant des conséquences sur son entourage –, et l’objet prépositionnel est envisagé comme la borne sur laquelle s’exerce et s’arrête définitivement l’influence du sujet[27] :

(61) Wie sich der Börsenzusammenschluss auf den Finanzplatz Frankfurt auswirkt, darüber lässt sich nur spekulieren. (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « Finanzplatz ohne Grenzen »)

[27] La nuance de sens entre *wirken auf* et *sich auswirken auf* ressort grâce aux paraphrases françaises : la tournure pronominale correspond à *avoir des répercussions sur*, *être visible dans* plutôt qu’à *influencer*. *Aus-* met l’accent sur les apparences extérieures.

3. Verbes trivalents

Un groupe de verbes trivalents exprime ce que nous appelons un « transfert ». Ils relèvent d'un schéma commun : le sujet transfère l'objet exprimé à l'accusatif d'une situation de départ non exprimée à une situation d'arrivée désignée par l'objet prépositionnel. Ces verbes de transfert nécessitent à cause de leur sens la présence de deux objets, l'un désignant l'objet transféré, l'autre le point d'application du transfert. La place de l'objet à l'accusatif étant déjà occupée, le deuxième objet peut être exprimé soit par le datif (cf. *jm etwas leihen, übergeben*[28]), soit par l'entremise d'une préposition. Si, pour les verbes que nous étudions ici, la langue a opté pour la deuxième solution, c'est que *auf* est apte à présenter son régime comme le point d'application du transfert d'un objet. Ce groupe comprend les verbes *etwas abwälzen auf, etwas anwenden auf, etwas beziehen auf, jn bringen auf, etwas übertragen auf, etwas verlegen auf*[29]*, etwas verwenden auf, etwas zurückführen auf.*

Etwas anwenden et *übertragen auf* sont difficiles à comparer à d'autres verbes. Nous remarquons qu'ils sont décrits l'un par l'autre dans le *Stilwörterbuch,* et que *etwas anwenden auf* est paraphrasé dans *l'Universalwörterbuch* par *etwas beziehen auf*. Cela démontre d'une part la grande cohérence des emplois de la préposition, et d'autre part la richesse de son sémantisme – même en emplois régis –, puisque dans certains champs lexicaux, elle n'alterne pas avec d'autres prépositions ou d'autres cas. Ces tournures ne sont pas très éloignées de différents verbes trivalents désignant l'acte d'utiliser un objet, et qui régissent une préposition marquant un rapport moyens / fins, ou l'idée d'un calcul, à savoir *zu* et *für*.

L'objet prépositionnel de *verwenden zu* et *gebrauchen zu* est présenté comme la finalité en vue de laquelle l'objet à l'accusatif est employé :

(62) […] vielleicht wollte er sogar mit ihnen eine Offensive unternehmen […] – im Augenblick ihrer Ankunft jedenfalls blieb ihm nichts mehr übrig, als sie zur Deckung des Rückzuges zu verwenden. (A. Andersch, *Die Kirschen der Freiheit*, p. 65)

(63) Es müsse aber auch angemerkt werden, fährt Le Monde fort, daß in Österreich die FPÖ Ängste schüre und das Thema dazu gebrauche, die EU-Erweiterung abzulehnen. (*Pressespiegel* vom 01.08.2001)

[28] L'alternance du datif et de l'objet prépositionnel s'explique en grande partie par le caractère animé ou non de la « cible » du transfert, le datif étant spécialisé dans l'expression de l'être animé qui en est le bénéficiaire.
[29] Dont le corpus ne fournit pas d'occurrence temporelle.

L'objet introduit par *für* est présenté moins comme une fin que comme la sphère à laquelle l'objet est rapporté, et pour laquelle cet objet est bénéfique :

(64) Schon oft genug in der Vergangenheit wurde der Dschihad in einem entfremdeten und mißbräuchlichen Sinn ausgerufen und als Deckmantel für schlichte Eroberungsfeldzüge benutzt. (*FAZ* , 23.03.02, « Der Islam »)

(65) Ich hatte nicht einmal Gewissensbisse, als ich das Geld für mich verwendete, und wenn ich morgen „für ein notleidendes Mitglied der Familie" sammelte, würde ich nicht einmal lügen: ich war ein notleidendes Mitglied der Familie […]. (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 207-208)

A contrario, le régime de *auf* est envisagé sans implication d'une quelconque utilité ou finalité. Il est présenté plus simplement comme le point d'aboutissement du transfert exprimé par le verbe :

(66) Auf Ohnmacht und fachkundige Beratung setzt der pfälzische Fleischerverband in der Diskussion um den Rinderwahnsinn. Damit gut ausgebildeter Personal den kritischen Verbrauchern Rede und Antwort stehen kann, verwende der Verband viel Geld auf Schulungen, erklärte Geschäftsführer Rainer Lunk. (*Mannheimer Morgen*, 26.03.1996, Cosmas I)

(67) Beate wollte manchmal in mein Leben eingreifen, sie fand meine Kleidung, meine Möbel, meinen Geschmack insgesamt viel zu langweilig. Dabei spielen Geschmacksfragen in meinem Leben eine unendlich wichtige Rolle, nur bin ich unfähig, meine ausgefallenen Vorstellungen auf mich selbst anzuwenden. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 15)

(68) „Ja, gnädige Frau, ich hasse diesen Namen aus Herzensgrund, seit ich ihn zum erstenmal vernahm. Er ist komisch und zum Verzweifeln unschön, und es ist Barbarei und Niedertracht, wenn man die Sitte so weit treibt, auf Sie den Namen Ihres Herrn Gemahls zu übertragen." (Th. Mann, *Tristan*, p. 39)

(69) […] So können die saudiarabischen Herrscher die Schuld auf andere Staaten abwälzen und sich ihr reines Gewissen bewahren. Diese Strategie ist nicht nur moralisch problematisch (warum gilt Saudi-Arabien trotz seiner offensichtlichen Menschenrechtsverletzungen nicht als „Schurkenstaat"?), sondern verspricht auch wenig Wirkung bei der Bekämpfung des Terrorismus. (*FAZ*, 22. 03. 02, « Lehren aus dem 11. September »)

Ce groupe comprend aussi *etwas auf etwas beziehen :*

(70) Ich erinnere mich, daß im Seminar über das Verbot rückwirkender Bestrafung diskutiert wurde. Genügt es, daß der Paragraph, nach dem die KZ-Wächter und -Schergen verurteilt werden, schon zur Zeit ihrer Taten im Strafgesetzbuch stand, oder kommt es darauf an, wie er zur Zeit ihrer Taten verstanden und angewandt und daß er damals eben nicht auf sie bezogen wurde? (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 86)

Lorsque ce verbe est employé de manière réfléchie, le sujet se réclame d'un principe qui sert de fondement à son argumentation (cf. I.) et attire l'attention de l'allocuté sur un point précis (cf. III. B.). Il montre combien les emplois de *auf* sont proches les uns des autres :

(71) Damit bezog sich Sattar darauf, dass der CTBT allen unterzeichnenden Staaten Atomwaffentests untersagt. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 5)

Ces différents verbes désignant un transfert ne sont pas très éloignés d'un certain nombre de verbes régissant *in* et désignant une transformation. Tandis que l'objet prépositionnel de *übertragen, beziehen, anwenden, verwenden auf* désigne la cible du transfert de l'objet à l'accusatif, les deux objets restant cependant bien distincts l'un de l'autre, l'objet de *etwas umwandeln, verwandeln, umsetzen in*, ou de *übergehen in* correspond à la nature nouvelle que l'objet à l'accusatif (ou le sujet de *übergehen in*) acquiert à l'issue de la transformation exprimée par le verbe. *Auf* s'oppose donc à *in* en ce que le GN régi est présenté d'une part de manière superficielle (c'est-à-dire dans son extériorité), et d'autre part comme la borne terminale ou l'aboutissement définitif de l'action du verbe. Les procès faisant intervenir *in* désignent plutôt un passage d'un état à un autre, engageant l'intériorité de l'objet :

(72) Erst da merkte sie, daß er eingeschlafen war. Die brennende Zigarette zwischen den Fingern. Vorsichtig nahm sie die aus den Fingern und drückte sie aus. Sie lag neben ihm und sah ihn an, schattenhaft, hörte seinen Atem, gleichmäßig, vorsichtig strich sie ihm über seinen Oberarm, die Rundung, dort, wo der Arm in die Schulter überging. (U. Timm, *Die Entdeckung der Currywurst*, p. 37)

(73) Der reine Irrsinn, Sie war ganz darauf konzentriert, den Kaffee einzugehen, dieser Duft. Sie sah, wie sich im Filter dunkelbraun der Schaum an den Rändern hochwölbte, die kleinen helleren Blasen verwandelten sich in Duft. (U. Timm, *Die Entdeckung der Currywurst*, p. 31)

(74) Der Fingerzeig auf die Schuldigen befreite nicht von der Scham. Aber er überwand das Leiden an ihr. Er setzte das passive Leiden an der Scham in Energie, Aktivität, Aggression um. Und die Auseinandersetzung mit schuldigen Eltern war besonders energiegeladen. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 161-162)

Enfin, comme nous l'avons noté précédemment, avec les verbes à particule *zurück*, ce n'est pas *auf*, mais la particule, qui est responsable de l'expression de l'origine. La préposition ne fait qu'exprimer la coïncidence du procès avec un point marquant sa limite terminale. La tournure *etwas zurückführen auf* est dans certains contextes équivalente à *etwas von etwas ableiten,* où l'origine est exprimée tant par la préposition que par la particule verbale. Cependant, les représentations exprimées respectivement par ces deux tournures ne sont pas totalement identiques, puisque avec *ableiten* l'objet à l'accusatif de la voix active est le produit d'une continuité dont le point de départ est indiqué par *von*, alors qu'avec *zurückführen*, l'objet à l'accusatif est le point de départ d'un mouvement de retour dont la limite terminale est marquée par *auf* :

(75) Le Figaro zitiert den Sprecher der PS mit der Feststellung, dass Staatspräsident Chirac zur Zeit keine Zielscheibe für Angriffe seiner Partei sei. Le Figaro führt dies auf die besondere außenpolitische Situation nach den Terroranschlägen zurück, welche die Doppelspitze Chirac-Jospin verpflichte, mit einer Stimme zu sprechen, und der öffentlichen Meinung, die jetzt keine Querelen wolle. (*Pressespiegel vom 25.09.2001*)

(76) Ich sagte, man habe eine Zeitlang geglaubt, der Name Schnier, mein Name, habe mit schnorren zu tun, aber es sei nachgewiesen, daß er von Schneider, Schnieder abzuleiten sei, nicht von schnorren, und ich sei weder Jude noch Yankee […]. (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 205)

Nous achèverons l'étude de ce groupe avec un dernier verbe de transfert, dont l'objet à l'accusatif désigne toujours un être animé : *jn auf etwas bringen.* La situation antérieure de l'objet exprimé à l'accusatif est clairement indiquée par le Gprep à base *von*, et la situation à laquelle le sujet l'amène par l'objet prépositionnel introduit par *auf* :

(77) Ins Museum ist er mit ihr gegangen und hat ihr erklärt, wie man Boschs nur zugeschriebenes Gemälde von einem echten Bosch unterscheidet, er hat versucht, sie von ihrem Schubert-Geklimpere auf Mozart zu bringen, er hat ihr Gedichte zu lesen gegeben, Rilke wahrscheinlich, ich weiβ das nicht mehr genau, und dann hat er etwas getan, was gefunkt hat: er hat Gedichte auf sie geschrieben und ihr geschickt. (H. Böll, *Gruppenbild mit Dame*, p. 98)

C. Adaptation du sujet à l'objet

Un certain nombre de tournures verbales comprenant *auf* désigne la mise en conformité de l'attitude du sujet (ou de l'objet pour les verbes ayant par ailleurs un objet à l'accusatif) avec l'objet prépositionnel. *Auf* continue donc ici de désigner une 'coïncidence', qui prend une valeur psychologique d''adaptation' dans l'environnement de verbes exprimant une relation de confiance ou de dépendance.

1. Verbes divalents non pronominaux

Les verbes divalents qui lorsqu'ils régissent *auf* expriment une attitude d'adaptation du sujet à l'égard de l'objet prépositionnel sont *ankommen auf, passen auf, zutreffen auf, zählen auf, bauen auf, schwören auf, setzen auf, wetten auf, verzichten auf, pfeifen auf,* et *eingehen auf.* Parmi ces verbes, *ankommen auf, passen auf* et *zutreffen auf* n'expriment pas un processus psychologique d'adaptation ou de confiance absolue du sujet en l'objet, à cause du caractère impersonnel du sujet du premier verbe, et de son caractère inanimé pour les deux autres.

Les deux verbes à sujet inanimé désignent très clairement la mise en conformité du sujet avec les propriétés de l'objet. *Auf etwas ankommen* est synonyme de *von etwas abhängen*. La différence entre les deux expressions réside essentiellement dans des paramètres grammaticaux : *auf etwas ankommen* ne s'emploie qu'avec le sujet impersonnel *es*, alors que le sujet de *abhängen* renvoie à un référent particulier, qu'il soit animé ou non. Si la situation

exige de rapporter le procès à un sujet personnel (animé ou non) explicite, on emploiera *von etwas abhängen :*

(78) In Zeiten wie diesen, da die Währung für Macht und Einfluß die der militärischen Fähigkeiten ist, kommt es – noch immer – auf die Mitgliedstaaten selbst an. Großbritannien macht sich das zunutze. (*FAZ*, 22. 03. 02, « Im Strom der Weltpolitik »)

(79) Oder sollte er hier das Kriegsende abwarten, auf die Gefahr hin, entdeckt und erschossen zu werden? Zumal er von jetzt an auf Gedeih und Verderb von dieser Frau, die er erst seit ein paar Stunden kannte, abhing. (U. Timm, *Die Entdeckung der Currywurst*, p. 43)

La différence de sens entre les deux tournures est quasiment inexistante. Toutefois, la tournure en *auf* présente la relation de dépendance entre le sujet et l'objet d'une manière plus vague et moins concrète que sa concurrente. Cela tient très certainement aussi au caractère précis de *abhängen* et de *von*. On peut aussi observer la variation du degré de précision entre les deux énoncés construits suivants :

Ob das Fest ein Erfolg sein wird, kommt auf die Gäste an.
Ob das Fest ein Erfolg sein wird, hängt von den Gästen ab.

Auf y véhicule plus que *von* les idées de virtualité et de prospectivité, ce que nous retrouverons avec *bauen auf, setzen auf* et *zählen auf. A contrario, von* présente *Gäste* comme l'instigateur du succès ou de l'échec de la fête.

Les constructions *passen auf* et *zutreffen auf* expriment toutes deux l'adéquation du sujet à l'objet, qui est ici conçu comme présent et réel. Les lexèmes verbaux expriment également une tension dynamique, qui se termine par la coïncidence parfaite du sujet et de l'objet (*passen* signifiait en mhd. *zum Ziel kommen, erreichen*). Cette coïncidence n'est pas spatiale, mais notionnelle : elle consiste en ce que les images que le locuteur a du sujet et de l'objet sont à ses yeux ressemblantes, voire superposables (on retrouverait donc ici – à un niveau métaphorique – un représenté déjà rencontré lors de l'étude des emplois spatiaux concrets). La coïncidence que *auf* contribue à désigner est ici plus précisément une conformité :

(80) Wenn es je den Begriff einer geschmacklosen, faden und sentimentalen und zwecklosen Literatur gegeben hat, so trifft er genau auf das zu, das Stifter geschrieben hat. (Th. Bernhard, *Alte Meister*, p. 77)

(81) „Ich dächte doch. – Ich habe Ihnen gut zugehört, Tonio, von Anfang bis zu Ende, und ich will Ihnen die Antwort geben, die auf alles paßt, was Sie heute nachmittag gesagt haben, und die die Lösung ist für das Problem, das Sie so sehr beunruhigt hat. Nun also! Die Lösung ist die, daß Sie, wie Sie da sitzen, ganz einfach ein Bürger sind.“ (Th. Mann, *Tonio Kröger*, p. 41)

Passen zu s'emploie avec un objet soit (+animé), soit (-animé), tandis que *passen auf* a un objet (-animé), sauf en concurrence – dans un registre de langue régional – de *aufpassen auf*. Les deux tournures sont quasiment synonymes ; outre la différence de traits de l'objet, la

seule nuance que nous parvenons à mettre en lumière est que *passen zu* implique un rapport de subordination du sujet à l'objet alors que *passen auf* exprime la coïncidence, ou la conformité, du sujet et de l'objet, sans que l'un entretienne un rapport final avec l'autre :

(82) „Rosemarie", sagte ich ein wenig verlegen; der Name paßte nicht zu mir, und wie die meisten Frauen war auch ich stets unzufrieden damit gewesen. Er schien diesen Namen auch nicht für geeignet zu halten. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 65)

(83) Für mich war die Tatsache, daß Vater eine Geliebte hat, eher ein ästhetischer Schock: Es paßte gar nicht zu ihm. (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 54)

Sich eignen für appartient au même champ lexical que *passen auf* et *passen zu.* Toutefois, la construction pronominale cantonne plus que les deux autres le procès dans la sphère du sujet. Avec *für*, le rapport du sujet à l'objet n'est vu ni sous l'angle du résultat d'une coïncidence, ni sous celui d'un processus menant à un but, mais sous celui d'un calcul rationnel et du bénéfice que le procès implique pour l'objet :

(84) Wenn er Maria im Geschäft auch nicht allzuviel beibringen konnte, weil erstens das Mädchen einen angeborenen Geschäftssinn für Handel mit kleinen Beträgen mitbrachte, weil zweitens Matzerath von den Finessen des Handels über den Ladentisch kaum etwas verstand und sich allenfalls für den Einkauf auf dem Großmarkt eignete, das Kochen, Braten und Dünsten jedoch brachte er Maria bei; […].(G. Grass, *Die Blechtrommel*, p. 320)

Enfin, l'objet est mis en rapport de manière plus directe avec le sujet dans la construction *etwas (D) entsprechen.* Cela nous permet de remarquer que la nature du rapport entre sujet et objet est décrite plus précisément par les constructions à prépositions, car ces dernières indiquent si le sujet et l'objet entretiennent un lien de finalité (*zu*), de coïncidence (*auf*), ou d'« avantage » (*für*) :

(85) Die Agenturen bemühen sich zu liefern, was nach Meinung des Medienkunden den Bedürfnissen des Konsumenten entspricht – interessengerechte Nachrichten fürs Internet. (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « Wer tickert am besten ? »)

En rection de *eingehen*, *auf* désigne également la coïncidence (abstraite) du sujet et de l'objet. L'action exprimée par ce verbe consiste en effet en ce que le sujet s'adapte, c'est-à-dire fait coïncider sa disposition intérieure avec l'attitude du tiers exprimé par l'objet prépositionnel. Il accepte de traiter une question (*Frage*), de répondre à une offre (*Angebot*) :

(86) Woher komme ich, wohin gehe ich und werde ich wieder geboren? Große Fragen der Menschheit sind vorrangig Themen der Weltreligionen. In ihren kosmologischen Weltentwürfen und ethischen Empfehlungen versuchen sie darauf einzugehen und Entscheidungshilfen anzubieten. (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « Der aktuelle Fragebogen »)

La nuance de sens avec la construction transitive réside dans le sens du GN objet. L'accusatif est occupé soit par *Risiko*, soit par des noms de liens que le sujet contracte de son gré (*Vertrag*, *Bündnis*, *Ehe*…) :

(87) Das andere Risiko, das ich einging und das sich schließlich erfüllte, nahm ich überhaupt nicht wahr. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 159-160)

L'objet prépositionnel renvoie plutôt à des stimuli (*Angebot*, *Frage*), qui attendent une réaction du sujet. Nous observons que dans ce contexte *auf* désigne à la fois la mise en conformité de la psychologie du sujet avec une sollicitation extérieure, et une réaction ('consécution immédiate', présente dans *auf einen Wink handeln, auf eine Frage antworten, jn auf etwas ansprechen…*).

Nous retrouverons cette idée de conformité avec de nombreux verbes pronominaux exprimant la capacité d'adaptation et la flexibilité psychologique du sujet animé par rapport à un objet. Pour les verbes divalents, l'adaptation du sujet s'accompagne presque systématiquement de l'idée de confiance : le sujet jure, parie, mise … sur l'objet. En ce sens, il règle sa conduite sur le devenir de l'objet auquel il se fie.

Avec *auf etwas schwören*, la préposition présente son support d'après comme le principe auquel le sujet voue fidélité et sur lequel il fonde son comportement (cf. *jurer sur l'honneur*). Nous percevons donc ici encore l'idée de coïncidence, puisque le sujet calque son attitude intérieure sur un principe qui fait pour lui autorité :

(88) Zum Abschied <u>schwören</u> die Geschwister
<u>auf ihren Bund</u> aus Schweigen und Vertraun.
Der Klettenkranz wird aus dem Haar gerissen,
und keines wagt, vom Boden aufzuschaun.
(I. Bachmann, « Von einem Land, einem Fluss und den Seen », *Anrufung des großen Bären,* p. 20)

Même si le régime de *auf* est tangible, il a également une dimension virtuelle, dans la mesure où le sujet ne jure pas sur l'objet pour sa matérialité, mais pour ses potentialités, pour les qualités qu'il peut révéler s'il les sollicite. Il y a donc une part d'inconnu dans le rapport du sujet à l'objet.

Pour les autres verbes de cette série, l'objet prépositionnel introduit par *auf* n'est pas non plus envisagé comme tangible et réel. En effet, les constructions verbales *bauen auf, zählen auf, setzen auf* et *wetten auf* ont elles aussi pour point commun d'envisager l'objet non pas dans sa réalité tangible, mais dans ses potentialités :

(89) Le Monde Korrespondent Ricard berichtet, Bundeskanzler Schröder ziehe gegen die EU-Kommission zu Felde wegen der angeblich ungerechtfertigten Mahnung. Dabei könne er in Frankreich und Grossbritannien <u>auf Unterstützung bauen</u>. (*Pressespiegel vom 7.02.02*)

(90) SPIEGEL: Das Biergeschäft ist nicht gerade eine Wachstumsbranche.
Hopp: Wir wollen deshalb auch keine neuen Kapazitäten schaffen, sondern kostengünstiger produzieren.
Außerdem <u>setzen wir auf den Export</u>. (*Der Spiegel*, Nr. 47/ 1999, p. 116)

(91) Ihre Spielsucht ist notorisch, der Risikofreudigkeit sind keine Grenzen gesetzt, die Folgen, soziales Elend, unübersehbar. Not macht erfinderisch, sagen sich viele Türken nach dem Casino-Verbot, stellen sich an den Strassenrand und wetten auf die Marke oder Farbe der vorbeifahrenden Autos. (*St Galler Tagblatt*, 09.06.1997, « Rien ne va plus », Cosmas I)

Avec *bauen, setzen, zählen* et *wetten*, le sujet dépend de l'objet dans la mesure où son attitude est soumise aux actes ou au devenir de l'objet. En ce sens, on peut donc encore dire qu'il y a une coïncidence entre le comportement du sujet et l'objet dans lequel il place sa confiance. Mais par ailleurs, le propre de toutes ces tournures est d'impliquer que l'avenir de l'objet n'est pas connu : en (91) par exemple, le jeu consiste justement à deviner la couleur et la marque des voitures avant que celles-ci soient visibles aux joueurs. En (93), compter sur ses amis, c'est espérer ne pas être déçu par eux, sans qu'il soit certain qu'ils auront bien le comportement escompté… Le sujet n'envisage pas l'objet dans sa matérialité, mais pour son attitude générale, en ayant confiance en l'inconnue que cette dernière représente. Il ne considère pas l'objet seulement dans son existence présente, mais dans les potentialités de ses agissements futurs. Avec les verbes exprimant un sentiment de confiance, *auf* présente donc l'objet comme la cible de l'engagement affectif et intellectuel du sujet. L'idée de coïncidence n'est pas présente dans le lexème verbal, et pourtant le sujet instaure une relation définitive, essentielle entre son devenir et celui de l'objet (nous retrouvons là le représenté 'coïncidence nécessaire' vu dans de nombreux emplois circonstanciels de *auf*). À cette coïncidence s'ajoute une idée de virtualité et de prospectivité, car *auf* considère de l'objet une dimension qui dépasse sa situation matérielle présente : il prend en considération le fait que le comportement futur de l'objet n'est pas garanti.

Que l'essentiel dans l'objet prépositionnel soit les potentialités qui lui sont liées ressort distinctement de la comparaison de *auf jn zählen* et *jm vertrauen* : l'objet au datif de *vertrauen* désigne la personne en qui le sujet place sa confiance, à cause de ses paroles ou de ses actes ; cette personne est concernée par le procès. *Auf jn zählen* envisage l'objet comme comportant une part d'inconnu ; il n'est pas concerné par le procès, il en est la cible. Comme en français avec *avoir confiance en quelqu'un vs. compter sur quelqu'un, vertrauen* + datif désigne une attitude quotidienne, fondée sur un objet réel, alors que *auf jn zählen*, c'est créditer quelqu'un d'un comportement satisfaisant si jamais il était fait appel à lui. Le sujet place sa confiance en quelqu'un avant d'avoir la preuve tangible de sa fiabilité. *Auf* véhicule donc une nuance prospective et virtuelle certaine :

(92) „Die Partei vertraut ihm blind“, glaubt deren Sprecher Michael Donnermeyer, der Müntefering aus der SPD-Zentrale ins Verkehrsministerium und zurück in die Partei folgte. (*Focus*, Nr. 50/ 1999, p. 29)

(93) MAC: […] Na ja, an solchem Tage zeigt es sich eben, wie man auf seine Freunde zählen kann. (B. Brecht, *Die Dreigroschenoper*, p. 23)

La comparaison de ces verbes à *glauben an* contribue à faire ressortir les traits principaux des constructions en *auf*. Le GN introduit par *an* désigne lui aussi un principe en lequel le sujet a confiance. Ce principe est envisagé de manière subjective, pour ce qu'il représente pour le sujet, et non pas comme une réalité indéniable. Le trait 'virtualité' entre donc pour une large part dans le représenté de cette construction, le verbe *glauben* désignant le parti pris du sujet pour un objet à la vérité duquel il croit, sans pouvoir la démontrer. La construction faisant intervenir *an* se distingue cependant des précédentes par l'absence du trait 'prospectivité'. Le sujet ne fait pas des paris sur l'avenir, mais affirme une prise de position qui est valable dans la durée[30] :

(94) Die Leute lachten über Lammers. Er glaubte an Seelenwanderung. Erzählte jedem, daß er sich an ein früheres Leben erinnern könne, als er Hauptmann in der bayerischen Artillerie gewesen und 1813 unter Napoleon nach Moskau marschiert sei. (U. Timm, *Die Entdeckung der Currywurst*, p. 66)

La construction *auf etwas verzichten* fait partie de ce champ lexical, mais est un peu isolée puisqu'elle désigne au contraire l'abandon de la confiance et des espérances que le sujet place en l'objet. Comme le fait remarquer R. Sauter,

> Le procès de 'renoncement' exprimé par exemple à l'aide de verzichten, dans son acception moderne, pourrait être décrit de la manière suivante : fait d'abandonner la réalisation de qqch que l'on souhaite atteindre (et que l'on ne possède pas encore, même si on y a des droits) […]. Il ne s'agit donc que d'une prise de position du sujet, qui ne concerne que lui, et en aucun cas l'objet virtuel du renoncement. Nous nous trouvons donc, du point de vue syntaxico-sémantique, devant cette distance, ce manque d'affinité dont parlait G. Moignet, qui ne peut être comblé que par une préposition. En revanche, avec un verbe comme entsagen + datif, le procès de renoncement porte sur quelque chose de réel mais non animé :
>
> Er entsagte den Freunden der Welt
> Der Fürst entsagte dem Thron.
>
> Dans ce cas, l'objet est, pour reprendre la très bonne formule de M. Pérennec, concerné mais non impliqué dans le procès (ce qui pourrait être la définition de ce datif). Si l'on va encore un peu plus loin en prenant comme objet un animé, nous arrivons au sens d''abandonner' (verlassen), défini par le Stilwörterbuch dans cet emploi comme « jn allein und ohne Hilfe lassen ». Il est évident qu'ici la perspective ne touche nullement le sujet.[31]

Le verbe moyen *verzichten auf* peut également être comparé à *aufgeben*, dont l'objet désigne bien une réalité : le sujet renonce à un objet qu'il possède réellement, et non à l'éventualité de

[30] Nous retrouverons cette idée de 'continuité' ou de 'durée' lors de l'analyse de *denken an* ou *sich erinnern an*, par opposition à la 'ponctualité' désignée par *auf* dans *achten auf* ou *sich besinnen auf*.

sa présence. Ce n'est pas tant le comportement du sujet qui est décrit que l'action du sujet sur l'objet :

(95) […] Sie war ernst, höchstens durch die Kinder zum Lächeln zu bringen, nicht mürrisch, aber unschmeichlerisch, ohne gewollte Liebenswürdigkeit, oder vielmehr: sie verzichtete auf Liebenswürdigkeit, sie machte sich offenbar keine Hoffnung, zu gefallen. (Th. Mann, *Mario und der Zauberer*, p. 121-122)

(96) Die Vereinigten Staaten hatten nach der Wahl George W. Bushs zum Präsidenten die Vermittlerrolle im Nahostkonflikt aufgegeben und eine Politik der Nichteinmischung verfolgt. (*FAZ*, 22. 03. 02. « Krisenherd Nahost »)

Pour finir, nous rapprocherons de *verzichten auf* la tournure *pfeifen auf*, qui relève d'un niveau de langue moins élégant :

(97) „Ich pfeife auf dein Silber und auf deine alte Uhr da!" sagte er mit tiefer Verachtung. „Laß du sie nur selber reparieren!" (H. Hesse, *Demian*, p. 18-19)

Ici aussi, le sujet renie l'idée de posséder la vieille montre, et non la montre elle-même.

2. Verbes divalents pronominaux

Les tournures pronominales *sich berufen auf, sich einlassen auf, sich gründen auf, sich verlassen auf, sich einigen auf, sich verständigen auf, sich verstehen auf,* forment un ensemble homogène. Elles réfèrent à l'attitude intérieure d'un sujet pour qui l'objet prépositionnel est le point d'application d'un sentiment de confiance. Ces constructions appartiennent au même champ lexical que les verbes non pronominaux précédents : le sujet fait dépendre son attitude du principe dont il se réclame, mais sans que soient impliquées ni prospectivité, ni virtualité, sauf dans *sich verlassen auf*[32]. Nous retrouvons l'idée que le sujet instaure une relation essentielle entre son comportement et l'objet sous l'autorité duquel il se met volontairement. Il y a donc une relation de coïncidence entre sujet et objet, qui est cependant beaucoup moins évidente que pour les constructions analysées en I et II A et B, puisque le lexème verbal désigne un processus psychologique et non pas simplement une tension susceptible d'aboutir à un contact. *Sich gründen* et *sich berufen* véhiculent aussi l'idée que l'objet sert de fondement logique à l'attitude du sujet :

(98) „Gewiß", sagte die Wirtin, „das ist allerdings meine Meinung, Sie verstehen meine Worte wieder, nur diesmal nach der entgegengesetzten Richtung. Eine derartige Hoffnung für Sie besteht meiner Meinung nach und gründet sich allerdings nur auf dieses Protokoll. […]". (F. Kafka, *Das Schloss*, p. 142-143)

---

[31] R. Sauter, *op. cit.*, p. 50.
[32] ainsi que dans l'exemple (100) *sich auf Prognosen einlassen*, mais la prospectivité est alors due à *Prognosen*.

(99) Die Verfassungshüter in Karlsruhe berufen sich bei ihrer Suche nach einer quantitativen Begrenzung des Steuerstaates auf eine gefestigte Verfassungstradition in Deutschland, die bis zu Friedrich dem Großen zu verfolgen sei. (*Der Spiegel*, Nr. 47/ 1999, p. 130)

(100) Aber niemand lässt sich mehr auf Prognosen darüber ein, wann die Sagrada Família vollendet sein wird. In 30, in 40, in 50 Jahren? Noch stehen erst 8 von den geplanten 17 Türmen. Und nicht einmal die höchsten. (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « Selig zwischen Berg und Strand »)

(101) Schäuble könne sich „auf die Solidarität der CSU verlassen ", wozu auch gehöre, dass die bayerische Schwesterpartei im gegenwärtigen Augenblick sich mit Stellungnahmen zurückhalte. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 2)

De nombreux verbes exprimant l'adaptation psychologique du sujet à un objet régissent *in* (cf. *sich ergeben in, sich finden in, sich fügen in*). Le corpus offre l'occurrence suivante :

(102) „[…] Wer zu bequem ist, um selber zu denken und selber sein Richter zu sein, der fügt sich eben in die Verbote, wie sie nun einmal sind. Er hat es leicht. […]" (H. Hesse, *Demian*, p. 75)

Le sens du lexème verbal *fügen* (*ordonner, joindre, assembler*) ainsi que celui de la préposition *in* (relation de 'contenance') entraînent que l'objet est conçu autrement qu'avec les verbes régissant *auf* : sujet et objet n'entretiennent plus une relation de mise en conformité ou de coïncidence, mais d'intégration. Le sujet accepte que son sort participe d'un programme qui lui est étranger et supérieur. Il s'insère dans un ordre qui le dépasse.

En marge de ce champ lexical d'adaptation et d'acceptation du sujet figure la construction moyenne *sich verstehen auf*. Elle exprime essentiellement que le sujet a les compétences nécessaires pour comprendre et maîtriser la réalité désignée par l'objet prépositionnel. L'objet prépositionnel du verbe moyen n'est pas le point d'application direct du procès, mais a un rôle de « circonstance de procès » au sens de G. Lazard.[33]

Ce qui nous fait rapprocher cette construction des précédentes est que le sujet fait montre du savoir-faire et de la souplesse intellectuelle nécessaires à l'établissement de relations harmonieuses avec l'objet. Comme avec *auf etwas passen*, l'objet prépositionnel est conçu comme un principe fixe avec lequel le sujet cherche à être en adéquation (nous avons noté le même type de représentation dans la partie consacrée au Gprep avec *sich aufs Gramm mit etwas aufwiegen*). Le GN introduit par *auf* renvoie de préférence à un objet maîtrisable par le sujet, alors que celui qui est régi par *mit* désigne un être humain :

[33]« Quant au sens, on démontre que les diverses fonctions sémantiques que le passif est susceptible de remplir peuvent être résumées en disant qu'il estompe l'« agentivité » de l'agent. De même, l'effet sémantique de l'emploi de l'antipassif est essentiellement de marquer une réduction de l'« effectivité » de l'action. L'agent dans le premier cas, l'objet dans le second se trouvent déchus de leur rôle de premier plan et ravalés à celui d'une sorte de circonstance de procès ». (G. Lazard, « Echelles de transitivité », *La transitivité et ses corrélats*, D. François-Geiger (ed.), Centre de linguistique 1, Université René Descartes, 1987, p. 114)

(103) Greff verstand sich auf seinen Körper. Er pflegte ihn umständlich, setzte ihn der Hitze und besonders erfindungsreich der Kälte aus. (G. Grass, *Die Blechtrommel*, p. 358)

(104) Beate schien sich aufs beste mit ihm zu verstehen. Sie geriet sofort in Fahrt, wenn Männer auftauchten, die ihr gefielen. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 74)

Enfin, deux tournures verbales comportant *auf – sich einigen auf* et *sich verständigen auf* – expriment la conformité de la disposition intérieure du sujet avec la nature de l'objet ; mais à cette coïncidence abstraite déjà étudiée s'ajoute une représentation résultative. *Sich einigen* exprime une action tendant vers un but : cette tournure est paraphrasable par *einig werden*. La sémantèse verbale elle-même implique par conséquent que la tension qu'elle exprime aboutit à un résultat positif (*einig sein*). *Auf* est appropriée pour introduire l'« objet » syntaxique de ce verbe puisqu'elle le présente comme le résultat positif auquel le comportement des êtres animés désignés par le sujet (nécessairement pluriel) aboutit :

(105) Erste Anzeichen der neuen Zusammenarbeit gibt es bereits. Die Austauschorganisationen einigten sich auf einen besseren gemeinsamen Auftritt im Internet und vereinbarten auβerdem, Listen ehemaliger Stipendiaten auszutauschen und gemeinsame regionale Treffen der „Alumni" zu veranstalten. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 8)

A contrario, über ne présente pas l'objet prépositionnel comme un résultat, mais comme l'objet sur lequel portent les pourparlers :

(106) Man kann sich jedoch vorstellen, wie wirklichkeitsfern manche Erwartungen hinsichtlich des Endstatus sind, wenn sich die Partner nicht einmal über die Rückgabe von weiteren fünf Prozent Landes einigen können. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 24)

Avec *sich verständigen*, l'objet prépositionnel introduit par *auf* est lui aussi présenté comme le résultat positif avec lequel coïncide la tension exprimée par le verbe. Le verbe pronominal désigne une action impliquant par elle-même un résultat positif. La preuve en est que *sich verständigen* peut s'employer de manière absolue. Le verbe pronominal indique que le procès concerne en premier lieu le sujet, mais qu'il porte également – dans une moindre mesure – sur l'objet prépositionnel. La particularité de *auf* est de présenter la relation entre la tension exprimée par le verbe d'une part et l'objet d'autre part comme relevant de la coïncidence. Le représenté de l'objet prépositionnel clôt la tension exprimée par le verbe pronominal ; il constitue sa borne terminale, à laquelle est associée une représentation « positive ». En même temps, ce résultat atteint figure l'idée avec laquelle les sujets sont d'accord :

(107) Der italienische Reifenhersteller Pirelli scheiterte Anfang der neunziger Jahre dabei, sich Continental einzuverleiben. Und vor zwei Jahren wehrte Thyssen den Angriff von Krupp ab; der

Zusammenschluss der Stahlriesen glückte erst, nachdem man sich auf eine „Fusion unter Gleichen“ verständigte, wie die Sprachregelung lautete. (*Der Spiegel*, Nr. 47/ 1999, p. 120)

L’idée de coïncidence présentée comme un résultat positif est absente de verbes du même champ lexical régissant *für* : *sich aussprechen für* et *sich entscheiden für*. Cette préposition exprime la prise de position rationnelle du sujet en faveur de l’objet, et s’oppose à *gegen* :

(108) In beiden Studien wurden die Abiturienten und Studienanfänger gefragt, warum sie sich für ein Studium entschieden haben, welches die Gründe für die Wahl ihrer Hochschule und ihres Studienfaches waren und welches ihre Lebensziele sind. (*Uni-SPIEGEL*, 2/2000, « Folgenschwere Urteile »)

(109) 22. Oktober 2000: Führende Vertreter von Politik und Wirtschaft sprechen sich für eine geregelte Zuwanderung aus. (*FAZ*, 22. 03. 2001, « Chronik: Einwanderungsgesetz »).

Ces tournures impliquent une réflexion, une recherche et donc une volonté du sujet qui n’est pas présente dans les verbes régissant *auf*, où seules sont exprimées la pure coïncidence et éventuellement la résultativité.

3. Verbes trivalents

Quatre verbes trivalents régissent encore *auf* dans son représenté ‘établissement d’une coïncidence ou d’une conformité entre deux objets’. Avec *antworten* et *erwidern*, le représenté de la préposition (comme avec *folgen*, *reagieren* et *eingehen* déjà étudiés) a deux facettes : celle qui exprime une ‘consécution immédiate’, et celle qui envisage l’objet comme l’objectif précis vers lequel le sujet fait tendre son action. En effet, le sujet de *erwidern* et *antworten* exprime une réaction orale qu’il cherche à adapter et à faire coïncider au signal ou « stimulus » qu’il a reçu :

(110) BIEDERMANN
Sie können über mich denken, meine Herren,
wie Sie wollen. Aber antworten Sie mir auf eine Frage.
(M. Frisch, *Biedermann und die Brandstifter*, p. 67)

(111) RICHTER
Angeklagter Boger
was haben Sie auf diese Beschuldigung
zu erwidern
(P. Weiss, *Die Ermittlung*, p. 63)

Ces deux verbes, le plus souvent divalents, mais parfois trivalents (cf. 111) se construisent de plusieurs façons : *erwidern* a toujours un objet à l’accusatif, alors que *antworten* peut s’en passer (cf. exemple). *Jm auf etwas antworten* exprime l’instauration d’une coïncidence entre la position intérieure du sujet et l’objet prépositionnel, alors qu’avec *etwas auf etwas erwidern*, c’est l’objet à l’accusatif qui est rendu coïncident à l’objet

prépositionnel. L'objet au datif de *antworten* désigne l'être animé bénéficiaire de l'action, l'objet prépositionnel la cible à laquelle le sujet tente de faire correspondre sa réponse. Nous notons que les occurrences de *antworten* mentionnées par le *Stilwörterbuch* sont essentiellement en collocation avec des indications de manière[34], ce qui indique que le procès est centré sur le sujet plutôt que sur l'objet. Les emplois transitifs sont plutôt rares (cf. *Was hat er auf deine Frage geantwortet? Sie antwortete etwas Unverständliches*), et alternent avec un Gprep à base *mit* (cf. *jmdm. mit Nein a.*).

Enfin, dans la construction trivalente non pronominale *jn auf etwas einschwören,* l'objet prépositionnel désigne le principe dans lequel un être animé place sa confiance, et dont il fait dépendre son comportement. La seule différence avec les verbes déjà étudiés (type *vertrauen auf, schwören auf*) est que l'être qui harmonise sa disposition intérieure avec l'objet n'est pas le sujet mais l'être exprimé à l'accusatif :

(112) FOCUS: Schröder hat die Partei auf sich eingeschworen. Wird die SPD zum Kanzlerwahlverein? (*Focus*, Nr. 50/ 1999, p. 30)

Ce groupement sémantique comprend pour finir deux occurrences, qui diffèrent des précédentes parce qu'il n'y est pas question de l'attitude psychologique du sujet, mais de relations plus matérielles :

(113) Der Staatsanwalt schaute neugierig hoch, als Willenbrock ins Zimmer kam. Er war Mitte vierzig mit einer kurzen modischen Frisur, die Haarspitzen blond gefärbt, Hemd und Krawatte waren auf den Anzug abgestimmt, in der Brusttasche steckte ein nachläßig gefaltetes Tuch. (Ch. Hein, *Willenbrock*, p. 279)

Cette construction désigne la tentative d'adapter l'objet à l'accusatif (de la construction active) à l'objet prépositionnel. *Auf* présente son régime comme le principe fixe en fonction duquel le GN à l'accusatif évolue : il constitue une sorte de « point de mire », d'objectif inamovible ayant valeur d'autorité pour l'objet à l'accusatif. C'est le costume qui « donne le ton » auquel la cravate et la chemise doivent s'adapter. On a donc ici une coïncidence, vraisemblablement de couleur et de style, entre l'objet premier et l'objet second.

L'autre verbe est *etwas begrenzen auf* :

(114) Korruption und Vorteilsnahme sind in Deutschland aber nicht auf die rheinische Karnevalshochburg begrenzt. (*FAZ*, 23.03.02, « Klüngel-Alarm in Köln »)

[34]Cf. *Duden Stilwörterbuch*, völlig neu bearbeitete Auflage, Duden Bd. 2, Mannheim, Bibliographisches Institut, 2001 : « *unverzüglich, schriftlich, zustimmend, ablehnend a. […]; er hat ihm freundlich, bereitwillig, unbefangen, verlegen, barsch […] geantwortet*. »

Le journaliste explique que le phénomène de la corruption n'est pas exactement superposable à la ville de Cologne, mais s'étend bien au-delà.

III. TENSION DIRIGÉE VERS LA COÏNCIDENCE PROBABLE AVEC UN POINT RÉEL ET PRÉSENT

Il arrive que l'objet prépositionnel introduit par *auf* évoque plus une 'tension dirigée vers une coïncidence' qu'une 'coïncidence' à proprement parler. À cause du sémantisme du verbe, qui n'implique ni une coïncidence, ni une adaptation matérielle ou psychologique, la préposition présente simplement le GN comme l'objectif de l'action du sujet. Dans tous les emplois regroupés en III, le représenté du GN introduit par *auf* est conçu comme réel, présent et susceptible d'être atteint par l'action du sujet.

A. Le sujet se dirige dans l'espace vers un point précis, réel et présent : verbes divalents

Ce représenté 'tension dirigée vers une coïncidence' se compose de deux grands groupes sémantiques de verbes régissant *auf*. Le plus important est constitué de verbes désignant la concentration de l'attention du sujet sur un objet présent. Le plus petit, auquel nous consacrons ce premier paragraphe, rassemble des verbes à représenté spatial désignant un mouvement dirigé, et pour lesquels l'objet est présenté par *auf* comme l'objectif de la direction prise par le sujet. Ces constructions sont *auf jn zugehen, zukommen, zulaufen* et *auf etwas schießen* ainsi que la tournure « pseudo-trivalente » *es auf etwas absehen.* Les trois premières sont attestées par les occurrences suivantes :

(115) […] Auf diesen Fotografien steigt Heidegger aus seinem Bett, steigt Heidegger in sein Bett wieder hinein, schläft Heidegger, wacht er auf, zieht er seine Unterhose an, schlüpft er in seine Strümpfe, macht er einen Schluck Most, tritt er aus seinem Blockhaus hinaus und schaut auf den Horizont, […] geht er vor dem Haus, geht er hinter dem Haus, <u>geht er auf sein Haus zu,</u> geht er von seinem Haus weg, liest er, ißt er, […] und so weiter, sagte Reger. (Th. Bernhard, *Alte Meister*, p. 93)

(116) Ziemlich genau fünf Jahre später, Pfingsten 1944 <u>lief mein Leben endlich auf den Punkt zu,</u> auf den es seinen für mich unsichtbaren Kurs gehalten hatte. (A. Andersch, *Die Kirschen der Freiheit*, p. 59)

(117) Überdies war sie viel älter als die Mädchen, von denen ich träumte. Über dreißig? Man schätzt das Alter schwer, das man noch nicht hinter sich hat oder auf sich zukommen sieht. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 17)

Auf etwas zugehen et *zu etwas gehen* désignent deux mouvements différents : dans le premier cas, la particule verbale *zu-* associée au verbe de mouvement exprime un mouvement dirigé, et *auf* présente l'objet prépositionnel comme le but visé par le sujet. Ce dernier « met le cap sur » un objectif. Le GN introduit par *auf* figure la borne terminale du procès. En revanche, la préposition *zu* régie par les verbes de mouvement présente l'objet comme la cible non seulement visée, mais surtout explicitement atteinte par le sujet : il n'est plus question de *se diriger sur*, mais d'*aller à*. L'objet introduit par *auf* désigne le cap qui oriente le mouvement, celui introduit par *zu* le but du déplacement. L'atteinte de l'objectif est plus virtuelle avec *auf* qu'avec *zu* :

(118) Frau Brücker legt das Strickzeug aus der Hand, steht auf, geht zum Wohnzimmerschrank, ohne zu zögern, ein polierter Birkenholz-Schrank mit einem verglasten Mittelteil. (U. Timm, *Die Entdeckung der Currywurst*, p. 24-25)

(119) Sie erzählt von den Schwarzmarkthändlern, Schauerleuten, Seeleuten, den kleinen und großen Ganoven, den Nutten und Zuhältern, die zu ihrem Imbißstand kommen. Was gab es da für Geschichten. Nichts, was es nicht gab. (U. Timm, *Die Entdeckung der Currywurst*, p. 10)

Le verbe intransitif *schießen*[35] désigne fondamentalement un mouvement dirigé vers un objectif susceptible d'être atteint, mais sans que la coïncidence de l'action avec l'objectif soit réalisée :

(120) Sie flattert aufgeregt mit den Händen und kichert nervös, als stünde ihr der erste Sprung vom Zehnmeterbrett bevor. „Eigentlich kann ich es mir gar nicht vorstellen, dass ich auf jemanden schieße". (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « Die Zeit der Revolverhelden »)

Les différentes prépositions qui introduisent son objet précisent la relation entre le tir et l'objet visé (l'origine du tir est indiquée par *aus*, l'imprécision et le caractère vaste de la cible par *in*, la direction du tir par *nach*, et le point précis visé par l'action du sujet par *auf* (*auf jn, aufs Tor s.*). Le Gprep est plus un complément adverbial qu'un objet régi. Néanmoins, *auf* n'a pas ici exactement le même représenté que lorsqu'elle est employée comme circonstant ou complément adverbial spatial (cf. *auf dem Wasser schwimmen, auf dem Strand liegen*).

Auf etwas schießen et *es auf etwas absehen* (notamment dans l'emploi attesté en (121)) ont des représentés similaires :

(121) Aber die Flugzeuge – will sagen: die Männer, die in den Flugzeugen saßen – hatten es auf die Brücke abgesehen, und sie legten ihre Bomben so, daß sie auf den jenseitigen Straßenabschnitt fielen.Wir sahen die Kette der Rauch- und Erdfontänen und atmeten erleichtert auf. (A. Andersch, *Die Kirschen der Freiheit*, p. 69)

[35] Excepté quelques emplois transitifs périphériques comme *Löcher in die Tür schießen* ou *einen Preis schießen*.

L'objet prépositionnel désigne la cible particulière vers laquelle est tendue l'action ; l'atteinte de cette cible est envisagée, mais non réalisée. Ces deux verbes figurent un seuil entre le groupe de verbes présent et le prochain, puisqu'ils désignent d'une part une action spatiale (l'acte de tirer sur une cible réelle et précise), et d'autre part un procès plus psychologique (la concentration de l'attention du sujet sur un point).

B. Le sujet concentre son attention ou son action – ou celles d'autrui – sur un objet réel et présent

Le corpus présente un grand nombre d'occurrences de *auf* régie par des verbes qui expriment la concentration de l'attention du sujet sur un point précis, réel et présent. En collocation de ces verbes, *auf* présente l'objet comme accaparant l'attention du sujet : l'idée que le sujet met en rapport sa psychologie avec l'objet prépositionnel s'efface donc. Etant donné que le sens des lexèmes verbaux exclut la coïncidence ou l'application dynamique du procès à un objet, *auf* ne désigne plus une coïncidence effective, mais recherchée. Ce groupe comprend une majorité de verbes divalents, parmi lesquels des verbes pronominaux, et quelques verbes trivalents.

1. Verbes divalents non pronominaux

Le groupe de verbes divalents non pronominaux est divisible en plusieurs sous-classes sémantiques : mouvement d'humeur envers un objet, attention portée à ou attirée sur un objet.

a. acte de diriger sa colère sur quelque chose ou quelqu'un : schimpfen auf, fluchen auf

Par rapport à leurs correspondants transitifs *beschimpfen* et *verfluchen*, *schimpfen auf* et *fluchen auf* désignent non pas des procès atteignant directement leur objet, mais plutôt l'acte effectué par le sujet :

(122) Deshalb sollte Hans Eichel nicht nur auf die Märkte schimpfen, sondern auch jene „Fundamentaldaten" betrachten, welche Trader und Banker zur Flucht aus Euroland antreiben. Die Zahlen sprechen leider für sich – und gegen den Euro. (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « Die Euro-Sorge »)

(123) Klaus Buch fluchte auf das Essen. Erstens war ihm die Panierung zu dick, zweitens war das Schweinefleisch, drittens war der Salat ein Matsch. (M. Walser, *Ein fliehendes Pferd*, p. 83)

Ces deux verbes quasiment synonymes (avec une nuance intensive de *fluchen* par rapport à *schimpfen*) régissent soit *auf* soit *über* (même si le corpus ne témoigne que de la première possibilité), sans grande conséquence sur le sens. Cette alternance n'est pas un argument en faveur de la théorie des prépositions incolores : elle s'explique par le fait que *schimpfen* et *fluchen* désignent à la fois des actes que le sujet dirige vers un point précis (ce qui explique la présence de *auf*), et des prises de parole au sujet d'un événement (*schimpfen* et *fluchen über* sont alors à rapprocher de *sprechen, sich unterhalten, streiten über…*).

b. perception attentive et concentrée d'un objet : blicken auf, sehen auf, starren auf, horchen auf, hören auf, lauschen auf

Les verbes exprimant une perception auditive et visuelle concentrée sont intransitifs, et n'accueillent un objet à l'accusatif que lorsqu'ils sont dérivés à l'aide d'un préverbe (cf. *(sich) etwas ansehen, etwas anhören…*). Les constructions transitives *etwas hören* et *etwas sehen* désignent une perception, mais pas la concentration du sujet sur un objet particulier. Dans la construction intransitive, l'expression d'une 'tension vers un point précis, dont le sujet recherche l'atteinte' est due à *auf* :

(124) Er horchte auf jedes ihrer Worte, das bis in sein Innerstes hinein erklang und wie ein leuchtender Strahl die Wonne des Himmels in ihm entzündete. (E.T.A. Hoffmann, *Der goldene Topf*, p. 84)

(125) – Aber die Veronika hörte nicht darauf, sondern stand schon vor dem Spiegel, um die Wirkung des Geschmeides, das sie bereits in die kleinen Öhrchen gehängt, zu erforschen. (E.T.A. Hoffmann, *Der goldene Topf*, p. 118)

(126) Ich machte, daß ich fortkam, am liebsten wäre ich gleich wieder heimgefahren. Eigentlich wollte ich doch nur Beate zuliebe dieses Literaturgeschwätz anhören. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 16)

Si l'on compare les deux derniers exemples, on voit bien que le verbe transitif exprime simplement que le sujet écoute l'objet exprimé à l'accusatif, alors que la construction en *auf* présente l'objet comme le point d'application précis de l'attention concentrée du sujet. La perspective n'est pas tout à fait la même, et la construction intransitive décrit plus précisément l'attitude du sujet qui focalise sa concentration sur un objet particulier (cf. *schießen auf…*).

Avec *lauschen*, on peut trouver des prépositions autres que *auf* : *an der Wand, ins Zimmer, nach draußen lauschen*. Lorsque *auf* apparaît, on sort du domaine spatial à proprement parler. Il n'est plus question d'un contact concret, ni de pesanteur, mais du point précis vers lequel tend l'action du sujet :

(127) Die Genossen saßen auf den Wirtshausstühlen und unterhielten sich halblaut. Sie lauschten auf die Geräusche von der Straße. (A. Andersch, *Die Kirschen der Freiheit*, p. 22)

La différence entre la construction prépositionnelle de *lauschen* et sa construction avec datif réside dans le fait que *auf* présente l'objet comme le point sur lequel se concentre toute l'attention du sujet. En revanche, *etwas (D) lauschen* désigne l'acte d'écouter quelqu'un, sans que soit impliqué que le sujet se concentre particulièrement sur un événement :

(128) Ach, Odysseus, an den Mast gefesselt, den Liedern der Sirenen lauschend. (A. Andersch, *Die Kirschen der Freiheit*, p. 22)

Auf présente donc l'objet comme ce sur quoi se focalise l'action exprimée par le verbe. Le sujet de *horchen auf* et *lauschen auf* est tout entier concentré sur l'évolution des signaux émis par l'objet écouté.

De nombreux verbes exprimant l'acte de regarder un point précis se construisent avec *auf* :

(129) Doch mußte ich ihn immerfort ansehen, er mochte mir lieb oder leid sein; kaum aber blickte er einmal auf mich, so zog ich meinen Blick erschrocken zurück. (H. Hesse, *Demian*, p. 33)

(130) PROFESSOR ROBERT
[…]
schaut auf das Burgtheater im Hintergrund (Th. Bernhard, *Heldenplatz*, p. 101)

(131) Er lächelte und nahm die Uhr in seine große Hand. Ich sah auf diese Hand und fühlte, wie roh und tief feindlich sie mir war, wie sie nach meinem Leben und Frieden griff. (H. Hesse, *Demian*, p. 18)

(132) Noch einmal starrte ich auf den Aschenbecher, das muffige Bett und die schweißigen Socken auf dem Teppichboden. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 176)

Il n'y a guère de différence de sens entre ces constructions et les tournures transitives formées à partir de ces mêmes verbes et de la particule verbale *an-* (cf. annexe). Elles sont quasiment toutes[36] décrites dans le *Duden* en cinq volumes par *den Blick richten auf*. La seule nuance de sens que nous remarquons est – notamment pour *auf etwas sehen vs. etwas ansehen* – que le verbe intransitif et son objet prépositionnel présentent le procès d'un point de vue spatial et indiquent que le regard du sujet se pose sur un objet bien particulier, sélectionné parmi d'autres, alors que le verbe à particule *an-* exprime que le sujet observe attentivement l'objet, le scrute et se fait des réflexions à son propos (son sens est proche de *etwas betrachten*) :

(133) Sie schaute Klaus Buch mit einer Art Seligkeit an. So als hätte sie auf ihn seit langem gewartet und sei nun gespannt auf jedes Wort von ihm. (M. Walser, *Ein fliehendes Pferd*, p. 23)

(134) Die Verantwortlichen in der DDR sollten sich ansehen, was Länder wie Irland oder Spanien in jüngster Zeit erreicht haben. Ich finde, die DDR darf sich marktwirtschaftlich nicht isolieren, wenn in Polen, in Ungarn und in der Tschechoslowakei gleichzeitig die Marktwirtschaft in Gang kommt. (*Bundestagsprotokolle*, Sitzung Nr. 178, Bd. 151, 29.11.89, p. 13688, Cosmas I)

c. attention portée à un objet : achten auf, achtgeben auf, aufmerken auf, aufpassen auf[37], halten auf, zurückblicken auf

Comme dans le paragraphe précédent, nous sommes ici en présence de tournures qui expriment le fait que le sujet concentre son attention sur un objet. La seule différence est que l'attention en question n'est plus perceptive, mais intellectuelle. Un verbe est cependant à la frontière entre ces deux groupes : *zurückblicken*. Formé à partir d'un verbe de perception, il désigne le fait de concentrer son attention sur des faits passés. Il est proche de *sich besinnen auf*, que nous étudierons avec les verbes pronominaux :

(135) Nicht allein die Großbanken blicken auf eine lange Historie zurück, die sich aus bescheidenen Anfängen im selben Geschäft wie heute speist. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 29)

Les autres verbes désignent plus spécifiquement une concentration intellectuelle. Les constructions intransitives appelant des prépositions autres que *auf* et exprimant la préoccupation intellectuelle du sujet par un objet précis sont le plus souvent pronominales et seront donc introduites plus loin.

---

[36] C'est-à-dire *auf etwas sehen, blicken, schauen, starren* et *etwas anblicken, ansehen, anschauen, anstarren*.

[37] Pour les occurrences de *aufpassen auf* et *aufmerken auf* nous renvoyons à l'annexe. Ces verbes sont également étudiés dans la partie consacrée à la particule verbale.

Comparons *auf sich halten* et *zu etwas halten* :

(136) Sie hatte immer auf sich gehalten, war bei ihrer kräftigen Gestalt doch schlank und von peinlicher, gepflegter Sauberkeit. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 196)

(137) Die meisten hielten zu mir, nur einige wurden stutzig, die Frage der Landvermessung geht einem Bauer nahe […]. (F. Kafka, *Das Schloss*, p. 84)

Auf etwas halten désigne une attitude qui consiste à attacher de l'importance, de la valeur à un point particulier. La tournure avec pronom réfléchi, seule attestée dans le corpus, indique que le sujet accorde toute son attention à son apparence, son image, ce que les autres pensent de lui. Contrairement à *halten zu* – où la préposition, comme avec *stimmen zu, stehen zu*… présente l'objet comme le but « positif » en faveur duquel le sujet s'engage – *halten auf* n'implique pas que le sujet prenne partie en faveur de quelque chose ou quelqu'un. L'objet n'est que le centre de l'attention du sujet.

L'objet de *hängen an* peut renvoyer à toute sorte de réalités différentes du sujet lui-même. La tournure indique que le sujet ne souhaite pas rompre le contact qui le lie à l'objet. *An* présente le sujet et l'objet comme entretenant une relation d'« attachement », de liaison (intellectuelle ou affective) dans la durée, alors que *auf* régie par les verbes cités ci-dessus présente l'objet comme le point d'aboutissement ponctuel de l'attention du sujet. L'alternance du datif et de l'accusatif joue également un grand rôle dans cette nuance de sens, puisque le datif présente la relation du sujet et de l'objet comme non-dynamique :

(138) Ich hänge jetzt noch mehr an meinem Leben, als vorher, ob Sie es glauben oder nicht, ich bin tatsächlich mit der größten Unbändigkeit angeklammert an das Leben, so er gestern. Ich will es nicht wahrhaben, aber ich lebe mit einer noch größeren Intensität als vor ihrem Tod. (Th. Bernhard, *Alte Meister*, p. 28)

Sorgen für désigne également l'attention que le sujet porte à un objet. Ce qui est central est le souci que se fait le sujet pour le bien-être de l'objet :

(139) Diese immer dümmer werdenden Regierungen, die wir hier in Österreich haben, werden schon mit der Zeit dafür sorgen, daß es in Österreich bald keinerlei Kultur mehr gibt, nur noch das Banausentum, sagte Reger. (Th. Bernhard, *Alte Meister*, p. 183)

d. attention d'autrui attirée sur un objet : anspielen auf, deuten auf, weisen auf, zeigen auf

Avec ces quatre verbes, l'objet prépositionnel est de nouveau présenté comme la cible bien précise de la concentration d'un être animé, mais la différence est que le sujet grammatical ne fait pas porter sa propre attention sur l'objet : il attire sur lui celle d'un tiers non mentionné. *Anspielen auf* se distingue des trois autres verbes (*deuten, weisen, zeigen auf*) en ce que le signal adressé par le sujet à l'allocuté est verbal. Cette construction est souvent commutable avec le verbe transitif *erwähnen* :

(140) Aber es sprach aus seinen Spitzen doch auch echte Gehässigkeit, über deren menschlichen Sinn ein Blick auf die Körperlichkeit beider belehrt haben würde, auch wenn der Verwachsene nicht beständig auf das ohne weiteres vorausgesetzte Glück des hübschen Jungen bei den Frauen angespielt hätte. (Th. Mann, *Mario und der Zauberer*, p. 96)

(141) Henkel: […] Es wäre natürlich noch besser, wenn wir noch mehr solche Fälle hätten wie zum Beispiel das, was Professor Landfried erwähnte: Professor Wirth an der Uni Karlsruhe mit einem Lehrstuhl für Existenzgründer. (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « Interview am Morgen vom Deutschlandfunk »)

Le représenté de *auf etwas anspielen* se distingue de celui de *etwas erwähnen* en ce que la présence d'une tierce personne y est plus nettement impliquée : le sujet éveille chez son partenaire de l'intérêt pour un objet précis. S'y ajoute le fait que l'objet de *anspielen* renvoie à quelque chose de supposé connu de l'allocuté, alors que l'objet de *erwähnen* peut être une information nouvelle que le sujet porte à la connaissance d'un tiers, mais de manière plus allusive que l'acte exprimé par *von etwas sprechen* :

(142) Es ist nicht falsch, von einer neuen Form- und Gestaltbarkeit der Welt zu sprechen […]. (*FAZ*, 22. 03. 2002, « Im Strom der Weltpolitik »).

Avec *auf etwas zeigen*, nous avons un verbe transitif employé de manière indirecte. *Auf* apporte une petite nuance de sens par rapport à l'accusatif direct :

(143) Ein guter Kopf ist ein nach den in Menschheitsfehlern suchender Kopf, und ein außerordentlicher Kopf ist ein Kopf, der diese Menschheitsfehler findet, und ein genialer Kopf ist ein Kopf, der auf diese aufgefundenen Fehler, nachdem er sie gefunden hat, hinweist und mit allen ihm zur Verfügung stehenden Mitteln auf diese Fehler zeigt. (Th. Bernhard, *Alte Meister*, p. 44-45)

(144) Lebensretter, zu Tode erschöpft: Der neue Film von Martin Scorsese zeigt das Elend New Yorks. (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « Die Nacht durchschreiten »)

La distribution des deux tournures tient essentiellement aux caractéristiques morphosyntaxiques de l'objet : *zeigen* a pour objet un GN ou une complétive, tandis que *auf etwas zeigen* attend un GN. *Zeigen* est paraphrasable en français par *montrer*, voire *exhiber*, tandis que *auf etwas zeigen* correspond à *attirer l'attention de quelqu'un sur quelque chose,*

indiquer. Le sens de cette construction est proche de *auf etwas hinweisen, jn auf etwas aufmerksam machen.* Plus précisément, *auf etwas zeigen* désigne l'acte d'indiquer un objet qui est à une certaine distance du sujet, acte qui s'effectue le plus souvent à l'aide d'un « instrument » : *mit dem Finger, einem Stock, dem Schirm auf etwas zeigen*[38]. *A contrario,* l'objet à l'accusatif de *zeigen* désigne des référents avec lesquels le sujet entretient souvent un lien très fort : *jm seine Bücher, seine Freundin zeigen, Verständnis, Interesse zeigen*. Mais l'essentiel est que l'objet est montré dans sa totalité, dans ses caractéristiques intérieures : dans *er zeigt das Elend New Yorks*, la médiation d'un instrument est impossible. Avec *auf*, l'objet est montré de façon superficielle : le sujet attire l'attention d'un tiers sur son existence et sur sa localisation dans l'espace (on aurait alors plutôt *er zeigt auf die Freiheitsstatue*). La construction transitive envisage par conséquent l'objet sous l'angle de son intériorité, des éléments qui le constituent, tandis que la tournure à objet prépositionnel envisage son extériorité, sa simple présence, sa localisation dans l'espace.

Le sujet de *auf etwas deuten / weisen* attire également l'attention d'un tiers sur un objet précis, qui est distant de lui et sur lequel il pointe, souvent à l'aide d'un instrument (main, doigt, bâton…). L'objet est envisagé du point de vue de son extériorité et de sa localisation dans l'espace :

(145) Es war fast fünf, als ich Heinrich nach Hause brachte und er mir, während wir durch Ehrenfeld gingen, immer wieder zumurmelte, auf die Haustüren weisend: „Alles meine Schäfchen, alles meine Schäfchen." (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 215)

(146) „Ich war's", parodierte Cipolla, indem er zwinkernd mit dem Kopf auf den Jungen deutete. (Th. Mann, *Mario und der Zauberer*, p. 94)

Zeigen et *deuten* peuvent également régir *in, weisen zu* et les trois verbes peuvent régir *nach* ou *auf. Auf* est suivie de GN désignant un objet envisagé comme un point précis et singulier, alors que *zur Tür, nach Norden* désignent une direction imprécise. Par ailleurs, on notera que *deuten auf* peut avoir un emploi prospectif[39], que l'on peut interpréter comme un pivot dans les emplois régis de *auf* entre le représenté 'tension vers un point précis, présent et réel', et celui de 'tension vers un point futur et virtuel' (que nous étudierons en IV).

[38] Cf. *Duden Das große Wörterbuch der deutschen Sprache, op. cit.*
[39] Cf. *Stilwörterbuch, op. cit.* : « *alles deutete auf einen wirtschaftlichen Umschwung* ».

2. Verbes divalents pronominaux

On retrouve pour les verbes pronominaux des représentés sensiblement identiques à ceux dégagés pour les verbes divalents. Ils désignent la concentration de l'attention et des efforts du sujet sur un objet particulier : *sich beschränken auf*[40], *sich besinnen auf, sich konzentrieren auf, sich spezialisieren auf, sich verlegen auf.*

Ces constructions pronominales peuvent être comparées à un certain nombre de verbes régissant des prépositions autres que *auf* et décrivant la préoccupation intellectuelle d'un sujet par un objet. Elles désignent de manière primordiale une attitude ou une activité intérieure du sujet, qui concerne indirectement un objet extérieur, envisagé de diverses manières en fonction de la préposition régie par le verbe pronominal. Nous commencerons par examiner les nuances de sens qui accompagnent le « choix » de *an* et de *auf*. Le premier rapprochement que nous opérons, celui de *sich besinnen auf* et *sich erinnern an,* souligne que la tournure en *auf* désigne une concentration volontaire et ponctuelle de l'attention et des facultés intellectuelles du sujet sur un objet précis. Le souvenir est présenté comme la cible précisément visée et atteinte par le sujet, donc comme le point d'aboutissement de l'action exprimée par le verbe :

> (147) Nun aber, zu rauh aus jenem Tumult erweckt, wollte ich <u>mich auf dies hinfliehend Erlebte noch einmal Zug um Zug nachgenießend besinnen</u>, dank jenem magischen Selbstbetrug, den wir Erinnerung nennen – freilich: Das sind Dinge, die man begreift oder nicht. (S. Zweig, *Vierundzwanzig Stunden aus dem Leben einer Frau*, p. 83)

L'objet de *sich erinnern* n'est pas conçu comme la cible visée par l'action désignée par le verbe, mais comme le point sur lequel s'exerce l'action du sujet tout au long de sa durée. Nous avons donc un point de vue processuel et une sorte de co-présence durable entre le représenté du verbe et celui de l'objet :

> (148) […] In diesen Tagen, da der ehemalige CDU-Ehrenvorsitzende Helmut Kohl das Monopol auf die Vereinigung für sich reklamiert, <u>erinnert sich die SPD dankbar an ihren 1992 verstorbenen Altkanzler</u>. (*Der Spiegel*, Nr. 39/ 2000, p. 22-23)

[40] Ce verbe est plus exactement trivalent, mais nous l'étudions ici car il n'apparaît dans le corpus que dans son emploi réfléchi.

La construction *sich verlegen auf* (*sich legen auf* existe aussi) exprime le fait qu'un sujet consacre son travail et son activité à un domaine particulier. Elle est très proche sémantiquement de *sich einer Sache (D) widmen*, à la différence près que le domaine visé est une discipline scientifique ou une activité professionnelle, alors que l'éventail des domaines auxquels réfère l'objet au datif de *sich widmen* est bien plus large : il inclut en effet les loisirs, les relations interhumaines, la vie privée. Nous en concluons que *auf* indique la concentration du sujet sur un objet très délimité, qui monopolise tous ses efforts :

(149) „Also du hast dich ganz darauf verlegt?" meinte er. Er erinnerte sich, daß Nachtigall das Studium der Medizin schon nach der zweiten, sogar geglückten, wenn auch mit siebenjähriger Verspätung abgelegten Vorprüfung in Zoologie, endgültig aufgegeben hatte. (A. Schnitzler, *Traumnovelle*, p. 28-29)

(150) Es dauerte im ganzen zehn Tage, bis wir die fünfzehn Mark wirklich hatten, denn Heinrich hatte natürlich noch tausend andere Dinge zu tun, er konnte sich nicht ausschließlich der Einlösung meiner Verrechnungsschecks widmen. (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 175)

De la comparaison de *sich konzentrieren auf* et *sich spezialisieren auf* avec *sich beteiligen an* ressort que la dernière construction désigne une action plus concrète que les deux autres, en ce qu'elle engage non seulement les facultés intellectuelles du sujet, mais aussi sa capacité d'action. Comme dans les oppositions effectuées précédemment, les verbes régissant *auf* désignent des procès intellectuels, volontaires, et visant une cible bien précise. *An* envisage son objet non pas comme la cible bien circonscrite que le sujet vise et atteint au terme de l'action exprimée par le verbe, mais comme un domaine assez vague, auquel le sujet est confronté tout au long de l'activité exprimée par le verbe. L'alternance des cas entraîne également une opposition dynamique / non dynamique :

(151) Die Börse spezialisierte sich auf das Bewährte, nämlich auf Wechsel und Staatsanleihen. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 29)

(152) Überdies sind vier Kinder ein Rudel, bei dem die Aufmerksamkeit der Eltern nicht allen gelten kann, sondern sich auf das konzentriert, das gerade besondere Probleme machte. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 58-59)

(153) An der HIS-Untersuchung im Wintersemester 1998/1999 beteiligten sich circa 5800 Studienanfänger. (*Uni-SPIEGEL*, 2/ 2000, « Folgenschwere Urteile »)

La concentration intellectuelle que le sujet porte à un objet peut également être désignée par *sich interessieren für* :

(154) Die Großmutter, eine kräftige, grauhaarige Frau mit einem korsettgepanzerten Bauch, Tochter eines Bäckers aus Rostock, Trägerin des Mutterkreuzes, hatte sich nie für Politik interessiert. (U. Timm, *Die Entdeckung der Currywurst*, p. 103)

Ici, l'objet prépositionnel est certes envisagé comme la cible de l'attention du sujet, mais il n'est pas présenté comme un point bien précis et particulier, qui serait « atteint » par la concentration volontaire du sujet. Il désigne donc plutôt le domaine général qui fait l'objet de l'intérêt durable et quasiment « involontaire » du sujet. Cela fait apparaître *a contrario* que les verbes qui régissent *auf* ne désignent pas une activité intellectuelle durable, mais un processus ponctuel de focalisation de la pensée du sujet sur un point précis.

L'objet prépositionnel des verbes pronominaux régissant *um* ne désigne pas non plus le point précis visé par l'action du sujet. D'une part, les activités désignées par *sich sorgen um* et *sich kümmern um* sont d'ordre affectif, et donc nécessairement moins bien définies et moins bien circonscrites que les actes purement intellectuels désignés par *sich besinnen, sich konzentrieren, sich spezialisieren…* ; d'autre part (et cela découle logiquement de ce qui précède), l'objet concerné indirectement par ces attitudes du sujet est présenté d'une manière globale : le sujet se fait du souci pour un objet, pour les conditions de son existence, pour son devenir, et plus généralement pour tout ce qui le concerne, alors qu'avec *auf*, l'objet est envisagé simplement pour sa présence, dans son extériorité, et non pas pour son évolution ou pour les bonnes conditions de son existence. De plus, les deux verbes régissant *um* désignent la préoccupation du sujet tout en impliquant une activité en faveur de l'objet, alors que les activités désignées par *sich konzentrieren auf, sich besinnen auf*, de même que par les verbes non pronominaux *achten auf, achtgeben auf…* excluent toute action visant à transformer l'objet. Ce dernier est envisagé par *auf* de manière minimale, superficielle (visée extrinsèque) :

(155) Hestons biblische Aura ist gleichzeitig sein größtes Manko. Er kann die Jugend nicht locken – und <u>um nichts sorgt sich die NRA so sehr wie um den Nachwuchs</u>. (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « (K)ein Fall für Brüssel »)

(156) […] entweder es fließt kein Wasser zu, oder es fließt kein Wasser ab, oder es fließt weder zu noch ab monatelang unter Umständen <u>kümmert sich niemand darum</u>, ob die Toiletten und Aborte funktionieren, sagte Reger. (Th. Bernhard, *Alte Meister*, p. 169-170)

Les verbes pronominaux mentionnés ci-dessus ont quelques traits communs avec *sich beschäftigen mit*. *Mit* conserve – même en emploi régi – un désigné peu abstrait et instrumental. Encore une fois, l'objet ne figure pas l'aboutissement de la tension verbale, mais ce à l'aide de quoi s'effectue l'activité exprimée par le verbe :

(157) *Es war ein trüber Tag,* sagte er, *ich war verzweifelt, <u>ich beschäftigte mich damals sehr eindringlich mit Schopenhauer</u>, nachdem ich an Descartes die Lust verloren hatte […].* (Th. Bernhard, *Alte Meister*, p. 196)

Nous rapprochons pour finir *sich beschränken auf* de *sich begnügen mit* : la seconde construction implique que le sujet se satisfait d'un état de chose qui lui est imposé, et à l'égard duquel il ne peut guère exprimer ses choix :

(158) Wir hatten keine gemeinsame Lebenswelt, sondern sie gab mir in ihrem Leben den Platz, den sie mir geben wollte. Damit hatte ich mich zu begnügen. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 75)

En revanche, le sujet de *sich beschränken auf* opère une sélection à l'intérieur d'un vaste champ d'offres, et son choix se porte sur un objet précis et singulier, qui marque l'aboutissement de sa réflexion :

(159) Verfolgt der britisch-amerikanische Telefonkonzern, der sich vor allem auf den Mobilfunk beschränkt, eine schlechtere Strategie als Mannesmann-Chef Esser, der auf die Kombination von Festnetz und Handy setzt? *(Der Spiegel*, Nr. 47/ 1999, p. 118).

Nous relevons pour le représenté de *auf* les caractéristiques suivantes : l'objet est présenté comme 'ponctuel' et 'précis', il est envisagé d'une manière 'superficielle' et 'extérieure', et il figure la 'limite terminale d'une tension dynamique'.

3. Verbes trivalents

Le corpus comporte deux verbes trivalents, qui indiquent que le sujet fait porter l'attention de l'être animé exprimé à l'accusatif sur l'objet prépositionnel : *jn verweisen auf* et *[jn] hinweisen auf.* Le représenté de *auf* est sensiblement identique à celui dégagé pour les constructions divalentes *weisen auf* et *zeigen auf*, à ceci près que l'être animé dont le sujet attire l'attention sur un objet est ici le plus souvent explicite.

Fait également partie des constructions trivalentes *etwas richten auf*, qui témoigne encore d'une grande cohérence dans les emplois régis de la préposition, puisqu'on y retrouve l'expression de la 'perception visuelle' et de l''attention concentrée du sujet' rencontrées à maintes reprises. L'objet à l'accusatif de *richten auf* peut être occupé par un pronom réfléchi. On note que le sujet de cette structure réfléchie désigne généralement un référent ayant trait à la perception visuelle ou à l'attention du sujet. Les textes du corpus Cosmas I que nous avons examinés montrent en effet une grande fréquence d'emploi de *Blick, Auge, Augenmerk* ou encore *Aufmerksamkeit* ou *Hoffnung* en place d'accusatif de *richten auf.* Cette construction est donc spécialisée dans l'expression de l'attention du sujet. Il est intéressant de constater

qu'avec *richten an*, l'objet à l'accusatif est occupé avec une très nette préférence par un GN désignant des paroles :

(160) Ich sah sie auf der Bank, den Blick auf mich gerichtet, sah sie im Schwimmbad, das Gesicht mir zugewandt, und hatte wieder das Gefühl, sie verraten zu haben und an ihr schuldig geworden zu sein. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 190)

(161) Sie machten Helmut und Sabine herzliche Vorwürfe wegen deren bedenkenloser Art zu essen und zu trinken. Es war Hel, die diese Vorwürfe besorgt an Sabine richtete. (M. Walser, *Ein fliehendes Pferd*, p. 31)

(162) RICHTER Kannten Sie den Häftling
an den der Brief gerichtet war (P. Weiss, *Die Ermittlung*, p. 95)

Cette occurrence de *an* est à rapprocher des verbes désignant l'adresse d'un contenu de pensée à un être animé : *sich erinnern an, denken an, schreiben an* et surtout *sich wenden an :*

(163) Ich fühlte, daß es unnütz sein würde, mich an sein Ehrgefühl zu wenden. Er war aus der andern Welt, für ihn war Verrat kein Verbrechen. Ich fühlte das genau. (H. Hesse, *Demian*, p. 17)

L'emploi de *auf* avec tous les verbes que nous avons observés jusqu'à présent envisage le GN régi d'une manière toute différente : d'abord, ce GN désigne un être le plus souvent inanimé, et qui, lorsqu'il est animé (cf. (160), n'est pas considéré pour son comportement (son intellect, sa sensibilité), mais bien plutôt pour sa simple présence et pour sa localisation dans l'espace : il n'est que le point précis vers lequel est dirigée une tension dynamique. La coïncidence reste en suspens parce qu'elle n'est pas exprimée par le verbe.

IV. TENSION VERS UN POINT VIRTUEL, FUTUR

Le dernier grand groupe de verbes a ceci de commun avec le précédent que l'ensemble verbe + préposition désigne une tension vers une coïncidence probable. Mais la différence est que l'objet prépositionnel désigne un objectif virtuel et futur, et non plus réel et présent. Autrement dit, le représenté de l'objet prépositionnel est conçu comme faisant partie d'un univers autre que celui dans lequel le sujet évolue. Cet autre univers peut être soit celui de l'avenir (par opposition au présent du sujet), soit celui des fantasmes (par opposition à la réalité dans laquelle vit le sujet), les deux étant souvent liés : le sujet spécule sur un avenir différent, où il disposera des objets qui lui manquent dans la réalité présente, et qu'il juge bons pour lui.

A. Revendication d'un objet dont la présence est probable

Pochen auf et *dringen auf* indiquent que le sujet revendique un objet qu'il juge bon, bénéfique, et auquel il est en droit de prétendre. Mais cet objet, sa possession ou son atteinte, sont séparés du sujet par un intervalle temporel et par une marge d'incertitude. Le sens de la tournure *auf etwas pochen* est complexe puisque le sujet attire l'attention d'un tiers sur un objet précis (cf. *verweisen, hinweisen auf*), revendique cet objet (cf. *sich berufen auf, bestehen auf*), mais surtout travaille pour son obtention future. En ce sens, on a ici incontestablement un représenté prospectif :

(164) ZEUGE 1 Ich nützte die höchste Dringlichkeitsstufe aus
um darauf zu pochen
daß die in unserem Bereich
beschäftigten Arbeitskommandos
besser verpflegt wurden
und festes Schuhwerk bekamen (P. Weiss, *Die Ermittlung*, p. 98)

De même, *dringen auf* indique que le sujet revendique la possibilité de la possession (ou de l'approche) d'un objet dont il est éloigné dans sa situation présente :

(165) Nun war Juni 78. Frau von Rienäcker und Frau von Sellenthin waren den Mai über auf Besuch bei dem jungen Paar gewesen, und Mutter und Schwiegermutter, die sich mit jedem Tage mehr einredeten, ihre Käthe blasser, blutloser und matter als sonst vorgefunden zu haben, hatten, wie sich denken läßt, nicht aufgehört, auf einen Spezialarzt zu dringen […]. (Th. Fontane, *Irrungen, Wirrungen*, p. 125)

Ces deux tournures peuvent être comparés à deux verbes transitifs :

(166) Die FDP lehnt die Einführung sogenannter Greencards für ausländische Computerspezialisten ab und fordert statt dessen ein Einwanderungsgesetz. (*FAZ*, 22. 03. 2002, « Chronik: Einwanderungsgesetz »)

(167) Die Grünen legen ein Positionspapier zur Einwanderung vor, das sich gegen die Festlegung einer Gesamtquote bei der Zuwanderung wendet, und statt dessen die Beibehaltung des individuellen Asylrechts und eine flexible neue Regelung für Einwanderer aus ökonomischen Gründen verlangt. (*FAZ*, 22. 03. 02, « Chronik: Einwanderungsgesetz »)

Les nuances de sens et d'emplois entre *auf etwas dringen* d'une part et *etwas verlangen* ou *etwas fordern* d'autre part résident dans le fait que *dringen auf* et *verlangen* peuvent avoir pour objets un Ginf, alors que l'objet de *fordern* est de nature nominale. Ensuite, ces trois verbes étant quasiment synonymes, la principale nuance de sens que l'on peut dégager recoupe la différence entre transitivité directe et transitivité indirecte. *Fordern* et *verlangen* expriment l'acte de réclamer quelque chose : l'action du sujet vise immédiatement l'objet. *Pochen* et *dringen* désignent plus des attitudes du sujet, qui est pressant, insistant. Ces verbes doivent être suivis d'une préposition pour exprimer *vouloir, revendiquer qch avec véhémence*.

De plus, *dringen auf* et *pochen auf* ne s'emploient pas exactement dans le même contexte que *fordern* et *verlangen.* Tandis que les verbes transitifs peuvent désigner une revendication officielle, raisonnée, ferme, la tournure à objet prépositionnel en *auf* désigne un état affectif, subjectif, autrement dit le désir de posséder un objet dont l'obtention n'est pas certaine. La présence de *auf* – et non d'une autre préposition – s'explique par sa capacité à envisager le GN comme la cible précise du procès (cf. *auf etwas zeigen*), mais aussi comme un principe logique fondamental (cf. *auf etwas bestehen / basieren, sich auf etwas beziehen…*).

On peut comparer *auf etwas dringen* à la tournure vieillie *sich zu etwas gedrungen fühlen*, où la préposition désigne le but visé par l'agent non exprimé, et auquel est conduit le référent du sujet grammatical. Le GN introduit par *auf* présente l'objet comme un bien accessible au sujet, et que ce dernier convoite sans être encore parvenu à le faire appartenir à son présent. Le sens du lexème verbal fait de cette tension vers l'objectif convoité une attitude subjective, revendiquée avec insistance, malgré la résistance de l'entourage du sujet. On retrouve cette insistance avec une autre construction de *dringen*, où l'objet introduit par *in* est cette fois-ci conçu comme un ensemble fermé, dont le sujet force les frontières :

(168) Hanna gab so bereitwillig zu, daran teilgenommen zu haben, nicht als einzige, aber wie die anderen und mit ihnen, daß der Vorsitzende Richter meinte, in sie dringen zu müssen.
(B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 106)

B. Préparation et concentration intellectuelles du sujet à / sur un but futur et virtuel

Le représenté 'tension dirigée vers un objectif futur et virtuel' est attesté par un grand groupe de verbes désignant la préparation intellectuelle du sujet à un but envisagé mais incertain. Tous ces verbes sont divalents. Il s'agit de *abzielen, es anlegen, rechnen, klagen, reflektieren, sinnen, spekulieren, zielen*. Comme pour *auf etwas absehen* étudié en III. A, l'accusatif de *es auf etwas anlegen* n'est pas l'objet direct du verbe. Ce groupe comprend aussi trois verbes pronominaux : *sich vorbereiten, sich einstellen* et *sich orientieren auf*, par lesquels nous allons commencer.

Nous comparerons *sich vorbereiten auf, sich einstellen auf*[41] et *sich orientieren auf* à *sich ausrichten nach* et *sich anpassen an*. Ces cinq constructions désignent le fait que le sujet cherche à s'adapter psychologiquement à une réalité. On pourrait nous faire remarquer que nous avons déjà étudié plus haut les constructions verbales exprimant l'adaptation

[41] Le procès exprimé par *sich einstellen auf* peut être prospectif ou non. L'occurrence offerte par le corpus relève du premier type.

psychologique du sujet à un objet (cf. *eingehen auf, sich einlassen auf…*). Mais les tournures présentes se distinguent des autres par les traits ‘virtualité’ et ‘prospectivité’ de l’objet, que nous ferons ressortir ici :

(169) Aber die Antworten sind auch auf dem europäischen und deutschen Reisemarkt zu suchen. Während die Preise in den exotischen Ländern mit teuren Anreisekosten purzeln, steigen sie in den traditionellen Urlaubsländern Spanien, Italien, Österreich stetig. Sie richten sich immer mehr nach den Gästen aus, die etwas springen lassen. Die Reiseveranstalter berücksichtigen die knappen Urlaubskassen der Familien nicht genug. (*Mannheimer Morgen*, 14.02.1989, Cosmas I)

Dans cette construction, l’objet qui détermine la forme du sujet est conçu comme présent et concret. Nous notons surtout que cette tournure ne désigne pas du tout un processus intellectuel par lequel le sujet concentre ses activités et son intellect sur un objet. Ce qui est exprimé est que le sujet adapte son comportement à une donnée extérieure concrète.

L’objet de *sich anpassen an* est également présenté comme réel et non pas prospectif : l’objet ne figure pas le point d’aboutissement d’une tension, mais plutôt la réalité concrète à laquelle le sujet est confronté, et à laquelle il doit adapter son comportement. Ici, le sujet est nécessairement animé. Sa préparation est autant comportementale que psychologique :

(170) Er löst mit seiner Äußerung, daß sich hier lebende Ausländer an die deutsche Leitkultur anpassen müssen, eine Welle des Protestes und der Diskussion aus. (*FAZ*, 22. 03. 02, « Chronik: Einwanderungsgesetz »)

En revanche, *sich einstellen, sich vorbereiten* et *sich orientieren* désignent des actions essentiellement intellectuelles, visant un objet précis et futur. Le sujet agit en fonction d’une projection qu’il opère dans l’avenir. Il adapte son comportement et sa psyché à un objectif envisagé, et qu’il va très probablement atteindre :

(171) Im Grunde tat er seit Jahr und Tag nichts, als sich vorzubereiten auf den Umgang mit dem Vernichteten. (M. Walser, *Ein fliehendes Pferd*, p. 30)

(172) Spannender als alle strafrechtlichen Überlegungen ist deshalb die Frage, in welcher Gesamthöhe Gelder bei der CDU auf inoffiziellen Konten verwaltet worden sind. Danach wird sich bemessen, auf wie viele magere Jahre sich die Partei einzustellen hat. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 3)

(173) „Und wenn ich dir einen Rat geben darf, Peter, am besten, du vergißt alles. Vergiß die dumme Geschichte. Natürlich wird das für dich nicht leicht sein, aber es wäre die beste Grundlage, einen völlig neuen Anfang zu machen. Vergiß, was passierte, orientiere dich auf deine Zukunft.“ (Ch. Hein, *Der Tangospieler*, p. 37)

La relation entre sujet et objet est donc bien moins concrète que celle exprimée par les deux constructions précédentes. Elle est au contraire virtuelle, dans la mesure où le sujet est séparé de l’objet par une distance temporelle et par un assez haut degré d’incertitude quant à la réalité ou la réalisation de cet objet. Nous observons de nouveau une forme de coïncidence, et

plus précisément de mise en conformité de deux objets, avec ici un objet virtuel et non réel (par opposition au représenté dégagé par exemple pour *passen auf* ou *etwas abstimmen auf*).

Les verbes non pronominaux de ce groupement sémantique – *zielen auf, abzielen auf* et *es anlegen auf* – indiquent que le sujet agit en fonction de l'objectif qu'il s'est fixé. Cet objectif est futur, et sa réalisation est probable, quoiqu'incertaine. Ces verbes ont un représenté comparable à *schießen auf* et *absehen auf* déjà rencontrés, mais qui s'emploient en contexte spatial[42]. L'objet prépositionnel désigne la cible accessible vers laquelle sont dirigées l'action et la concentration du sujet, et avec laquelle une 'coïncidence' est fortement probable :

(174) Bald zeigt sich, dass das wachsende Interesse an den „Neun Pforten ins Reich der Schatten" weniger auf wissenschaftliche Erkenntnisse zielt als auf okkulte Beschwörungsformeln für einen Bund mit dem Teufel. (*Focus*, Nr. 50/ 1999, p. 162)

(175) […] Dieser und jener der Befragten mochte wohl aus sich selbst geantwortet haben, im ganzen aber war deutlich, daß Cipolla sich seine Leute ausgesucht, und daß der Prozeß, abzielend auf das vorgezeichnete Ergebnis, unter seinem Willen gestanden hatte […]. (Th. Mann, *Mario und der Zauberer*, p. 104)

(176) Sollten Sie es darauf angelegt haben, Frieda von mir oder mich von Frieda abzubringen, so war es ja recht geschickt gemacht, aber es wird Ihnen doch glaube ich nicht gelingen und wenn es Ihnen gelingen sollte, so werden Sie es – erlauben Sie mir auch einmal eine dunkle Drohung – bitter bereuen. (F. Kafka, *Das Schloss*, p. 69)

Les quatre tournures *rechnen auf, reflektieren auf, sinnen auf* et *spekulieren auf* désignent la tension de l'activité intellectuelle du sujet vers un objet convoité et futur. Les traits 'prospectivité' et 'virtualité' impliqués par l'emploi de *auf* dans ce contexte ressortent particulièrement bien grâce à la comparaison des occurrences suivantes avec des verbes désignant une activité intellectuelle et régissant *über* :

(177) Ein wenig enttäuscht, sah ihr der Baron nach. Er hatte eigentlich auf ein Bekanntwerden noch an diesem Abend gerechnet, und diese schroffe Art enttäuschte ihn. (S. Zweig, *Brennendes Geheimnis*, p. 17)

(178) Überhaupt bemühte sich Schlee um theoretische Fundierung – mit einem Almanach, der um den musikalischen Lokalmatador und seinen Zeitgenossen Goethe kreiste, am Rande auch auf europäische Ideen reflektierte. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 60)

(179) Ich fühlte die Notwendigkeit, über meine Sache nachzudenken, auf Wege für morgen zu sinnen; aber ich kam nicht dazu. Ich hatte den ganzen Abend einzig damit zu tun, mich an die veränderte Luft in unsrem Wohnzimmer zu gewöhnen. (H. Hesse, *Demian*, p. 24)

(180) „Er versorgt doch seinen Opa nur, weil er auf die Erbschaft spekuliert – ich weiß es zwar nicht von dir, aber ich habe auch meine Quellen –, er ist nett zu dir, damit er alles kriegt, was du zu bieten hast." (I. Noll, *Die Apothekerin*, p. 54)

La différence de sens entre *spekulieren auf* et *spekulieren über* est assez fine. On voit bien que l'occurrence (181) comprend elle aussi une part de prospectivité ; ce trait n'est donc pas suffisant pour différencier *auf* de *über* :

(181) Wie sich der Börsenzusammenschluss auf den Finanzplatz Frankfurt auswirkt, darüber lässt sich nur spekulieren. (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « Finanzplatz ohne Grenzen »)

En fait, l'essentiel est que l'emploi de *auf* présente l'objet comme convoité par le sujet, parce que ce dernier le juge bon ou utile pour lui-même.

La nuance entre *auf* et *über* ressortira mieux de la comparaison de *klagen auf* et *klagen über*. La première construction met en effet très nettement l'accent sur le caractère virtuel et futur de l'objet, et surtout sur le fait qu'il est la cible de la convoitise du sujet. Sa possession est considérée par ce dernier comme utile à son bien-être et à ses intérêts :

(182) Witt fühlte sich in ihren Persönlichkeitsrechten verletzt und klagte auf Schmerzensgeld, da sie nur dem „Playboy" das Exklusivrecht an ihren Nacktaufnahmen eingeräumt habe – für eine Veröffentlichung. (*Der Spiegel*, Nr. 47/ 1999, p. 141)

En revanche, l'objet tel qu'il est présenté par *über* (cf. *klagen über, sich beschweren über*) est présent, réel. Il est le thème d'une prise de parole, il appartient au même univers que le sujet, et non pas à son avenir :

(183) Durak: Dennoch klagen Sie über Mängel im deutschen Bildungssystem. (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « Interview am Morgen vom Deutschlandfunk »)

(184) Zwar hatten sich einige Telekom-Rivalen bei der EU-Kommission über den deutschen Altmonopolisten beschwert, weil der angeblich zu hohe Gebühren verlangt. (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « (K)ein Fall für Brüssel »)

Si l'on continue à comparer les verbes de pensée qui régissent *auf* à ceux qui régissent *über* (par exemple *sinnieren über*, *nachdenken über*, *meditieren über*), on voit bien que tous présentent l'objet de la réflexion du sujet comme réel et présent, et non comme l'objectif visé et convoité par le sujet[43]. Une autre grande différence entre ces deux groupes de verbes est que l'objet introduit par *auf* désigne une création du sujet, un fantasme, une hypothèse, le produit de sa réflexion, alors que celui introduit par *über* désigne une donnée du réel, qui donne à penser au sujet. On pourrait nous faire remarquer qu'en (186), l'objet de *nachdenken* a un représenté hypothétique et prospectif. Certes, mais le fait que le père réagira d'une

[42] Du moins pour l'occurrence de *absehen* offerte par le corpus.

[43] Il est remarquable que l'alternance de *auf* et *über* après des verbes désignant un désir ou une spéculation s'explique d'une manière très différente de celle que nous observons après des supports d'avant désignant un sentiment de colère (cf. dans le prochain chapitre *Wut auf / über*). Le support d'avant joue un rôle essentiel dans la « coloration » de la préposition (qui désigne soit une virtualité et une prospectivité – *klagen auf*, soit l'éventualité d'un contact – *Wut auf*). Mais la préposition n'est pas incolore : si certains de ses sèmes se révèlent en contexte, c'est qu'elle les véhicule par elle-même « en puissance ».

manière ou d'une autre aux actes de sa fille est une réalité et une certitude ; la seule question qui se pose concerne la forme de cette réaction. L'objet n'est donc pas le produit de la spéculation du sujet :

(185) *Es war ein trüber Tag, sagte er, ich war verzweifelt, ich beschäftigte mich damals sehr eindringlich mit Schopenhauer, nachdem ich an Descartes die Lust verloren hatte, damals überhaupt an den französischen Geistern und ich saß hier auf dieser Bank und sinnierte über einen bestimmten schopenhauerischen Satz, ich kann nicht mehr sagen, über welchen Satz,* sagte er. (Th. Bernhard, *Alte Meister*, p. 196)

(186) Wir hörten, wie er seine Schuhe auszog, auf den Boden warf, wir hörten ihn später im Schlaf husten. Ich dachte darüber nach, wie er die Sache hinnehmen würde. (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 47-48)

(187) Da der Verf. außerstande ist und sich ungeeignet hält, über Tränen zu meditieren, informiert man sich über die Entstehung von Tränen, ihr chemisches und physikalisches Zustandekommen am besten in einem zur Hand befindlichen Nachschlagewerk. (H. Böll, *Gruppenbild mit Dame*, p. 107)

C. Disposition affective positive du sujet à l'égard d'un objet ou événement futur et virtuel

Le dernier groupe de verbes régissant *auf* exprime l'attitude affective d'un sujet à l'encontre d'un objet futur et virtuel (c'est-à-dire qui n'appartient ni au temps, ni à la réalité du sujet). Nous opérons deux sous-groupes : d'une part les verbes désignant l'attente ou l'espoir du sujet : *trinken auf, warten auf, hoffen auf* et *sich freuen auf*, et d'autre part ceux qui désignent plus particulièrement l'enthousiasme du sujet pour l'objet, à savoir *brennen auf, fiebern auf, fliegen auf* et *stehen auf*. Cette subdivision est peu marquée, et *sich freuen auf* appartient par exemple aussi bien à l'un qu'à l'autre groupe. Tous les verbes sont divalents.

Pour *trinken auf*, la tension de l'action du sujet vers un point précis s'accompagne des idées de virtualité et de prospectivité. Ce à quoi on lève son verre est en effet généralement quelque chose que l'on juge bon et dont on souhaite la venue :

(188) Kinkel warf mir einen erstaunten Blick zu, hob sein Glas und sagte: „Danke, Herr Schnier, Sie geben mir das Stichwort für einen guten Toast: Trinken wir auf das Wohl von Martin Derkum." (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 93)

Le verbe peut être omis :

(189) So. Prost, sagte er, auf diesen stählernen Himmel. (U. Timm, *Die Entdeckung der Currywurst*, p. 38)

Sich freuen auf, hoffen auf et *warten auf* sont d'anciens verbes de la voix moyenne telle que la définit R. Sauter[44]. *Sich freuen* se construisait au Moyen-Age avec le génitif. A côté de cette construction apparaît *über* au 16ème et *auf* au 17ème siècles. Le génitif existe encore aujourd'hui, mais uniquement avec *sich erfreuen*. Dans cette dernière construction, l'objet qui fait la joie du sujet est réel et est en sa possession. Il n'y a donc pas de relation de prospectivité ni de virtualité entre l'un et l'autre :

(190) Hans Hansen war ein vortrefflicher Schüler und außerdem ein frischer Gesell, der ritt, turnte, schwamm wie ein Held und sich der allgemeinen Beliebtheit erfreute. (Th. Mann, *Tonio Kröger*, p. 12)

Nous retrouvons en rection de *sich freuen* la nuance de sens apportée par l'alternance de *auf* et *über*, telle qu'elle a été examinée dans le paragraphe précédent. L'objet est présenté par *auf* comme un événement futur, probable, et agréable au sujet (les règles de la politesse contraignant le sujet de (191) à concevoir la marche à pied imposée comme une source de joie) :

(191) Sie hätten Sabine und Helmut gern bis Nußdorf mitgenommen, aber sie seien mit den Rädern da. Helmut fühlte sich verpflichtet zu sagen, er und Sabine freuten sich auf den Spaziergang nach Nußdorf hinaus. (M. Walser, *Ein fliehendes Pferd*, p. 34)

Über ne présente l'objet ni comme virtuel, ni comme un bien que le sujet a l'assurance de posséder et duquel il se réjouit. L'objet est plutôt envisagé comme un événement réel et présent, qui reste extérieur au sujet (# *sich erfreuen*) et qui suscite en lui un sentiment de joie :

(192) DER SPD-CHEF GESTÄRKT: Gerhard Schröder freut sich über seine Wiederwahl. Mit 86,3 Prozent lag das Ergebnis gut zehn Prozentpunkte über dem vom April. (*Focus*, Nr. 50/ 1999, p. 28)

L'objet introduit par *an* est une réalité tangible, présente, dont le contact procure de la joie au sujet :

(193) Wer prächtige Feuerwerke liebt, der kommt alljährlich zweimal in den Parks auf seine Kosten, kann sich freuen an Glanzleistungen der Pyrotechniker. (*Mannheimer Morgen*, 21.09.1998, « Ein schönes Fest », Cosmas I).

Warten auf vient de *warten* + génitif, qui signifiait *faire porter son attention sur qqch ou qqn.* Il s'est construit par la suite soit avec *auf* (dans le sens d'*attendre*), soit avec l'accusatif

[44] La voix moyenne est un concept employé en synchronie pour décrire un certain type de procès, exprimé par des critères morphosyntaxiques précis (affixes, déponents latins en *–or*, et les verbes allemands qui se construisaient avec le génitif). Les procès moyens renvoyaient à l'attitude intérieure et affective du sujet, que R. Sauter – reprenant les traits proposés par G. Moignet pour décrire le sujet dans les divers types de relation SVO – qualifie de (+opératif, +résultatif). La voix moyenne en allemand comptait env. 300 verbes, qui ont disparu à partir du 16°s ; il en reste une centaine actuellement. Les autres sont devenus des verbes à objet prépositionnel ou des verbes transitifs. Voir à ce sujet R. Sauter, *op. cit.*

(*attendre* ou *s'occuper de*). Le centrage de la perspective sur le sujet plutôt que sur l'objet apparaît encore aujourd'hui si l'on compare les constructions à objet prépositionnel aux verbes transitifs *erwarten* et *erhoffen*. Pour *warten vs. erwarten*, le corpus offre les exemples suivants :

(194) Als Craig nach seinen ersten fünfzehn Minuten in Malkovichs Kopf an der Autobahn aufschlägt, ist die Kamera längst da und wartet seelenruhig auf seinen Absturz aus dem Nichts. (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « Bitte verlassen Sie meinen Kopf »)

(195) Ich ärgerte mich. Ich war wie ein Kind weggelaufen, statt so souverän zu reagieren, wie ich es von mir erwartete. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 16)

Nous reprenons sur ce point précis l'analyse effectuée par R. Sauter :

> Avec *warten*, comme ses emplois primitifs le prouvent d'ailleurs, le siège du procès est le sujet : celui qui doit faire attention, qui attend, sans qu'il soit nécessaire de faire apparaître l'« objet » du procès (*ein sehnendes Warten*, mais **ein sehnendes Erwarten*), alors qu'avec *erwarten*, le sujet n'est plus que le point de départ du procès :
>
> Was machst du ? Ich warte (auf meinen Freund)
> Ich warte schon zwei Stunden
>
> Was machst du ? * Ich erwarte schon zwei Stunden
> Ich erwarte meinen Freund
>
> La situation de l'objet n'est d'ailleurs en rien modifiée par rapport au changement de verbe et il serait donc erroné de poser comme postulat que pour avoir un accusatif, il faut que l'objet soit atteint par le procès (la fameuse « Zielgröße » de H. Glinz). En fait, la présence de constructions à l'accusatif dépend bien davantage de la situation du sujet par rapport au procès que du rôle joué par l'objet dans ledit procès. C'est là l'origine de nombreux emplois de l'accusatif trop souvent oubliés ou négligés (notamment après des verbes tels que *vermissen, besitzen, lieben*, etc.).[45]

Lorsque l'objet de *hoffen* n'est pas un groupe verbal dépendant, mais un groupe nominal, l'entremise de la préposition *auf* est nécessaire. Cette dernière construction se distingue de *etwas erhoffen* par une différence de perspective incontestable :

(196) Dagmar Hemmer, 27, vom Verband Sozialistischer Studenten Österreichs macht sich Mut und hofft auf einen Sieg: „Die Stimmung gegen die Regierung ist sehr stark." (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « Hip Hop gegen Haider »)

(197) Sie malten doch immer eine von ihnen von innen heraus geheuchelte Welt, für die sie sich Geld und Ruhm erhofften; […]. (Th. Bernhard, *Alte Meister*, p. 65)

Le sujet de la voix opérative caractérisant *etwas erhoffen* est (+opératif, -résultatif) : il est le point de départ d'un procès qui est tendu vers un objet directement concerné par la sémantèse verbale. La tension exprimée par le verbe s'épuise dans l'objet qui est (+résultatif). Le sujet de *hoffen auf* est quant à lui à la fois le point de départ et le point d'application de la sémantèse verbale. Il est (+opératif, +résultatif). L'objet est plus le prétexte d'un espoir qui

[45] *Ibid*., p. 40.

caractérise essentiellement le sujet, que la cible concernée directement par l'acte d'espérer. Il est (-résultatif). Dans la tournure transitive, le procès est centré sur l'objet, tandis que dans la tournure moyenne, il est centré sur le sujet. C'est avant tout lui qui est caractérisé, et non l'objet. On décrit son attitude intérieure (le sentiment d'espoir) plutôt que l'objet espéré.

La différence de centrage de la perspective (sur le sujet *vs*. sur l'objet) n'explique pas le sémantisme de *auf* ici. C'est pourquoi nous jugeons intéressant de comparer *warten auf* et *hoffen auf* à un groupuscule de verbes du champ lexical de l'attente et du désir, et qui régissent *nach* : *sich sehnen nach* et *streben nach* (on pourrait également mentionner *schmachten nach, verlangen nach, trachten nach…*). Les procès exprimés par les tournures régissant *auf* ou *nach* sont très proches, dans la mesure où il y est à chaque fois question de la tension affective et psychologique d'un sujet vers un objet qui lui fait défaut, et dont l'éventuelle possession est pour lui une promesse de bien-être et de plénitude. Mais ces deux types de constructions ne sont pas synonymes pour autant. On note d'abord que les verbes qui régissent *nach* désignent une attitude douloureuse, qui sollicite des efforts de la part du sujet, et qui résulte d'un sentiment de manque[46]. Le sujet s'efforce d'obtenir l'objet lointain dont l'absence le fait souffrir :

(198) Schon vor der nun beschlossenen Fusion einigten sich die LSE-Eigner aber darauf, die Börse künftig wie ein Unternehmen zu führen, das nach Gewinnen strebt. (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « Finanzplatz ohne Grenzen »)

(199) Wessen Stimme war es, die Frank gehört hat? War es die des Mannes im Koma oder seine eigene? Denn Frank selber war es ja, der sich nach dem Frieden des Todes gesehnt hatte, und es wäre mehr als plausibel, wenn er seine eigene Sehnsucht auf den Koma-Patienten projiziert hätte. (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « Die Nacht durchschreiten »)

On voit bien que *warten* et *hoffen* désignent une activité du sujet purement cérébrale, passive, et surtout dénuée de souffrance. Bien au contraire, le sujet est même empreint d'optimisme et d'espérance :

(200) Dagmar Hemmer, 27, vom Verband Sozialistischer Studenten Österreichs macht sich Mut und hofft auf einen Sieg: „Die Stimmung gegen die Regierung ist sehr stark." (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « Hip Hop gegen Haider »)

(201) Als Craig nach seinen ersten fünfzehn Minuten in Malkovichs Kopf an der Autobahn aufschlägt, ist die Kamera längst da und wartet seelenruhig auf seinen Absturz aus dem Nichts. (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « Bitte verlassen Sie meinen Kopf »)

---

[46] Cf. *Universalwörterbuch*: « schmachten: 1. Entbehrung leiden […]; 2. leidend nach etwas verlangen, sich schmerzlich sehnen » ; « streben: 2. sich sehr, mit aller Kraft, unbeirrt um etwas bemühen; danach trachten, etwas zu erreichen » ; « sich sehnen: innig, schmerzlich, sehnsüchtig nach jmdm, etwas verlangen » ; « verlangen : 6.a) (geh.) wünschen, dass jmd. zu einem kommt: nach einem Arzt verlangen, b) etwas zu erhalten wünschen: der Kranke verlangte nach einem Glas Wasser. »

La différence dans la disposition psychologique du sujet vient de ce que *nach* présente l'objet comme lointain, quasiment inaccessible, alors que *auf* l'envisage comme susceptible d'être atteint. Inversement, que *auf* désigne l''éventualité d'une coïncidence' est prouvé par l'optimisme, voire la jubilation exprimée par les verbes de ce groupe (*hoffen, brennen, sich freuen…*). Si le sujet se réjouit, c'est qu'il est à peu près certain de parvenir à ses fins[47]. Lorsque *warten* régit *bis*, l'objet attendu est présenté comme une réalité certaine figurant le terme d'une durée :

> (202) Marie lachte, als sie zurückkam und ich ihr stolz den Groschen zeigte. „Jetzt mußt du gehen", sagte sie. „Warum eigentlich?" fragte ich, „kann ich nicht warten, bis dein Vater herunterkommt?" (H. Böll, *Ansichten eines Clowns,* p. 58)

Le désir que le sujet ressent à l'égard d'un objet probable et futur est également exprimé par la tournure *auf etwas fiebern.* Etrangement, le *Duden* ne mentionne que *fiebern vor* et *fiebern nach,* alors que notre corpus présente des occurrences de *fiebern auf* et *fiebern um.* Les différences entre ces possibilités sont plus ou moins évidentes. *Vor* présente l'objet comme le sentiment ou la sensation qui suscite l'attitude psychologique ou physique décrite par le verbe (cf. *vor Kälte zittern, vor Freude weinen*). *Nach* envisage l'objet comme fortement convoité, et comme difficilement accessible au sujet : les exemples de *l'Universalwörterbuch* et du *Stilwörterbuch* (« er fiebert danach, dich kennenzulernen ») montrent que l'obtention de l'événement espéré ne dépend pas uniquement du sujet, ce qui la rend incertaine. En (203), l'emploi de *auf* fait de l'objet un événement futur, dont la réalisation est très probable, voire certaine, et dont l'approche est vécue par le sujet avec passivité et optimisme. Il n'est pas question ici de la moindre souffrance, ni du moindre effort, donc de la moindre quête :

> (203) Man träumt von Zeiten, da „gute Arbeit" noch etwas mit ölverschmierten Händen zu tun hatte, fiebert auf den Beginn der Jagdsaison im Herbst und ist stolz darauf, dass in Oxford keiner nachts die Haustür abschließen muss. (*Die Zeit,* Nr. 19/ 2000, « Die Angst der Revolverhelden »)

Enfin, *fiebern um* se rattache aisément au groupe de constructions désignant la préoccupation ressentie par le sujet à cause d'un être ou d'un objet qui lui est cher (cf. *sich kümmern, sich sorgen um, trauern, weinen um…*) :

> (204) Beate! Ich trauerte um Beate, ich weinte und fieberte um meine einzige Freundin, ich sah sie zerschmettert auf dem steinigen Waldboden liegen. Ich hatte etwas getan, das ich nie wieder rückgängig machen konnte. (I. Noll, *Der Hahn ist tot,* p. 104)

---

[47] Ces remarques permettent de compléter ce que nous disions plus haut sur les différences entre *auf* et *über*. *Über* présente son objet comme présent et réel, *auf* comme susceptible de faire l'objet d'une coïncidence, et *nach* comme difficilement atteignable.

Nous notons également que les verbes régissant *auf* de ce groupe désignent un sentiment « positif », teinté d'espoir parce que l'objet désiré est conçu par le sujet comme une promesse d'amélioration (idée très présente dans les emplois de *auf*- particule verbale). Ce n'est pas du tout le cas ni des verbes qui régissent *um* (cf. ci-dessus), ni de ceux qui régissent *über* (cf. *sich beklagen, sich beschweren, fluchen, jammern, weinen, sich grämen).* L'objet de ces derniers est présent et concret. En fait, l'idée de prospectivité n'est guère exprimée que par *auf*, *nach*, et *vor* : nous avons vu que la différence entre les deux premières prépositions tient à la plus ou moins grande accessibilité de l'objet pour le sujet, et à l'implication de sa souffrance qui s'ensuit ou non. En ce qui concerne les verbes qui régissent *vor*, ils envisagent également le GN objet comme futur et virtuel, mais aussi comme associé à un sentiment de peur du sujet (cf. *sich ängstigen, bangen, beben, schaudern, zittern, fliehen, sich hüten, etwas bewahren, etwas schützen, etwas verteidigen, jn warnen vor…*), alors que l'objet est présenté par *auf* comme attendu avec confiance et équivalant à une perspective heureuse.

Un autre exemple de ce champ lexical du désir ardent, susceptible d'être assouvi est *brennen auf*. Ici aussi, l'objet prépositionnel désigne l'objet qui fait défaut au sujet et que celui-ci convoite avec passion et optimisme :

> (205) Ich kenne allerdings keinen Schriftsteller oder jedenfalls keinen schreibenden Menschen, der es überhaupt längere Zeit aushält, sein Geschriebenes *nicht* zu veröffentlichen, der nicht neugierig darauf ist, was die Öffentlichkeit zu seinem Geschriebenen sagt, <u>ich brenne immer darauf</u>, sagte Reger, obwohl ich immer sage ich brenne nicht darauf, es interessiert mich nicht, ich bin auf die Meinung der Öffentlichkeit nicht neugierig, brenne ich darauf, ich lüge natürlich, wenn ich sage, ich brenne nicht darauf, wo ich doch immerfort darauf brenne, ich gebe zu, ich brenne immer darauf, unausgesetzt, sagte er. (Th. Bernhard, *Alte Meister*, p. 177)

Il est intéressant de constater la conceptualisation du désir ardent comme une source de chaleur : nous avons déjà rencontré *fiebern auf*, et dans les lignes qui suivent cet extrait, Th. Bernhard file la métaphore :

> […] Ich sage, es interessiert mich nicht, <u>es läßt mich kalt</u>, brenne ich doch die ganze Zeit darauf und erwarte nichts mit einer größeren Angespanntheit, sagte er. (Th. Bernhard, *Alte Meister*, p. 177)

En outre, l'occurrence (205) contient une preuve de la régularité de cet emploi de *auf* régie, puisqu'on y trouve *neugierig auf*, qui exprime aussi une attitude de convoitise envers un objet jugé bon. Ce représenté est extrêmement fréquent dans le corpus – que ce soit dans le groupe verbal, nominal ou adjectival – et sera de nouveau étudié en détails avec *auf etwas verrückt, versessen, scharf sein*.

Une expression parente est *stehen auf* + acc :

> (206) CHARLOTTE Du hast schon immer <u>auf Anette gestanden</u>. (D. Dörrie, *Happy*, p. 79)

Enfin, la dernière occurrence de *auf* régie que nous présentons ici est assez rare[48]. L'emploi de la préposition y est un peu différent de ceux que nous venons d'étudier, car il n'y est pas vraiment question de prospectivité. L'objet n'est pas présenté comme futur, mais tout de même comme virtuel : l'objet prépositionnel de *fliegen* est toujours au pluriel indéfini[49]. En (207) *solch-* ne renvoie pas à des référents extra-linguistiques précis, mais à un type de signes extérieurs, à savoir les marques de richesse, de réussite sociale, et autres fantasmes qui gravitent autour des belles voitures :

(207) Franz: Ja, Sie fahren einen guten Wagen.
Leopold: Ja, Ich hab ihn mir gekauft, weil er auf die Kunden seriös wirkt. Sie glauben gar nicht, wie sehr die Leute auf solche Äußerlichkeiten fliegen.[50]

Avec *fliegen auf*, le sujet s'enflamme pour un type d'objets qui lui fait envie. *A contrario*, l'objet de *schwärmen für* désigne un référent bien identifié, et non la catégorie de laquelle il relève. En (208), le narrateur s'engoue pour deux poètes allemands bien précis. Nous remarquons que contrairement à *fliegen auf*, *schwärmen für* n'implique pas chez le sujet un désir de possession, mais un enthousiasme plus intellectuel, plus désintéressé :

(208) Ich habe damals für Rilke und für Benn geschwärmt, und ich erkenne, daß ich beiden zugleich nacheifern wollte. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 57)

[48] Elle nous a été donnée par une collègue, A. Larrory.
[49] Cf. *Duden* : « er fliegt auf blonde Mädchen, früher bin ich auf schnelle Autos geflogen ».
[50] Extrait de : R. W. Fassbinder, *Tropfen auf heiße Steine – Eine Komödie mit pseudotragischem Ende*, *in Sämtliche Stücke*, Frankfurt am Main, Verlag der Autoren, 1991, p. 12.

Conclusion sur les représentés de auf introductrice de l'objet prépositionnel

L'examen des emplois de *auf* régie par des lexèmes verbaux actualisés en énoncés nous a conduite à plusieurs constats. Après avoir remarqué que la plupart des constructions intransitives présentent l'objet comme moins directement affecté par le contenu notionnel du verbe – sauf pour les verbes pouvant accepter la construction transitive, et pour lesquels *auf* apporte une nuance de sens par rapport à l'accusatif direct – nous avons dégagé les représentés propres à *auf*. Nous avons remarqué que la préposition n'est pas incolore, et qu'elle intervient dans l'expression de procès relevant de quelques champs lexicaux bien délimités. Les verbes qui régissent *auf* ne sont jamais isolés, mais ont toujours plusieurs parasynonymes. Nous résumons ci-dessous les représentés véhiculés par l'association des verbes et de *auf*, où l'effacement de la classification valencielle permet de bien mettre en évidence l'harmonie sémantique :

I. *Auf* désigne la coïncidence du procès avec un objet envisagé comme support

A. coïncidence sans tension (datif) : l'objet comme fondement logique ou comme support d'une pression

basieren, gründen, fußen, ruhen, beruhen, beharren, bestehen, lasten, enden auf.

B. Consécution (accusatif) : l'objet comme fondement logique du procès

auf jn nicht zu sprechen sein, jn auf etwas ansprechen, jn auf etwas verklagen, jn auf etwas testen, sich auf etwas etwas einbilden.

II. *Auf* désigne la coïncidence du sujet avec l'objet au terme d'une tension

A. Constructions verbales de sens concret, exprimant un contact

einschlagen, treffen, stoßen, etwas stützen, sich stürzen auf.

B. Constructions verbales de sens abstrait, exprimant l'instauration d'une coïncidence avec la borne terminale du procès

eindringen, einreden, einwirken, folgen, hinauskommen, hinauslaufen, zurückgehen, zurückkommen, kommen, reagieren, schließen lassen, umschalten, verfallen, wirken auf.

sich auswirken, sich belaufen auf.

etwas anwenden, übertragen, verlegen, verwenden, abwälzen, zurückführen, beziehen, jn bringen auf.

C. Constructions verbales désignant la mise en conformité de deux éléments :

ankommen, passen, zutreffen, pfeifen, pochen, bauen, eingehen, schwören, zählen, setzen, wetten, verzichten auf.

sich gründen, sich berufen, sich einlassen, sich verlassen, sich einigen, sich verständigen, sich verstehen auf.

etwas antworten, erwidern auf,

jn einschwören auf, etwas abstimmen auf, etwas begrenzen auf.

III. La coïncidence avec une borne exprimée par *auf* est suspendue par le sens du verbe

A. Constructions verbales désignant l'évolution dans l'espace vers un point réel
auf etwas zugehen, zulaufen, zukommen.
auf etwas schießen, es auf etwas absehen.

B. Constructions désignant la concentration d'un être ou objet sur une réalité précise :

schimpfen, fluchen auf
blicken, sehen, starren auf + den Blick / die Aufmerksamkeit richten auf, horchen, hören, lauschen.
achten, achtgeben, aufmerken, aufpassen, halten, zurückblicken auf.
anspielen, deuten, weisen, zeigen auf + jn verweisen, hinweisen auf.
sich beschränken, besinnen, beziehen, konzentrieren, spezialisieren, verlegen auf.

IV. *Auf* désigne la coïncidence probable du sujet avec un point virtuel, futur (prospectivité)

A. Constructions désignant la revendication d'un objet dont la réalisation est probable
dringen, pochen auf.

B. Constructions verbales désignant la concentration sur un objectif futur et virtuel

abzielen auf, zielen, es anlegen, rechnen, reflektieren, sinnen, spekulieren auf.
sich einstellen, sich vorbereiten, sich orientieren auf.

C. Constructions désignant la disposition positive du sujet à l'égard d'un objet virtuel

trinken, brennen, fiebern, fliegen, sich freuen, hoffen, warten auf.

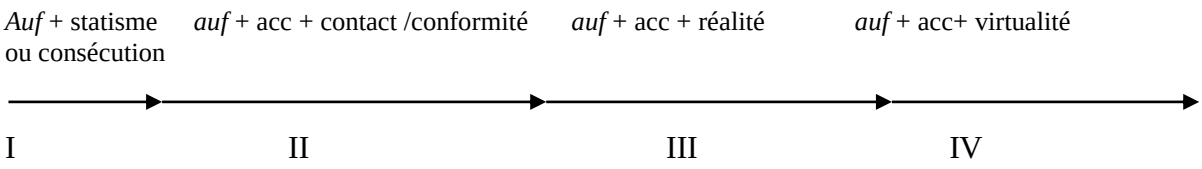
Nous avons remarqué que les représentés de *auf* tournent autour de deux notions, la 'coïncidence' et la 'tension vers un point'. L'expression d'une coïncidence dépourvue de tension dynamique n'apparaît que lorsque la préposition est associée au datif. Pour les emplois associés à l'accusatif, trois paramètres entrent en jeu. Si le lexème verbal désigne un contact (concret ou abstrait) ou encore l'instauration d'une conformité avec l'objet, *auf* désigne une coïncidence. Dans le cas contraire, nous distinguons encore deux cas de figure : si l'action désignée par le verbe implique un objet réel, *auf* désigne la recherche d'une coïncidence avec un objet réel et présent. Si le lexème verbal désigne une attitude spéculative du sujet à l'égard d'un but convoité, mais pas encore atteint, *auf* désigne la recherche d'une coïncidence avec un objet virtuel.

Nous retrouvons par conséquent les mêmes représentations abstraites que pour le Gprep (coïncidence, impulsion, tension vers une borne atteinte ou non), mais qui – dans l'environnement des divers lexèmes verbaux – s'investissent d'effets de sens nouveaux

(adaptation, spéculation, désir…). Inversement, les représentés contextuels attestés pour le Gprep (‘contact avec pesanteur’ non métaphorique, désignation d’un ‘statut’ ou d’un ‘support dématérialisé’) sont absents des emplois régis.

Nous pouvons figurer les emplois de *auf* régie par un verbe de la manière suivante. Nous sommes ici au niveau des représentés ; l’abstraction des formulations tient au fait que nous sommes dans les emplois régis, nécessairement abstraits.

Figure 13 : résumé des représentés de *auf* régie par un verbe



I = ‘coïncidence’

II = ‘tension aboutissant à une coïncidence’
III = ‘recherche d’une coïncidence avec un objet réel’

IV = ‘recherche d’une coïncidence avec un objet virtuel’

La formule qui résumerait ces différents représentés abstraits est **‘coïncidence ou tension vers une coïncidence entre le procès et un site envisagé comme support logique ou comme borne terminale’**.

Le schéma indique que la ‘coïncidence’ désignée par *auf* est de moins en moins effective, et de plus en plus virtuelle. Cette évolution est due au sémantisme du support d’avant. Si donc un mécanisme de subduction peut être décelé entre les différentes séries de constructions, il concerne la plus ou moins grande réalité / virtualité de la coïncidence à laquelle aboutit la tension dynamique. Il existe par conséquent une certaine dématérialisation au sein des représentés de *auf*, même si par ailleurs les emplois de la préposition en rection verbale sont tous très abstraits.

CHAPITRE IX

AUF EXPANSION À DROITE DE GN

Introduction

Le corpus des noms qui régissent *auf* est bien plus restreint que celui des verbes, et ce d'autant plus que nous excluons de l'étude des représentés de *auf* les noms dérivés de verbes régissant la même préposition (cf. *Anspielung, Bezug, Berufung, Hinblick, Hinsicht, Orientierung, Richtung, Wirkung…*), car ils n'apportent rien à notre analyse que nous n'ayons déjà dit. Nous excluons aussi de l'analyse sémantique d'une part les noms dont certains verbes précédemment étudiés sont dérivés, comme *Blick, Verweis, Antwort*[51], car le sémantisme de *auf* est le même dans les deux emplois, et d'autre part ceux qui sont dérivés d'adjectifs que nous étudierons au prochain chapitre (cf. *Stolz, Aufmerksamkeit*).

En revanche, nous traitons les noms dérivés de verbes transitifs, intransitifs ou transitifs indirects régissant une préposition autre que *auf* (par exemple *Angriff*), car cette différence de construction rend possible une interprétation de la présence de *auf* dans la rection du nom. Nous prenons également en considération les dérivés de *sehen (Aussicht, Rücksicht),* qui ne viennent pas d'une tournure verbale comprenant *auf*. Nous travaillons sur 51 occurrences. La syntaxe du GN n'ayant pas les mêmes caractéristiques que celle du GV, nous nous attarderons dans ce chapitre sur le fonctionnement syntactico-sémantique général de l'expansion à droite du nom, avant de nous pencher sur les représentés de *auf* en rection nominale.

Les noms régissant *auf* sont dans leur grande majorité syncatégorématiques. Contrairement aux noms catégorématiques, qui désignent des référents autonomes, souvent

[51] En fait, il est souvent difficile de savoir si c'est le verbe qui dérive du nom ou l'inverse. Notre analyse des représentés de *auf* est menée de manière complète dans le chapitre consacré aux verbes, et nous ne la répétons pas pour les noms formés sur la même racine et ayant la même rection. En revanche, nous prenons en considération les caractéristiques respectives des verbes et de leurs dérivés nominaux pour l'analyse syntaxique de l'expansion par Gprep.

matériels (*rocher, homme, chien, sable, beurre…*[52]), les noms syncatégorématiques impliquent l'existence d'un objet auquel leur sens se rapporte. Nous reprenons la définition que R. Martin en propose :

> Un substantif est syncatégorématique si, comme tout substantif, il dit ce qu'il dit de lui-même et si, en même temps, il s'applique à autre chose que lui-même. Il en est ainsi des substantifs qui désignent la propriété ou l'état de qqc., l'action de qqn. ou de qqc. (éventuellement sur qqc.). […] Les substantifs syncatégorématiques sont le lieu d'une incomplétude référentielle. Substantifs « prédicatifs », et en ce sens référentiellement dépendants, ils sont en attente d'application (la tristesse est forcément celle de quelqu'un) […].[53]

M. Galmiche et G. Kleiber précisent que les noms syncatégorématiques peuvent désigner des référents immatériels accessibles aux sens (*blancheur, explosion…*) ou non accessibles aux sens (*patience, tristesse, haine, idée, réflexion, etc.*). Les noms syncatégorématiques de notre corpus sont : *Anfall, Angriff, Anrecht, Anschlag, Anspruch, Antrag, Appetit, Attentat, Aussicht, Chance, Copyright, Durst, Effekt, Eindruck, Einfluss, Faszination, Hass, Hoch, Hunger, Lust, Jagd, Möglichkeit, Monopol, Neid, Perspektive, Recht, Rücksicht, Run, Steuer, Steuersatz, Sturm, Verdacht, Vorschau, Wut, Zinsen, Zorn, Zwang*. Ils présupposent tous un « support » auquel se rapporte le représenté du nom. On peut aussi classer parmi les syncatégorématiques les noms régissant *auf* qui font partie de lexies, car ils impliquent tous la présence d'un sujet auteur de l'action ou de l'objet désigné par le nom : *ein Auge haben auf, Feuer machen auf, Zugriff haben auf, sich einen Reim machen auf*. Le dérivé de complexe *der Fingerzeig auf* ne se comprend pas non plus sans la présence d'un sujet.

Quelques noms sont catégorématiques : *Allegorie, Aufschlag, Fenster, Fokus, Gedicht, Hohelied, Lied, Ode, Vers(e).* Mais ils sont rendus « comme » syncatégorématiques par l'ajout de *auf*[54] : ainsi contrairement à *das Fenster, das Fenster auf den Hof* présuppose la présence d'un être animé capable de dire que de la fenêtre, il a vue sur la cour. De même pour *die Tür vs. die Tür zu*, ou *der Zug vs. der Zug nach*, l'expansion par Gprep confère au représenté du nom une dimension humaine et fonctionnelle.

Les syncatégorématiques ne sont pas nécessairement des noms déverbaux[55], et les noms déverbaux ne sont pas tous syncatégorématiques[56], mais il se trouve que les noms dérivés de verbes que comporte notre corpus sont syncatégorématiques. De plus, les noms

---

[52] Exemples proposés par M. Galmiche et G. Kleiber, dans leur article commun, « Sur les noms abstraits », *in Les noms abstraits, histoire et théories, actes du colloque de Dunkerque, 15-18 septembre 1992,* N. Flaux, M. Glatigny, D. Samain (eds.), Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 1996, p. 23-40.
[53] R. Martin, « Le fantôme du nom abstrait », *in* N. Flaux, M. Glatigny, D. Samain (eds.), *op. cit.*, p. 45.
[54] Nous notons toutefois qu'il est problématique de parler de syncatégorématicité d'un GN alors que ce trait ne caractérise en principe que la base nominale.
[55] R. Martin (*op. cit.*, p. 46) cite pour exemples *orgueil, amour-propre, caractère, quantité.*
[56] Cf. *emballage, bâtiment, garage*, noms cités par R. Martin dans un but autre.

syncatégorématiques ne désignent pas nécessairement des abstractions : M. Galmiche et G. Kleiber analysent en ce sens *explosion,* R. Martin cite pour exemples *caresse, marche, promenade, saut,* qui nous ont fait classer comme nous l'avons fait les noms d'action (*Jagd, Sturm, Attentat*…). Inversement, les noms catégorématiques peuvent renvoyer à des représentés abstraits (cf. *Allegorie*).

Cette présence fréquente de la préposition en rection de noms syncatégorématiques n'est pas surprenante. Lorsque des noms catégorématiques accueillent une expansion par Gprep, ce dernier a le plus souvent une fonction circonstancielle : cf. *der Teppich unter dem Bett, die Vase auf dem Tisch*. Comme avec les verbes, la préposition peut être considérée comme régie dès lors que son représenté n'est pas compréhensible sans prise en compte du support d'avant. Nous avons vu *das Fenster auf, der Zug nach,* mais *das Hohelied* et *das Hoch auf* présupposent aussi un auteur et un objet, et *das Monopol* ou *die Vorschau auf* impliquent un bénéficiaire (propriétaire) ou un destinataire (spectateur) et un objet. Par conséquent, avec une expansion par Gprep, le nom n'est plus considéré pour lui-même, mais comme prenant part à un scénario impliquant des actants extérieurs.

I. FONCTIONNEMENT SYNTACTICO-SÉMANTIQUE DE L'EXPANSION DU NOM PAR GPREP

A. Présence de auf avec des noms dérivés de verbes ayant une autre rection

De rares noms ayant pour expansion à droite un Gprep à base *auf* ont pour correspondant un verbe qui ne régit pas cette préposition. *Angriff* est par exemple dérivé du verbe transitif *angreifen*[57]. La présence de la préposition s'explique par l'intransitivité fondamentale de la classe de mots que constituent les substantifs (cf. la position de G. Moignet exploitée au chapitre précédent). Leurs seules expansions possibles ont en effet la forme d'un GN au génitif ou d'un Gprep. Pour ce type de noms dérivés de verbes transitifs, le premier type d'expansion désigne le sujet de l'action exprimée par le nom d'accueil, le second son objet[58] :

(209) Nur eine Woche nach Miloševics Überstellung nach Den Haag forderte der jugoslawische Präsident Koštunica, auch die für <u>die Luftangriffe der NATO</u> Verantwortlichen vor das Haager Tribunal zu laden. (*FAZ,* 22.03.02., « Der Miloševic-Prozess »)

[57] *Der Antrag auf* est également dérivé de *etwas antragen*, mais l'absence de ce verbe transitif dans notre corpus nous empêche de faire l'analyse de ces deux formes.
[58] Nous détaillerons ce point plus loin.

Si l'objet à l'accusatif du verbe *angreifen* devient une expansion par Gprep de *Angriff*, la présence de *auf* – qui alterne dans cet emploi avec *gegen* – n'est pas pour autant expliquée :

(210) Es fielen nur ein paar Bomben, vielleicht für eine nahe Eisenbahnlinie gedacht oder eine Fabrikanlage oder auch nur abgeworfen, weil sie von einem Angriff auf eine größere Stadt übrig waren. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 104)

(211) Spike Jonzes Film Being John Malkovich beginnt gleich mit einem Angriff gegen den Schein, später wird ein Sperrfeuer daraus. (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « Bitte verlassen Sie meinen Kopf »)

Gegen est la seule préposition possible lorsque le sens de *Angriff* est atténué jusqu'à celui de « heftige Kritik ». Mais dans les emplois où ce mot désigne une attaque ou un assaut concrets, les deux prépositions alternent. La différence est que *gegen* « dé-spatialise » la relation au profit de l'expression de l'inimitié, alors que *auf* localise l'attaque sur une cible envisagée comme un point précis, susceptible d'être atteint. Nous reviendrons en détail sur le sémantisme de *auf* l'heure venue.

Nous ferons la même analyse pour l'emploi très particulier de *Anfall* dans l'occurrence suivante :

(212) Der furchtbarste dieser Träume, aus dem ich halb wahnsinnig erwachte, enthielt einen Mordanfall auf meinen Vater. (H. Hesse, *Demian*, p. 40)

Der Anfall ne désigne ici ni une crise (*ein Anfall von Hysterie*), ni une récolte (*der Anfall an Getreide*), mais correspond clairement à *jn anfallen*. La présence de *auf* ne s'explique pas non plus par une possible rection de *Mord*. C'est donc que cette préposition est choisie par la langue pour correspondre à l'emploi de l'accusatif en rection verbale, d'une part parce qu'elle présente son régime comme la cible atteinte violemment par l'action, et d'autre part parce que *auf* est régie par les noms non déverbaux désignant une attaque (*Attentat, Sturm…*) :

(213) Wie jeden Menschen, so fiel auch mich das langsam erwachende Gefühl des Geschlechts als ein Feind und Zerstörer an, als Verbotenes, als Verführung und Sünde. (H. Hesse, *Demian*, p. 57)

En ce qui concerne maintenant le nom *Anschlag*, qui régit également *auf*, on peut se demander s'il correspond à *anschlagen an* ou à *etwas anschlagen*. En (214), le verbe exprime une action involontaire concernant indirectement un objet avec lequel le sujet entre en contact de manière violente et latéralement (*an*) :

(214) […] und als er schließlich, fast wild geworden, mit gesammelter Kraft, ohne Rücksicht sich vorwärtsstieß, hatte er die Richtung falsch gewählt, schlug an den unteren Bettpfosten heftig an, und der brennende Schmerz, den er empfand, belehrte ihn, daß gerade der untere Teil seines Körpers augenblicklich vielleicht der empfindlichste war. (F. Kafka, *Die Verwandlung*, p. 12-13)

Le représenté de *auf* en (215) n'est pas spatial (il n'est pas question de contact vertical). La raison de son emploi est que cette préposition constitue le meilleur moyen pour la langue de restituer dans le domaine nominal la relation exprimée dans le domaine verbal par l'accusatif[59]. De plus, la présence de *auf* s'explique par le fait qu'on est dans le champ lexical de l'agression (*Sturm, Attentat, Feuer auf…*) :

(215) UI […]
Euer schändlicher Anschlag auf mich ist enthüllt.
Auch eure Pläne gegen Dogsborough
Sind aufgedeckt. (B. Brecht, *Der aufhaltsame Aufstieg des Arturo Ui*, p. 97)

(216) Ein Foto zeigte unter Palmen den General Rommel. Deutsche Truppen auf dem Vormarsch zum Suez-Kanal. John Bull angeschlagen, lautete eine Unterschrift. (U. Timm, *Die Entdeckung der Currywurst*, p. 45-46)

Nous avons donc encore affaire à une construction ayant pour correspondant un verbe transitif. C'est aussi le cas de *Jagd auf, Zwang auf,* et *Faszination auf.*

Il n'y a guère de construction verbale *?auf etwas stürmen*[60] dont pourrait être dérivé *der Sturm auf :*

(217) Seit der Nacht, in der die Mauer brach, hadern die Hardliner der SED mit dem Schicksal: Hätte sich der Genosse Schabowski am Abend des 9. November klarer ausgedrückt, wäre der Sturm auf die Mauer unterblieben und die DDR-Regierung in der Lage, sich die Grenzöffnung von Bonn teurer bezahlen zu lassen. (*Der Spiegel*, Nr. 47/ 1999, p. 161)

La différence de sens entre cette dernière construction nominale et la construction transitive illustrée par l'exemple (218) nous paraît trop grande pour que nous puissions proposer une analyse identique à *jn angreifen > der Angriff auf* ou *jemanden zwingen > der Zwang auf :*

(218) An einem Morgen im April wurde das Gebäude gestürmt. Panzer rissen die Hauswände ein und schossen CS-Granaten ins Innere. (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « Die Angst der Revolverhelden »)

En effet, en (217) il y a plus une attaque, une volonté de détruire le mur, qu'une destruction effective comme en (218). *Der Sturm auf* correspond donc plutôt à la construction intransitive de *stürmen*, qui équivaut, en contexte militaire, à *einen Sturmangriff führen.* L'expansion à droite du nom permet de préciser ce vers quoi l'assaut est dirigé.

Nous observerons aussi l'occurrence isolée d'un « Funktionsverbgefüge » issu d'un verbe intransitif. *Zugriff haben auf* est en effet dérivé de *zugreifen* :

---

[59] Nous pensons en effet que *der Anschlag auf* est dérivé de *jn / sich den Kopf anschlagen* (les deux constructions désignent en effet un contact violent) plutôt que de *auf etwas (einen Fuchs) anschlagen* : « viser une cible, mettre en joue ».

[60] Notre corpus et Cosmas I présentent les possibilités *auf etwas einstürmen, zustürmen, losstürmen,* ou bien encore *auf den Platz / auf die Bühne stürmen*, où la préposition n'est pas régie.

(219) Der Folgetag, Freitag, der 26. November, brachte für die CDU eine weitere Hiobsbotschaft: Ihr früherer Generalsekretär, Geißler, versicherte öffentlich, er könne aus eigener Erfahrung bestätigen, dass die CDU über geheime Mittel verfügt habe, und er könne versichern, dass niemand außer dem Parteivorsitzenden Kohl „und der Schatzmeister“, davon gewusst, vor allem aber darauf Zugriff gehabt habe. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 3)

(220) Wir scheuten beide den Weg und ließen das Tütchen auf dem Badelaken liegen. Schließlich nahm ich es, bevor Maria es nehmen wollte. Doch Oskar legte es wieder aufs Laken, damit Maria zugreifen konnte. (G. Grass, *Die Blechtrommel*, p. 331)

Les deux tournures ne sont pas synonymes : le verbe intransitif exprime l'acte de se saisir d'un objet non nommé, tandis que le *Funktionsverbgefüge* exprime la capacité du sujet d'avoir accès à un objet. La préposition est le seul moyen d'expliciter l'objet vers lequel est tendu l'acte de préhension. Pour introduire une expansion à *Zugriff*, seules *zu* et *auf* sont possibles. *Auf* présente l'objet comme immédiatement accessible au sujet ; de plus, cette construction se rattache aisément au champ lexical de la convoitise et de la prise de possession (cf. *der Neid, der Appetit, der Anspruch auf…*) que nous analyserons plus loin.

En résumé, le corpus ne témoigne pas de la possibilité que *auf* puisse être régie par un nom dérivé d'un verbe régissant une autre préposition[61]. Les noms déverbaux présents dans le corpus sont dérivés soit de verbes régissant eux-mêmes *auf*, soit de quelques verbes transitifs, soit – mais le cas est rare – de verbes intransitifs (cf. *zugreifen* ; *Sturm* n'est pas déverbal, mais a pour pendant un verbe intransitif). Dans le premier cas, l'expansion par Gprep correspond à l'objet prépositionnel de verbes transitifs indirects (*die Wirkung auf* < *wirken auf ; die Anspielung auf* < *anspielen auf…*) ; le représenté de l'expansion est donc indirectement concerné par le procès exprimé par le nom déverbal. Dans le deuxième cas (cf. *anfallen, anschlagen*), *auf* figure en rection de noms dérivés de verbes transitifs, qui expriment eux-mêmes une attaque ou une contrainte, ces deux actions s'exerçant sur un objet qui est sa cible immédiate. Il semble que l'emploi de *auf* se soit alors imposé pour évoquer une représentation proche de celle que véhicule l'accusatif du verbe transitif : l'atteinte immédiate et violente de la cible de l'action.

[61] Le seul cas litigieux pourrait être *die Aussicht auf*, qui n'est selon nous pas dérivé de *aussehen nach*, mais de *sehen auf*. La grammaire de G. Helbig et J. Buscha (*op. cit.*, p. 269-270) ne mentionne pas la possibilité qu'un nom régisse une préposition alors que le verbe correspondant en régirait une autre.

B. Rôle sémantique de l'expansion par Gprep comparée à l'expansion par génitif

1. L'expansion au génitif des noms déverbaux

Nous commencerons par distinguer – à l'instar de G. Helbig et J. Buscha – les génitifs des noms simples, de ceux des noms déverbaux :

> Der Genitiv tritt in folgenden syntaktischen Funktionen auf:
> […] (6) als fakultativer Aktant bei (deverbalen bzw. deadjektivischen) Substantiven:
> Wir warten auf den Besuch *des Arztes*.
> Der Reichtum *des Landes* ist sehr groß.
> (7) als freie Angabe bei beliebigen Substantiven
> Der Vater *seines Freundes* besuchte ihn.
> Sie besuchen die Universität *der Hauptstadt*.[62]

Les auteurs de la *Deutsche Grammatik* répertorient ensuite plusieurs types de transformation pouvant aboutir à une expansion par génitif adnominal d'un substantif déverbal. Le cas le plus fréquent est celui où l'objet à l'accusatif devient génitif adnominal :

> Unter einer Nominalisierungstransformation wird das Akkusativobjekt meist zum Genitivattribut, das Dativ- und Genitivobjekt zum Präpositionalattribut, das nicht nur hinter das Genitivattribut tritt, sondern für das auch keine generelle Präposition festgelegt ist […].
> Er schickt seinem Freund das Buch.
> → das Schicken des Buches an seinen Freund.
> Das Nürnberger Tribunal beschuldigte die faschistischen Führer *der Kriegsverbrechen*.
> → das Beschuldigen der faschistischen Führer *wegen der Kriegsverbrechen.*[63]

Il arrive aussi que l'expansion au génitif corresponde au sujet du verbe transitif :

> Anmerkungen :
> (1) Unter einer Nominalisierungstransformation wird nicht nur das Akkusativobjekt, sondern in gleicher Weise auch das Nominativsubjekt zum Genitivattribut :
> Die Behörde untersucht den Fall.
> → die Untersuchung der Behörde
> → die Untersuchung des Falles
> Deshalb entstehen manchmal homonyme Genitivattribute, die beide Interpretationen (als Subjekt oder als Objekt des zugrunde liegenden Satzes) zulassen.
> der Besuch des Freundes
> (a) ← Der Freund hat uns besucht.
> (b) ←Man hat den Freund besucht.

L'accusatif du verbe transitif peut également devenir une expansion par objet prépositionnel parce que le sujet du verbe occupe déjà la place de génitif adnominal :

> (2) Manchmal tritt bei der Nominalisierungstransformation das Akkusativobjekt nicht in das Genitivattribut, sondern in ein präpositionales Attribut (ähnlich dem Dativ- und Genitivobjekt) über, und zwar dann, wenn das (neben dem Akkusativobjekt im Ausgangssatz vorhandene) Nominativsubjekt bei der Nominalisierung zum Genitivattribut wird.
> Der Junge besucht den kranken Freund.
> →der Besuch des Jungen bei dem kranken Freund

---

[62] *Ibid.*, p. 258.
[63] *Ibid.*, p. 260.

(→der Besuch des kranken Freundes durch den Jungen)

Der Arzt fragt den Patienten.
→ die Frage des Arztes an den Patienten

Die Eltern erlauben die Reise.
→ die Erlaubnis der Eltern zu der Reise.[64]

Ces explications laissent penser que l'expansion au génitif des noms issus de verbes transitifs peut désigner indifféremment tantôt le sujet, tantôt l'objet du verbe correspondant. Mais ce que n'expose pas la grammaire précitée est que dans le dernier cas (évoqué sous (2)), les noms qui correspondent à un verbe transitif régissent une préposition (*die Frage an, die Erlaubnis zu*) et que l'apparente alternative entre génitif subjectif et génitif objectif disparaît de ce fait : le génitif adnominal est toujours occupé par le sujet du verbe correspondant, et l'expansion par Gprep par son objet.

C'est également la conclusion à laquelle conduit l'observation de notre corpus : que le verbe correspondant au nom déverbal régissant *auf* régisse lui-même *auf* ou soit transitif, le génitif adnominal renvoie toujours au sujet du verbe correspondant ; l'objet du verbe, qu'il soit à l'accusatif ou introduit par *auf*, figure en expansion nominale par Gprep :

(221) Die allgemeinen Hoffnungen richten sich auf eine Trendwende der amerikanischen Konjunktur, von der positive Auswirkungen auch auf die deutsche Wirtschaft erwartet würden. (*FAZ*, 22.03.02, « Flaute, Delle, Rezession »)

(222) Beantworten Sie die Fragen und lernen Sie dabei die unterschiedlichen Rentenmodelle und zum Teil auch deren Auswirkungen kennen. (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « Der aktuelle Fragebogen »)

(223) Nur eine Woche nach Miloševics Überstellung nach Den Haag forderte der jugoslawische Präsident Koštunica, auch die für die Luftangriffe der NATO Verantwortlichen vor das Haager Tribunal zu laden. (*FAZ*, 22.03.02., « Der Miloševic-Prozess »)

(224) In Europa wächst zudem die Sorge vor einer unilateralen Wendung der Vereinigten Staaten. Auch die Kritik an ihrer Auslegung von Kriegszielen und Kriegsmethoden will nicht verstummen, seit George Bush den Irak, Iran und Nordkorea zur „Achse des Bösen" erklärte und ein Angriff auf den Irak immer wahrscheinlicher wird. (*FAZ*, 22.03.02, « Lehren aus dem 11. September »)

Nous retenons par conséquent que les noms dérivés de verbes transitifs ne régissent pas nécessairement une préposition. Pour la plupart d'entre eux, l'expansion au génitif correspond à l'objet du verbe :

(225) Naturkatastrophen bedienen den Voyeurismus vieler, gerade im Zeitalter der Massenmedien. Für andere, die direkt von den entfesselten Kräften der Natur heimgesucht werden, können sie den Tod, Krankheit oder den Verlust der wirtschaftlichen Existenzgrundlage bedeuten. (*FAZ*, 22.03.02., « Naturkatastrophen »)

[64] G. Helbig, J. Buscha, *loc. cit.*

(226) Die Bewohner des Dorfes Nicolosi am Fuße des Ätna beispielsweise sehen täglich mit den unaufhaltsamen sich vorwärts wälzenden Lavaströmen die konkrete Zerstörung ihrer bisherigen Lebensgrundlagen näherrücken. (*FAZ*, 22.03.02, « Naturkatastrophen »).

Mais il arrive que l'expansion au génitif ait une valeur tantôt subjective, tantôt objective. On comparera :

(227) Die Erwartungen der Eltern, von denen sich jede Generation befreien muß, waren damit, daß diese Eltern im Dritten Reich oder spätestens nach dessen Ende versagt hatten, einfach erledigt. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 161)

(228) Ich hatte Angst, nicht als Erwartung eines schlimmen Ereignisses, sondern als körperliche Befindlichkeit. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 151)

On notera aussi cette expansion étonnante de *Erwartung* par Gprep en *auf* :

(229) Eine Viertelstunde lang saβ er so in dem schwülen Gefühl der Erwartung auf etwas, das nicht kam. Kein Wort, kein einziges erlöste ihn. (S. Zweig, *Brennendes Geheimnis*, p. 98)

Il ne nous paraît pas possible de fournir une explication à cette différence de comportement des noms issus de verbes transitifs (objet désigné par le génitif ou par un Gprep : *die Zerstörung des Gebäudes vs. der Angriff auf das Gebäude*). Toutefois, étant donné que la présence de *auf* en rection de noms issus de verbes transitifs est limitée à ceux qui expriment une influence ou une contrainte (*Sturm, Angriff, Anschlag, Zwang…*), nous supposons que cette construction est calquée sur les noms simples désignant une attaque ou une influence (cf. *das Attentat, der Effekt*) ou bien alors sur des verbes régissant *auf* et qui désignent un choc violent (cf. *einschlagen auf, aufschlagen auf, aufprallen auf*) ou une influence / supériorité (cf. *wirken auf, einwirken auf, einreden auf…*).

2. L'expansion au génitif des noms simples

L'analyse des expansions à droite de substantifs non déverbaux se fait en des termes un peu différents. Elle est assez simple à effectuer pour les noms désignant une action que l'on peut rapporter à un auteur. Si, comme *Antwort, Blick* ou *Sturm*, ils désignent un événement, ou un acte accompli par un être (exprimé ou non), le génitif adnominal désigne encore la source de l'événement. L'expansion par Gprep désigne le point concerné indirectement par le procès, et non plus directement, comme c'est le cas pour les noms issus de verbes transitifs (cf. *Angriff*) :

(230) Die Antwort der Märkte könnte etwa so lauten: „Die Nachrichten aus Euroland sind gut, aber noch nicht gut genug; auf jeden Fall klingen die aus Amerika besser.“ (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « Die Euro-Sorge »)

(231) Die Denkformel von einer irrationalen „Achse des Bösen“ gibt jedoch keine Antwort auf die Ursachen des Terrorismus. (*FAZ*, 22.03.02, « Lehren aus dem 11. September »)

Pour les noms ne désignant pas une action, mais une abstraction, il est difficile de parler d'initiateur et de point d'application de la tension exprimée par le GN d'accueil. En (232), *die Bundesbehörde* n'est pas l'initiateur du droit, mais son point d'ancrage, l'élément auquel se rapporte le nom d'accueil :

(232) Das Recht der Bundesbehörde auf die Kontrolle von lizensierten Waffenhändlern wurde massiv eingeschränkt und deren Verpflichtung, über den Verkauf von Waffen Buch zu führen, stark gelockert. (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « Die Angst der Revolverhelden »)

De même en (233), *die zivilisierte Menschheit* ne provoque pas, n'initie pas la faim, mais est son point d'ancrage passif :

(233) Der Kulturhunger der zivilisierten Menschheit ist gewaltig, die Perversität, die in dieser Tatsache zu suchen ist, weltweit. (Th. Bernhard, *Alte Meister*, p. 182-183)

Traditionnellement, le génitif adnominal est ici qualifié de « possessif »[65] (cf. *die Bundesbehörde hat ein Recht auf Kontrolle, die zivilisierte Menschheit hat Hunger (auf Kultur)*). De son côté, l'expansion par Gprep continue de désigner le point d'aboutissement indirect du sémantisme du GN d'accueil. En (232), *die Kontrolle von lizensierten Waffenhändlern* figure l'objet indirectement concerné par *das Recht*, et en (234), *Kartoffeln* est ce sur quoi porte la sensation de faim :

(234) „Weißt du, worauf ich als Kind immer Hunger hatte?“
„Mein Gott“, sagte er ängstlich, „auf was?“
„Auf Kartoffeln“, sagte ich. (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 181)

Il existe cependant d'autres types de noms, comme *Chance* ou *Möglichkeit*, pour lesquels le génitif postposé renvoie soit à l'être qui bénéficie de la chance ou de la possibilité (le nom d'accueil figure plutôt au pluriel), auquel cas nous sommes encore dans une relation de *genitivus possessivus* :

die künstlerischen Möglichkeiten des Kindes sind groß.
die Chancen des Sportlers stehen gut.

[65] G. Helbig, J. Buscha, *op. cit.*, p. 497. Le *genitivus possessivus* (« Haben-Verhältnis ») est illustré par l'exemple « das Haus meines Vaters > Mein Vater hat ein Haus ».

soit à ce qui est considéré comme une chance ou une possibilité, et on est alors dans le cas du *genitivus definitivus*[66]. L'expansion par génitif de *Chance* et *Möglichkeit* renvoie à une structure attributive, ce qui n'est pas le cas pour le génitif adnominal de *Recht* et de *Hunger*. Ainsi, la séquence soulignée en (235) est équivalente à *Geld verdienen ist möglich* (« Genitiv des Eigenschaftsträgers »[67]) ou à *Geld verdienen ist möglich* (*genitivus definitivus*) :

(235) Und so hatte er damals mit ganz besonderem Feuer zu arbeiten angefangen und war fast über Nacht aus einem kleinen Kommis ein Reisender geworden, der natürlich ganz andere Möglichkeiten des Geldverdienens hatte, […]. (F. Kafka, *Die Verwandlung*, p. 30-31)

En (236), le génitif adnominal exprime clairement un « Sein-Verhältnis » :

(236) Längeres Warten wirkt sich erzieherisch aus. Es kann aber auch längeres Warten den Wartenden dazu verführen, die zu erwartende Begrüßungsszene so ins Detail gehend auszumalen, daß dem Erwarteten jede Chance einer geglückten Überraschung genommen wird. Jan überraschte mich dennoch. (G. Grass, *Die Blechtrommel*, p. 260)

En revanche, en (237) on a un *genitivus possessivus*, car on peut faire commuter le GN au génitif avec le Grel suivant : *die Chancen, die ihre Verteidigung haben kann* :

(237) Hatte sie sich deswegen im Prozeß um Kopf und Kragen geredet? Weil sie das Buch der Tochter wie auch die Anklage nicht hatte lesen, die Chancen ihrer Verteidigung nicht hatte sehen und sich nicht entsprechend hatte vorbereiten können? (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 127)

Soulignons que le type de construction illustré par (238) est impossible pour *Recht* :

(238) Die Anerkennung des Rechts auf Selbstverteidigung wird schon deswegen gebraucht, um die unsicheren Kantonisten in der Koalition bei der Stange zu halten; denn die wollen ihre Mitwirkung bei der „internationalen Gemeinschaft" rückversichern und nicht allein auf Geheiß Amerikas handeln. (*FAZ*, 22. 03. 02, « Im Strom der Weltpolitik »)

Pour résumer, nous notons que la distribution de l'expansion par génitif et par Gprep en *auf* ne se fait pas selon les mêmes critères selon que la base du GN d'accueil est *Recht*, *Blick*, *Antwort* ou un nom déverbal d'une part, et *Möglichkeit* ou *Chance* de l'autre.

- Les noms régissant *auf* de la première série accueillent un génitif subjectif pour ceux d'entre eux qui sont déverbaux (*Angriff*, *Anschlag*, *Auswirkung*, *Verdacht*, *Zwang*, *etc*..)

[66] Ce représenté du génitif adnominal, aussi nommé « Sein-Verhältnis », est illustré par l'exemple « die Pflicht der Dankbarkeit > die Dankbarkeit ist eine Pflicht ». Cf. G. Helbig, J. Buscha, *loc. cit.*

[67] *Ibid*., p. 498. Cet emploi du génitif adnominal exprime une relation « d'essence » (« Sein-Verhältnis »), et renvoie à une structure attributive avec un adjectif attribut. L'exemple donné est : « die Größe des Zimmers (von 20 m²) > Das Zimmer ist (20m²) groß »

ou qui désignent une action et auxquels correspond un verbe (*Antwort, Blick, Sturm…* mais aussi *Attentat*).

- Pour la majorité des noms régissant *auf* non déverbaux (cf. *Recht, Appetit, Effekt…*), le génitif est possessif (« Haben-Verhältnis ») : il désigne le siège ou la source de l'action, du sentiment, de l'état désigné par le GN d'accueil. L'expansion par Gprep en *auf* désigne soit l'objet directement atteint par l'action exprimée par les noms issus de verbes transitifs (cf. *der Angriff auf den Irak*), soit l'objet indirectement atteint par l'action exprimée par les noms issus de verbes régissant *auf* (*die Wirkung, der Bezug, die Anspielung auf …*), soit enfin l'objet concerné par le représenté du GN d'accueil, et qui n'est pas son siège (*das Recht auf Asyl, die Wut auf Beate*). Dans les lexies, l'expansion par génitif est par définition improbable (cf. *Feuer auf, ein Hoch auf, ein Auge haben auf*). On notera aussi que le corpus comprend peu d'occurrences des deux types d'expansion dans le même énoncé, mais pourtant rien ne s'y oppose (cf. *Rosis Neid auf ihre Freundin, der Hunger des Kindes auf Kartoffeln, Kohls Monopol auf die Vereinigung*).
- Pour d'autres noms, parmi lesquels *Möglichkeit, Chance*, le génitif peut être *possessivus* ou *definitivus.* Ce cas est bien plus rare que le précédent. L'expansion par Gprep en *auf* n'exprime qu'une relation d'« essence » (« Sein-Verhältnis » et non plus « Haben-Verhältnis »), avec une nuance de sens par rapport au génitif adnominal. On rapprochera en effet (235) et (236) des deux occurrences ci-dessous :

(239) FOCUS: Gibt es auch nach Ablauf der Gewährleistungsfrist noch <u>Möglichkeiten auf Abhilfe oder Schadenersatz</u> ? (*Focus*, Nr. 50/ 1999, p. 134)

(240) Er verweist auf verbesserte ökonomische Rahmenbedingungen und die damit verbundenen guten <u>Chancen auf einen reibungslosen Wechsel</u> von einer exportgetriebenen Konjunkturbelebung hin zu einem vom Konsum getragenen Aufschwung. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 40)

On voit bien ici que ces deux tournures sont elles aussi paraphrasables par une structure attributive exprimant un « Sein-Verhältnis » (*die Abhilfe oder der Schadenersatz sind möglich / Möglichkeiten ; der reibungslose Wechsel ist eine Chance*), mais la présence de *auf* engendre que le GN membre est conçu comme futur et virtuel. Appartient aussi à ce groupe *die Allegorie*, qui peut se construire avec le génitif ou avec *auf*, sans que la différence réside alors dans une opposition réalité / virtualité. Pour ces quelques spécimens, *auf* n'est pas vraiment régie par le nom d'accueil, puisque le génitif adnominal est possible. Mais puisque le représenté de *auf* est très abstrait et qu'il n'est pas déductible sans considération du support d'avant, on n'est pas non plus dans la circonstance. Il s'agit plutôt d'une sorte de rection facultative.

II. LES REPRÉSENTÉS DE AUF RÉGIE PAR DES NOMS

La rection nominale de *auf* ne s'opère qu'en association avec l'accusatif, ce qui entraîne que la tension dynamique est présente dans tous les emplois de *auf* régie par des noms. Nous ne retrouvons donc pas le représenté 'coïncidence non issue d'une tension dynamique' dégagé pour la rection verbale (cf. *ruhen auf, lasten auf...*), mais observons les autres représentés mis en lumière pour l'objet prépositionnel : 'tension aboutissant à une coïncidence', 'tension vers une coïncidence avec un objet réel', 'tension vers une coïncidence avec un objet virtuel'. Que la coïncidence soit recherchée ou effective, et que l'objet visé soit réel ou virtuel dépend en grande partie du représenté du support d'avant. Cette « coïncidence » prendra diverses formes selon les contextes ('contact' en contexte spatial, possibilité d'une « mise en présence » de deux objets en contexte abstrait, *etc.*).

A. Tension aboutissant à une coïncidence

1. Relation spatiale : champ lexical de l'attaque

Le corpus présente une importante série de noms régissant *auf* qui ont trait à l'agression. Elle comporte des noms déverbaux : *Anfall, Angriff, Anschlag,* et quelques noms simples : *Attentat, Feuer.*

(241) Der furchtbarste dieser Träume, aus dem ich halb wahnsinnig erwachte, enthielt einen Mordanfall auf meinen Vater. (H. Hesse, *Demian*, p. 40)

(242) Auch die Kritik an ihrer Auslegung von Kriegszielen und Kriegsmethoden will nicht verstummen, seit George Bush den Irak, Iran und Nordkorea zur „Achse des Bösen" erklärte und ein Angriff auf den Irak immer wahrscheinlicher wird.

(243) UI […] Euer schändlicher Anschlag auf mich ist enthüllt. (B. Brecht, *Der aufhaltsame Aufstieg des Arturo Ui*, p. 97)

(244) Seit den Selbstmordattentaten auf das World Trade Center und den in diversen Fernsehbildern dokumentierten Reaktionen radikaler Palästinenser und anderer Fanatiker scheint die ohnehin tiefe Kluft zwischen Moslems und westlicher Welt schier unüberwindlich. (*FAZ*, 22.03.02, « Der Islam »)

(245) Er ging inzwischen sogar so weit, „Feuer frei auf jene zu fordern, die sich der Verfassung in den Weg stellten." (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 8)

Tous les termes régissants de cette série désignent une action violente et impliquent pour auteur de cette action un être animé, qui porte atteinte à un objet, animé ou non. Le terme régi par *auf* est présenté comme subissant un contact violent avec l'auteur de l'agression. Dans ce champ lexical, *auf* alterne avec *gegen*, qui est régie par de nombreux noms désignant eux

aussi une agression : *Kampf, Terror, Übergriff, Feldzug, Einsatz, Verbrechen* et *Attacke.* Certains de ces noms peuvent même régir l'une ou l'autre préposition : *der Angriff auf / gegen, die Attacke auf / gegen*[68].

La différence d'emploi de ces deux prépositions s'explique assez facilement. En premier lieu, on constate que si les termes régissant *auf* désignent des actes d'hostilité violents, ceux qui régissent *gegen* désignent davantage des attitudes hostiles :

(246) Terror gegen Touristen – Bin Ladens deutsches Netzwerk.[69]

(247) Die nächste Haltestelle in Amerikas Feldzug gegen den Terrorismus ist der Irak. (*FAZ*, 22.03.02, « Im Sommer nach Bagdad »)

(248) Nicht zuletzt deshalb hat die Bundesregierung deutlich gemacht, daß die Bundeswehr für Einsätze gegen den Irak nicht zur Verfügung steht. (*FAZ*, 22.03.02 « Lehren aus dem 11. September »)

Avec *gegen*, il n'y a pas nécessairement de contact tangible entre l'auteur de l'attaque et l'objet. On remarque ainsi en (249) que le terrorisme est la cible d'un combat qui se fait non pas par les armes, mais par la parole diplomatique :

(249) Neben den Kampfhandlungen in Afghanistan führen die USA und ihre Verbündeten weiter einen weltweiten Kampf gegen den Terrorismus auf diplomatischer Ebene. (*FAZ*, 22.03.02, « Feldzug gegen den Terrorismus »)

En (250), la lutte contre les apparences s'effectue par l'expression artistique, et plus précisément cinématographique :

(250) Spike Jonzes Film Being John Malkovich beginnt gleich mit einem Angriff gegen den Schein, später wird ein Sperrfeuer daraus. (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « Bitte verlassen Sie meinen Kopf »)

La différence entre *gegen* et *auf* tient aussi dans une très large mesure au représenté du support d'après. On voit bien que les GN régis par *auf* désignent des objets (animés ou non) qui ont une consistance tangible leur permettant de subir l'impact physique de l'agression. Les GN régis par *gegen* quant à eux désignent volontiers des abstractions (cf. *Menschlichkeit*, et *Heiligtümer* qui renvoie ici à la valeur symbolique des deux tours comme matérialisation du libéralisme) :

(251) Zum ersten Mal muß sich ein ehemaliger Staatspräsident vor dem internationalen Tribunal verantworten. Die Anklage lautet auf Kriegsverbrechen und Verbrechen gegen die Menschlichkeit. (*FAZ*, 22.03.02, « Der Miloševic-Prozess »)

(252) Zugespitzt gesagt: Bei den brutalen Angriffen auf die Türme des World Trade Center handelte es sich zugleich um ortsverschobene Symptome eines innerislamischen Kulturkampfes, denn sie waren zugleich als Attacke gegen die „Heiligtümer" der eigenen korrupten Eliten gemeint. (*FAZ*, 22.03.02 « Lehren aus dem 11. September »)

[68] Le corpus ne comprend que *Attacke gegen.*

À première vue, l'exemple ci-dessous n'entre pas dans le cadre de cette explication, puisque la cible de *Übergriff* est un être en chair et en os :

(253) Zu Zeiten des britischen Mandats über Palästina, das bis 1947 währte, kam es immer wieder zu Aufständen der arabischen Seite sowie zu terroristischen Übergriffen radikaler jüdischer Organisationen gegen Engländer und Palästinenser. (*FAZ*, 22.03.02, « Krisenherd Nahost »)

Mais en fait, *der Angriff auf* et *der Übergriff gegen* ne sont pas totalement synonymes. Si la première tournure désigne effectivement un assaut matériel, la seconde renvoie plus aux dommages causés aux intérêts des personnes, qu'à l'agression de ces personnes elles-mêmes. L'objet introduit par *gegen* est donc bien envisagé de manière dématérialisée, puisqu'il s'agit de tout ce qui la concerne, de son champ d'activité.

Cette analyse nous amène à la conclusion que le trait différentiel essentiel pour *auf vs. gegen* est la possibilité d'un contact physique dans l'agression. On retrouve donc bien le représenté 'coïncidence' (ici sous la forme concrète d'un 'contact') vu maintes fois dans l'étude de *auf*.

2. Relation abstraite : champ lexical de l'influence

Un autre champ lexical bien représenté pour les noms régissant *auf* est celui de l''influence'. Il est lié au précédent par l'idée qu'un sujet fait sentir sa supériorité à un objet. Il comprend plus de *Funktionsverbgefüge* que de noms simples. L'objet de *Eindruck (machen), Faszination (haben), Zwang auf* renvoie à un être animé ; ces noms désignent une influence psychologique ; l'objet de *Druck ausüben, Effekt (haben), Einfluss (haben / ausüben / nehmen)* désigne un être animé ou inanimé. En fonction du contexte, les constructions désignent soit une influence, soit plutôt une pression psychologique :

(254) Aber unter geschickter Stärkung und Ausnutzung des Drucks, den die öffentliche Meinung auf Washington ausübte, brachte Briand Kellogg im Juni dazu, informellen Verhandlungen zuzustimmen. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 12)

(255) Als wir zusammen im Wagen saßen, fing Beate an: „Rosi, du hast aber auf diesen Ernst Schröder großen Eindruck gemacht. Mein Kompliment!" (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 77)

(256) Das Management müsse sich neutral verhalten und dürfe keinen Einfluss auf die Zusammensetzung der Hauptversammlung nehmen, da es „sonst indirekt auch über seine eigenen Kontrolleure bestimmt". (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 30)

(257) Faszination haben die glühenden Lavaströme und die gewaltigen Tromben der Tornados auf den Menschen jedoch nur aus der Distanz. (*FAZ*, 22.03.02, « Naturkatastrophen »)

---

[69] Titre du *Spiegel* Nr. 17/ 22.04.02.

(258) Dies wiederum hat Rückkoppelungseffekte auf die Stimmung am Devisenmarkt. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 39)

Excepté *Effekt*, ces noms sont dérivés de verbes d'action[70], cette action impliquant un auteur. Tous ces noms – même non dérivés – sont syncatégorématiques. L'expansion par Gprep désigne l'objet qui subit l'action d'un être / objet qui lui est supérieur en puissance.

La présence de *auf* en rection de *Zwang* peut étonner, puisque le verbe trivalent *zwingen* accueille un objet à l'accusatif et un objet prépositionnel introduit par *zu*. *Der Zwang* ne pouvant naturellement pas accueillir d'expansion à l'accusatif, l'objet (animé ou non) qui subit la contrainte est introduit par la préposition *auf :*

(259) UI […] Kein Zwang auf Cicero!
Die Stadt hat völlige Freiheit, mich zu wählen! – (B. Brecht, *Der aufhaltsame Aufstieg des Arturo Ui*, p. 120)

(260) Unter anderem träumte ich oft, daß Kromer mich mißhandelte, daß er mich anspie und auf mir kniete, und, was schlimmer war, daß er mich zu schweren Verbrechen verführte – vielmehr nicht verführte, sondern einfach durch seinen mächtigen Einfluß zwang. (H. Hesse, *Demian*, p. 40)

On peut supposer que *auf* est choisie parce qu'elle envisage l'expansion comme le point sur lequel s'exerce directement l'action exprimée par le nom déverbal, et qui figure dans la sphère accessible au sujet[71]. Entre aussi très certainement en ligne de compte l'imitation de constructions dérivées de verbes régissant *auf* (*Eindruck, Wirkung, Einfluss, Druck auf…*). En revanche, l'objet prépositionnel de *zwingen* reste exprimé avec *Zwang* par une expansion à base *zu*, cette dernière préposition présentant l'objet comme le but ultime et lointain, la finalité de l'action désignée par le support d'avant (et non pas comme la cible qu'elle atteint de manière immédiate) :

(261) Es ist eine komplizierte und grausame Geschichte, dieses fleischliche Verlangen, für nicht monogame Männer wahrscheinlich eine ständige Tortur, für monogame wie mich ein ständiger Zwang zur latenten Unhöflichkeit, die meisten Frauen sind irgendwie gekränkt, wenn sie das, was ihnen als Eros bekannt ist, nicht spüren. (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 202)

Régie par *Druck*, *zu* marque également le but visé par l'action désignée par le nom :

(262) Doch der Druck zur Einigung auf einen Kompromiss lastet auf allen Beteiligten. Kommt es nicht zu einer Einigung über den Ausstieg mit 60, froht die IG Metall mit einer harten Lohnrunde. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 27).

Il est intéressant de comparer cet emploi quasi systématique de *auf* après les noms d'« influence » avec celui de *über*, cette dernière préposition étant régie par de nombreux noms désignant la puissance ou la supériorité d'un sujet implicite (cf. *Herrschaft*, *Kontrolle*, *Macht*, *Sieg*) :

[70] *Druck* est plutôt la base de dérivation de *drücken*.

(263) Was einst Franz Kromer gewesen war, das stak nun in mir selber. Und damit gewann auch von außen her die „andere Welt“ wieder Macht über mich. (H. Hesse, *Demian*, p. 58)

(264) Zu Zeiten des britischen Mandats über Palästina, das bis 1947 währte, kam es immer wieder zu Aufständen der arabischen Seite sowie zu terroristischen Übergriffen radikaler jüdischer Organisationen gegen Engländer und Palästinenser. (*FAZ*, 22.03.02, « Krisenherd Nahost »)

(265) Dem privaten Kontrollverlust folgt dann in der Regel ein weiterer: der über die eigene Öffentlichkeitsarbeit. (*FAZ*, 22.03.02, « Leute »)

(266) Der Sieg über Frankreich wurde gefeiert, es wurde geflaggt, Marschmusik gespielt, Blumen wurden auf die Siegesallee in Berlin gestreut, der Führer nahm mit seinen kornblumenblauen Augen die Parade ab, aber der Kommentator des Reichssenders in Königsberg kniete in der Toilette und kotzte. (U. Timm, *Die Entdeckung der Currywurst*, p. 52)

(267) Aus irgendeinem Grunde verlor er plötzlich die Herrschaft über das Motorrad, er rutschte und schmetterte mit der Maschine zu Boden. (A. Andersch, *Die Kirschen der Freiheit*, p. 34)

Ces noms fonctionnent dans des locutions comparables à celles où apparaît *auf* (cf. *die Kontrolle / Herrschaft über etwas verlieren, die Herrschaft / Macht über jn ausüben*). La différence entre les exemples (263-267) et ceux du groupe précédent (*Einfluss etc.*) est que les noms régissant *über* désignent une supériorité plus totale et plus durable que ceux qui régissent *auf*. Cette différence est celle qui sépare l'influence et le pouvoir. Cela veut dire que le rapport entre le sujet implicite et l'objet est différent dans les deux cas : avec *Einfluss, Effekt, Zwang…,* le représenté de l'expansion subit momentanément une influence ou une pression qui le fait penser ou agir dans un certain sens. Cette influence peut être agréable et consentie (cf. *großer Eindruck, Faszination*). Le comportement de la personne concernée par cette influence (le support d'après de *auf*) dépend du sujet de *ausüben, machen…* : il est associé par un lien nécessaire à celui du sujet. De plus, l'action exprimée par le nom (*Zwang, Eindruck, Effekt…*) joue le rôle d'une impulsion donnée à l'objet pour qu'il agisse dans un certain sens (représenté 'consécution'). Ces emplois de *auf* sont sans doute rendus possibles ici également par l'idée de pesanteur impliquée par le support d'avant (cf. *Druck, Eindruck…*), le passage de l'influence à la « pression » psychologique étant facilement franchissable.

Le terme régissant *über* renvoie à la position supérieure du sujet sur l'axe de la hiérarchie sociale ou d'après la puissance matérielle : *Sieg, Macht, Kontrolle, Herrschaft* désignent la souveraineté d'un être sur un autre, c'est-à-dire une position plus durable que ce qu'expriment *Einfluss, Effekt, Druck…* Cette hégémonie est souvent officielle et met dans ce cas en rapport des éléments occupant des rangs différents au sein d'une hiérarchie. Le sujet implicite

[71] Nous parlons de sujet pour les noms – déverbaux ou non – qui impliquent un scénario mettant en scène un sujet non exprimé et un objet désigné par l'expansion par Gprep. Cf. *der Zwang, mais aussi der Kampf, die*

n'influence pas, mais contrôle, maîtrise totalement l'objet, qui est rarement consentant et qui subit totalement son joug. La supériorité du « sujet » sur l'objet est plus totale avec *über* qu'avec *auf*, cette « totalité » ayant déjà été observée dans les emplois spatiaux concrets de ces deux prépositions (idée de position couvrante, ou de contact de la cible avec plusieurs points du site avec *über vs.* coïncidence parfaite d'une cible avec un site conçu comme un support et comme un point pour *auf*).

Nous relevons pour cet emploi de *auf* deux traits contextuels qui réapparaissent fréquemment : 'impulsion ou consécution' et 'pesanteur', qui sont des manifestations de la 'coïncidence'.

B. Tension vers une coïncidence avec un objet réel

Un deuxième ensemble est formé des emplois de *auf* régie où la 'coïncidence' n'est pas effective : le support d'avant ne désigne ni une coïncidence, ni un contact, mais la recherche d'une « rencontre » avec un objet. Le terme régissant peut désigner une action (assaut), une perception, un objet tangible (poème, impôts…) ou non (sentiments, droit …), mais dans tous les cas de figure, le GN figurant l'expansion, qu'il soit concret ou abstrait, est présenté comme réel.

1. Mouvement spatial visant la coïncidence avec un point

Jagd, Sturm, Ansturm et *Run* désignent la course d'un sujet. Avec une expansion introduite par *auf*, ces noms désignent une course ayant pour cible un objet convoité. Ils ne sont pas très éloignés du groupe d'emplois désignant une agression (cf. *Angriff, Attentat*…), mais la différence est que *Jagd, Ansturm, Sturm* et *Run* n'impliquent pas un contact. En conséquence, *auf* ne désigne pas une coïncidence effective, mais une tension vers une coïncidence :

(268) Hätte sich der Genosse Schabowski am Abend des 9. November klarer ausgedrückt, wäre der Sturm auf die Mauer unterblieben und die DDR-Regierung in der Lage, sich die Grenzöffnung von Bonn teurer bezahlen zu lassen. (*Der Spiegel*, Nr. 47/ 1999, p. 161)

(269) Die erste Bewährungsprobe bestand der Markt Mitte November, als es trotz der Fälligkeit zahlreicher Daewoo-Anleihen keinen Ansturm der Gläubiger auf den Markt gab. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 40)

(270) Beweist der Fall Baumann jetzt, dass Ihr alter Trainer Thomas Springstein damals doch recht hatte, als er eine Hexensjagd auf ostdeutsche Athleten unterstellte? (*Focus*, Nr. 50/ 1999, p. 44)

(271) „Harry Potter“ und „Der Herr der Ringe“ sorgten, als sie anliefen, beide für einen Run auf die Kinos und volle Säle in den Erstaufführungen um Mitternacht. (*FAZ*, 22.03.02, « Harry, Hobbit & Co. »)

L’objet de *jagen* peut devenir dans la construction nominale soit l’élément déterminant d’un lexème composé, soit une expansion à droite introduite par *auf* ou par *nach* :

(272) Gleich einem Vagabund jagt mich der Gram. (E. Lasker-Schüler, « Morituri », *Die Gedichte*, p. 54)

(273) In den Vereinigten Staaten gibt es 190 Millionen Gewehre, Pistolen und Revolver, die über ein Drittel aller Haushalte verteilt sind. Ein gutes Dutzend steht im Schrank von Norm Hall: das Mossberg-Gewehr für die Hirschjagd; etwas Kleinkalibriges für die Vogeljagd; […]. (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000 « Die Angst der Revolverhelden »)

(274) Beweist der Fall Baumann jetzt, dass Ihr alter Trainer Thomas Springstein damals doch recht hatte, als er eine Hexensjagd auf ostdeutsche Athleten unterstellte? (*Focus*, Nr. 50/ 1999, p. 44)

En fait, *die Jagd auf* correspond autant à *ein Tier jagen* qu’à *auf ein Tier jagen*. La présence de *auf* ou *nach* après le verbe rend l’objet de la chasse virtuel : l’animal est convoité, mais non tué. En revanche, l’accusatif direct implique la réussite de l’entreprise : la proie est atteinte. Mais en ce qui concerne l’expansion nominale, l’impossibilité de l’emploi de l’accusatif direct fait disparaître la distinction entre plusieurs degrés de concernement de l’objet de la chasse : *die Jagd auf Hasen* ne précise pas si les lièvres sont attrapés ou simplement recherchés.

La distribution de *auf* et *nach* après *Jagd* est fonction du représenté du GN membre de l’expansion : après *auf* on a un être vivant, animal ou humain, alors qu’après *nach* on trouve un objet non animé qui peut être matériel (*Geld*) ou immatériel (*Glück*) :

(275) Jeder kennt die Fabel: einem armen italienischen Arbeiter wird sein Fahrrad gestohlen, und die Jagd darnach, es wiederzuerlangen, endet bei einem armseligen, mißglückenden Versuch des Bestohlenen, sein soziales Problem dadurch zu lösen, daß er selbst ein Fahrrad stiehlt. (A. Andersch, *Die Kirschen der Freiheit*, p. 107)

Le régime de *auf* est présenté comme la cible précise, réelle, tangible, que le sujet cherche à atteindre, alors que celui de *nach* désigne un bien convoité, objet d’une quête dont la réussite n’est pas garantie. Nous retrouvons ici l’opposition entre *auf* et *nach* que nous avons déjà observée dans la rection des verbes de désir (cf. *hoffen auf vs. sich sehnen nach*) : *auf* va de pair avec la désignation d’un objet accessible, susceptible d’être atteint, alors que *nach* est employée lorsque l’objet convoité est moins matériel. Nous proposons de décrire le représenté de *auf* dans cet emploi par la formule ‘tension vers une coïncidence probable’.

Ce représenté est également présent lorsque *auf* est régie par les autres noms de cette série : *Run, Sturm* et *Ansturm auf* désignent des mouvements dans l'espace dirigés vers un point précis que le sujet implicite est certain de rencontrer à la fin de son parcours. Nous sommes là dans un cas de figure similaire aux verbes à particule *zu-* (*auf etwas zugehen…*). Le sujet se dirige vers la coïncidence quasiment certaine avec un objet.

2. Le support d'après est la cible réelle d'une tension abstraite

a. Perception visuelle d'un point

Quelques rares noms désignent non pas un mouvement dans l'espace, mais une activité de perception partant d'un sujet implicite, et dirigée vers un point précis : *ein Auge auf etwas haben, das Fenster auf.* On peut difficilement parler ici de coïncidence, et pourtant il y a bien mise en présence d'un sujet implicite avec un objet réel, par l'intermédiaire de la perception visuelle :

(276) Der Schaffner verkaufte, lochte und kontrollierte die Fahrscheine, rief die Stationen aus, signalisierte die Abfahrten, hatte ein Auge auf die Kinder, die sich auf den Plattformen drängten, schimpfte mit den Fahrgästen, die auf- und absprangen, und verwehrte den Zutritt, wenn der Wagen voll war. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 168)

Comme nous l'avons déjà vu, l'expansion à droite de *Fenster* ajoute au représenté de ce nom une dimension anthropocentrique et fonctionnelle : la fenêtre est envisagée du point de vue de l'être animé qui regarde à travers elle et voit un paysage particulier. Il est donc moins question de la fenêtre en tant que telle que de la vue qu'on a quand on se place devant elle :

(277) Er sah die Frau von gestern wieder, diesmal trug sie schwarze Seidenstrümpfe. Ein Unteroffizier kam, sprach sie an. Sie ging mit ihm über die Straße, verschwand aus seinem Blickfeld. Wenig später erschien die Frau an einem der gegenüberliegenden Fenster. (U. Timm, *Die Entdeckung der Currywurst*, p. 72)

(278) PROFESSOR ROBERT
Ich habe ja immer gesagt
nicht in der Inneren Stadt wohnen
die Fenster auf den Heldenplatz
das ist ja Wahnsinn (Th. Bernhard, *Heldenplatz*, p. 137)

Cette tournure est vraisemblablement imitée des constructions comportant un terme régissant désignant une perception visuelle et un Gprep en *auf* (cf. *der Blick auf*). Lorsque la relation entre le GN régissant et l'expansion implique un mouvement directif effectué physiquement par un être humain, on trouve *zu* ou *nach* :

(279) Als sich die Tür zur „Pistolenhalle" öffnet, wird klar, dass eine solche Tour eigentlich unsinnig ist. Der Lärm stampfender Maschinen schluckt Toms fachgerechte Ausführungen. (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « Die Angst der Revolverhelden »)

(280) Vertraut wurde er bald auch mit Sophie, die wenige Straßen weiter wohnte und mit der ich daher den Weg zum Schwimmbad gemeinsam hatte. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 72-73)

(281) Dort hatte ich mich an einem Montag im Oktober auf dem Weg von der Schule nach Hause übergeben. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 5)

(282) Noch auf dem Bahnsteig, bevor ich endlich im Zug nach Frankfurt saß, hatte ich Angst, es würde mir plötzlich eine Hand auf die Schulter gelegt und jemand würde mich mit höflicher Stimme von hinten fragen: „Gestehen Sie?“ Ich hätte alles gestanden. (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 135)

Ces constructions font vraisemblablement l'économie d'une tournure verbale, qu'on pourrait reconstituer comme suit : *das Fenster geht auf den Heldenplatz, die Tür führt zur Pistolenhalle, der Weg führt zum Schwimmbad / nach Hause, der Zug fährt nach Frankfurt.* Nous notons que la tournure *gehen auf* ne semble fonctionner que pour *Fenster* et *Blick*, c'est-à-dire pour des noms impliquant une perception visuelle.

b. Tension de la concentration ou de l'attention vers un point réel

Avec quelques noms, *auf* véhicule un représenté plus simple, que nous avons observé lors de l'étude des verbes. Ces noms expriment la concentration et l'attention du sujet. Leur liste pourrait être complétée par des noms déverbaux (cf. *Hinblick, Anspielung, Bezug, Fixierung…*), dérivés de complexes (cf. *Fingerzeig*), ou de la même famille que des verbes déjà étudiés (*Verweis, Hinweis…*). Nous ne présenterons ici que *Rücksicht*, qui n'a pas le même sens que *zurücksehen auf*, ainsi que *Fokus* :

(283) Aus Deinen ihretwegen scheinbar besorgten Reden sprach gänzlich unverdeckt nur die Rücksicht auf Deine Geschäfte. Du betrogst die Frau noch ehe Du sie gewonnen hast. (F. Kafka, *Das Schloss*, p. 197)

(284) Esser: Das nationale Pathos können wir im Moment wirklich nicht brauchen. Das passt nicht in unsere Zeit, das passt vor allem nicht zu der Strategie von Mannesmann. Wir bauen ein paneuropäisches Unternehmen mit dem Fokus auf Kunden und Märkte – und wir kämpfen derzeit um das Vertrauen der internationalen Anleger. (*Der Spiegel*, Nr. 47/ 1999, p. 122)

Ce type d'emploi est quasiment identique au précédent (*Auge, Fenster…*), à la différence près qu'il ne s'agit pas ici d'une perception visuelle, mais d'une concentration intellectuelle. *Auf* présente le GN membre comme le point de mire vers lequel est tendue toute l'attention du sujet. Il désigne un objet réel, présent, qui figure l'objectif de la tension abstraite désignée par le support d'avant de *auf*. Avec *Fokus auf*, nous retrouvons également l'idée que le support d'après fait l'objet d'une attention particulière, qu'il est privilégié par rapport à d'autres

(cf. *zeigen auf, sehen auf*). La perception ou l'attention coïncident à la fin de leur course avec leur objectif.

c. Auf présente le support d'après comme le domaine d'application d'un droit

Avec des noms désignant un droit, *auf* présente son support d'après comme le domaine d'application de ce droit. L'expansion désigne l'objet réel dont le sujet peut revendiquer la possession légale : cet objet est le plus souvent un bien immatériel pour *Recht* et *Anrecht*, et un bien matériel pour *Monopol* et *Copyright*. Nous notons que *auf* est très souvent régie par des noms désignant une prise de possession (sauvage : *Attentat, Sturm*) ou une envie de posséder ou d'ingérer quelque chose (*Anspruch, Hunger, Appetit*). L'explication de la présence de *auf* après les noms que nous étudions ici réside dans le fait que nous sommes toujours dans le champ lexical de la revendication d'un bien, cette fois-ci légale : *Anrecht, Monopol*. Cette affinité entre *auf* et l'idée de possession, qui – étrangement – reviendra avec la particule verbale[72], n'est guère explicable, sauf éventuellement par les idées de 'supériorité' et de 'recherche d'un contact'.

(285) Die Anerkennung des Rechts auf Selbstverteidigung wird schon deswegen gebraucht, um die unsicheren Kantonisten in der Koalition bei der Stange zu halten; […]. (*FAZ*, 22. 03. 02, « Im Strom der Weltpolitik »)

(286) „Gibt es nicht überaus vorlaute Hähne, die zur Zeit und Unzeit krähen? Da nimmt er uns den Namen von den Lippen, dir und mir, und glaubt wohl noch, der Eitle, ein besonderes Anrecht auf ihn zu besitzen. Lassen wir ihn!" (Th . Mann, *Mario und der Zauberer*, p. 125)

(287) […] In diesen Tagen, da der ehemalige CDU-Ehrenvorsitzende Helmut Kohl das Monopol auf die Vereinigung für sich reklamiert, erinnert sich die SPD dankbar an ihren 1992 verstorbenen Altkanzler. *(Der Spiegel*, Nr. 39/ 2000, p. 22-23)

(288) Gates: […] Ich bin stolz auf meine LCD-Screens und mein Copyright auf Millionen von Bildern, die alle 30 Sekunden wechseln, und die ich durch alle Zimmer zirkulieren lassen kann. (*Focus*, Nr. 50/ 1999, p. 242)

[72] cf. *aufnehmen, aufgreifen, auffassen...*

3. Le support d'après désigne la cause et l'objectif du support d'avant

Avec un certain nombre de noms désignant soit des objets – relativement – matériels, soit des sentiments, la relation désignée par *auf* est double : la préposition présente son support d'après comme constituant à la fois l'élément déclencheur et le point d'application de son support d'avant.

a. Le support d'après désigne la base de calcul et le point d'application d'opérations financières

Le premier groupuscule d'emplois forme un ensemble cohérent puisqu'il est constitué de noms appartenant au lexique de la finance : *Aufschlag*[73], *Steuer*, *Steuersatz*, *Zinsen*. Leur représenté est à la fois immatériel et matériel : les taxes, impôts et intérêts sont des constructions intellectuelles, issues de calculs abstraits, qui se manifestent cependant de manière tangible dans les pièces et billets qu'on manipule, et surtout dans les biens qu'on peut ou non acquérir en fonction de la richesse dont on dispose :

(289) Einzig für die Aktionäre bedeutet es einen Unterschied, welcher Natur die Fusion ist. Um die Offerte für die umworbenen Aktionäre attraktiv zu machen, muss der Angreifer einen weit höheren Aufschlag auf den Aktienkurs bieten als bei einer friedlichen Lösung. (*Der Spiegel*, Nr. 47/ 1999, p. 120)

(290) Die Wiedererhebung der Vermögenssteuer auf private Vermögen mit einem Steuersatz von zwei Prozent hat die Arbeitsgruppe Alternative Wirtschaftspolitik in Berlin gefordert. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 26)

(291) Bemerkenswert am koreanischen Anleihemarkt ist gegenwärtig auch, dass die Regierung den Markt speziell für kleine und mittlere Emittenten zu beleben versucht, indem Wertpapierhäusern, die die Anleihen dieses Emittentenkreises für spezielle Investmentfonds kaufen, die Möglichkeit gegeben wird, mit einem um die Hälfte reduzierten Steuersatz auf die Zinsen um Anleger zu werben. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 40)

(292) Russland zahlte am Freitag pünktlich 63,4 Millionen Dollar Zinsen auf die bis 2003 laufende Dollar-Anleihe. (*Focus*, Nr. 50/ 1999, p. 291)

Nous ne trouvons guère de terme d'opposition à *auf* dans cet emploi. La préposition désigne une relation « à double sens », que nous avons déjà eu l'occasion d'observer (cf. *antworten auf, reagieren auf, etc.*). Le terme régi désigne l'objet réel sur lequel portent les intérêts, impôts, taxes, *etc.*, mais aussi à partir duquel ces sommes sont calculées. Le montant du référent du support d'avant varie en fonction de celui du support d'après. En ce sens, nous avons une recherche d'adéquation entre les deux objets.

[73] Nous traitons *Aufschlag*, parce qu'il est dérivé d'un verbe (*aufschlagen auf*) que nous n'avons pas étudié dans le chapitre précédent.

b. Recherche d'une adéquation entre la forme et l'objet d'un hommage

La duplicité de la relation désignée par *auf* (source et point d'application) se retrouve dans le domaine de la communication – le plus souvent littéraire. Ici aussi, les supports d'avant renvoient à des référents mi-concrets, mi-abstraits, puisqu'ils désignent des productions intellectuelles qui ont une manifestation tangible. Ce groupe comprend les noms *Vers*, *Gedicht*, *Ode*, *Allegorie*, *Hohelied*, *Lied* et aussi *Hoch*[74], ce dernier désignant – à la différence des autres noms – une communication orale et non écrite :

(293) Lebensretter, zu Tode erschöpft: Der neue Film von Martin Scorsese zeigt das Elend New Yorks. Er heißt „Bringing Out The Dead" und ist eine großartige Allegorie auf Hinfälligkeit und Verführbarkeit des Menschen. (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « Die Nacht durchschreiten »)

(294) […] er hat ihr Gedichte zu lesen gegeben, Rilke wahrscheinlich, ich weiß das nicht mehr genau, und dann hat er etwas getan, was gefunkt hat: er hat Gedichte auf sie geschrieben und ihr geschickt. (H. Böll, *Gruppenbild mit Dame*, p. 98)

(295) Er konnte ja der Zeit gedenken, wo er Verse gemacht hatte auf beide; wo er, in der Rachsucht seines Leidens, Dora Breetpoot hatte beschmutzen wollen dadurch, daß er, mit ihr im Herzen, den Liebkosungen der andern den Geschmack düstern Lasters zu geben sich vornahm. (H. Mann, *Professor Unrat*, p. 227)

(296) Jedenfalls hat Eisler zu der Hölderlinschen Ode auf die Stadt am Neckar, diesem „kunstlos' Lied ", sehr inspirierte Töne komponiert. Die Sopranistin Eva Lebherz-Valentin hat sie in Mannheim fast genauso inspiriert gesungen. (*Mannheimer Morgen*, 09.10.1998, Cosmas I)

(297) „Das Hohelied auf ein unspektakuläres Frauenleben… […]" (jacquette de U. Timm, *Die Entdeckung der Currywurst*).

(298) Gerade jetzt ist es wieder augenfällig – da grünt's und blüht's in allen Farben. Wenige Wochen noch, und die ersten Früchte sind herangereift! Nicht nur die Fülle der Farben singt ein Lied auf den Schöpfer […]. (*Mannheimer Morgen*, 25.04.1991, Cosmas I)

(299) Ein Hoch auf Buddha und Mona Lisa, die durch und durch selbstgewiß in ihrem Sein waren. (H. Böll, *Gruppenbild mit Dame*, p. 109)

Sur le modèle de ces tournures sont construites deux locutions : *sich einen / keinen Vers auf / aus etwas machen* et *sich auf etwas einen Reim machen (können)*. En (295) nous n'avons pas affaire à la locution, car le personnage a effectivement écrit des poèmes au sujet des deux femmes qu'il aimait ; en (300) en revanche, il s'agit bel et bien de la locution, que B. Schlink détourne un peu :

(300) Damals war ich zunächst verwirrt von meines Vaters Mischung aus Abstraktion und Anschaulichkeit. Aber schließlich machte ich mir auf das, was er gesagt hatte, den Reim, daß ich nicht mit dem Richter reden mußte, daß ich gar nicht mit ihm reden durfte, und war erleichtert. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 137)

[74] On pourrait également ajouter *das Requiem auf* et *einen Toast auf jn halten.*

Ces deux tournures expriment la capacité qu'a le sujet de faire coïncider sa position intellectuelle avec une donnée extérieure (*sich etwas erklären können*). Nous y retrouvons – sous la forme plus précise de l''adaptation' – l'idée de 'coïncidence', centrale dans le signifié de *auf*.

Pour analyser ce type d'emploi, nous comparerons les occurrences (293)-(299) avec des prépositions employées fréquemment dans le contexte de la production littéraire : *über, an* et plus accessoirement *für*. Pour une part, *auf* présente son régime comme l'objet, le thème de la production désignée par le terme régissant. Le support d'après désigne le plus souvent un être animé. *Auf* peut commuter avec *über* en (294), (295) et (298). La commutation est totalement impossible en (297) et (299) – *das Hoch auf* étant totalement figé – et discutable en (293) où *auf* alterne plutôt avec le génitif. Nous sommes tout de même dans l'ensemble assez près de l'emploi de *über* après des noms désignant des productions écrites :

(301) „Sie hat die Bücher jedenfalls mit Bedacht bestellt. Ich habe ihr schon vor mehreren Jahren eine allgemeine KZ-Bibliographie besorgen müssen, und dann hat sie mich vor ein oder zwei Jahren gebeten, ihr Bücher über Frauen in KZs zu nennen, Gefangene und Wärterinnen." (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 194)

(302) Und alsbald fiel ihm etwas ein, was er kürzlich gelesen hatte, der Aufsatz eines berühmten französischen Schriftstellers über kosmologische und psychologische Weltanschauung; es war ein recht feines Geschwätz gewesen. (Th. Mann, *Tonio Kröger*, p. 55)

Avec *auf* comme avec *über*, le support d'après de la préposition désigne l'objet (+animé) ou (-animé) dont traite le texte. Nous notons toutefois une restriction à cette similitude, car excepté avec *Hoch, auf* est cantonnée aux noms d'œuvres en vers (son emploi est impossible en (301) et (302)), alors que *über* est régie par des noms de productions soit en prose, soit en vers (*ein Gedicht über den Frühling schreiben* ou *Verse über zwei Frauen machen* ne sont pas exclus). De plus, nous remarquons, et c'est capital, que *Hoch, Hohes Lied, Gedicht, Ode* et *Verse* sont, plus que de simples textes, de véritables célébrations d'une personne ou d'un sujet. C'est pourquoi *auf* n'est pas régie par des noms n'impliquant pas un hommage, comme *Brief, Roman, Artikel, Gesetzentwurf* ou pire *Pamphlet*. Il nous paraît donc que *auf* exprime aussi une tentative de faire coïncider la forme littéraire avec son objet : les vers, le poème, le cantique, le toast tentent de rendre compte d'un objet réel le plus fidèlement possible et sur un mode élogieux.

Que les deux prépositions soient parfois permutables ne veut pas dire qu'elles soient interchangeables. En (294), le choix de telle ou telle préposition entraîne une nuance de sens :

er hat Gedichte über sie geschrieben présenterait la jeune femme comme le contenu du poème, ce dont il traite, alors que l'énoncé original donne à comprendre que le jeune homme s'est inspiré de sa bien-aimée pour composer un poème en son honneur. En (295) *Verse über* n'est pas non plus impossible, mais nous perdons alors le sens d'*éloge*. Si nous comparons *ein Lied auf* en (298) avec (303), nous observons le même changement de perspective. Etant donnée l'idée de désagrément lié à *Schmerz*, l'emploi de *auf* est bloqué :

(303) Etwas ganz anderes, was nicht jeder Spatz vom Dach heruntersinge, so die Sängerin, war ein schlichtes Lied über den großen Schmerz der Menschenkinder von Holländer. (*Mannheimer Morgen*, 09.06.1998)

La relation entre le support d'avant et le support d'après est plus complexe lorsqu'elle est exprimée par *auf* que lorsqu'elle est exprimée par *über* : tandis que le régime de *über* désigne le contenu explicite et rationnel du texte, celui de *auf* désigne ce qui l'inspire et ce qui dicte sa forme. La forme et le contenu du texte sont comme moulés dans l'objet réel qui les inspire. En (295) et (297), *beide* et *Frauenleben* sont présentés par *auf* comme le prétexte, la source d'inspiration, et comme l'objet réel sur lequel les vers ou le cantique calquent leur forme. Il ressort de cela que la relation entre la forme littéraire et son objet est bien plus fusionnelle lorsqu'elle est désignée par *auf* que par *über*. Nous retrouvons l'idée de 'coïncidence parfaite' (ici sous la forme d'une 'adéquation') rencontrée fréquemment, et notamment dans les emplois spatiaux concrets de *auf*.

Le cas de *Allegorie* est un peu plus complexe. L'expansion à droite de ce nom est de préférence un Gprep à base *auf* ou un génitif adnominal à valeur explicative (cf. *Universalwörterbuch* : *diese Frauengestalt ist eine Allegorie der Gerechtigkeit*), cette dernière relation étant exclue pour les autres supports d'avant (nous aurions plus un génitif *auctoris* pour *Lied, Gedicht, Vers, etc.*). À la différence de ces autres noms, *Allegorie* ne désigne pas un type de texte. L'allégorie ne porte pas sur un objet, mais est cet objet lui-même, sa transformation en création personnelle de l'auteur. L'emploi de *auf* ou du génitif explicatif s'explique donc par le fait qu'il n'y a pas ici une relation forme littéraire / contenu, mais plutôt une relation d'identité entre la forme littéraire et son objet. Même si cette possibilité est moins courante, *Allegorie über* figure dans le corpus électronique de l'IDS :

(304) Mit fünfundfünzig veröffentlichte Jose Saramago seinen ersten Roman, mit siebzig begann sein Erfolg sich weit über die Grenzen Portugals hinauszudehnen, und heute, mit vierundsiebzig, da er von sich selbst sagt, es blieben ihm nur noch wenige Jahre zu leben, obwohl er literarisch betrachtet ein relativ junger Autor sei, schreibt er eine Allegorie über die Blindheit. (*Frankfurter Rundschau*, 15.09.97, Cosmas I)

La seule nuance qui perdure alors entre les deux prépositions est que *über* présente son support d'après comme le thème traité dans l'œuvre avec une distance relative, tandis que *auf* implique un parti pris de l'auteur, qui « chante » l'objet.

Dans ce type d'emplois, *auf* ne se cantonne pas à exprimer le contenu dont la forme artistique s'inspire et qu'elle dépeint fidèlement. Le représenté de la préposition a une autre facette, qui la rapproche de *an,* ou éventuellement aussi de *für.* Ainsi, l'exemple (294) montre très bien que la jeune femme est la source d'inspiration du poète amateur, mais aussi le destinataire du texte, ce qui est confirmé par *und ihr geschickt*. De même, en (299) *Buddha* et *Mona Lisa* sont les destinataires de l'hommage. Le représenté de *ein Hoch auf Buddha* est en ce sens proche de celui de *Worte an mich* en (305) :

(305) „TÄUBCHEN, DAS IN SEINEM EIGNEN BLUTE SCHWIMMT"

Als ich also <u>diese Worte an mich</u> las,
Erinnerte ich mich
Tausend Jahre meiner. (E. Lasker-Schüler, *Die Gedichte*, p. 119)

Cependant, la différence entre les deux tournures est qu'en (305), *mich* est simplement le destinataire des paroles, alors qu'en (299), *Buddha* est à la fois le destinataire et l'impulsion de l'hommage.

Néanmoins, il existe aussi un emploi de *an* très proche de celui de *auf,* car son régime désigne à la fois le destinataire et le sujet d'un poème. Ce destinataire peut être (-animé) (cf. *an die Laute, an die Musik*), ou (+animé) (cf. *an Silvia*[75], ou encore – ci-dessous – *an Gott*) :

(306) AN GOTT

Du wehrst den guten und den bösen Sternen nicht;
All ihre Launen strömen.
In meiner Stirne schmerzt die Furche,
Die tiefe Krone mit dem düsteren Licht.

Und meine Welt ist still –
Du wehrtest meiner Laune nicht.
Gott, wo bist du? […] (E. Lasker-Schüler, *Die Gedichte*, p. 171)

Mais on voit bien que la relation désignée par *an* est plus précise et plus simple que celle exprimée par *auf*. Dieu est le destinataire du poème et l'allocutaire du moi lyrique. L'objet du

[75] Les trois premiers exemples sont des titres de Lieder de Schubert.

poème n'est pas Dieu lui-même, mais la douleur du narrateur et son sentiment que Dieu l'a abandonné. La relation est donc différente de celle qu'exprime *auf*, qui présente son objet comme le destinataire du message, mais aussi et surtout comme son prétexte. De plus, le poème cité en (306) n'est pas une louange, mais plutôt une critique adressée à Dieu, ce qui exclut également l'emploi de *auf*. Nous notons donc que les noms régissant *an* désignent des contenus oraux ou écrits de nature variée (par exemple *Bericht* en (307), et non pas simplement des éloges :

(307) Ich betrachte meine kurzen Berichte an die Times durchaus als Kunststücke, und ich denke, daß ich als Verfasser dieser Kunststücke immer Maler und Musiker und Schriftsteller zugleich und in einem bin. (Th. Bernhard, *Alte Meister*, p. 107)

Pour compléter cette analyse, nous observons que *für* présente son régime simplement comme le destinataire de la composition artistique, et pas du tout comme son motif ou son objet :

(308) MAIROSEN

(Reigenlied für die großen Kinder)
Er hat seinen heiligen Schwestern versprochen,
Mich nicht zu verführen,
Zwischen Mairosen hätte er fast
Sein Wort gebrochen,
Aber er machte drei Kreuze
Und ich glaubte heiss zu erfrieren. (E. Lasker-Schüler, *Die Gedichte*, p. 24)

En résumé, ce type d'emploi assez recherché de *auf* est intéressant et complexe. La comparaison avec les prépositions plus couramment employées dans ce contexte indique que *auf* est au carrefour entre plusieurs représentés : son régime désigne le destinataire de la composition écrite, sa source d'inspiration, et surtout l'objet que le texte tente de calquer au plus près d'une manière élogieuse. Cette 'recherche d'une adéquation' entre le motif et la forme – donc dit de manière plus abstraite, d'une 'coïncidence parfaite' – explique que les termes régissants ne désignent – *Hoch* mis à part – que des formes littéraires brèves et nobles. Nous reconnaissons aussi la faculté qu'a cette préposition d'imprimer à ses supports un bornage à la fois initial (impulsion) et terminal (objectif).

c. Le régime de auf désigne le point d'application et la cause de sentiments violents

Nous retrouvons le double représenté de *auf* (impulsion et domaine concerné) avec quelques noms de sentiments. La préposition présente en effet son régime comme étant à la

fois la cause et le point d'application du sentiment désigné par le support d'avant. Cet emploi est attesté en rection de *Hass, Wut* et *Zorn*. Ces trois noms mettent en scène un sujet animé, qui nourrit des sentiments violents et peu avouables à l'égard d'un objet qui suscite sa colère ou sa haine. Dans tous les cas, l'objet du sentiment est réel et présent[76].

Hass est proche d'autres noms qui désignent l'inimitié, et qui régissent tous *gegen*. *Hass* lui-même a une double rection :

(309) Die Täter waren nicht nur von soldatischem Geist, sondern auch vom Haß auf alles Undeutsche erfüllt. (G. Grass, *Mein Jahrhundert*, p. 93)

(310) Da saß sie ihm gegenüber, die ihn heute nacht ruhig ans Kreuz hatte schlagen lassen, mit engelhaftem Blick, hausfraulich-mütterlich, und er verspürte zu seiner Verwunderung keinerlei Haß gegen sie. (A. Schnitzler, *Traumnovelle*, p. 69)

L'alternance de *auf* et de *gegen* ne semble pas gouvernée par les caractéristiques de l'objet, puisque les deux prépositions peuvent s'employer avec un objet animé ou non. L'emploi de *auf* est bien plus habituel que celui de *gegen*, qui est systématique après les noms désignant l'inimitié (*Feindschaft, Abneigung…*) :

(311) „Nein", sagte ich, „ich habe eine ebenso unerklärliche wie unüberwindliche Abneigung gegen Pflaumen." (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 211)

Nous notons d'une part que les noms régissant *gegen* désignent des sentiments sensiblement plus modérés que ceux qui régissent *auf* (cf. *Wut, Zorn*), et d'autre part que l'emploi de *Hass auf* en (309) se fait dans un contexte autrement plus violent que celui de *Hass gegen* en (310) : la haine s'exprime par des actes. Nous en concluons que *auf* va de pair avec la violence du sentiment dirigé directement sur l'objet.

Wut régit plus fréquemment *auf* que *über*, cette dernière préposition s'employant plus volontiers avec le dérivé *wütend* :

(312) Meine hilflose Wut auf Beate steigerte sich unaufhaltsam. Ich hätte sie auf der Stelle erwürgen können. Erwürgen? Warum eigentlich nicht? (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 93)

(313) Dann aber war er wieder gar nicht in der Laune, sich um seine Familie zu sorgen, bloß Wut über die schlechte Wartung erfüllte ihn, und trotzdem er sich nichts vorstellen konnte, worauf er Appetit gehabt hätte, machte er doch Pläne, wie er in die Speisekammer gelangen könnte, um dort zu nehmen, was ihm, auch wenn er keinen Hunger hatte, immerhin gebührte. (F. Kafka, *Die Verwandlung*, p. 45)

La comparaison de (312) et (313) confirme la différence de degré des relations exprimées respectivement par *auf* et par les prépositions concurrentes. Dans la première occurrence,

[76] Nous voulons dire par là qu'il est tangible et qu'il figure dans le même cadre temporel que le sujet, par

Beate constitue la cible directe de la colère de Rosi. Elle concentre sur elle toute l'animosité de son amie, au point que cette dernière va finir par la tuer. La colère dépeinte en (313) est plus modérée. De plus, nous notons qu'en (312), l'objet est la cible des sentiments du sujet, mais aussi de sa violence physique[77]. *Die Wut auf* est donc peu éloigné de *der Angriff auf*, et la présence de cette préposition s'explique par la possibilité d'un contact violent. Nous trouvons donc pour *auf* le représenté 'tension vers une coïncidence'. En revanche, en (313), le représenté de *die schlechte Wartung* n'est pas tangible : il s'agit de la manière générale dont Gregor est traité chez lui, et qui ne peut donc pas faire l'objet d'une agression en actes.

Ces deux analyses nous font penser que *auf* s'emploie avec des supports d'avant désignant des sentiments violents et incontrôlés, qui peuvent entraîner un passage à l'acte, une agression physique. Pour cela, le support d'après doit également pouvoir désigner un objet sur lequel le sujet a prise : soit un objet (animé ou non) tangible – comme en (312) – soit un principe abstrait susceptible d'avoir une manifestation concrète – comme en (309). Nous observons *a contrario* en (314) d'une part que *Ärger* désigne un sentiment plus modéré que *Wut* – l'agacement reste intérieur et ne débouche pas nécessairement sur un acte physique[78] – et d'autre part que le support d'après de *über* désigne un objet abstrait sur lequel le sujet n'a pas de prise :

(314) Ich lief also in mein Hotel: der erstaunte Blick des Portiers, daß ich erst jetzt um neun Uhr morgens nach Hause kam, glitt an mir ab – nichts mehr von Scham und Ärger über das Geschehnis drückte auf meine Sinne, sondern ein plötzliches Wiederaufgetansein meines Lebenswillens, ein unvermutet neues Gefühl von der Notwendigkeit meines Daseins durchblutete warm die erfüllten Adern. (S. Zweig, *Vierundzwanzig Stunden aus dem Leben einer Frau*, p. 71)

Les deux exemples ci-dessous montrent que l'alternance de *auf* et *über* en rection de *Zorn* tient à une différence d'intensité du sentiment, et non pas nécessairement à la matérialité de l'objet de la colère. L'emploi de *über* est moins fréquent ; il n'est même pas mentionné dans le *Duden*[79] :

(315) Viele verbitterte Ostdeutsche projizierten ihren Zorn über Firmenzusammenbruch, Arbeitslosigkeit und bürokratische Hemmnisse beim wirtschaftlichen Neuanfang auf Rohwedder, der die schwer durchschaubare Behörde am Alexanderplatz personifizierte. (*Mannheimer Morgen*, 03.04.1991, Cosmas I)

---

opposition à un groupe d'emplois étudié plus loin, où l'objet est imaginaire et/ou futur.

[77] Cela est étayé par la description de *l'Universalwörterbuch*, qui indique bien que ce mot désigne un affect qui peut se traduire de manière physique : « *heftiger, unbeherrschter, durch Ärger o.ä. hervorgerufener Gefühlsausbruch, der sich in Miene, Wort u. Tat zeigt* ».

[78] Cf. *Universalwörterbuch : « bewußtes, von starker Unlust u. [aggressiver] innerer Auflehnung geprägtes [erregtes] Erleben [vermeintlicher] persönlicher Beeinträchtigung, inbes. dadurch, daß etw. nicht ungeschehen zu machen, zu ändern ist; Aufgebrachtsein, heftige Unzufriedenheit, [heftiger] Unmut, Unwille, [heftige] Verstimmung, Mißstimmung »*.

[79] Toutefois, la lecture partielle du corpus de l'IDS confirme que *auf* régit de préférence des GN renvoyant à des êtres animés, et surtout que *Zorn über* ne régit jamais des GN désignant des êtres animés.

(316) Elfriede Jelineks Strom aus verschiedenen Sprechweisen, aus schlimmen Moderator-Brocken, Fetzen aus Celan-Gedichten und anderen Bestandteilen erzeugt wenig Dramatik. Sie irrt mit dem Satz: „Ich glaube, daß dieses Ereignis (die Roma-Morde) den Text auflädt wie eine Batterie". Gerechter Zorn auf Ausländerhaß, falsche Gemütlichkeit und Verharmlosung von Untaten gelangt nicht über Kopfarbeit hinaus. (*Mannheimer Morgen*, 18.04.1996, Cosmas I).

En résumé, l'emploi de *auf* en rection des noms de sentiments violents *Hass, Wut* et *Zorn* s'explique essentiellement par la grande intensité de l'affect désigné par le support d'avant. Cette violence du sentiment peut conduire à un passage à l'acte, qui se traduit alors par un 'contact' entre le sujet et l'objet. *Auf* désigne la 'recherche d'une coïncidence'.

C. Recherche d'une coïncidence avec un objet virtuel

Contrairement aux emplois que nous avons réunis en B, le GN régi par *auf* désigne en C un objet virtuel, qui ne fait pas partie de la réalité présente du locuteur. Ce n'est pas que les régimes du groupe précédent soient « en soi » plus réels que ceux qui figurent ci-dessous : ce qui se produit est plutôt que le représenté du support d'avant de *auf* influe sur celui du support d'après et l'envisage comme plus ou moins réel ou virtuel.

1. Sensation ou sentiment d'envie portant sur un objet absent

Appetit, Hunger, Lust, Neid, Durst, Neugier et *Eifersucht*[80] désignent des sensations ou des sentiments qui reposent sur un manque. Le sujet a envie de posséder un objet qui lui fait défaut et qui ne lui est pas accessible dans sa situation actuelle. C'est pourquoi le régime de *auf* est conçu comme virtuel :

(317) Dann aber war er wieder gar mehr in der Laune, sich um seine Familie zu sorgen, bloß Wut über die schlechte Wartung erfüllte ihn, und trotzdem er sich nichts vorstellen konnte, worauf er Appetit gehabt hätte, machte er doch Pläne, wie er in die Speisekammer gelangen könnte, um dort zu nehmen, was ihm, auch wenn er keinen Hunger hatte, immerhin gebührte. (F. Kafka, *Die Verwandlung*, p. 45)

(318) „Hat es euch je an etwas gefehlt?"
„ Ja, sagte ich, ich sag's ja: an Essen – und außerdem am Taschengeld. Weißt du, worauf ich als Kind immer Hunger hatte?"
„Mein Gott", sagte er ängstlich, „auf was?"
„Auf Kartoffeln", sagte ich. (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 181)

(319) „Es trinkt der Mensch, es säuft das Pferd – beim Reiter ist es umgekehrt", lautet eine alte Stallgassenweisheit. Beim gastlichen Empfang der Stadt Mannheim und des Reitvereins

[80] *Eifersucht* et *Neugier auf* ne figurent ni dans notre corpus ni dans celui de l'IDS. Nous étudierons dans le chapitre suivant les adjectifs dérivés *neugierig* et *eifersüchtig*.

anlässlich des 37. Maimarkt-Turniers hielten die Aktiven im Sattel, Richter und Helfer den Durst auf ein kühles Blondes mächtig am kurzen Zügel. Denn zum Finale im Parcours hieß fit sein. (*Mannheimer Morgen*, 10.05.2000, Cosmas I).

En (317) l'objet de l'appétit, même s'il est mal défini, est ce qui pousse Gregor à sortir de sa chambre : la nourriture est par conséquent quelque chose qui manque au personnage dans sa situation actuelle, et qui attire son envie. En (318), le contexte (cf. *hat gefehlt*) montre également bien que l'expansion de *Hunger* désigne quelque chose qui fait défaut au personnage. Dans les deux cas, le GN régi par *auf* désigne un objet virtuel que le sujet cherche à acquérir. C'est en ce sens que *auf* désigne une 'tension vers la coïncidence avec un objet virtuel'.

Lust peut régir aussi bien *auf*, que *an* ou *zu*. Comme pour *sich freuen*, *an* présente l'objet de l'envie comme faisant partie de l'entourage immédiat du sujet de *haben* :

(320) Die höchste Lust haben wir ja an den Fragmenten, wie wir am Leben ja auch dann die höchste Lust empfinden, wenn wir es als Fragment betrachten, und wie grauenhaft ist uns das Ganze und ist uns im Grunde das fertige Vollkommene. (Th. Bernhard, *Alte Meister*, p. 41)

L'objet désigné par le régime de *an* est tangible, présent, réel, et il est à la portée du sujet, qui se réjouit à son contact. Comme *Freude*, lorsque *Lust* régit *an*, ce nom ne désigne pas un désir mais un plaisir. Le datif exprime une relation non dynamique.

Plusieurs caractéristiques différencient l'emploi de *auf* et celui de *zu*. *Auf* peut s'employer comme avec *Appetit*, *Hunger* ou *Durst* : dans *Hast du Lust auf ein Glas Wein, auf ein Stück Kuchen?*, on retrouve la préposition dans l'expression de l'envie d'un objet absent. Dans l'occurrence de notre corpus, le support d'après de *auf* désigne un objet immatériel :

(321) Doch die Lust auf Diskussionen scheint nicht sehr ausgeprägt zu sein bei den Vertretern des Sumo-Mutterlandes. Als Romenath im November für eine Woche nach Japan reiste, um die Weltmeisterschaft vorzubereiten, traf er „außer der Putzfrau niemanden an". (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 54)

Dans ce type d'emploi, la différence entre *auf* et *zu* tient à la fome du GN régi. En effet, les situations décrites par (321) et (322) sont similaires :

(322) Sicher hat sie plötzlich Sehnsucht, an dem schönen blankpolierten Mahagonitisch zu sitzen, Karten zu spielen, glückliche Familie zu sein. Aber immer, wenn sie Lust dazu hatte, hatte von uns keiner Lust dazu. (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 200)

L'objet de l'envie est dans les deux cas « virtuel », dans la mesure où ni la discussion ni le jeu ne sont effectifs au moment où les personnages en ont envie : ils sont prospectifs par rapport à *Lust* (sinon nous aurions *an*). Ce qui compte est la morphologie du support d'après : après *zu*,

on a un verbe substantivé, alors qu'après *auf*, on a un nom. Ainsi, en (321), *die Lust auf Diskussionen* pourrait alterner avec *die Lust zum Diskutieren*.

Le fonctionnement de *auf* est un peu différent après *Neid* et *Eifersucht*, car le support d'après ne désigne pas l'objet manquant que le sujet désire, mais l'être que le sujet envie, soit parce qu'il possède un bien qui lui fait défaut, soit parce qu'il risque de le déposséder d'un bien qu'il a. Nous rapprochons tout de même cet emploi de *auf* de l'expression de l'envie de posséder :

(323) Ich ärgerte mich über die Unvernunft, aber irgendwo war auch Neid auf diese beiden Unschuldslämmer. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 16)

L'emploi de *auf* avec ce groupe de noms se laisse donc décrire par la formule : 'recherche de la possession de l'objet par le sujet'.

Pour terminer, nous notons que *Gier* régit *nach* :

(324) DOGSBOROUGH
[…]
Dies alles wußt ich, und dies alles hab ich
Geduldet, ich, euer ehrlicher Dogsborough, aus Gier
Nach Reichtum und aus Angst, ihr zweifelt an mir.
(B. Brecht, *Der aufhaltsame Aufstieg des Arturo Ui*, p. 78-79)

Le désir de possession exprimé par *Gier* est très fort. Le régime de *nach* n'est pas actualisé (cf. *Gier nach Geld, Macht, Reichtum*). L'affect désigné par *Gier nach* est dirigé vers un bien général, une valeur plus abstraite et moins bien identifiée que l'objet sur lequel porte *Neid*.

2. Revendication d'un objet virtuel

Cette nouvelle série rappelle fortement *Recht / Anrecht / Monopol auf.* La différence est que *Anspruch, Antrag, Zugriff* désignent des tentatives de prise de possession, des demandes d'acquisition, et non des possessions effectives. C'est pourquoi le support d'après de *auf* est présenté comme virtuel. Nous étudions ces trois noms déverbaux parce que les verbes dont ils sont issus ne régissent pas *auf* (*antragen* et *ansprechen* sont transitifs, *zugreifen* intransitif). Nous restons ici dans le champ lexical du désir et de l'envie de posséder, où *auf* apparaît très fréquemment.

Les occurrences (325) et (326) témoignent bien de ce que le support d'après de *auf* désigne un objet qui n'est pas dans la possession du sujet de *Anspruch erheben* ou *Antrag stellen* :

(325) Eine Politik der „nuklearen Zurückhaltung“ bezeichnete Sattar als hohe Priorität der pakistanischen Außenpolitik. Anders als Indien wolle Pakistan mit Atomwaffen keinen Anspruch auf eine Rolle als globale Macht erheben. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 5)

(326) „Sie meinen also, der Haftrichter hat dem Umstand, daß die Angeklagte auf kein Schreiben und keine Ladung reagiert hat, nicht vor der Polizei, nicht vor dem Staatsanwalt und nicht vor dem Richter erschienen ist, eine falsche Bedeutung zugemessen? Sie wollen einen Antrag auf Aufhebung des Haftbefehls stellen?“ (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 94)

En (325), il est dit que le Pakistan, contrairement à l’Inde, ne se sert pas de l’arme nucléaire pour revendiquer un rôle de premier plan parmi les grandes nations. Ce rôle de grande puissance n’est pas réel, mais virtuel. En (326), le dernier énoncé implique que Hanna est sous le coup d’un mandat d’arrêt. La levée de ce mandat est quelque chose de virtuel, que l’avocat de la défense pourrait revendiquer.

La tournure *auf etwas Zugriff haben* ne désigne pas une revendication ou une demande, mais nous la classons avec les deux expressions précédentes parce qu’elle exprime aussi la tentative du sujet de s’emparer d’un objet. *Zugreifen* désigne en effet l’acte de tendre la main vers un objet que l’on cherche à posséder, et *Zugriff haben auf* celui de pouvoir s’emparer d’un objet si on le souhaite. Ici encore, la possession de l’objet est virtuelle et non pas réelle :

(327) Der Folgetag, Freitag, der 26. November, brachte für die CDU eine weitere Hiobsbotschaft: Ihr früherer Generalsekretär, Geißler, versicherte öffentlich, er könne aus eigener Erfahrung bestätigen, dass die CDU über geheime Mittel verfügt habe, und er könne versichern, dass niemand außer dem Parteivorsitzenden Kohl „und der Schatzmeister“ davon gewusst, vor allem aber darauf Zugriff gehabt habe. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 3)

Ces trois noms désignent la volonté de posséder un objet convoité, de le faire devenir réalité. Il y a ici aussi recherche d’une coïncidence, ou d’une rencontre entre le sujet et l’objet.

3. Projections intellectuelles dans un avenir probable

Les noms regroupés dans le dernier paragraphe désignent de près ou de loin des « perspectives d’avenir ». Ce sont *Aussicht, Chance, Möglichkeit, Perspektive, Vorschau* et *Verdacht*, auxquels on pourrait facilement ajouter des noms déverbaux comme *Hoffnung*. Le support d’après de *auf* est présenté comme virtuel, parce que le nom régissant désigne soit une éventualité (*Möglichkeit, Chance, Verdacht…*), soit une projection dans l’avenir (*Aussicht, Perspektive, Vorschau*). La plupart de ces noms désignent une attitude optimiste par rapport à un objet présenté comme virtuel et souhaitable :

(328) Interventionen zu Lasten des Yen bewirkten in der gegenwärtigen Lage nichts, wie sich Anfang vergangener Woche gezeigt habe, erklärten Analysten. Solche Angriffe könnten mit Aussicht auf Erfolg nicht gegen die am Devisenmarkt herrschende Stimmung vorgenommen werden, es sei denn, die amerikanische Notenbank und/oder die Europäische Zentralbank zögen am gleichen Strang. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 39)

(329) Es sollte um die „inspierende Außenperspektive“ auf eine Ausstellung gehen, die nach Ansicht des Generaldirektors der Berliner Museen „immer noch in den Köpfen der Betrachter arbeitet“. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 61)

(330) FOCUS: Gibt es auch nach Ablauf der Gewährleistungsfrist noch Möglichkeiten auf Abhilfe oder Schadenersatz? (*Focus*, Nr. 50/ 1999, p. 134)

(331) [Ulrich Lange] verweist auf verbesserte ökonomische Rahmenbedingungen und die damit verbundenen guten Chancen auf einen reibungslosen Wechsel von einer exportgetriebenen Konjunkturbelebung hin zu einem vom Konsum getragenen Aufschwung. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 40)

Nous avons observé au début de ce chapitre que *Chance* et *Möglichkeit* peuvent se construire aussi avec le génitif. La nuance de sens qu’apporte *auf* ressort très bien de la comparaison de (330) avec (332) :

(332) Und so hatte er damals mit ganz besonderem Feuer zu arbeiten angefangen und war fast über Nacht aus einem kleinen Kommis ein Reisender geworden, der natürlich ganz andere Möglichkeiten des Geldverdienens hatte […]. (F. Kafka, *Die Verwandlung*, p. 30-31)

Dans les deux cas, l’expansion à droite de *Möglichkeit* est vue sous l’angle de la possibilité ou de l’éventualité. Ce qui change est qu’en (330), *Abhilfe* et *Schadenersatz* sont présentés comme prospectifs : la possibilité de l’aide et du dédommagement concerne l’avenir, la période qui suit la date de prescription (cf. *nach Ablauf der Gewährleistungsfrist*).

La comparaison de (331) avec (333) donne des résultats peu satisfaisants. En effet, le contexte antérieur de l’occurrence (331) indique que le locuteur s’exprime au sujet de l’évolution de la conjoncture économique allemande et française dans les mois qui suivent le moment où il parle (cf. annexe, *in den nächsten Monaten*). Le représenté de *auf* est donc prospectif. Mais en (333), les mêmes ingrédients sont présents dans l’emploi de *Chance*. *Überraschung* désigne un moment ultérieur au moment de la narration, et est présenté comme souhaitable :

(333) Längeres Warten wirkt sich erzieherisch aus. Es kann aber auch längeres Warten den Wartenden dazu verführen, die zu erwartende Begrüßungsszene so ins Detail gehend auszumalen, daß dem Erwarteten jede Chance einer geglückten Überraschung genommen wird. Jan überraschte mich dennoch. (G. Grass, *Die Blechtrommel*, p. 260)

Rien n’empêche la commutation avec *auf* dans ce dernier extrait (*dass dem Erwarteten jede Chance auf eine geglückte Überraschung genommen wird*). Nous en concluons que la présence de *auf* en rection de *Chance* est quasiment tautologique (mais finalement il y aussi

de la tautologie dans *Perspektive auf* ou *Vorschau auf...* et dans bien des emplois de la préposition régie), et qu'elle vient simplement insister sur le caractère prospectif de l'éventualité. L'exemple (334) confirmera que la rection de *Chance* est assez flottante :

(334) Obgleich die aktuelle Lage beunruhigend ist – die Situation birgt auch die Chance zu einer wegweisenden Klärung. […] (*FAZ*, 22.03.02., « Lehren aus dem 11. September »)

Zu présente son support d'après comme le but auquel la chance peut mener si on sait en profiter.

Proche de *Perspektive* et de *Aussicht*, nous trouvons également *die Vorschau auf* :

(335) Die Wochenschau: Lachende deutsche Soldaten fuhren vorbei, um einen russischen Angriff irgendwo an der Oder zurückzuschlagen. Die Vorschau auf den nächsten Film: *Kolberg.* Gneisenau und Nettelbeck, Kristina Söderbaum, die Reichswasserleiche, lacht und weint. […] (U. Timm, *Die Entdeckung der Currywurst*, p. 20-21)

L'expansion à droite de *Vorschau* désigne un objet qui ne fait pas partie du présent du spectateur (cf. *nächst*). En cela, cet objet est futur et virtuel. Comme on est dans le domaine de la promotion cinématographique, on peut supposer que l'annonce du film est réalisée de manière à susciter la curiosité et l'envie du spectateur. Nous retrouvons donc dans cet emploi de *auf* les traits 'prospectivité', 'virtualité', ainsi que la faculté de présenter le support d'après comme « bon » pour le sujet.

Cette série comporte cependant un nom dont l'expansion introduite par *auf* n'est pas attendue avec plaisir et optimisme, c'est *Verdacht*. Cette construction est employée en contexte médical ou judiciaire. Ce sont les sèmes contenus dans *Verdacht* qui empêchent que le référent du support d'après soit envisagé comme quelque chose de bon, d'avantageux :

(336) Frau Römer riß mich aus meinen Träumen. Sie war zur Vorsorgeuntersuchung gegangen und mußte schon in der nächsten Woche ins Krankenhaus, Verdacht auf Brustkrebs. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 20)

(337) Der leitende Oberstaatsanwalt Hans Ellinger sagte am Montag auf Anfrage, die Ermittlungen seien ausgedehnt worden, weil auch der Verdacht auf Verstoß gegen das Arzneimittelgesetz bestehe. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 54)

Le cancer du sein ou l'atteinte à la loi sur les médicaments sont présentés comme des hypothèses, que les examens médicaux ou les enquêtes devront infirmer ou confirmer. En comparant *Verdacht auf* avec un autre nom désignant une prospection, *Prognose über*, nous ferons apparaître pour *auf* un trait que nous n'avons pas encore mis en lumière dans cette série :

(338) Aber niemand lässt sich mehr auf Prognosen darüber ein, wann die Sagrada Família vollendet sein wird. In 30, in 40, in 50 Jahren? Noch stehen erst 8 von den geplanten 17 Türmen. Und nicht einmal die höchsten. (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « Selig zwischen Berg und Strand »)

La fin de la construction de la Sagrada Família est située dans l'avenir et est attendue avec plaisir, et pourtant *Prognose* ne se construit pas avec *auf*. La présence de *über* s'explique par la rationalité contenue dans *Prognose*. On comparera les définitions que donne de ces noms l'*Universalwörterbuch* :

Prognose: *[wissenschaftlich begründete] Voraussage einer künftigen Entwicklung, künftiger Zustände, des voraussichtlichen Verlaufs (z.B. einer Krankheit):* die ärztliche Prognose über den Verlauf einer Krankheit.
Verdacht: *argwöhnische Vermutung einer bei jmdm. liegenden Schuld, einer jdmn. betreffenden schuldhaften Tat oder Absicht.*

Ce qui nous intéresse est bien sûr ici l'opposition entre « *wissenschaftlich begründet* » et « *Vermutung* ». Nous remarquons que *Aussicht, Chance, Möglichkeit, Verdacht* désignent des attitudes affectives, qui ne sont pas nécessairement fondées scientifiquement. Le support d'après de *auf* est présenté comme le point sur lequel porte une perception du sujet et dans laquelle n'intervient pas la raison.

Pour finir, nous notons que *Verdacht* se construit aussi avec *gegen* (mais dans ce cas il faut un verbe) :

(339) Ja, ich darf nicht aufgeben, sagte ich laut vor mich hin, als ich wieder allein war. Es ist noch gar nichts verloren. Erstens kommen sie mir nicht auf die Spur, noch nicht einmal der leiseste Verdacht liegt gegen mich vor, geschweige denn irgendein Beweis. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 121)

(340) Da das gleiche schon bei den Meldungen der Siege über Dänemark und Norwegen vorgekommen war und sich dann bei der Eroberung Kretas und Tobruks wiederholte, richtete sich der Verdacht gegen Holzinger. Niemand hatte je ein kritisches Wort aus seinem Mund gehört, was aber den Verdacht auf eine besondere Heimtücke noch verstärkte. (U. Timm, *Die Entdeckung der Currywurst*, p. 52-53)

Ces deux exemples indiquent que le support d'après de *gegen* est nécessairement un être animé, alors que celui de *auf* est inanimé. Comme avec *Argwohn*, *Verdacht gegen* présente son support d'après dans une perspective d'hostilité. L'être qui est le siège du soupçon nourrit des sentiments d'antipathie envers une personne à qui il prête une attitude hostile. Quant à *auf*, elle envisage son support d'après comme un objet virtuel, possible, dont l'avenir dira s'il est une réalité ou un produit de l'imagination. Il n'est pas question ici d'inimitié, mais de virtualité et d'intuition.

Dans ce groupe, *auf* désigne la 'recherche d'une coïncidence avec un objet futur, virtuel, et souvent présenté comme « bénéfique » au sujet'. L'objet est présenté comme virtuel parce que les supports d'avant désignent des éventualités, des positions qui comportent une part d'incertitude.

Conclusion sur les emplois de auf régie par des noms

Comme pour les verbes, les occurrences de noms régissant *auf* offertes par le corpus se laissent facilement assembler en séries cohérentes, de sorte qu'aucun emploi ne reste inexplicable. Les emplois de *auf* en rection nominale étant toujours associés à l'accusatif, nous sommes exclusivement en présence de représentations dynamiques, que nous rendons par le terme de 'tension'.

Les représentés que nous avons proposés pour *auf* dépendent dans une large mesure du nom régissant : la préposition désignera un contact si le nom suggère un contact, la rencontre d'un objet virtuel si le nom implique un manque. Nous avons également observé à plusieurs reprises que les caractéristiques du support d'après expliquent l'emploi de *auf* par opposition à une autre préposition.

Les emplois de la préposition peuvent être classés en trois groupes :

A. Coïncidence résultant d'une tension

Auf désigne ici une **'coïncidence effective'** parce que le support d'avant implique une rencontre effective entre le sujet implicite et le support d'après.

1. Relation spatiale : attaque

   Mordanfall, Angriff, Anschlag, Attentat, Feuer

2. Relation abstraite : influence

   Druck, Eindruck, Einfluss, Faszination, Effekt

B. Recherche d'une coïncidence avec un objet réel

Dans le groupe B, *auf* désigne une **'tension vers la coïncidence avec un objet réel'** et non une coïncidence, car son support d'avant ne suggère pas un contact effectif entre sujet et objet. L'objet est présenté comme une réalité.

1. Dans l'espace : mouvement dirigé vers une coïncidence très probable avec son but

   Sturm, Ansturm, Jagd, Run

2. Relation abstraite : l'objet est la cible d'une perception

a. Cible d'une perception visuelle

   das Fenster auf, ein Auge haben auf

b. Objectif de l'attention du sujet

   Rücksicht, Fokus

c. *Auf* présente son support d'après comme le domaine d'application du nom régissant

Recht, Anrecht, Monopol, Copyright

3. L'expansion désigne la cause et l'objectif du support d'avant

a. Fondement et point d'application d'un calcul

Aufschlag, Steuer, Steuersatz, Zinsen

b. Prétexte et destinataire d'un hommage

Allegorie, Gedicht, Verse, Ode, Hohelied, Lied, Hoch

c. Cause et cible de sentiments violents

Hass, Wut, Zorn

C. Recherche d'une coïncidence avec un objet virtuel

En C, *auf* désigne la 'recherche d'une mise en présence du sujet avec un objet' qui est le plus souvent jugé bon pour lui. Puisque les supports d'avant désignent des attitudes de quête ou des éventualités comportant un degré d'incertitude, l'objet est présenté comme virtuel, probable. Nous résumons ce représenté par la formule **'tension vers une coïncidence avec un objet virtuel'**.

1. Envie d'un objet manquant

Appetit, Hunger, Durst, Lust, Neid

2. Revendication d'un objet virtuel

Anspruch, Antrag, Zugriff

3. Projections intellectuelles dans un avenir probable

Aussicht, Perspektive, Möglichkeiten, Chancen, Vorschau, Verdacht

CHAPITRE X

AUF RÉGIE PAR DES ADJECTIFS

Introduction

Naturellement, les GN introduits par *auf* peuvent être membres d'un Gadj. Notre corpus présente 19 adjectifs (ou assimilés) qui régissent *auf*. Ils se répartissent en quatre groupes morphologiques :

- des participes II de verbes qui ne s'emploient guère à l'infinitif, parfois parce qu'ils sont tombés en désuétude :

  angewiesen, bedacht, erpicht[81]*, gefasst, gespannt, verrückt, versessen.*

- des adjectifs dénominaux, parmi lesquels :

  deux sont dérivés de noms qui régissent *auf* et qui ne figurent pas dans notre corpus. Leur étude ne sera donc pas redondante avec les analyses du chapitre précédent :

  eifersüchtig, neugierig,

  deux sont dérivés de noms qui régissent une autre préposition :

  ärgerlich, begierig

Les rares autres adjectifs dérivés de noms régissant *auf* et attestés dans le corpus (par exemple *neidisch auf*) ne sont pas étudiés dans ce chapitre. De même, *aufmerksam auf* n'est pas pris en considération parce que l'analyse de *aufmerken auf* est effectuée dans la quatrième partie.

- des adjectifs « simples » :

  böse, geil, sauer, scharf, spitz, stolz, taub.

Scharf et *spitz* sont employés dans des locutions, alors que *böse, sauer, stolz* et *taub* se comprennent aussi sans expansion.

---

[81] Cf. *Universalwörterbuch* : « erpicht: Nebenf. von verpicht = (mit Pech) festgeklebt, urspr. bezogen auf die Pechrute beim Vogelfang] […] ».

- une locution faisant intervenir une autre préposition :

  auf etwas aus sein.

Tous ces adjectifs ont la particularité de décrire l'attitude intellectuelle ou affective d'un être animé à l'égard d'un objet. Un peu à la manière des noms syncatégorématiques, les adjectifs qui régissent une préposition décrivent le nom auquel ils sont incidents[82] non pas en soi, mais dans son rapport à un objet autre que lui-même. Par conséquent, les adjectifs de couleur, de matière, de qualités générales (*ein weißes Tuch, ein großer Mann, ein kluges Kind*...) ne se construisent pas avec une préposition, parce qu'ils décrivent les qualités intrinsèques du représenté du nom. En revanche, ceux qui régissent une préposition décrivent le nom dans son rapport à un objet. On peut distinguer :

- les adjectifs qui ne s'emploient pas sans expansion à droite introduite par *auf* :

  **angewiesen, bedacht, erpicht, versessen sein.*

- ceux qui dans leur emploi absolu désignent un trait de caractère général du sujet, une qualité intrinsèque, alors que l'emploi avec expansion désigne une attitude intérieure ponctuelle à l'égard d'un objet :

  stolz, gefasst, gespannt, begierig, neugierig, eifersüchtig, ärgerlich, böse, sauer, scharf, geil, spitz, verrückt.

- pour *taub* (ainsi que *blind*, *lahm*), l'expansion localise la zone concernée par l'infirmité.

- Pour *auf etwas aus sein*, on a des difficultés à retrouver le sens courant de *aus* :

  ?Er ist aus vs. er ist aus auf Abenteuer.

La présence du datif dans la rection de *auf* par des adjectifs est restreinte au domaine bien particulier de la désignation d'une infirmité. Hormis ce représenté, nous sommes toujours en présence d'une représentation dynamique. Comme pour les noms, nous trouvons donc essentiellement l'expression d'une tension, ou d'une 'recherche de coïncidence' entre le sujet et l'objet.

Le représenté du support d'après est présenté par *auf* et son support d'avant de deux manières : soit comme réel, soit comme virtuel, et dans ce dernier cas, « l'objet » (le site) peut appartenir au futur du sujet de la construction attributive. Qu'il soit réel ou virtuel, le référent

[82] Les adjectifs que nous étudions peuvent être épithètes de noms (p. ex. *die auf ihr Kind stolze Mutter*), mais ils sont bien plus fréquemment employés en fonction d'attribut. C'est pourquoi ils qualifient ou décrivent souvent le sujet d'une tournure attributive.

du support d'après peut être tangible ou abstrait ; « réel » et « virtuel » le classent simplement comme faisant ou non partie de la situation présente du sujet.

I. L'EXPANSION LOCALISE UNE INFIRMITÉ

Les adjectifs qui régissent *auf* et le datif sont cantonnés à l'expression d'un infirmité physique : *blind, taub, lahm*. En (341), le Gprep régi situe la zone de validité de l'infirmité désignée par le terme régissant :

> (341) Stille kennt Knobauch seither nicht mehr. Er wird gepeinigt durch einen hellen Ton, der zwischen Klingeln und Pfeifen variiert, gewisse Frequenzbereiche hört er gar nicht mehr, und häufig ist er hilflos, wenn es um das Eruieren von Geräuschen geht. Auf dem rechten Ohr ist er praktisch taub, auf dem linken plagt ihn der hell pfeifende Tinnitus. (*Züricher Tagesanzeiger*, 23.02.2000, p. 63, Cosmas I)

Le représenté de *auf* dans cette occurrence est évidemment différent du 'contact – le plus souvent vertical – avec un site envisagé comme support' mis en lumière pour les emplois spatiaux du Gprep. Le rôle de la préposition est bien plutôt d'indiquer la zone du corps pour laquelle l'assertion *taub sein* est vraie. Le Gprep sélectionne également dans un paradigme (constitué ici seulement de deux éléments) l'objet concerné par le prédicat *taub sein*. L'expression de la validité d'un contenu propositionnel a déjà été remarquée dans l'étude du Gprep (cf. *auf Lebenszeit mit Kaffee versorgt sein*), à la différence que ce dernier avait une valeur prospective, engendrée par l'accusatif et la durée exprimée par *Lebenszeit*. La sélection d'un élément dans un ensemble a elle aussi déjà été relevée au cours de l'étude (cf. *jn auf Pistole fordern, auf jn zeigen*). La prospectivité est bloquée ici par le représenté « spatial », ou du moins concret de *Ohr*, ainsi que par le datif, responsable d'une représentation non dynamique : la coïncidence entre la surdité et l'oreille droite est une donnée effective, et non l'objectif d'une tension.

II. ATTITUDE DU SUJET À L'ENCONTRE D'UN OBJET RÉEL ET PRÉSENT

A. Attitude intellectuelle

Les adjectifs décrivant l'attitude intellectuelle du sujet de la construction attributive sont peu nombreux. Ceux pour lesquels le GN membre de l'expansion est conçu comme appartenant au même univers que le sujet, c'est-à-dire à sa réalité présente, sont au nombre de deux : *angewiesen auf* et *bedacht auf*. Le premier Gadj véhicule un représenté que nous avons déjà eu l'occasion d'analyser :

(342) FILCH […] Von früh an auf mich selber angewiesen, ohne die liebende Hand einer Mutter, geriet ich immer tiefer in den Sumpf der Großstadt. […] (B. Brecht, *Die Dreigroschenoper*, 10)

Il indique que le sujet est contraint d'adapter son attitude à celle de l'être désigné par le support d'après de *auf*. Il y a une double relation entre le sujet de *sein* et cet être, puisque le sujet observe attentivement son comportement et agit en fonction de lui. *Auf* exprime d'une part une tension de la concentration du sujet vers un point présent, et d'autre part un rapport causal entre l'évolution du sujet et celle de l'objet : *auf* présente son support d'après à la fois comme la cause et l'objectif de *angewiesen sein.* De plus, comme le sujet adapte son attitude à celle de l'objet, nous dégageons l'idée de 'recherche d'une coïncidence', qui s'exprime plus précisément sous la forme d'une 'mise en conformité' du sujet et de l'objet. Ce représenté a été mis en lumière pour quelques constructions verbales (cf. *auf etwas ankommen, auf etwas eingehen…*) et nominales (cf. *Hohelied, Allegorie… auf*).

Le représenté de la préposition dans *auf etwas bedacht sein* est plus univoque :

(343) Manchmal dachte er ungefähr: Es ist gerade genug, daß ich bin, wie ich bin, und mich nicht ändern will und kann, fahrlässig, widerspenstig und auf Dinge bedacht, an die sonst niemand denkt. (Th. Mann, *Tonio Kröger*, p. 11)

Les préoccupations artistiques désignées de manière vague par *Dinge* constituent l'objectif précis vers lequel le personnage concentre son attention et ses efforts. Cet objet est le point de convergence de l'intérêt du sujet. De plus, le sujet se représente quelque chose de précis sous le terme *Dinge* : ce à quoi pense Tonio a un contenu réel et non virtuel. *Auf* présente donc le GN membre comme le point de mire connu d'une tension intellectuelle. À l'évidence, nous sommes dans le même cas de figure qu'avec l'objet prépositionnel de *sich konzentrieren, achten* ou avec l'expansion de *Fokus* ou de *ein Auge haben.*

Stolz est à la frontière entre les domaines intellectuel et affectif. La fierté est un sentiment, mais pas un affect (contrairement à l'humeur désignée par *sauer etc.*, cf. B). *Stolz auf* exprime une attitude de fierté du sujet à l'égard d'un objet qui est ici encore réel, et non imaginaire ou à venir :

(344) Das CDU-Präsidium war von Kohls Erklärung beeindruckt – Schäuble sagte, die „CDU sei stolz auf ihren Ehrenvorsitzenden" – zugleich aber war er bedrückt, dass Kohl, der auf das Bekanntwerden der Millionenspende versichert hatte, von nichts gewusst zu haben, nunmehr diese Aussage nicht aufrecht erhalten konnte. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 3)

Le président d'honneur de la CDU est à la fois la cible du sentiment de fierté du comité de présidence du parti, et sa cause. Helmut Kohl concentre sur lui un sentiment positif qu'il a éveillé par une attitude bien précise. *Stolz* est isolé parmi les noms ou les adjectifs de sentiments qui régissent *auf*, puisqu'on a en général affaire soit au lexique de l'attaque ou de la colère, soit à celui de l'envie.

B. Attitude affective

Le lexique de la colère est bien représenté, avec *sauer, böse, ärgerlich.* Nous étudierons également *zornig,* parce que l'occurrence offerte par le corpus est particulièrement intéressante. À l'instar de ce que nous avons vu pour *Wut auf / über*, le choix de l'une des deux prépositions après *zornig* dépend de la configuration de l'expansion. L'exemple (345) montre à merveille que *über* introduit une expansion nominale dont le représenté n'est pas tangible, alors que le membre du Gadj introduit par *auf* désigne un être en chair et en os. Étant donné la violence de l'affect désigné par *Zorn*, il n'est pas impossible que *auf* indique la possibilité du passage d'un état affectif intérieur à une action concrète entraînant un contact violent. En tout cas, il y a avec *auf* une plus grande probabilité de contact physique entre le sujet et l'objet qu'avec *über* :

(345) Manchmal habe ich mich gefragt, ob ich für ihren Tod verantwortlich bin. Und manchmal war ich zornig auf sie und über das, was sie mir angetan hat. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 205)

Avec *böse* et *ärgerlich*[83], nous observons que l'alternance s'effectue aussi selon que l'objet du mécontentement est un être de chair ou une abstraction :

[83] Nous notons le flottement dans la rection entre certains noms et leurs dérivés : *Ärger mit / über > ärgerlich auf / über, Begierde nach / begierig auf, Zorn auf / über / gegen > zornig auf / über, Wut auf / (über) > wütend auf /*

(346) Er weiß nicht, ob er traurig sein soll oder wütend oder beleidigt – oder einfach nur schrecklich müde. Es war halt ein gemeiner Tag heute. Ob Maxi wohl noch böse auf ihn ist? (*Mannheimer Morgen*, 07.03.1998, Cosmas I)

(347) Jos Verdier plant einen „Gang nach Canossa". Der Huizener Bürgermeister ist böse über die Aufkündigung der Städtepartnerschaft und will Bad Vilbel besuchen. (*Frankfurter Rundschau*, 17.03.1999, p. 6, Cosmas I)

(348) Die CDU-Fraktionsvorsitzende Gudrun Hofmann ist ärgerlich auf die SPD und die Bündnisgrünen. (*Frankfurter Rundschau*, 12.06.1997, p. 1, Cosmas I)

(349) K., ärgerlich über die allgemeinen Redewendungen und selbst durch die tränenvoll klagende Stimme mehr gereizt als gerührt […] warf das Holz, das er in den Armen trug zu Boden, setzte sich darauf und verlangte nun mit ernsten Worten völlige Klarheit. (F. Kafka, *Das Schloss*, p. 192)

Lorsque l'objet du mécontentement est un être animé, *böse* régit également *mit. Auf* présente cet être comme la cible directe de la colère, alors que *böse mit* désigne un affect moins fort. Le sujet nourrit un peu de rancune à l'égard de quelqu'un :

(350) Meine Mutter war richtig böse mit mir, weil ich ihr nachdrücklich von den Kaufangeboten abgeraten habe. (*Mannheimer Morgen*, 20. 04. 1991, Cosmas I)

Le caractère tangible ou non de l'objet de la colère n'explique pas l'alternance de *auf* et *über* dans les trois exemples ci-dessous :

(351) Die Stadtratsfraktion der CDU ist sauer auf die Verwaltung: Mit markigen Worten griff gestern abend Fraktionsvorsitzender Julius Hetterich vor allem die beiden Dezernenten Joachim Kuhe und Wolgang Schulte an. (*Mannheimer Morgen*, 31.05.1989, Cosmas I)

(352) Sauer ist Modrow vor allem auf die LDPD, die sich heftig der Opposition anbiedert. (*Der Spiegel*, Nr. 47/ 1999, p. 164)

(353) […] Jetzt verläßt er das Festival, sauer über die Politiker, die ihm seiner Meinung nach Steine in den Weg legten, die wegzuräumen er nicht als seine Aufgabe erachte. (*Mannheimer Morgen*, 23.11.1994, Cosmas I)

Ces trois occurrences témoignent du flottement dans la rection des noms désignant la colère, et indiquent que leur description ne peut pas être absolument catégorique. Dans les deux occurrences de *sauer auf*, le support d'après désigne une abstraction derrière laquelle se cachent des êtres animés. L'administration autant que le *Liberal-Demokratische Partei Deutschlands* fonctionnent grâce à des hommes. La différence avec *sauer über* en (353) est donc inexistante. Une lecture plus attentive de la multitude des occurrences attestées dans le corpus de l'IDS permet toutefois de dégager des tendances : nous lisons après *über : diesen weichen Kurs, die FDP, neue Diskussionen, die Umsatzsteuer-Pflicht, das Personalgerangel, die erste Halbzeit gegen Rumänien* ; et après *auf : den Beinamen, den Staat, die*

über… Cette souplesse témoigne de la parenté entre ces diverses prépositions dans le champ lexical des affects et invite à en proposer des descriptions prudentes.

Trustmannschaft, die Stadt, den Bürgermeister, die Medien, die Bundesbahn, Washington, Scharping. Le régime de *sauer über* renvoie par conséquent plutôt à des abstractions, et celui de *sauer auf* à des personnes ou a des organisations dans lesquelles travaillent des personnes. *Auf* apparaît avec un régime tangible, et nous interprétons ce fait comme un signe que cette préposition implique la possibilité d'un 'contact'.

Un argument supplémentaire est le constat que les adjectifs désignant des affects plus contrôlés et qui portent sur des abstractions (événements, attitudes…) et non des personnes, tels que l'indignation, régissent *über* :

(354)	RICHTER	War Ihnen der Zweck der Aussonderungen bekannt
	ANGEKLAGTER 13	Wir erfuhren das Ich war <u>empört darüber</u> Ich habe das meiner Mutter einmal auf einem Urlaub berichtet (P. Weiss, *Die Ermittlung*, p. 24)

Au-delà des variations que nous avons dégagées pour chaque cas particulier (coïncidence, concentration sur un objet important, possibilité d'un contact), en rection de *angewiesen, bedacht, stolz, sauer, böse, ärgerlich* et *zornig, auf* présente l'objet désigné par l'expansion comme connu du sujet et réel.

III. ATTITUDE DU SUJET PAR RAPPORT À UN OBJET VIRTUEL

A. Attitude intellectuelle

Dans de nombreux cas, l'objet introduit par *auf* n'est pas connu du sujet. La préposition présente le membre du Gadj comme une éventualité qui n'est pas encore réalisée et vers laquelle tendent les efforts intellectuels du sujet. En quelque sorte, il y a un décalage temporel entre la situation du sujet et celle de l'objet, puisque la perception du sujet est tendue vers un objet imminent, mais qui ne fait pas exactement partie de son présent. Le sujet et l'objet appartiennent à deux univers différents : l'un présent et réel, l'autre imaginaire et futur. De nouveau apparaissent – à cause du sémantisme du support d'avant – la 'prospectivité' et la 'virtualité' véhiculées dans certains contextes par *auf*.

Le premier adjectif que nous étudions est dérivé de *Neugier*, qui régit *auf*, mais dont le corpus ne fournit pas d'occurrence avec expansion[84] :

[84] Manque aussi dans le corpus de l'IDS.

(355) Da beschloß die Lukasin, mit ihren sechs Kleinen eine Wanderung bachabwärts zu unternehmen. Sie wollte ihnen das Schauspiel der braunstürzenden Emmer zeigen, war selbst neugierig darauf, welchen Lauf der Bach nach dem Unwetter eingeschlagen hätte. (R. Schneider, *Schlafes Bruder*, p. 203)

En (355), le personnage est habité par une envie de connaître un objet (le cours du ruisseau après l'orage), qui est réel, mais qui reste pour lui virtuel étant donné qu'il n'est pas encore accessible à sa perception. Le sujet est désireux de posséder une connaissance qui lui manque dans sa situation actuelle. Il connaît l'existence de l'objet, mais non ses caractéristiques internes. La base du Gadj, *neugierig*, désigne une attitude intellectuelle et affective de tension vers un objectif précis, manquant ; son membre marque la limite terminale de cette tension qui part du sujet.

Auf fonctionne d'une manière similaire avec deux adjectifs qui sont des participes II. Le premier est *gespannt.* La construction avec objet prépositionnel introduit par *auf* existe pour *spannen*[85] mais est rare et manque dans le corpus :

(356) Sie schaute Klaus Buch mit einer Art Seligkeit an. So als hätte sie auf ihn seit langem gewartet und sei nun gespannt auf jedes Wort von ihm. Dieser Klaus Buch konnte nicht aufhören, von seinem Jugendfreund Helmut zu schwärmen. (M. Walser, *Ein fliehendes Pferd*, p. 23)

Ici aussi, la curiosité intellectuelle du sujet est explicitement « tendue » vers un point précis, qui est virtuel, non encore réalisé. L'existence de cet objet, dans cet exemple *jedes Wort*, est supposée, mais ses qualités (forme, contenu…) ne sont pas connues. Le personnage féminin désire entendre des paroles qui ne sont pas encore prononcées.

Enfin, *gefasst sein auf* ne désigne pas un désir de connaître, mais le fait de se préparer psychologiquement à une éventualité :

(357) Die Einkaufstasche trägt sie nicht aus Zerstreutheit oder Gewohnheit, sondern aus immerwährender Bereitschaft: es könnte ja sein, daß man an einem fliegenden Stand vorbeikommt, an dem Südfrüchte versteigert werden: da muß man eben darauf gefaßt sein, sechs Kilo preiswerter Bananen nach Hause transportieren zu müssen. (S. Lenz, *Leute von Hamburg*, p. 23)

L'attention du sujet est tendue vers un point futur, inconnu, dont la présence est envisagée, mais la forme ignorée. Le sujet cherche, dans une attitude prospective, à adapter sa position psychologique à une éventualité, c'est-à-dire qu'il y a mise en conformité d'un sujet présent avec un objet futur. Cette tournure véhicule les sèmes 'prospectivité' (ou en contexte : 'tension de la perception vers la coïncidence avec un point futur') et 'coïncidence virtuelle' (ou 'recherche d'une adéquation').

B. Attitude affective

De nombreuses tournures quasiment synonymes désignent une attitude affective, le désir de possession d'un objet virtuel. Avant d'analyser ces adjectifs non dérivés, nous observerons le cas de *eifersüchtig auf*, car le corpus ne nous propose pas d'occurrence de *Eifersucht* avec une expansion à droite[86]. Comme *Neid*, *Eifersucht* désigne l'envie que le sujet porte à un objet qui lui manque. En (358) le personnage auquel renvoie *er* (Giovanotto, un spectateur) aimerait, à l'instar de Mario, disposer d'un objet abstrait, à savoir le succès auprès des jeunes filles :

(358) „Um den da kümmern wir uns nicht", sagte er, „er ist eifersüchtig, wahrscheinlich auf die Erfolge deines Tuches bei den Mädchen, vielleicht auch, weil wir uns hier oben so freundschaftlich unterhalten, du und ich... […]" (Th. Mann, *Mario und der Zauberer*, p. 123)

Cet objet n'est pas futur, et *auf* n'a donc pas un représenté prospectif. Cependant – avec l'aide du support d'avant qui implique par lui-même un manque – la préposition présente le membre du Gadj comme virtuel. *Erfolge* n'est pas une réalité que Giovanotto peut se targuer de posséder. Il y a donc recherche d'une rencontre du sujet avec l'objet, que l'on peut rapporter au représenté plus abstrait 'tension vers une coïncidence'. Dans ce type d'occurrence, le « manque » exprimé par le support d'avant suspend la coïncidence que *auf* désigne en contexte propice.

Le champ lexical de l'envie, et plus particulièrement du désir amoureux ou sexuel, est très bien représenté par les Gadj accueillant une expansion introduite par *auf*. Étrangement, *begierig* régit *auf* alors que *Begierde* régit *nach*, ce qui souligne la parenté de ces deux prépositions dans le champ lexical du désir (alors que c'est avec *über* qu'alterne *auf* dans celui du mécontentement). En (359), le jupon de laine est désireux de posséder un objet qui lui fait défaut, la connaissance du monde extérieur :

(359) Behaglich, wollüstig, selig liegt er in den Legionen herunterkleckernder Tropfen, die die tollsten Dinge von draußen wissen – so begierig ist der blaue Wollunterrock auf die wahren Begebenheiten der unwahren Welt, daß er den Regen aufsaugt, bis er sich totgelogen hat. (W. Borchert, « Liebe blaue graue Nacht », *Die traurigen Geranien*, p. 38)

---

[85] Cf. *Duden Universalwörterbuch* : « spannen: […](ugs.) *seine ganze Aufmerksamkeit auf jmdn., etw. richten; etw. genau verfolgen, beobachten:* auf die Gespräche in der Nachbarwohnung s.; er spannt *(wartet ungeduldig)* seit Jahren auf die Erbschaft ».

[86] Manque également dans le corpus de l'IDS.

Du fait que *auf* n'alterne pas avec une autre préposition, le caractère animé ou abstrait du support d'après ne joue plus. Nous avons ici une représentation proche de celle observée avec *neugierig auf*, à ceci près qu'il est plus question ici de désir que de curiosité intellectuelle. Le jupon a littéralement envie de prendre possession de la pluie, qui transporte la connaissance du monde extérieur. Cet extrait est particulièrement intéressant, puisqu'il montre la perméabilité de la frontière entre l'envie de savoir (les nouvelles racontées par la pluie) et le désir de posséder un objet (les gouttes de pluie). Nous retrouvons donc dans une seule occurrence deux représentations proches, que nous avons observées séparément à la lumière de *gespannt auf* et de *begierig auf*.

Les autres constructions ayant pour base un adjectif désignent exclusivement un désir de possession. Il n'y est plus question de curiosité intellectuelle, mais d'attirance affective et / ou sexuelle. Il s'agit des tournures qui peuvent être synonymes en contexte – si l'on excepte la différence de niveau de langue : *auf etwas versessen / verrückt / aus / scharf / spitz sein.* La dernière s'emploie exclusivement dans le domaine amoureux et sexuel. Toutes ces tournures expriment la très forte envie qu'a le sujet de posséder un objet – animé ou non – qui lui manque :

(360) Ich stand da im Laden und blickte auf die frischen Morgenzeitungen, auf die die meisten Männer so verrückt sind. (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 57)

(361) Noch einmal starrte ich auf den Aschenbecher, das muffige Bett und die schweißigen Socken auf dem Teppichboden. Wie seltsam hatte es die Natur eingerichtet, daß die Menschen fähig waren, über solche ekelhaften Details hinwegzusehen, und sogar versessen darauf waren, ein solches Nachtlager zu teilen. „Hast du Lust, in dieses Bett zu kriechen, Rosi?" fragte ich mich. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 176)

(362) Der nüchterne Blick hinter die Kulissen zeigt aber auch, daß viele Banken und Vermittler die Finanzplanung dazu mißbrauchen, um zu erkennen, welche Produkte sie ihren Kunden noch aufschwatzen können. Daher ist die private Finanzplanung wie ein Ritt auf der Rasierklinge. Sie ist ein Segen, wenn sie richtig genutzt wird, doch es ist schlecht, falls sie von Verkäufern betrieben wird, die ausschließlich auf Provisionen erpicht sind. (*FAZ*, 22.03.02, « Klüngel-Alarm in Köln »).

L'envie que le sujet a de l'objet est présentée par ces tournures comme démesurée. On note d'ailleurs que certains des adjectifs qui constituent la base du Gadj désignent par eux-mêmes des sentiments non contrôlés. *Versessen* vient de *sich versetzen* : « hartnäckig auf etwas bestehen »[87], *verrückt* implique une perte de la raison. Par comparaison, les adjectifs exprimant la sympathie qui régissent *zu*, par exemple *freundlich, nett*, désignent des états affectifs bien plus modérés :

[87] Cf. *Universalwörterbuch*.

(363) Bei den anderen Frauen, zu denen sie freundlich, aber distanziert war, genoß sie besonderes Ansehen. Mehr noch, sie hatte Autorität, wurde um Rat gefragt, wenn es Probleme gab, und wenn sie bei einem Streit dazwischenging, wurde akzeptiert, was sie entschied. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p.196)

(364) LUCY Noch etwas! Ach, Polly, sei nicht so nett zu mir. Wirklich, ich verdiene es nicht. Ach, Polly, die Männer sind es nicht wert. (B. Brecht, *Die Dreigroschenoper*, p. 85)

L'être animé introduit par *zu* est le point réel, tangible, vers lequel est dirigée une inclination affective, mais avec lequel le sujet conserve une certaine distance, par opposition au régime de *auf*, qui figure la cible d'une recherche ardente de contact. Le désir exprimé par *verrückt* et *versessen* est beaucoup plus fort, quasiment obsessionnel, et son objet est virtuel. En effet, si on compare *versessen* et un autre adjectif impliquant une obsession, *besessen*, on voit bien que *auf* présente l'objet comme un bien recherché, mais non possédé. *A contrario, von* conçoit son régime comme l'objet réel qui exerce une emprise obsessionnelle sur le sujet :

(365) Vom Ehrgeiz besessen, ihn, den Unvorbereiteten, zuerst zu erblicken, mit den Resten meiner Trommel antrommeln zu können, stand ich gespannt und mit griffbereiten Stöcken auf meinem Fleck. (G. Grass, *Die Blechtrommel*, p. 259)

Nous obtenons donc pour les tournures *verrückt, erpicht* et *versessen auf* le représenté 'désir obsessionnel d'un objet virtuel'. Le rapprochement de *verrückt auf* et *verrückt nach* permet d'aller un peu plus loin dans la description :

(366) Verrückt nach Harry Potter. Ein kleiner Zauberjunge verhext Kinder und Eltern: Täglich verkaufen deutsche Händler bis zu 10 000 Bücher. (*Focus*, Nr. 50/ 1999, p. 88)

L'alternance des deux prépositions dans les exemples (360) et (366) s'explique par la plus ou moins grande accessibilité de l'objet pour le sujet. Les journaux sont des biens matériels dont il est facile de faire l'acquisition, tandis que Harry Potter est un personnage imaginaire que les enfants peuvent bien adorer, mais non toucher. *Auf* présente donc son régime comme un objet dont l'atteinte n'est pas encore réalisée, mais est tout à fait possible. La coïncidence entre sujet et objet est plus probable avec *auf* qu'avec *nach*.

Les adjectifs désignant des sentiments « positifs » que le sujet éprouve à l'égard d'un objet peuvent également régir *über* :

(367) Oskar war froh über seinen Griff, denn zeitweilig glaubte ich erkannt zu haben, daß Maria Waldmeister allen anderen Geschmacksrichtungen vorzog. (G. Grass, *Die Blechtrommel*, p. 354)

(368) […] bald war es beim Ofen so warm, daß man gar nicht mehr die Decken brauchte, die Lampe wurde ausgelöscht und glücklich über die Wärme und Stille streckten sich K. und Frieda zum Schlaf. (F. Kafka, *Das Schloss*, p. 158)

Dans ces deux exemples, le sujet éprouve de la satisfaction pour un objet réel, dont il dispose dans le présent. Ce sentiment est à la fois physique et mental. *Glücklich* et *froh* désignent des

sentiments de plénitude, de jouissance d'un bien acquis. Ils n'impliquent pas de manque et excluent donc toute projection vers un point virtuel ou futur, par opposition aux constructions en *auf*.

Une autre préposition employée avec des adjectifs désignant des sentiments de sympathie ou de satisfaction à l'égard d'un objet est *mit* :

(369) „Aber bei Erwachsenen sehe ich schlechterdings keinerlei Rechtfertigung dafür, das, was ein anderer für sie für gut hält, über das zu setzen, was sie selbst für sich für gut halten."
„Auch nicht, wenn sie später selbst glücklich damit sind?" (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 154)

Tandis que *über* présente son régime comme l'objet réel sur lequel porte un sentiment de bonheur raisonné, conscient, acquis, *mit* l'envisage comme le « partenaire » d'une relation harmonieuse, durable, quasiment contractuelle, souvent réciproque, comme c'est aussi le cas avec *befreundet mit, vertraut mit, verheiratet mit …* :

(370) Viele Jahre war ich befreundet mit Hartmut. Wir lernten uns gleich im ersten Semester kennen. Eine zündende Leidenschaft war es nicht; wir paukten zusammen bis in die Nacht, und schließlich war es zu spät zum Heimgehen. So entwickelte sich ein festes Verhältnis […]. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 8)

(371) Aber es war anders als bisher; sie hielt sich mit ihren Urteilen zurück, machte Natascha, Andrej und Pierre nicht zum Teil ihrer Welt, wie sie das mit Luise und Emilia getan hatte, sondern betrat ihre Welt, wie man staunend eine ferne Reise tut oder ein Schloß betritt, in das man eingelassen ist, in dem man verweilen darf, mit dem man vertraut wird, ohne doch die Scheu je völlig zu verlieren. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 67-68)

(372) Aber das Fürchterliche ist ja, sagte er dann, daß ich mit den beiden verwandt bin, mit Stifter von der Mutterseite her, mit Heidegger von der Vaterseite her, das ist ja geradezu grotesk, sagte Reger gestern. (Th. Bernhardt, *Alte Meister*, p. 94)

(373) Das ebenmäßige Gesicht war feist, rot, schwitzig und unangenehm. Mein Gott, wenn ich mit dem verheiratet wäre! dachte ich entsetzt. Eigentlich war es ein Glück, daß ich davon verschont geblieben war und jetzt die Chance hatte, einen Mann wie Witold zu lieben. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 90)

Avec *zufrieden mit*, on n'a pas de relation contractuelle, mais bien un sentiment de satisfaction à l'égard d'un objet acquis :

(374) Wenn ich sonst vom Büro nach Hause komme, habe ich eigentlich keine Motivation, noch mal die Wohnung zu verlassen. Ich bade, ziehe mir einen Morgenrock an, wasche oder bügle vielleicht, mache mir ein Brot und lege mich vor den Fernseher. Nicht besonders aufregend, aber die meisten Menschen machen es wohl genauso. Der Hund war damit aber nicht zufrieden. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 20)

Les régimes de *über* comme de *mit* désignent donc un objet de satisfaction acquis, alors que les tournures en *auf* désignent une tension vers une cible convoitée avec ardeur. La tournure figée *auf etwas aus sein* entre également dans ce schéma, sans que l'on puisse expliquer cet emploi de *aus :*

(375) Wenn ihr Mann, ein Musiklehrer, ihr vorwirft, daß sie darauf aus sei, ihn zu unterjochen, dann fordert sie ihren Mann sachlich auf, ihr doch das sympathische Beispiel einer Selbstbefreiung zu bieten. (S. Lenz, *Leute von Hamburg*, p. 49)

Ce groupe d'emploi comprend enfin trois tournures, *auf etwas scharf sein*, *auf etwas spitz sein* et *auf etwas geil sein*, qui désignent un désir explicitement charnel :

(376) CHARLOTTE […] Aber scharf auf mich wirst du nur, wenn ich unscharf bin… wenn du mich nicht erkennst. Wenn ich nicht ich bin. Und darum, glaube ich, geht es. Und deshalb geht es nicht mehr mit uns. (D. Dörrie, *Happy*, p. 81)

(377) Aber andererseits fand sie seine Freundschaft zu der Vivian auch nicht weiter schlimm. Sie sagte ungefähr so: „Lehrer sind meistens pädophil, und Vivian hat einen Vaterkomplex, also haben sie eine solide Basis." So redet man doch nicht, wenn man selber auf einen Mann scharf ist. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 131)

(378) Es gibt da noch eine andere Frau, eine mir unbekannte Susanne, und ich weiß nicht, ob ich diese kennen lernen möchte, es gibt eine Frau, die ich, obwohl ich über ein Jahrzehnt mit ihr zusammenlebe, nicht kenne, und auf die ich wahrscheinlich nicht sonderlich spitz bin, mit der ich nicht ins Bett steigen möchte. Aber sie scheint den Laden im Griff zu haben. (Ch. Hein, *Willenbrock*, p. 190)

(379) „Kann man noch zu euch kommen?" sollen sie gefragt haben. „Gibt's überhaupt noch Bäume?" Photographen, meint Otto Zumkeller vom Fremdenverkehrverband Schwarzwald, seien „geil auf Bilder von Bäumen, die wie Zahnstocher aussehen". (*Die Zeit*, 03.01.1986, p. 4, Cosmas I)

L'attirance sexuelle pour un être que le sujet ne « possède » pas encore est le représenté central de ces tournures – qui peuvent toutefois parfaitement bien s'employer avec des objets inanimés (cf. *Autos*…) – et est parfaitement explicite en (378). Il est intéressant de noter deux autres emplois de *scharf* avec *auf*. En premier lieu, l'*Universalwörterbuch* mentionne « Scharf auf jn sein (ugs. jmdm. übelwollen) », où on retrouve deux des représentés des adjectifs régissant *auf* : le désir de possession et l'hostilité. En second lieu, le *Stilwörterbuch* évoque l'expression « nicht scharf auf etwas (Akk.) sein (ugs. untertreibend ; etw. vermeiden wollen) : auf diese Art von Tätigkeit bin ich überhaupt nicht scharf ». Ces deux expressions supplémentaires peuvent être interprétées comme désignant la recherche ou au contraire (cf. « *nicht* ») l'évitement d'une coïncidence entre le sujet et l'objet. En effet, nous avons vu que l'explication certaine de la présence de *auf* avec des supports d'avant désignant une attitude hostile résidait dans la possibilité d'un contact physique. La locution « négative » mentionnée par le *Stilwörterbuch* désigne quant à elle très nettement le désir d'éviter la rencontre avec un objet.

Enfin, si l'on compare toutes ces expressions (*versessen, verrückt, scharf, spitz auf*) avec d'autres tournures désignant un sentiment amoureux, comme *verliebt / verknallt / vernarrt*

sein in, on constate non pas tant une différence d'intensité du sentiment qu'une différence de conception de la relation sujet / objet :

(380) Die Literaturwissenschaftler sind in Stifter nicht nur verliebt, sie sind vernarrt. […]
(Th. Bernhard, *Alte Meister*, p. 83-84)

Sich verlieben est décrit dans *l'Universalwörterbuch* par « von Liebe zu jmdm. ergriffen sein », alors que toutes les tournures en *auf* sont paraphrasées par la formule « etwas haben wollen ». Avec *verliebt sein in*, il y a un désir de fusion du sujet dans l'objet, et une sorte de métamorphose, de perte de l'identité originelle du sujet. L'état affectif désigné par cette construction est essentiellement psychologique. Avec *scharf / spitz*, et *verrückt / versessen sein auf* lorsque l'objet renvoie à un être animé, c'est la recherche d'une rencontre, d'une prise de possession, et très certainement d'un contact charnel qui prime. Cette représentation est la manifestation contextuelle d'une 'tension dirigée vers une coïncidence'.

Conclusion sur les emplois de auf en rection adjectivale

Nous retrouvons pour *auf* régie par des adjectifs certains des représentés que nous avons eu l'occasion d'étudier dans les deux chapitres précédents, mais leur éventail est moins large. Nous les résumons ci-dessous :

I. Coïncidence d'une infirmité avec le domaine qu'elle concerne

auf etwas taub / blind / lahm sein

L'apparition de *auf* avec le datif est marginale, parce que le fait est rare avec les adjectifs et inexistant avec les noms, mais elle n'est pas totalement déroutante : le représenté de la préposition rappelle en effet certains emplois non régis. *Auf* y désigne à la fois la 'coïncidence du contenu propositionnel avec sa zone de validité' et la 'sélection d'un objet dans un ensemble'.

Les emplois associés à l'accusatif se subdivisent en deux grands groupes : le membre du Gadj est conçu soit comme connu, soit comme inconnu et désiré. Dans tous les cas de figure, la base du Gadj décrit généralement le sujet animé exprimé au nominatif dans une tournure attributive.

II. Attitude du sujet par rapport à un objet réel

A. Attitude intellectuelle

Le premier groupe d'adjectifs implique un objet réel. *Angewiesen sein auf* désigne une mise en conformité du sujet à l'objet. *Bedacht* et *stolz sein auf* désignent une attitude de concentration du sujet sur un objet bien précis et réel. Nous voyons dans ces emplois une 'tension dirigée vers un point précis', même s'il est difficile de parler de « coïncidence » pour qualifier la relation entre la concentration intellectuelle ou les sentiments d'un sujet et l'objet qu'ils concernent.

B. Attitude affective

Sauer, ärgerlich, böse et *zornig sein auf* désignent des affects violents qui portent sur un objet tangible, avec lequel le sujet est susceptible d'avoir un contact physique.

III. Attitude du sujet à l'encontre d'un objet virtuel

Le second groupe d'emplois associé à l'accusatif est plus fourni et constitue un ensemble cohérent. Il y est régulièrement question de l'attitude de convoitise – intellectuelle ou affective – du sujet pour un objet qui ne fait pas partie de son présent.

A. Attitude intellectuelle

Neugierig, gespannt et *gefasst sein auf* désignent des attitudes de tension intellectuelle du sujet vers un objet inconnu, qui va se révéler dans le futur.

B. Attitude affective

Auf etwas eifersüchtig, begierig sein, puis *auf etwas verrückt, versessen, erpicht, aus, scharf, spitz, geil sein* désignent le désir ardent du sujet de posséder un objet qui lui manque. Nous avons vu que ces sentiments sont impérieux et que l'objet est conceptualisé comme virtuel, mais accessible au sujet. Du fait que les bases de ces Gadj impliquent souvent un manque (cf. *neugierig, begierig, eifersüchtig*) ou un désir obsessionnel (le désir étant l'expression d'un manque), par opposition à la satisfaction impliquée par *froh, glücklich, zufrieden…*, la coïncidence susceptible d'être désignée par *auf* est suspendue, et nous n'avons plus qu'une 'tension vers une coïncidence' (réalisée en contexte sous la forme d'un 'désir de possession'). De plus, certaines de ces constructions désignent explicitement un désir de contact physique (*auf etwas zornig sein* aussi bien *que auf etwas scharf sein*), qui est aussi une variation concrète de la 'tension vers une coïncidence'. Il est clair que les représentés de *auf* tournent autour de l'idée de 'coïncidence' et que c'est essentiellement le support d'avant qui décide si cette coïncidence est réalisée ou seulement susceptible de se réaliser.

Conclusion de la troisième partie

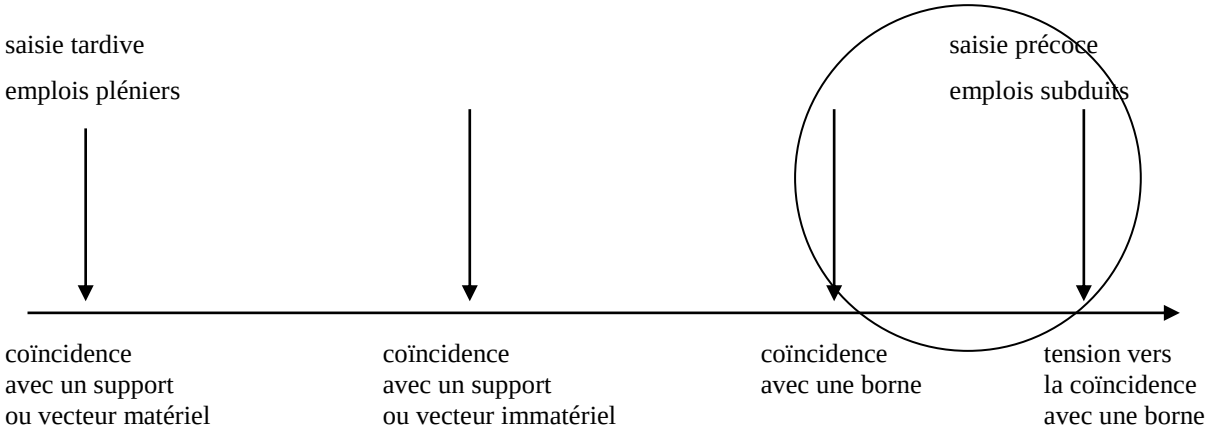
La grande homogénéité des emplois de *auf* régie démontre que la théorie des prépositions « vides » ou « incolores » n'est pas fondée. Même si la préposition a un rôle grammatical certain, elle désigne en effet toujours une coïncidence ou une recherche de coïncidence. L'examen des emplois régis nous a permis de mettre en valeur l'importance des supports d'avant, mais aussi d'après, dans l'apparition des différents signifiés d'effet de *auf*. Plus le contexte implique d'immatérialité ou de virtualité, plus la 'coïncidence' devient 'tension vers une coïncidence'.

Nous avons également observé la rareté du représenté 'contact' (réservé au lexique de la colère et du désir physique). Les représentés mis en lumière dans les emplois régis correspondent essentiellement aux emplois les plus abstraits dégagés pour le Gprep : **'coïncidence de la cible[88] avec un site envisagé comme borne initiale ou terminale'**. Dans le premier cas, nous avons expression d'une causalité ou d'un fondement logique. Le deuxième cas de figure est le plus fréquent, et se scinde en deux possibilités : soit la coïncidence avec la borne est effective, soit elle est recherchée (tension vers une coïncidence).

Bien que tous les emplois régis soient abstraits, on peut dégager un mécanisme de subduction entre les emplois où la coïncidence est effective et ceux où elle n'est que virtuelle. Ils se situent dans la zone finale du continuum que nous avons proposé dans la partie précédente, c'est-à-dire à l'intérieur du cercle de la figure ci-dessous :

[88] La cible correspond à une représentation bien plus vaste que celle du terme régissant. Il s'agit du sujet du verbe, du sujet implicite des constructions nominales, et du sujet grammatical de tournures attributives pour les adjectifs.

Figure 14 : le signifié de *auf* préposition



QUATRIÈME PARTIE

AUF- PARTICULE VERBALE

Introduction

Plusieurs remarques préliminaires sont nécessaires pour introduire l'étude des emplois de *auf* comme particule verbale. La première concerne le corpus : nous excluons de notre étude les lexèmes nominaux (par exemple *der Aufsteiger, der Aufmacher*), car la motivation de leur sens est plus opaque que pour les verbes dont ils sont dérivés : ces derniers se laissent en revanche relativement aisément comparer aux deux lexèmes simples dont ils sont issus. Mais nous prenons en considération quelques emplois lexicalisés de *auf-*, seule (cf. *auf!*), en composition (cf. *glückauf!*), ou encore en association avec *ab* (*auf und ab gehen*).

- La particule et la préposition : différences morphosyntaxiques

Dans une approche globale de *auf*, il convient de dégager les points communs et les différences que présentent la préposition et la particule verbale. Bien que la plupart des particules (*ab-, an-, auf-, aus-, bei-, durch-, ein-, über-, um-, zu-…*) proviennent des prépositions, elles diffèrent de ces dernières par leur comportement syntaxique. Tandis que les prépositions sont incidentes à un diastème – phénomène que les analyses menées dans les deux parties précédentes ont largement exploité – les particules sont incidentes à un verbe (déjà existant – cf. *aufstören*, ou bien rendu existant par leur présence – cf. *aufmuntern, aufbahren*). Nos descriptions se fonderont donc en grande partie sur la comparaison entre le verbe à particule et le verbe simple.

La présence de la particule influe souvent sur les caractéristiques morphosyntaxiques du lexème avec lequel elle se combine. Certes, les cas où le verbe dérivé se construit comme le verbe simple sont – et de loin – les plus fréquents (cf. les verbes transitifs *etw. essen / aufessen, etw. nehmen / aufnehmen, jn wecken / aufwecken…,* ou intransitifs : *stehen / aufstehen, springen / aufspringen, treten / auftreten, blühen / aufblühen, leben / aufleben…*). Mais il arrive que la particule modifie du point de vue lexical ou valenciel le lexème qui sert de base au verbe. Elle modifie la classe lexicale de ce lexème, en créant des verbes à partir de noms (*der Tisch > etw. auftischen*) ou d'adjectifs (*hell > etw. aufhellen*). La particule peut aussi opérer au niveau de la valence, c'est-à-dire du nombre de participants au procès, qui

peut être réduit (cf. *auf etw. horchen > aufhorchen, etw. auf etw. kleben > etw. aufkleben*) ou augmenté (cf. *jn warten* (vieilli) > *(jm) mit etwas aufwarten, jn peitschen > jn zu etw. aufpeitschen*). Parallèlement, *auf-* peut modifier la rection du verbe simple : elle rend transitifs des verbes intransitifs (*an etw. arbeiten > etw. aufarbeiten, schwatzen > jm etw. aufschwatzen*), ou l'inverse : *((etw.) atmen > aufatmen, (etw.) spielen > zu etwas aufspielen*). Elle peut aussi remplacer un cas prépositionnel par un cas direct (cf. *auf jn lauern > jm auflauern, jn zu etw. zwingen > jm etw. aufzwingen*).

- La particule et la préposition : différences sémantiques

L'incidence syntaxique de la particule entraîne bien évidemment des conséquences sur le plan sémantique. Lorsqu'elle se combine avec un verbe simple, la particule nuance, plus ou moins fortement[1], le sens de ce dernier. C'est pourquoi son rôle est parfois rapproché de celui du déterminant dans un lexème composé :

> Unter Zusammensetzungen (Komposita) verstehen wir Wörter, die ohne zusätzliche Ableitungsmittel aus zwei oder mehreren selbständig vorkommenden Wörtern gebildet sind. Dabei stellt der (isolierbare) erste Bestandteil […] das Bestimmungsglied dar, der zweite das Grundwort (die Basis), das die Wortart der ganzen Zusammensetzung festlegt. […]
> Dieser Sachverhalt ist gemeint, wenn man sagt, dass Zusammensetzungen eine binäre (=zweigliedrige) Struktur haben. Beide Teile sind an sich auch selbst als Wörter verwendbar (wortfähig), im Kompositum aber nicht umstellbar […] – weil das Grundwort die Wortart, d.h. die grammatischen Eigenschaften des Kompositums, und die semantische Grundkategorie […] bestimmt – und nicht voneindander trennbar (von den trennbaren Verbbildungen abgesehen), vereinigt durch einen Betonungsbogen aus Haupt- und Nebenakzent.[2]

Quelques linguistes germanistes[3] approuvent implicitement la description de la grammaire *Duden* reproduite ci-dessus et sont donc d'avis que les verbes à particule séparable relèvent plus de la composition que de la dérivation. L'argument principal est le suivant : tandis que les préverbes *be-, ent-, ver-, etc.* ont perdu leur autonomie d'emploi et sont quasiment asémantiques, les particules dites séparables ou mixtes sont issues de prépositions qui s'emploient encore de manière autonome, ont des représentés plus palpables, et peuvent parfois être employées seules (cf. *auf! ; die Tür ist auf…*). Cette autonomie d'emploi et ce sens « plein » les rapprocheraient du premier membre des lexèmes nominaux composés, ce dont plusieurs critères sont censés rendre compte :

---

[1] Il arrive que la nuance de sens apportée par la particule soit à peine perceptible, comme c'est le cas pour *etw. mischen vs. etw. aufmischen.*
[2] *Duden Grammatik der deutschen Gegenwartssprache*, 6. neu bearbeitete Auflage, Mannheim / Leipzig / Wien / Zürich, 1998, p. 432-433. C'est nous qui soulignons.
[3] Notamment Paul Valentin, entendu lors d'une soutenance de thèse à Paris IV en 2000.

- dans la structure abstraite de la proposition, le verbe simple et la particule forment une unité sur la chaîne graphique et phonique (mais pas dans les énoncés avec verbe en deuxième position) ;
- comme pour la plupart des composés, l'accent de mot porte sur le premier élément ;
- le premier élément ajouté au second crée une sous-classe de représentés par rapport au lexème simple. Par exemple, *aufatmen* créerait une sous-classe de *atmen*, ou en tous cas envisagerait le procès désigné par *atmen* d'un certain point de vue ;
- enfin, le lexème complexe ainsi créé peut éventuellement servir de point de départ à une dérivation (par exemple : *auf* + *steigen* > *aufsteigen* > *der Aufsteiger*).

Le problème est que la composition « traditionnelle » concerne en fait essentiellement les lexèmes nominaux, composés de deux parties de langue prédicatives. Il est difficile de l'étendre aux verbes, d'une part parce que *auf-* est plutôt un morphème grammatical (la préposition elle-même ne s'emploie pas seule) et d'autre part parce que les emplois « prédicatifs », « autonomes » de *auf-* sont anecdotiques (cf. *Auf! An die Arbeit!, das Auf und Ab der Konjunktur*), voire découlent de l'ellipse d'énoncés verbaux (*Johann ist auf* peut être interprété comme une structure résultative correspondant à *Johann ist aufgestanden* ; *die Tür ist auf* implique *die Tür ist aufgemacht worden*). En d'autres termes, si *auf* existe bien seule (et encore !) en langue actuelle, c'est plutôt en tant que relateur (préposition) et très peu comme partie de langue prédicative, sauf dans les deux types d'emplois cités. Par ailleurs, on remarque que la « séparation » de la particule avec le verbe simple (l'une en position finale, l'autre en deuxième position) ne possède pas d'équivalent dans le domaine de la composition nominale.

Une autre différence entre le lexème composé et le verbe à particule est qu'à la différence du premier, dont le déterminé peut toujours s'employer de manière autonome, la base du verbe à particule n'est pas toujours attestée seule. C'est le cas des verbes formés sur un adjectif (*aufhellen, aufheitern…*) ou sur un nom (*auftischen, aufbahren, aufmöbeln…*).

Un troisième argument contre cette mise en correspondance de la particule et du premier terme des composés réside dans la très grande instabilité sémantique de la particule. Cette remarque est rapportée par les auteurs de la grammaire *Duden* :

Für A. Šimečková repräsentieren diese trennbaren Verben den „Prototyp der komplexen verbalen Einheit im Deutschen", die besonders oft durch Polysemie mit einer dominanten 'räumlichen Bedeutung und Reihenbildungspotenz' bestimmt sind. Der Bedeutungsunterschied trennt die Halbpräfixe von

Kompositionsgliedern, und sie bilden wie die Präfixe mit den Verben zusammen ein einziges Satzglied (das Prädikat).[4]

Si par exemple le premier terme des composés *Gottesdienst*, *Gottesfurcht*, *Gottessohn*, *Gottesurteil* ne pose pas de problème de compréhension parce qu'il a un représenté stable, il est nettement plus difficile d'attribuer un sens définitif au premier élément des lexèmes verbaux complexes *aufwachsen*, *aufblicken*, *aufrauchen* et *aufregen* par exemple. Ce représenté est au contraire constamment à reconstruire.

S'il est difficile de trancher sur la question de la dérivation ou de la composition, c'est que plus le représenté de la particule est tangible en contexte, plus on est tenté de l'apparenter au premier terme d'un composé, et que plus il est abstrait, plus on a envie de la rapprocher d'un morphème de constitution du lexique. Nous retrouvons ici, sous une autre forme, la distinction entre emplois « sémantiques » et emplois « incolores » rencontrée lors de la présentation du débat sur les prépositions (cf. première partie). Quant à nous, nous nous rattachons à la position prudente de la grammaire *Duden*, qui retient l'idée que les verbes à particule séparable « appartiennent au domaine transitoire entre dérivation par préfixe et composition »[5].

- L'Aktionsart : une catégorie problématique

Etant donné que le verbe simple participe à l'expression d'un procès, l'incidence de la particule au verbe entraîne une modification de ce procès. C'est là l'origine de la propension de certains linguistes à faire de la particule un marqueur d'« Aktionsart », c'est-à-dire du mode d'effectuation du procès. L'Aktionsart est une partie d'une question plus vaste, puisqu'elle concerne l'aspect tel qu'il est impliqué par les lexèmes, par opposition à l'aspect grammatical exprimé par l'opposition accompli / non-accompli. J.-P. Confais explique – de façon très classique – cette distinction :

> On entend par *Aktionsart* le *mode d'action* impliqué dans le lexème verbal indépendamment de ses réalisations grammaticales : ainsi les verbes *schlafen* et *dormir* expriment un procès impliquant une certaine durée, quel que soit le temps grammatical avec lequel ils sont réalisés, et sont appelés à ce titre « duratifs ». Cet aspect lexical constitue donc une « qualité sémantique invariante » (Bartsch, 1980, 42) du verbe : il peut être dit « objectif » au sens où le locuteur n'a aucun moyen de le modifier.

[4] A. Šimečková cité par *Duden Grammatik*, *op. cit.*, p. 463 : *Untersuchungen zum 'trennbaren' Verb im Deutschen* I. Prag 1994, S. 26, 106 u. ö. Nous citons cet ouvrage de seconde main, car nous n'avons pas réussi à nous le procurer.

[5] « Sie [die Halbpräfixe] gehören dem Übergangsbereich zwischen Präfixbildung und Wortkomposition an. » (*Duden Grammatik*, *op. cit.*, p. 463).

> En revanche, l'aspect grammatical […] se présente comme une variation signifiante du verbe, liée à un choix du locuteur, et à ce titre « subjective » […] : que le verbe soit duratif (*schlafen, dormir*) ou ponctuel (*platzen, éclater*), le locuteur a le choix de présenter le procès dans la perspective résultative dite de l'accompli (par exemple PERF ou PC) ou du non accompli (par exemple PRÄS ou PRES).[6]

La distinction entre aspect lexical et aspect grammatical est relativement récente, puisque le terme allemand originel « Zeitart », employé par G. Curtius pour le grec, regroupait les deux phénomènes. C'est le néogrammairien K. Brugmann, suivi en cela par W. Streitberg et H. Paul, qui a forgé celui d'« Aktionsart », qui se rapportait à l'origine à l'opposition entre verbes perfectifs et imperfectifs en indo-européen[7]. Ce concept a connu par la suite un vif succès, et les grammairiens de l'allemand s'appliquent à développer le plus précisément possible le répertoire des Aktionsarten et les nuances par lesquelles ils les définissent. On recense ainsi principalement les Phasenaktionsarten ingressive, inchoative, mutative, terminative, résultative et égressive, qui seraient des sous-classes des verbes téliques et mettraient en valeur une phase précise du déroulement du procès, les Aktionsarten sémelfactive et itérative qui feraient ressortir la répétition (unique ou multiple) d'un procès, et les Gradaktionsarten intensive et diminutive qui exprimeraient le renforcement ou la diminution de son intensité, et constitueraient des sous-classes des verbes duratifs (ou encore atéliques ou imperfectifs)[8].

Quelques auteurs (parmi lesquels A. V. Bondarko et S. Agrell[9]) appliquent la notion d'Aktionsart aux verbes simples aussi bien que dérivés ; mais nombreux sont ceux, comme A. Leskien, A. V. Isačenko, R. Steinitz et M. Krifka[10], qui restreignent le domaine de l'Aktionsart aux verbes dérivés, ne dégageant pour le verbe simple qu'un « Verbalcharakter ». C'est de cette deuxième attitude que relève la démarche de la grammaire *Duden* :

> Reihenhaft tragen Präfixe und Halbpräfixe besonders zur Abstufung und Differenzierung des Aspekts und der Aktionsart von Verben bei, wenn sie angeben, wie ein Vorgang in seinem Verlauf dargestellt wird. Durch Präfigierung kann dabei hervorgehoben werden:
> der Beginn (inchoativ), zum Teil mit besonderem Augenmerk auf den Augenblick des Beginns (punktuell)
> das Ende (perfektiv), manchmal mit Blick auf das Ergebnis des Vorgangs (resultativ)

---

[6] J.-P. Confais, *Temps, Mode, Aspect*, Interlangues, Presses Universitaires de Toulouse le Mirail, 1995, p. 202.
[7] Cf. U. Schwall, *Aspektualität, eine semantisch-funktionelle Kategorie*, Tübingen, Narr, 1991, p. 88 ; W. Pollak, *Studien zum Verbalaspekt mit besonderer Berücksichtigung des Französischen*, Bern, P. Lang, 1988, p. 22 ; B. Kaltz, « *Förscheln* auf schwankendem Boden? – Wissenschaftsgeschichtliche Marginalien zu 'Aspekt' und 'Aktionsarten' in der deutschen Grammatikographie », *Cahiers d'études germaniques* 44, 2003, p. 160-161.
[8] La distribution des Aktionsarten selon la sémantique du verbe diffère toutefois selon les auteurs, cf. G. Helbig, J. Buscha, *Deutsche Grammatik*, Berlin/ München, Langenscheidt, 2001, p. 62s ; E. Hentschel, H. Weydt, *Handbuch der deutschen Grammatik*, Berlin, W. de Gruyter, 1994 ; M. Krifka, *Nominalreferenz und Zeitkonstitution: zur Semantik von Massentermen, Pluraltermen*, München, W. Fink, 1989, p. 104 ; U. Schwall, *op. cit.*
[9] Cf. W. Pollak, *op. cit.*, p. 23 ; U. Schwall, *op. cit.*, p. 31.
[10] Cf. U. Schwall, *op. cit.*, p. 24 ; W. Pollak, *op. cit.*, p. 23-24 ; M. Krifka, *op. cit.*, p. 102-103.

> der Verlauf selbst (kursiv) und besonders seine (unbestimmte) Dauer (durativ), zuweilen aber auch mit Augenmerk auf ein Wiederholungsmoment (iterativ).[11]

La variété et l'apparente hétérogénéité des emplois des particules verbales conduisent les tenants de l'Aktionsart à opérer une séparation infranchissable entre les emplois où les particules verbales désignent un mode d'action, et ceux où elles ont un représenté plus spatial. La description de la grammaire *Duden* se poursuit par exemple dans les termes suivants :

> […] Der zweite wichtige Bedeutungsfächer, der bei den Verben durch die Präfigierung entsteht, betrifft räumliche, besonders richtungsbezogene Bedingungen der bezeichneten Vorgänge und Handlungen. In erster Linie sind es die aus Präpositionen hervorgegangenen Halbpräfixe, die dazu – vor allem in Verbindung mit Bewegungsverben – herangezogen werden.[12]

Cette séparation est très couramment opérée pour *auf-*, et la position que la grammaire *Duden* adopte sur ce point reflète encore une fois une attitude très répandue :

> Das Halbpräfix auf- stuft den Inhalt des Ausgangsverbs auf sehr unterschiedliche Weise ab. Es kennzeichnet u.a. die aufsteigende Bewegungsrichtung, die Aufwärtsbewegung (*aufsteigen, aufschwellen; etw. aufbauen, aufwirbeln*) manchmal mit der Vorstellung des Ansammelns (*etw. aufstauen*) und der Volumenerweiterung, des Prallmachens (*etw. aufblasen*). Ferner kennzeichnet auf- das Zustandekommen oder Herstellen eines Kontaktes (*sich auf etw. auflehnen; aufprallen, etw. aufkleben; etw. jm aufdrängen*), zum Teil mit Verringerung der Valenz gegenüber dem Ausgangswort (vgl. *auf die Mauer prallen – aufprallen; etw. auf den Stoff kleben – etwas aufkleben*).
>
> Bei einer Reihe von Verben drückt auf- ein Auseinandergehen, Sichöffnen oder Öffnen aus (*aufgehen, aufplatzen; etw. aufbeißen, aufbrechen; etw. aufscheuern, aufklappen; aufdrehen*).
>
> Darüber hinaus kennzeichnet das Halbpräfix alle wichtigen Aktionsarten: die inchoative des – insbesondere einmaligen, plötzlichen – Beginns (*auflachen, aufflammen; aufblühen, aufhorchen*), die resultative des Abschlusses (*etw. aufessen, aufbrauchen*) und die iterative der – meist einmaligen – Wiederholung (*etw. aufwärmen, aufpolieren*), insbesondere mit dem Zusatzmerkmal, daß etwas nach einer Abnützung erneut in einen angemessenen Zustand gebracht wird (vgl. *etw. aufbügeln, aufpolstern,* usw.).[13]

La partition entre emplois sémantiques et emplois reflétant une Aktionsart est reprise, quoique de manière moins détaillée, dans la grammaire Schanen-Confais[14], ainsi que dans la petite étude que M. Pérennec a consacrée à *auf-*, où l'Aktionsart entre en jeu pour subdiviser le représenté 'accroissement', tandis que le 'mouvement ascendant', l''ouverture', *etc.* sont traités à part. Les seuls à ne pas se servir de la catégorie d'Aktionsart, et à intégrer les verbes « abstraits » aux verbes « sémantiques » sont Ph. Marcq[15] et M. Krause[16].

---

[11] *Duden Grammatik, op. cit,* p. 456.
[12] *Ibid,* p. 457.
[13] *Ibid*., p. 466.
[14] F. Schanen, J.-P. Confais, *Grammaire de l'allemand, Formes et fonctions*, Paris, Nathan, 1989, p. 201.
[15] Ph. Marcq, « A propos de *auf* », in *Nouveaux cahiers d'allemand 6,* Nancy, 1988.
[16] M. Krause, *Eléments pour une grammaire des prépositions, substituts et particules verbales de l'allemand, volume II, (auf, durch, nach, zu),* Stuttgart, Akademischer Verlag, 1998.

De fait, *auf-* est sans conteste responsable de nuances sémantiques portant sur les phases de déroulement du procès. Elle insiste notamment sur l'apparition du procès (cf. *aufkommen, aufreizen…*), sur son intensification (cf. *aufbauschen, sich aufspielen, Kräfte aufbieten…*) ou sur son achèvement (cf. *etw. aufessen, aufhören…*), et nous nous appliquerons à décrire le plus précisément possible ces effets de sens. Mais la question est de savoir si l'on peut utiliser la catégorie d'Aktionsart sans risquer de se heurter bien vite à un certain nombre d'obstacles théoriques.

Adopter la théorie de l'Aktionsart signifie en premier lieu appliquer à l'allemand, sans aucun ajustement, le système de l'aspect des langues slaves, qui est inscrit dans le lexique. Or ce procédé est très discutable, car contrairement à leurs correspondants slaves, les préverbes allemands ne rendent pas nécessairement perfectifs des verbes imperfectifs. Ainsi, bien que lors du passage de *blühen* à *aufblühen* ou de *arbeiten* à *aufarbeiten,* la particule rende effectivement perfectif un verbe imperfectif, *auf-* s'accole à un verbe d'état dans *aufsein* ou *die Tür auflassen,* sans que le verbe dérivé soit pour autant perfectif ; elle peut également s'ajouter à des verbes qui sont par eux-mêmes perfectifs : *etw. essen / etw. aufessen, jn wecken / jn aufwecken*. La théorie de l'Aktionsart fait aussi courir le risque (notamment en ce qui concerne la question de la durativité et de la télicité) de restreindre au lexème verbal la problématique de l'aspect, qui relève plutôt de la prédication élargie [17].

Le deuxième inconvénient de cette théorie est que les linguistes qui s'en réclament ne proposent pas de terminologie homogène et fiable pour décrire les différentes nuances apportées par les préverbes / particules. Ce défaut transparaît dans le manque d'unité des descriptions des grammaires, ainsi que dans les discussions qui peuvent opposer les spécialistes, et qui sont rendues infinies par la multiplication *ad libitum* des nuances (par exemple *aufregen* est-il un verbe « ingressif » ou « inchoatif » ? Quelle est la différence entre ces deux termes ? La représentation primordiale dans *aufwachen* est-elle l'apparition de la veille ou la fin du sommeil ? L'Aktionsart exprimée par *aufblitzen* est-elle « ingressive » ou « ponctuelle » ? *Etwas aufessen* est-il « résultatif », « terminatif », « égressif » ou « désinatif »[18] ?).

Et même si ces fluctuations terminologiques étaient stabilisées, la théorie de l'Aktionsart serait incapable de dégager un principe explicatif dans la distribution des préverbes et

[17] Cf. à ce sujet les travaux des linguistes culioliens dans C. Fuchs (ed.), *Les typologies de procès,* Paris, Klincksieck, 1991, p. 9-17.
[18] Cf. F. Muller, *Grammaire de l'allemand,* Nathan, 2001, p. 157.

particules, qui, de fait, est totalement chaotique. On observe en effet de très nombreux chevauchements entre *er-* et *auf-* (cf. *aufwachen vs. erwachen, jn / etw. aufwecken vs. erwecken, jn / etw. aufregen vs. erregen, jn aufheitern vs. erheitern…*[19]), entre *ver-*, *aus-* et *auf-* (cf. *etw. austeilen vs. verteilen* et *aufteilen, etw. austrinken vs. auftrinken, etw. verzehren vs. aufzehren…*).

Même lorsque l'on considère la particule pour elle-même, et non à l'intérieur de micro-systèmes, on voit que la théorie de l'Aktionsart n'est à même ni d'expliquer, ni de résorber l'anarchie qui règne à première vue dans l'expression des différentes phases du procès dont *auf-* est responsable (début, intensification, achèvement, itération…). On est alors amené à se demander s'il n'y a pas un paradoxe à vouloir, en parlant d'Aktionsart, attirer l'attention sur une propriété des préverbes, si c'est pour constater ensuite qu'elle n'en est finalement pas une. Si d'un côté on prête à la particule la capacité de mettre en valeur « un mode d'action » et que de l'autre on reconnaît que celui-ci est fluctuant, voire variable à l'infini, on discrédite, on annule même *ipso facto* la valeur de la catégorie employée. Dire que *auf-* véhicule toutes les Aktionsarten revient donc à dire qu'elle n'en véhicule aucune.

C'est qu'étiqueter tel ou tel emploi comme « ingressif », « mutatif », « terminatif » *etc.* n'est d'aucune utilité si l'on ne peut ni décrypter les causes de ces effets de sens, ni dégager l'unité qui règne derrière cet apparent chaos. Or la théorie de l'Aktionsart va dans le sens d'un morcellement des faits linguistiques plutôt que dans celui d'une harmonisation. Cette lacune provient essentiellement de ce que les théoriciens de l'Aktionsart ne reconnaissent pas la nature compositionnelle du sémantisme des verbes à particule : l'existence d'un représenté plutôt que d'un autre s'explique en effet par le jeu entre le sémantisme de la particule et celui du verbe simple. Ce n'est donc pas la particule seule qui véhicule un « mode d'action », mais le verbe dérivé. Les descriptions linguistiques gagneraient par conséquent beaucoup à être menées en contexte, comme cela est reconnu pour les prépositions (cf. notre démarche dans les parties II et III, fondées sur la notion de diastème et sur les propositions méthodologiques de P. Cadiot).

Finalement, la théorie de l'Aktionsart est peu compatible avec la recherche en signifié. Sa façon d'ériger des barrières infranchissables entre les représentés « processuels-aspectuels » et les représentés plus « colorés » est tout d'abord injustifiée : que sont donc l'entrée dans le procès, la sortie du procès, l'intensification *etc.*, sinon des représentés abstraits ? Nous verrons qu'il est tout à fait possible de dégager des ressemblances entre les représentés concrets et

[19] De surcroît, les nuances apportées par *auf-* et *er-* varient en fonction du verbe, si bien qu'il est impossible de dégager une différence stable entre les deux en langue.

abstraits véhiculés par la particule. Ensuite, l'approche de la théorie de l'Aktionsart dissimule mal une conception homonymique des particules verbales, qui tue dans l'œuf toute velléité de dégager leur signifié. Elle ne peut donc pas être intégrée dans notre démarche, qui présuppose que la préposition-particule est un polysème.

Ces pages introductrices laissent entrevoir que les particules verbales constituent un champ d'investigation périlleux, parce que situé au carrefour entre plusieurs domaines : lexicologie, morphosyntaxe, types de procès. Alors que la recherche sur les prépositions est très vivante et a vu émerger des théories solides sur lesquelles on peut asseoir des analyses spécifiques, on est frappé par le peu d'intérêt accordé aux préverbes et particules verbales et à la question, complexe, de leur signifié[20]. Nous ne prétendons pas combler cette lacune, mais simplement présenter une description de *auf-* qui soit le plus complète et le plus cohérente possible.

Notre étude se déroulera de manière progressive, et partira des représentés les plus tangibles pour s'achever avec les plus abstraits. Le chapitre XI s'attachera à la description des emplois charnières où la particule est très proche de la préposition. Les chapitres XII à XIV considéreront les emplois propres à la particule : le premier décrira les représentés « spatiaux » de *auf-*, tout en essayant de dégager la représentation abstraite qu'ils dissimulent. Le chapitre XIII recensera les représentés qui relèvent de l'idée abstraite de 'tension vers une borne', tandis que l'étude se terminera par les diverses formes d''atteinte d'une limite'.

[20] Diverses études ont été écrites, dans des approches bien différentes, localiste (Ph. Marcq, M. Krause), cognitiviste (M. Pérennec), guillaumienne (N. Quayle), mais il n'existe pas d'ouvrage d'envergure ou de numéros de revues exposant les grandes problématiques.

CHAPITRE XI

MOUVEMENT DYNAMIQUE ABOUTISSANT À UN CONTACT

Les procès que contribuent à exprimer les verbes réunis au chapitre XI expriment un mouvement directif au terme duquel la cible (l'objet à l'accusatif des verbes transitifs) entre en contact avec un site (souvent non nommé). Le site correspond à la limite extérieure du mouvement orienté vers lui. Il existe deux cas de figure pour lesquels la particule verbale a le même sens que la préposition en emploi concret et spatial (cf. *auflegen*) ou plus abstrait (cf. *auflauern*) : le cas où l'on peut commuter le verbe à particule avec un verbe simple et un Gprep, dont le membre peut parfois être omis, et celui où la préposition et la particule figurent ensemble dans l'énoncé et ont toutes deux un sens spatial (emploi que nous qualifions de « redondant »).

I. TOURNURES SIMPLES, COMMUTABLES AVEC UN GPREP

A. Verbes transitifs

Les verbes composant cette série désignent un mouvement spatial dirigé vers un objectif qu'il atteint. Traditionnellement, on présente le type d'énoncés cités ci-dessous comme ayant pour équivalent un énoncé comportant le verbe simple et un Gprep à base *auf*. La particule verbale y est donc très proche de la préposition. Dans ces cas-là, le sens de la particule est toujours spatial, mais la spatialité de la relation provient en fait du contexte : les actants concernés renvoient à des référents tangibles, et le procès exprimé par le verbe simple est inscrit dans l'espace. Ce verbe simple désigne un mouvement, impliquant dans la plupart des cas un contact (cf. *setzen, stellen, treffen, zeichnen, schreiben, kleben…*) et souvent un axe vertical (cf. *schichten, häufen, stapeln*) ; la particule, elle, présente ce mouvement comme allant jusqu'au contact avec un site non nommé. Autrement dit, le mécanisme d'incidence de la particule sur le verbe simple est le même que dans les emplois plus abstraits que nous

étudierons par la suite : la particule modifie le sens du verbe simple en lui imprimant un bornage terminal, la seule différence étant que le bornage de la tension dynamique est ici inscrit dans l'espace.

Si le représenté 'mouvement descendant' apparaît parfois, il ne faut pas l'imputer à la particule : il est plutôt dû à la base verbale, ainsi qu'à notre connaissance du monde. Le mouvement descendant n'est par exemple pas impliqué par *etwas aufkleben*, ni par *etwas auf etwas kleben.* Le seul représenté stable est que le site implicite figure la limite externe du mouvement. Nous avons donc ici un **'mouvement directif aboutissant à la coïncidence définitive avec un site non clos'**.

Plusieurs sous-catégories morphosyntaxiques peuvent être distinguées. Nous indiquons en-dessous de l'occurrence la tournure avec verbe simple et Gprep que l'on peut faire correspondre au verbe à particule :

- verbes dont la base, nominale, désigne le « site »[21] du procès :

(1) Wollte, ich hätte das damals alles so genau gewußt, als ich neben meinem aufgebockten Rad auf einer Straße in Mittelitalien stand und nach allen Seiten sicherte wie ein umstelltes Tier. (A. Andersch, *Die Kirschen der Freiheit*, p. 108)

= neben meinem auf einen Bock gestellten Rad

(2) Nach dem folgenschwersten Erdbeben in Taiwan seit 1935 können die Krankenhäuser die Toten nicht mehr alle aufbahren. […] (*Berliner Morgenpost*, 22.09.1999, p. 32, Cosmas I)

= die Toten auf Bahren legen (und aufstellen)

Auftischen, qui est étudié plus loin (cf. chapitre XII, III) appartient aussi à ce groupe.

- verbes dont la base, nominale, désigne l'objet effectué par le procès :

(3) In der Schule hatte ich an aufgehäuften Kenntnissen von Zuhause zu zehren, die Klasse war etwas gegen meine frühere zurück, und ich gewöhnte mir an, meine Altersgenossen etwas verächtlich als Kinder anzusehen. (H. Hesse, *Demian*, p. 82)

= an zu [einem] Haufen aufgeschichteten Kenntnissen zehren

(4) ANKLÄGER Was geschah mit dem Gepäck der Eingetroffenen nachdem die Aussonderungen vorgenommen worden waren
ZEUGE 8 Es wurde zum Effektenlager gebracht und dort sortiert und aufgestapelt (P. Weiss, *Die Ermittlung*, p. 30)

= zu einem Stapel aufgeschichtet

(5) […] Stühle, Tische, Regale und Schrank türmen sich zu Gebirgen, Gebäuden oder Schiffen auf, zugleich zum Greifen nah und in weiter Ferne. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 20)

[21] Rappelons que la cible est le référent que l'on situe par rapport à un objet dont la position est connue et stable, le site. Sur le plan linguistique, la cible correspond au sujet grammatical ou au support d'avant de la préposition, et le site au membre du Gprep ou au support d'après de la préposition.

= stapeln sich zu einem Berg / « Turm ».

- verbes dont le radical désigne la « cible » (au sens de C. Vandeloise) du procès :

(6) Das einzig Wandelhafte werden bei einer solchen perspektivischen Einstellung dann die Hände – die vielen hellen, bewegten, wartenden Hände rings um den grünen Tisch, alle aus der immer andern Höhle eines Ärmels vorlugend, jede ein Raubtier, zum Sprung bereit, jede anders geformt und gefärbt, manche nackt, andere mit Ringen und klirrenden Ketten aufgezäumt, […]. (S. Zweig, *Vierundzwanzig Stunden aus dem Leben einer Frau*, p. 28)

= einen Zaum auf die Hände anlegen

- verbes dont la base est un verbe simple, exprimant le procès appliqué au « site » :

(7) Hauchdünne, aufgeklebte Keramikverblendungen, so genannte Veneers, verwandeln die Zahnruinen Stück für Stück wieder in naturidentische Gebisse. (*Der Spiegel*, Nr. 47/ 1999, p. 260)

= auf die Zähne geklebte Keramikverblendungen

(8) Den tief eingeatmeten Rauch stieß er, arrogant grimassierend, beide Lippen zurückgezogen, dabei mit einem Fuße leise aufklopfend, als grauen Sprudel zwischen seinen schadhaft abgenutzten, spitzigen Zähnen hervor. (Th. Mann, *Mario und der Zauberer*, p. 92)

= auf den Boden klopfend

(9) „Ich mache mir Sorgen um die CDU“, sagte ich, „wählen Sie auch fleißig CDU?“
„Aber das ist doch selbstverständlich“, sagte er beleidigt, und ich sagte: „Dann bin ich beruhigt“, und legte auf. (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 232-233)

et

(10) Ich legte langsam den Hörer auf. (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 20-21)

= den Hörer auf das Telefon legen

(11) Ihre schönen, blassen Hände, ohne Schmuck bis auf den schlichten Ehering, ruhten in den Schoßfalten eines schweren und dunklen Tuchrockes, und sie trug eine silbergraue, anschließende Taille mit festem Stehkragen, die mit hochaufliegenden Sammetarabesken über und über besetzt war. (Th. Mann, *Tristan*, p. 14)

Cette tournure peut être paraphrasée par *die Sammetarabesken liegen reliefartig auf dem Kragen*

(12) ZEUGE 6
[…]
Es dauerte den ganzen Tag
bis wir die Leichen
voneinander gelöst
und draußen im Hof
aufgeschichtet hatten
(P. Weiss, *Die Ermittlung*, p. 168)

= wir hatten die Leichen aufeinander geschichtet

(13) So kritzelte es K. nur für Barnabas auf einem Stück Papier auf eines Gehilfen Rücken, während der andere leuchtete, aber K. konnte es schon nach dem Diktat des Barnabas aufschreiben, der

alles behalten hatte und es schülerhaft genau aufsagte, ohne sich um das falsche Einsagen der Gehilfen zu kümmern. (F. Kafka, *Das Schloss*, p. 152-153)

= *er konnte es auf einem Papier schreiben*

(14) Der Brief, von dem ich hier nur das rein Inhaltliche aufzeichne, faszinierte mich ungemein: das Englische allein gab ihm einen hohen Grad von Klarheit und Entschlossenheit. Dennoch wurde mir die Antwort nicht ganz leicht, ich zerriß drei Entwürfe, ehe ich antwortete: […]. (S. Zweig, *Vierundzwanzig Stunden aus dem Leben einer Frau*, p. 21)

= *ich zeichne das rein Inhaltliche des Briefs auf diese Blätter*

(15) Ich mochte die Wissenschaft, die weißen Kittel, die Gläser, die chemischen Substanzen, die in rotes Licht getauchten Dunkelkammern. Keine Frage wurde hier je beantwortet, am allerwenigsten nach dem Kern des fotografischen Prozesses, der Spaltung des Silberkristalls durch das auftreffende Licht. (A. Andersch, *Die Kirschen der Freiheit*, p. 53)

= *das Licht trifft auf den Kristall*

(16) *Frau Zittel trägt die Suppe auf.* (Th. Bernhard, *Heldenplatz*, p. 150)

= *sie trägt die Suppe auf den Tisch*

(17) ZEUGE 2 Wenn die Häftlinge in die Kammern
eingeführt worden waren
gingen die Sanitäter zu den Luken
setzten ihre Gasmasken auf
und entleerten die Büchsen (P. Weiss, *Die Ermittlung*, p. 180)

= *sie setzten die Gasmasken auf die Nase*

Pour les verbes dérivés à partir d'un verbe simple attesté, la particule a la propriété de faire aboutir le procès désigné par le simplex : *etwas aufsetzen, aufzeichnen, aufschreiben…* désignent des actions qui sont menées jusqu'à un terme plus marqué que *etwas setzen, zeichnen, schreiben.* Par ailleurs, la mise en relation de ce dernier type d'emploi de la particule avec un Gprep dont le membre serait omis est une convenance reprise traditionnellement par les grammairiens de l'allemand. On dit que la particule sert ici à éviter de mentionner le site (ou membre du Gprep) qui est de toute façon évident. Les séquences du type de celle soulignée en (18) *Er setzt seine Haube auf* sont par exemple traditionnellement dites correspondre à *Er setzt seine Haube auf den Kopf :*

(18) […] Auf diesen Fotografien steigt Heidegger aus seinem Bett, steigt Heidegger in sein Bett wieder hinein, schläft Heidegger, wacht er auf, zieht er seine Unterhose an, schlüpft er in seine Strümpfe, macht er einen Schluck Most, tritt er aus seinem Blockhaus hinaus und schaut auf den Horizont, schnitzt er seinen Stock, setzt er seine Haube auf, nimmt er seine Haube vom Kopf, hält er seine Haube in den Händen, spreizt er die Beine, hebt er den Kopf, senkt er den Kopf, […]. (Th. Bernhard, *Alte Meister*, p. 92-93)

Or, on est en droit de se demander si cette correspondance est pertinente, car le site ne paraît même pas nommable. Le corpus n'offre en effet aucun exemple d'énoncé du type *Er setzte*

seine Mütze auf den Kopf. Le membre du Gprep n'est donc pas véritablement omis, puisque sa présence n'est jamais attestée.

Ph. Marcq propose pour ce type d'emplois l'explication suivante :

> Si le repère est identifiable de toute évidence, il est élidé :
> « Er legte seine Amtsmiene auf / setzte seinen Hut / seine Brille auf ».
> Si le repère n'est pas le visage, la tête, le nez du sujet intéressé, l'élision, l'ellipse est impossible. S'il ne met pas « son » chapeau sur « sa » tête, il me faut préciser sur quoi il met son chapeau :
> « Er setzte seinen Hut auf eine Büste von Bismarck ».[22]

Cette explication est valable pour la grande majorité des emplois, sauf pour (10), où l'appareil téléphonique n'est pas une partie du corps du sujet. Selon nous, la possibilité de la supposée élision tient à la présence d'un rapport évident, fonctionnel, entre l'objet à l'accusatif (la cible) et l'objet non nommé (le site). La théorie de l'élision ne correspond guère à une réalité linguistique, mais elle sert néanmoins à démontrer que le sens de la particule verbale est très proche de celui de la préposition en emploi spatial, et que l'on a affaire au même signifiant, remplissant des fonctions syntaxiques distinctes. Elle justifie par conséquent l'approche globale de la préposition-particule.

B. L'objet ou l'un des objets figure au datif : verbes transitifs et intransitifs

Les verbes à particule de ce petit sous-groupe expriment également un mouvement se terminant par l'atteinte d'un objectif. Ici, le site affecté par le mouvement aboutissant à un contact est toujours explicité dans l'énoncé. Certains de ces verbes sont trivalents *(einer Sache etwas aufdrücken*), d'autres divalents (*jm auflauern*). Pour chacun d'eux, l'objet au datif du verbe à particule correspond à l'objet prépositionnel à l'accusatif du verbe simple (*der Mauer den Stempel aufdrücken = den Stempel auf die Mauer drücken ; jm auflauern = auf jn lauern*). La particule modifie de nouveau le sens du verbe simple en marquant que le procès atteint sa limite. La présence de l'objet au datif pour les verbes trivalents s'explique par le fait qu'il ne peut pas y avoir deux accusatifs (c'est-à-dire deux objets concernés directement) dans un procès[23] ; on aura donc soit un accusatif et un datif, soit un Gprep et un accusatif :

(19) DER FREMDE geht davon
und hat den Stempel
aus Regen und Moos

[22] Ph. Marcq, *op. cit.*, p. 48.
[23] Le cas est en effet rare en allemand, sauf avec *kosten*, *lehren* et *angehen*.

noch rasch der Mauer aufgedrückt. […] (P. Huchel, *Gedichte*, p. 150)

= *er hat den Stempel auf die Mauer gedrückt*

(20) Esser: Schon Karl Marx ist einer Irrlehre aufgesessen. Er hat die Welt, das gestehe ich zu, zu einem sehr ungünstigen Zeitpunkt betrachtet und analysiert. Damals sah tatsächlich alles so aus, als liefe die gesamte Wirtschaft auf eine starke Konzentration zu. (*Der Spiegel*, Nr. 47/ 1999, p. 124)

= *fest auf etwas (D) sitzen* (avec représenté plus concret)

En revanche, l'emploi du datif avec *auflauern* s'explique plus difficilement. Il est d'autant plus étonnant que *auf-* se construit plus souvent avec l'accusatif que le datif, alors que la présence du datif est logique avec *zuhören* ou *nachblicken.* L'explication que la grammaire *Duden* propose de ce phénomène nous semble tout à fait plausible : elle recense en effet parmi les modifications qualitatives apportées par les préverbes et particules la « Dativierung, durch die vor allem der Bezug der im Subjekt genannten Person zu einer anderen betont wird »[24]. Il s'agirait donc d'un datif « commodi » qui exprime l'être animé indirectement concerné par l'attitude du sujet :

(21) […] ein Fremder hätte geradezu denken können, Gregor habe ihr aufgelauert und habe sie beißen wollen. (F. Kafka, *Die Verwandlung*, p. 34)

= *er habe auf sie gelauert*

La différence entre la tournure verbe à particule + objet au datif et celle faite du verbe simple et d'un Gprep à base *auf* tient au fait que dans le premier cas, le sujet est le point de départ d'une action qui concerne immédiatement l'objet, même si ce dernier est moins directement impliqué dans le procès que s'il figurait à l'accusatif. La tournure avec verbe simple et objet prépositionnel présente l'objet comme non directement concerné par le procès.

[24] *Duden Grammatik, op. cit.*, p. 454.

II. EMPLOIS REDONDANTS DE LA PARTICULE

La répétition d'un même signifiant sous forme de préposition et sous forme de particule est un phénomène récurrent en allemand (cf. *in Anlehnung an, die Zugehörigkeit zu*…). On l'observe bien sûr également avec *auf*, sous deux formes : le Gprep figure soit au datif, soit à l'accusatif. Comme précédemment, la particule a un représenté proche de la préposition. Les tournures à verbe à particule et Gprep à base *auf* sont sémantiquement parentes de tournures à verbe simple et Gprep à base *auf*. À première vue, la particule répète le sens de la préposition, mais cette supposée redondance doit être observée de plus près.

A. Le Gprep figure au datif

Les deux premiers verbes s'emploient sous forme simple avec un représenté très proche. En revanche, pour le troisième, *auf etwas (A) setzen* a un sens bien différent de *auf einem Planeten aufsetzen.*

(22) Diese Trennung in zwei Verträge durchkreuzte Briands Pläne. Ein weltweiter, vorbehaltloser Kriegsverzicht hätte Frankreichs europäisches Sicherheitssystem deutlich abgewertet. Es bestand aus einer Verbindung von hohem Rüstungsstand, Völkerbund, Militärbündnissen und Locarno-Verträgen und baute trotz aller Einschränkungen des Rechts zum Krieg auf dem Krieg als äußerstem Mittel der Politik auf. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 12)

(23) Die Schichten unseres Lebens ruhen so dicht aufeinander auf, daß uns im Späteren immer Früheres begegnet, nicht als Abgetanes und Erledigtes, sondern gegenwärtig und lebendig. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 206)

(24) Der „Polar Lander": groß wie ein VW Golf, 300 Millionen Kilometer weit gereist. Wenn er auf dem Mars aufsetzt, funken die deutschen Kameras am Mast und am Greifarm Bilder zur Erde. (*Bild*, 277, 47 / 1999, p. 18)

Dans les trois énoncés, le Gprep est indispensable. La particule ne peut pas non plus être supprimée, car on a alors affaire à un autre verbe, de sens parent mais s'employant dans un autre contexte. Dans les deux premières occurrences, le sens du verbe à particule est proche de celui du verbe simple. Le verbe et la préposition évoquent tous deux un contact, perçu comme non dynamique à cause du datif. L'emploi du verbe à particule insiste sur l'idée d'accumulation, de superposition des couches les unes aux autres. Le verbe *aufsetzen* est quant à lui lexicalisé (domaine aérospatial) ; il n'a rien à voir avec *auf etwas setzen*, mais est formé sur *etwas (*ou *sich) auf etwas setzen.* La particule réduit donc ici la valence du verbe simple et modifie sa rection.

B. Le Gprep figure à l'accusatif

Le corpus offre trois occurrences de ce cas de figure :

(25) *Links ein Eismann mit türkischem Honig und Luftballons. Rechts ein Haut-den-Lukas - - (das ist so ein althergebrachter Kraftmesser, wo Du unten mit einem Holzbeil auf einen Bolzen draufhaust [...]).* (Ö. von Horvath, *Kasimir und Karoline,* p. 11)

(26) Gregors Blick richtete sich dann zum Fenster, und das trübe Wetter – man hörte Regentropfen auf das Fensterblech aufschlagen, machte ihn ganz melancholisch. (F. Kafka, *Die Verwandlung*, p. 9)

(27) In der „Verrückten Lokomotive" (1923) zum Beispiel lassen drei Wahnsinnige ihren Zug mit grausamem Vergnügen auf einen anderen aufprallen. (*Die Zeit*, 10.01.1986, p. 39, Cosmas I)

Dans ces trois derniers exemples d'emplois dits « redondants », la particule verbale peut plus facilement être supprimée que dans le sous-groupe précédent : avec ou sans particule, l'ensemble verbe + Gprep a un représenté spatial ; naturellement, sa suppression modifie légèrement le sens de l'énoncé. La présence de la particule verbale insiste sur la force avec laquelle le mouvement percute le site. En (25) et (26), l'ensemble verbe à particule + préposition désigne un 'mouvement descendant avec atteinte du repère'. Mais ce représenté ne doit pas être attribué à la particule verbale elle-même, puisqu'il est absent de (27), où le choc entre les deux trains est frontal.

Les emplois spatiaux de *auf-* regroupés au chapitre XI témoignent de l'existence du représenté **'mouvement dynamique aboutissant à un contact'**, ce mouvement ne s'effectuant pas nécessairement sur l'axe vertical. Si on place l'analyse sémantique à un niveau plus abstrait, on remarque que la particule présente le mouvement désigné par le verbe simple comme atteignant une limite, idée que nous retrouverons sous une forme plus abstraite dans les chapitres suivants.

CHAPITRE XII

LES EFFETS DE SENS SPATIAUX DE LA TENSION DYNAMIQUE

Les passages que les grammaires et la recherche[25] consacrent aux emplois où *auf-* ne commute pas avec la préposition, mentionnent avec raison deux représentés essentiels : le 'mouvement ascendant' et l''ouverture'. Nous les complétons par l''apparition', qui est absolument fondamentale dans le sémantisme de la particule.

I. MOUVEMENT ASCENDANT

A. Représentés spatiaux

1. Mouvement ascendant seul

Les occurrences de *auf-* désignant un mouvement ascendant sont très nombreuses et aisées à décrire. Les bases verbales désignent des actions diverses pour lesquelles la particule précise qu'elles sont dirigées vers le haut. Parfois le mouvement ascendant est déjà impliqué par le verbe simple (cf. *wachsen, schäumen, springen*). *Auf-* équivaut à *hoch* ou aux Gprep *in die Höhe, nach oben* ; la particule peut parfois être remplacée par *hinauf-* ou *herauf-*, qui ancrent plus précisément le procès dans des dimensions spatiales (car ces particules directives impliquent que le mouvement a un point d'origine et un point d'aboutissement). Selon les cas, *auf-* peut avoir pour antonyme *ab-* (*herab-*, *hinab-*) ou encore *unter-* (*hinunter-*, *herunter-*).

Le mouvement ascendant est indubitablement lié au représenté 'contact – le plus souvent vertical – de la cible et du site' que nous avons dégagé pour la préposition. Mais s'il arrive que le Gprep désigne en contexte le point d'aboutissement d'un mouvement ascendant :

---

[25] Cf. F. Schanen, J.-P. Confais, *op. cit.*, p. 201 ; M. Pérennec, « La construction du signifié », *Cahiers du C.I.E.L.*, 1994-1995, *Théories et pratique du lexique*, Université Paris VII – Denis Diderot, p. 15-41 ; Ph. Marcq, *op. cit.*

(28) Ich erzählte ihm, als Beweis dafür, daß ich ihn von früher her kenne, wie er einmal, es muß 1948 gewesen sein, auf einen Baum gestiegen sein; […]. (U. Timm, *Die Entdeckung der Currywurst*, p. 13)

rien ne permet pour autant d'ériger ce représenté en valeur fondamentale de *auf* (préposition ou particule).

Cette première classe comporte tout d'abord les verbes intransitifs *aufsteigen, aufspringen, aufgehen, aufschäumen :*

(29) Sie dachte: Hoffentlich werd ich nicht rot, aber natürlich wurde sie rot, ich spür es, dachte sie, eine aus dem ganzen Körper aufsteigende flammende Hitze, alles Blut sammelt sich im Gesicht an. (U. Timm, *Die Entdeckung der Currywurst*, p. 64)

(30) Ich konnte über die Entfernung den Ausdruck ihres Gesichts nicht lesen. Ich bin nicht aufgesprungen und zu ihr gelaufen. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 78)

(31) Schöne Sonne, die aufgeht, ihr Werk nicht vergessen hat […]
(I. Bachmann, « An die Sonne », *Anrufung des großen Bären*, p. 67)

(32) […] kurz, ein Dutzend Minuten noch, und unsere Diskussion hätte in Tätlichkeiten geendet, wenn nicht plötzlich Mrs. C. wie ein mildes Öl die aufschäumenden Wogen des Gesprächs geglättet hätte. (S. Zweig, *Vierundzwanzig Stunden aus dem Leben einer Frau*, p. 14)

Aufwölken figure dans le dictionnaire, mais non *aufwolken*, pourtant attesté par le corpus :

(33) Als ich auch die zweite Schütte an den Griffen packte und den Koks am Boden aufnehmen wollte, kam der Berg in Bewegung. Von oben hüpften kleine Brocken in großen und große in kleinen Sprüngen herab, weiter unten war's ein Rutschen und am Boden ein Rollen und Schieben. Schwarzer Staub wolkte auf. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 24-25)

Une série de verbes exprime le redressement d'un être animé :

(34) Und habe ich einmal Lust auf einen Schluck Wasser, so bringt mir Irrsigler ein Glas, ich brauche nicht einmal aufzustehen. (Th. Bernhard, *Alte Meister*, p. 38)

(35) *Die Frau Professor Schuster richtet sich noch höher auf und bleibt so starr sitzen* (Th. Bernhard, *Heldenplatz*, p. 164)

(36) Ich saß im Bette auf, hatte das Taghemd noch an, meine Kleider und Schuhe lagen am Boden umher und rochen nach Tabak und Erbrochenem […]. (H. Hesse, *Demian*, p. 86)

(37) Und da sah ich wirklich, ich erschrak! – zwei Hände, wie ich sie noch nie gesehen, eine rechte und eine linke, die wie verbissene Tiere ineinandergekrampft waren und in so aufgebäumter Spannung sich ineinander und gegeneinander dehnten und krallten, daß die Fingergelenke krachten mit jenem trockenen Ton einer aufgeknackten Nuß. (S. Zweig, *Vierundzwanzig Stunden aus dem Leben einer Frau*, p. 32)

Sich aufbeugen n'est pas attesté dans le dictionnaire. En revanche, son antonyme, *sich niederbeugen* l'est :

(38) Und plötzlich beugte sie sich mit einem Katzenbuckel pantherhaft auf und schnellte, ja spie geradezu das Hundertfrancsjeton mitten auf das schwarze Feld. (S. Zweig, *Vierundzwanzig Stunden aus dem Leben einer Frau*, p. 32)

À ce groupe d'occurrences se rattache l'emploi attributif de la particule, qui est le plus courant avec les représentés 'mouvement ascendant' et 'ouverture' (cf. *infra,* II.), ce qui prouve que nous avons là les deux types d'emplois les plus sémantiques de *auf-*[26] :

(39) „Du armes Kind. Warst schon um halb fünf auf, und das auch noch in deinen Ferien." Ich hatte sie noch nie ironisch erlebt. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 48)

Avec un sujet animé, *aufsein* et *aufbleiben* désignent la position debout comme résultat d'un mouvement ascendant :

(40) Die ältesten, Hubert, achtzehn, Margret, siebzehn dürfen noch ein wenig aufbleiben, auf daß ihnen das Erwachsenengespräch zum Vorteil gereiche. (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 50)

Le cas où *auf-* désigne un mouvement ascendant est aussi un des deux seuls (avec l'ouverture) où la particule peut ne pas être séparée du verbe conjugué en première position, comme le montrent ces occurrences :

(41) Aufsteigt der Strahl, und fallend gießt
Er voll der Marmorschale Rund,[27]

(42) Und nur diese eine Sekunde lang muβte ich den Blick nach innen wenden hinter die Lider, und aufstieg schon aus dem bildnerisch erhellten Blut seine unverkennbare, plastische Gestalt. (S. Zweig, *Novellen*, « Buchmendel »)[28]

Aufblicken désigne de manière assez vague un mouvement du regard vers le haut :

(43) Ohne aufzublicken, durchmaß sie mit tappenden, wandernden Schritten den Hintergrund des Gemaches und entschwand durch die entgegengesetzte Tür, stumm und stier, irrwandelnd und unbewußt. Es herrschte Stille. (Th. Mann, *Tristan*, p. 64)

Avec la particule directive *hinauf-*, le mouvement est dirigé plus précisément vers un point particulier situé en hauteur. Son antonyme est *hinab-* ou *herab-* :

(44) ERNA Herr Kasimir. Da schauns mal hinauf. Das ist der große Bär.
(O. von Horvath, *Kasimir und Karoline*, p. 20-21)

---

[26] L'omission du verbe est cependant aussi possible avec les procès accomplis jusqu'à leur limite ultime, ainsi qu'avec ceux qui expriment une contrainte. Notre corpus n'en comporte pas d'exemples, mais M. Krause mentionne cette possibilité : « *Hast du deine Suppe endlich auf? (gegessen) […]. Habt ihr was auf (bekommen/ gekriegt) in Mathe? Was war denn für heute auf (gegeben)?* » (cf. M. Krause, *op. cit.*, p. 180).

[27] C. F. Meyer, *Der römische Brunnen*, exemple cité par Gottfried Marschall au séminaire de DEA de M. Dalmas le 29 novembre 2002.

[28] Exemple donné par Gunhild Samson au séminaire de DEA de M. Dalmas du 13 décembre 2002.

(45) Danach habe ich mich unter das Denkmal gesetzt, das oberhalb des Lagers steht, und auf das Gelände hinabgeschaut. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 151)

Ce sous-groupe comprend également les verbes *zu jm auflächeln, aufstoßen…* :

(46) „Ein anderer, wer immer es gewesen wäre, er hätte sagen können, was er wollte – es hätte ihm wenig geholfen. Und wärst nicht du es gewesen, der vor dem Fenster stand – sie lächelte zu ihm auf –, dann wäre wohl auch der Sommerabend nicht so schön gewesen.“ (A. Schnitzler, *Traumnovelle*, p. 14)

(47) Manchmal stockt er mitten im Satz, hält für den Bruchteil einer Sekunde den Handrücken vor den Mund, stößt kaum merklich auf, bevor er weiterspricht: US-Präsident Bill Clinton hat, wie auch seine Ärzte öffentlich einräumten, des Öfteren mit einer Säureattacke aus dem Magen zu kämpfen. (*Focus*, Nr. 50/ 1999, p. 196)

Deux verbes expriment plus précisément la croissance des êtres animés :

(48) In diesem Kindheitshinundzurück bin ich aufgewachsen. (Th. Bernhard, *Alte Meister*, p. 59)

(49) Ich war sehr rasch gewachsen, erst im letzten halben Jahre, und sah aufgeschossen, mager und unfertig in die Welt. (H. Hesse, *Demian*, p. 81)

Le corpus offre de nombreux verbes transitifs, dont la base verbale implique bien souvent un mouvement vers le haut :

(50) Schäumt Milch auf, macht Kaffee, öffnet Sektflaschen, sorgt dafür, dass die Frühstücks-Gäste auch einen Sitzplatz an der Theke haben, deckt ihnen den Tisch mit einem Blatt Papier, mit Messer und Gabel und einer Serviette […]. (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « Selig zwischen Berg und Strand »)

(51) Ähnlich wie sich dort, kurz vor Moskau, Panzer und LKWs festfuhren, fuhr ich mich fest; zwar drehten sich dort noch die Räder, wühlten den Schlamm auf, zwar gab auch ich nicht nach – […]. (G. Grass, *Die Blechtrommel*, p. 374)

(52) Zuwider ist mir alles, das sie gemalt haben und das hier aufgehängt ist, denke ich oft, sagte er gestern, und ich komme doch seit Jahrzehnten nicht davon ab, es zu studieren. (Th. Bernhard, *Alte Meister*, p. 67)

(53) ZEUGE 6 […] Die Ärmel seines weißen Kittels
waren aufgekrempelt (P. Weiss, *Die Ermittlung*, p. 154)

(54) Wir rissen die Fenster auf, ließen die Luft herein, den Wind, der endlich den Staub aufwirbelte, den die Gesellschaft über die Furchtbarkeiten der Vergangenheit hatte sinken lassen. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 87)

Etwas aufziehen fait aussi partie de cette série :

(55) Kettenbriefunternehmungen laufen immer nur eine Zeit lang, sie funktionieren nur in der Anfangsphase. Trotzdem hat man die staatliche Rentenversicherung samt ihrem ewig kranken Herzstück, dem so genannten Generationenvertrag, nach diesem Muster aufgezogen. […] (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 57)

Le représenté qui est à l'origine de *etwas aufziehen* est le 'mouvement ascendant' : *eine Uhr aufziehen* désigne le fait de remonter les poids d'une horloge[29]. On peut supposer que ce verbe a vu ses emplois étendus à d'autres formes de produits ou projets parce que *auf-* peut en contexte véhiculer l'idée d'une action menée jusqu'à son terme. Nous verrons en effet plus loin (chapitre XIV, III) que la particule intervient très fréquemment dans la formation de verbes désignant l'élaboration d'un produit (cf. *eine Anzeige aufsetzen, Vorlagen aufbereiten…*). *Aufziehen* s'emploie aussi avec un objet animé, et désigne alors le fait de taquiner quelqu'un :

(56) „Berg, daß Sophia ein griechischer Name ist, ist kein Grund, daß Sie im Griechischunterricht Ihre Nachbarin studieren. Übersetzen Sie!" […] Als der Lehrer mich mit Sophie aufgezogen und die Klasse zu lachen aufgehört hatte, stotterte ich wegen etwas anderem. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 66)

Jn aufziehen vient du vocabulaire de la torture : le verbe désigne à l'origine l'acte de « hisser » un criminel avec un cric alors qu'on lui a fixé des poids aux pieds.

Le mouvement ascendant est contenu dans l'adverbe directif *aufwärts*, qui peut figurer comme déterminé d'un composé :

(57) Der Wagen fuhr immer hügelaufwärts, längst hätte er, wenn's mit rechten Dingen zuging, in die Hauptstraße einbiegen müssen. Was hatte man mit ihm vor? (A. Schnitzler, *Traumnovelle*, p. 50)

On notera l'emploi métaphorique de l'adverbe directif pour désigner une amélioration. Dans ce cas précis, l'accroissement qualitatif est apparenté au mouvement vers le haut :

(58) Als ich fünfzehn war, hatte ich Gelbsucht. Die Krankheit begann im Herbst und endete im Frühjahr. Je kälter und dunkler das alte Jahr wurde, desto schwächer wurde ich. Erst mit dem neuen Jahr ging es aufwärts. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 5)

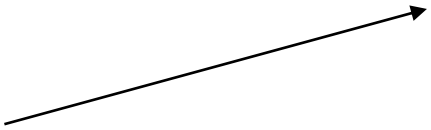
Nous ne pensons toutefois pas qu'il faille présenter toutes les formes d'amélioration comme dérivées du mouvement ascendant[30].

Les verbes que nous venons de répertorier ont pour trait commun de désigner un mouvement dynamique, partant d'un point d'origine implicite et se dirigeant vers un point situé plus haut, mais qui n'est pas précisément mentionné. Autrement dit, nous observons la

[29] Cf. F. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache*, 23., erweiterte Auflage, W. de Gruyter, Berlin, 1995. « *aufziehen*: Bei Uhren deshalb, weil die antreibenden Gewichte der alten Turmuhren in die Höhe gezogen wurden. In der Bedeutung 'verspotten' ein Ausdruck der Folter: das Opfer wurde mit beschwerten Füßen hochgewunden – deshalb eigentlich 'jmd. quälen', dann abegschwächt 'verspotten'. Im 20. Jh. *eine Veranstaltung aufziehen*, etwa im Sinne von 'wie ein Uhrwerk ablaufen lassen'. »

[30] Contrairement à ce que propose M. Pérennec, *op. cit.*, p. 36-38.

présence d'une 'tension dynamique vers un point non nommé', qui peut être schématisée comme suit :



aufsteigen, sich aufrichten, aufblicken …

Alors qu'on aurait pu en attendre le contraire, l'observation des collocations de *auf und ab* relativise l'importance du mouvement ascendant dans le sémantisme de la particule. À première vue, *auf und ab* exprime un double mouvement, ascendant puis descendant. C'est ce qui explique que le premier membre des composés dans lesquels cette construction intervient désigne le plus souvent un repère pouvant accueillir un mouvement vertical :

(59) Eine Weile führte die Straße noch zwischen Feldern hin, dann wurde die Landschaft bewegter, und die Straße wand sich bergauf und bergab. (A. Andersch, *Die Kirschen der Freiheit*, p. 110)

(60) Was Fräulein von Osterloh betrifft, so steht sie mit unermüdlicher Hingabe dem Haushalte vor. Mein Gott, wie tätig sie, treppauf und treppab, von einem Ende der Anstalt zum anderen eilt! (Th. Mann, *Tristan*, p. 10-11)

Toutefois, dans la création citée en (61), le déterminant du composé ne désigne pas un objet vertical : *auf* et *ab* décrivent le parcours du temps s'effectuant à la fois de manière circulaire (à cause de *rund-* et de *kugel-*), et dans le sens de la montée puis de la descente (à cause de *auf-* et *ab-*) :

(61) Auf meinem leichtesten Strahl
Gleite ich wie über Gewebe von Luft
Die Zeit rundauf, kugelab,
Unermüdlicher tanzte nie der Tanz. […]
(E. Lasker-Schüler, « Der letzte Stern », *Gedichte*, p. 146)

Le mouvement ascendant-descendant n'est qu'un représenté possible de *auf und ab*. En (62), la rumeur n'effectue pas tant des montées et des descentes que des aller et retour qui couvrent la totalité de la région :

(62) Die Eschberger Christmette war immer ein bewegendes Zeugnis bäuerlichen Weihnachtsempfindens. Das hatte sich herumgesprochen, landauf und landab. Nirgendwo sonst wurde das Hochfest der Geburt des Herrn so lebendig nachempfunden. (R. Schneider, *Schlafes Bruder*, p. 73)

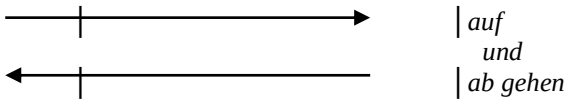
Nous observons le même phénomène avec les tournures verbales *auf und ab* + verbe de mouvement. Bien que *auf und ab* possède certaines caractéristiques syntaxiques de la

particule verbale (position finale de *auf und ab* quand le verbe conjugué occupe la deuxième place, regroupement de la collocation et du radical du verbe en dernière position dans les GV dépendants, place de *ge-* et *zu-* entre *ab* et le radical), dans *auf und ab gehen*, *auf-* ne se rapporte pas au verbe à particule *aufgehen*. En (63) et (64), *auf und ab* n'exprime pas un mouvement ascendant-descendant, mais un déplacement jusqu'à une limite, immédiatement suivi d'un mouvement de retour au point de départ, ce va-et-vient s'effectuant plusieurs fois :

(63) Um sich nicht in solche Gedanken zu verlieren, setzte sich Gregor lieber in Bewegung und kroch im Zimmer auf und ab. (F. Kafka, *Die Verwandlung*, p. 26)

(64) Sie stand auf und ging mit großen Schritten im Zimmer auf und ab. „Um wieviel Geld geht es denn?" (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 202)

Le mouvement peut être figuré comme suit :



L'idée d'atteinte d'une limite qui sert de point de départ à un retour a été mise en valeur par N. Quayle pour *up*, notamment dans les locutions du type *to walk up and down*, et il semble bien que l'on ait une représentation similaire en allemand :

> Les emplois de *up* examinés jusqu'ici ont la caractéristique commune d'exprimer, d'une manière plus ou moins directe, la notion de *higher*, que ce soit dans un sens opposé dans l'espace à un autre point dans l'espace – ou dans un sens plus figuré où la dématérialisation de la particule lui a permis d'avoir un sens non spatial.
>
> Mais si un tel mouvement met en évidence la bi-polarité du sens initial de *up* (lower-higher), toute notion de *higher* disparaît dans l'exemple suivant :
>
> [92] Inmates *walked up and down* the weedless gravel paths (faire les cent pas).
>
> En fait, nous abordons une nouvelle étape dans la dématérialisation de la particule *up*, puisque ce qui subsiste dans cet exemple, c'est précisément la notion de *mouvement*, la dématérialisation ayant d'abord enlevé à cette particule son aspect le plus spécifique, c'est-à-dire la notion de verticalité et tout ce qui en découle. Il reste, dans l'ordre chronologique qui est propre à tout mouvement, les notions de mouvement d'approche et du résultat de ce mouvement. […]
>
> En [92], il ne s'agit plus d'un mouvement vers le haut, mais d'un mouvement vers une limite quelconque. Le dépassement de cette limite entraîne la suite logique, c'est-à-dire un mouvement qui s'éloigne du même point. C'est *down*, qui se situe dans la subséquence de *up*, qui se charge d'exprimer ce mouvement.
>
> […] En fait, dans *up and down*, *down* représente non seulement une des suites possibles du mouvement représenté par *up*, mais aussi *le seul mouvement capable d'exprimer le retour au point de départ de ce mouvement*. Ce retour laisse le champ libre à un nouveau mouvement vers le haut, d'où vient la capacité à exprimer la notion de mouvement répété de va et vient. [31]

Nous retrouvons ici la 'tension vers la coïncidence avec un point' dégagée pour *auf* préposition, et dont nous démontrerons qu'elle est centrale pour la particule.

[31] N. Quayle, *« Up » et le verbe à particule en anglais contemporain*, Presses Universitaires de Lille, 1994, p. 168.

Hin und her désigne aussi un mouvement de va et vient, et en contexte spatial on ne dégage pas de nuance particulière par rapport à *auf und ab* :

(65) In diesem Fall hat der Regisseur, der ja so etwas wie ein Schöpfer seiner Figuren ist, ein tröstliches Wort über Frank hinterlassen: „Vielleicht sind die Menschen, die er 'verloren' hat, ein Teil von Gottes Plan. Aber vielleicht gibt es auch gar keinen Plan. So geht das hin und her in seinem Kopf während des ganzen Films […]." (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « Die Nacht durchschreiten »)

Mais contrairement à ce qui se produit avec la tournure concurrente, le verbe peut ne pas désigner un mouvement :

(66) Witold verstand mich gleich. Er überlegte hin und her. „In der nächsten Zeit sind überall an der Bergstraße Weinfeste, Kirmes, Altstadtrummel. Dort könnten wir uns zufällig an einem langen Tisch mit vielen, vielen Menschen begegnen." (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 69-70)

2. Mouvement ascendant et construction

Un certain nombre de verbes exprime une sorte particulière de mouvement ascendant, qui s'effectue par la superposition d'éléments visant à ériger ou construire un bâtiment. On y retrouve les traits 'pesanteur' et 'contact' vus dans les emplois spatiaux concrets de la préposition, puisqu'il est implicite que la construction s'élève en prenant appui sur un fondement plus ou moins tangible (sol, prémisses…) :

(67) […] *ich sitze auf der Sitzbank im Bordone-Saal, die für die normalen Museumsbesucher dort aufgestellt, nicht für mich und schon gar nicht für mich seit mehr als dreißig Jahren*, so Reger. (Th. Bernhard, *Alte Meister*, p. 141-142)

(68) Heinrich hatte sein Heer bei Quedlinburg versammelt, und er zog mit ihm Anfang März saaleaufwärts den Ungarn entgegen, die im Unstrutgebiet ihr Lager aufgeschlagen hatten. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 22)

Le verbe *aufbauen* a de très nombreux emplois. Le 'mouvement ascendant' apparaît quand il a pour objet un bâtiment (*Haus*, *Zelt*…). En revanche, avec un objet animé[32], ou abstrait (construction intellectuelle) comme en (69) :

(69) Im Rahmen eines Riesenprogramms traten wir in der Salle Pleyel und im Théâtre Sarah Bernhardt auf […]. Nach kulturhistorischen Gesichtspunkten baute sich mein Programm auf, begann mit Gläsern aus der Zeit Louis XIV., ließ Glasprodukte aus der Epoche Louis XV. zu Glasstaub werden. (G. Grass, *Die Blechtrommel*, p. 405)

on perd l'idée que le sujet érige un édifice, au profit de celle qu'il travaille en vue de la présentation d'un produit fini. *Etwas aufbauen* est donc proche de *Vorlagen aufbereiten* ou de

[32] Cf. L'extrait de *Ansichten eines Clowns* n° (331).

eine Anzeige aufsetzen étudiés plus loin[33], et qui impliquent l'atteinte de la borne terminale du procès.

Enfin, *etwas aufspülen* indique que l'on renforce à l'aide de sable ou de limon l'objet exprimé à l'accusatif, et que l'on accroît de ce fait sa hauteur. Par opposition au verbe simple, *auf-* souligne l'augmentation quantitative entraînant une élévation :

(70) In nur einer Nacht verlor Sylt etwa 1,4 Millionen Kubikmeter Sand – mehr als sonst im ganzen Jahr. Sandvorspülungen, die Saugbagger zum Schutz der fragilen Streifeninsel allein in diesem Jahr für 9,5 Millionen Mark aufspülten, holte sich das Meer in wenigen Stunden zurück. (*Focus*, Nr. 50/ 1999, p. 80)

Dans ce cas précis, 'mouvement ascendant' et 'accroissement' sont imbriqués l'un dans l'autre, mais rien (sauf l'intuition et la subjectivité) ne permet d'en faire un principe général pour les emplois de *auf-*[34].

3. Mouvement ascendant et préhension

Ce sous-groupe est par exemple composé des verbes *aufheben* et *auflesen*, qui expriment qu'un sujet ramasse un objet, situé le plus souvent plus bas que lui :

(71) Er schob den Briefumschlag unter die Tür, ich stand auf, hob ihn auf und öffnete ihn: es war eine Fahrkarte zweiter Klasse von Bochum nach Bonn drin […]. (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 14)

(72) Sah kürzlich einen dieser italienischen Filme (>Neo-Verismo<) und hatte Vision, wie wir leben werden. Hauptsächlich nachts, improvisierte Räume, Ziegelsteine, schnelle Feuer aus Bretter-Abfall, weite zerfranste Jacketts, Schals, kleine Pistolen, zerbeultes Grammophon mit irgendwo aufgelesenem Konzert Bartóks für Saiteninstrumente, Schlagzeug und Celesta, und Ellingtons >East St. Louis Doodle Doo< […]. (A. Andersch, *Die Kirschen der Freiheit*, p. 21)

Aufsammeln ne désigne pas seulement un mouvement ascendant, mais véhicule aussi l'idée d'accumulation, rendue possible par le sens du verbe simple :

(73) Und es war wärmer; die Frauen konnten auf dem Weg von der Fabrik ins Lager Holz aufsammeln und mitnehmen. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 115-116)

On peut supposer qu'il existe un lien cognitif entre l'idée de « préhension » ou de mouvement vers le sujet, que nous retrouverons avec d'autres verbes (cf. XII, I. B. *aufgreifen*,

[33] Cf. Chapitre XIV, III. A.
[34] Nos descriptions diffèrent donc de nouveau de celles de M. Pérennec.

aufnehmen…), et celle d'ouverture : le sujet ouvre ses bras, son esprit, pour y accueillir des objets concrets ou abstraits.

B. Autres représentés liés à la verticalité

1. Ascension sociale

La place que chacun occupe dans les sociétés occidentales par sa profession, sa richesse ou sa naissance est située dans une hiérarchie verticale. L'accroissement de la « valeur sociale » est donc conçu sur le plan cognitif comme un mouvement vers le haut de la pyramide, ce qui transparaît dans les lexiques allemand, français, mais aussi anglais, puisque G. Lakoff et M. Johnson proposent pour ce dernier l'axiome « L'élite est en haut, la masse est en bas »[35].

Dans les verbes *aufschließen zu* et *aufstreben*, *auf-* véhicule à la fois les idées de 'mouvement ascendant' et d''accroissement qualitatif' (ou valorisation). Le sujet grammatical renvoie à un être animé :

(74) Das Fahrwerk der A-Klasse ist immer noch Gegenstand redlicher Ingenieursbemühungen. Wir müssen aber feststellen, dass man noch längst nicht zu den besten Konkurrenten aufgeschlossen hat. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. T. 3)

(75) Ein hartes Gefecht steht bevor: Für viele ist Mannesmann mehr als nur ein aufstrebendes Unternehmen in der Boombranche Telekommunikation. (*Der Spiegel*, Nr. 47/ 1999, p. 118)

Le verbe intransitif *sich zu etwas aufwerfen* désigne aussi l'acte de s'élever soi-même à un rang de la hiérarchie sociale supérieur à celui que l'on occupe à un moment donné :

(76) Hier wurde er von dem Burschen mit der nubischen Haartracht und der Jacke über der Schulter unterbrochen, dessen Angriffslust, wie man nun sah, nur vorübergehend abgedankt hatte, und der sich erhobenen Hauptes zum Ritter seines Heimatstädtchens aufwarf. (Th. Mann, *Mario und der Zauberer*, p. 99)

Enfin, le corpus offre une création lexicale. *Aufsehnen* désigne à la fois un mouvement ascendant et l'aspiration à une vie meilleure :

(77) […]
Mann mit den ehernen Zeusaugen,
Grolle Gewitter,
Entlade Wolken auf mich.
Und wie eine Hochsommererde
Werde ich
Aufsehnend
Die Ströme einsaugen.

[35] G. Lakoff, M. Johnson, *Les métaphores de la vie quotidienne*, Paris, Editions de Minuit, 1985, p. 26.

Brause Dein Sturmlied Du! (E. Lasker-Schüler, « Dein Sturmlied », *Die Gedichte*, p. 35)

Contrairement à *sich sehnen*, qui peut désigner un état affectif mélancolique, fait d'insatisfaction et de tristesse, *aufsehnen* présente le désir comme un affect constructif, promettant l'amélioration de la situation du sujet. *Auf-* véhicule également ici le représenté 'mouvement ascendant', puisque la narratrice est située plus bas (cf. *Hochsommererde*) que l'orage vers lequel est dirigé son élan.

2. Contrainte

On observe pour un groupe de verbes une autre représentation abstraite associée à la verticalité : la contrainte qu'un sujet fait subir à l'être exprimé à l'accusatif. Elle est contenue dans les constructions verbales et expressions : *jm etw. aufbrummen, jm etw. aufbürden, jm etw. auferlegen, jm etw. auflegen, jm etw. aufnötigen, jm etw. aufrechnen, jm etw. auftragen, jm etw. aufschwatzen, jm etw. aufzwingen, Hausaufgaben aufgeben, Hausaufgaben aufhaben* :

(78) […] er nannte den Fall sehr ernst, molto grave, und wir hatten ihm hinauf zum >Platze<, ins Municipio zu folgen, wo ein höherer Beamter das vorläufige Urteil „molto grave" bestätigte, […] und uns ein Sühne- und Lösegeld von fünfzig Lire auferlegte. (Th. Mann, *Mario und der Zauberer*, p. 85)

(79) Muial gab in mündlicher Verhandlung am 10. März eine strafbewehrte Unterlassungserklärung ab, das Hildesheimer Landgericht legte ihm sämtliche Kosten des Rechtsstreits auf. (*Focus*, Nr. 50/ 1999, p. 60)

(80) Diese Lehrer lehren, was dieser katholische Staat ist und ihnen zu lehren aufträgt: die Engstirnigkeit und die Brutalität, die Gemeinheit und die Niederträchtigkeit, die Verworfenheit und das Chaos. (Th. Bernhard, *Alte Meister*, p. 53)

(81) Maria war unschlüssig, wußte wohl nicht, welchen Fuß sie vorsetzen sollte, bürdete mir, dem die alleinseligmachende Kirche von Geburt und Taufe her näher stand, die Verantwortung auf; […]. (G. Grass, *Die Blechtrommel*, p. 435)

(82) Das Innere solch bunt überfüllter Läden hätte mir gewiß schmerzliche Vergleiche mit dem zertretenen Laden des Sigismund Markus aufgezwungen. (G. Grass, *Die Blechtrommel*, p. 317)

(83) Auch war es so mit ihm bestellt, daß er solche Lehren weit wichtiger und interessanter achtete als die Kenntnisse, die man ihm in der Schule aufnötigte […]. (Th. Mann, *Tonio Kröger*, p. 9)

(84) Um Schüler, die aus der Reihe tanzen, zu Einsicht und Disziplin zu bringen, brummt sie ihnen Arbeiten auf, die Anforderungen an die Phantasie stellen, Aufsätze vor allem. (S. Lenz, *Leute von Hamburg*, p. 50)

(85) Tapfer hielt er bis zu seinem unglaublichen Ende bei sich, daß die Zeit des Schlafs Verschwendung und folglich Sünde sei, ihm dereinst im Fegefeuer aufgerechnet werde, denn im Schlaf sei man tot, jedenfalls lebe man nicht wirklich. (R. Schneider, *Schlafes Bruder*, p. 9)

(86) Später schwatzte Matzerath dem Mädchen Dauerwellen auf: Die Ohren blieben verborgen. (G. Grass, *Die Blechtrommel*, p. 318)

(87) Adrian: Snape ist doch gemein. Der gibt so viele Hausaufgaben auf. So einen haben wir hier auch. (*Focus*, Nr. 50/ 1999, p. 92)

(88) Moritz Mühleck, 10, und Adrian von Hofacker, 12, verraten Redakteur Wolfsgruber, dass sie mindestens so viele Hausaufgaben aufhaben wie Harry. (*Focus*, Nr. 50/ 1999, p. 92)

Auf- est associée à un verbe simple désignant une contrainte (cf. *zwingen, bürden, nötigen*) ou une parole présentée de manière péjorative (cf. *brummen, schwatzen*). Le sujet renvoie à un être animé, l'objet à l'accusatif au contenu imposé à un destinataire exprimé au datif. La présence de *auf-* change la classe lexicale de la base (*die Bürde > jm etw. aufbürden*), modifie la rection du verbe simple (*jn zu etw. nötigen > jm etw. aufnötigen*), augmente la valence de verbes à l'origine intransitifs (*brummen / zwingen > jm etw. aufbrummen / aufzwingen*) ou déjà transitifs (*etw. schwatzen / rechnen / tragen / erlegen / legen)*. Parfois la nuance est simplement sémantique (*jm etw. geben > jm etw. aufgeben, etw. haben > etw. aufhaben*).

On peut tenter d'expliquer la présence de *auf-* ici par la parenté qui existe – au plan cognitif – entre la pesanteur et la pression psychologique exercée par le sujet, et que nous avons observée dans la troisième partie[36] : le sujet « im-pose » au destinataire des tâches à effectuer, comme on pose un poids sur un objet. Il semble en effet qu'on ait affaire ici à des structures correspondant à un emploi métaphorique de la préposition : *jm etw. aufbrummen / auflegen / auferlegen / aufrechnen / auftragen…* équivaudraient à *?etwas auf jn brummen / legen / erlegen / rechnen / tragen…* La contrainte est donc apparentée à une forme de verticalité, et plus précisément à un mouvement descendant aboutissant au « contact » avec la cible. Cette parenté cognitive qui rejaillit dans le lexique allemand est également relevée pour l'anglais par G. Lakoff et M. Johnson à travers la formule « Contraindre ou dominer est en haut, être contraint ou dominé est en bas »[37].

[36] Cf. L'exemple *Druck lastet auf allen Beteiligten*.
[37] G. Lakoff, M. Johnson, *op. cit.*, p. 25.

3. Sursaut et entrée dans l'action

De nombreux verbes formés à l'aide de *auf-* sont décrits comme véhiculant l'Aktionsart « ingressive »[38]. Il est certes incontestable qu'ils désignent le début d'une activité, mais cet étiquetage n'explique pas la provenance de ce représenté ; l'Aktionsart n'explique pas non plus les multiples chevauchements entre *auf-* et *er-* que nous allons observer. Si l'on se détache de ce cadre théorique, on reconnaît facilement dans ces occurrences l'expression d'un sursaut, parfois lié au mouvement ascendant, et d'un passage à l'action.

a. Verbes intransitifs

Le premier verbe de ce sous-groupe est *aufwachen*, qui est quasiment synonyme de *erwachen*. Les collocations de ces deux verbes sont similaires : le plus souvent, leur sujet est un être humain. *Erwachen* peut aussi accueillir un sujet inanimé désignant soit un élément naturel auquel on prête un comportement d'être animé (cf. *der Tag, die Natur erwacht, Deutschland erwache!*), soit un sentiment ou une activité intellectuelle (qui renvoient donc aussi indirectement à un être humain : cf. *sein Ehrgeiz, sein Gewissen, sein Interesse ist erwacht*). Quant à *aufwachen*, son sujet peut également désigner un être inanimé ou un élément naturel (cf. *der Kapitalismus / der Wald wacht auf*) ou bien une production de la pensée (*Zweifel / Erinnerungen wachen [in jm] auf*). L'analyse d'un grand nombre d'occurrences est nécessaire pour dégager des nuances de sens et d'emploi supplémentaires :

- occurrences de *aufwachen* avec sujet animé :

(89) PROFESSOR ROBERT
[…]
am liebsten möchte man gar nicht mehr <u>aufwachen</u> (Th. Bernhard, *Heldenplatz*, p. 87)

(90) DER MORGENCHORAL DES PEACHUM
<u>Wach auf</u>, du verrotteter Christ!
Mach dich an dein sündiges Leben!
[…] (B. Brecht, *Die Dreigroschenoper*, p. 9)

(91) <u>Jeden Tag, wenn wir aufwachen</u>, wird uns vor diesem unserem Staat übel und wenn wir auf die Straße gehen, wird uns vor den Staatsmenschen übel, die diesen Staat bevölkern. (Th. Bernhard, *Alte Meister*, p. 60)

(92) <u>Morgens wachte ich mit trockenem Mund und dem Gefühl auf</u>, meine Organe lägen schwer und falsch in meinem Leib. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 6)

[38] Cf. F. Schanen, J.-P. Confais, *op. cit.*, p. 201.

(93) Ich wache auf und weiß nur, daß ich die Klinke ergriffen und gedrückt habe. Dann kommt mir der ganze Traum in Erinnerung und auch, daß ich ihn schon geträumt habe. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 10)

(94) Ich wachte auf und wußte wieder, daß Hanna tot war. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 200)

(95) ANNA
[…]
Ich wache auf und habe es mit der Angst zu tun
(Th. Bernhard, *Heldenplatz*, p. 62)

(96) Die Fahrt in der Bahn war wie ein böser Traum gewesen. […] An der Haltestelle stehen, die Vögel hören und die Sonne aufgehen sehen war wie aufwachen. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 47)

(97) Aber plötzlich überfiel mich eine andere Angst, die jagende, grauenhafte Angst: dieser fremde Mensch, dessen Namen ich gar nicht kannte, möchte jetzt aufwachen und zu mir sprechen. Und sofort wußte ich, daß es für mich nur eines gäbe: mich anziehen, flüchten, ehe er erwachte. (S. Zweig, *Vierundzwanzig Stunden aus dem Leben einer Frau*, p. 57)

(98) Manchmal, wenn ich morgens aufwachte in meinem Bett, hatte ich eine grauenhafte Angst, die Augen zu öffnen. Wieder überfiel mich das Erinnern an diese Nacht, wo ich plötzlich neben einem fremden, halbnackten Menschen erwachte, und dann hatte ich immer nur, ganz wie damals, den einen Wunsch, sofort zu sterben. (S. Zweig, *Vierundzwanzig Stunden aus dem Leben einer Frau*, p. 93-94)

(99) Auch der Tau auf meinem Rosmarinkranz perlte in klebrigen Blutstropfen auf meine Stirn und rann als feurige Spur über mein gecremtes Gesicht.
Mit einem gräßlichen Schrei wachte ich auf. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 167)

(100) „Wie heißt du?“ Ich fragte sie am sechsten oder siebten Tag. Sie war auf mir eingeschlafen und wachte gerade auf. Ich hatte bis dahin die Anrede, das Sie und das Du vermieden.
Sie fuhr hoch. „Was?“ (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 34)

(101) Ich hatte mir vorgestellt, daβ wir uns lieben, einschlafen, aufwachen, uns wieder lieben, wieder einschlafen, wieder aufwachen und so fort, Nacht für Nacht. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 53)

(102) ROMA
[…]
Wach auf, Arturo. Siehst du denn nicht, wie sie
Mit dir ihr Spiel treiben? (B. Brecht, *Der aufhaltsame Aufstieg des Arturo Ui*, p. 84)

- occurrences de *aufwachen* avec pour sujet un élément naturel :

(103) Und dann: gleichzeitig mit diesem erschütterten, zertretenen Menschen war auch die Landschaft nach dem gestrigen Regen magisch aufgewacht. (S. Zweig, *Vierundzwanzig Stunden aus dem Leben einer Frau*, p. 68)

- avec pour sujet une production de l’esprit :

(104) Unfaßbare, unsinnige Zweifel wachten in ihm auf. (A. Schnitzler, *Traumnovelle*, p. 13)

(105) Hel sagte wie von höherer Ebene her: Auf dem Wasser hinfahren und Erinnerungen aufwachen lassen, ist ja unheimlich schön. (M. Walser, *Ein fliehendes Pferd*, p. 54)

- avec pour sujet une production de l’activité humaine :

(106) „Diese fundamentale politische Auseinandersetzung ist für die österreichischen Universitäten eine Chance, endlich aufzuwachen“, sagt Jens Dangschat […]. (*Uni-Spiegel*, 2/ 2000, « Hiphop gegen Haider »).

(107) Schließlich ist auch der Euro-Kapitalismus aufgewacht – nicht zuletzt dank jenes Euro, der jetzt ins Gerede geraten ist. (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « Die Euro-Sorge »)

- occurrences de *erwachen* avec sujet animé :

(108) Voller Todesangst fuhr ich auf und erwachte. (H. Hesse, *Demian*, p. 102)

(109) Er wußte, daß er zurückkommen würde ans Tageslicht, zu den Leuten. Und er wußte, es gab nur eine Bedingung: wenn dich ein einziger erkennt, ist es aus, für immer. Er erwachte vor Angst und dachte: das neue Leben. (M. Walser, *Ein fliehendes Pferd*, p. 74)

(110) „Nichts weiter. Ich weiß nur, daß ich am nächsten Morgen mit einer gewissen Bangigkeit erwachte. Wovor mir mehr bangte – ob davor, daß er abgereist, oder davor, daß er noch da sein könnte –, das weiß ich nicht, das habe ich auch damals nicht gewußt. […]“ (A. Schnitzler, *Traumnovelle*, p. 10)

(111) Und diese Gegenwart nun unterschied sich durch nichts von einem dieser betörenden und unzerreißbaren Traumgespinste, in denen man sich fragen kann, ob dies Trug oder Wirklichkeit ist, und sich notgedrungen mit Überzeugung für das letztere entscheidet, um dennoch am Ende zu erwachen ... (Th. Mann, *Tonio Kröger*, p. 45)

(112) Der furchtbarste dieser Träume, aus dem ich halb wahnsinnig erwachte, enthielt einen Mordanfall auf meinen Vater. Kromer schliff ein Messer und gab es mir in die Hand, wir standen hinter den Bäumen einer Allee und lauerten auf jemand, ich wußte nicht auf wen; aber als jemand daherkam und Kromer mir durch einen Druck auf meinen Arm sagte, der sei es, den ich erstechen müsse, da war es mein Vater. Da erwachte ich. (H. Hesse, *Demian*, p. 40-41)

(113) Als Gregor Samsa eines Morgens aus unruhigen Träumen erwachte, fand er sich in seinem Bett zu einem ungeheueren Ungeziefer verwandelt. (F. Kafka, *Die Verwandlung*, p. 9)

(114) Und eines Morgens, als ich aus solchen Träumen erwachte, erkannte ich es plötzlich. Es sah mich so fabelhaft wohlbekannt an, es schien meinen Namen zu rufen. (H. Hesse, *Demian*, p. 98)

(115) Mit der Ernüchterung aber, zu der ich nach ganz kurzem totem Schlaf mit Schmerzen erwachte, kam ein unsinniges Weh über mich. (H. Hesse, *Demian*, p. 86)

(116) Ich erwachte aus einem bleiernen Schlaf, aus einer Tiefe der Nacht, wie ich sie nie gekannt. Ich brauchte lange, ehe ich die Augen aufschlug, und das erste, was ich sah, war über mir eine fremde Zimmerdecke, und weiter tastend dann ein ganz fremder, unbekannter, häßlicher Raum, von dem ich nicht wußte, wie ich hineingeraten. (S. Zweig, *Vierundzwanzig Stunden aus dem Leben einer Frau*, p. 55)

(117) Es gibt Frösche, die können trommeln. Im Schlaf hörte ich sie und ermahnte mich: Du mußt nach Hause, Oskar, bald wird dein Sohn Kurt drei Jahre alt, du mußt ihm die Trommel liefern, du hast sie ihm versprochen! Wenn Oskar so ermahnt von Stunde zu Stunde als gepeinigter Vater erwachte, tastete er neben sich, vergewisserte sich seiner Roswitha, nahm ihren Geruch wahr […]. (G. Grass, *Die Blechtrommel*, p. 408)

(118) Fridolin glaubte zu fühlen, wie die Menschen allmählich erwachten, es war ihm, als sehe er sie in ihren Betten sich recken und rüsten zu ihrem armseligen, sauren Tag. (A. Schnitzler, *Traumnovelle*, p. 53)

(119) Auch der Körper schien langsam aus seiner Lethargie zu erwachen. (S. Zweig, *Vierundzwanzig Stunden aus dem Leben einer Frau*, p. 48)

(120) Tonio Kröger erwachte sehr früh und ganz plötzlich, fuhr mit einem feinen und unbestimmten Erschrecken aus dem Schlafe empor und glaubte, in ein Wunder, einen feenhaften Beleuchtungszauber hineinzublicken. (Th. Mann, *Tonio Kröger*, p. 61)

- occurrences de *erwachen* avec sujet inanimé (sensations, sentiments) :

(121) Dadurch erwachte diesem Klaus nämlich ihr Sprachklang bis zur Hörbarkeit. (M. Walser, *Ein fliehendes Pferd*, p. 31)

(122) Sein Erinnerungsvermögen für Gesichter und Namen sei professionell erschöpft, sagte er. Er habe sich schon zu viele Gesichter und Namen merken müssen. Klaus Buch … – er log sich vorwärts – … natürlich, jetzt erwache in ihm die Vertrautheitsempfindung, sowohl dem Namen wie dem Gesicht gegenüber. (M. Walser, *Ein fliehendes Pferd*, p. 20)

(123) Wie jeden Menschen, so fiel auch mich das langsam erwachende Gefühl des Geschlechts als ein Feind und Zerstörer an, als Verbotenes, als Verführung und Sünde. (H. Hesse, *Demian*, p. 57)

- occurrence de *erwachen* avec un élément naturel :

(124) Er warf einen Blick nach dem geschlossenen Fenster und, ohne vorher um Erlaubnis zu fragen, wie in Ausübung eines ärztlichen Rechtes öffnete er beide Flügel und ließ die Luft herein, die, indes noch wärmer und frühlingshafter geworden, einen linden Duft aus den erwachenden fernen Wäldern mitzubringen schien. (A. Schnitzler, *Traumnovelle*, p. 18)

Les occurrences de *aufwachen* et *erwachen* avec sujet animé présentent des caractéristiques très intéressantes. Celles de *aufwachen* désignent un éveil qui est envisagé soit comme l'état qui succède à chaque phase de sommeil (cf. (89 et (101)), soit comme lié à un passage à l'action (90). *Aufwachen* est associé la plupart du temps à une prise de conscience : du dégoût de l'état autrichien en (91), d'un malaise physique en (92), des événements du passé récent en (93) et (94). Le fait que *aufwachen* envisage le réveil comme lié au retour à l'activité cérébrale consciente est indiscutablement illustré par les occurrences (93) à (100), et (102). C'est même le trait essentiel de *aufwachen* dans cette dernière occurrence, puisque Ui ne dort pas : ce qu'on lui demande est de devenir lucide. En (97) et (98), on expliquera l'alternance intéressante de *aufwachen* et *erwachen* par le fait que l'emploi du premier verbe est associé à la description d'activités cérébrales (cf. *sprechen* en (97), conscience de la peur en (98)). Le réveil est présenté par *auf-* comme un acte soudain, un sursaut.

Ce qui frappe dans les occurrences de *erwachen* avec sujet animé est d'une part la fréquence de la désignation de la sortie du rêve ou du sommeil (cf. (111) à (114), (116) et (119)), et d'autre part la présence quasi systématique de ce verbe dans un contexte de peur, ou bien de sensations le plus souvent désagréables. On remarque des collocations fréquentes avec

des noms de sensations (cf. *Todesangst* en (108), *Angst* en (109), *Bangigkeit* en (110), *unruhig* en (113), *Schmerzen* en (115), *bleierner Schlaf* en (116), ainsi que la confusion désignée par *halb wahnsinnig* en (112), qui s'oppose à la lucidité qui accompagne *aufwachen*). Contrairement à *aufwachen*, qui présente l'événement sous l'angle, cérébral, de la prise de conscience, *erwachen* envisage le réveil d'un point de vue sensoriel, organique. Cela n'empêche pas que la sensation de peur soit ensuite accompagnée d'une prise de conscience, comme dans les extraits (109), (113), (114) et (115). De plus, nous remarquons que *erwachen* présente le procès sous un angle plus lent, plus processuel que ne le fait *aufwachen* : il constitue le cadre d'une scène assez longue en (113) et (114) (verbes du Gconj en *als*). Mais plus nette encore est la présence de *erwachen* avec des indications de lenteur et de processualité. La lenteur est explicite en (116) (*ich brauchte lange*), (117) (*von Stunde zu Stunde*), (118) (*allmählich*) et (119) (*langsam*). La processualité est sous-jacente en (115) (*zu etwas erwachen*), où le procès est présenté comme un développement progressif se terminant par l'atteinte du but exprimé par le Gprep. Nous notons toutefois un emploi de *erwachen* dépourvu de lenteur en (120) : *er erwachte sehr früh und ganz plötzlich* : nous proposons d'expliquer le choix de *erwachen* par la dimension physique, involontaire, non maîtrisée de ce réveil (nous remarquons de nouveau l'expression d'une sensation physique de peur par *Erschrecken*).

En ce qui concerne maintenant les emplois de *aufwachen* et *erwachen* avec des sujets non animés, ils s'intègrent logiquement dans les nuances que nous venons de mettre en lumière. Avec pour sujet un élément du paysage en (103), *aufwachen* désigne le retour à un état jugé bon, entraînant donc une amélioration par rapport à une situation antérieure (cf. la dichotomie entre *nach dem Regen* et *magisch, herrlich, glänzte*). Avec des produits des activités humaines (cf. (106) et (107)), *aufwachen* désigne un passage à l'action, à un rythme dynamique. Nous observons de nouveau l'affinité entre *aufwachen* et des productions cérébrales (cf. *Zweifel* et *Erinnerungen* en (104) et (105)), qui sont présentées ici dans leur surgissement et leur soudaineté. *A contrario, erwachen* se conjugue avec des noms de sensations ou de perceptions (cf. *Sprachklang* en (121), *Empfindung* en (122), *Gefühl* en (123)). Enfin, nous notons la présence de qualificatives formées sur des participes I à valeur processuelle, dont l'une est spécifiée par l'adjectif *langsam* (cf. *das langsam erwachende Gefühl* en (123), *erwachende Wälder* en (124)). Lenteur, processualité et dimension organique caractérisent donc le réveil exprimé par *erwachen*, tandis que sursaut, caractère cérébral (et parfois aussi retour à un état jugé souhaitable) constituent les traits du procès présenté par *aufwachen*.

Pour de nombreux autres verbes intransitifs, il est encore d'usage de reconnaître l'Aktionsart « ingressive »[39], mais il nous paraît incontestable qu'ils désignent avant tout un sursaut, plus nettement inscrit dans une réaction physique que ce qu'exprime *aufwachen*. Le verbe simple ou le radical du verbe désigne par lui-même un mouvement (cf. *fahren*), souvent rapide (cf. *raffen, zucken, schnellen, schauern, schrecken*). Une exception est *aufbrechen*, dont le rapport avec le verbe simple n'est plus transparent. Quelques verbes de ce groupe ont pour antonyme un dérivé en *ab-* (cf. *abschlaffen, jn abschrecken*). Le sujet renvoie toujours à un être animé.

Aufschrecken a un sens proche de *erschrecken*. La comparaison de ces deux verbes fait ressortir les particularités du premier : *aufschrecken* est synonyme de *hochschrecken*. Il désigne un mouvement vers le haut, une inscription de la peur dans une réaction corporelle soudaine, tandis que *er-* insiste sur l'état intellectuel ou émotif provoqué par un événement, mais ne mentionne pas le mouvement du corps. En (125), nous remarquons le contraste très fort entre l'immobilité et la torpeur de la narratrice et son sursaut aussi bien physique que psychique lorsqu'elle perçoit les paroles du garçon :

(125) Ich muß wie versteinert dort gestanden haben, Gott weiß wie lange, denn der Lohndiener hatte mich wohl vergeblich mehrmals angesprochen, ehe er wagte, meinen Arm zu berühren. Da erst <u>schrak ich auf</u>. Ob er das Gepäck wieder in das Hotel zurückbringen sollte. (S. Zweig, *Vierundzwanzig Stunden aus dem Leben einer Frau*, p. 81-82)

En revanche, en (126), l'emploi de *erschrecken* présente la surprise sous un angle purement intellectuel. Il n'est pas question de la réaction physique de Biedermann :

(126) EISENRING Ich meine: – offengesprochen: – Sie sollten hier nicht rauchen.
Biedermann <u>erschrickt</u> und löscht die Zigarre.
(M. Frisch, *Biedermann und die Brandstifter*, p. 56)

Nous notons que la nuance de sens qui caractérise les préverbes dans *aufschrecken vs. erschrecken* n'est pas exactement la même que celle que nous avons dégagée pour *aufwachen vs. erwachen* : la désignation d'un sursaut se retrouve pour les deux verbes en *auf-*, mais la dimension corporelle est impliquée dans *erwachen* alors qu'on la trouve d'habitude plutôt dans les dérivés en *auf-*. Nous en concluons que la distribution de *er-* et *auf-* n'est pas

systématique en allemand[40], et que, ces préverbes n'étant pas interchangeables, on ne peut pas se contenter d'une description qui leur attribue simplement la faculté de véhiculer l'Aktionsart « inchoative » ou « ingressive ».

Le verbe *aufschauern* ne figure pas dans le dictionnaire, mais exprime des représentations proches :

(127) Alle mußten hersehen, alle mußten aufschauern! Aber niemand gab acht auf ihn. (H. Hesse, *Demian*, p. 79)

Un des verbes les plus courants véhiculant le sursaut et le passage à l'action est *auffahren.* Il implique aussi un mouvement ascendant et alterne souvent sans nuance avec *hochfahren* (cf. *aus dem Schlaf auffahren / hochfahren*) :

(128) Ui
auffahrend
Giri? Was ist mit Giri? (B. Brecht, *Der aufhaltsame Aufstieg des Arturo Ui*, p. 80)

Aufzucken exprime aussi un sursaut très bref :

(129) Schon reichte mir der Manager das Geld zurück, schon wollte ich weiter, da rührte eine Hand zärtlich an meine Schulter. Ich zuckte auf. (S. Zweig, *Vierundzwanzig Stunden aus dem Leben einer Frau*, p. 80)

Le verbe pronominal *sich aufraffen* désigne un sursaut, le retour soudain à l'activité :

(130) Der Romancier war im Begriffe, sich aufzuraffen, er war ein Mann, er hätte die Kraft besessen, an dieser unerwarteten, in Glanz getauchten Erscheinung vorüberzuschreiten und seinen Spaziergang fortzusetzen. (Th. Mann, *Tristan*, p. 92)

Aufschnellen désigne un passage à l'action soudain, s'accompagnant en (131) à la fois d'un mouvement ascendant et d'une ouverture :

(131) […] ich sah sie, indes er erzählte, plötzlich von den Gelenken herauf zittern, sich übermächtig krümmen und zusammenballen, dann wieder aufschnellen und neu sich ineinanderknäueln. (S. Zweig, *Vierundzwanzig Stunden aus dem Leben einer Frau*, p. 66)

Aufbrechen désigne un départ, peut-être lié à l'emploi qui désigne une ouverture par séparation (cf. XII, II). Avec un sujet animé, on peut supposer qu'il y a un passage à la station debout lié à la sortie de l'inaction :

---

[39] Cf. F. Schanen, J.-P. Confais, *loc. cit.*

[40] P. Bourstin arrive à une conclusion similaire lorsqu'il compare les verbes formés en ADJ-en et en er-ADJ-en, cf. P. Bourstin, « Aspect(s) des verbes en ADJ-en et en er-ADJ-en », *Cahiers d'etudes germaniques* 44, 2003, p. 111-123. Les nuances sémantiques que l'on attribue à l'Aktionsart ne trouvent donc pas de correspondance morphologique régulière en allemand.

(132) „Jedes Mal, wenn der Papst zu einer Reise aufbricht oder sich bei einer öffentlichen Veranstaltung abmüht, fürchte ich um ihn“, sagte der Chirurg. (*Mannheimer Morgen*, 04.01.2001, Cosmas I)

Auferstehen se rattache à cette série, puisqu'il désigne à la fois un mouvement ascendant et une sorte particulière de passage à l'activité. Il n'est pas question de sursaut, mais de retour du sujet à la vie après une « période de mort » :

(133) Wenn du auferstehst,
wenn ich aufersteh,
ist kein Stein vor dem Tor,
liegt kein Boot auf dem Meer.
(I. Bachmann, « Lieder von einer Insel », *Anrufung des großen Bären*, p. 52)

Si l'on compare ce verbe avec *entstehen*, qui désigne également l'apparition ou la naissance d'un événement, on remarque que la naissance exprimée par *auferstehen* (ainsi que par *aufwachen, aufleben* et quelques autres) est en fait une renaissance, le retour à la vie après une période de perte de conscience, comme si cette vie correspondait à l'ordre naturel des choses. *Entstehen* en revanche exprime la première naissance, l'apparition originelle d'un objet :

(134) Der nunmehr einheitliche Kapitalmarkt, der von Portugal bis an die polnische Grenze reicht, schafft Transparenz und Konkurrenz und zwingt Manager, die besten Renditen zu erwirtschaften. Das bricht die alten nationalen Schutzräume auf, erhöht Effizienz und Produktivität. Alles nur auf Kosten der Arbeitsplätze? Mitnichten, sonst wären im Vorjahr nicht 1,5 Millionen zusätzlicher Stellen in Euroland entstanden. (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « Die Euro-Sorge »)

Un dernier sous-groupe de verbes intransitifs a encore trait au passage à l'action, mais désigne plus particulièrement le surgissement d'un revendication. Pour *sich auflehnen*, on distingue mal le rapport avec le verbe simple ; pour *aufbegehren*, la particule insiste sur le surgissement du désir / de la revendication désigné(e) par le radical ; *aufmucken* alterne indifféremment avec *mucken* :

(135) Da setzte mit jenem gedämpften und wundervollen Sforzato, das ist wie ein Sich-Aufraffen und seliges Aufbegehren der Leidenschaft, das Liebesmotiv ein, […]. (Th. Mann, *Tristan*, p. 59-60)

(136) Zu den treibenden Kräften, die sich seit Anfang Februar landesweit gegen das Kabinett unter ÖVP-Kanzler Wolfgang Schüssel auflehnen, zählen viele der 230 000 Studierenden Österreichs […]. (*Uni-Spiegel*, 2/ 2000, « Hiphop gegen Haider »).

(137) UI […] Widerstand ist zwecklos.
Ich werd euch lehren, gegen mich aufzumucken!
Ein nettes Nest! (B. Brecht, *Der aufhaltsame Aufstieg des Arturo Ui*, p. 97)

b. Verbes transitifs

De nombreux verbes transitifs formés avec *auf-* désignent soit un sursaut, soit un passage à l'activité. Dans le sous-groupe que voici, le sujet « fait sursauter » le référent du GN à l'accusatif et l'engage par là à devenir actif. Avec le verbe simple lui-même (*wecken, stören, rütteln*) le sujet imprime à l'objet une action entraînant son réveil, sa sortie de l'immobilité. Pour *aufwecken*, l'idée d'éveil peut être due au verbe simple, mais pour les deux autres, c'est bien la particule qui ajoute au verbe simple la représentation de 'sursaut'.

L'exemple qui illustre le mieux ce représenté contextuel de *auf-* est *aufwecken*, que l'on comparera à *erwecken*. Les emplois des deux verbes sont proches, mais non interchangeables :

(138) BETTY
[…]
Ein fortgeführter Angriff
Würd nur die schlechteren Instinkte wieder
Aufwecken, und du selbst, Ignatius, kämst
Als erster in Gefahr. […] (B. Brecht, *Der aufhaltsame Aufstieg des Arturo Ui*, p. 99)

(139) Es war dunkle Nacht, als der Einschlag der Bombe sie aufweckte. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 117)

(140) Schlagers Sohn war tot, Eykes Sohn war tot, Kollins Sohn war tot. Aber der Uhrmacher Laubschad lebte noch und erweckte tote Uhren zum Leben. (G. Grass, *Die Blechtrommel*, p. 397)

(141) Ich sagte mir, so spät von ihr zu erzählen, müsse den falschen Eindruck erwecken, ich hätte Hanna so lange verschwiegen, weil unsere Beziehung nicht recht sei und ich ein schlechtes Gewissen hätte. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 73)

(142) CHOR
Nun aber sind es schon zwei,
Die unsern Argwohn erwecken,
Fahrräder nämlich, verrostete, die
jemand gehören, doch wem? (M. Frisch, *Biedermann und die Brandstifter*, p. 32)

(143) Mir fiel das Einschlafen immer schwerer. Sechzehn Jahre zählte ich, hatte einen beweglichen Geist und das schlafvertreibende Bedürfnis, meiner Liebe zu Maria andere, ungeahntere Möglichkeiten zu bieten, als die, die da im Brausepulver schlummerten, durch meinen Speichel erweckt, immer dasselbe Gefühl bemühten. (G. Grass, *Die Blechtrommel*, p. 338)

(144) All seine Maschinen und ihre verschiedenen Geräusche führte er mir vor, und es wundert mich heute noch, daß es zwischen Oskar und Greff trotz dieser späten Vertraulichkeit zu keiner Freundschaft kam, daß mir Greff weiterhin fremd blieb und allenfalls meine Anteilnahme aber nie meine Sympathie erweckte. (G. Grass, *Die Blechtrommel*, p. 380)

(145) Wenn mich aber jetzt jemand aus der Nachbarschaft mitten in der Nacht in einer Telefonzelle sah, dann mußte das unter allen Umständen Verdacht erwecken. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 38)

(146) Der hellere Klang des endlich zurückschnappenden Schlosses erweckte Gregor förmlich. Aufatmend sagte er sich: „Ich habe also den Schlosser nicht gebraucht" und legte den Kopf auf die Klinke, um die Türe gänzlich zu öffnen. (F. Kafka, *Die Verwandlung*, p. 19-20)

Ces exemples montrent que l'objet à l'accusatif n'est pas du même ordre pour les deux verbes : l'emploi de *auf-* est lié au domaine du vivant (les prisonnières ou les instincts en

(138) et (139)), tandis que *erwecken* a pour objet soit un être qui peut être animé ou inanimé (*Gregor*, *Uhr*[41]), soit un sentiment (*Eindruck, Argwohn…*). La collocation de *aufwecken* avec *Eindruck* est impossible. La condition d'emploi de ce verbe est que son objet ait une dimension « vitale » (êtres animés, instincts), tandis que *erwecken* s'emploie avec des objets pouvant être inanimés. Ces collocations nous amènent à la conclusion que le procès exprimé par *aufwecken* est moins abstrait et plus « organique » que celui exprimé par *erwecken*. Nous trouvons donc une opposition inverse de celle que nous avons dégagée pour *aufwachen vs. erwachen*, même si l'idée de passage soudain à l'activité demeure avec les deux dérivés en *auf-*.

Selon le principe vu pour *aufwecken*, d'autres verbes de la même famille désignent le fait de réveiller quelque chose ou quelqu'un, le radical du verbe précisant le mode sur lequel s'effectue ce réveil. Le verbe *aufscheuchen* désigne un éveil en sursaut, auquel peut s'ajouter en contexte l'idée que le référent du sujet chasse celui de l'objet. Cela ressort nettement de la comparaison avec *jn scheuchen* et *jn verscheuchen* : avec le verbe simple, un objet est envoyé à un endroit généralement précisé par un Gprep à sens directif ; *jn verscheuchen* désigne pour sa part l'acte de chasser quelqu'un de l'endroit où il se trouvait initialement. *Aufscheuchen* souligne le sursaut et le départ de l'objet :

(147) Aber die Märkte zu beschimpfen ist wie eine Stampede zu verfluchen. Wer sie nicht aufhalten kann (und Zentralbank-Interventionen gegen den Markt sind nur selten von Glück bekränzt), muss fragen, <u>was die Herde so aufgescheucht hat</u>. (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « Die Euro-Sorge »)

(148) Husch! Fort! Zurück mit Ihnen!" Und er zog ein gelbseidenes Taschentuch und <u>scheuchte Tonio Kröger damit an seinen Platz zurück.</u> (Th. Mann, *Tonio Kröger*, p. 21)

(149) Als meine Hand auf ihrer Wade lag, fühlte sie ein stetiges, zuckendes Spiel der Muskeln. Es ließ mich an das Zucken der Haut denken, <u>mit dem Pferde Fliegen zu verscheuchen versuchen</u>. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 68)

[41] Pour être plus exacte, *er weckte tote Uhren auf* est acceptable, mais non **er weckte tote Uhren zum Leben auf*. L'inacceptabilité du second énoncé peut s'expliquer par l'incompatibilité entre la ponctualité véhiculée par *aufwecken* et la progression vers un but impliquée par *zum Leben*.

On mentionnera un emploi intransitif étonnant de *aufscheuchen*, qui est à rapprocher de *aufschrecken* :

(150) die Katzen scheuchen auf aus ihren Träumen,
und rote Mieder hat der Wind verrückt.
(I. Bachmann, « Von einem Land, einem Fluss und den Seen », *Anrufung des großen Bären*, p. 12)

Jn aufrütteln est paraphrasable par *durch Rütteln aufwecken*, *jn aufstören* par *jn durch eine Störung aufwecken* :

(151) Erst der Tod eines Gewerkschafters, der kaltblütig von Neonazis erschossen wurde, rüttelte die „Bewegung“ ein wenig auf, wie sich die schwedischen Sozialdemokraten stellvertretend für „ihr“ Volk bezeichnen. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 10)

(152) Aber mitten hinein, immer erwartet und immer doch entsetzlich aufstörend und überraschend, klang der Kromersche Pfiff von irgendwoher, schnitt den Faden ab, zerstörte die Einbildungen. (H. Hesse, *Demian*, p. 30)

De la comparaison de l'occurrence ci-dessus avec le verbe simple *stören* ressort que la particule *auf-* souligne que l'être animé exprimé à l'accusatif revient à la conscience, et le fait de manière soudaine et radicale. Dans l'absolu, le verbe simple n'implique pas que l'objet dérangé était dans un état d'inaction ou d'endormissement, même si c'est pourtant ce que décrit le contexte particulier de l'occurrence citée :

(153) „Den kann nichts in seiner Ruhe stören, je lauter es zugeht, desto gemütlicher schnarcht er.“ (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 149)

Auf- présente le réveil d'un point de vue physique (sursaut), tandis que *stören* envisage les choses sans prendre en compte la dimension corporelle du sujet.

Il arrive que *auf-* se combine avec des radicaux désignant une agitation ou une excitation nerveuse (*reiz-*, *reg-*). La particule leur ajoute quelques représentations très fines, que nous allons tenter de cerner. L'exemple le plus représentatif de cet emploi est *aufregen*, qui a pour concurrent *erregen*. Les représentations véhiculées par ces deux verbes sont si proches que le dictionnaire *Duden* les décrit de façon circulaire. Leurs emplois n'étant pas parfaitement superposables, nous analyserons d'un peu plus près leurs propriétés respectives, en étudiant leurs constructions réfléchies puis non réfléchies.

À première vue, ces deux verbes, dans leur construction réfléchie, désignent des réalités identiques, rendues en français par *s'énerver*. *Sich (über etwas) aufregen* est toutefois plus fréquent, car le corpus nous en offre quatre exemples, contre zéro pour *sich (über etwas) erregen*. *Sich aufregen* peut désigner une excitation nerveuse exprimant l'enthousiasme, comme le montre l'occurrence (157), mais cela n'est pas systématique puisque les autres occurrences impliquent un sentiment d'insatisfaction :

(154) Er sollte sich bloß nicht über mich aufregen, ich hatte den Revolver zwar nicht vergessen, aber den Auftrag noch nicht ausgeführt, weiß der Himmel, warum. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 87)

(155) „Ich mache keine Geschäfte mit dir, Ernst“, sagte ich mit eisigem Hochmut, „ich schenke dir die Brosche für deine Tochter.“
Das war ihm nicht recht. Er regte sich auf, aber immer mit begierigem Blick auf das Erbstück. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 189)

(156) Würden sie erschrecken, dann hatte Gregor keine Verantwortung mehr und konnte ruhig sein. Würden sie aber alles ruhig hinnehmen, dann hatte auch er keinen Grund sich aufzuregen, und konnte, wenn er sich beeilte, um acht Uhr tatsächlich auf dem Bahnhof sein. (F. Kafka, *Die Verwandlung*, p. 12)

(157) Witold sagte ganz selbstverständlich, ich hieße „Thyra“ und kehrte somit die „Rosemarie“ völlig unter den Tisch. Sofort regte man sich über diesen seltsamen Namen auf […]. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 151)

Dans leurs emplois autres que réfléchis, *erregen* et *aufregen* ont des collocations distinctes. L’objet à l’accusatif de *aufregen* renvoie à un être animé, tandis que celui de *erregen* peut désigner soit un être animé, soit un sentiment[42]. Dans ce dernier cas, il correspond au français *éveiller, susciter* :

(158) Die glühende Leere des Himmels Tag für Tag fällt mir bald zur Last, die Grellheit der Farben, die ungeheure Naivität und Ungebrochenheit des Lichts erregt wohl festliche Gefühle, sie gewährt Sorglosigkeit und sichere Unabhängigkeit von Wetterlaunen und -rückschlägen; […]. (Th. Mann, *Mario und der Zauberer*, p. 81)

Le dictionnaire *Duden* mentionne également des emplois où l’objet de *erregen* désigne un objet plus corporel. Le verbe est alors paraphrasable en français par *exciter* : on trouve à côté de *jds Phantasie erregen, jds Muskeln erregen*. L’excitation sexuelle se rattache à ce type d’emploi. L’objet est alors évidemment animé :

(159) Die blaßblaue, geblümte Kittelschürze, unter der sie keine Wäsche trug, klebte in der heißen, feuchten Luft an ihrem schwitzenden Körper. Sie erregte mich sehr. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 77)

Excepté pour l’excitation sexuelle, les collocations de *erregen* rappellent celles de *erwecken* : le verbe à préverbe désigne le plus souvent le fait d’éveiller des sentiments. Cette « excitation » (d’impressions, de sentiments) est d’ordre abstrait, elle n’est pas inscrite dans l’espace, elle est dépourvue de manifestation concrète, visible.

[42] Le corpus (cf. annexe) présente ainsi en place d’objet à l’accusatif *eine Welle von Hohn, Anstoß, Widerspruch / achtungsvolle Anteilnahme / Verachtung, Heiterkeit / Mitleid.*

Contrairement à *erregen*, la construction non réfléchie de *aufregen* accueille des objets renvoyant exclusivement à des êtres animés. Le verbe décrit qu'un sujet atteint émotionnellement un objet animé à un degré tel qu'il le fait sortir de son indifférence, qu'il lui fait perdre sa maîtrise de soi :

(160) LUCY Tatsächlich, Fräulein Peachum, Sie stellen sich nur selber bloß. Ganz abgesehen davon, ist es ungeheuerlich von Ihnen, einen Herrn in dieser Lage so aufzuregen! (B. Brecht, *Die Dreigroschenoper*, p. 65)

(161) Was mich an diesen *jours fixes* bei meiner Mutter aufregte, war die Harmlosigkeit der zurückgekehrten Emigranten. (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 206)

(162) Ein anderes aber erschreckte mich dennoch an jener Beichte, und das war der fiebrige Glanz in seinen Augen, der alle Nerven seines Gesichtes elektrisch zucken ließ, wenn er von seiner Spielleidenschaft erzählte. Noch die Wiedergabe regte ihn auf, und mit furchtbarer Deutlichkeit zeichnete sein plastisches Gesicht jede Spannung lusthaft und qualvoll nach. (S. Zweig, *Vierundzwanzig Stunden aus dem Leben einer Frau*, p. 66)

(163) Ach ja, auf dem Friedhof kann es einem wirklich gleichgültig sein, neben wem man liegt, selbst neben Mahler zu liegen, regt mich nicht auf. (Th. Bernhard, *Alte Meister*, p. 182)

La substitution de *erregen* à *aufregen* est acceptable en (161) et (162), mais on passe de l'émotion mal maîtrisée à un énervement rationalisé. Elle est aussi possible en (163) : *aufregen* désigne une joie impatiente, et implique donc une dimension prospective, *erregen* exprimerait une stimulation nerveuse positive. Elle est bloquée en (160) par la présence d'un sujet animé du sexe opposé au personnage exprimé à l'accusatif, ce qui ferait interpréter *erregen* dans un sens sexuel.

Le corpus (cf. annexe) offre plus d'occurrences de *aufregend* que de *erregend*. Celles de *aufgeregt / erregt sein* n'apportent rien de neuf, si ce n'est qu'elles montrent une tendance nette de *aufgeregt* à désigner une excitation nerveuse que l'on peut qualifier à la fois de prospective et du terme vague de « positive », dans la mesure où elle est faite de curiosité, de joie et d'impatience. Cependant, un exemple nous empêche de faire de cette description une loi universelle :

(164) Witold schrieb und schrieb. Dazwischen nahm er die Halbbrille ab, rauchte zuweilen eine Zigarette, ging auch manchmal auf und ab. Einmal klingelte das Telefon. Er sprach mit aufgeregtem, ja bösem Gesicht, knallte plötzlich den Hörer auf die Gabel und steckte sich sofort eine neue Zigarette an. (I. Noll, Der Hahn ist tot, p. 27)

A contrario, dans la majorité des occurrences, l'excitation désignée par *erregt sein* est la conséquence d'un sentiment de mécontentement, voire de colère, et ne peut commuter avec *aufgeregt*. Nous remarquons toutefois deux exceptions, en (165) et (166), où *erregt* peut commuter avec *aufgeregt*, car le personnage est présenté comme attentif, curieux, et comme participant nerveusement à la scène :

(165) „Und was ist die zweite Neuigkeit?“ wollte ich wissen, schon erregt beim Gedanken, es könnte sich um Witold handeln. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 50)

(166) Ich war sehr erregt, aber todmüde, und es tat mir leid, daß ich ausgerechnet jetzt gähnen mußte. (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 162)

Par conséquent, la première nuance de sens entre *aufgeregt* et *erregt* tient à la qualité et à l'intensité de l'excitation : *erregt* exprime un état d'énervement lié à l'insatisfaction, tandis que *aufgeregt* dépeint une nervosité faite d'impatience et de curiosité, voire de joie. Mais cette distinction ne vaut pas dans cent pour cent des cas, et ne permet pas de systématiser la différence entre ces deux verbes. C'est pourquoi nous avons eu recours aux descriptions du *Synonymwörterbuch*. Elles nous permettent de porter un regard nouveau sur le corpus et de poser l'hypothèse que la différence entre *erregt sein* et *aufgeregt sein* ne tient pas tant au caractère « positif » (enthousiasme) ou « négatif » (colère) de l'excitation, qu'à la façon dont celle-ci s'exprime. Les auteurs du dictionnaire des synonymes décrivent *aufgeregt* dans les termes suivants :

> **aufgeregt**: sich in einer vorübergehenden heftigen, oft nach außen hin durch die Art des Reagierens sichtbaren Gemütsbewegung, sich in einer Hochspannung befindend oder davon zeugend, dieselbe verratend; bezeichnet einen Zustand, der durch innere oder äußere, erfreuliche oder unerfreuliche Anlässe hervorgerufen sein kann; bezieht sich auf den Menschen, seine Verhaltens- und Äußerungsweise.[43]

Les emplois de *aufgeregt* tiennent donc plus au caractère visible de l'excitation nerveuse, c'est-à-dire à son inscription dans le corps du personnage, qu'à l'état d'âme qu'elle exprime. En revanche, l'énervement désigné par *erregt* est présenté comme plus maîtrisé, plus rationnel, plus compréhensible et moins exprimé par le langage du corps :

> **erregt**: in starker, aber meist beherrschter Gefühlswallung oder von einer solchen zeugend; in groβer innerer Spannung, die von außen her oft nur schwer zu erkennen ist und – im Unterschied zu „aufgeregt“ – meist verursacht ist durch einen Anlaß, der die starke innere Gefühlsbewegung als gerechtfertigt, oder doch als verständlich erscheinen läßt; bezieht sich auf den Menschen, sein Verhalten und seine Äußerungen.[44]

Si l'on observe le corpus à la lumière de ces éclaircissements, on y retrouve ces nuances de sens, quoique d'une manière peu flagrante. C'est toutefois bien l'idée d'« inscription dans le corps » qui permet de comprendre l'emploi de *aufgeregt* dans la deuxième occurrence de (167) :

(167) Und so anmutig und jung, aufgeregt und angstvoll, stieg ich am Samstag die ausgetretenen vier Steinstufen hinauf und schellte einfach an seiner Tür. […] „Kommen Sie rein“, stotterte er und war nun seinerseits aufgeregt. Er war sich nicht ganz sicher, ob ich die obskure Frau war, die beim Tod seiner Hilke dabei gewesen war. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 53-54)

---

[43] P. Grebe, W. Müller, *Vergleichendes Synonymwörterbuch*, Bibliographisches Institut, Mannheim, 1964, p. 77. Le soulignement est de nous.
[44] *Ibid*.

Le participe II se rapporte à l'expression corporelle du personnage, qui balbutie, et l'emploi de *erregt* y est impossible. On notera également en (168) et (169) les descriptions de manifestations corporelles de la nervosité (expression du visage, tremblements des mains) dans le contexte de *aufgeregt* ou *jn aufregen* :

(168) Einmal klingelte das Telefon. Er sprach mit aufgeregtem, ja bösem Gesicht, knallte plötzlich den Hörer auf die Gabel und steckte sich sofort eine neue Zigarette an. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 27)

(169) Sie flattert aufgeregt mit den Händen und kichert nervös, als stünde ihr der erste Sprung vom Zehnmeterbrett bevor. „Eigentlich kann ich es mir gar nicht vorstellen, dass ich auf jemanden schieße." (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « Die Angst der Revolverhelden »)

C'est également cette dimension corporelle de la nervosité qui explique que *aufgeregt* puisse qualifier des animaux :

(170) Unwillkürlich mußte ich dann immer an einen Rennplatz denken, wo im Start die aufgeregten Pferde mit Mühe zurückgehalten werden, damit sie nicht vorzeitig losprellen […]. (S. Zweig, *Vierundzwanzig Stunden aus dem Leben einer Frau*, p. 28)

Nous avons observé pour *jn aufwecken vs. jn / etw. erwecken* et pour *jn aufregen vs. jn / etw. erregen* (mais pas pour *aufwachen vs. erwachen*) que la particularité majeure du dérivé en *auf-* est de s'appliquer exclusivement au domaine du vivant et du visible, tandis que le dérivé en *er-* peut désigner l'excitation d'un objet abstrait, invisible (sentiments, pensées). Suivant cette logique, les dérivés en *er-* ayant pour objet un être animé désignent son réveil ou son excitation d'un point de vue abstrait, invisible (domaine des humeurs et des sentiments) et non pas physique (sauf dans le cas de l'excitation musculaire ou sexuelle). En revanche *aufwecken* et *aufregen* désignent la réaction corporelle d'un personnage, qui peut s'exprimer par un sursaut, des tremblements, l'expression du visage. L'autre type de nuance apportée par *auf-* consiste en ce que l'excitation est présentée comme soudaine et relativement peu importante (cf. les traits 'irrationnel' et 'transitoire' proposés par le dictionnaire), tandis que *erregen* désigne un énervement justifié, réfléchi. Dans les emplois de *aufregen* exprimant l'impatience, la joie ressenties à l'idée d'un événement futur, on dégage une nuance prospective absente de *erregen*.

Le verbe *aufreizen* appartient également à ce groupe. Sa comparaison avec *reizen* fait ressortir le fait que *auf-* envisage le procès du point de vue de son inscription dans le corps de la personne concernée. *Aufreizen* a un panel d'emplois plus restreint que le verbe simple : son objet a trait à la dimension instinctive et physique d'un être animé (cf. *Duden : die*

Leidenschaften, die Sinne aufreizen), tandis que *reizen* peut se rapporter à sa vie intellectuelle (*die Aufgabe, das Buch reizt ihn*). On retrouve donc ici la propension des verbes à particule *auf-* à désigner des procès concernant la dimension vitale ou corporelle d'êtres animés :

(171) Obwohl unsere Diskussion schließlich in ritterlicher Weise ausgetragen schien, blieb von jener aufgereizten Erbitterung dennoch eine leichte Entfremdung zwischen meinen Widerpartnern und mir zurück. (S. Zweig, *Vierundzwanzig Stunden aus dem Leben einer Frau*, p. 19)

(172) Die Mutter der Sprößlinge war etwas gereizt. „Wenn es schon seit gestern früh so schlimm war, warum kommst du denn jetzt erst auf die Idee, nach Tabletten zu fragen?" (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 155)

Parfois, le verbe à particule n'a plus vraiment de rapport avec le verbe simple, mais on retrouve la tendance de *auf-* à former des verbes désignant l'acte d'exciter les nerfs de quelqu'un. *Jn aufbringen* s'emploie très fréquemment dans une perspective bilancielle :

(173) Er war zuletzt sehr aufgebracht und sagte, wenn ich nicht anders werde, lasse er mich mit Schimpf und Schande von der Schule jagen und stecke mich in eine Besserungsanstalt. (H. Hesse, *Demian*, p. 90)

Une dernière série de verbes désigne, plus qu'un sursaut, un engagement à une action explicite. *Spielen* est rendu intransitif par la particule, qui lui confère également la possibilité de régir un objet prépositionnel introduit par *zu* et explicitant l'action à accomplir :

(174) Einmal spielte er im Hause eines Bankdirektors zum Tanze auf. (A. Schnitzler, *Traumnovelle*, p. 30)

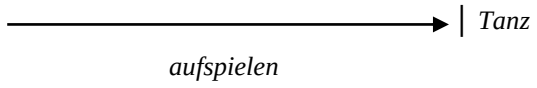
Le représenté 'engagement à l'action', par lequel le sujet fait passer un objet de l'inaction à une action ciblée est essentiellement véhiculé par des verbes transitifs. Le corpus fournit les occurrences *jn zu etwas auffordern, jn zu etwas aufpeitschen, jn gegen etwas aufhetzen*. Les verbes simples *hetzen, fordern, peitschen* sont eux-mêmes transitifs et di- ou trivalents (*jn auf / zu / gegen jn hetzen, jn (zum Duell / auf Pistole) fordern, jn / etw. peitschen*). La présence de *auf-* est liée à plusieurs caractéristiques : le sujet comme l'objet du verbe renvoient à des êtres animés ; le but visé par l'engagement à l'action est exprimé par un Ginf ou par un Gprep à base *gegen* ; par rapport aux verbes simples, les verbes à particule insistent sur l'impulsion donnée par le sujet à un être animé, en vue de l'accomplissement d'un acte précis :

(175) Die Bundesregierung ist aufgefordert, zu dem Verdacht Stellung zu beziehen. (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « (K)ein Fall für Brüssel »)

(176) Im gleichen Maße wie das Geschrei der Frau Greff die Nachbarschaft zum erregten und schamlosen Gestikulieren aufgepeitscht hatte, vermochte ihr dünnes, hohes Wimmern den Andrang unter den Eisblumen zu einer stummen, verlegen scharrenden Masse zu machen, die kaum noch wagte, dem Weinen ins Gesicht zu sehen, […]. (G. Grass, *Die Blechtrommel*, p. 383)

(177) Seine Frau, eine fanatische Kleinbürgerin, habe die Kinder so gegen ihn aufgehetzt, daß die Kinder jeden Kontakt mit ihm verweigerten. (M. Walser, *Ein fliehendes Pferd*, p. 46-47)

Peu de verbes à particule ou à préverbe alternent avec *auf-* dans ce sens. Mais on peut opposer ce groupe d'emplois à une série de verbes à particule *ab-* (dont la base est toutefois différente) : *jn von etwas abbringen, jn von etwas abhalten, jn abwinken, von etwas abführen…* Avec le verbe en *auf-*, le sujet lance la personne exprimée à l'accusatif vers un but, tandis qu'avec celui en *ab-* il l'en détourne. Ce qui est essentiel avec la construction comprenant la particule *auf-* et le Ginf ou le Gprep est la tension dynamique vers un but qu'on espère atteindre :



c. Emplois lexicalisés

Le sursaut et l'engagement à l'action se retrouvent enfin dans quelques locutions. L'interjection *Auf!* désigne un encouragement à se lever et à agir. Elle véhicule aussi l'idée de départ rencontrée dans l'emploi intransitif de *aufbrechen* :

(178) Wir blieben noch lange im Graben liegen, nachdem die Gefahr vorbei war: von der Hitze in die Apathie der Erschöpfung getrieben, genossen wir das erzwungene Stilliegen. „Auf! Weiter!" stieß Werner nach einiger Zeit hervor, und wir erhoben uns mühsam. (A. Andersch, *Die Kirschen der Freiheit*, p. 69-70)

L'interjection *Auf geht's!* est aussi un engagement à l'action. Le contexte dans lequel elle apparaît dans le corpus (cf. annexe) mentionne explicitement un mouvement ascendant, puisque les personnages entreprennent l'ascension d'une tour :

(179) Sie fuhr langsam den Buckel hoch, bog zum Parken in einen Trampelweg ein und versteckte den Wagen hinter einer buschigen Kiefer auf einem Stück Waldwiese. „Auf geht's!" rief sie. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 97)

Auf apparaît aussi dans quelques interjections ou salutations propres à certains corps de métiers ou adeptes des mêmes activités (mineurs et randonneurs), qui équivalent à un encouragement et à un signal de départ. La particule peut ainsi être précédée de *frisch* ou de *glück* :

(180) In dem Augenblick kam die Alte ins Zimmer zurückgesprungen, den goldnen Topf auf dem Arm tragend und mit gräßlicher Gebärde wild durch die Lüfte schreiend: „Glück auf! – Glück auf! Söhnlein – töte die grüne Schlange! auf, Söhnlein, auf!" – (E.T.A. Hoffmann, *Der goldene Topf*, p. 109)

(181) Also, frisch auf zu den Volksbanken, Raiffeisenbanken und Schwäbisch Hall oder www.schwaebisch-hall.de. (*Focus*, Nr. 50/ 1999, p. 85)

Le corpus offre de plus un exemple de création lexicale : *herzauf*, qui indique ici que le cœur (figurant de manière métonymique pour les sentiments) retrouve de l'énergie :

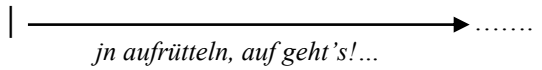
(182) […]
Herzauf, seelehin,
Tanze, tanze meine späte Liebe,
Und ich lächle schwervergessene Lieder.
(E. Lasker-Schüler, « Nachklänge », *Die Gedichte*, p. 130)

Enfin, l'idée de départ se retrouve dans les expressions *auf und davon sein, auf und von dannen sein :*

(183) – Im Linkeschen Bade trank der Registrator Heerbrand so viel starkes Doppelbier, daß er, sonst ein gutmütiger stiller Mann, anfing, in einem quäkenden Tenor Burschenlieder zu singen, jeden hitzig fragte, ob er sein Freund sei oder nicht, und endlich von dem Studenten Anselmus zu Hause gebracht werden mußte, als der Archivarius Lindhorst schon längst auf und davon war. (E.T.A. Hoffmann, *Der goldene Topf*, p. 91)

(184) Der Konrektor Paulmann wurde, der geheimnisvollen Rede des Registrators Heerbrand gedenkend, noch mehr betroffen und konnte kaum eine Silbe hervorbringen, als der Student Anselmus, nachdem er einige Worte von dringender Arbeit bei dem Archivarius Lindhorst fallen lassen und der Veronika mit eleganter Gewandtheit die Hand geküßt, schon die Treppe hinunter, auf und von dannen war. (E.T.A. Hoffmann, *Der goldene Topf*, p. 47)

Les emplois de la particule verbale que nous avons réunis en 3. se rattachent de près ou de loin à la verticalité, puisqu'il y est le plus souvent question d'un sursaut (parfois simplement psychique – cf. *aufwachen* – mais le plus souvent physique – cf. *aufschrecken, aufzucken…*), voire d'un passage à la position debout (cf. *aufscheuchen, auf!*). Pour *aufregen* et *aufwecken*, nous avons isolé dans le procès exprimé l'idée de physicalité, de dimension corporelle. Mais la représentation essentielle est l'impulsion, l'engagement à l'action que le référent animé de l'objet subit, ou le passage à l'activité que le référent du sujet effectue, ce qui explique la prétendue Aktionsart « ingressive » ou « inchoative ». Nous sommes dans un cas de figure comparable aux Gprep du type *auf einen Wink / ein Zeichen… handeln* : un stimulus fait sortir le sujet / l'objet de sa torpeur et l'invite à agir. L'action à accomplir peut être implicite (cf. *jn aufstören …*) ou explicite (cf. *zum Tanz aufspielen*). Derrière ces divers effets de sens contextuels, nous reconnaissons un représenté plus abstrait, la 'tension dynamique vers un but, souvent non précisé', qui peut être schématisé de la manière suivante :



jn aufrütteln, auf geht's!…

II. OUVERTURE

A. Ouverture d'objets concrets

L'‘ouverture' constitue le deuxième grand emploi « pleinement sémantique » de *auf-*. Ce représenté est apparenté au sème ‘non-clos', dont nous avons observé la quasi-omniprésence pour la préposition. Comme lorsqu'elle désigne un mouvement ascendant, la particule peut être projetée en début de vers / d'énoncé :

(185) Und wie er winkt mit dem Finger,
Auf tut sich der weite Zwinger, (F. Schiller, *Der Handschuh*)[45]

La possibilité de placement du verbe et de sa particule en première position (ou plus exactement en V2 ici) démontre que *auf-* porte une grande charge sémantique, car ce type de construction est difficilement imaginable avec des emplois plus « abstraits » (cf. **aufaß er den Kuchen, *aufweckte ich ihn, *aufsuchen wir den Arzt…*). L'existence de structures attributives témoigne également de ce que nous avons affaire ici à un emploi très riche de *auf-* :

(186) Um sieben, als die Kinos angefangen hatten, ging ich in die Gudenauggasse, den Schlüssel schon in der Hand, aber die Ladentür war noch auf, und als ich reinging, steckte oben Marie den Kopf in den Flur und rief „Hallo, ist da jemand?" (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 44)

D'autres verbes désignent une position ouverte. Contrairement à *aufgehen, aufsein* ou *aufbleiben, aufstehen* n'a pas d'antonyme en *zu-* qui désigne la position fermée d'une porte, d'une fenêtre, *etc*. La particule est interprétée ici comme désignant le résultat d'un mouvement d'ouverture (*die Tür ist offen, eine offene Tür, die Tür ist auf*) :

(187) Aber der Bau war neu und hell, und im inneren Bereich standen die Türen auf und bewegten die Frauen sich frei. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 184)

On peut décrire indifféremment la position ouverte d'une porte par les énoncés *die Tür ist auf* ou *die Tür steht auf*, la différence entre les deux tenant du style (plus soigné avec *stehen*). Pour une fenêtre, l'énoncé *das Fenster steht auf* ne s'emploie pas. *Die Tür aufhalten / auflassen* désigne également une position ouverte :

(188) Ich hielt ihm die Aufzugstür auf, er umarmte mich, fing plötzlich an zu schnüffeln, kicherte und sagte: „Du riechst wirklich nach Kaffee – schade, ich hätte dir so gern einen guten Kaffee gemacht – das kann ich nämlich." (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 190)

Lorsque le contexte est clair, la particule porte l'information principale, et la présence d'un verbe n'est pas indispensable :

(189) Schlüssel ins Schloß, Tür auf, Tür zu, Schlüssel ins Schloß. Licht in der Diele an, aus, in der Küche an, Eisschranktür auf, zu, Licht in der Küche aus. In der Diele sanft an die Tür geklopft.

[45] Cet exemple nous a été donné par A. Larrory.

„Gute Nacht, Frau Direktor.“ – „Gute Nacht. War Marie lieb?“ – „Ja, sehr.“ Licht in der Diele aus, Schritte die Treppe hinauf. (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 225)

L’interprétation de *auf-* dans le sens d’une ouverture dans *Eisschranktür auf* (ou *die Tür blieb den ganzen Tag auf*) et d’un état résultant d’un mouvement ascendant dans *die Kinder bleiben heute bis 23 Uhr auf* se fait par le calcul des représentations véhiculées par *Kinder*, *Tür* et *auf*. Encore une fois, c’est le contexte linguistique qui sélectionne dans la particule des représentés qu’elle véhicule à l’état latent. On retrouve ici le rôle de « révélateur » du contexte expliqué par P. Cadiot pour le sémantisme des prépositions, mais qui n’est pas suffisamment mis en valeur dans la recherche sur les particules verbales. Néanmoins, première position, structure attributive et absence de verbe n’étant attestées quasiment[46] que pour le mouvement ascendant et l’ouverture, ces deux représentés semblent plus riches et par conséquent moins dépendants du sens du verbe simple que les autres.

Les autres verbes désignent un mouvement dynamique d’ouverture. Contrairement à ce qu’écrit Ph. Marcq, la présence de la particule n’est pas attestée avec « tous les verbes, transitifs ou non, dynamiques ou non »[47]. Plus précisément, nous observons trois cas de figure : soit le verbe simple désigne une ouverture, une séparation ou une rupture (cf. *brechen, teilen, trennen, schneiden, blühen…*) ; soit il désigne un mouvement de fermeture (cf. *sperren, schließen, schnüren, knüpfen, binden,* et aussi *schlagen* et *drücken*[48]*…*) ; soit encore le verbe simple a peu de chose à voir avec l’ouverture ou la fermeture (cf. *spannen, tun, machen, drehen, schrauben…*). On peut donc dire que pour le premier groupe, la particule répète l’idée d’‘ouverture’ contenue dans le verbe simple ; logiquement, *auf-* n’alterne pas avec *zu-*[49] à cause de l’incompatibilité totale entre la rupture exprimée par le verbe simple et le mouvement d’approche exprimé par *zu-*. Pour les deux autres groupes, c’est *auf-* qui apporte le représenté ‘ouverture’, le mouvement contraire de fermeture étant exprimé par *zu-*. Dans tous les cas de figure, le verbe simple précise la manière dont l’ouverture s’effectue. La particule indique que le mouvement exprimé par le verbe simple correspond à la scission progressive de l’objet exprimé à l’accusatif (v. tr.) ou au nominatif (v. intr.).

- Ouvrir en effectuant un mouvement de rotation de l’objet sur un axe fixe

L’objet de *aufmachen* passe de la position fermée à la position ouverte :

(190) Einen Wildwestfilm liebten wir beide besonders; Richard Widmark spielt einen Sheriff, der am nächsten Morgen ein Duell bestehen muß und nur verlieren kann und am Abend an die Tür von Dorothy Malone klopft, die ihm vergebens zu fliehen geraten hat. Sie macht auf. „Was willst du jetzt? Dein ganzes Leben in einer Nacht?“ (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 76)

L’antonyme de *aufmachen* est *zumachen*, qui désigne la réduction de l’espace entre deux parties d’un même objet, jusqu’à leur contact, qui entraîne une fermeture :

(191) „Was geht das Sie an?“ Die Frau, die sich mit mir durch ein Fenster in der Tür unterhalten hatte, machte das Fenster zu. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 79-80)

---

[46] Excepté les exemples donnés par M. Krause et cités en note 26.
[47] Ph. Marcq, *op. cit.*, p. 47.
[48] Dans la mesure où les mouvements exprimés par *schlagen* et *drücken* correspondent à une diminution de l’espace compris entre la source du coup ou de la pression et leur point d’impact, ces mouvements se terminant par un contact.
[49] Les verbes *zuschneiden* et *zuteilen* existent, mais il n’y est pas question de fermeture.

Avec *zu-*, les deux parties séparées s'approchent l'une de l'autre, tandis qu'avec *auf-* elles s'éloignent, entraînant une division de l'objet originel. Les occurrences (190) et (191) montrent assez bien qu'au niveau référentiel, le mouvement de fermeture (en l'occurrence d'une fenêtre) désigné par *zumachen* peut aller de pair avec la disparition (aux yeux du spectateur) de l'objet qui se trouve derrière l'objet fermé, l'inverse (ouverture entraînant une apparition) étant vrai pour *aufmachen*.

Appartiennent également à ce groupe les verbes *aufschlagen, aufklappen, aufspannen, aufsperren, auftun* (seul *aufspannen* n'a pas d'antonyme en *zu-*) :

(192) Sie stand auf, stand nackt in der Küche und spielte Schaffnerin. Sie schlug mit der Linken die kleine Mappe mit den Fahrscheinblöcken auf […]. „Zweimal Rohrbach." Sie ließ die Zange los, streckte die Hand aus, nahm einen Geldschein, klappte vor ihrem Bauch die Geldtasche auf, steckte den Geldschein hinein, klappte die Geldtasche wieder zu und drückte aus den außen angebrachten Behältern für Münzen das Wechselgeld heraus. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 36)

(193) Unwillkürlich flüchtete ich unter den Vorsprung eines Kioskes, und obwohl ich den Schirm aufspannte, schütteten die noch springenden Böen nasse Büschel Wassers an mein Kleid. (S. Zweig, *Vierundzwanzig Stunden aus dem Leben einer Frau*, p. 44-45)

(194) „Stets gerne zu Diensten", sagte Doktor Adler, begleitete Fridolin aber die hallenden Steinfliesen bis zum Tore, das indessen geschlossen worden war, und sperrte es mit seinem eigenen Schlüssel auf. (A. Schnitzler, *Traumnovelle*, p. 85)

(195) Er tat die Hand auf. Das Geld war weg. (E. Kästner, « Verzweiflung Nr. 1 », *Gedichte*, p. 49)

(196) Mir war kalt, ich schlug den Rockkragen hoch, steckte mir eine Zigarette an, machte einen kleinen Umweg über den Markt, ging die Franziskanerstraße runter und sprang an der Ecke Koblenzer Straße auf den fahrenden Bus, die Schaffnerin drückte mir die Tür auf, drohte mir mit dem Finger, als ich bei ihr stehen blieb, um zu bezahlen, und deutete kopfschüttelnd auf meine Zigarette. (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 58)

- Ouvrir en dévissant

L'idée de scission de deux parties auparavant jointes est plus nette avec *aufschrauben* qu'avec *aufdrehen* : tout dépend de la configuration des référents (la vis du robinet se sépare moins nettement de son support que le bouchon d'une bouteille). Ces verbes ont un antonyme formé avec *zu-*, puisque le mouvement rotatif est compatible avec le mouvement d'approche des deux parties exprimé par cette particule :

(197) […] Er holte eine hervor, schraubte den Verschluß auf und roch dazu […]. (F. Kafka, *Das Schloss*, p. 129)

(198) Die Frau drehte den Hahn auf, wusch zuerst meine Hand und klatschte mir dann das Wasser, das sie in ihren hohlen Händen auffing, ins Gesicht. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 6)

- Ouvrir en délaçant

Le corpus offre trois exemples de verbes transitifs désignant l'acte d'ouvrir un objet en le délaçant :

(199) Nur mit dem letzten Blick sah er noch, […] wie dann die Mutter auf den Vater zulief und ihr auf dem Weg die aufgebundenen Röcke einer nach dem anderen zu Boden glitten, […]. (F. Kafka, *Die Verwandlung*, p. 42)

(200) Die Sonne wärmt nicht, stimmlos ist das Meer.
Die Gräber, schneeverpackt, schnürt niemand auf.
Wird denn kein Kohlenbecken angefüllt
mit fester Glut? Doch Glut tut's nicht. (I. Bachmann, « Lieder auf der Flucht », *Anrufung des großen Bären*, p. 78)

(201) Sie hatte den grauen, zerschlissenen, von ihrer Mutter geerbten Bademantel an, das dunkle Haar hinten mit einer grünen Kordel zusammengebunden; später, als ich die Schnur aufknüpfte, sah ich, daß es ein Stück Angelschnur von ihrem Vater war. (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 45)

- Ouvrir en écorchant

(202) Ich zog mein rechtes Hosenbein hoch und betrachtete mein aufgeschürftes Knie; […]. (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 21)

- Ouvrir en divisant

Les verbes de cette série désignent plus explicitement une ouverture s'effectuant par création de composantes à partir d'un ensemble unique : un objet se scinde en plusieurs éléments, qui s'éloignent les uns des autres. Le verbe simple lui-même désigne une rupture, la particule insiste sur son développement. Ce groupe d'emplois diffère un peu du précédent du fait que les verbes en *auf-* n'ont pas d'antonyme formé avec *zu-*. Il sera en revanche intéressant de comparer *auf-* à *ab-*.

L'opposition entre les verbes transitifs *aufreißen* et *abreißen*, *aufbrechen* et *abbrechen*, *auftrennen* et *abtrennen*, *aufschneiden* et *abschneiden* montre que la rupture exprimée par le verbe simple n'est pas envisagée de la même manière selon qu'il est associé à telle ou telle particule :

(203) Alles halb so schlimm? Wenn es der Atmosphäre zu warm wird, reißt sie einfach die Dachluke auf, und alles wird gut, meint ein angesehener Klimaforscher. Die Erderwärmung, so seine Berechnungen, wird daher marginal ausfallen. (*Spiegel-Online*, 7.03.01)

(204) Und nun brach er den Brief auf und las: … (Th. Fontane, *Irrungen, Wirrungen*, p. 96)

(205) Du willst das Wetterleuchten, wirfst die Messer,
du trennst der Luft die warmen Adern auf;
[…] (I. Bachmann, « Lieder auf der Flucht », *Anrufung des großen Bären*, p. 77)

(206) Und er schnitt das Kuvert, auf dem er auch Onkel Ostens Handschrift erkannt hatte, mit einem auf dem Fensterbrett liegenden Messerchen auf und nahm den Brief heraus. (Th. Fontane, *Irrungen, Wirrungen*, p. 36)

(207) […] da schrie ich, ich hatte schon lange nicht mehr geschrien, da feilte ich mir nach längerer Pause wieder einmal meine Stimme zu einem spitzen, Glas ritzenden Instrument und tötete nicht etwa Vasen, nicht Biergläser und Glühbirnen, keine Vitrine schnitt ich auf, nahm keiner Brille die Sehkraft […]. (G. Grass, *Die Blechtrommel*, p. 316)

(208) Sie fütterten die zierlichen Schweine mit Gras, das sie außerhalb des Zauns abrissen. (M. Walser, *Ein fliehendes Pferd*, p. 87)

(209) ANGEKLAGTER 12 Ich hatte sie lediglich abzuführen
und ihre Karteikarten mit dem Vermerk
des Erschießungsbefehls
entgegenzunehmen
Des weiteren hatte ich ihre Erkennungsmarken
abzubrechen
und die Nummern in der Kartei zu verwahren
(P. Weiss, *Die Ermittlung*, p. 114)

(210) „[…] Aber ich meine, wir sollen Alles verehren und heilig halten, die ganze Welt, nicht bloß diese künstlich abgetrennte, offizielle Hälfte! […].“ (H. Hesse, *Demian*, p. 73)

(211) Und in einer Schuhschachtel fanden sich einige ausgediente, aber immer noch birnenförmige Glühbirnen. Von denen nahm Oskar die erste, zersang sie, nahm die zweite, ließ sie zu Glasstaub werden, trennte der dritten fein säuberlich die fettere Hälfte ab, sang einer vierten die Schönschriftbuchstaben JESUS, ließ dann das Glas und die Inschrift zu Pulver werden, wollte das wiederholen, da waren ihm die Glühbirnen ausgegangen. (G. Grass, *Die Blechtrommel*, p. 441)

(212) Ich ging in die Küche, schnitt mir Brot ab, strich Butter drauf, ging ins Wohnzimmer und wählte Bela Brosens Nummer. (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 193)

Si *aufbrechen*, *auftrennen* et *aufschneiden* envisagent l’ouverture comme la scission d’une entité unique en plusieurs parties distinctes, *abbrechen*, *abtrennen* et *abschneiden* ne désignent pas une ouverture, mais le détachement d’un élément de l’ensemble auquel il appartenait. La différence entre *auf-* et *ab-* réside donc en ceci que dans le premier cas, les parties qui se séparent formaient auparavant une entité : l’objet est divisé et donc détruit en tant qu’unité ; tandis que dans le second, la partie qui se détache constituait, avec d’autres, le fragment d’un ensemble (cf. *einen Brief aufbrechen vs. Marken abbrechen, eine Torte / Vitrine aufschneiden vs. Brot / eine Scheibe Schinken abschneiden*). La division exprimée par les verbes en *auf-* entraîne la destruction de l’entité originelle, tandis qu’avec *ab-* la plus grande partie de l’objet, dont s’est détaché un fragment, continue d’exister (cf. *eine Vitrine aufschneiden vs. Brot abschneiden*). Pour *auftrennen*, les dictionnaires mentionnent l’idée d’un retour à un état antérieur au moment de la constitution du tout.

L'analyse contrastive des trois verbes transitifs de sens très proches *aufteilen*, *austeilen* et *verteilen* fera bien apparaître la représentation véhiculée par *auf-*. *Etwas aufteilen* exprime la dissolution d'un objet unique en plusieurs parties :

(213) Die Gläubiger der Daewoo-Gruppe teilen nun das Unternehmen auf und verwerten die einzelnen Teile. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 40)

Ce verbe présente encore plus nettement que les précédents le représenté 'scission'. Il se distingue des verbes formés avec un autre préverbe par le fait qu'il désigne le partage d'un bien, mais ne décrit pas sa distribution à plusieurs bénéficiaires (sauf quand ceux-ci sont clairement mentionnés par un Gprep – cf. *das Land an die Bauern aufteilen; Schokolade unter die Kinder aufteilen*[50]). Le verbe *austeilen* met quant à lui l'accent sur la distribution d'un bien, sans prendre en compte la dissolution de l'entité originelle : un sujet distribue à plusieurs personnes différents objets ou des parties d'un objet (cf. *Suppe austeilen*). L'objet de *aufteilen* est envisagé comme une unité que l'on divise, alors que celui de *austeilen* est conçu comme pluriel :

(214) FRAU ZITTEL
[…]
Sie teilt Servietten aus (Th. Bernhard, *Heldenplatz*, p. 128)

Austeilen et *verteilen* sont fortement concurrents, puisque, contrairement à *aufteilen*, ils mettent tous deux l'accent non pas sur la scission de l'entité originelle, mais sur la distribution de ses parties à plusieurs bénéficiaires (*verteilen* pourrait d'ailleurs très bien alterner avec *austeilen* en (215)) :

(215) Keine Frage: Ordnungspolitisch sind Auktionen ideal, wenn es darum geht, ein öffentliches Gut zu verteilen, das auch noch Mangelware ist. (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « (K)ein Fall für Brüssel »)

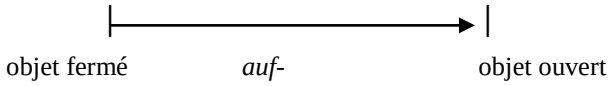
La différence de sens entre ces deux verbes est difficile à saisir. Les emplois de *verteilen* sont beaucoup plus étendus que ceux de *austeilen*. Ce dernier verbe présente les bénéficiaires de la distribution comme constituant un groupe, et souligne que les objets distribués leur sont remis un à un, quasiment de la main à la main : le locuteur insiste sur le mouvement d'extériorité. L'emploi de *verteilen* met pour sa part fortement l'accent sur la recherche d'une équité dans la distribution des biens : le référent du sujet cherche à faire un partage juste. Pour mieux cerner les nuances de sens entre ces trois verbes, on peut les paraphraser en français : *aufteilen* correspond à *partager*, *austeilen* à *distribuer* et *verteilen* à *répartir*.

Nous voyons donc avec les verbes en *auf-* que la division de l'objet entraîne une modification dans sa forme et la fin de son existence en tant qu'entité singulière et autonome.

[50] Exemples tirés du *Duden Das große Wörterbuch der deutschen Sprache in sechs Bänden*, hrsg. von G. Drosdowski, Mannheim, Bibliographisches Institut, 1981.

On voit poindre ici l'idée d''action menée jusqu'à sa limite extrême', que nous examinerons au dernier chapitre de cette partie (cf. *aufgehen in, etw. auflösen…*).

Le mouvement d'ouverture que *auf-* exprime en contexte peut être figuré comme suit :



Au niveau référentiel, il s'agit d'un acte borné, qui va souvent jusqu'à son terme, entraînant alors la destruction de l'objet en tant qu'unité.

B. Ouverture des bras, de l'esprit

Le corpus offre un groupe de verbes apparenté à celui qui désigne une 'ouverture'. Ce qui est nouveau ici est qu'au représenté 'ouverture' s'associe celui d''appropriation / préhension', déjà rencontré en combinaison avec le mouvement ascendant dans *auflesen, aufheben, aufsammeln* (cf. *supra*, I. A. 3.). Tous les verbes de cette série sont transitifs. L'idée de préhension est due en grande partie aux verbes simples, eux-mêmes transitifs, qui désignent l'appropriation d'un objet le plus souvent inanimé par un sujet animé (cf. *greifen, nehmen, fassen*). *Auf-* souligne que le sujet du verbe est envisagé comme un contenant s'ouvrant (par les bras, par l'esprit) pour prendre possession d'un objet (concept, histoire…), qui ne lui appartenait pas en propre auparavant : l''ouverture' mène donc ici à l'intégration.

Ce groupement comprend tout d'abord les verbes *auffassen* et *aufgreifen.* Ils expriment que le sujet s'empare d'un contenu intellectuel qui lui est étranger et qu'il en fait un usage qui lui est propre[51]. On parle aussi en français d'« ouverture intellectuelle », de « s'ouvrir à une idée, aux autres »:

(216) „Ja, ich glaube also", fuhr er fort, „man kann diese Geschichte von Kain auch ganz anders auffassen. […]"(H. Hesse, *Demian*, p. 35)

(217) Zum anderen griff Briands Botschaft das Stichwort *outlawry of war* auf, das 1918 vom Chicagoer Rechtsanwalt Salmon Lewinson geprägt worden war. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 12)

Les verbes *aufnehmen* et *auffangen* s'emploient avec des objets plus concrets. Ils indiquent que le sujet s'approprie l'objet en l'intégrant à soi-même. En (218), cette intégration entraîne la disparition de l'objet en tant qu'entité autonome :

(218) Eine weitere Indexanpassung erfolgt heute in New York, wo die Aktie des Internet-Unternehmens Yahoo nach AOL als zweiter Titel in den S&P-500-Index aufgenommen wird. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 39)

Dans un autre contexte, *etwas aufnehmen* revient également à l'appropriation d'un objet, que l'on fixe sur un support audiovisuel :

(219) Zuerst wollte ich keine Teile schicken und wartete, bis ich die ganze Odyssee aufgenommen hatte. Dann wurde mir fraglich, ob Hanna die Odyssee hinreichend interessant finden würde, und ich nahm auf, was ich nach der Odyssee las, Erzählungen von Schnitzler und Tschechow. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 174)

---

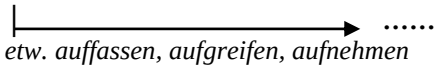
[51] Cf. G. Augst, *Wortfamilienwörterbuch der deutschen Gegenwartssprache*, Tübingen, M. Niemeyer, 1998 : « **auffassen**: a) mit dem Verstand aufnehmen, erfassen, begreifen. b) etw. in einer best. Weise verstehen, deuten. **aufgreifen**: auf etwas eingehen und es für sich nutzbar machen. »

La comparaison de *einnehmen* à *aufnehmen* fait ressortir plusieurs caractéristiques de la particule *auf*- dans ce type d'emplois :

(220) Die Leute nehmen ja gar nicht auf, was ihnen gesagt wird, sagt er. […] (Th. Bernhard, *Alte Meister*, p. 11-12)

(221) Alle Augenblicke sind Sie mit einem vollkommen bekleckerten Tischtuch konfrontiert und wenn Sie den Kellner darauf aufmerksam machen, daß das Tischtuch bekleckert ist und Sie nicht die Absicht haben, auf einem von vorn bis hinten bekleckerten Tischtuch Ihre Mahlzeit einzunehmen, wird dieses vollkommen bekleckerte Tischtuch nur widerwillig weggenommen und durch ein neues ersetzt, […]. (Th. Bernhard, *Alte Meister*, p. 165)

D'abord, lorsque le sujet est animé, le verbe en *auf*- renvoie aux capacités perceptuelles et intellectuelles de l'être humain, et non à ses capacités physiologiques (par opposition à *einnehmen*, qui renvoie à l'ingestion). Ensuite, le premier verbe exprime que le sujet s'approprie un objet extérieur pour produire ensuite quelque chose (une pensée, une réflexion) qui lui est propre ; le verbe en *ein*- désigne une ingestion seule. *Ein Urteil, einen Vorwurf annehmen* désignent quant à eux une acceptation, et non l'appropriation d'un contenu. Il semble donc que *auffassen, aufgreifen* et *aufnehmen* impliquent – plus que leurs concurrents – une orientation du procès vers ses conséquences (l'usage que le sujet fait de l'objet qu'il s'approprie). Nous retrouvons par conséquent le schéma suivant :



L'objet de *auffangen* est concret. Le sujet s'empare d'un objet et interrompt son mouvement :

(222) Neben der Tür zum Hof war ein Wasserhahn. Die Frau drehte den Hahn auf, wusch zuerst meine Hand und klatschte mir dann das Wasser, das sie in ihren hohlen Händen auffing, ins Gesicht. Ich trocknete mein Gesicht mit dem Taschentuch. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 6)

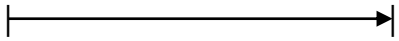
Par opposition à *einfangen*, *auffangen* s'emploie le plus souvent avec un sujet animé. En (223), le sujet de *etwas einfangen* est clairement conçu comme un contenant, le filet servant de volume dans lequel on met des poissons :

(223) Köder und Fische tummeln sich bunt, der Zuschauer sitzt staunend davor, ordnet das eine dem anderen zu und findet doch kein Netz, um alles einzufangen. (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « Bitte verlassen Sie meinen Kopf »)

On peut rapprocher *etwas aufhalten* de cette série. Certes, ce verbe n'exprime plus une appropriation, mais il est dérivé d'un verbe de préhension, et marque, comme *auffangen*, que le sujet interrompt le mouvement de l'objet :

(224) Aber die Märkte zu beschimpfen ist wie eine Stampede zu verfluchen. Wer sie nicht aufhalten kann (und Zentralbank-Interventionen gegen den Markt sind nur selten von Glück bekränzt), muss fragen, was die Herde so aufgescheucht hat. (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « Die Euro-Sorge »)

Etwas auffangen et *etwas aufhalten* désignent l'interruption, le bornage d'un mouvement dynamique, que l'on peut schématiser comme suit :



auffangen, aufhalten

III. APPARITION

Le recensement du représenté 'apparition' dans les articles ou les grammaires – quand il existe – n'est souvent qu'allusif. Ce représenté pâtit sans doute de la fascination qu'exercent sur les auteurs d'autres concepts, tels que l'Aktionsart ou le mouvement ascendant. Ainsi, M. Pérennec[52] ne nomme pas l''apparition' en tant que telle : il ne la traite donc pas dans les emplois sémantiques de *auf-*, mais mentionne de manière dispersée, parmi les différentes Aktionsarten qu'il dégage pour la particule, les emplois qui s'y rattachent. Ph. Marcq[53] évoque bien l''apparition', mais la présente comme une forme dérivée du mouvement ascendant, sans apporter la preuve de cette dérivation. Seule M. Krause recense bien ce représenté parmi les « procès orientés qui vont dans un seul sens »[54]. L'observation de l'ensemble du corpus nous permet d'affirmer que nous avons là un troisième représenté de *auf-*, fondamental et récurrent, qui explique notamment un grand nombre d'emplois où il est question de surgissement.

Dans les emplois que nous exposons ici, le verbe morphologiquement dérivé par *auf-* n'a qu'une relation sémantique vague avec le verbe simple, qui désigne très souvent un déplacement (*kommen, treten, fallen…*). Certains verbes ont un antonyme formé avec *ab-* (cf. *auftreten*) ; de nombreuses bases verbales de cette série peuvent servir de point de départ à une dérivation par la particule *ein-* (cf. *einfallen, eintreten*…), et leur sens n'est alors pas éloigné des verbes formés avec *auf-*. On notera également la concurrence à *auf-* de *hervor-* (*hervorgehen, hervorrufen, hervortreten*…).

[52] M. Pérennec, *op. cit.*
[53] Ph. Marcq, *op. cit.*
[54] M. Krause, *op. cit.*, p. 145-148.

A. Apparition seule

1. Apparition ou présentation publiques

Treten désigne un mouvement, que *auf-* présente comme entraînant l'apparition du sujet :

(225) In den knapp zwei Monaten nach seinem Amtsantritt hat Solana mit Patten vier Reisen gemeinsam unternommen: […] sie traten als Brüsseler Duo auf dem Istanbuler Treffen der Organisation für Sicherheit und Zusammenarbeit (OSZE) auf. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 24)

A l'origine, ce verbe est équivalent au verbe simple et à un Gprep : il désigne l'entrée sur scène d'un artiste[55]. À côté de *auftreten* existe *eintreten :*

(226) Ich kehre um, gehe zum Haus zurück und die Stufen hinauf. Ich will eintreten. Ich drücke die Klinke. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 9-10)

Ein- a un sens plus précisément spatial que *auf-*. La première particule désigne l'entrée dans un volume (maison ou groupe, association…), tandis que *auf-* exprime le surgissement soudain d'un élément, une entrée en scène symbolique ou réelle, et implique que celle-ci se fait en présence d'autrui, d'un public.

Avec le même verbe simple, *hervor-* souligne que le sujet se détache visuellement de son environnement, qu'il est au premier plan :

(227) Wenn sie sich ungerecht behandelt, verleumdet, angegriffen fühlte und um eine Erwiderung rang, rollte sie die Schultern nach vorne, und der Nacken schwoll, ließ die Muskelstränge stärker heraus- und hervortreten. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 96)

Mit etwas aufwarten constitue la seconde tournure intransitive. Il s'agit en fait d'une construction transitive indirecte qui exprime qu'un sujet présente quelque chose à un public :

(228) Für den Sommer ist der erste Auftritt des neuen RAV4 terminiert, er wird die Freude an der Freizeit noch betonen und auch mit einem Dieselmotor aufwarten können. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, T3)

Cette construction vient d'une tournure vieillie où le bénéficiaire est exprimé au datif[56].

Les verbes transitifs réunis ci-dessous ont en commun de désigner la mise à la disposition d'un public d'un objet plus ou moins concret. *Etwas auftischen* décrit par exemple comment les hôtes présentent à leurs convives des mets dont ils n'ont plus qu'à se servir :

---

[55] Cf. G. Augst, *op. cit. :* « **auftreten**: a) Theater: als Schauspieler auf die Bühne treten […]; als Künstler in einem Engagement auf einer Bühne etwas darbieten. b) < verallgem.> vor anderen ein bestimmtes Verhalten zeigen: unsicher, selbstbewusst, bescheiden a. »

[56] Cf. G. Augst, *op. cit. :* « **aufwarten**: a) veraltend: jn bedienen: den Gästen bei Tisch a.; geh. anbieten, vorsetzen: den Gästen mit einer Flasche Champagner a.; etw zu bieten haben: mit einer Neuigkeit, großen Leistungen a. können. »

(229) Sophie Coignard und Alexandre Wickham tischen eine scharf gewürzte Boulevardmischung mit pikanten Beilagen auf. Die Unterlassungssünden der französischen Presse korrigieren sie mit handfesten Enthüllungen. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 62)

Aufweisen et *auflegen* désignent simplement la présentation d'un objet à un public :

(230) Aber es halten sich nicht nur Phthisiker, es halten sich Patienten aller Art, Herren, Damen und sogar Kinder hier auf: Doktor Leander hat auf den verschiedensten Gebieten Erfolge aufzuweisen. (Th. Mann, *Tristan*, p. 11)

(231) Wir kannten einige Berichte von Häftlingen, aber viele Berichte sind bald nach dem Krieg erschienen und dann erst wieder in den Achtziger Jahren aufgelegt worden und gehörten dazwischen nicht in die Programme der Verlage. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 142)

L'idée de don / de présentation d'un objet à un public est également contenue dans les verbes *aufbringen* et *aufwerfen*, qui s'emploient dans des contextes plus abstraits :

(232) Es verwundert auch, dass bei ihm der Doktortitel genannt wird, während es sicher auch schon vor 150 Jahren üblich war, bei Akademikern, die promoviert worden waren, als Autoren oder Künstlern den Titel wegzulassen. Diese Titelbenennung bringt dann einen anderen Gedanken auf: Nicht nur in England und nicht nur im 18. Jahrhundert, sondern insbesondere auch im Deutschland des 19. Jahrhunderts war ein anderer englischer Autor, Gelehrter und Enzyklopädist bekannt und berühmt, nämlich Dr. Samuel Johnson. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 17)

(233) Der stellte fest, daß Götz „rein, aber auch vollkommen rein westisch" sei, aber Herbert Kalick brachte dann den Unsinn auf, alle Italiener wären Verräter, und Götz hatte bis Kriegsende keine ruhige Minute mehr. (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 205)

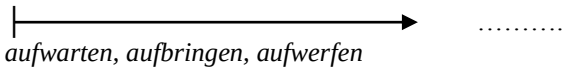
Dans l'énoncé *Diese Titelbenennung bringt dann einen anderen Gedanken auf*, le représenté du sujet fait naître celui de l'objet. De même en (233), le locuteur n'extériorise pas seulement une pensée, mais enclenche un processus de diffamation de l'un des élèves. *Aufbringen* implique donc dans ce type d'emploi une certaine causalité. Lorsqu'il est employé dans d'autres contextes (cf. *Geld, Mut aufbringen*, cf. XIV, III. B.), il véhicule l'idée d'effort fourni ou de moyen employé en vue de l'atteinte d'un but. Par opposition, *etwas vorbringen* désigne seulement l'expression d'une pensée, sans considération des conséquences qu'elle entraîne :

(234) Leider mußte ich ihm recht geben. Zwar war ich erfreut zu hören, daß keine Freundin auf ihn lauerte, aber andererseits wollte ich doch seine Freundin werden. Aber das konnte ich natürlich so plump nicht vorbringen. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 61-62)

Aufwerfen fonctionne un peu comme *aufbringen* : le sujet du verbe suscite l'apparition de l'objet exprimé à l'accusatif. En (235) par exemple, la musique de Beethoven fait naître certaines questions. Ici aussi, le référent du sujet grammatical entraîne à sa suite certains événements :

(235) Zu Silvester wird noch Beethovens Neunte nachgereicht und rundet dann eine groβe neue Anstrengung sub specie des eigentlich im Dezember zu feiernden Geburtstagskindes, dessen Musik immer wieder grundsätzlich die Fragen der „Pflege“ aufwirft. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 60)

Les deux derniers verbes impliquent nettement une impulsion et une consécution que nous avons déjà rencontrées pour la préposition (cf. *auf ein Signal handeln…*). Exceptés *auftreten, aufweisen* et *auflegen,* les verbes que nous venons de décrire impliquent une orientation du procès vers ses conséquences :



2. Prise de conscience

De nombreux verbes désignent une prise de conscience, interprétable comme l’apparition d’un objet à l’esprit d’un être animé :

(236) Dann bekam ich hohes Fieber und wurde ins Krankenhaus gebracht. Als ich es verließ, war die Betäubung vorbei. Alle Fragen, Ängste, Anklagen und Selbstvorwürfe, alles Entsetzen und aller Schmerz, die während des Prozesses aufgebrochen und gleich wieder betäubt worden waren, waren wieder da und blieben auch da. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 160)

Avec la construction *jm fällt etwas auf,* un être animé prend conscience de la présence et de l’importance d’un élément qui se détache d’un arrière-plan :

(237) Sie hatte einen sehr kräftigen und sehr weiblichen Körper, üppiger als die Mädchen, die mir gefielen und denen ich nachschaute. Ich war sicher, daß sie mir nicht aufgefallen wäre, wenn ich sie im Schwimmbad gesehen hätte. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 17)

Si le narrateur ne connaissait pas Hanna, sa silhouette – qui n’est pas dans ses goûts habituels – ne se serait par exemple pas détachée de celles des baigneuses dans une piscine. Si l’on compare *jm fällt etwas auf* et *jm fällt etwas ein*, on remarque que *auf-* a trait à la perception de l’être animé exprimé au datif, et *ein-* à son activité intellectuelle. Le sujet de *auffallen* appartient au monde extérieur, aux objets perçus, tandis que celui de *einfallen* désigne une production de l’esprit de l’être animé. *Auf-* est donc plutôt liée à la dimension physique ou instinctive de l’être exprimé au datif, à sa capacité de perception, par opposition à sa raison ou son intellect.

Aufbrechen et *aufkommen* impliquent souvent que l'idée ou le sentiment qui apparaît à la conscience de l'être animé était dissimulé, enfoui. En (238) et (239), *aufkommen* envisage les doutes et les soupçons comme des sentiments latents, cachés, que le sujet sent apparaître à sa conscience :

(238) Für den Eingeborenen des Kino-Kontinents ist es ein kurioses Bild, jemanden im postmodernen Pelzmantel über den Sunset Boulevard stapfen zu sehen. Es kommt der Verdacht auf, dass es hier weniger darum geht, uns verstehen zu machen, was wir am Kino haben und lieben und hassen, als um einen Kolonisierungsversuch. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 18)

(239) Die paradox anmutende Aktion lässt Zweifel daran aufkommen, ob Europas Wettbewerbshüter der rasanten Entwicklung auf dem Telekommunikationsmarkt noch folgen können. (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « (K)ein Fall für Brüssel »)

B. Apparition et mouvement ascendant

1. Une unité expériencielle

L'apparition et le mouvement ascendant sont parfois indissociables au niveau référentiel (un objet qui surgit d'un endroit en contrebas ou d'une masse d'objets situés au même niveau devient nécessairement perceptible). Les quelques verbes qui véhiculent les deux représentés à la fois pourraient laisser penser que la catégorie lexicale que constitue *auf-* reflète une catégorie cognitive relevant de l''accès à la perception', mais cette correspondance ne s'observe pas pour tous les emplois de la particule. On ne peut donc pas poser d'équivalence entre ce schème cognitif et le signifié de *auf-*.

Auftauchen peut par exemple désigner l'apparition du sujet ou son mouvement vers le haut ; ce verbe polysémique véhicule les deux représentés, mais l'un est plus marqué que l'autre selon le contexte. Ici, la particule ne commute pas avec *in die Höhe*, mais avec *empor-* : *auf-* précise que le mouvement désigné par le verbe simple s'effectue vers le haut. Si *auftauchen* exprime le mouvement ascendant et l'apparition, son antonyme, *untertauchen*, désigne le mouvement descendant et la disparition (ou imperceptibilité) du sujet :

(240) Überhaupt ging ich durch die Welt, als gehöre sie nicht zu mir und ich nicht zu ihr. Ich tauchte in das chlorige, milchige Wasser und hatte kein Bedürfnis, wieder aufzutauchen. Ich lag bei den anderen, hörte ihnen zu und fand, was sie redeten, lächerlich und nichtig. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 77)

(241) Beim nächsten geheimen Treffen würde ich meine Identität nachweisen, versprach ich. Und dann schlug ich für den übernächsten Sonntag ein Treffen in Heidelberg vor, mitten auf der Hauptstraße, zum Beispiel vor dem Kaufhof; im Touristengewühle könnten wir untertauchen. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 62)

Aufkeimen désigne également une apparition assortie d'un mouvement ascendant :

(242) Es kommt vor, dass Demokratie aus dem Untergrund aufkeimt, es kommt vor, dass sich sanktionierte Mordlust Bahn bricht, wenn es Menschen gibt, die von ihrem Recht derart überzeugt sind, dass sie sich ermächtigt fühlen, ohne Ansehen der Person blindwütig zu morden. (*Spiegel-Online*, 7.10.01)

En (243), l'objet exprimé par le sujet grammatical de *aufragen* est présenté comme situé en hauteur et donc particulièrement perceptible. Le verbe simple *ragen* ne désignant pas un mouvement, mais une situation élevée, le verbe dérivé n'exprime pas un mouvement ascendant, mais une position en hauteur. *Auf-* accentue une représentation déjà contenue dans le verbe simple, à savoir la situation surélevée et particulièrement visible du sujet :

(243) Der Zylinder des Kutschers ragte lächerlich lang in die Nacht auf. (A. Schnitzler, *Traumnovelle*, p. 49)

L'exemple ci-dessous est particulièrement intéressant, parce que le verbe y désigne une apparition associée à l'ouverture d'un contenant et à un mouvement ascendant. L'être exprimé au nominatif fait surgir un objet d'un lieu où il était dissimulé et inactif. Les souvenirs redeviennent présents et vivants à la conscience de l'être animé concerné :

(244) Helmut tat, als erinnere er sich genau an das, was Klaus Buch mit großartigen Griffen wie aus einer Puppentheaterkiste auffahren ließ. Aber er erinnerte sich an nichts von dem, was Klaus Buch hervorzauberte. (M. Walser, *Ein fliehendes Pferd*, p. 24-25)

Cette occurrence permet d'avancer – prudemment – l'hypothèse que les représentations tangibles véhiculées par la particule (mouvement ascendant, ouverture, apparition) peuvent être trois avatars d'une catégorie cognitive unique – l''accès à la perception' – qui transparaîtrait dans le lexique. Cette catégorie pourrait expliquer la parenté étymologique de *auf*, *offen* et *öffentlich*. Par ailleurs, l''accès à la perception' se retrouve dans les emplois spatiaux de la préposition et est fondamental dans les traitements cognitivistes de *sur* (cf. C. Vandeloise cité dans la deuxième partie).

2. La prise de conscience comme mouvement ascendant

Plusieurs verbes, comme *aufsteigen*, désignent à la fois un mouvement ascendant et une prise de conscience, et soulignent le rôle de la verticalité dans notre perception des fonctions intellectuelles par rapport au reste du corps. Ci-dessous, le procès en justice « fait monter » à la conscience du personnage un sentiment d'amertume causé par le récit de sa femme :

> (245) Im selben Augenblick, er wußte nicht warum, mußte er seiner Gattin denken. Bitterkeit gegen sie stieg in ihm auf und ein dumpfer Groll gegen den Herrn in Dänemark mit der gelben Reisetasche auf der Hotelstiege. (A. Schnitzler, *Traumnovelle*, p. 19)

Le processus de « montée » à la conscience est particulièrement clair dans cet extrait déjà cité :

> (246) Und nur diese eine Sekunde lang mußte ich den Blick nach innen wenden hinter die Lider, und aufstieg schon aus dem bildnerisch erhellten Blut seine unverkennbare, plastische Gestalt. Ich sah ihn sofort leibhaftig, wie er dort immer saß an dem viereckigen Tischchen mit der grauschmutzigen Marmorplatte, der allzeit mit Büchern und Schriften überhäuften. (S. Zweig, *Novellen*, « Buchmendel »)

Nous mentionnerons également le verbe *aufwürgen*, qui n'est pas attesté dans le dictionnaire, mais qui exprime clairement l'apparition à la conscience de sentiments enfouis dans « les profondeurs » de l'inconscient. *Empor* souligne la verticalité associée à la prise de conscience :

> (247) Als er aufsah, stand feuchter Schweiß auf seiner Stirne: etwas schien von innen empor stoßhaft in ihm aufzuwürgen, und kaum, daß er jenes lose Blatt mir zugeschoben, zuckte es ihn durch, und plötzlich – ich trat unwillkürlich erschrocken zurück – fiel er in die Knie und küßte mir den Saum des Kleides. (S. Zweig, *Vierundzwanzig Stunden aus dem Leben einer Frau*, p. 74)

Le verbe simple désigne lui-même dans ce contexte un mouvement vers le haut : celui d'une nausée qui monte de l'estomac vers la gorge d'un être animé. Encore une fois, la particule met en valeur un sème présent dans la base verbale. Si ces trois derniers exemples présentent clairement la prise de conscience comme résultant d'un mouvement ascendant, rien ne permet d'affirmer avec certitude que la particule désigne un mouvement ascendant dans *aufkommen* ou *auffallen* vus plus haut.

Les analyses menées au chapitre XII ont permis de dégager trois représentés spatiaux : le **‘mouvement ascendant’**, l’**‘ouverture’** et l’**‘apparition’**. Ils peuvent occasionnellement être imbriqués les uns dans les autres, et semblent reliés par l’idée d’‘accès à la perception’, mais il est difficile pour un linguiste de s’aventurer à proposer une explication de leur relation.

Si l’on s’abstrait des différents effets de sens contextuels, on observe que le mouvement ascendant, l’ouverture et l’apparition sont trois sortes de déplacements, qui entraînent un changement de position, voire d’état, du référent du sujet ou de l’objet. On peut dès lors interpréter ces trois représentés concrets comme étant des avatars spatiaux de la **‘tension dynamique’**, qui peut être présentée comme bornée ou non bornée[57]. On observe donc deux cas de figure, eux-mêmes divisibles en deux ou trois sous-groupes :

1) Le mouvement ascendant (cf. *aufsteigen, aufblicken…*) et les formes apparentées que constituent la construction (*aufbauen, aufwühlen etc.*) et l’ascension sociale (*aufstreben etc.*) correspondent à une tension dynamique non explicitement bornée[58] : le mouvement tend vers un point situé plus haut que son point de départ, le point supérieur n’étant souvent pas précisé. Les verbes exprimant un sursaut ou un passage à l’action (cf. *jn aufwecken, jn aufscheuchen, auf!, jn zu etw. auffordern…*) désignent une tension dynamique, dont on souligne la phase initiale, et qui est dirigée vers un point souvent non explicite (sauf lorsqu’il est désigné par un Gprep).

- La plupart des verbes exprimant une apparition (cf. *auftreten, etw. aufweisen, auffallen, aufkommen*) désignent le déplacement d’un objet vers un point qui lui permet d’être perceptible pour un être animé implicite, sans que la limite extérieure de ce mouvement soit mentionnée.

2) Pour d’autres séries d’occurrences, nous avons mis en lumière l’idée de ‘tension dynamique vers une borne précise’. L’ouverture est ainsi un mouvement nécessairement fini, limité par les configurations matérielles du référent ouvert. Quelques verbes (cf. *etw. aufschneiden, aufteilen…*) indiquent clairement que l’objet est ouvert jusqu’à sa limite ultime, et que cela entraîne sa destruction.

---

[57] L’expression « tension vers une borne, réelle ou virtuelle » peut être interprétée dans la théorie de l’Aktionsart comme relevant de la notion de télicité. Mais ce n’est pas dans ce sens que nous l’employons. La tension plus ou moins nettement bornée est plutôt un trait constitutif du sémantisme de *auf*, que nous avons mis en lumière aussi bien pour la préposition que pour la particule.

[58] Sauf lorsque l’objectif du mouvement vertical est explicitée par un Gprep : cf. *zu etwas aufschließen, zu jm auflächeln…*

- Les constructions en *auf und ab* + verbe de mouvement désignent un déplacement vers une limite atteinte, à partir de laquelle s'effectue un mouvement de retour.
- *Etw. auftischen, aufbringen, aufwerfen, mit etw. aufwarten* attirent l'attention sur les conséquences de la présentation d'un objet (plus ou moins concret) à un public ; *etw. aufhalten / auffangen* impliquent que le mouvement du référent de l'objet est interrompu et rencontre sa borne extérieure.

Nos investigations vont se poursuivre dans les deux chapitres suivants, qui se concentrent sur les verbes dont le représenté est moins ancré dans l'espace que ceux que nous avons décrits aux chapitres XI et XII. L'idée de tension plus ou moins clairement bornée n'en ressortira que plus nettement.

CHAPITRE XIII

TENSION DU PROCÈS VERS UNE BORNE IMPRÉCISE

Le chapitre XIII regroupe des verbes dont le représenté n'est pas spatial, et qui présentent le point commun d'intervenir dans l'expression de procès pour lesquels on reconnaît l'idée de 'tension vers une borne imprécise'. Cette limite que le procès cherche à atteindre revêt des formes variées, déterminées par le contexte : elle figure soit un stade de développement du procès quantitativement supérieur à son point d'origine, soit un moment ultérieur à une date repère implicite, soit encore le terme virtuel visé par un acte de perception.

I. AUGMENTATION

La 'tension vers un point imprécis' permet de décrire bon nombre de verbes désignant une augmentation, et qui sont généralement qualifiés de « mutatifs »[59]. S'appuyant sur les travaux de G. Lakoff et M. Johnson, qui résument par l'axiome « Le plus est en haut, le moins est en bas »[60] la propriété qu'a le lexique anglais de refléter la catégorisation de l'amplification comme un mouvement ascendant, M. Pérennec interprète l'accroissement quantitatif désigné en contexte par *auf-* comme une forme dérivée du mouvement vers le haut. Or, il n'est pas possible de prouver que l'augmentation provienne du mouvement ascendant, ni que ces deux représentés soient parents sur un plan cognitif. En revanche, il est certain qu'ils impliquent tous deux une tension vers un point différent de la borne initiale du procès, cette tension étant plus ou moins inscrite dans l'espace.

[59] Cf. F. Schanen, J.-P. Confais, *op. cit.*, p. 201 ; M. Pérennec, *op. cit.*
[60] G. Lakoff et M. Johnson, *op. cit.*, p. 25.

A. Accroissement quantitatif d'objets concrets

1. Constructions intransitives ou absolues

Les verbes à particule de ce groupe désignent l'augmentation du volume d'un objet dans l'intervalle entre deux instants. Un exemple en est *aufquellen* : le verbe simple *quellen* implique lui-même que le représenté de son sujet est suffisamment volumineux pour surgir. *Auf-* insiste sur l'accroissement quantitatif du référent du sujet :

(248) Aufrichtig gesagt: es geschah aus Langeweile, aus jener peinigenden, wie eine Übelkeit aufquellenden Leere des Innern, die sich wenigstens mit kleinen äußern Reizmitteln füttern will. (S. Zweig, *Vierundzwanzig Stunden aus dem Leben einer Frau*, p. 25-26)

L'accroissement quantitatif peut être associé à une amélioration, comme c'est le cas pour *aufrüsten* :

(249) Aber Heinrich wusste, was er tat, er wollte dauerhaften Frieden. Mit dem Sachsenvertrag des Jahres 925 schob er allen Raubzügen der Ungarn in seinem Reich einen Riegel vor. In aller Ruhe konnte er aufrüsten, Burgen bauen, Städte befestigen, Pferde züchten lassen, Panzerreiter ausbilden. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 22)

On comparera (249) et (250) :

(250) Hier hielt 1993 eine militärisch ausgerüstete Heerschar von Bundespolizisten 51 Tage lang das Anwesen einer religiösen Sekte, der Branch Davidians, eingekreist, die laut Polizeiprotokoll nicht registrierte Waffen hortete und halbautomatische AR-15-Gewehre unerlaubt in Maschinengewehre umbaute. (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « Die Angst der Revolverhelden »)

Aus- envisage le procès exprimé par le verbe simple *rüsten* comme atteignant la limite au-delà de laquelle le procès ne peut plus continuer ; *auf-* pour sa part sélectionne au sein de ce même procès un stade correspondant à une augmentation quantitative et qualitative par rapport à sa situation de départ ; mais à la différence de *ausrüsten*, ce point ne correspond pas à la limite extérieure absolue du procès.

2. Verbes transitifs

Les verbes simples de ce groupe désignent une action concrète impliquant une prise de poids ou de volume de l'objet affecté (cf. *laden, blasen, pumpen, bauschen…*). Il arrive que cette augmentation soit rendue perceptible dans l'espace par une prise de hauteur, mais l'augmentation physique peut aussi s'effectuer dans la largeur. Naturellement, l'objet à

l'accusatif désigne un objet tangible capable de prendre de l'ampleur. Le corpus comprend les occurrences suivantes :

(251) Das IHU-Verfahren lässt sich mit dem Aufpumpen eines Luftballons veranschaulichen, den man während des Füllens in einen Kasten sperrt. Die Gummihaut nimmt dabei die Innenkonturen der Kiste an, der Luftballon bekommt Ecken. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. T2)

(252) Statt mich damit abzufinden, suchte ich weiter, gehetzt, verbissen, ängstlich, als gehe mit meiner Vorstellung von der Wirklichkeit diese selbst fehl, und ich war bereit, die Befunde zu verdrehen, aufzubauschen oder runterzuspielen. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 189)

(253) Zwar erschöpfte die Verhandlung sie; am Abend waren sie müder oder auch schriller. Aber über Nacht hatten sie sich wieder aufgeladen oder aufgeblasen und dröhnten und zischten am nächsten Morgen wie am Morgen zuvor. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 97)

(254) Ich hatte gehofft, er würde es auf zehn Mark aufrunden, und mir schon ausgerechnet, wieviel ich herausschlagen würde, wenn ich die Fahrkarte erster Klasse mit Verlust zurückgab und eine zweiter Klasse kaufte. (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 14)

Le premier verbe cité désigne une prise de volume par insertion d'air. Les autres peuvent également exprimer en contexte concret une prise de volume (*etw. aufbauschen*) ou un accroissement quantitatif (*sich aufladen, sich aufblasen* : augmentation de l'énergie ou du volume d'air dans un objet). Ils sont toutefois employés ici de façon métaphorique. *Aufrunden* désigne l'arrondissement d'une somme au chiffre rond supérieur et a pour antonyme *abrunden,* tandis que *runden* désigne indifféremment un arrondissement au chiffre supérieur ou inférieur.

Le participe II d'un verbe transitif disparu appartient également à cette série :

(255) BECKMANN: […] Ich bin eine Wasserleiche. Ich bin desertiert, Herr Oberst. Ich war ein ganz müder Soldat, Herr Oberst. Ich hieß gestern Unteroffizier Beckmann, Herr Oberst, erinnern Sie noch? Beckmann. Ich war'n bißchen weich, nicht wahr, Herr Oberst, Sie erinnern? Ja, und morgen abend werde ich dumm und stumm und aufgedunsen an den Strand von Blankenese treiben. Gräßlich, wie, Herr Oberst? (W. Borchert, *Draußen vor der Tür*, p. 46)

B. Intensification

La tension vers un degré supérieur d'effectuation du procès peut conduire à un effet de sens « intensif ». C'est ce qui se produit avec un certain nombre de verbes qui expriment le surgissement avec force d'un être animé. Les verbes intransitifs *(vor jm) aufschneiden, auftrumpfen, aufstampfen, sich (vor jm) aufbauen, sich aufspielen, sich (jm) aufdrängen* désignent une apparition assortie d'un accroissement : le sujet apparaît à autrui en se donnant de l'importance, il impose sa présence. Le verbe dérivé a peu de rapport avec le simplex, et c'est bien la particule verbale qui est responsable de l'idée de force ou d'augmentation :

(256) Ich hatte meine Mitschüler in der Untersekunda beobachtet: Sie hatten, ob sie Mädchen in der Klasse hatten oder nicht, Angst vor ihnen, wichen ihnen aus und schnitten vor ihnen auf oder himmelten sie an. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 64)

(257) Die, die einen gequält haben bis aufs Blut, die bauen sich dann plötzlich vor einem auf, grinsen, strecken die Hand her, steilen einem ein Mordsweib vor oder so ein erschütterndes Mädchen; womöglich auch noch ein paar glücklich kreischende Kinder, die einen mit pappigen Fingern berühren; […]. (M. Walser, *Ein fliehendes Pferd*, p. 19)

(258) […] und auch die Farbe im Glas hatte, nur etwas eifriger noch: ein sich als Gift aufspielendes, künstliches Gelb. (G. Grass, *Die Blechtrommel*, p. 358)

(259) Was hörbar wurde in dieser argen Zeitspanne, in der alle Beziehungen von Glück und Illusion sich dem Gefühle aufdrängten, war […] das Lachen des Giovanotto zu unserer Linken […]. (Th. Mann, *Mario und der Zauberer*, p. 126-127)

(260) Wie kann man Schuld und Scham empfinden und zugleich selbstgerecht auftrumpfen? (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 163)

Aufstampfen est proche de *auftreten* déjà rencontré, à ceci près qu'il s'y ajoute une idée de brutalité :

(261) Er drängte nur und drängte, bis schon in der Tür des Zimmers der mittlere der Herren donnernd mit dem Fuß aufstampfte und dadurch den Vater zum Stehen brachte. (F. Kafka, *Die Verwandlung*, p. 52)

II. PROSPECTIVITÉ

Pour une série de verbes, nous retrouvons le représenté prospectif rencontré dans l'étude de la préposition (cf. *warten auf, auf Wiedersehen…*) et en filigrane dans quelques emplois de la particule (cf. *auf!, aufgeregt sein*). Cette prospectivité est due pour une large part au sens du verbe simple (*sparen, bewahren*), qui fait fortement appel à la dimension temporelle : en fait, 'la tension vers une borne' véhiculée par *auf-* devient 'prospectivité' lorsque le contexte l'autorise.

Aufbewahren désigne l'action de conserver quelque chose en vue d'une date ultérieure. La prospectivité est apportée par *auf-*, comme le montre bien la confrontation avec *bewahren*, qui exprime le fait de conserver quelque chose, sans que soit impliqué que c'est pour une date ultérieure. Bien évidemment, la conservation d'un objet implique toujours l'avenir, mais la projection vers un moment ultérieur est nettement renforcée par la particule :

(262) Unter ihrer durchsichtigen Plastikhaube, die helfen soll, die Frisur zu bewahren, werden erträgliche Gedanken gedacht, durch und durch gemäßigte Gedanken. (S. Lenz, *Leute von Hamburg*, p. 21)

(263) Plötzlich hatte ich wieder ein Bild vor mir stehen, ein hohes und verehrtes Bild […]. Ich gab ihr den Namen Beatrice, denn von ihr wußte ich, ohne Dante gelesen zu haben, aus einem englischen Gemälde, dessen Reproduktion ich mir aufbewahrt hatte. (H. Hesse, *Demian*, p. 93)

En (262), la capuche en plastique doit conserver la coiffure intacte pour une durée qui n'est pas précisée ; en (263), il ne s'agit pas de prendre soin de la reproduction, mais de la mettre de côté en vue d'une date ultérieure, qui reste vague. Le bornage de la durée est envisagé avec *aufbewahren* – même si la datation exacte fait défaut – alors qu'il ne l'est pas du tout avec le verbe simple.

La prospectivité est également présente dans *etw. aufsparen*, par contraste avec *etw. sparen*, même si ici aussi le fait d'économiser implique la prise en considération de l'avenir :

(264) Der ORF wird wie im Vorjahr nur fünf Bundesligaspiele live übertragen. „Im Sommer gibt es zuwenig Interesse", begründete ORF-Mann Peter Elstner, warum man sich diese für das Frühjahr aufspart… (*Vorarlberger Nachrichten*, 26.06.1997, p. C1, Cosmas I)

(265) In Gegenden wie dieser wird gegessen, was geschossen wird. Das spart Geld. (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « Die Angst der Revolverhelden »)

La prospectivité est en revanche totalement absente de *jm etwas ersparen*. Quelqu'un évite à quelqu'un quelque chose, sans que la réalisation de cette chose (ici la souffrance affective) soit reportée à plus tard :

(266) Gewiß wollten auch sie nicht, daß Gregor verhungere, aber vielleicht hätten sie es nicht ertragen können, von seinem Essen mehr als durch Hörensagen zu erfahren, vielleicht wollte die Schwester ihnen auch eine möglicherweise nur kleine Trauer ersparen, denn tatsächlich litten sie ja gerade genug. (F. Kafka, *Die Verwandlung*, p. 29)

Ces trois verbes s'emploient avec des sujets animés, mais leur objet peut être de divers ordres. L'objet de *aufsparen* peut renvoyer à un être animé, même si ce cas de figure n'est pas classique : d'après le *Stilwörterbuch* et le *Wortfamilienwörterbuch*, l'accusatif de *aufsparen* renvoie en général à des objets concrets (*eine Flasche, Vorräte…*), qui ont une valeur aux yeux du sujet. De plus, la date ultérieure pour laquelle l'objet est mis de côté est le plus souvent précisée (par exemple par *für später, für den Winter, bis zum Schluss der Feier…*).

L'objet de *sparen* peut être soit également matériel (*Geld, Vorräte, Strom…*), soit plus abstrait (*Ärger, Mühe, Bermerkung, Ratschläge…*). Enfin, l'objet de *ersparen* peut désigner soit l'objet matériel « effectué » par un comportement économe (*ein Vermögen, Geld ersparen*), soit des objets « affectés » plus abstraits, expériences (*Ärger, Mühe, Unangenehmes*) ou paroles (*Vorwürfe…*). Il ressort de ces collocations que l'objet du verbe à particule *auf-* est conçu comme utile, précieux pour le sujet. *A contrario*, les objets de *sparen* et *ersparen* peuvent désigner des choses désagréables, présentant un inconvénient pour le sujet (cf. *Ärger, Unangenehmes, Vorwürfe…*). L'essentiel reste que *etw. aufsparen* désigne la conservation d'un objet pour une durée bornée, même si la date exacte de la fin du procès reste inconnue lorsqu'elle n'est pas exprimée par un Gprep.

Nous observons par ailleurs que *aufbewahren* et *aufsparen* impliquent la prise de possession d'un objet. Nous avons déjà croisé cette 'appropriation', que désigne également le verbe – fortement polysémique – *aufheben*. Les exemples du corpus et ceux du *Duden Universalwörterbuch* montrent que, dans son emploi proche de *aufbewahren*, l'objet à l'accusatif de *aufheben* est conçu comme ayant une grande valeur non pas matérielle, mais affective ou sentimentale (cf. *Briefe zur Erinnerung a.; du hebst dir das Beste immer bis zum Schluss auf; Geheimnisse sind bei ihm schlecht aufgehoben*). La date en vue de laquelle l'objet est conservé est rarement explicite ; il s'agit plutôt de garder ou prendre soin de quelque chose que l'on aime :

(267) Ich habe alle ihre Grüße aufgehoben. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 180)

(268) Schon in der Kindheit […] war ich doch da immer geborgen und in der sogenannten Kunstwelt gut aufgehoben gewesen, nicht in der Natur, die ich zwar immer bestaunt, aber genauso immer gefürchtet habe, was sich bis heute nicht geändert hat […]. (Th. Bernhard, *Alte Meister*, p. 46)

Enfin, la prospectivité est exprimée par le verbe *aufschieben*, dont la borne terminale est souvent explicitée par un Gprep à base *auf* ou *bis*. Mais contrairement aux deux verbes précédents, l'objet n'est absolument pas envisagé comme bon ou précieux :

(269) „Könnte nicht, Frau Wirtin", sagte K. zerstreut, „das was Sie nur sagen wollen, aufgeschoben werden, bis ich vom Gemeindevorsteher zurückkomme? Ich habe eine wichtige Besprechung dort." (F. Kafka, *Das Schloss*, p. 159)

L'exemple (270) présente un autre emploi de *aufheben*, étudié au dernier chapitre :

(270) Ein zügiger Aufschwung ist nach Instituts-Auffassung deshalb drin, weil viele Beschaffungs- und Investitionsvorhaben aufgeschoben, aber nicht aufgehoben seien. (*Mannheimer Morgen*, 28.12.2001, « Bosse sind in schlechter Stimmung », Cosmas I)

Nous conclurons de ces analyses que le représenté 'prospectivité' peut être véhiculé par la particule *auf-* en contexte temporel, qui est engendré par le sens du verbe simple (*sparen, bewahren*), des Gprep à base *auf, für* ou *bis* ou bien du verbe dérivé (*etwas aufheben, aufschieben*). Même s'il semble que les trois premiers verbes de cette série puissent avoir un lien avec l''ouverture', rien ne permet de raccorder la prospectivité aux emplois plus sémantiques : l'analyse du lexique anglais fait certes dire à G. Lakoff et M. Johnson que la prospectivité est catégorisée de la même manière que le mouvement ascendant (cf. « Les événements futurs ou prévisibles sont en haut (et en avant) »[61]), mais il est impossible de démontrer l'existence de ce lien cognitif à l'appui du lexique allemand. La prospectivité est par conséquent à mettre au compte de la combinaison de la tension dynamique véhiculée par *auf-* et de la temporalité impliquée par le contexte.

III. ATTENTION DIRIGÉE VERS UN POINT VIRTUEL

Trois verbes à particule *auf-* intransitifs désignent la concentration du sujet vers un point futur. Le verbe simple peut être transitif (*merken*) ou intransitif (*horchen, passen*[62]) ; il exprime la tension de la perception d'un sujet animé. Pour ces trois verbes, la particule n'alterne avec aucune autre. Elle souligne que l'attention du sujet est concentrée vers un objet virtuel : le référent du sujet grammatical s'apprête à percevoir un objet ou événement qui n'est pas encore manifeste.

Prenons pour premier exemple *aufhorchen* : comme dans son emploi comme base d'objet prépositionnel (*auf etwas horchen*), *auf-* exprime une tension orientée vers un point virtuel. Par rapport au simplex, *aufhorchen* insiste sur le moment où le sujet commence à concentrer sa vigilance auditive vers un objet à la fois implicite et virtuel, et c'est pourquoi on peut y voir une Aktionsart « ingressive ». Toutefois, la borne droite éventuelle du procès est tout aussi essentielle :

(271) Im zweiten Teil des Portugalows-Papiers geht es um Fragen der Zusammenarbeit zwischen den beiden deutschen Staaten. Und auch diese Passagen lassen Teltschik „aufhorchen". (*Der Spiegel*, Nr. 47/ 1999, p. 166)

[61] G. Lakoff, M. Johnson, *op. cit.*, p. 26.
[62] Cf. *Duden Deutsches Universalwörterbuch*, hrsg. von G. Drosdowski, 2. Aufl., Mannheim, Bibliographisches Institut, 1989, « **aufpassen**: [zu veraltet passen = auf etwas achthaben] ».

Aufmerken désigne également le fait qu'un être commence à faire porter son attention en direction d'un point qui n'est pas encore réellement perceptible :

(272) Die Stunde begann, ich gab mir Mühe aufzumerken, und Demian störte mich darin nicht. (H. Hesse, *Demian*, p. 77)

Ce verbe exprime un procès antérieur à *etwas bemerken* ou *etwas merken*, qui conçoivent l'objet de l'attention comme présent, réel :

(273) Es war mir lieb, daß mein Vater sich, als ich eintrat, über meine nassen Schuhe aufhielt. Es lenkte ab, er bemerkte das Schlimmere nicht, und ich durfte einen Vorwurf ertragen, den ich heimlich mit auf das andere bezog. (H. Hesse, *Demian*, p. 23)

Le procès exprimé par *aufpassen* consiste également dans l'attention qu'un sujet prête à l'apparition potentielle d'un objet ou d'un danger précis. Il y a là aussi une tension dirigée vers un objet qui n'a pas encore d'existence tangible :

(274) Sie bejahte die Frage mehrmals und bat ihn, vorsichtig zu sein. Er versprach ihr, ganz bestimmt vorsichtig zu sein. Sie befahl ihm, nein, legte ihm ans Herz, diesmal besonders aufzupassen. (G. Grass, *Die Blechtrommel*, p. 349)

Ce groupe d'emplois rappelle celui du type *auf etwas horchen, lauern…* vu lors de l'étude de l'objet prépositionnel. On dégage pour la particule la capacité d'imprimer un double bornage au procès : à son début, en soulignant le surgissement de l'activité de perception, et à son terme potentiel, en suggérant que l'attention est dirigée vers un objet virtuel.

Les trois groupes de verbes réunis au chapitre XIII présentent des manifestations de la **'tension vers un point'** qui ne sont pas ancrées dans l'espace. Ils ont en commun d'impliquer une projection dynamique vers une borne qui reste floue, parce qu'elle est future et donc nécessairement incertaine (cf. II et III), ou parce qu'elle ne constitue pas la limite maximale que peut atteindre le procès (cf. I). Mais les occurrences non spatiales de *auf-* désignent majoritairement une recherche d'atteinte de la limite terminale du procès, qui peut s'accompagner des différents effets de sens que nous allons décrire au chapitre XIV.

CHAPITRE XIV

ATTEINTE EFFECTIVE D'UNE LIMITE

AU TERME D'UNE TENSION DYNAMIQUE

I. CHANGEMENT D'ÉTAT

A. Verbes intransitifs

Six verbes intransitifs désignent un changement d'état, souvent conçu comme une amélioration de la situation du sujet. L'action désignée par le verbe à particule fait passer le référent du sujet d'un état à un autre, qui est explicitement « atteint ».

1. La transformation est conçue comme une amélioration

Aufblühen désigne un changement d'état du sujet, qui le conduit du bourgeonnement à la floraison, ce changement s'effectuant lentement. *Auf-* insiste sur la tension dynamique qui mène à l'état désigné par *blühen.* Si l'on compare *aufblühen* et *erblühen,* on voit que la particularité du verbe en *auf-* est de concilier l'expression d'un changement et le représenté 'ouverture' :

(275) In andren Hüllen gingen wir vorzeiten,
du gingst im Fuchspelz, ich in Iltiskleid
noch früher waren wir die Marmelblumen,
in einer tiefen Tibetschlucht verschneit.

Wir standen zeitlos, lichtlos in Kristallen
und schmolzen in der ersten Stunde hin,
uns überrann der Schauer alles Lebens,
<u>wir blühten auf</u>, bestäubt vom ersten Sinn.
(I. Bachmann, « Von einem Land, einem Fluss und den Seen », *Anrufung des großen Bären*, p. 14)

Erblühen se concentre sur la désignation d'un épanouissement progressif, sans évocation de l'ouverture :

(276) Du aber, meiner Leidenschaft
In deiner Reinheit unbewußt,

Erblühest ohne mich in Lust
Und wandelst hoch und sternenhaft. (H. Hesse, « Elisabeth », *Wunder der Liebe*, p. 55)

Aufblühen s'emploie plus couramment que son concurrent dans des contextes métaphoriques, où le sujet est dit s'épanouir, être en pleine expansion. Les représentations liées à *aufblühen* sont plus riches que celles que véhicule *erblühen* : le premier verbe désigne une mutation, une 'ouverture', mais aussi une 'amélioration'. Nous constatons encore une fois que *auf-* associe au procès des représentés plus ancrés dans l'espace que *er-* (cf. *aufregen / erregen, aufwecken / erwecken, aufschrecken / erschrecken*), et que la classification des deux verbes comme « ingressifs »[63] est insuffisante.

Le verbe *aufleben* exprime le retour à la vie d'un être déprimé. La vie étant quelque chose que nous jugeons généralement souhaitable, *aufleben* désigne la réapparition d'un état jugé bon pour le sujet :

(277) PROFESSOR LIEBIG
Auf mich haben Friedhöfe immer eine deprimierende Wirkung
Meine Frau lebt geradezu auf auf dem Friedhof
(Th. Bernhard, *Heldenplatz*, p. 129)

Aufleben a pour antonyme *ableben* :

(278) Seit ein naher Angehöriger nur durch eine Nierentransplantation gerettet werden konnte, haben sich einige Mitglieder unserer Familie entschlossen, Organspender zu werden, falls sie vorzeitig durch einen Unfall ableben sollten. Wir haben nun gehört, daß es einen speziellen Spenderausweis geben soll. Wissen Sie vielleicht, wo man den beziehen kann? (*Mannheimer Morgen*, 19.12.1987, p. 34, Cosmas I)

Cette série comprend encore un verbe intransitif impliquant une amélioration. La borne atteinte par le procès correspond à l'état désigné par l'adjectif *klar* :

(279) Ende der Woche klarte es auf, und am Samstag strahlte zum ersten Mal die Sonne von einem wolkenlosen Himmel, von keinem Dunstschleier betrübt. (Ch. Hein, *Willenbrock*, p. 183)

Ces trois verbes véhiculent une idée de tension vers un point, dont l'atteinte entraîne un changement qualitatif pour le sujet. La présence de l'idée d'amélioration ne peut pas être imputée à la particule elle-même : elle provient des connotations dont est chargée la qualité désignée par le verbe simple (cf. *blühen, leben*) ou l'adjectif dont il est dérivé (cf. *klar*).

[63] Cf. F. Schanen, J.-P. Confais, *op. cit.*, p. 201, mais aussi G. Helbig, J. Buscha, *op. cit.*, p. 63.

2. Le changement d'état est envisagé sans autre connotation

Pour trois verbes également intransitifs, la borne vers laquelle tend le procès correspond encore à la qualité désignée par la base (*weich, trocken, Tau*), mais qui n'implique pas une amélioration. Ces verbes sont « transformatifs », puisque leur auxiliaire de parfait est *sein* (alors que *aufleben* et *aufklaren* se construisent au parfait avec *haben*). De plus, ces verbes présentent la particularité de concurrencer des verbes simples (*weichen, trocknen, tauen*) qui désignent également un changement d'état, ce qui met en cause la « coloration » de la particule.

Dans son emploi intransitif, *aufweichen* exprime que la qualité désignée par le radical *weich* apparaît pour le sujet qui en était auparavant dépourvu. Le verbe simple *weichen* existe et désigne également un changement d'état (*weich werden / weich machen*). La présence de *auf-* est pour ainsi dire redondante et insiste simplement sur le fait que le procès s'effectue jusqu'au bout, jusqu'à l'obtention d'un résultat. Ci-dessous, le critique d'art reproche à la mise en scène de *Phèdre* à Bochum de « se ramollir » et de traiter la pièce d'une manière trop démonstrative :

(280) Ein Ritual der Rhetorik, ein Zeremoniell des Zeitlosen läuft ab und bleibt merkwürdig ungefähr. Das Bochumer Ensemble ist der Wucht des Textes kaum gewachsen, immer wieder weicht es auf in Angestrengtes und Ausgestelltes. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 60)

De plus, comme souvent quand le verbe en *auf-* est associé à un Gprep en *in* (cf. *etwas aufteilen in* et *aufgehen in,* XII, II. et XIV, IV. B.), le sujet est présenté comme perdant son identité propre, comme détruit dans sa constitution originelle.

Auftrocknen se laisse décrire d'une manière similaire. Le sujet acquiert la qualité désignée par *trocken*[64] :

(281) Mit Herzklopfen starrte ich das Blatt an, die braunen, dichten Haare, den halbweiblichen Mund, die starke Stirn mit der sonderbaren Helligkeit (es war von selber so aufgetrocknet), und näher und näher fühlte ich in mir die Erkenntnis, das Wiederfinden, das Wissen. (H. Hesse, *Demian*, p. 98)

[64] M. Krause incorpore ce type de verbes (*auftrocknen, auftauen*) à ceux qui désignent la disparition du sujet / de l'objet (*aufräumen, aufsagen…*). Certes, il y a bien disparition de l'eau, de la glace, mais le référent du sujet grammatical n'est pas détruit ici. Il n'en reste pas moins que les deux interprétations mettent en valeur la même représentation abstraite : celle d'atteinte d'une limite, cette dernière correspondant selon nous plus à la qualité désignée par le radical du verbe qu'à la destruction du référent du sujet.

De nombreux verbes sont dérivés de cette même base. En (282), *austrocknen* présente les lèvres comme ayant atteint un haut degré de dessèchement. Le procès *trocknen* ne peut guère aller plus loin :

(282) „Passe“, sagte Kobyella. Das heißt, wir lasen es seinen Lippen ab, die fürs Sprechen wohl allzusehr ausgetrocknet waren. (G. Grass, *Die Blechtrommel*, p. 288)

Le préverbe *ver*- présente le procès *trocknen* en l'accompagnant d'un jugement de valeur dépréciatif, impliquant qu'il revient pour son sujet à une perte de vitalité, à un déclin. D'après les descriptions du *Duden* (*vertrocknen = völlig austrocknen*), le préverbe *ver*- va encore plus loin que *aus*- dans l'idée que le procès est effectué jusqu'à son terme :

(283) Sein ohnehin karges Gesicht war grau wie Asche geworden, die Wangen eingefallen, die Backenknochen standen heraus und die Lippen waren ihm vertrocknet. Er hatte an Körpergewicht verloren. (R. Schneider, *Schlafes Bruder*, p. 182)

Avec *auftrocknen*[65], le processus de séchage semble impliquer un mouvement ascendant, soit parce qu'un être animé ramasse l'eau répandue (construction transitive), soit parce que l'eau s'évapore sous l'effet de la chaleur (construction intransitive). Dans son emploi transitif, *auftrocknen* appartient au même champ lexical que *etwas aufwaschen / aufwischen / aufräumen* (cf. XIV, IV, A.). Dans l'emploi intransitif, le sujet renvoie de préférence à des liquides, alors que celui du verbe simple renvoie plutôt aux matières contenant ces liquides (*Wäsche, Kleider, Eicheln…*). *Trocknen* étant lui-même un verbe transformatif (*haben* comme *sein* sont possibles au parfait) exprimant l'obtention de la qualité désignée par l'adjectif à partir duquel il est formé, la nuance de sens apportée par *auf*- est peu importante. La présence de la particule est même quasiment tautologique : elle souligne que le procès s'effectue jusqu'à son terme, figuré par l'obtention de la qualité désignée par *trocken*, et cantonne l'emploi de ce verbe à un certain domaine (liquides, peintures).

Auftauen est employé ci-dessous de manière figurée. *Auf*- souligne encore l'atteinte de la borne déterminée par l'état désigné par le radical (*Tau*), sans autre connotation :

(284) Ich ließ mir ein heißes Bad ein, legte mich hinein, um aufzutauen, um das Klappern meiner Zähne zu dämpfen. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 37-38)

[65] Cf. *Duden Universalwörterbuch, op. cit.* : « a) *[mit einem Tuch] vergossene Flüssigkeit aufwischen, von einer Stelle entfernen*: das verschüttete Wasser a. b) *(von Flüssigkeit, Farbe o. ä.) trocken werden, trocknen:* das Wasser trocknet in der Sonne schnell auf. » *Auftrocknen* n'est étudié ni dans le *Synonymwörterbuch*, ni dans le *Stilwörterbuch*, ni dans le *Wortfamilienwörterbuch*.

B. Verbes transitifs

1. Le changement d'état est envisagé sans autre connotation

Quatre verbes transitifs expriment un changement d'état qui n'est pas clairement marqué comme une amélioration. Le sujet transforme l'objet d'une manière qui est explicitée par le verbe simple, en mélangeant un objet avec un autre (*aufmischen*), en y versant de l'eau (*aufgießen*), en l'ébouillantant (*aufbrühen*) ou en le ramenant à température ambiante (*auftauen*).

Dans le cas de *aufmischen*, le verbe simple désigne lui-même une transformation, et la nuance de sens apportée par la particule est à peine discernable. Plutôt que d'en conclure que la particule verbale est « incolore », on peut supposer que si *auf-* se combine avec une grande facilité avec des verbes désignant une transformation (*trocknen, weichen, tauen, mischen etc.*), c'est justement parce qu'elle désigne à merveille une tension vers un nouvel état :

(285) Ein italienischer Lotto-Konzern will in Deutschland ein Netz von 2500 Wettbüros aufbauen – und das dubiose Geschäft mit Pferdewetten aufmischen. (*Der Spiegel*, Nr. 47/ 1999, p. 138)

Il est intéressant de constater la différence de fonctionnement de *auf-* entre *Kaffee aufgießen / aufbrühen* et *Wasser aufsetzen*, illustrée en (286) et (287). Si dans le dernier cas, la particule verbale correspond à la préposition, dans les deux premiers, la relation désignée est plus abstraite. Les trois verbes à particule ont une valence réduite par rapport au verbe simple, et tandis que *gießen* participe à l'expression d'un procès qui affecte l'objet à l'accusatif (*Wasser gießen, Kaffee brühen*), le verbe à particule accueille pour GN à l'accusatif l'objet effectué par la transformation. La boisson résulte du versement de l'eau sur le café moulu (*Kaffee aufgießen / brühen / aufbrühen*) :

(286) „Ich bade nicht in Kaffee, Vater", sagte ich, „ich wollte nur Kaffee aufgießen, das ist mir mißglückt." (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 153-154)

(287) Das Mädchen öffnete die Küchentür und betrachtete beeindruckt die gediegene Austattung des Raums. Dann suchte sie die Tassen und den Kaffee und setzte Wasser auf. […] Dann deckte sie in der Küche den Tisch, brühte den Kaffee auf und setzte sich neben dem warmen Heizkörper. (Ch. Hein, *Willenbrock*, p. 73).

L'objet de *auftauen* subit également un changement, qui le fait passer de l'état congelé à une température « normale » :

(288) So mussten Arbeiter aus dem VEB Fleischkombinat Erfurt vorsorglich tiefgefrorene Hasen auftauen, die fürs repräsentative Foto zurechtgelegt wurden. (*Der Spiegel*, Nr. 47/ 1999, p. 174)

La propriété de *auf-* est ici de souligner l'accomplissement parfait de la transformation désignée par le verbe simple.

2. Le changement d'état est envisagé comme une amélioration de l'objet

Plus nombreux sont les verbes à particule transitifs qui désignent un changement d'état conçu comme une amélioration. Soit la base du verbe est un adjectif, qui désigne la qualité qui apparaît au terme du procès exprimé par le verbe à particule ; soit elle est un verbe simple, qui désigne le moyen employé pour obtenir l'embellissement ou la réfection de l'objet exprimé à l'accusatif. Dans tous les cas, à la fin du procès exprimé par le verbe à particule, le referent de l'objet est dans un état jugé meilleur (plus gai, plus agréable, plus beau, *etc*…) qu'avant le procès. La grande majorité des verbes de cette série a un sujet animé. L'objet à l'accusatif renvoie – selon les cas – à un être animé ou inanimé.

- Le procès exprimé par le verbe à particule confère à l'objet la qualité désignée par le radical

Auf- intervient fréquemment dans la formation de verbes à partir de bases adjectivales : le référent du sujet confère à celui de l'objet la qualité désignée par la base. Tous les adjectifs sur lesquels sont fondés les radicaux des verbes de ce groupe désignent des qualités considérées comme positives, agréables, liées à la vie (cf. *heiter, hell, munter*). Dans cette série, la particule verbale n'a pas d'antonyme particulier : comme les verbes antonymes ont un radical désignant un état « négatif » (tristesse…), incompatible avec les sèmes « positifs » véhiculés par *auf-*, ils ne sont pas dérivés à l'aide de cette particule, mais plutôt des préverbes *ver-*, *er-*, ou encore *ab-* (cf. *verbittern, verfinstern, verschlimmern, abschwächen*), les deux derniers préverbes indiquant une malfaçon ou la disparition d'une qualité.

Appartient par exemple à ce groupe le verbe *aufheitern. Jn aufheitern* est paraphrasable par *jn heiterer stimmen* :

(289) FRAU ZITTEL
[…]
Gogol habe ich gesagt
weil der Professor gesagt hat
ich solle es einmal mit Gogol versuchen
der wird Ihre Mutter aufheitern Frau Zittel
(Th. Bernhard, *Heldenplatz*, p. 51)

Comme pour bien des occurrences de cette classe, *auf-* est en concurrence avec *er-* :

(290) Es war, wie gesagt, die Luftröhre, ein Wort, das in Doktor Hinzpeters Munde eine überraschend tröstliche, beruhigende, fast erheiternde Wirkung auf alle Gemüter ausübte. (Th. Mann, *Tristan*, p. 20)

L'observation d'un corpus important (cf. annexe) indique que les collocations de *aufheitern* sont plus variées que celles de son concurrent. Le verbe en *auf-* s'emploie tout d'abord en météorologie pour désigner l'éclaircissement du ciel, contexte où n'apparaît pas le verbe en *er-*. L'emploi réfléchi avec pour sujet *Gesicht* est également propre à *aufheitern*, et désigne le fait qu'un visage s'illumine. Ce verbe s'emploie aussi avec d'autres objets non animés (*Programm, Stimmung, Abend, Börse, Raum*) et désigne alors le fait d'égayer une assemblée ou un espace. On observe ici un certain chevauchement avec *erheitern*, qui s'emploie avec le même type d'objet non animé (*Diskussion, Leben*), auquel cas il indique également que le référent du sujet rend celui de l'objet plus agréable, plus léger, plus gai. Les deux verbes s'emploient avec des objets animés, et la différence réside alors dans l'intensité de l'« égaiement » provoqué par le sujet : *aufheitern* désigne l'acte de redonner le moral, de divertir, d'amuser une personne, tandis qu'*erheitern* indique plus précisément l'acte de la faire rire. La seule conclusion que l'on peut tirer de ces nuances infimes est que les emplois de *erheitern* se répartissent sur un éventail assez étroit, et qu'une fois de plus *auf-* confère au verbe dérivé des potentialités plus vastes.

Aufmuntern alterne avec *ermuntern*. Le premier verbe a des emplois variés[66]. Avec un objet animé, il peut exprimer le fait d'amuser quelqu'un :

(291) „Freudlose Augenblicke", ARD: 1.05 Uhr; 1971, Regie: Mike Leigh. Sylvia lebt in einem grauen Londoner Vorort zusammen mit ihrer debilen Schwester. Auch der Besuch einer verklemmten Freundin und eines Lehrers kann sie nicht aufmuntern. Die Menschen reden aneinander vorbei und vor lauter Konventionen kommt es zu keinem wirklichen Kontakt. Mit Anne Raitt. (*Mannheimer Morgen*, 11.10.1999, Cosmas I)

En emploi absolu, ou avec un sujet animé, ou encore avec un organe corporel (*Gemüt, Magen*), il signifie « aider, soigner, revigorer, rétablir » :

(292) Für Bruno Friederich zählt nur der Wettkampf. Ganz wie bei den Sportlern. Ähnlich wie diesen steht der Schweizer Mannschaft eine Psychologin zur Verfügung, die wieder aufmuntert, wenn etwas schiefgegangen ist. Das Höchstalter der Teilnehmer beträgt 22 Jahre. Sie haben noch keine Meisterprüfung bestanden und sind sich einen solchen Druck nicht gewohnt. (*St. Galler Tagblatt*, 16.05.1997, Cosmas I)

Enfin, ce verbe peut exprimer plus particulièrement le fait d'encourager quelqu'un :

(293) Warum z.B. sieht man kaum eine „Weiße Maus" mehr? Man könnte sich z.B. einen Motorradpolizisten vorstellen, der neben einem Abbieger stoppt und sich freundlich erkundigt: „Warum halten Sie so schräg an, daß niemand an Ihnen vorbeikommt?" Auch einen, der Schläfer

[66] Un corpus conséquent figure en annexe.

bei Grünlicht aufmuntert: „Grüner wirds nimmer!“ […] (*Neue Kronen-Zeitung*, 25.05.1999, Cosmas I)

Et dans ce cas, le but visé est souvent exprimé par un Ginf :

(294) Jetzt aber nehme die Solidarität für die Familie zu. „Wir bekommen positive Anrufe. Irgendwie glaube ich, daß einige Nachbarn das schlechte Gewissen packt und sie jetzt besonders höflich sind“, sagt Johann Lechleitner, der zwischendurch immer wieder seine Ehefrau aufmuntert, nicht länger den Kopf hängen zu lassen. […] (*Tiroler Tageszeitung*, 17.12.1997, Cosmas I)

Jn aufmuntern et *jn ermuntern* sont fortement concurrents, mais pas au point d’être interchangeables, puisqu’ils s’emploient dans un même énoncé :

(295) Der Henauer absolviert den Trans-Swiss-Triathlon ohne fremde Hilfe. Er brauche dies nicht. Trotzdem gibt er aber zu, dass es ihn schon motiviere, wenn auf der Laufstrecke Richtung Ziel immer wieder Freunde und Bekannte stehen, die ihn er- und aufmuntern, gut über den Rest der Distanz zu kommen. (*St. Galler Tagblatt*, 26.06.1999, Cosmas I)

Ermuntern s’emploie avec un objet animé, et exprime le fait d’encourager quelqu’un :

(296) Wer sich allerdings über das zähe Auswahlverfahren wundert und glaubt, es könne im Leben eines Menschen nichts Schöneres geben, als Mannheims Generalintendant zu werden, täuscht sich. Da gibt es finanzielle Ungewißheiten und hausinterne Konflikte, die eher abschrecken denn ermuntern […]. (*Mannheimer Morgen*, 09.06.1995, Cosmas I)

L’autre emploi est celui où l’acte à l’accomplissement duquel la personne exprimée à l’accusatif est encouragée est explicité par un Ginf :

(297) Man könnte jetzt Muße für gemeinsame Spiele haben, den Kleinen vorlesen oder die Großen zum Lesen ermuntern. Und wie schön ist es doch, wenn vor dem Schlafengehen Geschichten und Märchen erzählt werden. (*Mannheimer Morgen*, 04.11.1995, Cosmas I)

Comme pour *aufheitern vs. erheitern*, nous constatons que *aufmuntern* dispose d’un panel d’emplois plus large que *ermuntern* : *aufmuntern* est notamment le seul verbe possible dans l’expression du soin, de la consolation prodigués à un être fatigué ou découragé, ainsi que dans celle de l’amusement. En revanche, *aufmuntern* et *ermuntern* rivalisent dans l’expression de l’encouragement. Mais le premier verbe implique que le référent du sujet grammatical s’occupe du bien-être, de la force de la personne exprimée à l’accusatif, par opposition à *ermuntern*, qui désigne un encouragement sans autre connotation. Encore une fois (cf. *erblühen, erwecken, erregen…*), le verbe en *er-* est sémantiquement moins riche que son concurrent.

Les collocations de *aufhellen* et *erhellen* semblent à première vue identiques[67]. On les rencontre dans l'expression d'un éclairage, d'une illumination matérielle :

(298) Dieses Jahr ist damit das Glück endlich mal warmer Sommernächte, aber leider auch das Pech eines glanzvollen Mondes verbunden, der den ganzen Nachthimmel aufhellt. Trotzdem müßten einige der bis zu 60 sichtbaren Perseiden pro Stunde zu erwischen sein! (*Mannheimer Morgen*, 12.08.1998, Cosmas I)

(299) Das Himmelsblau ist Beleg dafür, daß blaue Anteile des Sonnenlichts in der Luft gestreut werden. Deshalb dringt Licht in Schattenbereiche und erhellt sie. (*Mannheimer Morgen*, 07.01.87, p. 3, Cosmas I)

- Les deux verbes s'emploient dans le sens de « éclairer, expliquer », mais le corpus électronique de l'IDS indique que cet emploi est plus fréquent avec *erhellen* :

(300) Loimeiers Buch ist ein Gewinn, weil es nicht nur anhand des Schicksals Saro-Wiwas die Zusammenhänge in der nigerianischen Tragödie aufhellt, sondern auch, weil es im Gegensatz zu vielen Dritte-Welt-Werken auf Ideologie-Versatzstücke verzichtet und statt dessen auf breite Informierung setzt. (*Mannheimer Morgen*, 03.02.1996, Cosmas I)

(301) Was ich sage, ist kein Schimpf, sondern die Formel, die einfache psychologische Formel für Ihre einfache, literarisch gänzlich uninteressante Persönlichkeit, und ich spreche sie aus, nur weil es mich treibt, Ihnen Ihr eigenes Tun und Wesen ein wenig zu erhellen, weil es auf Erden mein unausweichlicher Beruf ist, die Dinge bei Namen zu nennen, sie reden zu machen, und das Unbewußte zu durchleuchten. (Th. Mann, *Tristan*, p. 76)

L'emploi au sens d'« améliorer une situation » est nettement plus fréquent avec *aufhellen*, mais existe aussi avec *erhellen* :

(302) Die Experten der Deutschen Bank rechnen damit, dass sich die „eher ernüchternde" Beschäftigungsbilanz der rot-grünen Regierung bis zum Wahljahr 2002 aufhellt: […]. (*Frankfurter Rundschau*, 16.11.1999, p. 13, Cosmas I)

(303) Erhellt hat sich die Lage der jungen Menschen unter 20 Jahren – ihre Arbeitslosenzahl sank um 200 im Vergleich zum Vorjahr auf 1100. Nach wie vor sind Ausländer der größte Brocken der Gesamtarbeitslosenzahl. (*Mannheimer Morgen*, 04.09.1987, p. 32, Cosmas I)

Nous observons néanmoins des cas de non-chevauchement. Tout d'abord, l'éclairage d'une pièce ne semble être désigné que par *erhellen* :

(304) Mit gedämpfter Stimme sagt mein Begleiter: „Während der Ausstellung sind die Fenster verhängt. Der Saal wird nur durch die beleuchteten Vitrinen erhellt. Wo wir stehen, befindet sich dann das Sakramentar. Für die Zurschaustellung ist es auseinandergenommen". (*Die Zeit*, 22.05.87, p. 68, Cosmas I)

C'est surtout *aufhellen* qui se distingue de son concurrent par un plus grand panel de collocations. Lui seul s'emploie en contexte météorologique ; la construction est alors intransitive :

[67] Nous ne citons que quelques exemples représentatifs, qui peuvent être complétés par le corpus présenté en annexe.

(305) Schnee statt Sonne: Noch fliesst kein Strom vom Getreidesilo der Stadtmühle Zürich ins Leitungsnetz. Doch sobald das Wetter aufhellt, kommen die ersten 130 Bezüger von Solarstrom auf ihre Rechnung. (*Züricher Tagesanzeiger*, 29.11.1996, p. 21, Cosmas I)

Seul *aufhellen* existe dans le sens de « éclaircir, rendre plus clair » :

(306) 49: Markenname einer eingedickten Milch, die Kaffee stark aufhellt; […] SENKRECHT: 1: Schon Caesar trug das Attribut, / doch war dafür auch Einstein gut; 2: „Zwar bin ich gescheiter als alle die…“ (Faust I); […] (*Die Presse*, 12.06.1999, Cosmas I)

Lorsqu'il s'agit de dépeindre un sourire qui illumine un visage, c'est encore *aufhellen* qui intervient :

(307) Das vielsagende Lächeln, das sein von altersweisen Falten durchzogenes Gesicht aufhellt, die listig-lustigen Augen, die zerknittert trockene Sprache... (*Mannheimer Morgen*, 28.12.1989, Cosmas I)

On notera que pour la situation météorologique et pour l'expression d'un visage, *aufhellen* recoupe *aufheitern.*

L'étude de cette nouvelle opposition entre *er-* et *auf-* permet de relever que *erhellen* se cantonne finalement à deux types d'emplois, l'éclairage matériel ou intellectuel, sans plus de connotation. *A contrario*, le sens des procès dans lesquels intervient *aufhellen* est plus varié et plus riche. Nous remarquons que l'illumination du ciel, l'éclaircie météorologique et l'éclaircissement de couleurs consiste à faire disparaître une obscurité jugée désagréable, triste. L'embellie économique ou affective et l'illumination d'un visage par un sourire impliquent une amélioration de la situation du sujet / de l'objet, qui est moins clairement connotée par *erhellen*.

- Le radical du verbe exprime le moyen par lequel se fait l'amélioration

Proches de la série précédente, *aufwärmen* et *auflockern* sont dérivés de verbes eux-mêmes dérivés d'adjectifs. Les procès exprimés tant par les verbes simples que par les dérivés en *er-* ou *auf-* peuvent être paraphrasés par : *etwas warm / locker machen*.

Commençons par *wärmen / aufwärmen / erwärmen*. D'après le *Duden*, le verbe simple s'emploie dans les contextes suivants : se réchauffer soi-même (*sich wärmen, seine Füße am Ofen wärmen*), réchauffer un aliment (*die Suppe von gestern muss noch gewärmt werden*), et en emploi absolu avec objet animé implicite, pour désigner les qualités chauffantes ou isolantes d'un objet (*der Ofen wärmt gut, so ein Whisky wärmt schön, der Mantel wärmt gut*).

Les nuances de sens apportées par *auf-* et *er-* sont une nouvelle fois très fines. Les collocations de *aufwärmen* et *erwärmen* se recoupent lorsqu'il est question de réchauffer un plat, et empiètent aussi sur un type d'emploi du verbe simple :

(308) Kinderleichte Handhabung: auch Schulkinder können ihr vorbereitetes Menü leicht und sicher selber erwärmen; es gibt keine heißen Herdplatten, offenen Flammen oder Streichhölzer. (*Mannheimer Morgen*, 10.09.1987, p. 26, Cosmas I)

(309) Matzerath, der vormittags auf der Hauptstraße vor den Kunstlichtspielen, auch vor dem Kaufhaus Sternfeld gesammelt hatte, kam mittags nach Hause und wärmte für sich und mich die Königsberger Klopse auf. (G. Grass, *Die Blechtrommel*, p. 253)

Erwärmen seul s'emploie dans deux contextes. D'une part, lorsqu'il s'agit de l'augmentation de la température d'un objet non animé :

(310) Wenn sich die Atmosphäre erwärmt, nimmt die Produktion der Cirruswolken ab. Die isolierende Wirkung der Wolken wird dadurch geringer, eine atmosphärische Dachluke öffnet sich. (*Spiegel-Online*, 7.03.01)

(311) Die von den Edelgasen ausgesandten roten Strahlen dringen tief ins Gewebe ein und erwärmen es gleichmäßig. Sie lindern Rheumaschmerzen und machen Sportverletzungen erträglicher. Als bloße Lichtquelle dient dieser Edelgas-Laser bei der erfolgversprechenden Bekämpfung von flächigem Blasenkrebs. (*Die Zeit*, 05.09.1986, p. 68, Cosmas I)

Et d'autre part lorsqu'il s'agit de gagner quelqu'un à une cause, de le faire s'enthousiasmer pour une idée :

(312) Sie konnten ihre Besucher vor allem für das duale Prinzip an den Akademien, das heißt die enge Verzahnung von Theorie und Praxis während des dreijährigen Studiengangs, erwärmen. (*Mannheimer Morgen*, 01.03.1990, p. 30, Cosmas I)

De son côté, *aufwärmen* est le verbe consacré pour l'échauffement musculaire avant une activité sportive ou artistique :

(313) Die Muskulatur muß sich aufwärmen und auf die höhere Belastung einstellen, außerdem gilt es, die Muskulatur, die nach dem Training zu Verkürzungen neigt, wieder zu dehnen. (*Mannheimer Morgen*, 05.03.1996, Cosmas I)

Il s'emploie aussi pour désigner l'action de se réchauffer soi-même, mais recoupe alors un type d'emploi du verbe simple :

(314) „Unser Glück war", fährt das Schreiben fort, „daß wir uns in der Raststätte aufwärmen konnten, und auch unsere kleine Tochter beruhigte sich langsam. Nun standen wir also mitten auf der Strecke mit einem kleinen Kind, das Auto voller Gepäck, und wußten nicht, was tun." (*Mannheimer Morgen*, 05.01.1989, Cosmas I)

(315) „Wär' nicht schlecht, wenn jetzt schönes Wetter wäre", meinte Ingrid Haug aus Ladenburg, als ihr einige Regentropfen ins Bierglas fielen. Sie und ihre Bekannten fröstelten, selbst das frische Wellfleisch auf den Tellern konnte sie nur unzureichend erwärmen. […] (*Mannheimer Morgen*, 05.06.1989, Cosmas I)

Erwärmen n'est pas totalement exclu dans ce contexte, mais cette collocation est plus rare et n'est pas mentionnée dans les dictionnaires :

(316) K., der die ganze Zeit über, die Arme über der Brust gekreuzt, mit den Händen seinen Rücken schlug, um sich ein wenig zu erwärmen, sagte: „Dann bleibt nichts übrig, als anzunehmen, komm!“ (F. Kafka, *Das Schloss*, p. 118)

Avec un certain type de noms (cf. annexe : *alte Liebe, Vorurteile…*), *aufwärmen* seul désigne le fait de faire resurgir des événements ou des sentiments enfouis, oubliés :

(317) Denn bevor er nach West-Berlin übergesiedelt war, hatte er ein hohes Amt in der Zone bekleidet: er war bis 1949 Kripochef von Jüterbog. Als sein Beifahrer S. ihm nach der Abfertigung in Marienborn plötzlich erklärte: „Du sollst noch mal zur Kontrolle kommen!“ – da raste er los. Herbert B.: „Ich fürchtete, die wollten vielleicht meine Vergangenheit aufwärmen. Da gab ich Vollgas“. (*Bildzeitung*, Januar 1967, Nr. 20, p. 2, Cosmas I)

Nous laissons de côté le domaine culinaire, où il ne nous paraît pas possible de déceler une différence parmi les emplois des deux verbes dérivés et du verbe simple. *Erwärmen* désigne soit l’acte de faire augmenter la température d’un objet concret, soit celui de faire naître un enthousiasme intellectuel pour une cause : dans les deux cas, le procès est envisagé comme s’effectuant pour la première fois. *Aufwärmen* peut désigner l’accroissement de la température de parties du corps, et la petite différence de collocations avec le verbe simple est alors intéressante : d’abord *sich aufwärmen* insiste sur le retour à une température normale ou souhaitable, ce que ne mentionne pas le verbe simple ; ensuite, avec *aufwärmen* on échauffe un organe en vue de son utilisation (*Muskeln*, *Stimmbänder*), alors que cette projection dans l’« après » du procès est absente du verbe simple. *Aufwärmen* peut aussi désigner la réapparition à la conscience de choses oubliées, où nous retrouvons la présence d’une idée à la conscience (cf. *aufwachen*, mais aussi *aufkommen, auffallen, aufsteigen, aufwürgen…*). Les emplois spécifiques de *aufwärmen* impliquent donc le retour à un état perdu. Nous constatons que le dérivé en *auf-* implique des connotations qui sont absentes de ses concurrents : d’une part celle que l’on désigne traditionnellement par le terme d’« Aktionsart itérative », et d’autre part la prise en compte de la limite terminale du procès, voire de son après. Il y a donc une cohérence certaine dans la répartition des emplois de *auf-*, mais elle n’est ni prévisible, ni totalement régulière.

La collocation de *aufheizen* attestée en (318) fait justement partie des surprises que comporte la distribution de la particule, puisque avec le radical précédent on aurait *sich erwärmen*, et non *sich aufwärmen* !

(318) Latif: Dafür haben wir absolut keine Anhaltspunkte. Die Modellsimulationen für die letzten 150 Jahre stimmen frappierend gut mit den Beobachtungen überein. Und wenn die Modelle dann sagen, dass es so einen regulierenden Mechanismus in der Zukunft nicht gibt, die Erde sich also stark aufheizt, dann besteht eigentlich kein Grund daran zu zweifeln. (*Spiegel-Online*, 25.07.01)

En revanche, *aufkochen* exprime bien la remise de l’objet à l’accusatif dans un état approprié pour son utilisation (cf. *aufwärmen*, mais pas *aufheizen*) :

(319) Wo alle Heimatschinken und Hollywood-Feger, Uralt-Serien und Cartoon-Konserven dauernd aufgekocht werden, bleibt am Ende ein ereignisloser Bilderbrei. Was macht man also? „Wetten, dass… ?“ schauen. Ach, du gutes altes ZDF! (*Der Spiegel*, Nr. 47/ 1999, p. 146)

En ce qui concerne *auflockern*, le verbe à particule exprime à première vue sensiblement la même idée que le verbe simple. Penchons-nous d'abord sur *lockern vs. auflockern :*

(320) Sie hatte die Jacke ausgezogen, die Krawatte gelockert, den obersten Knopf geöffnet und saß mit einem Glas Milch am Küchentisch. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 25)

(321) Das Recht der Bundesbehörde auf die Kontrolle von lizensierten Waffenhändlern wurde massiv eingeschränkt und deren Verpflichtung, über den Verkauf von Waffen Buch zu führen, stark gelockert. (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « Die Angst der Revolverhelden »)

(322) Über den Vater ihrer Tochter sprach Frau Römer nie; wenn man sie auf Betriebsfeiern, wenn sich die Stimmung gelockert hatte, danach fragte, meinte sie nur, das sei eine lange Geschichte, aber sie wolle sie nicht erzählen. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 13)

(323) Durch ihre Einwirkung war die Ruhe wieder eingekehrt, und wir dankten ihr innerlich alle, daß wir, eben noch Gegner, nun mit leidlicher Höflichkeit einander grüßten und die schon gefährlich gespannte Atmosphäre sich an ein paar leichten Scherzworten wieder auflockerte. (S. Zweig, *Vierundzwanzig Stunden aus dem Leben einer Frau*, p. 18)

Le corpus et les descriptions du dictionnaire montrent que l'objet à l'accusatif du verbe simple renvoie à des choses matérielles (*Schraube, Krawatte, Gürtel, Muskeln…*) ou bien plus abstraites (*Vorschriften, Gesetze, Stimmung…*), mais en tout cas à des objets qui « serrent » ou oppriment. *Auflockern* s'emploie avec des objets ou bien différents – en contexte concret par exemple avec *Erde* ou *Bewölkung* – ou quasiment identiques (*sich auflockern = seine Muskeln lockern*). En contexte abstrait, le verbe dérivé exprime plus l'idée de « rendre quelque chose agréable », que celle de « détendre » (cf. *ein Wohngebiet durch Grünanlagen, den Unterricht durch Gruppenarbeit auflockern ; der Alkohol trug dazu bei, die Atmosphäre aufzulockern*[68]). Nous en concluons que le verbe à particule véhicule plus que le simplex l'idée d'amélioration, d'action agréable pour l'être humain. Son emploi implique souvent que les acteurs de la scène sont plus joyeux (cf. *aufheitern, aufmuntern*).

Le représenté 'amélioration' est attesté par de nombreux verbes qui expriment plus particulièrement une remise en état. Ils ne possèdent pas d'antonyme ou de parasynonyme formés systématiquement à l'aide d'une particule verbale particulière. Il s'agit de *etw. aufhöhen, etw. aufpolieren, etw. aufbügeln, etw. aufbessern, jn aufputzen, etw. auffrischen* et *jn / etw. aufbauen.* Dans la majorité des cas, le verbe à particule désigne un procès plus

abstrait que celui exprimé par le verbe simple, qui véhicule lui-même une idée de travail, souvent associée à une amélioration (cf. *bügeln, polieren, putzen, bessern, bauen, arbeiten).* La particule souligne le résultat positif entraîné par le procès que le verbe simple contribue à exprimer. Deux verbes ont une configuration un peu différente : *auffrischen* semble formé sur *frisch* plutôt que sur *frischen,* et **möbeln* n'est pas attesté comme verbe simple : la particule rend donc possible la formation de verbes à partir d'une base adjectivale ou nominale. Nous étudions tout de même ces deux verbes ici parce qu'ils appartiennent au même champ lexical que les autres membres de cette série.

En contexte pictural, *aufhöhen* (rendre des couleurs plus vives) désigne plus nettement que *höhen* (faire ressortir des formes en en soulignant les contours) une amélioration :

(324) Die Kinder unterhielten ihre Freundschaften dort nach wie vor, der Hausdiener besserte ihnen ihr Spielzeug aus, und dann und wann tranken wir unseren Tee in dem Garten des Etablissements, nicht ohne der Fürstin ansichtig zu werden, welche, die Lippen korallenrot aufgehöht, mit zierlich festen Tritten erschien […]. (Th. Mann, *Mario und der Zauberer*, p. 81)

Auffrischen, *aufpolieren* et *aufmöbeln* ont pour point commun d'exprimer la remise en état d'un objet dont la beauté et/ou la fraîcheur se sont estompées au fil des ans :

(325) Sophie Coignard und Alexandre Wickham frischen einige betrübliche Fälle auf. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 62)

(326) Vertreter der beschuldigten Unternehmen äußern die Vermutung, dass Olaf und die Kommission durch ihr hartes Vorgehen nur versuchten, das eigene Image aufzupolieren. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 37)

(327) Oralchirurgen wie Berstein möbeln auch zurückweichendes Zahnfleisch auf, modellieren es, setzen bei Bedarf künstliche Zahnwurzeln und korrigieren zunehmend auch bei Erwachsenen mit Zahnspangen schief gewachsenes Kauwerkzeug. (*Der Spiegel*, Nr. 47/ 1999, p. 260)

Dans les trois occurrences ci-dessous, nous notons la présence du marqueur d'itérativité *wieder*. Ici encore, le sujet remet l'objet dans un état jugé bon, que le cours du temps ou des mésaventures lui ont fait perdre :

(328) Zwanzig Jahre hauste er in seinen Ruinen, unternahm nicht die geringste Anstrengung, den Hof wieder aufzubauen, verließ ihn nur, wenn der Hunger ihn immer tiefer in die fröhlichen Jungwälder trieb. Schließlich verhungerte er wirklich. (R. Schneider, *Schlafes Bruder*, p. 11)

(329) „Wir ziehen Sie für ein halbes Jahr aus dem Verkehr, und dann baue ich Sie wieder auf." (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 121)

(330) Ich überlegte, ob ich das Badewasser noch ein zweites Mal aufbessern sollte. Aber es war verbraucht, ich spürte, daß ich raus mußte. (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 136)

Mentionnons également *aufbügeln* et *aufputzen* :

---

[68] *Duden in 6 Bänden, op. cit.*

(331) Dann behauchten Ludowicos Karpfenlippen noch einmal zärtlich den viel zu langen Daumennagel, und das Wildleder bügelte die letzte Mattheit zu einem rosigen Hochglanz auf. (W. Borchert, « Tui Hoo », *Die traurigen Geranien*, p. 39)

(332) Er wird im Pullover kommen, und ich stehe da wie eine aufgeputzte Provinzlerin. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 85)

Tandis que les items précédents comportaient l'idée de retour à un état jugé souhaitable, trois verbes désignent une forme particulière d'amélioration, liée à l'élimination d'un objet. *Aufarbeiten* désigne en (333) un travail thérapeutique sur l'objet à l'accusatif, présenté comme source de souffrances psychiques : le mauvais rapport à la mère comme cause du malaise est censé disparaître à la fin de l'analyse. Par rapport au verbe simple, le dérivé insiste sur le fait que le procès va jusqu'à sa limite ultime. Nous avons ici une amélioration associée à une disparition :

(333) Gesina, eine Psychoanalytikerin, meinte, ich müsse mein Verhältnis zu meiner Mutter aufarbeiten. Falle mir nicht auf, daß meine Mutter in meiner Geschichte kaum vorkomme? (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 167)

Deux verbes désignent plus précisément l'acte de faire disparaître une différence. *Etwas aufwiegen* exprime l'action d'effacer le décalage qui distingue deux objets mis sur un plan de comparaison. Ici encore, le procès désigné par le verbe simple est présenté comme allant jusqu'à son extrême limite et comme entraînant la disparition de quelque chose :

(334) Und falls es mit der Finanzierung überhaupt nicht klappt, gilt ein anderer Satz des CDU-Familienprogramms: Die Erziehung der Kinder bleibe vor allem Aufgabe der Eltern, „die nicht vollständig in Mark und Pfennig aufgewogen werden kann". (*Focus*, Nr. 50/ 1999, p. 65)

Nous notons aussi les idées d'équilibre et de 'coïncidence parfaite' entre deux objets que désigne *etwas aufwiegen*, et qui rappellent fortement les emplois lexicalisés *aufs Gramm, auf die Minute* étudiés dans la deuxième partie de ce travail. *Etwas aufholen* fonctionne de la même manière, à ceci près que la différence qu'on cherche à effacer est d'ordre temporel et non quantitatif[69]:

(335) Wenn ich mich an das Arbeiten in jenen Wochen erinnere, ist mir, als hätte ich mich an den Schreibtisch gesetzt und wäre an ihm sitzengeblieben, bis alles aufgeholt war, was ich während der Gelbsucht versäumt hatte, alle Vokabeln gelernt, alle Texte gelesen, alle mathematischen Beweise geführt und chemischen Verbindungen geknüpft. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 42)

Aufholen implique donc, en plus de l'élimination d'un inconvénient, une représentation prospective. Ces trois derniers verbes expriment une amélioration par la résorption d'un élément jugé néfaste. *Auf-* marque très nettement l'atteinte de la borne terminale du procès.

[69] Cf. *Duden in 6 Bänden*, *op. cit. :* « **aufholen**: 1a) (einen Rückstand) wieder ausgleichen; b) den Unterschied zwischen dem eigenen Rückstand und dem Vorsprung des anderen [um ein bestimmtes Maß] verringern. »

II. MANIFESTATION PONCTUELLE DE SIGNAUX SONORES ET LUMINEUX

Pour un groupe de verbes bien circonscrit, il est d'usage de conférer à *auf-* les capacités de véhiculer l'Aktionsart « ingressive »[70] et de souligner la « ponctualité » du procès. Cette série très homogène ne comprend que des verbes intransitifs, formés sur un verbe simple qui désigne la présence d'une lumière ou d'un son. Tous les verbes dérivés répertoriés désignent la manifestation brève de signaux lumineux ou sonores. Le sens du verbe simple, ainsi que le contexte linguistique (notamment les propriétés du référent auquel renvoie le sujet), « bloquent » les autres représentés possibles de *auf-* ('mouvement ascendant', 'éveil', 'ouverture'…).

A. Signaux lumineux

Nombreux sont les verbes formés avec la particule *auf-* qui désignent le surgissement soudain d'une lumière. Ils sont peu compatibles avec une indication de durée, mais s'associent volontiers à une expression d'itération (*immer wieder, aufs neue…*) ou de soudaineté (*plötzlich, auf einmal*). L'emploi de *auf-* souligne la brièveté de l'apparition du procès, puisque la particule peut être remplacée par une indication temporelle, comme *plötzlich* ou *kurz,* qui spécifierait le verbe simple. L'analyse se fondera essentiellement sur l'opposition du verbe dérivé avec le simplex, car peu d'autres particules verbales alternent avec *auf-* dans ces emplois.

[70] Cf. F. Schanen, J.-P. Confais, *op. cit.*, p. 201.

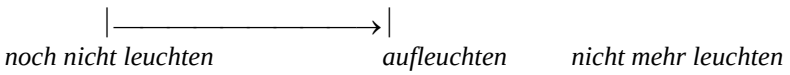
Les verbes constituant cette classe sont quasiment synonymes. *Aufscheinen* et *aufflammen* forment leur parfait avec *sein*, *aufleuchten* avec *sein* ou *haben*, et *aufblitzen*, *aufglänzen* et *aufstrahlen* seulement avec *haben*. Il faut donc croire que les procès exprimés par la première série sont conçus comme plus transformatifs que les autres. Mais l'interprétation de ces différences appelle la prudence, puisque ces verbes sont présentés dans les dictionnaires comme synonymes :

(336) Aus dem einen Bild, dem kolossalen,
blitzten immer neue Bilder auf,
wie bei Feuerrädern aus Bengalen. (E. Kästner, « Don Juan letzter Traum », *Gedichte*, p. 286)

(337) Frau Merkel wies Schäuble an, Kohl sofort um die Herausgabe des Protokolls zu bitten. Noch während dieses Vorgangs leuchtete das Telefonzeichen an Schäubles Abgeordnetenpult auf. Kohl war am Apparat. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 3)

(338) Ich stand zwischen Damm und Straße, ringsum waren Felder, Obstbäume und weiter weg ein Gärtnereibetrieb mit Gewächshäusern. Die Luft war frisch. Sie war erfüllt vom Zwitschern der Vögel. Über den Bergen leuchtete der weiße Himmel rosa. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 46)

La différence entre *aufleuchten* et *leuchten* est claire : l'illumination du ciel en (338) est plus durable que celle du voyant au pupitre de Schäuble en (337), qui s'allume et s'éteint aussitôt. *Auf-* envisage donc le procès exprimé par le verbe simple comme un événement ponctuel, susceptible de se répéter plusieurs fois (cf. l'aspect d'énoncé itératif en (336) souligné par *immer neue*), tandis que le verbe simple exprime un procès plus long. Le représenté de *aufleuchten* pourrait par exemple être figuré de la manière suivante :



D'autres verbes expriment des illuminations de la durée d'un éclair. Pour *flammen vs. aufflammen* comme pour *strahlen vs. aufstrahlen*, le procès exprimé par le verbe dérivé est plus bref que celui exprimé par le simple :

(339) Das Vorspiel flammte auf und neigte sich. Sie endigte da, wo der Vorhang sich teilt, und fuhr dann fort, schweigend auf die Noten zu blicken. (Th. Mann, *Tristan*, p. 160)

(340) Seine Knie zitterten, sein Antlitz war blaß wie das eines schwer Erschöpften. Aber als er mich sah, strahlte sein Auge auf, ein reines, ein wahrhaft *frommes* Lächeln hellte sein fortgetragenes Gesicht […]. (S. Zweig, *Vierundzwanzig Stunden aus dem Leben einer Frau*, p. 73)

(341) Ich schenkte ihr das seidene Nachthemd. Es war auberginenfarben, hatte dünne Träger, ließ Schultern und Arme frei und reichte bis an die Knöchel. Es glänzte und schimmerte. Hanna freute sich, lachte und strahlte. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 62)

(342) Aus meinem schlummerlosen Auge flammt
Ein grelles, ruheloses Licht,

Wie Irrlichtflackern durch die Nacht.
(E. Lasker-Schüler, « Fieber », *Die Gedichte*, p. 28)

La même analyse vaut pour *aufglänzen* :

(343) Ich sah die Erwartung in ihrem Gesicht, sah es in Freude aufglänzen, als sie mich erkannte, sah ihre Augen mein Gesicht abtasten, als ich näherkam, sah ihre Augen suchen, fragen, unsicher und verletzt schauen und sah ihr Gesicht erlöschen. Als ich bei ihr war, lächelte sie ein freundliches, müdes Lächeln. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 185)

Par contraste avec *scheinen*, qui désigne la présence durable d'une lumière, *aufscheinen* désigne le surgissement d'un éclat. On notera que l'emploi de *auf-* est lié en (345) au retour d'un état jugé bon (la vitalité revient dans les traits du visage de la défunte) :

(344) Torabwärts schreitet das Verflossene,
Indes sich meine Seele in dem Glanz der Lösung bricht,
Ihr tausendheißes, weißes Licht
Scheint mir voran ins Ungegossene.
(E. Lasker-Schüler, « Mein Wanderlied », *Die Gedichte*, p. 143)

(345) Das Gesicht war weder besonders friedlich noch besonders qualvoll. Es sah starr und tot aus. Als ich lange hinschaute, schien im toten Gesicht das lebende auf, im alten das junge. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 197-198)

Le sujet de *aufscheinen* désigne le plus souvent une lumière ou un éclat, alors que le sujet de *erscheinen* renvoie plus largement à un objet ou un événement qui devient visible :

(346) Seitdem spukt es in dieser Nacht,
Und Geister erscheinen in dieser Nacht,
Und die frommen Leute beten. –
(E. Lasker-Schüler, « Ballade », *Die Gedichte*, p. 58)

Mais il arrive que *aufscheinen* désigne simplement l'apparition, l'accès à la perception de quelque chose (cf. *auftauchen, auftreten*). *Auf-* présente alors le procès de manière plus spontanée que *er-*.

Cette liste peut être complétée par le verbe *aufbrennen*, qui relève de la création d'auteur et ne figure pas dans le dictionnaire :

(347) Und obwohl ich ihre Kürze kenne,
Bin ich voll Verlangen nach der Lust,
Sende Liebesblicke aus und brenne
Zärtlich auf an jeder Frauenbrust. (H. Hesse, *Gedichte*, « Weg zur Mutter », p. 109)

Les locuteurs germanophones indiquent que *aufbrennen* a ici à peu près le même sens que *aufflammen*. L'auteur emploie le verbe *brennen* qui est plus fort que *flammen*, et combine en un seul lexème deux structures, qui seraient d'une part *ich flamme auf* (apparition avec considération de la fin immédiate du procès) et d'autre part *ich brenne vor Verlangen nach*

dir. Comme les autres items de cette série, le verbe en *auf-* désigne le 'surgissement bref d'un signal perceptible', cet événement atteignant sa borne terminale peu après être apparu.

B. Signaux sonores

Comme pour les verbes désignant l'apparition spontanée de lumières, les verbes à particule *auf-* cités ci-dessous désignent le surgissement soudain et bref de sons ou d'événements audibles. Tandis que les verbes simples désignent des procès non bornés (mais qui ne s'effectuent toutefois pas sur une longue durée), l'ajout de *auf-* fait de ces procès des événements brefs, soudains, dont les deux bornes – initiale et terminale – sont nettement marquées :

(348) FRAU ZITTEL […]
Vorige Woche wollte er wissen
wann ich meine Unschuld verloren habe
Sie werden ja ganz rot Frau Zittel hat er gesagt
das war das letztemal daß er laut <u>aufgelacht</u> hat (Th. Bernhard, *Heldenplatz*, p. 51)

(349) von Flocken blind erhebst du dein Gesicht,
du <u>lachst</u> und weinst und gehst an dir zugrund,
was soll dir noch geschehen –
(I. Bachmann, « Erklär mir, Liebe! », *Anrufung des Großen Bären*, p. 38)

Ce groupe comprend encore les verbes *aufweinen, aufbrüllen, aufklingen, aufschreien, aufseufzen* et *aufächzen* :

(350) BROWN *laut <u>aufweinend</u>:* Ein ganzes Leben ... habe ich dir ...
BEIDE Alles von den Augen abgelesen. (B. Brecht, *Die Dreigroschenoper*, p. 92)

(351) <u>Da brüllte Johannes Elias Alder wiederum so entsetzlich auf</u>, als müßte er bei hellem Verstand sterben. (R. Schneider, *Schlafes Bruder*, p. 140)

(352) Bis zu meiner Geschichte mit Kromer zurück suchte ich alle Erinnerungen an Max Demian in mir hervor. Wie vieles <u>klang da wieder auf</u>, was er mir einst gesagt hatte, und alles hatte heut noch Sinn, war aktuell, ging mich an! (H. Hesse, *Demian*, p. 103)

(353) Mein Kind <u>schreit auf</u> um die Mitternacht
Und ist so heiss aus dem Traum erwacht
Wie meine sehnende Jugend.
(E. Lasker-Schüler, « Mein Kind », *Die Gedichte*, p. 51)

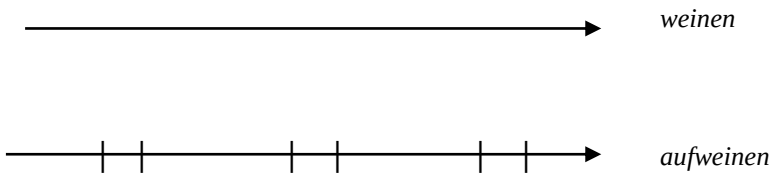
(354) „O ja", <u>seufzte ich auf</u>, „er ist schlecht, er ist ein Satan! Aber er darf nichts wissen! […]" (H. Hesse, *Demian*, p. 47-48)

(355) Witold schrie und <u>ächzte wieder auf</u>, und nun sah ich, daß sein Bein blutete. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 36)

Le corpus offre également l'exemple de *aufbrausen*, qui envisage le procès *brausen* à son début. Toutefois, cette occurrence n'illustre pas l'apparition « pure » ; en effet, *aufbrausen* désigne aussi le mouvement de l'écume ou des vagues. La musique de l'orgue est associée métaphoriquement au mouvement ascendant de la mer qui mugit :

(356) Gewaltig staunte das Kirchenvolk, als plötzlich beim Gloria die Orgel aufbrauste und mit jubelndem Fingerwerk anzeigte, auf welche Weise sich ein Christ über diesen Tag zu freuen habe. (R. Schneider, *Schlafes Bruder*, p. 114)

L'idée essentielle qu'expriment ces verbes à particule est la brièveté et la soudaineté du procès, et non pas seulement son surgissement. L'expression de la ponctualité est rendue possible par le contexte linguistique, et plus particulièrement par la base verbale (cf. *leuchten, blitzen, lachen, schreien*). L'ajout de *auf-* à ces verbes simples qui expriment des procès susceptibles de prendre fin rapidement, insiste sur le bornage – à la fois initial et terminal – du procès. On peut figurer l'opposition verbe simple *vs*. verbe à particule de la manière suivante :



III. MANIFESTATION S'EFFECTUANT DE MANIÈRE TOTALE

Plusieurs séries de verbes désignent une apparition ou une présentation publiques dont on souligne qu'elles s'effectuent de manière « totale ».

A. Apparition et résultat positif

1. Découverte

La première série de verbes tourne autour du champ lexical de la découverte et de la révélation. Elle comporte un représenté que nous avons déjà étudié, la prise de conscience, et insiste sur le fait que cette dernière est totale et équivaut à une réussite.

Les verbes transitifs de ce groupement expriment le fait qu'un sujet animé présente un objet – plus ou moins tangible – à un tiers. Ce représenté peut comporter plusieurs nuances : l'action de dévoiler quelque chose qui était inconnu auparavant du public, ou de mettre au jour par exemple un secret ou un scandale. Quelques verbes de cette série sont dérivés à partir d'un verbe simple qui a lui aussi à voir avec les idées de recherche et de découverte (cf. *suchen, finden, klären*…), et qui précise donc la manière dont s'effectue la révélation de l'objet (par découverte, par explication, par recherche). Dans le cas de *klären*, le verbe simple est lui-même dérivé d'un adjectif. Pour cette série, l'ajout de *auf-* souligne que le procès est effectué jusqu'à son terme, et parfois qu'il entraîne un résultat positif. C'est pourquoi il est possible de prêter à *auf-* la capacité d'exprimer les Aktionsarten « terminative » ou « résultative », dont nous allons tenter d'expliquer l'origine.

Comme souvent, la particule verbale modifie l'éventail des collocations du verbe simple : tandis que – selon le corpus – *aufklären* peut se construire de trois manières différentes (*etwas aufklären, jn (über etwas) aufklären,* et *jn aufklären, dass…*), l'objet de *klären* est constitué de plusieurs propositions possibles, parmi lesquelles aucune ne correspond de façon certaine à la vérité (cf. *eine Frage klären*). L'objet de *klären* est donc ici une alternative, un choix entre plusieurs explications. En (357) et (358), *ob* et *welch-* associés à *klären* impliquent qu'aucune explication définitive n'est trouvée :

(357) Ob es nun Mord, Selbstmord oder ein Unfall war, kann also im Augenblick nicht geklärt werden. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 120)

(358) Denn nach wie vor ist nicht genau geklärt, auf welchen Wegen sich Rinder mit BSE anstecken. Tiermehl gilt als wahrscheinlichste Quelle, doch einige Wissenschaftler gehen auch von einer möglichen Übertragung durch verseuchte Böden, bei der Geburt oder über die Ersatzmilch für Kälber aus. (*Stern* (internet), 2.03.01, « Um die Wurst »)

Etwas klären exprime le fait qu'un objet peut être expliqué de diverses manières, parmi lesquelles le sujet n'est pas en mesure de trancher. *Eine Frage klären* revient à faire un choix parmi les multiples réponses que peut avoir une question. La substitution de *aufklären* à *klären* est impossible dans les occurrences ci-dessus. *Aufklären* serait acceptable en (359) si son objet était plus précis, par exemple *die Umstände des Todes (können also im Augenblick nicht aufgeklärt werden).*

Lorsqu'il accueille un objet inanimé, le verbe *aufklären* fonctionne un peu différemment. Les occurrences ci-dessous montrent que son objet est de nature nominale, qu'il désigne le mystère à résoudre, et non pas des propositions d'explication. Il ne s'agit plus de choisir entre les termes d'une alternative, mais d'élucider un fait objectif, un événement :

(359) *Unter bis jetzt nicht aufgeklärten Umständen wurde gestern kurz nach ein Uhr nachts von der Polizei die Leiche der dreiundvierzigjährigen Hausfrau Hilke E. gefunden.* (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 43)

(360) Ich war nicht imstande, Lessi zu beruhigen, versicherte nur, ich hätte keine Ahnung, und es würde sich sicher alles aufklären. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 103)

(361) Der Polizist begann: „Sie sind eine Freundin von Frau Sperber, deren Todesursache wir aufklären müssen. […]" (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 117)

(362) Ich sah Reger auf der Sitzbank sitzen und den *Weißbärtigen Mann* dahinter und sah den Reger, der mir wieder einmal, mit noch viel größerer Liebe dazu wie bisher, die Fugenkunst aufzuklären versuchte […]. (Th. Bernhard, *Alte Meister*, p. 46)

(363) „Ganz scheint mir der Widerspruch nicht aufgeklärt zu sein", sagte K., „doch ich gebe mich damit zufrieden auf ihn aufmerksam gemacht zu haben. […]" (F. Kafka, *Das Schloss*, p. 141)

On peut remplacer *aufklären* par *klären* en (359), (360) et (363), mais le résultat positif et surtout le dévoilement sont moins bien mis en valeur. (361) appelle plutôt le verbe à particule ; (362) est jugé « étrange » par nos interlocuteurs germanophones et est peut-être un austriacisme. *Etwas aufklären* revient à dissiper la confusion associée à un événement qu'on ne sait pas interpréter. Il s'agit de résoudre les mystères de l'objet exprimé à l'accusatif. Le procès exprimé par *aufklären* est donc nécessairement couronné de succès : c'est pourquoi on peut prêter à *auf-* la capacité d'exprimer l'Aktionsart « terminative », et même « résultative », puisque l'obtention d'un résultat positif est explicite.

Aufklären se construit également avec un objet à l'accusatif désignant un être animé :

(364) Deshalb mußte Gregor den Vater jetzt zu besänftigen suchen, denn ihn aufzuklären hatte er weder Zeit noch Möglichkeit. (F. Kafka, *Die Verwandlung*, p. 40)

(365) Wir müssen jeglichem Terror seine Rechtfertigungen, seine Legitimation entziehen. Diese Operation aber kann nur durch ausdauernde geistige Arbeit zum Erfolg führen. Aufklären jedoch müssen wir vor allem uns selbst. (*Spiegel-Online*, 7.10.01)

(366) Ich hatte ihn nur fragen wollen, ob er seine Vergangenheit inzwischen bewältigt habe, ob sein Verhältnis zur Macht noch in Ordnung sei und ob er mich über die jüdische Geistigkeit aufklären könne. (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 209)

(367) „Und ich würde dies Geschreibsel nicht eines Wortes würdigen, es wäre mir, offen gestanden, ganz einfach als Butterbrotpapier zu schlecht, wenn es mich nicht über gewisse Dinge aufklärte, die ich bis dahin nicht begriff, gewisse Veränderungen ... […]“ (Th. Mann, *Tristan*, p. 82)

Dans cette construction, le sujet fait subir à l’objet une action au cours de laquelle les connaissances de ce dernier sont accrues et améliorées. On retrouve donc ici le soulignement du résultat du procès. Que la particule *auf-* soit également responsable de l’‘amélioration’ de la situation de l’être bénéficiaire des éclaircissements est prouvé par la comparaison de *jn über etwas aufklären / jm aufklären, dass* et de *jm etwas erklären* :

(368) EISENRING […] Wissen Sie, was ein Trauma ist?
BIEDERMANN Nein.
EISENRING Haben sie mir im Gefängnis alles erklärt.
(M. Frisch, *Biedermann und die Brandstifter*, p. 71)

(369) Beim gemeinsamen Frühstück klärte uns Witold auf, daß Kitty heute Geburtstag hatte. Der Grund für ihre Fröhlichkeit war also nicht eine Liebeserklärung von Witold – ich ärgerte mich, daß ich beim Nachlesen in ihrem Ausweis nur auf das Geburtsjahr geachtet hatte. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 178)

Avec *jm etwas erklären*, l’essentiel est l’action effectuée par le sujet, ses conséquences pour le destinataire n’ayant guère d’importance (au datif est mentionné un être qui n’est qu’indirectement concerné par le sujet). La particularité de *jn aufklären* ou *jm etwas aufklären* est donc de décrire le progrès entraîné chez l’allocuté par les explications. Par contraste avec *erklären, aufklären* implique une réussite : à la fin du procès, le destinataire des éclaircissements est « plus intelligent » qu’avant. Cette réussite n’est en revanche pas impliquée par *jm etwas erklären* : le sujet explique quelque chose à quelqu’un, mais il n’est pas dit que l’allocuté comprenne les explications et en tire parti. Parfois il s’agit simplement de faire une déclaration :

(370) Ein kleines Mädchen von circa zehn Jahren trat mit wichtigem Gesicht an mein Bett, präsentierte mir in einem Körbchen eine Wärmflasche und erklärte, das schicke mir ihre Mutter. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 182)

C’est pourquoi le premier énoncé construit ci-dessous est étrange, incohérent, tandis que le second est parfaitement acceptable :

? Ich habe ihn zwei Stunden lang über das Funktionieren des Handys aufgeklärt, aber er weiß immer noch nicht wie es funktioniert.
Ich habe ihm zwei Stunden lang das Funktionieren des Handys erklärt, aber er weiß immer noch nicht wie es funktioniert.

Un autre verbe désignant l’explication couronnée de succès d’un objet à un être animé est *aufschlüsseln* :

(371) Aber die Lehrer sind ja nicht nur, was die Kunst betrifft, die Verhinderer und die Vernichter, die Lehrer sind alles in allem ja schon immer die Lebens- und Existenzverhinderer gewesen,

> anstatt die jungen Menschen das Leben zu lehren, ihnen das Leben aufzuschlüsseln, ihnen das Leben zu einem tatsächlich unerschöpflichen Reichtum ihrer eigenen Natur zu machen, töten sie es in ihnen ab, sie tun alles, um es in ihnen abzutöten. (Th. Bernhard, *Alte Meister*, p. 52)

Son intérêt particulier réside dans la polysémie du nom qui constitue sa base : *der Schlüssel* désigne aussi bien la clé comme objet matériel, que le critère de traitement d'une population étudiée de manière statistique[71]. L'emploi (371) est encore différent, puisque le sujet donne à l'être exprimé à l'accusatif les « clés » intellectuelles pour comprendre la vie. Le nom polysémique *Schlüssel* peut parler en faveur d'un lien cognitif entre l'ouverture et la compréhension, que nous retrouvons pour *auf-*, puisque la particule peut entrer dans la formation de verbes désignant soit une ouverture, soit une découverte intellectuelle, soit les deux (cf. *etwas aufschlüsseln / aufschließen, jm geht etwas auf / die Tür geht auf*).

Prise de conscience et compréhension sont encore exprimées par trois verbes intransitifs. Comme *aufkommen, auffallen* et *auffahren* étudiés au chapitre XII, III, *aufdämmern, auffliegen* et *aufgehen* désignent le fait qu'une réalité préexistante apparaît à l'entendement d'un être humain. Mais plus que les trois premiers verbes mentionnés, *aufdämmern, auffliegen* et *aufgehen* (en tout cas dans les occurrences que nous présentons) véhiculent une idée de résultat positif. L'objet apparaît dans toute sa signification à la conscience d'un être humain :

> (372) Als er fort war, dämmerte mir plötzlich etwas vom Sinn seines Begehrens auf.
> (H. Hesse, *Demian*, p. 44)

Le verbe simple *dämmern* exprime lui-même une transformation : il désigne l'installation du sujet dans une zone intermédiaire entre deux états. Selon le contexte (*der Abend / der Morgen dämmert*), il s'agit de l'aube ou du crépuscule. En contexte abstrait (*(bei) jm dämmert es*), le verbe exprime le début d'un processus de compréhension. L'ajout de *auf-* présente ce processus comme allant jusqu'à son terme : une vérité se révèle à l'être exprimé au datif. On note à ce propos d'une part que la compréhension est conçue comme un passage de l'obscurité à l'éclaircissement, et ce en français comme en allemand (cf. *die Aufklärung, les Lumières* vs. *l'obscurantisme, einen Zusammenhang erhellen / aufhellen…*), et d'autre part que *auf-* s'associe parfaitement bien à des radicaux appartenant au champ lexical de la lumière (cf. *aufhellen, aufklären, aufleuchten, aufblitzen…*).

Le dévoilement, l'éclaircissement d'un objet auparavant obscur sont encore exprimés par les verbes *auffliegen* et *aufgehen* :

(373) Weil sie dem Leistungsdruck nicht mehr gewachsen waren, aber dennoch Karriere machen wollten, fälschten 43 New Yorker Lehrer und zwei Direktoren Arbeiten und Zensuren von 1000 Problemschülern. […] Nach fünf Jahren flog das Geheimnis der Bildungsexplosion auf. (*Focus*, Nr. 50/ 1999, p. 318)

(374) Noch in jedem dieser Bilder, sogenannten Meisterwerke, habe ich einen gravierenden Fehler, habe ich das Scheitern seines Schöpfers gefunden und aufgedeckt. Über dreißig Jahre ist mir diese, wie Sie meinen mögen, infame Rechnung, aufgegangen. Keines dieser weltberühmten Meisterwerke, gleich von wem, ist tatsächlich ein Ganzes und vollkommen. Das beruhigt mich, sagte er. (Th. Bernhard, *Alte Meister*, p. 42)

L'occurrence (374) est particulièrement intéressante, parce qu'elle est à cheval sur deux emplois de *aufgehen* : le premier, *jm geht etwas auf*, exprime que le sujet comprend quelque chose qui lui était jusque là obscur. Le second est *die Rechnung geht auf*. Ce qui lie les deux est l'idée que les recherches ou les réflexions du sujet aboutissent à un résultat positif, juste, cohérent pour son entendement. Nous retrouvons par conséquent l'atteinte du terme du procès.

D'autres verbes, transitifs, désignent une découverte plus « concrète », c'est-à-dire plus liée à la présence d'un objet dans l'espace. *Aufdecken* peut avoir deux sens contradictoires. En contexte spatial, ce verbe désigne l'action de recouvrir quelque chose ; il est alors en concurrence avec *etwas zudecken*. Nous ne nous intéressons pas ici à cet emploi où la particule a un sens proche de celui de la préposition en contexte spatial (par exemple *den Tisch aufdecken = die Tischdecke auf den Tisch legen*), mais à celui où il est question de percer à jour un objet. Dans le sens de « découvrir », *aufdecken* est en concurrence avec *etwas entdecken* :

(375) Ul […]
Zu denen an der Wand
Euer schändlicher Anschlag auf mich ist enthüllt.
Auch eure Pläne gegen Dogsborough
Sind aufgedeckt. […]
(B. Brecht, *Der aufhaltsame Aufstieg des Arturo Ui*, p. 97)

(376) Er hatte gestöhnt und die Sekunde verflucht, in der sie gestern von Klaus Buch entdeckt worden waren. (M. Walser, *Ein fliehendes Pferd*, p. 39)

Aufdecken véhicule l'idée que le sujet fait apparaître quelque chose qui était auparavant présent, mais dont personne n'avait connaissance : l'objet n'avait pas été perçu dans toute son ampleur ou dans toute sa vérité par le public. La découverte est une révélation. Avec *entdecken*, le sujet découvre également un objet, mais il n'est pas impliqué que celui-ci faisait auparavant l'objet d'une imposture. L'objet est découvert dans sa matérialité et pour lui-

[71] Cf. *Duden Stilwörterbuch*, völlig neu bearbeitete Auflage, Duden Bd. 2, Mannheim, Bibliographisches

même, tandis qu'avec *aufdecken*, le sujet découvre un objet qui était jusque là tenu secret, et prête une signification à cette découverte. Ce n'est pas tant l'objet découvert qui importe, que ses enjeux. On traduirait *aufdecken* plus volontiers par *dévoiler* que par *découvrir*.

On comparera aussi *auffinden* avec *finden* et *erfinden* :

(377) GAFFLES
Sheet ist tot aufgefunden. Im Hotel.
In seiner Westentasche ein Billett nach Frisco.
(B. Brecht, *Der aufhaltsame Aufstieg des Arturo Ui*, p. 45)

(378) […] ich war stolz bei dem Gedanken, daß dieser junge, zarte, schöne Mensch, der hier heiter und still wie eine Blume lag, ohne meine Hingabe zerschellt, blutig, mit einem zerschmetterten Gesicht, leblos, mit kraß aufgerissenen Augen irgendwo an einem Felsenhang aufgefunden worden wäre: ich hatte ihn gerettet, er war gerettet. (S. Zweig, *Vierundzwanzig Stunden aus dem Leben einer Frau*, p. 59)

(379) Ich war allein spazierengegangen, voll von widerlichen Gedanken und Sorgen, denn meine Gesundheit war schlecht geworden, und außerdem war ich beständig in Geldverlegenheiten, war Kameraden Beträge schuldig, mußte notwendige Ausgaben erfinden, um wieder etwas von Hause zu erhalten, und hatte in mehreren Läden Rechnungen für Zigarren und ähnliche Dinge anwachsen lassen. (H. Hesse, *Demian*, p. 92)

Auffinden et *erfinden* impliquent l'obtention d'un résultat, mais se distinguent par quelques nuances. *Erfinden* désigne l'acte d'inventer un objet qui n'existait pas auparavant ; il exprime l'idée que quelque chose naît, apparaît pour la première fois. L'objet de ce verbe ne désigne pas une réalité extérieure, mais une création du sujet. *Auffinden* insiste sur le caractère soudain et imprévu de la découverte d'un objet qui existe déjà, mais que l'on recherche parce qu'il est perdu. *Auffinden* implique donc le retour à un état ancien (idée rencontrée avec *auferstehen, aufpolieren, aufbessern,* certains emplois de *aufwärmen…*).

Comparons maintenant le dérivé en *auf-* au verbe simple : *auffinden* s'accompagne la plupart du temps des indications du lieu et de l'état dans lequel se trouve l'objet découvert. En employant *auffinden* et non pas *finden* en (379) et (380), le locuteur sous-entend que le personnage est mort sans que personne ne s'en aperçoive, et que la découverte du corps est un événement inattendu, lourd de signification. *Auffinden* véhicule une idée de hasard et surtout de surprise, alors que *finden* présuppose toujours une recherche, ce qui diminue l'effet de surprise. Comme *erfinden*, le verbe simple peut avoir pour objet des créations personnelles du sujet (*die Lösung eines Problems finden*), alors que l'objet de *auffinden* renvoie nécessairement à une réalité extérieure au sujet. *Auf-* souligne le résultat positif déjà impliqué par *finden*, en mettant en relief le caractère imprévu de la découverte de l'objet et la révélation intellectuelle qu'elle entraîne pour le sujet.

Le sens de *vorfinden* est plus spatial que celui de *auffinden*, qui prend en compte la signification à donner à l'objet découvert. L'objet de *vorfinden* est considéré comme présent et non perçu jusque là, mais sa découverte n'est pas associée au dévoilement d'une vérité.

Institut, 2001 : « Wir haben die Wähler nach Alters- und Berufsgruppen aufgeschlüsselt ».

Vorfinden n'implique donc pas la prise de conscience du sujet, ni le dévoilement de l'objet. On le paraphraserait en français plus par *trouver* que par *découvrir*, le contraire valant pour *auffinden* :

(380) […] wissen Sie, das ist in Wien, wo ja tatsächlich alle Toiletten so verwahrlost sind wie in keiner anderen größeren Stadt Europas, doch eine Seltenheit, eine Toilette vorzufinden, in welcher es einem nicht den Magen umdreht und in welcher man sich nicht die ganze Zeit, während man sich in ihr aufhält, Augen und Nase unbedingt zuhalten muß. (Th. Bernhard, *Alte Meister*, p. 162)

Auffinden appartient à une famille sémantique de verbes que le dictionnaire des synonymes[72] traite comme un tout. Ils désignent la découverte d'un objet matériel et *auf-* y est toujours responsable du soulignement de la borne terminale du procès (les entreprises sont couronnées de succès) :

(381) Um Frieden mit sich selbst zu finden, spürte er Loan in einem Vorort von Washington auf, wo dieser in einer Pizzeria arbeitete. Doch Loan wollte nicht über seine Vergangenheit sprechen. (*Bild*, 277, 47/ 1999, p. 7)

(382) Man schob Wache zusammen, und man trank gemeinsam den Wein, den man aufstöberte. (Er war schon rar damals, die Armeen hatten Italien leergesoffen, und einer geschlagenen Armee gibt niemand gerne zu trinken.) (A. Andersch, *Die Kirschen der Freiheit*, p. 70)

(383) Um die 40 Millionen Dollar für den TV-Film aufzutreiben, nahm Halmi unter anderem den Münchner Filmhändler Leo Kirch und den italienischen Medienmogul Silvio Berlusconi als Co-Produzenten unter Vertrag. Die internationale Zusammenarbeit bewährte sich. (*Der Spiegel*, Nr. 47/ 1999, p. 156)

(384) Und siehe da: Die Regierungen haben damit eine fantastische Geldquelle aufgetan. In England spülte die Auktion stattliche 75 Milliarden Mark in die Kasse des Finanzministers. (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « (K) ein Fall für Brüssel »)

On note à propos de (384) que la polysémie de *auftun* peut être interprétée comme un argument en faveur de l'existence d'une catégorie cognitive comportant l''ouverture' et l''apparition'.

Etwas aufsuchen peut être employé de manière plus ou moins lexicalisée. Dans *eine Adresse aufsuchen*, on retrouve l'idée de recherche couronnée de succès, tandis que dans *einen Arzt / seine Freunde / ein Restaurant aufsuchen*, cette représentation s'est perdue. On n'a plus que celle d'un mouvement directif vers un lieu précis, qui peut néanmoins être interprété comme un avatar spatial de la 'tension dynamique aboutissant à la coïncidence avec le terme du procès':

[72] P. Grebe, W. Müller, *op. cit*.

(385) Außerdem ist es nicht leicht, nach achtzehn Jahren erstmals in die Stadt zu gehen, einzukaufen, bei Behörden vorzusprechen, ein Restaurant aufzusuchen. Es macht sich in Begleitung leichter. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 182)

Nous avons dégagé pour les verbes de ce groupe les représentés 'dévoilement', et 'résultat positif'. La présence de l'idée de dévoilement doit beaucoup au lexème verbal simple (*spüren, stöbern, dämmern*), mais est renforcée par la particule verbale. La représentation essentielle est que *auf-* souligne l'effectuation totale du procès, propre à entraîner un résultat positif. Les Aktionsarten « terminative » et « résultative » ne surgissent pas du néant, mais sont des manifestations de la 'tension vers une borne' que nous avons dégagée pour les emplois spatiaux directifs, pour les emplois abstraits de la préposition non régie, pour les emplois régis accompagnés de l'accusatif, ainsi que pour bon nombre de verbes à particule.

2. Présentation publique

Une série de verbes transitifs exprime l'action de présenter un objet ou un être à un public, sans toutefois que cette présentation corresponde à une découverte ou un dévoilement. Nous commençons par étudier *jn aufrufen*, que nous comparons à *jn rufen* :

(386) RICHTER
Wir rufen als Zeugen
auf den Häftling
an den Lili Tofler
den erwähnten Brief gerichtet hatte (P. Weiss, *Die Ermittlung*, p. 103)

(387) Und eines Morgens, als ich aus solchen Träumen erwachte, erkannte ich es plötzlich. Es sah mich so fabelhaft wohlbekannt an, es schien meinen Namen zu rufen. (H. Hesse, *Demian*, p. 98)

Avec *aufrufen*, le sujet n'appelle pas seulement un nom, il fait apparaître la personne qui le porte[73]. L'ajout de *auf-* à *rufen* est donc responsable de l'idée de 'surgissement' ainsi que d'une certaine orientation du procès vers ses conséquences. Le verbe se construit également avec un objet non animé, auquel cas le fait que le sujet fait naître ou apparaître l'objet est encore plus évident. Cette représentation n'est pas sans rappeler l''impulsion' vue lors de l'étude de la préposition :

(388) Zum ersten Mal hatte der Zentralrat der Muslime in Deutschland 1997 einen „Tag der offenen Moscheen" aufgerufen. (*Spiegel Online*, 3.10.01, « Tag der offenen Moscheen »)

Le bornage du procès est plus net dans la construction *jn zu etwas aufrufen*, où le but visé est explicité par le Gprep :

[73] Cf. les autres occurrences de *aufrufen* avec objet animé en annexe.

(389) Bundesweit öffnen Moscheen am Tag der Deutschen Einheit ihre Türen. Unter dem Motto „Partner gegen Rassismus“ rufen die Muslime in Deutschland zu Toleranz gegenüber dem Islam auf. (*Spiegel Online*, 3.10.01, « Tag der offenen Moscheen »)

Dans ces trois emplois du verbe, la présentation, la proclamation ou l’appel a une dimension officielle, donc publique, et solennelle. *A contrario*, *etwas hervorrufen* n’implique pas la présence d’un public, ni l’intentionnalité, mais seulement la causalité et le surgissement. Son contexte d’emploi est plus abstrait (l’objet à l’accusatif renvoie à un élément non tangible), et le sujet ne désigne pas systématiquement un être animé :

(390) Ja, er machte ihr Gedanken, dieser absonderliche Herr Spinell, und, was das Merkwürdige war, nicht sowohl über seine als über ihre eigene Person; auf irgendeine Weise rief er in ihr eine seltsame Neugier, ein nie gekanntes Interesse für ihr eigenes Sein hervor. (Th. Mann, *Tristan*, p. 38)

Dans le contexte de la représentation théâtrale, *aufführen* alterne avec *vorführen* :

(391) […] eine Angelsächsin mit Zwicker und langen Zähnen war, ohne daß der Meister sich auch nur um sie gekümmert hätte, aus ihrer Reihe hervorgekommen, um im Mittelgang eine Tarantella aufzuführen. (Th. Mann, *Mario und der Zauberer*, p. 119)

(392) Ich hatte einmal eine ziemlich lange Nummer, >Der General<, einstudiert, lange daran gearbeitet, und als ich sie aufführte, wurde es das, was man in unseren Kreisen einen Erfolg nennt: das heißt, die richtigen Leute lachten, und die richtigen ärgerten sich. (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 240)

(393) Kein Kognak mehr, sondern Korn, keine Varietés mehr: merkwürdige Vereine, die in dunklen Sälen tagten, wo ich auf einer Bühne mit miserabler Beleuchtung auftrat, wo ich nicht einmal mehr ungenaue Bewegungen, sondern bloß noch Faxen machte, über die sich Dienstjubilare von Bahn, Post, Zoll, katholische Hausfrauen oder evangelische Krankenschwestern amüsierten, biertrinkende Bundeswehroffiziere, deren Lehrgangsabschluß ich verschonte, nicht recht wußten, ob sie lachen durften oder nicht, wenn ich die Reste meiner Nummer >Verteidigungsrat< vorführte […]. (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 10)

La différence de sens entre les deux verbes, qui sont décrits dans le *Duden* par « einem Publikum darbieten » paraît à première vue inexistante. Pourtant, ils ne sont pas interchangeables. En (393), *vorführen* est synonyme de *zeigen*. Ce verbe désigne simplement que quelqu’un montre quelque chose à un public qui est situé « devant » lui. Inversement, *vor-* n’est pas employé dans la nouvelle de Th. Mann parce que la dame anglaise n’est pas sur scène : elle n’exécute pas la tarentelle « devant » un public particulier. Le représenté de *vorführen* est donc plus spatial que celui de *aufführen*. Ce que ce dernier verbe apporte de plus en (391) comme en (392), c’est une mise en scène, un travail de l’artiste dans le but de présenter quelque chose de soigné, de fini. Il est synonyme de *in Szene setzen*. L’objet de *aufführen* renvoie plutôt à des pièces de théâtre, des chorégraphies…, c’est-à-dire des créations résultant d’un travail, tandis que l’objet de *vorführen* peut désigner des produits concrets et tout prêts (cf. *Kleider vorführen*). C’est donc l’idée de procès effectué de manière

totale et soignée qui prévaut avec *aufführen*. Les deux occurrences ci-dessous désignent également une présentation effectuée de bout en bout. En (394), l'idée de totalité est répétée par le quantificateur global *all-* :

(394) Alle Zahlungen der Bundespartei seien korrekt verbucht und im Rechenschaftsbericht aufgeführt worden. Der CDU Deutschlands habe man eine Liste aller von ihr erhaltenen Zahlungen geschickt. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 2)

En (395), la liste de noms est conçue comme complète et fiable. Ceux qui n'y figurent pas ne sont pas concernés par le motif qui lie les autres :

(395) Daß die Namen der Angeklagten nicht unter den aufgeführten Namen waren, sprach dafür, daß die Angeklagten zu den zurückgebliebenen Aufseherinnen gehört hatten. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 120)

La présentation à un public d'un travail soigné est également exprimée par *ein Schreiben / eine Anzeige aufsetzen.* Cette tournure désigne l'action d'un sujet qui cherche à formuler ses pensées sous une forme propre et claire, dans le but d'adresser cet écrit à un public. Nous avons là un procès qui va jusqu'à son terme :

(396) Mich erreichte die Todesanzeige. Beates Vater und ihre Kinder, Geschwister- und Freunde trauerten um sie; der Exmann war nicht aufgeführt, obgleich er doch die Anzeige aufgesetzt hatte. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 126)

Comparons aussi *etwas aufbereiten* et *etwas zubereiten*. Le verbe à particule *zu-* ne s'emploie qu'en cuisine, et désigne le fait qu'un plat est préparé de manière sophistiquée dans le but d'être dégusté. Cette particule souligne que le procès est effectué dans sa totalité : les mets sont préparés de manière complète, à la perfection (c'est-à-dire qu'ils sont cuisinés et non pas seulement cuits). L'idée de présentation du plat cuisiné à un public est absente :

(397) Les quinze nits (*sic*), Pl. Reial 6, keine Reservierungen; deshalb steht mittags und abends eine lange Schlange geduldig Wartender vor der Tür – und zeugt für die Qualität der besonders leicht zubereiteten einheimischen Küche. (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « Selig zwischen Berg und Strand »)

Le verbe à particule *auf-*, lui, implique l'idée qu'un être animé fournit un effort de manière à présenter au public un produit fini, dont on attend qu'il dispose. Les objets possibles de *aufbereiten* désignent tous des matières premières, qui sont travaillées en vue de la présentation d'un produit fini, consommable ou utilisable par un tiers[74]. Dans un autre emploi, *aufbereiten* est paraphrasé dans le *Duden* par *etw. Vorgegebenes bearbeiten und dadurch erschließen: einen verderbten Text a.*. Ce verbe désigne donc un procès effectué jusqu'à son terme, ce terme représentant une amélioration par rapport à un état antérieur implicite. En

(398), l'idée de borne véhiculée par le verbe à particule est renforcée par la construction consécutive en *so… dass*. Les collaborateurs de E. Honecker ont travaillé à partir de documents bruts à l'élaboration d'un produit fini que ce dernier n'a plus qu'à signer :

(398) Vorlagen waren so aufbereitet, dass Honecker bloß sein „Einverstanden" oder „Nicht einverstanden" drauf malen musste. (*Der Spiegel*, Nr. 47/ 1999, p. 178)

Par contraste, l'objet de *vorbereiten* peut être animé. S'il est lui aussi préparé en vue d'un objectif, il n'est pas remis à un tiers qui va l'utiliser. Cet exemple fait donc ressortir *a contrario* pour *auf-* l'idée de 'présentation d'un objet fini à un public' :

(399) Wir waren in gehobener, beschwingter Stimmung; endlich konnten wir bewähren, worauf wir uns vorbereitet hatten. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 90)

(400) Über Nacht war McKeogh zur Koordinatorin der Second Amendment Sisters für den Bundesstaat New York geworden, und nun bereitet sie den ungewöhnlichsten Muttertag vor, den die USA bislang erlebt haben. (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « Die Angst der Revolverhelden ».)

La présence de *auf-* entraîne plusieurs représentations : le procès est 'effectué jusqu'à sa limite terminale', il représente une 'amélioration', son objet est 'présenté à un public' et résulte d'un travail.

B. Apparition et accroissement menant à la limite externe du procès

1. Énumération

La présentation d'un objet à un public et l'idée d'action faite complètement sont exprimées par *etwas aufreihen, aufzählen, auflisten* et *aufsagen*. Ces verbes se distinguent des précédents en ce qu'il s'y adjoint une idée d'addition ou d'accumulation, qui est contenue dans le verbe simple. Par rapport à ce dernier, *auf-* souligne deux représentations : le verbe morphologiquement dérivé présente l'objet à l'accusatif comme une série complète constituée d'éléments similaires, alors que le simplex l'envisage comme un élément unique, particulier ; cela entraîne l'idée que le procès est effectué dans sa totalité[75].

Le procès exprimé par *etwas aufreihen* consiste par exemple à présenter les uns après les autres des objets semblables de manière à former un tout cohérent (un collier de perles, une collection d'objet) :

---

[74] Le dictionnaire *Duden* donne pour exemples *Rohstoffe, Trinkwasser, Erze, Kohlen, Statistiken aufbereiten.*

[75] Cette différence n'existe pas pour *listen vs. auflisten*, le verbe simple n'étant pas fréquent et étant employé pour *auflisten*.

(401) Ich nahm von jeder Sorte eine Flasche, trug sie ins Wohnzimmer und reihte sie vor meinem Vater auf dem Tisch auf. (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 154)

Etwas auflisten désigne une énumération complète d'objets moins tangibles :

(402) In zehn Rubriken vom Online-Banking bis zum Web-Chat listet FOCUS die jeweils zehn interessantesten deutschen Adressen auf. (*Focus*, Nr. 50/ 1999, p. 176)

La comparaison de *zählen* avec *aufzählen* est également concluante :

(403) Ich wußte nicht, wieviel Seidenkissen es für einen Groschen gab, ich machte das Glas auf und zählte zwanzig Stück in eine Tüte und schämte mich zum ersten Mal meiner nicht ganz sauberen Finger, die durch das dicke Bonbonglas noch vergrößert wurden. (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 57-58)

(404) […] er marschierte zielstrebig nach dem Kompaß, nannte alle sichtbaren Sterne beim Vornamen, schnurrte lustige und abenteuerliche Geschichten herunter, kannte die Sagen des Weichsellandes, hielt Heimabende unter dem Titel „Danzig und die Hanse", zählte alle Hochmeister des Ritterordens mit den dazu gehörenden Daten auf, begnügte sich aber nicht damit, sondern wußte auch allerlei über die Sendung des Deutschtums im Ordensland zu berichten […]. (G. Grass, *Die Blechtrommel*, p. 357)

Etwas zählen correspond au français *compter* et *etwas aufzählen* à *énumérer*. Le verbe simple conçoit le représenté de son objet comme une entité autonome. Par opposition, le verbe à particule envisage le décompte comme une énumération d'êtres singuliers qui s'ajoutent les uns aux autres et forment un ensemble. *Auf-* apporte donc au verbe simple le sème 'accumulation d'éléments isolés' (ou 'ajout'), qui conduit à l'idée de 'procès effectué dans sa totalité'.

Si nous nous penchons maintenant sur *aufsagen* par rapport à *sagen* et *aussagen*, nous voyons que *aussagen* souligne l'extériorisation d'un contenu, tandis que *aufsagen* met l'accent sur le fait que le locuteur parvient de mémoire à réciter les vers qui composent un poème :

(405) RICHTER
Angeklagter Boger
Es ist in diesem Prozeß wiederholt
von Zeugen ausgesagt worden
daß Sie im Lager
Menschen getötet haben
(P. Weiss, *Die Ermittlung*, p. 130)

(406) Lange wagte ich mich nicht ans Vorlesen von Gedichten, aber dann machte es mir viel Spaß, und ich lernte eine ganze Reihe der vorgelesenen Gedichte auswendig. Ich kann sie noch heute aufsagen. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 175)

Le verbe simple quant à lui désigne simplement l'acte d'exprimer verbalement un contenu unique :

(407) Henkel: […] Wir hatten schon damals zu wenig Informatiker, und ich habe das immer wieder gesagt. Vergessen wir doch nicht: Wir leiden heute noch unter den Langzeitfolgen der

Technikfeindlichkeit früherer Jahre. (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « Interview am Morgen vom Deutschlandfunk »)

L'objet de *sagen* n'est pas présenté comme une unité finie : la déclaration ne se veut pas exhaustive. En revanche, l'objet à l'accusatif de *aufsagen* est envisagé comme un ensemble fermé, comprenant plusieurs assertions mises les unes au bout des autres. Le contenu de la prise de parole est récité dans sa totalité.

Dans le contexte propre aux verbes de cette série, *auf-* exprime trois représentés : l''apparition publique' et l''accumulation ou juxtaposition d'objets similaires', et celui, plus général, de 'procès effectué dans sa totalité'.

2. Déploiement de forces

Pour les deux verbes qui suivent, *auf-* souligne de nouveau, par opposition au verbe simple, que le procès est effectué jusqu'à sa limite maximale.

Comparons *aufbieten* et *bieten* : le verbe à particule envisage le procès exprimé par *bieten* jusqu'à sa borne terminale, d'où résulte un effet de sens intensif. Cette représentation est renforcée dans les énoncés (408) et (409) par deux marqueurs aspectuels, le quantificateur global *alles*, et l'adjectif *ganz* :

(408) Alle Schrecken des Chaos drohten mir, alles Häßliche und Gefährliche war gegen mich aufgeboten. Daß ich gar nicht gestohlen hatte, war ganz ohne Belang. Ich hatte außerdem geschworen. Mein Gott, mein Gott! (H. Hesse, *Demian*, p. 18)

(409) Ich wollte Witold. Dafür wollte ich alles tun, wozu ich fähig war, dafür wollte ich meine ganze Intelligenz aufbieten, dafür hätte ich auch Karriere und Geld aufs Spiel gesetzt. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 49)

En général, l'objet de *aufbieten* désigne le moyen employé par le sujet pour parvenir à ses fins (par exemple *Mut, Kräfte, Überredungskunst…*). En (408), le procès s'effectue dans un contexte de rivalité (cf. *gegen*). *A contrario, bieten* seul désigne la présentation d'un objet à un tiers, sans que soient impliqués ni un effort ni une action effectuée totalement :

(410) Der Zusammenschluss der Handelsplätze bietet nach Einschätzung von Experten nicht nur den beteiligten Börsen Vorteile, sondern allen Anlegern. (*Die Zeit*, Nr. 19/ 2000, « Finanzplatz ohne Grenzen »)

Anbieten n'implique pas non plus l'idée d'effort, ni de procès effectué de manière totale. Il indique simplement une prise de contact (*an-*) entre la personne qui offre le cigare et le destinataire de la proposition :

(411) Seine Zigarren hätten ihm noch nie so gut geschmeckt wie in dem Augenblick, als dieser Klaus Buch die von Helmut angebotene Zigarre mit der Bemerkung abgelehnt habe, er dürfe nicht rückfällig werden. (M. Walser, *Ein fliehendes Pferd*, p. 35)

Dans l'emploi ci-dessous, *aufbringen* fonctionne comme *aufbieten* (effort et action faite totalement). L'idée de tension vers le degré maximal du procès est ici aussi soulignée par le quantificateur *so viel* :

(412) Aber zu dieser drastischen Selbstbeschränkung gehört so viel Mut und so viel Geisteskraft, daß sie nur sehr selten aufgebracht werden kann und daß wir selbst sie nur selten aufbringen; […]. (Th. Bernhard, *Alte Meister*, p. 40)

Les séries de verbes présentées en III ont mis en lumière la capacité qu'a *auf-* de souligner que **le procès est effectué jusqu'à sa limite externe**, d'où résultent les effets de sens 'résultat positif', 'procès fait de bout en bout', et 'intensification'. Ces représentations recoupent les nuances que les grammairiens raisonnant avec la théorie de l'Aktionsart appellent « résultative », « terminative » ou « intensive ». Nous ne mettons pas en cause le fait que ces représentés existent ; nous avons simplement tenté de les expliquer par le noyau sémantique abstrait de la particule, à savoir la 'tension vers une borne'. Nous allons pour finir présenter un dernier groupe de verbes dans lequel le sens du verbe simple, influant sur le représenté de la particule, conduit à un nouvel effet de sens : celui de disparition ou de destruction.

IV. ATTEINTE DE LA LIMITE EXTERNE DU PROCÈS ENTRAÎNANT UNE DISPARITION

Plusieurs séries de verbes désignent une disparition, et il est d'usage d'y reconnaître l'Aktionsart « égressive »[76] ou résultative.

A. Transformation entraînant une disparition

1. L'appropriation / ingestion

Une série cohérente comprend *aufessen, auffressen, aufrauchen, aufsaugen, aufzehren, aufreiben, aufbrauchen, aufkaufen*. La plupart des verbes simples désignent une consommation, que *auf-* présente comme s'effectuant jusqu'à la disparition de l'objet exprimé à l'accusatif. En (413), *aufrauchen* exprime la consommation totale d'une cigarette ou d'un cigare :

(413) Er hielt mir sein Feuerzeug hin, ich rauchte sie auf, während ich nach den Mädchen telefonierte. So nahm alles seinen Lauf und versprach, ein schöner Abend zu werden. (I. Schulze, *33 Augenblicke des Glücks*, p. 123)

En (414), *aufsaugen* désigne l'absorption d'un contenu jusqu'à sa disparition totale :

(414) Behaglich, wollüstig, selig liegt er in den Legionen herunterkleckernder Tropfen, die die tollsten Dinge von draußen wissen – so begierig ist der blaue Wollunterrock auf die wahren Begebenheiten der unwahren Welt, daß er den Regen aufsaugt, bis er sich totgelogen hat. (W. Borchert, « Liebe blaue graue Nacht », *Die traurigen Geranien*, p. 38)

Etwas auffressen alterne avec *etwas ausfressen*. En emploi concret comme métaphorique, *auffressen* exprime que le référent du sujet grammatical consomme l'objet jusqu'à sa destruction totale :

(415) JAKOB Die Mayonnaise-Eier sind von Selfridge. Es war noch ein Kübel Gänseleberpastete vorgesehen. Aber den hat Jimmy unterwegs aus Wut aufgefressen, weil er ein Loch hatte. (B. Brecht, *Die Dreigroschenoper*, p. 23)

(416) […] Helmut ist seit Jahr und Tag dabei, zwei Bücher zu schreiben, aber die Schule frißt ihn einfach auf; jetzt hat er seine Pläne schon auf ein Buch reduziert; aber selbst das muß er immer wieder hinausschieben. (M. Walser, *Ein fliehendes Pferd*, p. 43)

(417) „Am 9. 10. nachmittags gegen 4 Uhr habe ich drei halbwüchsige Löwen gesehen, von denen einer etwas Merkwürdiges im Maul trug. Als er es fallen ließ, sah ich, es war eine Schildkröte. Die drei hatten das untere Schild durchgebissen und das Tier schon halb ausgefressen", sagt Myles Turner und sieht in sein Tagebuch. (Grzimek, *Serengeti darf nicht sterben*, Cosmas I)

---

[76] F. Schanen, J.-P. Confais, *op. cit.*, p. 201 qualifient en effet d' « égressive » l'Aktionsart impliquée par la particule dans *aufessen*.

L'accusatif de *ausfressen* renvoie de préférence à un objet creux : la relation soulignée est que le sujet vide un contenant (ici l'intérieur de la carapace de la tortue). De son côté, *auffressen* ne met pas l'accent sur le contenant vidé, mais sur l'ingestion totale opérée par le sujet. Nous observons dans un cas comme dans l'autre que « l'Aktionsart égressive » n'est pas une abstraction coupée des emplois spatiaux : l'atteinte de la limite du procès accompagne au contraire l'expression d'une action ancrée dans l'espace.

L'opposition entre *auf-* et *aus-* trouve une explication comparable avec la base *essen*. *Ausessen* s'emploie de manière privilégiée avec un objet désignant soit un récipient, soit un aliment de forme creuse dont on vide le contenu :

(418) […] schliesslich gehöre ich zu der Generation, die den Teller noch ausessen musste, auch wenn es eine Stunde dauerte, bis die verhasste Brotsuppe geschluckt war. „Denk an die hungrigen Kinder". Diese Ermahnung ist auf Lebenszeit hängengeblieben: ich denke jeden Samstag an sie. (*St Galler Tagblatt*, 30.04.1999, Cosmas I)

Aufessen s'emploie plutôt avec des objets désignant le contenu ingéré, mais il arrive aussi – dans la langue parlée – que l'on nomme le contenant pour le contenu (relation de métonymie, cf. *seinen Teller aufessen*)[77] :

(419) Ich aß zornig die restlichen Trüffel auf – gegen alle meine eisernen Prinzipien – und legte das Gift wieder zu Frau Römers anderen Habseligkeiten. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 139)

(420) „[…] Im Internat wunderten sich alle", sagte ich leise, „daß ich als einziger nie übers Essen murrte, alles aufaß und das Essen herrlich fand." (H. Böll, *Ansichten eines Clowns*, p. 182)

C'est encore l'alternance de la perspective qui explique pourquoi boire la totalité du contenu d'un récipient est décrit par *etwas austrinken.* L'objet à l'accusatif de *austrinken* peut désigner aussi bien un récipient que son contenu, sans doute à cause du fait qu'au niveau référentiel, la forme d'un liquide se confond nécessairement avec celle de son contenant :

(421) In fünf Minuten, in denen wir uns nur ansahen, trank er den ganzen Whisky aus. Ich legte meine Hand auf seine. „Alles wird wieder gut", sagte ich mütterlich. Er grinste plötzlich wie ein zurückgebliebenes Kind und hatte das abrupte Bedürfnis, sich auf den Teppich zu legen. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 35-36)

(422) Wir nahmen kurzen Abschied. Ich blieb sehr mißmutig sitzen, trank meine Flasche vollends aus, und fand, als ich gehen wollte, daß Demian sie schon bezahlt hatte. Das ärgerte mich noch mehr. (H. Hesse, *Demian*, p. 102)

Austrinken met l'accent sur le fait que le contenu du verre est vidé dans son intégralité, tandis que *etwas aufessen* ou *eine Zigarette aufrauchen* soulignent que le plat ou le tabac sont absorbés totalement par l'être animé. La différence entre les particules verbales *aus-* et *auf-*

[77] Cf. *Duden Universalwörterbuch*, « **ausessen**: 1 a) *leer essen*: du sollst den Teller a.; eine Pampelmuse, Melone ausessen (mit einem Löffel essen); b) *ganz aufessen*: hast du die Suppe ausgegessen? 2. (ugs.) *zu Ende essen*: die

consiste en ce que la première décrit le procès du point de vue de l'objet vidé, et la seconde du point de vue de la personne qui ingère les substances : elle tient donc à une différence de perspective (contenant / sujet animé). Il est toutefois étonnant que la perspective du sujet animé ne fonctionne pas pour *trinken*. On peut émettre l'hypothèse que *auf-* s'associe de préférence avec des verbes simples impliquant une activité du sujet visant à transformer l'objet (cf. *aufarbeiten, aufzehren, aufreiben, aufwaschen, aufräumen…*). *Trinken* serait incompatible avec *auf-* à cause de la passivité implicite de son sujet et de l'absence de transformation de l'objet.

Un autre point de comparaison de *auf-* avec *aus-* dans la désignation de l'atteinte de la borne terminale du procès est offert par *etwas aufkaufen* et *etwas ausverkaufen.* Il ne s'agit plus ici d'une ingestion, mais on reste néanmoins dans le champ lexical de l'appropriation et de la consommation :

(423) Veba Oel kauft die Mitgesellschafter Mobil und Wintershall auf / Ein um 100 Millionen Euro verbesserter Ertrag kann nicht aus eigener Kraft erreicht werden. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 30)

(424) Und so legendär ist „Nelken" inzwischen geworden, daß man viel mehr Vorstellungen dieses Stückes hätte ausverkaufen können. Fragen über die Liebe hatte Pina Bausch ihren Ensemble-Mitgliedern gestellt, als sie mit der Arbeit an diesem Stück begann […]. (*Frankfurter Rundschau*, 24.05.1997, p. 21, Cosmas I)

Le premier verbe décrit un mouvement dirigé vers l'intérieur (du consommateur : celui-ci prend possession de la totalité des marchandises, si bien que l'objet n'existe plus au bout du compte), le second un mouvement dirigé vers l'extérieur (du produit consommé : le vendeur se sépare entièrement des objets à vendre). Il y a donc une cohérence certaine dans le choix de *auf-* pour *kaufen* et de *aus-* pour *verkaufen*. **Aufverkaufen* n'est pas imaginable parce qu'il y aurait une incompatibilité entre l'extériorité évoquée par *verkaufen* et le mouvement vers l'intérieur du sujet que suggère *auf-* dans ce type d'emplois. Le verbe *etwas auskaufen* existe aussi : il appartient à la langue parlée et désigne l'action de vider un magasin en achetant tous ses produits.

En (425), le marqueur aspectuel *vollständig* souligne la complétude impliquée par *aufbrauchen* :

(425) Außerdem aber war das Geld, das Gregor allmonatlich nach Hause gebracht hatte – er selbst hatte nur ein paar Gulden für sich behalten –, nicht vollständig aufgebraucht worden und hatte sich zu einem kleinen Kapital angesammelt. Gregor, hinter seiner Türe, nickte eifrig, erfreut über diese unerwartete Vorsicht und Sparsamkeit. (F. Kafka, *Die Verwandlung*, p. 32)

Kinder haben noch nicht ausgegessen. **aufessen**: *ganz verzehren*: du brauchst nicht die ganze Portion aufzuessen;

Etwas aufzehren et *etwas verzehren* sont des parasynonymes. Le second verbe s'emploie essentiellement pour désigner l'acte de dévorer de la nourriture, et est proche de *aufessen* :

(426) Rasch hintereinander und mit vor Befriedigung tränenden Augen verzehrte er den Käse, das Gemüse und die Soße […] (F. Kafka, *Die Verwandlung*, p. 28)

Mais il peut aussi s'employer avec un objet animé, auquel cas le sujet épuise, ronge l'objet. *Aufzehren* a essentiellement pour objet des éléments qui assurent le fonctionnement du sujet, nourriture, argent, forces physiques, et qui sont consommés dans leur totalité :

(427) Und nun war Raserei des Spieles bald beim Rennen, bald in Kaffeehäusern oder in Klubs über ihn gekommen, die ihm Zeit, Studium, Nerven und vor allem sein Geld aufzehrte. (S. Zweig, *Vierundzwanzig Stunden aus dem Leben einer Frau*, p. 64)

Le verbe en *auf-* souligne donc l'achèvement du procès du point de vue de la consommation, de l'utilisation d'énergie, alors que *verzehren* met l'accent sur le dommage subi par l'objet.

Le verbe *aufreiben* a un sens très proche des emplois abstraits de *aufzehren* et *aufbrauchen* :

(428) Was ich denke, ist aufreibend, zugrunderichtend, sagte er, andererseits reibt es mich schon so lange auf, richtet es mich schon so lange zugrunde, daß ich davor keine Angst mehr zu haben brauche. (Th. Bernhard, *Alte Meister*, p. 189)

Il est légitime de se demander comment il se fait que l'on comprenne *auf-* dans ce groupe d'emplois comme marquant l'achèvement, et non par exemple le surgissement ou l'engagement d'une action, comme cela a été vu dans des sous-chapitres précédents. Le soulignement de l'achèvement est rendu possible par le sémantisme du verbe simple, qui exprime un acte d'acquisition entraînant la transformation – voire la disparition – de l'objet : *etwas essen, fressen, kaufen, rauchen, zehren.* Ces verbes transitifs expriment donc des procès bornés, prenant fin avec la disparition du contenu ingéré[78]. Ils ne peuvent pas être découpés quantitativement : **eine Zigarette ein wenig rauchen, *eine Hose zum Teil kaufen, *ein Gericht teilweise essen*. On ne peut pas interpréter la particule comme envisageant le procès du point de vue de son surgissement, car cela serait contradictoire avec le sens de la base verbale. C'est plutôt une autre représentation véhiculée par *auf-* qui est sélectionnée ici, celle

---

den Teller nicht aufessen. (ugs.; etwas auf dem Teller zurücklassen); iß bitte rasch auf! »

[78] « Faire disparaître par ingestion » est même le signifié de puissance de *manger* selon Claude Guimier : « Les rapports entre transitivité et subduction apparaissent clairement si l'on considère une série telle que : manger une pomme, manger ses mots, manger la consigne, manger son capital, manger des km, etc. […] Moins l'affinité sémantique entre l'objet et le verbe est grande, plus le verbe apparaît subduit. A partir de son idée de base que l'on peut traduire ainsi : « faire disparaître par ingestion », *manger* ne conserve souvent que l'idée de « faire disparaître, d'une façon ou d'une autre » ». (C. Guimier, « transitivité et adverbialisation », *La transitivité*, Cierec, Travaux LII, Saint-Etienne, 1987, p. 72)

d'‘atteinte d'une borne', si bien que ces verbes sont interprétés comme soulignant que le procès désigné par la base est effectué jusqu'à son terme. On note donc la différence de coloration que prend *auf-* en fonction du sens du verbe simple : tandis qu'avec *wecken, reizen…,* qui impliquent l'entrée de l'objet dans un nouvel état, l'ajout de la particule souligne la phase initiale du procès, ou qu'avec *blitzen, leuchten, lachen,* qui désignent des signaux perceptibles brefs, il ancre le procès dans un intervalle borné, les verbes exprimant des procès visant la disparition d'un objet permettent à *auf-* de mettre l'accent sur leur accomplissement total.

2. Le nettoyage

Une petite série de verbes exprime un mouvement de préhension orienté vers le sujet agissant et le plus souvent de bas en haut, et entraînant la disparition de l'objet. Elle comporte les verbes *aufwaschen, aufwischen* et *aufräumen.* Ici encore, le verbe simple exprime lui-même la transformation de l'objet jusqu'à sa disparition (cf. *Staub wischen, Dreck waschen*). En comparant les deux verbes cités en (429) et (430) avec *abwaschen* et *abwischen,* nous remarquons la chose suivante : *auf-* met l'accent sur le fait qu'un sujet, à l'aide d'un objet (parfois non nommé, mais sous-entendu par le verbe simple, c'est-à-dire de l'eau pour *waschen* et un tissu pour *wischen*) soulève, absorbe, et fait disparaître la saleté placée dans ou sur l'objet exprimé à l'accusatif :

(429) POLLY Und ein anderer sagt, zum Beispiel Sie: Wäschst du immer noch die Gläser auf, du Jenny, die Seeräuberbraut? (B. Brecht, *Die Dreigroschenoper*, p. 27)

(430) Ich muß in der Tat einen komischen Vogel, wenn nicht einen Raben, dann eine Krähe abgegeben haben, zumal mir die Schöße des Rockes ein Stück Weg hinterherhingen, einer Schleppe gleich die Asphaltdecke der Straße aufwischten. (G. Grass, *Die Blechtrommel*, p. 308)

En revanche, *ab-* envisage le nettoyage de l'objet sous l'angle du détachement de la saleté qui y était collée (sens privatif) :

(431) Ich nahm sie, wischte die Schokolade mit einem Geschirrtuch ab und begann, die Tablette zu pulverisieren. […] (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 138)

Nous ne prétendons pas que la ‘disparition' s'explique ici par le ‘mouvement ascendant', mais simplement que les deux représentés coexistent. *Auf-* pousse jusqu'à son extrême limite la transformation désignée par le verbe simple, ce qui explique qu'on puisse y dégager l'Aktionsart « terminative », voire « égressive » puisqu'il y a une disparition.

La tournure *die Gläser aufwaschen* n'est pas approuvée par tous les germanophones à qui nous avons soumis l'occurrence (429). Elle est notamment jugée très étrange par les personnes originaires d'Autriche, qui emploient le verbe *aufwaschen* exclusivement avec un objet désignant le sol : *den Boden / die Straße aufwaschen* (quand on utilise de l'eau) / *aufwischen*. Elle est de plus qualifiée de régionale (« landschaftlich ») par le dictionnaire *Duden*. En allemand standard, l'emploi de *aufwaschen* implique donc un mouvement ascendant.

Aufräumen désigne également une action aboutissant à la disparition d'un objet. Il est nécessaire de distinguer les emplois abstraits et les emplois concrets. Le type d'emploi de l'occurrence (432) est décrit dans le dictionnaire *Duden* par « Opfer fordern », c'est-à-dire que le verbe exprime l'action de détruire ou de faire disparaître un objet non nommé. On a donc ici nettement une action menée jusqu'à son terme et conduisant à la disparition de l'objet, ce que l'on peut étiqueter comme relevant de l'« Aktionsart égressive » :

(432) Die Folgezeit hat, wie man weiß, gründlich aufgeräumt: Ende der 60er-Jahre waren die Bastionen des Gründgens-Stils allesamt gestürmt. Das Idol der Revolte-Generation war ein zurückgekehrter Emigrant: Fritz Kortner. (*Focus*, Nr. 50/ 1999, p. 154)

En contexte spatial, *aufräumen* alterne avec deux autres verbes à particule. *Ausräumen* désigne le fait de ranger un espace en le vidant de son contenu, *wegräumen* celui de ranger les objets encombrants situés dans un espace :

(433) Die dreißig Männer aber, zu denen noch Jan hinzuzuzählen ist, mit den erhobenen Armen und den verschränkten Händen im Nacken, die brachte man, nachdem die Wochenschau ihre Aufnahmen gemacht hatte, zuerst in die ausgeräumte Viktoriaschule, dann nahm sie das Gefängnis Schießstange auf und schließlich, Anfang Oktober, der lockere Sand hinter der Mauer des verfallenen, ausgedienten Friedhofes Saspe. (G. Grass, *Die Blechtrommel*, p. 300)

(434) Ich gönnte mir keine Ruhe, bevor ich nicht mein Glas, die beiden Teller und die Thermoskanne gespült und weggeräumt hatte, den Korb verstaut, den Revolver versteckt, alle Essensreste vernichtet hatte. (I. Noll, *Der Hahn ist tot*, p. 102-103)

L'emploi de *aufräumen* en contexte spatial désigne l'acte de remettre les choses en ordre, de faire disparaître le désordre et la saleté, auquel s'ajoute une connotation d''amélioration' :

(435) Ich liebte es sehr, ein wenig krank zu sein und einen Morgen lang bei Kamillentee liegenbleiben zu dürfen, zuzuhören, wie die Mutter im Nebenzimmer aufräumte, und wie Lina draußen in der Flur den Metzger empfing. (H. Hesse, *Demian*, p. 26)

Nous avons affaire ici à un verbe transitif (cf. *die Wohnung, seine Sachen aufräumen*), ce qui explique la présence de l'auxiliaire *haben* au parfait, mais qui s'emploie très fréquemment sans objet. Le verbe simple désigne lui-même l'acte de se débarrasser de l'objet.

B. Séparation conduisant à la disparition de l'objet

Pour les verbes *auflösen, aufgeben* et *aufopfern*, on parvient facilement à expliquer le sens du verbe dérivé par rapport à celui du simplex. L'idée de disparition vient très certainement de la séparation suggérée par le verbe simple et que *auf-* présente comme s'effectuant totalement. La transformation de l'objet exprimée par le simplex est présentée par la particule comme une destruction. C'est pourquoi ces verbes peuvent eux aussi être interprétés comme véhiculant l'Aktionsart « égressive ».

Le verbe *auflösen* fonctionne de la même manière que *etwas aufteilen, auftrennen, aufbrechen* que nous avons déjà étudiés. Il exprime en effet la dissolution d'un objet formant une unité, cette unité devenant explicitement une pluralité lorsque figure dans l'énoncé un Gprep à base *in* (cf. 437) :

(436) Meine Klasse wurde aufgelöst und auf die drei Parallelklassen verteilt. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 63)

Nous classons *auflösen* ici, parce que l'atteinte de la borne externe du procès y est très fortement marquée, et que l'ouverture n'est pas toujours perceptible en contexte abstrait :

(437) Alles war herrlich, alles war wie in den Erzählungen, alles löste sich in wunderbare Harmonie auf. (H. Hesse, *Demian*, p. 53-54)

Nous intégrons également à ce groupe deux verbes exprimant l'abandon. Le verbe simple désigne l'action de donner, celui à particule envisage le procès de manière totale et fatale pour l'objet. On passe alors du don à l'abandon :

(438) ROMA […]
Arturo hängt an seinen Leuten so
Daß er sich lieber selbst als sie aufopfert. (B. Brecht, *Der aufhaltsame Aufstieg des Arturo Ui*, p. 94)

(439) Hier beginnt die zweite Geschichte: Die SPD gibt einen Teil ihres angestammten Terrains auf und die PDS besetzt dieses munter. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 24)

Enfin, le verbe *aufgehen* exprime la dissolution du sujet dans un ensemble plus grand. Dans l'exemple ci-dessous, la technique de réchauffement est absorbée par la marque Aral, et n'existe donc plus de manière autonome. Le rapport entre le verbe dérivé et le simple n'est plus motivé :

(440) Der gesamte Mineralölvertrieb soll künftig unter der Marke Aral erfolgen. Das bedeutet vor allem, dass die im deutschen Heizölgeschäft führende Veba Wärmetechnik in der Aral-Organisation aufgehen wird. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 30)

C. Verbes plus difficilement classables exprimant une idée d'achèvement

Etwas aufheben dans le sens d'« abolir » est un emploi isolé et lexicalisé. Il est impossible de rapprocher le sens du verbe à particule de celui du verbe simple, ni de la consommation, de la séparation ou du nettoyage recensés précédemment. Il est cependant incontestable que le procès fait disparaître l'objet exprimé à l'accusatif :

(441) Für Memlebens Niedergang ist der fünfte Ottone verantwortlich. Heinrich der Zweite, ganz auf Bamberg fixiert, wo er neben seiner Frau Kunigunde im Dom ruht, hob 1015 die Selbständigkeit des Klosters Memleben auf und unterstellte es der Abtei Hersfeld. (*FAZ*, Nr. 285/ 1999, p. 22)

Contrairement à l'observation faite par M. Pérennec, nous pensons qu'il est possible de rattacher le verbe *aufhören* – malgré son caractère totalement lexicalisé – aux autres, et notamment à ceux qui désignent l'atteinte de la borne terminale du procès. Il exprime une action effectuée jusqu'à son épuisement :

(442) Diese Durchblicke in die längst vergangene Kindheit liebe ich immer und ich gebe mich ganz und gar hin und ich nutze sie aus, wie ich nur kann, möge dieser Blick in die Kindheit nie aufhören, denke ich immer. (Th. Bernhard, *Alte Meister*, p. 47)

Certes, la relation entre le verbe dérivé et le verbe simple n'est pas transparente, mais *aufhören* n'est pas en cela un cas isolé (cf. aussi *aufbrechen, aufmöbeln, aufheben…*). Certains diachroniciens pensent toutefois pouvoir expliquer le lien entre *aufhören* et *hören* : l'idée d'achèvement du procès serait liée à celle d'entrée dans un nouveau procès, qui consiste à tendre l'oreille (cf. actuellement encore *aufhorchen*) : quand on prête attention à quelque chose, on interrompt en même temps ce que l'on est en train de faire[79]. Bien que cette explication soit pour le moins surprenante et contestable, on voit que les emplois de *auf-* sont gouvernés par une logique certaine, et qu'aucun n'est totalement isolé des autres.

[79] Cf. F. Kluge, *op. cit.* : « Wenn jemand auf etwas sein Augenmerk richtet, dann läßt er von seiner Tätigkeit ab; das Ablassen ist deshalb ein anderer Aspekt des Aufmerkens; daher die Übertragung. Dem entsprechend ist die absolute Konstruktion und Bedeutung wesentlich früher bezeugt als die transitive (in der Regel mit Präposition *mit*). »

Cette étude se doit de se terminer par *aufatmen* ! On retrouve pour ce verbe l'idée d'action menée de manière totale, jusqu'à son terme, accompagnant l'achèvement d'une tâche difficile et équivalant donc à un soulagement. Comparons les dérivés de *atmen* : *einatmen* envisage le procès désigné par *atmen* à son début et dans sa dimension spatiale. Il souligne l'action de gonfler les poumons d'air :

(443) ANGEKLAGTER 17
[…]
Er muß wohl noch Dämpfe eingeatmet haben
fiel sofort um und rollte
bewußtlos die Treppe hinunter
bis dahin
wo er frische Luft bekam (P. Weiss, *Die Ermittlung*, p. 171)

Ausatmen envisage le procès décrit par le verbe simple du point de vue de sa fin, et également d'un point de vue spatial (cf. *ausessen, austrinken*) : il met l'accent sur l'acte d'expirer l'air en dehors des poumons. On observe de nouveau que la prétendue Aktionsart vient d'un représenté clairement discernable :

(444) Der Überschwang einer ungeheuren Lösung und Erfüllung brach herein, wiederholte sich, ein betäubendes Brausen maßloser Befriedigung, unersättlich wieder und wieder, formte sich zurückflutend um, schien verhauchen zu wollen, wob noch einmal das Sehnsuchtsmotiv in seine Harmonie, atmete aus, erstarb, verklang, entschwebte. (Th. Mann, *Tristan*, p. 66)

Aufatmen désigne une action unique, comprenant une inspiration et une expiration effectuées totalement, alors que le verbe simple désigne plutôt une succession de respirations dans un intervalle plus long :

(445) Die Antwort des Richters wirkte hilflos, kläglich. Alle empfanden es. Sie reagierten mit enttäuschtem Aufatmen und schauten verwundert auf Hanna, die den Wortwechsel gewissermaßen gewonnen hatte. Aber sie selbst blieb in Gedanken. (B. Schlink, *Der Vorleser*, p. 107-108)

Conclusion sur la particule verbale

Nous résumons ci-dessous notre classification :

Tension dynamique aboutissant à un contact : la particule verbale équivaut à un Gprep (chapitre XI)

I. Emplois équivalant à une tournure avec verbe simple et préposition
etw. (acc) aufbocken, aufbahren, aufhäufen, aufkleben, aufklopfen, auflegen, aufliegen, aufschichten, aufschreiben, aufsetzen, aufstapeln, auftragen, auftreffen, auftürmen, aufzäumen, aufzeichnen.
etw. (dat) aufdrücken, auflauern, aufsitzen.

II. Constructions redoublées
auf etwas (datif) aufbauen, aufruhen, aufsetzen;
auf etwas (acc) draufhauen, aufschlagen, aufprallen.

Effets de sens spatiaux de la tension dynamique (chapitre XII)

I. Mouvement ascendant
A. Représentés spatiaux
1. Mouvement ascendant seul
aufsteigen, aufspringen, aufgehen, aufschäumen, aufwolken, aufstehen, s. aufrichten, s. aufbeugen, s. aufbäumen, aufsitzen; aufsein, aufbleiben.
aufwachsen, aufschießen, aufblicken, auflächeln, aufstoßen; etw. aufschäumen, aufwühlen, aufhängen, aufkrempeln, aufwirbeln, aufziehen; aufwärts, auf und ab.

2. Mouvement ascendant et construction
etw. aufstellen, aufschlagen, aufbauen, aufspülen.

3. Mouvement ascendant et préhension
etw. aufheben, auflesen, aufsammeln.

B. Autres représentés apparentés à la verticalité
1. Ascension sociale
aufschließen zu, s. aufwerfen zu, aufstreben, aufsehnen.

2. Contrainte
jm etw. aufbrummen, aufbürden, auferlegen, aufgeben, auflegen, aufnötigen, aufrechnen, aufschwatzen, auftragen, aufzwingen; etw. aufhaben.

3. Sursaut et passage à l'action
aufwachen;
aufschrecken, aufschauern, auffahren, aufzucken, s. aufraffen, aufschnellen, aufbrechen, auferstehen;
jn aufwecken, aufscheuchen, aufrütteln, aufstören, aufregen, aufreizen, aufbringen;
aufspielen zu, jn auffordern zu, jn aufpeitschen zu, jn aufhetzen;
auf! auf geht's! auf und davon sein, frisch auf! glück auf!

II. Ouverture
A. Ouverture d'objets concrets
aufsein, aufstehen; etw. aufhalten, aufmachen, aufschlagen, aufklappen, aufspannen, aufsperren, auftun, aufdrücken, aufschrauben, aufdrehen, aufbinden, aufschnüren, aufknüpfen, aufschürfen, aufreißen, aufbrechen, auftrennen, aufschneiden, aufteilen.

B. Ouverture des bras, de l'esprit
auffassen, aufgreifen, aufnehmen, auffangen, aufhalten.

III. Apparition
A. Apparition seule
auftreten; mit etw. aufwarten, etw. auftischen, aufweisen, auflegen, aufbringen, aufwerfen; aufbrechen, auffallen, aufkommen.

B. Apparition et mouvement ascendant
auftauchen, auffahren, aufkeimen, aufragen;
aufsteigen, aufwürgen.

Tension du procès vers une borne imprécise (chapitre XIII)

I. Tension vers un degré plus intense du procès
A. Accroissement quantitatif
aufquellen; aufrüsten;
etw. aufpumpen, aufbauschen, aufladen, aufblasen, aufrunden, aufgedunsen.
B. Intensification
aufschneiden, auftrumpfen, aufstampfen, s. aufbauen, s. aufspielen, s. aufdrängen;
aufmucken, aufbegehren, s. auflehnen.

II. Prospectivité
etw. aufbewahren, aufsparen, aufheben, aufschieben.

III. Tension de l'attention vers un point virtuel
aufhorchen, aufmerken, aufpassen.

Atteinte de la limite terminale effective du procès au terme d'une tension dynamique (chapitre XIV)

I. Changement d'état
v. intr : aufblühen, aufklaren, aufleben; aufweichen in, auftauen, auftrocknen;
v. tr : etw. aufmischen, aufgießen, aufbrühen, auftauen;
jn/etw. aufheitern, aufmuntern, aufhellen;
aufwärmen, aufheizen, aufkochen, auflockern;
aufhöhen, auffrischen, aufpolieren, aufmöbeln, aufbauen, aufbessern, aufbügeln, aufputzen, aufarbeiten, aufwiegen, aufholen.

II. Manifestation de signaux ponctuels
aufblitzen, aufleuchten, aufflammen, aufstrahlen, aufglänzen, aufscheinen, aufbrennen;
auflachen, aufweinen, aufbrüllen, aufklingen, aufschreien, aufseufzen, aufächzen, aufbrausen.

III. Présentation publique effectuée de manière « totale »
etw. aufklären, aufschlüsseln; aufdämmern, auffliegen, aufgehen; etw. aufdecken, auffinden, aufspüren, aufstöbern, auftreiben, auftun, aufsuchen.
etw. aufreihen, auflisten, aufzählen, aufsagen;
etw. aufbieten, aufbringen.

IV. Atteinte de la limite externe du procès entraînant une disparition
etw. aufrauchen, aufsaugen, auffressen, aufessen, aufkaufen, aufbrauchen, aufzehren, aufreiben;
etw. aufwaschen, aufwischen, aufräumen;
etw. auflösen, aufgeben, aufopfern, aufgehen in;
etw. aufheben, aufhören.
aufatmen

Au terme de ce panorama des emplois de la particule verbale, il convient de s'interroger sur la forme à donner à son signifié. Nous avons observé qu'un entrelacement entre le 'mouvement ascendant', l''ouverture' et l''apparition' apparaît avec plusieurs verbes, laissant présager l'existence d'un lien cognitif que nous avons appelé 'accès à la perception'. Il ne paraît donc pas exclu de pouvoir reconstituer, pour les représentés les plus tangibles de *auf-*, l'équation unité lexicale = unité cognitive, qui sert de postulat aux travaux cognitivistes.

Mais les multiples tentatives que nous avons faites avant la rédaction du manuscrit final pour faire apparaître une « ressemblance de famille » fondée sur un principe cognitif de ce type qui réunirait tous les emplois de *auf-*, se sont soldées par des échecs : elles avaient l'énorme inconvénient de tenir à l'écart des représentés les plus tangibles (chapitre XII) les emplois – pourtant centraux – liés au déroulement du procès. La théorie de la ressemblance de famille nous aurait ainsi conduite au même résultat que celui auquel aboutit la théorie de l'Aktionsart, mais par une autre voie : la scission définitive des représentés « classiques » et des représentés « processuels ».

C'est pourquoi nous avons choisi de placer l'analyse à un niveau plus linguistique, et surtout d'étudier les représentations véhiculées par la particule à un niveau plus abstrait. Cette méthode nous permet d'avancer que le seul signifié qui rende compte d'une part de tous les représentés de la particule, et d'autre part de leur parenté avec ceux que nous avons dégagés pour la préposition, est la **'tension vers une borne'**. Celle-ci apparaît sous deux formes, dont chacune engendre deux subdivisons : **'tension vers une borne explicitement atteinte'**, ou simple **'recherche de coïncidence avec un point souvent imprécis'** :

- Le premier cas de figure est celui où la tension dynamique atteint effectivement son terme. En contexte spatial, cela conduit aux **'emplois directifs aboutissant à un contact'** (chapitre XI) ; en contexte plus abstrait, nous trouvons les représentés liés aux divers types d'**'atteinte de la borne terminale du procès'** rassemblés au chapitre XIV (obtention d'un résultat, action menée complètement, signaux ponctuels, disparition ou destruction).
- La seconde configuration est celle où la tension dynamique ne conduit pas à la coïncidence avec une borne. Les représentés dynamiques et spatiaux ('mouvement ascendant', 'ouverture', 'apparition') présentés au chapitre XII sont des avatars d'une **'tension dynamique vers une borne floue'**, mal définie, mais qui correspond à un point plus élevé, à un stade de plus grande ouverture, ou à une localisation où le référent du sujet / de l'objet devient perceptible. En contexte plus abstrait, la **'tension vers un point imprécis'**

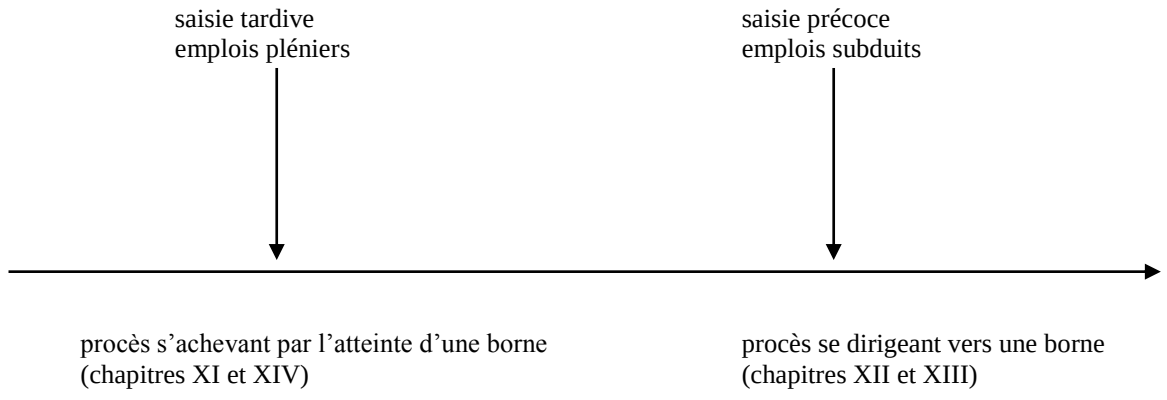
conduit aux effets de sens d'‘accroissement’, de ‘prospectivité’, ou encore de ‘tentative de perception d'un objet virtuel’.

Le signifié de puissance de la particule verbale peut être figuré par le schéma ci-dessous. Il matérialise l'idée – essentielle – que les emplois concrets et plus abstraits (ceux qu'on qualifie généralement d'aspectuels) ne sont finalement que deux types de représentés, et qu'il n'y a pas lieu de réserver un traitement particulier à l'« Aktionsart ». Le mécanisme de subduction ne sépare donc pas ces deux types d'emplois, mais opère à un autre niveau : il concerne la plus ou moins grande réalité ou virtualité du bornage de la tension dynamique. Nous rejoignons donc sur ce point J. Picoche, pour qui

> Dans quelques lexèmes que ce soit, verbaux ou autres, les différences aspectuelles peuvent […] être considérées comme des sèmes qui entrent dans le sémème des différentes acceptions. Mais elles ne sauraient constituer à elles seules le critère permettant d'opposer saisie plénière à saisie précoce.[80]

Quand il est appliqué aux verbes, le modèle du signifié de puissance doit donc être légèrement adapté, puisque les signifiés d'effet pléniers ne correspondent plus aux emplois spatiaux, contrairement à ce que nous avions pu remarquer pour la préposition.

Figure 15 : le signifié de *auf*- particule verbale



Notre démarche a le mérite de résorber l'apparent désordre qui règne parmi les représentés de la particule, et que la théorie de l'Aktionsart ne fait qu'entretenir. La ‘tension vers une borne’ permet de rendre compte de la mise en relief des différentes phases du procès (début, intensification, fin) et d'en retrouver – en grande partie grâce à l'observation du sens

[80] J. Picoche, *Structures sémantiques du lexique français*, Paris, Nathan, 1986, p. 63.

du verbe simple – la cohérence. La recherche en signifié permet également d'embrasser tous les représentés de la particule, qu'ils soient spatiaux, plus abstraits, ou « processuels ». Nos analyses de détails ont montré que ces derniers ne sont ni purement abstraits, ni isolés des autres : ils sont toujours associés à d'autres dénotations, parfois spatiales (cf. notamment *aufessen / ausessen, aufregen / erregen*…), parfois non (cf. *aufheitern / erheitern, aufwärmen / erwärmen*…). Mais même dans des emplois très pâles – ceux où la nuance avec le verbe simple est minime (cf. *aufmischen, auftrocknen*…) ou ceux où la particule ne semble avoir qu'un rôle de modificateur de construction ou de modificateur de classe (cf. *aufhellen, aufmöbeln*…) – nous avons observé qu'elle conserve toujours des traits distinctifs par rapport aux préverbes concurrents et aux verbes simples. Cela corrobore la thèse que la particule verbale, comme la préposition, n'a jamais un rôle exclusivement grammatical.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Notre travail s'est appuyé sur un premier constat : il est impossible de considérer les emplois de la préposition et / ou de la particule comme des homonymes. La présence de traits communs entre les divers représentés est trop flagrante pour que l'on puisse maintenir que *auf* a plusieurs signifiés. Nous n'avons donc pas adopté la position structuraliste exemplifiée par les travaux de Ph. Marcq, qui reprend sur ce point les réflexions de J. Fourquet, ce dernier restant lui-même en un sens prisonnier de la définition du signifié établie par F. de Saussure. Le signifié étant autre chose qu'une image mentale, l'existence d'oppositions au niveau des concepts ne témoigne pas de la présence de plusieurs signifiés, mais seulement de plusieurs représentés.

Nous avons donc opté pour une lecture polysémique de *auf*, tout en tenant compte, à l'instar de P. Cadiot, de ce que la préposition-particule est un polysème de nature particulière : il ne s'agit pas d'un signe qui renverrait à des référents à première vue bien distincts (tels que le sont par exemple les objets désignés par le *bureau* ou la *grève* étudiés par J. Picoche), mais d'une sorte de monosème qui est amené, par sa fonction syntaxique particulière, à s'investir en contexte d'une multitude de représentés, toutefois réductibles à un principe abstrait commun. C'est par conséquent sur le mécanisme de l'inférence propre aux prépositions abstraites et mis en lumière par P. Cadiot que s'est appuyée en premier lieu notre étude : le seul moyen de maîtriser la multitude des représentés véhiculés en contexte par *auf* est de parvenir à isoler les traits présents dans l'environnement immédiat de la préposition et ceux qui lui reviennent en propre.

Ce linguiste a par ailleurs insisté, comme l'ont fait avant lui G. Guillaume, G. Moignet et B. Pottier sur l'absence de fondement scientifique du postulat localiste qui sous-tend bon nombre de travaux sur les prépositions. Nous n'avons pour notre part pas non plus dégagé de lien de dérivation entre les différents emplois de *auf*, et avons pris soin de traiter les emplois spatiaux, plus abstraits et lexicalisés sur un même plan. La préposition-particule n'a pas un sens premièrement spatial : c'est son environnement qui « déteint » sur elle en lui donnant des traits sémantiques qui, quand ils sont spatiaux, sont aussi les plus riches, mais peuvent aussi bien être temporels ou plus abstraits.

Nous avons également rejeté l'hypothèse qui joue chez certains, de manière bien peu logique d'ailleurs, le rôle de corollaire au localisme : nous avons tenté de démontrer que la théorie des prépositions incolores n'est pas tenable, puisque aucun emploi, même réputé grammatical, n'est dépourvu de sens. Dans les emplois lexicalisés ou régis, c'est encore en nous appuyant sur la notion d'inférence, c'est-à-dire en observant les traits sémantiques en présence dans l'environnement de *auf*, que nous sommes parvenue à déduire les représentés abstraits qu'elle véhicule.

À bien y regarder, les travaux effectués en morphosyntaxe par G. Moignet recoupent et complètent ceux que P. Cadiot a menés sur un plan plus particulièrement sémantique. En démontant le mécanisme de l'incidence propre aux prépositions, G. Moignet a mis en évidence la cause de la nature instructionnelle de leur sémantisme. Le fonctionnement de l'incidence diastématique, décrit plus en détail par J. Cervoni, nous a toutefois paru devoir être précisé, puisqu'il varie selon que la préposition est circonstancielle, adverbiale, régie, ainsi qu'en fonction du degré de lexicalisation du Gprep. L'existence du diastème est incontestable dans les emplois adverbiaux, alors que l'intervalle est moins contraignant dans les emplois circonstanciels, où le rôle de support d'avant est en outre tenu par une partie de l'énoncé ; dans les emplois régis, le support d'avant joue un rôle plus déterminant que le support d'après dans la sélection de la préposition[1].

La combinaison des théories de l'incidence et de l'inférence nous a permis de présenter un panorama complet et solide des emplois circonstanciels, adverbiaux et lexicalisés de la préposition, mais aussi d'aborder la préposition régie, pourtant réputée grammaticale ou incolore. L'analyse en contexte de la préposition non régie a d'abord permis de mettre en évidence trois représentations abstraites, qui correspondent à des regroupements de représentés contextuels :

- **'coïncidence** (résultant éventuellement d'une tension dynamique) **avec un support ou un vecteur matériel ou immatériel'**. Dans les emplois spatiaux concrets, le contact s'effectue souvent sur l'axe vertical et concerne un site non-clos. Que la coïncidence soit l'aboutissement d'un mouvement dynamique est exprimé par l'accusatif, tandis que le datif passe sous silence le dynamisme qui a conduit au contact ou à la coïncidence désigné(e).

[1] Sauf dans quelques cas que nous avons pointés, cf. *Angriff auf / gegen, zornig auf / über…*

- **‘coïncidence avec un point** qui peut figurer la **borne initiale** (l’impulsion, la cause…) **ou terminale** (le résultat, le terme…) **du procès’**. Ces représentés sont dynamiques et toujours associés à l’accusatif.
- quelques emplois désignent la ‘**tension vers une coïncidence probable** – mais non effective – **avec la limite terminale du procès’**. Ici aussi seul l’accusatif est attesté.

Puisqu’ils sont quasiment exclus du domaine spatial, les emplois de la préposition régie ne désignent que très rarement un contact, et font la part belle à l’idée de tension bornée. En objet prépositionnel, *auf* peut désigner :

- la **‘coïncidence avec un support logique’**, qui peut être envisagée comme dynamique ou non, selon le cas grammatical accompagnant la préposition ;
- diverses formes de **‘coïncidence effective du procès avec sa limite terminale’** ;
- la **‘tension vers une coïncidence probable’** du procès avec une borne qui peut être conçue comme réelle ou virtuelle.

Ces groupements de représentés sont les formes abstraites qui résument une multitude de représentés contextuels plus précis.

Lorsque *auf* introduit l’expansion de bases nominales, elle s’investit de divers représentés qui se rattachent aux représentations plus abstraites suivantes :

- **‘mouvement ou tension aboutissant à la coïncidence effective / au contact effectif avec un objet réel’** ;
- **‘tension vers la coïncidence / le contact avec un objet réel’** ;
- **‘recherche d’une coïncidence avec un objet virtuel’**.

En expansion de bases adjectivales, *auf* désigne :

- la **‘coïncidence d’une infirmité avec une zone du corps’**. La relation est statique et son expression fait appel au datif ;
- l’**‘attitude d’un sujet à l’encontre d’un objet réel’** ;
- l’**‘attitude d’un sujet à l’égard d’un objet virtuel’**.

La critique majeure à laquelle s'expose toute recherche en signifié est de chercher à tout prix à faire apparaître des points communs entre des objets qui n'en possèdent en fait aucun. Mais l'approche globale de la préposition-particule que nous avons choisie n'est pas une option arbitraire : elle s'appuie sur une réalité diachronique, la particule étant une forme historiquement affiliée à la préposition. Notre étude a également mis en lumière l'existence d'une continuité entre les diverses manifestations de ce signifiant sur le plan synchronique : elle concerne non seulement le niveau morphosyntaxique (cf. *etw. auftischen = etw. auf den Tisch stellen, etw. auflegen = etw. auf etw. legen…*), mais aussi celui des représentés (cf. par exemple 'contact avec pesanteur' : *auf etwas setzen / aufsetzen* ; 'verticalité' : *auf dem Tisch liegen / aufsteigen* ; 'ouverture' : *auf dem Land, auf der Straße / etw. aufmachen* ; 'perceptibilité' : *auf dem Blatt, auf der CD / aufscheinen, aufkommen* ; 'tension de la perception' : *auf etw. lauern / auflauern* ; 'prospectivité' : *auf Wiedersehen / etw. aufsparen, etc.*).

Comparées aux prépositions, les particules verbales paraissent bien délaissées par la recherche. Les travaux qui leur sont consacrés s'inscrivent principalement dans deux cadres théoriques : le localisme et l'Aktionsart. Pour ce qui est du premier, nous avons ici encore constaté l'impossibilité de reconnaître le principe de dérivation qui serait à même de décrire les emplois abstraits à partir des représentés spatiaux. Pour ce qui est de la deuxième, nous avons expliqué à quels égards elle ne nous donnait pas satisfaction : elle est d'abord difficilement utilisable pour *auf-*, qui a la propriété de souligner une infinité de facettes du procès. Mais surtout elle n'explique pas pour quelle raison les emplois aspectuels ne seraient pas tout simplement une variété abstraite de représentés, et inversement, elle ferme les yeux sur le fait que la particule verbale ne modifie pas le procès seulement dans les emplois abstraits, mais aussi dans les emplois spatiaux.

La constatation de ce vide théorique nous a conduite à étendre à la particule verbale les méthodes d'analyse qui ont fait leurs preuves pour la préposition. Nous avons en premier lieu repris la réflexion sur la notion d'incidence et remarqué que la particule n'est plus incidente à un diastème, mais à son support d'après immédiat : le verbe. C'est pourquoi elle marque le procès de son empreinte, et ce de multiples manières, selon les sèmes présents dans son entourage immédiat (traits du sujet, de l'objet, de la base verbale, *etc.*). Nous avons également indiqué que ce « jeu » sur le verbe simple fonctionne aussi bien dans les emplois abstraits que dans les emplois spatiaux, et qu'il n'y a donc pas lieu de réserver un traitement spécial aux uns ou aux autres.

Si *auf-* imprime sa marque à son support d'après immédiat, elle reçoit en contrepartie diverses colorations qu'il est indispensable de réduire si l'on veut accéder au sens inhérent à la particule seule. Autrement dit, reconnaître que le sémantisme de la particule est, comme celui de la préposition, de nature inférentielle, permet de mettre en évidence l'existence de traits sémantiques parents de ceux de la préposition. *Auf-* se charge donc en contexte des représentés suivants :

- **'mouvement dynamique aboutissant à un contact'**, parfois vertical ;
- **'mouvement dynamique dirigé vers un point imprécis'** ;
- **'tension dynamique dirigée vers une borne non atteinte'** ;
- **'tension dynamique aboutissant à la coïncidence avec la borne terminale du procès'**.

L'examen des représentés véhiculés par le signifiant en contexte, loin de faire proliférer les candidats au signifié, nous a permis de mettre progressivement au jour une continuité indéniable au niveau du signifié de *auf*, et de concevoir la préposition-particule comme un polysème aux très nombreuses ramifications : la représentation générale abstraite qui donne naissance aux multiples effets de sens en discours est une idée de projection dynamique, d'élan vers un but, que nous avons appelée **'tension vers la coïncidence avec une borne'**. Elle apparaît sous deux formes, selon que l'atteinte de l'objectif visé est effective ou virtuelle, et engendre des représentés dynamiques ou statiques selon le contexte casuel auquel elle est associée.

Une fois établie l'existence d'une continuité au niveau du signifiant comme du signifié de *auf*, il reste à inscrire la recherche en signifié dans un modèle théorique. La première possibilité est celle d'un signifié abstrait, que l'on pourrait résumer par une formule unique. On peut alors opter indifféremment pour l'instruction de P. Cadiot ou pour le signifié construit de M. Pérennec. Dans ces cadres, somme toute assez proches, nous nous contenterions de proposer comme formule 'tension vers la coïncidence avec une limite plus ou moins réelle'. Néanmoins, il est fréquemment reproché aux formulations de ce type d'avoir un pouvoir descriptif tellement immense qu'elles risquent de pouvoir s'appliquer aussi à d'autres signes. Le deuxième inconvénient du signifié abstrait est qu'il reflète assez mal les particularités des classes de mots dont le signifié subit des variations importantes selon le contexte d'emploi. C'est pourquoi nous avons opté pour un modèle capable de rendre compte des liens entre le signifié abstrait et les représentés contextuels : le modèle du signifié de

puissance adapté à la sémantique lexicale présente l'avantage de faire apparaître les variations sémantiques liées aux différents contextes d'emploi : autrement dit, ce modèle ne se satisfait pas d'une formule abstraite unique, mais tente de retracer la relation entre le signifié abstrait (ou signifié de puissance) et les groupements de représentés (ou de signifiés d'effet).

Dans ce cadre, nous proposons pour signifié de puissance la formule **'tension vers la coïncidence avec une borne'**, qui n'apparaît pas sous cette forme hautement abstraite en discours, mais qui engendre une multitude de signifiés d'effet plus spécifiques. Le signifié de puissance peut être figuré par un cinétisme qui reflète le mécanisme de subduction conduisant d'un signifié d'effet à un autre. Les emplois les plus colorés, que les sémanticiens guillaumiens appellent « pléniers » et que rassemble la saisie tardive, sont ceux où *auf* participe à la désignation d'un contact. Il s'agit des emplois concrets de la préposition base de Gprep circonstanciel ou adverbial[2], ainsi que de ceux où la particule commute avec la préposition[3]. La saisie médiane regroupe les types d'emploi désignant une coïncidence plus abstraite, c'est-à-dire des emplois lexicalisés et régis de la préposition et une partie des emplois de la particule verbale[4] ; enfin, les emplois subduits qui constituent la saisie précoce ont en commun d'exprimer diverses formes de recherche d'atteinte d'une borne, la coïncidence proprement dite restant virtuelle. On les trouve dans des emplois lexicalisés de la préposition, dans des emplois régis, et dans une grande partie des représentés de la particule verbale[5]. Lorsqu'elles s'appliquent plus particulièrement à la préposition, les deux premières saisies connaissent par ailleurs des subdivisions (tension dynamique ou résultat statique) selon que *auf* est associée à l'accusatif ou au datif.

Malgré les reproches qui lui sont parfois adressés[6], le modèle guillaumien ne confère pas aux signifiés d'effet spatiaux le rôle de source d'une dérivation sémantique d'où découleraient les autres emplois : ils possèdent simplement des traits sémantiques plus riches que les autres.

---

[2] Cf. 2ème partie, chap. V et VI, et 4ème partie, chap. XI.

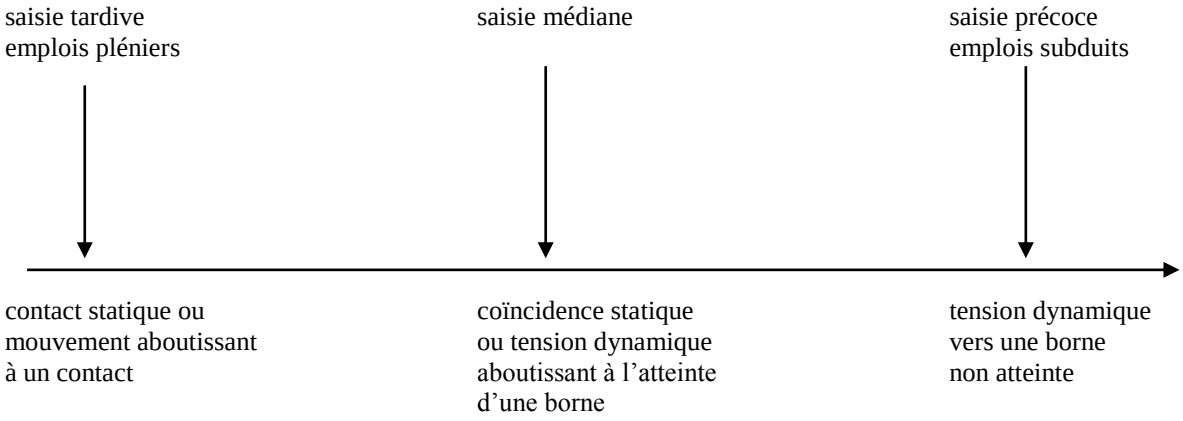
[3] Il est très difficile de faire figurer ces derniers à une place satisfaisante sur le cinétisme. Nous les rapprochons des emplois apparentés de la préposition (saisie tardive), mais comme nous l'avons souligné dans la quatrième partie, ils désignent également au niveau du procès une forme de coïncidence avec la limite terminale de ce dernier, et prennent par conséquent aussi place dans la saisie médiane.

[4] Cf. 2ème partie chap. VII : IIA, 3ème partie chap. VIII : I et II, chap. IX : IIA et B, chap. X : I et II, 4ème partie, ch. XIV.

[5] Cf. 2ème partie, chap. VII : IIB et C, 3ème partie, chap. VIII : III et IV, chap. IX : IIC, chap. X : III, 4ème partie, chap. XII, chap. XIII.

[6] Notamment par M. Pérennec et P. Cadiot.

Figure 16 : le signifié de puissance de *auf* préposition-particule



Nos descriptions ont fait intervenir ici et là des considérations cognitives prudentes : nous avons par exemple mis en lumière pour le Gprep des points de passage entre l'idée de support et celle de vecteur, entre celle de vecteur et celle de manière… Dans les emplois régis et ceux de la particule, nous avons noté à plusieurs reprises un lien entre l'idée de fondement logique et celle d'impulsion, entre l'idée de pesanteur et celle de contrainte. Pour les verbes à particule désignant un mouvement dans l'espace (mouvement ascendant, ouverture, apparition), nous avons émis des hypothèses sur un possible lien entre différentes formes d''accès à la perception'. Nous avons donc implicitement montré qu'il était possible de « justifier » à certains endroits la polysémie de *auf*, ce qui revient à parler en faveur d'une complémentarité entre la sémantique aréférentielle dans laquelle s'inscrit le modèle du signifié de puissance, et le cognitivisme[7].

Néanmoins, si un rapprochement est possible, ce n'est pas avec la version standard de la théorie du prototype, qui présenterait tous les types d'emplois comme partageant un seul trait commun avec l'emploi prototypique spatial : il est évident que les représentés abstraits de la préposition comme de la particule ne sont pas dérivés du 'contact avec pesanteur' ni du 'mouvement ascendant'. Nous ne sommes pas allée non plus jusqu'à présenter le signifié comme une ressemblance de famille, ou en tout cas pas de la manière dont l'entend M. Pérennec. En effet, si on recherche des principes d'explication cognitifs à un niveau aussi concret que celui où se situent le 'mouvement ascendant', l''ouverture' *etc.*, on ne parvient

[7] Cf. Les articles de M.-L. Honeste et R. Sauter exposés en première partie.

pas à dépasser la scission entre les emplois spatiaux et les représentés plus abstraits, et on retombe donc dans les travers que présente la théorie de l'Aktionsart, qui prend pourtant le problème par l'autre bout. De plus, en appliquant les axiomes proposés par G. Lakoff et M. Johnson, on risque d'employer pour les descriptions linguistiques des explications psychologiques spatialistes un peu faciles et non démontrées.

En revanche, si l'on se situe à un niveau d'analyse plus abstrait, on peut bien appréhender *auf* comme une catégorie lexicale reflétant une catégorie cognitive, et dont le signifié de puissance est formé à la manière d'une ressemblance de famille. Les membres de la famille ne partagent pas tous le même trait : ils sont certes liés entre eux par la représentation très abstraite de 'tension vers une borne', mais certains possèdent le trait 'coïncidence sans tension', d'autres celui de 'tension aboutissant à une coïncidence', et d'autres enfin celui de 'tension vers une coïncidence virtuelle'. Etant donné que les linguistes ne peuvent que décrire l'inscription des représentations dans la langue et que c'est plutôt le rôle des psychologues de les expliquer, il serait intéressant de voir dans quelle mesure les travaux des spécialistes de ces deux domaines peuvent se compléter à ce niveau.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

1. OUVRAGES GÉNÉRAUX

- **Généralités**

BENVENISTE Emile, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966.

BOONE Annie, JOLY André, *Dictionnaire terminologique de la systématique du langage*, Paris, L'Harmattan, 1996.

DUBOIS Jean et *alii*, *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*, Paris, Larousse, 1994.

DUCROT Oswald, SCHAEFFER Jean-Marie, *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Seuil, 1995.

SAUSSURE Ferdinand de, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1972.

- **Dictionnaires**

AUGST Gerhard, *Wortfamilienwörterbuch der deutschen Gegenwartssprache*, Tübingen, M. Niemeyer, 1998.

DUDEN *Das große Wörterbuch der deutschen Sprache in sechs Bänden*, hrsg. u. bearb. vom Wissenschaftl. Rat u. d. Mitarb. d. Dudenredaktion unter Leitung von Günther Drosdowski, Mannheim, Bibliographisches Institut, 1981.

DUDEN *Deutsches Universalwörterbuch*, hrsg. u. bearb. vom wiss. Rat u. d. Mitarbe. d. Dudenredaktion unter Leitung von G. Drosdowski, 2. Aufl., Mannheim, Bibliographisches Institut, 1989.

DUDEN *Stilwörterbuch*, 8., völlig neu bearbeitete Auflage, Duden Band 2, Mannheim, Bibliographisches Institut, 2001.

GREBE Paul, MÜLLER Wolfgang, *Vergleichendes Synonymwörterbuch – Sinnverwandte Wörter und Wendungen, Der Große Duden,* Band 8, Mannheim, Bibliographisches Institut, 1964.

KLUGE Friedrich, *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache*, Berlin / New York, W. de Gruyter, 1995.

2. GRAMMAIRES

- **Grammaires générales de l'allemand**

DUDEN *Grammatik der deutschen Gegenwartssprache*, herausgegeben von der Duden Redaktion, bearbeitet von Peter Eisenberg, 6. neu bearbeitete Auflage, Mannheim / Leipzig / Wien / Zürich, Dudenverlag, 1998.

HELBIG Gerhard, BUSCHA Joachim, *Deutsche Grammatik – Ein Handbuch für den Ausländerunterricht*, Berlin / München, Langenscheidt, 2001.

HENTSCHEL Elke, WEYDT Harald, *Handbuch der deutschen Grammatik*, 2., durchgesehene Auflage, Berlin, W. de Gruyter, 1994.

MULLER François, *Grammaire de l'allemand,* Nathan, 2001.

SCHANEN François, CONFAIS Jean-Paul, *Grammaire de l'allemand, Formes et fonctions*, Paris, Nathan, 1989.

- **Grammaires des prépositions allemandes**

EROMS Hans-Werner, « Valenzgebundene Präpositionalkonstruktionen im Deutschen » *in Die deutsche Sprache – Gestalt und Leistung – Hennig Brinkmann in der Diskussion*, hrsg. von R. Herweg, S. Kishitani, M. Scherner, Münster, Nodus Publikation, 1991, p. 39-54.

KRAUSE Maxi, *Eléments pour une grammaire des prépositions, substituts et particules verbales de l'allemand (ab, an, in/ein, über, um, unter, vor)*, Stuttgart, Akademischer Verlag, 1994.

KRAUSE Maxi, *Eléments pour une grammaire des prépositions, substituts et particules verbales de l'allemand, volume II, (auf, durch, nach, zu)*, Stuttgart, Akademischer Verlag, 1998.

MARCQ Philippe, *Prépositions spatiales et particules mixtes en allemand,* Paris, Vuibert, 1972.

MARCQ Philippe, *Spatiale und temporale Präpositionen im heutigen Deutsch und Französisch,* Stuttgart, Akademischer Verlag, 1988.

3. ÉTUDES DU SIGNIFIÉ

- **Sur le signifié**

CORTES Colette, ROUSSEAU André (eds.), *Catégories et Connexions,* Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 1999.

DUCROT Oswald et *alii*, *Les mots du discours,* Paris, Editions de Minuit, 1980.

GUIMIER Claude, « Transitivité et adverbialisation », *La transitivité. Domaine anglais,* CIEREC, Travaux LII, Université de Saint-Etienne, p. 67-78.

FOURQUET Jean, *Prolegomena zu einer deutschen Grammatik*, Schriften des Instituts für deutsche Sprache, Sprache der Gegenwart, Bd. VII, Düsseldorf, Schwann, 1970, 5. Auflage, 1977.

FOURQUET Jean, *Recueil d'études* réunies par D. Buschinger et J.-P. Vernon, Université de Picardie - Amiens, Paris, H. Champion, 1979, vol. II.

GUILLAUME Gustave, *Langage et science du langage,* Paris, Nizet / Québec, Presses de l'Université Laval, 1964.

GUILLAUME Gustave, *Principes de linguistique théorique,* Québec, Presses universitaires de Laval / Paris, Klincksieck, 1973.

GUILLAUME Gustave, *Leçons de linguistique, 1948-1949 : Grammaire particulière du français et grammaire générale,* (tome IV), Paris, Klincksieck / Québec, Presses universitaires de Laval, 1982, 2° éd.

HONESTE Marie-Luce, « Un mode de classification sémantique : la polysémie », *Faits de Langue* 14, 2000, p. 27-36.

KLEIBER Georges, *Problèmes de sémantique : la polysémie en questions,* Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 1999.

MOIGNET Gérard, *Systématique de la langue française,* Paris, Klincksieck, 1981.

PERENNEC Marcel, « La construction du signifié », *Cahiers du C.I.E.L.,* 1994-1995, *Théories et pratique du lexique,* Université Paris VII – Denis Diderot, p. 15-41.

PICOCHE Jacqueline, *Structures sémantiques du lexique français,* Paris, Nathan, 1986.

POTTIER Bernard, *Linguistique générale,* Paris, Klincksieck, 1974.

POTTIER Bernard, « Pensée et cognition », *Faits de langues* 1, 1993, p. 99-103.

SAUTER Roger, « Etude du signifié de l'allemand *frei* », *in Visages de liberté, Recherches lexicales et littéraires,* C.I.E.R.E.C., Travaux LXXIX, Université de Saint-Etienne, 1992, p. 230-255.

SAUTER Roger, « 'Ours' et 'Bär': parents ou étrangers ? » *in Animots, Etudes lexicales et littéraires,* C.I.E.R.E.C., travaux LXXXVIII, publication de l'Université de Saint-Etienne, 1996, p. 149-158.

SAUTER Roger, « A propos de signifiés », *in Catégories et connexions,* C. Cortès, A. Rousseau (eds.), 1999, p. 291-298.

SCHANEN François, « Les catégories et le signifié : comment construire une sémantique syntaxique de l'allemand moderne ? », *in Actes du colloque du congrès de Bordeaux,* 1976, p. 167-182.

SCHANEN François, « Kasus nach Präpositionen: Über die Möglichkeit einer semantischen Erklärung », *in Die Kasus im Deutschen – Form und Inhalt,* M. Vuillaume (Hrsg.), Tübingen, Stauffenburg, 1998, p. 207-222 (Eurogermanistik 13).

- **Sur le signifié des prépositions et particules verbales**

BAUDOT Daniel, *« Durch » préposition et particule postpositionnelle, Étude syntaxico-sémantique,* Travail principal d'habilitation, Montpellier III, 1995.

BOUILLON Henri, *Zur deutschen Präposition auf,* Tübingen, G. Narr, 1984 (Studien zur deutschen Grammatik 23).

CADIOT Pierre, « La préposition : interprétation par codage et interprétation par inférence », *Cahiers de grammaire* 14, 1989, p. 25-50.

CADIOT Pierre, « Présentation », *Langue Française* 91, p. 3-6.

CADIOT Pierre, *De la grammaire à la cognition : La préposition pour*, Paris, Edition du Centre National de la Recherche scientifique, 1991.

CADIOT Pierre, *Les prépositions abstraites en français*, Paris, A. Colin, 1997.

CADIOT Pierre, « Contrôle anaphorique et prépositions », *Langages* 97, 1990, p. 8-23.

CERVONI Jean, *La préposition, Etude sémantique et pragmatique*, Paris / Louvain-la-Neuve, Duculot, 1991.

MARCQ Philippe, « A propos de *auf* », *Nouveaux cahiers d'allemand* 6, 1988, p. 39-54.

PERENNEC Marcel, « Zur semantischen Beschreibung der Verbpräfixe: Überlegungen zu *ein-* und *aus-* », *Cahiers d'études germaniques* 23, 1992, p. 33-46.

POTTIER Bernard, *Systématique des éléments de relation. Etude de morphosyntaxe romane*, Paris, Klincksieck, 1962.

QUAYLE Nigel, *« Up » et le verbe à particule en anglais contemporain*, Presses Universitaires de Lille, 1994.

SAUTER Roger, « Kasus und Präposition? Eine mögliche Anwendung der guillaumeschen Theorie der 'incidence' », *in Signans und Signatum. Auf dem Weg zu einer semantischen Grammatik, Festschrift fur Paul Valentin zum 60. Geburtstag*, E. Faucher, R. Métrich, M. Vuillaume (Hrsg.), Tübingen, G. Narr, 1995, p. 195-204 (Eurogermanistik 6).

SAUTER Roger, « Der Genetivschwund im verbalen Bereich », *in Die Kasus im Deutschen: Form und Inhalt*, M. Vuillaume (Hrsg.), Tübingen, Stauffenburg, 1998, p. 181-191 (Eurogermanistik 13).

VALENTIN Paul, « Le groupe prépositionnel allemand », *Linguistica Palatina*, Paris IV-Sorbonne, Grand-Palais, 1975.

- **Sur les noms**

GALMICHE Michel, KLEIBER Georges, « Sur les noms abstraits », *in Les noms abstraits, histoire et théories, actes du colloque de Dunkerque, 15-18 septembre 1992*, N. Flaux, M. Glatigny, D. Samain (eds.), Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 1996, p. 23-40.

MARTIN Robert, « Le fantôme du nom abstrait », *in Les noms abstraits, histoire et théories, actes du colloque de Dunkerque, 15-18 septembre 1992*, Villeneuve d'Ascq, N. Flaux, M. Glatigny, D. Samain (eds.), Presses Universitaires du Septentrion, 1996, p. 41-50.

4. SÉMANTIQUE COGNITIVE

- **Ouvrages généraux**

DUBOIS Danièle (dir.), *Sémantique et cognition. Catégories, prototypes, typicalité,* Paris, Editions du CNRS, 1991.

GEERAERTS Dirk, « La grammaire cognitive et l'histoire de la sémantique lexicale », *Communications* 53, 1991, p. 17-50.

HONESTE Marie-Luce, « Prototype et signifié de puissance en sémantique lexicale », *in La psychomécanique aujourd'hui,* P. de Carvalho, N. Quayle, L. Rosier et O. Soutet (eds.), Paris, H. Champion, 2001, p. 265-275.

KLEIBER Georges, *La sémantique du prototype. Catégories et sens lexical*, Paris, Presses Universitaires de France, 1990.

KLEIBER Georges, « Prototype et prototypes : encore une affaire de famille », *in Sémantique et cognition. Catégories, prototypes, typicalité,* D. Dubois (ed.), Paris, CNRS, 1991.

LAKOFF George, JOHNSON Mark, *Les métaphores dans la vie quotidienne*, Paris, Editions de Minuit, 1985 pour la traduction française.

VANDELOISE Claude, « Autonomie du langage et cognition », *Communications* 53, 1991, p. 69-101

- **Sémantique cognitive appliquée aux prépositions**

ANSCOMBRE Jean-Claude, « Sur / sous : de la localisation spatiale à la localisation temporelle », *Lexique* 11, 1993, p. 111-145.

BERTHONNEAU Anne-Marie, « *Avant / après.* De l'espace au temps », *Lexique* 11, 1993, p. 41-109.

BERTHONNEAU Anne-Marie, « Espace et temps : Quelle place pour la métaphore ? », *Verbum* XX (4), 1998, p. 352-382.

DENDALE Patrick, DE MULDER Walter, « Les traits et les emplois de la préposition spatiale *sur* », *Faits de Langue* 9, 1997, p. 211-220.

GROUSSIER Marie-Line, « Prépositions et primarité du spatial : de l'expression de relations dans l'espace à l'expression de relations non-spatiales », *Faits de Langues* 9, 1997, p. 221-234.

LEEMAN Danielle, « La métaphore dans la description des prépositions », *Verbum* XX (4), 1998, p. 435-458.

KLEIN Wofgang, NÜSE Ralf, « La complexité du simple : l'expression de la spatialité dans le langage humain » , *in Langage et cognition spatiale*, M. Denis (ed.), Paris, Masson, 1997, p. 1-25.

SPANG-HANSSEN Ebbe, 1993, « De la structure des syntagmes à celle de l'espace. Essai sur les progrès réalisés dans l'étude des prépositions depuis une trentaine d'années », *Langages* 110, juin 1993, p. 12-26.

VANDELOISE Claude, *L'espace en français. Sémantique des prépositions spatiales,* Paris, Seuil, 1986.

VANDELOISE Claude, « Présentation », *Langages* 110, 1993, p. 5-11.

VAN DE VELDE Danièle, « Alice noyée dans ses larmes », *Verbum* XX (4), 1997, p. 395-403.

VATER Heinz, *Einführung in die Raum-Linguistik*, Hürth, Gabel, 1996.

5. ÉTUDES SUR LES TYPES DE PROCÈS, L'ASPECT ET L'AKTIONSART

BOURSTIN Pierre, « Aspect(s) des verbes en ADJ-en et er-ADJ-en », *Cahiers d'études germaniques* 44, 2003, p. 111-123.

CONFAIS Jean-Paul, *Temps, Mode, Aspect*, Presses Universitaires de Toulouse le Mirail, 1995.

EROMS Hans-Werner, STICKEL Gerhard, ZIFONUN Gisela (Hrsg.), *Grammatik der deutschen Sprache*, Schriften des Instituts für deutsche Sprache, Berlin / New York, W. de Gruyter, 1997.

FRANCKEL Jean-Jacques, PAILLARD Denis, « Discret, dense, compact : vers une typologie opératoire », *in Les typologies de procès*, C. Fuchs (ed.), Paris, Klincksieck, 1991, p. 103-135.

FRANÇOIS Jacques, *Changement, Causation, Action. Trois catégories sémantiques fondamentales du lexique français et allemand*, Genève, Droz, 1989.

FUCHS Catherine, « Les typologies de procès : un carrefour théorique interdisciplinaire », *in Les typologies de procès,* C. Fuchs (ed.), Paris, Klincksieck, 1991, p. 9-17.

GOSSELIN Laurent, FRANCOIS Jacques, « Les types de procès : des verbes aux prédications », *in Les typologies de procès,* C. Fuchs (ed.), Paris, Klincksieck, 1991, p. 19-86.

KALTZ Barbara, « *Förscheln* auf schwankendem Boden? – Wissenschaftsgeschichtliche Marginalien zu 'Aspekt' und 'Aktionsarten' in der deutschen Grammatikographie », *Cahiers d'études germaniques* 44, 2003, p. 157-170.

KRIFKA Manfred, *Nominalreferenz und Zeitkonstitution: zur Semantik von Massentermen, Pluraltermen,* München, W. Fink, 1989.

KRIFKA Manfred, « Nominalreferenz, Zeitkonstitution, Aspekt, Aktionsart: eine semantische Erklärung ihrer Interaktion », *in Tempus, Aspekt, Modus,* W. Abraham, Th. Janssen (Hrsg.), Tübingen, M. Niemeyer, 1989, p. 227-257.

LAZARD Gilbert, « Echelles de transitivité », *in La transitivité et ses corrélats,* D. François-Geiger (ed.), Centre de linguistique Travaux n°1, Université René Descartes, 1987, p. 109-119.

POLLAK Wolfgang, *Studien zum Verbalaspekt mit besonderer Berücksichtigung des Französischen,* Bern, P. Lang, 1988.

SAUTER Roger, *Les Formes de substitution du génitif adverbal. Etude des relations entre cas, cas et prépositions, du vieux-haut-allemand à l'allemand contemporain,* Travail principal d'habilitation, Lyon II, 1994.

SCHWALL Ulrike, *Aspektualität, eine semantisch-funktionelle Kategorie*, Tübingen, Narr, 1991.

SOURCES DES EXEMPLES

1. PROSE

ANDERSCH Alfred, *Die Kirschen der Freiheit,* Zürich, Diogenes Taschenbuch, 1971.

BERNHARD Thomas, *Alte Meister,* Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1988, p. 7-209.

BÖLL Heinrich, *Ansichten eines Clowns*, München, DTV, 1967, 43. Auflage 1997, p. 7-246.

BÖLL Heinrich, *Gruppenbild mit Dame,* München, DTV, 1996.

BORCHERT Wolfgang, *Die traurigen Geranien und andere Geschichten aus dem Nachlaß,* Hamburg, Rohwolt, 1967, 1992, p. 7-58.

FONTANE Theodor, *Irrungen, Wirrungen,* Reclam Klassiker auf CD-ROM, Berlin, Directmedia Publishing, 1996.

GRASS Günter, *Die Blechtrommel,* Hamburg, Luchterhand, 1959, 1974, p. 249-441.

GRASS Günter, *Mein Jahrhundert,* Göttingen, Steidl, 1999.

HEIN Christoph, *Der Tangospieler,* Berlin, Aufbau Taschenbuch Verlag, 1989.

HEIN Christoph, *Willenbrock,* Frankfurt am Main, Suhrkamp, 2001.

HESSE Hermann, *Demian,* Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1974, p. 7-106.

HOFFMANN E.T.A., *Der goldne Topf,* Reclam Klassiker auf CD-ROM, Berlin, Directmedia Publishing, 1998.

JELINEK Elfriede, *Die Klavierspielerin*, Hamburg, Rohwolt, 1983, 2000.

KAFKA Franz, *Das Schloss,* Frankfurt am Main, Fischer, 1946, 1993, p. 1-213.

KAFKA Franz, *Die Verwandlung,* Frankfurt am Main, Fischer, 1986, 1993.

LENZ Siegfried, *Leute von Hamburg,* Frankfurt am Main, Fischer, 1992, 2. Aufl. 1993.

MANN Heinrich, *Professor Unrat,* Frankfurt am Main, Fischer, 1994, 1999.

MANN Thomas, *Tonio Kröger,* Frankfurt am Main, Fischer, 1973, 1992.

MANN Thomas, *Mario und der Zauberer,* Frankfurt am Main, Fischer, 1973, 1992.

MANN Thomas, *Tristan,* Frankfurt am Main, Fischer, 1960, 1991.

NOLL Ingrid, *Der Hahn ist tot,* Zürich, Diogenes, 1991, p. 7-191.

NOLL Ingrid, *Die Apothekerin,* Zürich, Diogenes, 1996.

SCHLINK Bernhard, *Der Vorleser,* Zürich, Diogenes, 1997.

SCHLINK Bernhard, *Liebesfluchten,* Zürich, Diogenes, 2000.

SCHNEIDER Robert, *Schlafes Bruder*, Leipzig, Reclam, 1992, 19. Aufl. 1998.

SCHNITZLER Arthur, *Traumnovelle*, Frankfurt am Main, Fischer, 1961, 11. Auflage 1999, p. 7-62.

SCHNITZLER Arthur, « Abenteurernovelle », *Erzählungen 1926-1931*, Frankfurt am Main, Fischer, 1992, 2. Aufl. 1998.

SCHULZE Ingo, *33 Augenblicke des Glücks*, München, DTV, 1997, 5. Aufl. 2000.

TIMM Uwe, *Die Entdeckung der Currywurst*, München, DTV, 2000, p. 7-106.

TIMM Uwe, *Johannisnacht*, München, DTV, 1998.

WALSER Martin, *Ein fliehendes Pferd*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1980, p. 9-103.

WERFEL Franz, *Eine blaßblaue Frauenschrift*, Frankfurt am Main, Fischer, 1990.

ZWEIG Stefan, *Vierundzwanzig Stunden aus dem Leben einer Frau*, Frankfurt am Main, Fischer, 1983, 1991.

ZWEIG Stefan, *Brennendes Geheimnis*, Frankfurt am Main, Fischer, 1988, 14. Aufl. 2000.

2. POÉSIE

BACHMANN Ingeborg, *Anrufung des großen Bären*, München, Piper, 1983, 8. Aufl. 1996.

HESSE Hermann, *Wunder der Liebe*, Frankfurt am Main, Insel, 1998.

HUCHEL Peter, *Gedichte*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1989, 2. Aufl. 1996.

KÄSTNER Erich, *Gedichte*, *Reclam* Klassiker auf CD-ROM, Berlin, Directmedia Publishing, 1998.

KÄSTNER Erich, *Kurz und bündig – Epigramme*, ungekürzte Ausgabe nach dem Text der « Gesammelten Schriften », München, DTV, 1989, 5. Aufl. 1999.

LASKER-SCHÜLER Else, « Styx », « Der siebente Tag », « Meine Wunder », *Gedichte*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1997, p. 11-76, 111-149, 153-174.

RILKE Rainer Maria, *Die Sonette an Orpheus*, *Werke I*, Frankfurt am Main, Insel Taschenbuch, 1987.

3. THÉÂTRE

BERNHARD Thomas, *Heldenplatz*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1995.

BORCHERT Wolfgang, *Draußen vor der Tür*, Hamburg, Rohwolt, 1956, 1996.

BRECHT Bertolt, *Der aufhaltsame Aufstieg des Arturo Ui*, Berlin, Suhrkamp, 1965.

BRECHT Bertolt, *Die Dreigroschenoper*, Berlin, Suhrkamp, 1968.

DÖRRIE Doris, *Happy – Ein Drama*, Zürich, Diogenes, 2001.

FRISCH Max, *Biedermann und die Brandstifter*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1963.

HEBBEL Friedrich, *Maria Magdalena*, Reclam Klassiker auf CD-ROM, Berlin, Directmedia Publishing, 1998.

HORVÁTH Ödön von, *Kasimir und Karoline*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1994.

WEISS Peter, *Die Ermittlung*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1991.

4. PRESSE

Bild, 277,47/ 26. 11. 1999.

Focus, Nr. 50/ 13. 12.1999.

Frankfurter Allgemeine Zeitung, Nr. 285/ 7. 12. 1999.

Frankfurter Allgemeine Zeitung, 23. 03. 02, http://www.faz.net

Der Spiegel, Nr. 47/ 22. 11. 1999.

Der Spiegel, Nr. 10/ 6. 03. 2000.

Der Spiegel, Nr. 39/ 25.09.2000.

Unispiegel 2/ 2000, http://www.derspiegel.de

Die Zeit, Nr. 50/ 9. 12. 1999, Nr. 18/ 27. 04. 2000, Nr. 19/ 2000, http://www.diezeit.de

Spiegel-Online, 7. 10. 2001, http://www.derspiegel.de

Pressereferat der deutschen Botschaft in Paris : Pressespiegel, disponible sur http://www.amb-allemagne.fr

Corpus électronique de l'IDS disponible sur http://www.ids-mannheim.de